

Pierre Zaccone

UNE HAINE AU BAGNE

(1864)

I.

LA MORT DU COMTE DE BURTY

À l'heure où la nuit tombe dans les rues de Paris, où les fenêtres s'allument et brillent de toutes parts, depuis le rez-de-chaussée jusqu'à la mansarde, où les passants glissent comme des ombres dans les demi-ténèbres qui estompent les maisons de tons grisâtres ; à cette heure, cent mille drames se jouent à la fois sur ces cent mille théâtres qui étincellent, drames sombres et terribles qui se passent derrière la toile, où nul spectateur n'assiste, qui se nouent dans l'orgie, se déroulent dans le vice et ont tous pour péripéties la faim, la douleur, le suicide ou le crime ?… Et ces drames, que nul ne voit, sont autrement émouvants que tous ceux où se démènent à froid des hommes payés pour peindre la fureur ou le désespoir, car, dans ceux-là, c'est une fureur vraie qui tord les muscles de l'acteur, c'est le désespoir seul qui imprime la pâleur sur son visage, et, lorsqu'il tombe mort, ce n'est plus pour aller se reposer dans la coulisse ; car la coulisse, pour lui, c'est la tombe !…

Par une soirée du mois de février 1845, dans un petit salon simplement meublé, situé au fond d'un des plus élégants hôtels de la rue d'Aumale, un de ces terribles dénoûments se préparait.

Un jeune homme était là, écrivant à la lueur de deux bougies, et la rapidité fiévreuse avec laquelle la plume courait sur le papier accusait la violence de l'émotion à laquelle il était en proie.

C'était un homme de vingt-deux ans à peine, dont les traits sérieux et l'air blasé trahissaient cette expérience hâtive de la vie qui distingue aujourd'hui la jeunesse parisienne, et la marque d'un cachet particulier ; il avait la moustache et les cheveux blonds, les yeux d'un bleu foncé, le front bien dessiné, mais dans la physionomie quelque chose de flottant et d'irrésolu qui annonçait un caractère à la fois faible et impressionnable, une nature ardente, facile à tous les entraînements, puissante pour la satisfaction de ses appétits.

Autour de lui tout accusait une vie de luxe, des habitudes de plaisir et des instincts artistiques ; c'était ici une panoplie où brillaient des armes rares, des boucliers, des cottes de mailles, des hauberts, des dagues et des épées dont les coquilles à jour étaient travaillées comme des dentelles : plus loin, des bronzes de Barye, des réductions de l'antique, une petite bibliothèque contenant une centaine d'ouvrages introuvables, et mille futilités ruineuses éparses dans un désordre qui eût révolté l'œil d'un collectionneur et ravi celui d'un artiste.

Il allait commencer une troisième lettre lorsqu'un coup de sonnette se fit entendre. Distrait un moment par ce bruit, il se remit aussitôt à écrire, mais un second coup vint de nouveau l'interrompre.

– Ah ! dit-il avec un triste sourire, j'oubliais que j'ai donné congé à Jean et que je lui ai même recommandé de ne pas rentrer avant minuit.

Il se leva et alla ouvrir.

Un instant après il revenait avec un jeune homme qui devait avoir quelques années de plus que lui, et dont toute la personne formait avec la sienne le plus parfait contraste.

Le nouveau venu était brun, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mis avec une recherche et surtout un confortable un peu bourgeois. Autant il y avait d'abandon et de négligence dans la toilette de son ami, autant celui-ci était rigoureusement soigné jusque dans les plus petits détails d'une tenue irréprochable, au point de vue de la convenance.

– Bonjour, Paul, dit le maître de la maison en tendant sa main ouverte au visiteur.

– Bonjour, Maxime, dit celui-ci en répondant à cette avance amicale avec une hésitation dans laquelle perçait une certaine déférence.

– Tu es toujours heureux, toi, reprit Maxime en approchant un siège du sien et faisant signe au jeune homme d'y prendre place, le calme de ta vie se reflète si éloquemment sur ton visage, qu'on se sent porté à envier ton existence sans la connaître.

– Que je puisse être un sujet d'envie pour qui que ce soit, voilà déjà qui est fort douteux, mais, à coup sûr, ce ne saurait être pour le brillant Maxime de Brescé, dont les plus fiers lions du Boulevard de Gand se font un point d'honneur d'imiter le luxe, le

goût et l'élégance.

– Et pourtant, rien n'est plus vrai, répliqua Maxime, et je donnerais sans hésiter dix années de ma vie pour échanger ma destinée contre la tienne.

– En vérité, dit Paul en souriant, tu voudrais échanger ton andalous pur sang contre une place au comptoir, où je passe douze heures tous les jours ; ta vie indépendante contre un abrutissant esclavage ; tes cinquante mille livres de rente contre mes six mille francs d'appointements !

– Avec tes six mille livres de rente, tu trouves le moyen d'être heureux, n'est-ce pas ?

– Non seulement je suis heureux, mais je fais des heureux ; quatre mille francs suffisent et au delà à mes besoins personnels ; j'ai donc par an un superflu de deux mille francs. Eh bien ! ce superflu a trouvé son emploi, il me sert à élever une fille de ma sœur, pauvre femme rivée pour la vie à un misérable dont les vices la réduisent à une incurable misère, et qui subit sa destinée avec une résignation héroïque ; une seule chose pouvait adoucir son désespoir : c'était la pensée de savoir sa fille à l'abri du sort auquel elle semblait fatalement destinée, et cette suprême consolation, j'ai pu la lui procurer en me chargeant de son enfant. – Il y a cinq ans, elle en avait dix alors, je l'ai placée dans un pensionnat, où avec mille francs je paye les frais de son instruction et de son entretien. Depuis la même époque, je mets tous les ans mille francs de côté pour lui constituer une dot qui, avec les intérêts, s'élèvera à un chiffre respectable lorsqu'elle atteindra sa vingtième année ; ce qui me permettra alors de lui trouver un mari, non pas riche et brillant, mais avec une position modeste et solide, offrant toutes les conditions possibles de bonheur et de sécurité.

Le vicomte Maxime de Brescé avait écouté ces détails d'un air sombre et avec tous les signes d'une profonde agitation intérieure.

– Mais je termine, dit Paul, se méprenant sur le sentiment qui assombrissait les traits du jeune homme.

– Je te trouve admirable, et plus que jamais, je le répète, je voudrais être à ta place, dit le vicomte avec une chaleur qui attestait l'énergie de sa conviction.

– Comment ! dit Paul, toi…

– Oui, moi, vicomte de Brescé, je renoncerais, non seulement

sans hésiter, mais avec transport, à mon nom et à mon rang pour le nom et la position de Paul Mercier, le plus modeste, mais le plus noble, le plus honorable de mes camarades de collège.

– J'avoue que j'ai peine à croire ce que j'entends, dit le jeune homme avec l'expression de la plus vive surprise.

– Écoute donc, reprit Maxime d'un ton pénétré.

Et, tirant de sa poche une lettre dont la suscription, écrite en caractères menus, délicats, un peu allongés, trahissait une main de femme.

– Cette lettre est de ma sœur, qui habite la province avec ma mère, ajouta-t-il ; écoute ce qu'elle m'écrit :

« Cher et excellent frère, tu passeras donc ta vie à te créer des tourments imaginaires, à te trouver des torts qui n'existent que dans ton esprit et prennent leur source dans une délicatesse portée à l'excès ? À quoi bon toutes ces explications pour un retard de quinze jours dans l'envoi de notre rente, et qu'avons-nous besoin de tous les détails dans lesquels tu crois devoir entrer pour rassurer notre bonne mère sur le placement de la petite fortune qu'elle a sauvée du naufrage ? Ne sais-tu pas que sous ce rapport comme sous tous les autres, elle a une foi entière dans ta prudence, et s'en rapporte beaucoup mieux à toi qu'à elle-même ? Tu crains que ce retard ne nous gêne ; rassure-toi, dix mille francs de rente sont une fortune à la campagne, et j'ai fait des économies qui nous mettent au moins pour six mois à l'abri de toute crise financière. Adieu, cher Maxime ; chasse bien vite les préoccupations qui t'absorbent, et songe enfin à t'amuser : voilà ce que nous exigeons de toi, et il me semble que c'est une recommandation facile à suivre à ton âge. Adieu, et pense quelquefois à ta sœur.

« MARIE DE BRESCÉ.

Après avoir lu cette lettre, Maxime la posa sur son secrétaire, et passa la main sur son front :

– Tu comprends, dit-il, par ce que tu viens d'entendre, que j'ai l'entière disposition de la fortune de ma mère, qu'elle s'en rapporte aveuglément à moi du soin de la placer et qu'elle croit seulement à un retard de quinze jours dans l'envoi de sa rente ; eh bien, cette fortune, elle n'existe plus ; j'ai tout perdu, tout dévoré.

– Est-ce possible ! s'écria Paul atterré.

– Oui, mon ami, reprit Maxime, dont les traits s'étaient

couverts d’une pâleur mortelle, ma mère est ruinée ; pour elle et pour ma sœur, c’est la misère la plus profonde, la plus complète, la plus foudroyante, car les pauvres femmes sont loin de soupçonner…

Il se leva tout à coup, essuya son front, où perlaient des gouttes de sueur, et, jetant au ciel un regard brûlant de désespoir et d’angoisse :

– Oh ! s’écria-t-il, que de fois, réveillé la nuit par cette horrible pensée qui me poursuit sans relâche et m’agite jusque dans mon sommeil, que de fois j’ai espéré que j’étais sous l’empire d’un rêve monstrueux, frottant mes yeux encore assoupis, attendant que l’odieux cauchemar se dissipât, et retombant écrasé, anéanti comme frappé d’idiotisme en face de la réalité.

– Mais comment un pareil malheur a-t-il pu arriver ? demanda Paul.

– Un malheur ! Ah ! dis un crime, un crime infâme et impardonnable, s’il en fût, car c’est la vanité seule qui me l’a fait commettre. Et maintenant que tu sais à quel prix j’ai pu être un modèle d’élégance, donner le ton à la jeunesse aristocratique de Paris, crois-tu que le vicomte de Brescé puisse envier le sort tranquille, le nom honorable, la conscience calme et intacte de son noble et obscur camarade, Paul Mercier ?

– Ah ! mon pauvre ami ! dit ce dernier en s’emparant de la main du vicomte et la pressant avec une vive effusion. – La position est affreuse, j’en conviens, mais après tout, tant qu’un homme est maître de sa vie et de sa raison, il ne doit jamais désespérer ; appelle donc à toi toute ton énergie, cherche quelles sont les ressources dont tu peux disposer, les amis que tu peux appeler à ton aide, et lutte contre la catastrophe de toute la force de ton intelligence et de ta volonté ; peut-être pourras-tu encore sortir de l’abîme où tu es tombé.

– Non !… répondit Maxime. J’ai tout tenté, tout étudié, tout examiné, et je ne me suis laissé écraser par le désespoir qu’après m’être bien convaincu que j’étais perdu sans espoir.

– Mais, ton oncle, ce comte de Burty, que l’on dit trois ou quatre fois millionnaire ?

– En effet, répondit Maxime, avec un amer sourire, mon oncle est riche de plus de quatre millions, et dans sa propriété de Brest où il vit retiré, servi par une seule domestique, il dépense environ cinq mille francs par an !… Eh bien ! quand je n’étais encore qu’au

penchant du précipice et qu'il eût suffi d'une cinquantaine de mille francs pour me sauver, il m'a refusé cette somme, m'assurant qu'il ne pouvait rien déplacer et qu'il tenait, d'ailleurs, à faire pour moi des économies que je serais très heureux de trouver après sa mort. J'ai tout mis en œuvre, tout, pour toucher son cœur ; autant eût valu essayer d'attendrir le roc sur lequel est bâti son manoir… Je quittai Brest la mort dans l'âme, et convaincu une fois de plus que le malheureux n'a pas d'amis sur cette terre…

– Eh bien ! moi, dit Paul, je veux te prouver le contraire.

– Comment !…

– Qui sait si je ne trouverai pas ce que tu as cherché en vain !…

– Est-ce possible !…

– M. Michaud, mon patron, est en relations d'affaires avec des banquiers et des industriels fort riches, et je ne désespère pas…

Maxime tendit la main à son ami, par un mouvement plein d'abandon.

– Bon et excellent Paul, dit-il avec effusion… je t'ai quelquefois méconnu, mais tu te venges noblement !

– Tu me remercieras quand je t'aurai obligé, dit Paul en se levant. Et prenant son chapeau en toute hâte, il sortit rapidement, en promettant de revenir le lendemain.

Dès qu'il fut seul, Maxime de Brescé retourna à son secrétaire et se mit en devoir d'achever la lettre qu'il avait commencée ; puis, rejetant tout à coup le billet et se levant brusquement :

– À quoi bon ? dit-il d'une voix sombre, il faut en finir ?…

Il ouvrit un tiroir, y prit un pistolet à deux coups, tout armé et garni de ses deux capsules, et l'examina un instant.

– L'heure du châtiment est venue, murmura-t-il d'un ton brisé ; ô ma mère, ma mère ! me pardonneras-tu ?

Après un long silence, pendant lequel son agitation allait toujours croissant, il se décida enfin, et, élevant lentement le pistolet, il introduisit le canon dans sa bouche, l'appuya contre le palais, et alors, d'une main ferme, il lâcha la détente.

Un coup sec se fit entendre, mais ce fut tout !…

La capsule seule avait brûlé.

– Allons, murmura le jeune homme, c'est à recommencer.

Une sueur abondante ruisselait de son front ; cependant il n’hésita pas à coller à son palais le second canon du pistolet.

Comme il allait poser le doigt sur la détente, un violent coup de sonnette se fit entendre. – Il s’arrêta et abaissa son pistolet.

– Ce n’est pas le concierge qui sonne de la sorte ! pensa-t-il.

Et jetant un regard sur l’arme qu’il tenait à la main :

– Eh ! que m’importent les affaires de ce monde, à moi qui le vais quitter ! ajouta-t-il, en reprenant toutes ses résolutions.

Mais un second coup de sonnette lui fit de nouveau abaisser son arme.

– Allons, dit-il je veux savoir ce que c’est !…

Et il courut ouvrir.

Un homme se précipita dans le salon.

C’était Paul Mercier !

Ce dernier jeta un cri à l’aspect du pistolet, que Maxime avait déposé sur son secrétaire.

– Ah ! mon pressentiment ne me trompait pas, s’écria-t-il, en saisissant l’arme dont il enleva rapidement la capsule.

– Quoi ! c’est pour cela que tu es revenu ? lui demanda Maxime.

– Non, mais c’est pour cela que j’ai agité si énergiquement ta sonnette ; c’est pour cela que j’allais la casser et enfoncer ta porte, si tu eusses tardé une seconde fois à l’ouvrir… Quant au motif qui m’a fait revenir, le voici.

Et il montrait à son ami une lettre qu’il tenait à la main.

– Qu’est-ce ? demanda Maxime, encore sous le coup des terribles émotions qu’il venait de traverser.

Une lettre portant le timbre de Brest, et cachetée de noir, le concierge allait te la monter, mais j’ai voulu moi-même…

Maxime ne le laissa pas achever ; il s’était précipité sur la lettre, et en un clin d’œil il l’avait décachetée et dévorée des yeux d’un bout à l’autre.

Quand il l’eut achevée, il se laissa tomber lourdement sur son siège, et y resta immobile, le regard fixe et étincelant comme celui d’un fou.

– Eh ? lui demanda Paul avec inquiétude.

Cette voix le rappela à lui.

Il montra du doigt la lettre qu'il avait laissé glisser à terre, et d'une voix basse et altérée :

– Mourant !… dit-il, peut-être mort à l'heure qu'il est !

– Qui donc ?

– Mon oncle !

Paul Mercier ramassa la lettre, et la parcourant rapidement :

– Oui, dit-il, et on t'appelle comme étant son plus proche parent et, selon toute probabilité, son légataire universel… Quand pars-tu ?

– Dans une heure, répondit Maxime, retrouvant brusquement tout son sang-froid et toute sa lucidité d'esprit.

Une heure après, le vicomte Maxime de Brescé prenait place dans une voiture de poste, qui l'emportait sur la ligne de Brest.

La nuit était déjà tombée, lorsque le lendemain, il se présenta au manoir du comte de Burty.

S'il ne l'eût déjà su, le silence et l'immobilité qui régnaient autour de cette demeure, dont presque tous les volets étaient fermés, ne lui eussent pas appris que la mort venait de s'abattre là, car, du vivant du maître, la maison avait cette physionomie triste, glaciale, inanimée et pour ainsi dire inexorable, dans laquelle se reflétaient le caractère et le genre de vie de celui qui l'habitait.

Non seulement personne ne vint recevoir le jeune homme au seuil du vieux château, mais il entra et parcourut successivement cinq ou six pièces, toutes semblables, vastes, nues, sans rencontrer une âme sur son passage.

À la fin, cependant, il crut entendre un léger bruit, comme un chuchotement de voix chantant et psalmodiant. Il se dirigea vers la pièce d'où partaient ces voix et resta un moment immobile de surprise, en face du spectacle qui s'offrit à sa vue.

Sur un lit vaste et élevé, un vieillard, dans lequel il reconnut son oncle, était étendu, le corps enveloppé d'un drap blanc, la face découverte, une branche de buis sur la poitrine, éclairé par la lumière de quatre cierges et d'une chandelle, qui brûlaient sur une table, et gardé par deux femmes agenouillées au chevet du lit.

L'une de ces deux femmes était Marguerite, la servante du vieillard ; l'autre était sans doute une voisine.

Elles étaient absorbées toutes deux dans leurs prières lorsque Maxime qui était arrivé sans bruit jusqu'à elles, leur adressa la parole pour leur faire savoir qui il était.

Mais à la première syllabe qui frappa leur oreille, les deux vieilles jetèrent un cri d'effroi et baissèrent la tête comme si elles se fussent attendues à être foudroyées sur le coup.

– Rassurez-vous, leur dit Maxime, qui comprit la terreur superstitieuse à laquelle elles se trouvaient en proie, rassurez-vous, je suis le vicomte Maxime de Brescé, neveu de celui pour lequel vous priez à cette heure.

Les deux vieilles relevèrent la tête, et Marguerite se rassura complètement en reconnaissant le vicomte, qu'elle avait déjà vu au château.

– Eh bien ! vous avez reçu la nouvelle ? dit-elle à Maxime.

Et lui montrant du doigt le corps du vieillard :

– Voilà le pauvre cher homme !

– J'avoue, reprit Maxime, que j'ai éprouvé une vive émotion en le voyant sur ce lit, car je croyais arriver assez à temps pour le revoir.

– Et il y serait aussi, monsieur le vicomte, s'il fût mort comme tout le monde, mais il est passé de vie à trépas plus rapidement qu'une étoile qui file dans le ciel ; c'est pourquoi les médecins ont déclaré qu'il était prudent de le garder un jour de plus qu'il n'est coutume.

– Quoi ! la mort l'a frappé si vite que cela ? c'est étrange !

– D'autant que les médecins avaient toujours dit qu'il ne mourrait jamais d'un coup de sang, et c'est justement de ça qu'il est mort, ils l'avouent bien aujourd'hui.

Tout en s'entretenant de la sorte avec la vieille servante, Maxime de Brescé paraissait sous l'empire d'une préoccupation profonde.

– Ainsi, dit-il après un moment de silence et en jetant autour de lui un regard inquisiteur, c'est là sa chambre, c'est dans cette pièce qu'il se tenait de préférence à toute autre ?

– Oui, monsieur, et comme M. le comte était un peu cachotier et défiant de sa nature, le pauvre cher homme, c'est ici qu'il recevait les fermiers et tous les gens, en général, qui avaient affaire à lui pour des comptes d'argent, et c'est dans ces armoires

qu'il renfermait tous ses papiers précieux ; mais, quant à l'argent, il en connaissait trop bien le prix pour ne pas lui faire rapporter des intérêts, et aussi gros que possible.

Le vicomte promena un long regard sur toutes les armoires qui garnissaient la chambre.

– Marguerite, dit-il au bout de quelques instants, voilà deux nuits que vous passez près de mon oncle, vous et cette brave femme ?

– Hélas ! oui, monsieur le vicomte, nous ne pouvions pas le laisser seul, et quoique bien fatiguées, nous allons encore passer celle-ci.

– C'est précisément ce que je ne veux pas, Marguerite ; j'arrive, moi, je ne suis pas fatigué, il est juste que je prenne votre place.

– Vous, monsieur le vicomte ! oh ! nous ne le souffrirons pas ; la chambre de monsieur le vicomte est prête, et nous allons l'y conduire tout de suite, à moins qu'il ne veuille souper auparavant.

– Non, je n'ai ni faim ni sommeil, et je tiens absolument à ce que vous vous reposiez toutes deux ; d'ailleurs je considère comme un devoir rigoureux de passer cette dernière nuit près d'un oncle que j'ai toujours vénéré et dont j'ai reçu les plus grandes marques d'affection.

– Ce sentiment-là part d'un bon cœur et vous portera bonheur pour l'avenir, répondit Marguerite ; nous allons donc nous retirer, puis que monsieur le vicomte l'ordonne, et nous irons nous coucher, Babette et moi.

Les deux femmes saluèrent humblement le jeune homme, et sortirent.

Quand il fut seul, celui-ci s'approcha d'abord du mort qu'il contempla, puis, fouillant du regard toutes les parties de la vaste pièce :

– Le testament doit être là, dit-il à voix basse.

Et il parcourut lentement la chambre.

– Ce testament ne saurait m'inquiéter, reprit-il bientôt ; le vieillard vivait seul, il ne recevait personne, n'aimait en ce monde que lui-même. S'il a pris des dispositions avant de mourir, elles ne sauraient être qu'en ma faveur.

Il vint s'asseoir au chevet du mort et demeura immobile quelques instants, absorbé dans ses pensées, et songeant à toute

autre chose qu'au tableau qu'il avait sous les yeux.

– Si c'était un rêve pourtant ! dit-il, peu après ; si par un inexplicable caprice, ce vieillard avait déçu toutes mes espérances, creusé plus profondément encore l'abîme où j'étais tombé en rendant éternelle, irrémissible, la ruine des deux pauvres femmes que son héritage seul pouvait sauver !…

À cette pensée, il porta la main à sa tête, comme s'il eût été pris d'un étourdissement subit. C'est qu'en effet l'émotion qu'il venait d'éprouver était si forte, si foudroyante, qu'il lui sembla qu'un nuage passait sur sa raison.

Il se leva et se promena lentement le long des placards qui garnissaient la chambre, les examinant avec une attention minutieuse, comme s'il eût cherché quelque indice révélateur.

Enfin il s'arrêta en face d'une armoire antique, dont le bois, plus bruni et plus luisant que celui des placards, attestait qu'elle servait plus fréquemment.

– Ce doit être là, dit Maxime après quelques instants d'hésitation.

Et, passant ses doigts sur les rainures de la porte, il tira machinalement. À son extrême surprise, la porte s'ouvrit.

– On voit que le maître n'est plus là, dit le jeune homme.

Il jeta un coup d'œil dans l'armoire.

Elle contenait une certaine quantité de papiers rangés, casés, et alignés dans un ordre parfait.

– S'il y a un testament, murmura Maxime, si cette crainte superstitieuse qui poursuit souvent les vieillards ne l'a pas empêché de tracer ses dernières volontés, c'est ici que je dois les trouver.

Il alla prendre un des cierges qui brûlaient près du mort, et parcourut du regard tous les papiers symétriquement rangés dans l'armoire, mais sans les toucher.

Enfin l'une de ces pièces absorba tout à coup son attention. C'était une espèce de grande enveloppe carrée, fermée par un large cachet noir qui frappa tout de suite sa vue, car cette pièce était tournée à l'envers, précaution qui confirma le soupçon qu'avaient fait naître dans son esprit la forme solennelle de cette pièce et le cachet qui la fermait.

Il l'enleva de la place qu'elle occupait, la retourna et lut, avec

une émotion qu'il avait peine à contenir, ces deux mots simples et terribles comme un arrêt : MON TESTAMENT.

Une fois maître de cette pièce, qu'il avait cherchée avec tant d'anxiété, Maxime la garda longtemps dans la main, la tournant en tous sens, se demandant si cet arrêt, car c'en était un, contenait une sentence de vie ou de mort, mais ne pouvant se résoudre à rompre ce frêle cachet, à franchir cette fragile barrière derrière laquelle se cachait la vérité.

Il revint s'asseoir au chevet du lit, et, après avoir de nouveau considéré l'enveloppe, il prit tout à coup son parti et rompit le cachet.

L'enveloppe renfermait un papier plié en quatre.

Maxime le déplia lentement ; il contenait à peu près dix lignes ; pas davantage.

Il sembla au jeune homme que ces dix lignes étaient tracées en lettres de feu ; il eût voulu les dévorer d'un coup d'œil, et il les voyait danser et flamboyer devant ses yeux.

Parvenu enfin à dominer son émotion, il commençait à déchiffrer les premiers mots, quand il crut entendre un soupir à deux pas de lui, mais si vague et si léger, qu'après avoir relevé la tête et écouté en frissonnant, Maxime se dit qu'il avait été dupe et que ce qu'il avait pris pour un soupir ne pouvait être que l'effet de la bise soufflant au dehors.

Et, retrouvant subitement tout son sang-froid, il lut, sans s'arrêter, le testament d'un bout à l'autre :

Voici ce qu'il contenait :

« Ceci est ma volonté dernière… Ma famille se divise pour moi en deux catégories : celle que je ne connais pas et celle que je connais trop. La première m'est indifférente et je méprise la seconde ; c'est pourquoi je déclare que je déshérite ma famille, sans en excepter un seul membre. Je déshérite donc mon neveu Maxime de Brescé comme les autres, et j'institue mon légataire universel, mon excellent et loyal ami Michaud, armateur, demeurant à Paris, rue Saint-Antoine, n° 154.

« Fait en mon château de Burty, le 10 mai 1845.

« Comte de Burty. »

Aucune expression ne saurait rendre le désespoir qui s'empara du jeune homme à la lecture de ce testament. Cependant il ne jeta

pas un cri, il ne fit pas un geste ; c'était un désespoir muet, écrasant, qui paralysait toutes ses facultés et le frappait d'idiotisme.

Plus de dix minutes se passèrent avant que son intelligence, enveloppée d'une nuit subite, parvînt à se dégager du sombre chaos dans lequel elle flottait.

Il retrouva enfin toute sa lucidité d'esprit, et c'est alors seulement qu'il put bien comprendre sa position et mesurer l'immensité de son malheur.

En interrogeant sa conscience, en sondant son cœur, il pouvait se rendre cette justice qu'il se sentait de force à accepter courageusement la misère dans laquelle il s'était plongé lui-même ; mais la destinée terrible, effroyable qu'il était prêt à subir, dans ses conséquences les plus douloureuses et les plus humiliantes, il ne pouvait l'infliger à sa mère et à sa sœur pour prix de l'aveugle et admirable confiance qu'elles avaient mise en lui.

Ses regards étaient fixés sur le fatal testament, tandis qu'il se livrait à ses réflexions.

– Mais, s'écria-t-il tout à coup en froissant violemment le papier entre ses mains, la fortune qui pouvait tout réparer, je la tiens en mon pouvoir, et, par un ridicule regret pour le lâche et cruel caprice d'un vieillard égoïste et sans entrailles, je me laisserais dépouiller de cette fortune qui m'appartient !… j'hésiterais à écarter de deux têtes innocentes un cortège de tortures et d'humiliations sous lesquelles elles succomberaient bientôt !… Allons donc !…

Et, sans un instant d'hésitation, il roula le papier entre ses mains et l'approcha de la lumière d'un des quatre cierges qui brûlaient près de lui.

Mais au moment où le papier allait toucher la flamme, il sentit une main tomber sur son épaule et s'y crisper comme la griffe d'un tigre.

Maxime se retourna brusquement, et il demeura pétrifié d'horreur et d'épouvanté à l'aspect du mort à moitié sorti de son linceul, fixant sur lui deux yeux étincelants, ouvrant la bouche sans pouvoir parler, et tendant sa main décharnée vers le testament que le jeune homme tenait toujours froissé entre ses doigts.

– Mon Dieu ! murmura Maxime d'une voix brisée et pouvant à peine articuler chaque syllabe, tant ses dents claquaient ; mon Dieu ! ce n'est pas possible, c'est une vision, les morts ne reviennent pas à la vie.

– Ah ! tu me croyais mort, dit le vieillard et voilà pourquoi tu me volais ma fortune !

– Vivant ! il est vivant !

– Oui, grâce au ciel ! et c'est Dieu lui-même qui me rappelle à la vie pour t'arracher cette fortune que tu allais t'approprier par un crime et dont tu n'auras pas une obole.

– Il n'était qu'endormi, murmura Maxime en recouvrant rapidement tout son sang-froid et fixant sur le vieillard un regard perçant, on a pris la léthargie pour la mort !

– Allons, rends-moi ce papier, malheureux, dit le comte, dont les forces revenaient peu à peu.

– Savez-vous que ce testament commet une grave injustice, mon oncle, dit Maxime en se débarrassant de l'étreinte du vieillard et se reculant de quelques pas.

– Si j'ai pu le croire un instant, tu viens de me prouver le contraire, misérable.

– Ainsi, vous ne voulez pas même me laisser la moitié de cette fortune, qui, en consultant mon droit et la plus stricte justice, devrait me revenir tout entière.

– Je te répète que tu n'en auras pas un centime et que je préférerais la laisser au premier mendiant qui viendra frapper à ma porte.

– C'est une mauvaise action que vous voulez faire là, mon oncle, dit Maxime d'une voix basse et brève.

– Je n'ai pas à discuter avec toi à cet égard, mon parti est pris.

– Ainsi, c'est bien résolu, reprit le jeune homme avec une sombre énergie dans la voix, vous ne voulez rien me laisser de votre fortune ?

– Rien, rien, rien.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'oncle et le neveu, les regards fixés l'un sur l'autre, semblaient méditer tous deux quelque sinistre vengeance.

– Mon oncle, dit enfin le jeune homme en se rapprochant de

deux pas, savez-vous qu'il est imprudent de dire à un homme au désespoir : voilà la planche de salut qui te sépare de l'abîme, eh bien ! cette planche, je vais la briser sous tes pieds, et tu vas rouler au fond du gouffre pour t'y tordre de douleur et y mourir de désespoir.

– Que m'importent ton désespoir et ta douleur ! dit le vieillard d'un ton sec et inexorable.

– Comprenez-vous, reprit Maxime en baissant la voix et en se rapprochant encore du lit, comprenez-vous que cette imprudence est doublement grave, doublement inexcusable, quand on se trouve seul au milieu de la nuit avec l'homme envers lequel on se montre aussi impitoyable ?

– Je te répète que ma résolution est arrêtée et que rien ne pourra la changer, répliqua le vieillard.

– Ne devinez-vous pas enfin que cette imprudence touche à la folie de la part d'un homme qui est mort pour tous et qu'il est si facile de recoucher dans sa tombe, sans qu'on soupçonne jamais qu'il en est sorti un instant.

En prononçant ces derniers mots, Maxime dardait sur le vieillard deux yeux où brillaient ces reflets métalliques que lance dans l'ombre le regard de la bête fauve.

– Rends-moi ce papier, rends-le-moi, c'est ma fortune, et tu n'en auras pas un centime, je te le répète, s'écria le vieillard qui, en face même des sinistres projets que trahissaient les regards et les paroles de Maxime, songeait plutôt à ses richesses qu'à son existence menacée.

Et, avec une agilité dont il semblait incapable, il s'élança sur la main du vicomte, et lui arracha le testament.

– Malheureux ! s'écria Maxime, si tu pouvais voir dans ma vie, si tu savais tout ce que je puis effacer ou empêcher avec cette fortune, ma dernière, mon unique ressource, tu comprendrais que je ne puis être arrêté par aucun obstacle pour me la procurer, et tu t'empresserais de détruire toi-même cette pièce, au lieu de me la disputer imprudemment comme tu le fais à cette heure !… Cette minute est suprême, entends-tu, rends-moi donc ce testament, te dis-je, rends-le-moi, ou sinon !…

À l'accent vibrant de sa voix, à l'agitation profonde qui se manifestait dans tous ses traits, le vieillard comprit l'imminence du danger, et, se reculant lentement vers la ruelle du lit comme

pour se soustraire à toute tentative, il sortit lentement son bras du lit, et l'allongea tout à coup vers un cordon de sonnette qui pendait à sa portée.

Mais avant qu'il ne l'eût atteint, la main de Maxime s'était emparée de la sienne et paralysait tous ses mouvements.

– Misérable ! balbutia le vieillard, dont les forces s'épuisaient rapidement.

Et, comme il faisait mine de vouloir appeler, Maxime lui appliqua brutalement un mouchoir sur les lèvres, et l'y maintint d'une main de fer !

II.

LES GENDARMES

Non seulement le comte de Burty ne pouvait plus proférer une syllabe, mais la respiration même était interceptée.

Il se débattit longtemps, avec toute l'énergie que communiquent à la fois la souffrance et la terreur de la mort ; mais la main contint le mouchoir sur la bouche, aussi forte, aussi inexorable que si elle eût été de bronze.

Peu à peu, les soubresauts perdirent de leur violence ; au bout de quelques minutes, le corps ne s'agitait plus que faiblement ; puis les derniers symptômes de vie se manifestèrent par quelques tressaillements insensibles, et enfin le corps reprit, pour toujours cette fois, la rigidité complète de la mort.

Alors Maxime, penché sur le vieillard tout le temps qu'il avait donné signe de vie, se releva lentement, se redressa tout à fait, et après avoir promené autour de lui, puis fixé sur le cadavre, un regard effaré :

– C'est lui qui l'a voulu !… murmura-t-il d'une voix sourde, c'est…

Il s'arrêta comme effrayé par le bruit de ses propres paroles et apercevant le papier dans les mains crispées du comte, il s'empressa de lui ouvrir les doigts et parvint, non sans peine, à le lui arracher.

– Enfin, cette fortune est à moi ! dit-il en approchant d'une lumière cette pièce fatale, qu'il venait d'acquérir au prix d'un crime.

Il s'arrêta encore au moment de la détruire ; un bruit venait de frapper son oreille et de lui glacer le cœur en lui montrant tout à coup ce crime dans toute son horreur, dans toutes ses effroyables conséquences.

Ce bruit, c'était un coup de canon, bientôt suivi de plusieurs autres, et ces coups de canon, signal dont la signification lui était

bien connue, annonçaient à la ville de Brest et aux environs l'évasion d'un forçat, recommandant à tous de lui courir sus comme à une bête féroce, et promettant une prime de cent francs à qui l'arrêterait hors de la ville.

Or, ce forçat, qu'avait-il fait pour passer vingt années, sa vie entière peut-être, dans cet enfer où il trouvait réuni tout ce que l'imagination peut inventer de misères, de tortures et d'humiliations ? quel crime avait-il commis pour une pareille destinée ? Celui dont lui-même venait de se rendre coupable, et dont le témoignage était là sous ses yeux.

À cette pensée, au hideux tableau qui s'offrit tout à coup à son esprit, et dans lequel il se vit couvert de l'ignoble livrée du bagne, accouplé à un odieux compagnon, horrible d'aspect, plus horrible encore de cynisme et de férocité, Maxime se laissa tomber sur un siège, plus pâle et plus effrayant à voir que le cadavre qui gisait à côté de lui.

Le froissement d'un papier glissant à terre le rappela au sentiment de sa position ; c'était le testament, qui venait de s'échapper de ses mains.

Il le ramassa vivement et le fit flamber à la lumière d'un cierge.

Mais il n'en avait pas fini avec les terribles émotions de cette nuit, car, au moment où il tenait en main le fatal testament, et le regardait brûler, un bruit violent se fit entendre en face de lui, et il vit aussitôt la fenêtre s'ouvrir et un homme s'élancer du balcon dans la chambre – un homme dont l'aspect le glaça d'épouvante, car il portait l'habit du forçat et lui montrait tout à coup, face à face, la terrible image que venait d'évoquer son imagination.

Il y avait dans cette apparition un à-propos dont l'infernale ironie ébranla si vivement la raison de Maxime, que, cédant subitement à une invincible terreur, il jeta à terre le papier enflammé et s'élança dehors.

Il arriva, toujours courant, dans un vaste jardin assez mal entretenu, encombré de hautes herbes parmi lesquelles s'élevait çà et là quelque arbre fruitier rachitique, miné par les émanations salines, et tordu par les grands vents venant de la mer.

Du haut de la falaise sur laquelle était bâti le château du comte de Burty, il entendit la plainte éternelle de l'Océan et vit ses vagues étinceler au loin sous la vive clarté de la lune. Le calme imposant de ce spectacle exerça peu à peu son influence sur

l'esprit du jeune homme, et, au bout d'une heure de promenade en face de cette grande nature, si sereine et si tranquille, il sentit tomber son exaltation et ses sombres terreurs.

Retrouvant alors tout son courage, il résolut de savoir quel était l'homme qui lui était apparu si étrangement et auquel il avait dû causer une terreur au moins égale à celle qu'il avait éprouvée lui-même, car cet individu ne pouvait être que le forçat dont le canon du port avait annoncé l'évasion.

Un instant après, il rentrait donc dans la chambre mortuaire ; mais au premier regard qu'il y jeta, il s'aperçut qu'elle était vide et silencieuse, – et il n'y vit que le corps du vieillard, toujours éclairé par la lumière des quatre bougies.

Le forçat avait disparu.

Maxime courut à la place où il avait laissé tomber le testament ; il n'y trouva qu'un petit tas de cendres grisâtres ; le feu l'avait dévoré. – Tout est consumé !… murmura le jeune homme d'une voix grave, attendons le jour, et tâchons d'oublier.

Ne se sentant plus le courage de s'asseoir près du mort, il alla s'accouder sur le balcon par lequel était entré le forçat, et là, la tête plongée dans les deux mains :

– Oublier, balbutia-t-il tout bas… oublier… voilà donc désormais tout l'effort et tout le but de ma vie !

Les événements que nous venons de raconter se passaient dans la nuit du 13 mai 1845, quelques jours après celui où le comte de Burty, cédant sans doute à quelque triste pressentiment, prenait ses dernières dispositions, car si le lecteur s'en souvient, son testament portait la date du 10 mai.

La journée qui succéda à cette nuit tragique suscita mille incidents, dont chacun vint raviver cruellement dans l'esprit du vicomte de Brescé le souvenir de son crime.

– Oublier ! avait-il dit, voilà désormais le but de ma vie !…

Mais il avait compté sans cet hôte inexorable qui gît au fond de tous les cœurs, toujours debout, veillant sans cesse, se servant de tout pour rappeler à l'homme les fautes ou les crimes où l'ont entraîné ses vices.

Cet hôte sans pitié, c'est la conscience, et celle de Maxime le harcela sans relâche pendant cette terrible journée.

Quand Marguerite entra le matin dans la chambre mortuaire,

elle le trouva si pâle et si abattu, qu'elle courut à lui, s'informant avec inquiétude de sa santé et se reprochant d'avoir cédé au désir qu'il avait exprimé, de passer la nuit près du mort :

– J'ai eu tort, dit-elle : à mon âge, on supporte facilement les veilles, et le cœur est un peu endurci à toutes les émotions, tandis qu'à vingt-cinq ans on ne peut guère rester de sang-froid en face de la mort et le sommeil est aussi nécessaire que l'air qu'on respire.

Tandis que Marguerite lui exprimait ainsi sa sollicitude, Maxime s'assurait du regard qu'il avait bien fait disparaître toute trace de cendres de l'endroit où avait été consumé le testament, et que le linceul, soigneusement étendu sur le corps du comte, ne gardait aucun témoignage de la lutte qui avait eu lieu, et dont il avait eu l'horrible courage de réparer les effets.

– Hélas ! tout n'est pas encore fini pour vous, monsieur le vicomte, reprit Marguerite, il vous reste encore de tristes devoirs à remplir, car c'est à vous qu'il appartient de faire toutes les démarches nécessaires pour l'enterrement.

– L'enterrement ?… répéta le jeune homme en tressaillant.

– Vous comprenez bien que c'est vous seul que cela regarde, monsieur le vicomte ; d'abord, comme étant le plus proche parent du pauvre défunt, et ensuite comme héritier de sa fortune, car c'est à vous qu'elle doit revenir, il n'y a pas à en douter.

– Cependant, objecta Maxime, des affaires de la plus haute importance m'appellent à Paris, et quelle que soit la peine que j'en éprouve, il me sera impossible de rester pour rendre les derniers devoirs à mon oncle.

– Si monsieur le vicomte veut réfléchir un instant au mauvais effet que cela produirait dans le pays, répliqua gravement Marguerite, il comprendra qu'il doit laisser de côté toutes ses affaires et rester ici jusqu'à ce que toute la cérémonie soit accomplie, jusqu'à ce qu'il ait conduit lui-même le corps en terre, à la tête de toute la famille, car c'est là qu'est sa place, et il est impossible qu'il y manque.

– Je vous le répète, Marguerite, que j'en éprouve le plus vif regret, mais que des raisons sérieuses me forcent à partir immédiatement, dit Maxime, bien résolu à se soustraire au spectacle de cette lugubre cérémonie, en face de laquelle il eût craint de se trahir.

– Je ne peux pas vous forcer, monsieur le vicomte, dit Marguerite, mais je puis vous dire que vous agirez mal, que ce sera un scandale dans le pays, et que vous mettrez tout le monde contre vous.

La vieille servante achevait à peine de prononcer ces paroles sévères, lorsque le roulement d'une voiture se fit entendre du côté de la grande porte d'entrée.

Maxime tressaillit à ce bruit, car tout était pour lui un sujet d'effroi depuis quelques heures, et l'incident le plus insignifiant le faisait frissonner.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il à Marguerite, qui s'était approchée de la fenêtre.

– Attendez, répondit la vieille, voici Babette qui ouvre la porte, et nous allons savoir qui nous arrive à pareille heure.

Sans pouvoir se rendre compte de son émotion, tout en reconnaissant même que rien ne pouvait la justifier, Maxime était en proie à une violente anxiété ; mais, dans la crainte de la laisser soupçonner, il restait immobile à sa place et affectait une complète indifférence.

Cependant, comme le silence de Marguerite se prolongeait, il ne put dominer plus longtemps son impatience.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Ah ! les voilà enfin qui entrent.

– Il y a plusieurs personnes ?

– J'en vois déjà quatre.

– Quelles sont ces gens ?

– Dame ! ils sont habillés tout en noir, avec des cravates blanches, des figures pâles, l'air sérieux, et pas très avenants.

– Des hommes de loi ! s'écria vivement Maxime.

Et il fit un mouvement pour s'élancer à la fenêtre.

Mais la réflexion le retint aussitôt ; la pensée d'un tribunal, d'un interrogatoire, d'une déposition de Marguerite, des preuves cherchées dans un geste, dans un mot, cette pensée traversa son esprit comme un éclair et lui donna la force de garder toutes les apparences du plus grand calme.

– Après tout, reprit-il, qu'y a-t-il là d'étonnant ? l'arrivée des hommes de loi dans la maison d'un mort où ne se trouve ni un

fils, ni aucun autre héritier direct, est un fait tout simple et qui doit se présenter tous les jours.

– C'est bien possible, répondit la vieille, et je comprends ça pour les hommes noirs, mais les gendarmes, qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ?

– Hein ? quoi ? les gendarmes !… il y a des gendarmes ? balbutia Maxime d'une voix étranglée.

Et, incapable de se contenir cette fois, il courut à la fenêtre.

Là, il vit en effet quatre hommes vêtus de noir qui traversaient la cour, suivis de deux gendarmes.

À cette vue, il se sentit pris d'un tremblement subit ; ses jambes fléchirent sous lui, et il eut besoin de s'appuyer au balcon pour ne pas tomber.

Un instant après, les six individus pénétraient dans la chambre mortuaire, et l'un des hommes vêtus de noir montrant du doigt Marguerite à ses compagnons :

– Voici, leur dit-il, la vieille et fidèle servante du feu comte de Burty ; c'est elle qui nous donnera tous les renseignements dont nous avons besoin ; car, depuis vingt ans, elle habite seule ce château avec son maître, dont elle avait toute la confiance.

– Je suis à votre service et prête à répondre à tout ce qu'il vous plaira de me demander, répondit Marguerite en faisant une profonde révérence.

– Vous me reconnaissez bien, Marguerite ? reprit celui qui venait de prendre la parole.

– Oh ! que oui, dit la vieille sans se déconcerter ; vous êtes M. Vacher, le notaire de mon pauvre maître.

– Et ces messieurs, dit le notaire en montrant ceux qui l'accompagnaient, sont M. le commissaire, M. le substitut du procureur impérial et son secrétaire ; ils viennent ici pour une affaire de la plus haute gravité et auront besoin de certains renseignements qu'il est de votre devoir de leur fournir.

– Je suis l'humble servante de ces messieurs, répondit Marguerite en faisant une nouvelle révérence, et je ne leur cacherai rien de ce que je peux savoir.

Celui que M. Vacher avait désigné comme étant le substitut du procureur du roi était un jeune homme de petite taille, un peu replet, à la figure pleine et d'une pâleur jaunâtre, à l'œil noir,

rond, vif et perçant comme celui du vautour ; du reste, glacial, impassible et impénétrable comme un vieux diplomate.

Tandis que le notaire échangeait avec la vieille servante le dialogue que nous venons de rapporter, le substitut avait un entretien à voix basse avec son secrétaire et le commissaire, et tout en causant il jetait de temps à autre un rapide regard du côté de Maxime ; ce dernier pâlissait à chaque coup d'œil, et se sentait défaillir, comme l'oiseau sous le regard fatal du reptile dont il va devenir la proie.

– Monsieur, dit enfin le magistrat en regardant fixement Maxime, monsieur est sans doute le vicomte de Brescé, neveu du défunt ?

– Précisément, monsieur le substitut, répondit Maxime avec un mélange de politesse et de hauteur, qu'il crut propre à imposer, et qui, au contraire, chez un homme aussi perspicace que le jeune magistrat, eut pour résultat d'éveiller sa défiance.

Il reprit, après un instant de réflexion et en fixant toujours sur Maxime ce regard dont la pénétration le gênait au dernier point :

– Monsieur le vicomte de Brescé est arrivé ici hier au soir, n'est-il pas vrai ?

– Oui, monsieur ; vous êtes renseigné à miracle, répondit Maxime, toujours sur le même ton.

Impassible comme le Code, le substitut paraissait ne rien voir de ces intentions.

Il reprit, en s'adressant cette fois à la servante :

– Qui a veillé M. le comte de Burty ?

– Moi, pendant les deux premières nuits, répondit celle-ci.

– Et pendant la dernière ?

– M. le vicomte de Brescé.

Le substitut dit quelques mots à l'oreille du commissaire, qui, à son tour, jeta un regard sur Maxime.

Celui-ci, à qui rien n'échappait, ni un regard, ni un geste, subissait une intolérable torture, mais plus que jamais, il comprenait la nécessité de cacher son angoisse sous un masque, et il souriait avec la mort dans le cœur et la terreur dans l'âme.

Pour un œil exercé, ce sourire même le trahissait, car il jurait d'une étrange façon avec la contraction de ses traits et l'effrayante

pâleur de son teint.

– Comment se fait-il, demanda le substitut à la vieille servante, que vous, dont tout le monde vante le profond attachement à votre défunt maître, vous ayez pu consentir à passer loin de lui cette dernière nuit, et à imposer ce pénible devoir à un jeune homme qui arrivait brisé de fatigue, évidemment incapable de passer de longues heures sans sommeil ?

– C'est précisément ce que j'ai fait observer à M. le vicomte, dit Marguerite, mais il a voulu absolument me remplacer, et comme c'était à lui désormais à commander ici et que, d'ailleurs, ce désir-là ne prouvait autre chose que la bonté de son âme, j'ai dû obéir et aller me reposer.

– Ah ! dit le substitut en se tournant vers Maxime, c'est monsieur le vicomte lui-même qui a tenu à passer cette dernière nuit près de son oncle ?

– Mon oncle étant, après ma mère et ma sœur, mon plus proche parent, répondit froidement Maxime, je crois que tout le monde comprendra le sentiment auquel j'ai obéi dans cette circonstance.

– Non seulement tout le monde comprendra ce sentiment, répliqua le magistrat d'une voix dont l'intonation toujours uniforme ne laissait jamais percer une intention, ni une arrière-pensée, mais tout le monde l'admirera chez un jeune homme qui s'est fait à Paris une réputation de raillerie et de scepticisme, entièrement opposée à l'acte tout chrétien qu'il a accompli cette nuit, et dont nous ne pouvons que le féliciter.

Maxime fut stupéfait de voir ses habitudes, son caractère, ses opinions les plus intimes si bien connus d'un homme qu'il voyait pour la première fois, et qui, la veille peut-être, ignorait son existence.

Et en songeant que cet homme était un magistrat, il se demanda avec épouvante, dans quel but, dans quel intérêt il avait pu se procurer si rapidement ces renseignements, et comment il était parvenu à les obtenir aussi exacts.

– Il est temps de vous faire connaître enfin le but de notre visite, monsieur le vicomte, dit le substitut à Maxime, dont son regard épiait sans cesse la physionomie.

Maxime s'inclina légèrement.

– C'est votre intérêt qui nous amène, reprit le magistrat.

Maxime voulut répondre, mais il l'essaya en vain ; la bouche sèche, les dents serrées l'une contre l'autre, il ne pouvait proférer une parole.

– Monsieur Vacher, dit le jeune magistrat au notaire, veuillez communiquer à M. le vicomte de Brescé la lettre que vous avez reçue ce matin.

Le notaire tira une lettre de sa poche et en lut le contenu, qui était conçu en ces termes :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que le testament de M. le comte de Burty a été volé et détruit cette nuit, dans la chambre même du mort. Rendez-vous sur les lieux avec la justice, et là, il ne vous faudra pas une grande sagacité pour pénétrer la vérité et distinguer l'*innocent* du *coupable*.

« Un ami. »

Après la lecture de cette lettre, Maxime, écrasé, éperdu, fou de terreur, ferma un instant les yeux, et fut sur le point d'avouer tout haut son crime.

La voix du substitut, qui l'arrêta, lui donna le temps de se remettre.

– Il y avait là des intérêts si graves à préserver, dit le magistrat, que, malgré l'invraisemblance et l'absurdité de cette dénonciation, nous avons dû en tenir compte et nous transporter immédiatement sur les lieux, pour nous mettre à l'abri de tout reproche de négligence. Et maintenant, monsieur le vicomte, permettez-moi de vous adresser quelques questions :

– Parlez, monsieur, répondit Maxime d'une voix qui trahissait hautement le trouble sous lequel fléchissait sa volonté, en dépit de ses efforts pour se dominer.

– Nous savons déjà, monsieur, que c'est vous qui avez veillé cette nuit, près de M. le comte de Burty.

– C'est moi, monsieur.

– Vous étiez seul ?

– Tout à fait seul.

– Vous êtes resté seul la nuit entière ?

– La nuit entière.

– Fort bien.

Le magistrat reprit, après quelques instants de silence :

– Vous connaissiez sans doute l'existence du testament dont il est question dans la lettre qui vient de vous être lue ?

– Je l'ignorais complètement.

– Quoi ! vous ne soupçonniez même pas…

– Je ne soupçonnais rien et ne pouvais rien soupçonner, puisque mon oncle était mort quand je suis arrivé ici.

– Ce n'est donc pas de vous que nous pourrons apprendre où M. le comte de Burty a pu renfermer cette pièce.

– Assurément.

– C'est donc à vous, Marguerite, que nous demanderons un renseignement à cet égard, dit le substitut à la vieille servante.

– Hélas ! monsieur le juge, répondit Marguerite, je n'en sais pas plus sur ce point-là que M. le vicomte ; mon maître était un homme si défiant et si mystérieux de sa nature, que personne n'a jamais su un mot de ses affaires, et tout ce que je puis vous dire, comme je l'ai dit à M. le vicomte lui-même, c'est que tous ses papiers précieux sont renfermés dans ces armoires, et que, s'il a fait un testament, c'est là que vous devez le trouver.

– Fort bien ; voilà déjà un indice qui va nous guider et abréger nos recherches.

Et, s'adressant à ceux qui l'accompagnaient :

– Messieurs, nous allons faire une perquisition dans cette chambre.

– C'est inutile, dit M. Vacher, ce que M. le comte de Burty a caché à tous, il me l'a confié, à moi, son notaire ; et je sais où est déposé son testament, car c'est moi-même qui l'ai placé sous ses yeux.

Et il se dirigea sans hésiter vers l'armoire antique dont Maxime avait fracturé la serrure.

Le vicomte suivait ces quatre hommes d'un œil hagard, ne cherchant plus à cacher son trouble qui se trahissait ouvertement aux yeux des deux gendarmes en face desquels il laissait éclater toute son anxiété.

– Cette serrure a été forcée ! s'écria tout à coup le substitut.

Et examinant la porte du vieux meuble avec cette sagacité d'investigation qui distingue les gens de justice, il ajouta :

– Et le bris de cette porte est tout récent, comme l'atteste ce fragment de bois qui ne tient plus pour ainsi dire que par un fil.

S'adressant alors à Marguerite :

– Êtes-vous sûre que ce meuble fût bien fermé, il y a quelques jours ?

– Il l'était encore hier, répondit la vieille ; mon maître m'avait tant recommandé de visiter tous les jours ses meubles et ses placards, que je n'aurais eu garde d'y manquer, même après sa mort, et j'y ai regardé hier soir, comme tous les autres jours.

– Monsieur le vicomte de Brescé pourrait-il nous donner l'explication de ce fait, lui qui n'a pas quitté cette chambre à partir du moment où Marguerite en est sortie, après s'être assurée que ce meuble était bien fermé ?

À cette foudroyante question du substitut, Maxime demeura quelques instants muet, cherchant une réponse et ne pouvant formuler une pensée, tant son esprit était bouleversé.

– M'avez-vous entendu, monsieur le vicomte, et voulez-vous que je répète ma question ? reprit le magistrat.

– Non, non, j'ai compris, répondit Maxime avec une extrême volubilité, mais je ne sais, je ne puis m'expliquer comment on a pu briser ce meuble.

– Avant de pousser plus loin votre interrogatoire, dit le notaire au substitut, ne serait-il pas à propos de nous assurer d'abord si le testament est toujours à sa place ?

– En effet, mais pouvez-vous nous dire à quel endroit vous avez placé cette pièce ?

– Sur la dernière planche, entre deux cahiers recouverts d'enveloppes bleues.

– Regardez.

Le notaire ouvrit le meuble, jeta un coup d'œil sur la seconde planche.

– Eh bien ? demanda le substitut.

– Voyez, répondit le notaire, une place vide entre les deux cahiers bleus que je viens de signaler.

Maxime comprit qu'il était perdu ; il se sentit pris de ce vertige qui, en face de l'évidence, s'empare tout à coup des plus audacieux criminels, abat leur énergie et les pousse

irrésistiblement à faire des aveux devant lesquels ils pourraient reculer encore.

– Monsieur le vicomte de Brescé, lui dit en ce moment le substitut, persistez-vous à reconnaître que vous avez passé la nuit entière seul dans cette chambre ?

– La nuit entière, répondit Maxime, sauf une heure, pendant laquelle je suis allé respirer dans le jardin le grand air dont j'avais besoin.

– Et avez-vous quelque raison de croire que quelqu'un ait pu s'introduire ici pendant cette courte absence ?

– Mais, balbutia Maxime, la disparition de ce testament ne peut guère s'expliquer autrement, à moins, ajouta-t-il avec un ricanement qui mourut aussitôt sur ses lèvres blêmes, à moins qu'on ne m'accuse moi-même de l'avoir détruit, ce qui serait pousser un peu loin le mépris des richesses, car personne n'ignore que je suis l'héritier naturel du comte de Burty, que son intention était de me laisser toute sa fortune, et que ce testament devait mettre à l'abri de toute contestation des droits qui, maintenant, vont m'être disputés.

– Tout cela est au moins très probable, répliqua le notaire, mais il y a un moyen de prouver hautement l'innocence de M. le vicomte de Brescé ; M. le comte de Burty a fait son testament en double il y a trois jours ; il l'a écrit de sa propre main, puis il m'a appelé, non pour m'en faire connaître le contenu, mais pour m'en confier une copie et me faire déposer moi-même dans cette armoire celle que nous n'y retrouvons plus ; or, je vais envoyer chercher chez moi la copie qui m'a été confiée, je vais la décacheter et la lire ici, sous les yeux de M. le vicomte et de M. le substitut : si ce testament est fait à l'avantage de M. de Brescé, il va sans dire qu'il est aussitôt à l'abri de tout soupçon ; dans le cas contraire, il faut avouer qu'il y aurait là sinon une preuve, au moins une présomption fâcheuse… mais nous ne pouvons rien préjuger, et le testament seul va fixer ou dissiper nos soupçons en ce qui concerne M. de Brescé.

– Quoi ! s'écria Maxime, on oserait me soupçonner !

– Nullement, monsieur le vicomte, répondit le substitut ; les apparences s'élèvent contre vous, les plus étranges combinaisons du hasard leur donnent une certaine force, et nous allons chercher dans les dispositions du testament de M. le comte de Burty, un argument qui va détruire d'un seul coup les présomptions dont on

pourrait se faire une arme si nous les laissions subsister.

Le substitut appela deux gendarmes qui se tenaient immobiles à la porte de la chambre.

– C'est fini, murmura Maxime à voix basse, ce testament est ma condamnation, je suis perdu sans retour.

Le substitut donnait quelques instructions aux gendarmes, et le notaire traçait au crayon quelques lignes contenant l'ordre de remettre à celui-ci le testament du comte de Burty lorsqu'un homme entra dans la cour, s'élança rapidement vers le corps de logis et arriva bientôt dans la chambre mortuaire les traits pâles et l'air très agité.

Cet homme était le premier clerc de M. Vacher, qui, en voyant l'émotion de celui-ci, redouta aussitôt quelque malheur.

– Qu'avez-vous donc, monsieur Dumont et qu'est-il arrivé chez moi ? lui demanda-t-il.

– Je crains que nous n'ayons été dupes de quelque audacieux voleur, répondit le clerc.

– Comment cela ? de quel vol s'agit-il ?

– Vous avez envoyé chercher ce matin le testament de M. le comte de Burty ?

– Moi ? nullement.

– Pourtant, voyez cet écrit.

Le notaire prit le papier que lui tendait son clerc, et dont le contenu était ainsi conçu :

« Je prie M. Dumont de remettre au porteur le testament de M. le comte de Burty, qu'il trouvera dans l'un des trois cartons rangés sur mon secrétaire, j'attends cette pièce.

« JEAN VACHER »

– Cette pièce, dit le notaire au comble de la surprise et de l'inquiétude, mon écriture et ma signature ont été imitées.

– Mais si parfaitement imitées, reprit le clerc, que tout le monde dans l'étude y a été trompé : et puis l'exactitude du renseignement, donné par le faussaire, sur l'endroit où se trouvait le testament, eût suffi pour dissiper nos soupçons, si nous eussions pu en concevoir.

– De sorte que le testament du comte de Burty a été remis à cet homme ?

– Précisément.

– Les deux testaments disparus à la fois ! s'écria le notaire avec un véritable désespoir, que faire maintenant ? comment parvenir à connaître les dernières dispositions du défunt ?

– Eh bien ! messieurs, dit alors Maxime, qui comprit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de cet incident, commencez-vous à croire que ce testament a dû être volé par un autre que par moi.

– Je ne vois pas que cela me paraisse très probable, répondit le substitut, cependant…

Il fut interrompu par l'irruption subite de Barbette, qui arriva en ce moment, l'air pour le moins aussi effaré que le premier clerc de M. Vacher.

– Messieurs, dit-elle d'une voix émue, notre pauvre chien César a été empoisonné cette nuit.

– César ? s'écria Marguerite, quoi ! ce pauvre César !…

– Empoisonné ! et en voilà la preuve, dit Barbette, en montrant trois ou quatre boulettes qu'elle tenait dans sa main. Voilà ce que j'ai trouvé près de son corps ; quant à lui, le pauvre animal, il avait les quatre pattes en l'air, raides comme quatre pieux, et il ne donnait pas plus signe de vie qu'un chien de carton.

– Et autour de lui, avez-vous remarqué quelques traces de pas ou de dégradation ? demanda le substitut à Barbette.

– Certainement, il y a des traces de gros souliers, très visibles, vu que le terrain est détrempé par les pluies de la veille, et, outre cela, de grandes raies le long du mur, et de gros plâtras tombés du faîte.

– Eh bien ! messieurs, que pensez-vous de cela ? demanda Maxime complètement rassuré et de plus en plus triomphant.

– Nous pensons, monsieur le vicomte, répondit le jeune magistrat, que cette double révélation va mettre enfin la justice sur la trace du vrai coupable, et je suis heureux, pour mon compte, de reconnaître que nos soupçons portaient à faux.

– Le doute n'est plus permis sur ce point, dit le notaire, mais quel peut être cet homme, et quel intérêt pouvait-il avoir à détruire ces deux testaments ?

– C'est sans doute quelque héritier qui se trouvait lésé, répliqua Maxime, et qui aura trouvé dans le testament la réalisation de ses pressentiments ; sans quoi il eût au moins renvoyé l'un des deux.

– Allons, dit le substitut, c’est de ce côté désormais qu’il faut porter toutes nos recherches, et, avant de quitter cette maison, nous allons d’abord constater la dégradation du mur qui a été escaladé, et prendre l’empreinte des pas remarqués par cette brave femme.

Et s’adressant à Barbette :

– Veuillez nous conduire, lui dit-il.

Barbette sortit suivie de tout le monde, excepté de Maxime, qui demanda à rester près de son oncle.

Quand il fut seul, il se laissa tomber sur un siège, accablé de fatigue, brisé par les douloureuses émotions qu’il venait de traverser :

– Me voilà sauvé, murmura-t-il d’une voix étouffée, mais quel est cet étrange mystère ? Que faut-il craindre ou espérer de l’habile et audacieux individu qui vient de s’emparer si adroitement du testament de mon oncle ? Dans quelle intention s’est-il rendu maître de cette pièce, au risque de reprendre l’horrible chaîne, qu’il vient de briser ? Je suis sauvé, mais est-ce pour longtemps ?

Mille sombres réflexions traversèrent son esprit et vinrent atténuer singulièrement la joie qu’il avait éprouvée d’abord de voir les soupçons se fixer sur un autre que sur lui !

Au bout d’une heure, il entendait de nouveau le roulement de la voiture, mais cette fois, ce bruit, au lieu de l’inquiéter, le soulageait d’un poids immense, car il lui annonçait le départ des hommes qui venaient de le torturer si cruellement, et dont il n’avait plus rien à redouter désormais.

III.

LE RETOUR DU FORÇAT

Sur la lisière de la Picardie, dans un pays peu accidenté, sombre d'aspect, gris et morne de tons, sans bois, sans eau, sans culture, sans rien de ce qui arrête et charme le regard, s'élève le petit hameau de Saint-Georges, triste et isolé dans le pli de terrain où il s'est blotti.

Ce village a une sinistre célébrité dans la contrée, et le voyageur qui se hasarderait à le traverser, malgré les conseils qui ne manqueraient pas de l'en détourner, serait frappé de son étrange et sombre physionomie, et de l'aspect plus lugubre encore de ses habitants, qu'on rencontre nonchalamment étalés sur le seuil de leurs chaumières, ou errant autour des demeures, couverts de sordides haillons, le front contracté, portant sur tous les traits l'empreinte du vice et de la férocité, jetant autour d'eux le regard à la fois inquiet et cruel de la bête fauve qui se sent traquée, et montre sans cesse ses crocs formidables.

C'est que ce village de Saint-Georges, monstrueux phénomène social, renferme toute une population de voleurs et d'assassins ; c'est qu'il serait impossible d'y trouver une famille qui n'ait fourni son contingent aux prisons, aux bagnes, à l'échafaud ; c'est que tous ceux que l'on rencontre là ont passé de longues années à Brest ou à Toulon, d'où ils sont revenus plus gangrenés qu'auparavant, et que leur premier soin a été de faire profiter les jeunes gens de la terrible expérience qu'ils ont acquise dans ces enfers du crime, où le cœur se bronze et devient inaccessible à tout sentiment humain.

Objet de mépris et de terreur pour toutes les communes environnantes, les habitants de Saint Georges ne se marient qu'entre eux, comme les juifs et les bohèmes du moyen âge, de sorte qu'à la longue, tout le hameau, d'une population de quatre cents âmes environ, a fini par ne faire qu'une seule et même famille.

Cette famille se divise en deux branches : les Marchal et les Salviat, animés les uns contre les autres d'une de ces haines profondes, formidables, auxquelles l'habitude du crime donne des proportions inconnues partout ailleurs.

Au moment où l'enchaînement des événements nous amène à Saint-Georges, cette haine mortelle, cette soif inextinguible de vengeance venaient de s'accroître encore à la suite d'un fait qui datait de deux années à peine.

Un jeune homme de vingt ans environ, Eugène Salviat, s'étant rendu coupable d'un meurtre dans une commune des environs, était parvenu à dépister les investigations de la justice, et il se croyait à l'abri de tout soupçon, lorsque, plus d'une année après le crime, il avait été arrêté, traduit en cour d'assises et condamné à vingt ans de travaux forcés, peine qu'il subissait à Brest en ce moment.

On ne tarda pas à savoir que l'arrestation d'Eugène Salviat était le résultat d'une dénonciation et que le dénonciateur était Jean Marchal, forçat libéré comme presque tous les habitants de Saint-Georges.

À quelque temps de là, Jean Marchal recevait un coup de couteau en pleine poitrine. Mais comme il se tenait sans cesse sur ses gardes, il avait pu amortir la violence du coup en le parant avec la main, et au bout d'un mois il était rétabli.

À dater de cette époque, c'est-à-dire depuis un an environ, les relations qui existaient forcément entre les Marchal et les Salviat, malgré l'état d'hostilité permanente où ils vivaient vis-à-vis les uns des autres, avaient complètement cessé, et les membres de chaque camp ne sortaient plus que de jour et armés.

Par une chaude soirée du mois d'août, dans une des plus intimes chaumières du pays, une femme, assise sur un escabeau, à côté d'un rouet chargé de chanvre, prenait son repas, qui se composait d'un morceau de pain noir et d'un oignon cru.

Cette femme pouvait être âgée de cinquante ans, et ses traits, vaguement éclairés par la lumière rouge et fumeuse d'une lampe de fer accrochée au mur, avaient un air de résolution sombre et de dureté implacable, que rendaient plus saisissants encore la teinte bronzée de la peau et l'épaisseur des sourcils jaunâtres, sous lesquels flamboyaient deux grands yeux gris clair, étincelants et cruels comme ceux du chat-tigre.

Cette femme était Mathurine Salviat, la mère de Salviat qui, en

ce moment, subissait sa peine au bagne de Brest ; et c'était elle, du moins on l'assurait dans le pays, qui avait porté à Jean Marchal le coup qui avait mis celui-ci au lit pour un mois.

De temps à autre, Mathurine cessait de manger et murmurait sourdement entre ses dents des paroles qui ressemblaient à des menaces. Tout à coup, elle fit un geste violent, et élevant la voix :

– Michelette ! cria-t-elle.

Une porte s'ouvrit aussitôt, et une jeune fille apparut.

Elle comptait dix-sept ans à peine, et il y avait tant de charme, de fraîcheur et de grâce naïve dans ses traits presque enfantins, tant de pureté dans ses yeux bleus, sur son front, magnifiquement encadré d'une luxuriante chevelure blonde, qu'elle absorbait pour ainsi dire le regard, et qu'on ne voyait pas les misérables vêtements qui enveloppaient cette ravissante figure, – véritable apparition au milieu de la misère noire et nue, et de l'atmosphère de crime où elle vivait.

Mathurine la regarda quelques instants en silence et il eût été difficile de deviner, sur ses traits impassibles, le sentiment que faisait naître en elle la vue de cette enfant.

– Michelette, dit-elle enfin, d'une voix basse et sombre, et en lui montrant le couteau dont elle se servait pour couper son pain, vois-tu cela ?

La jeune fille regarda le couteau et se mit à frissonner, effrayée par le ton dont sa mère venait de prononcer cette parole.

– Tu vois ce couteau, reprit Mathurine, eh bien ! retiens ce que je vais te dire : on m'a assuré qu'on t'avait rencontrée un soir, causant avec Joseph Marchal, le fils du misérable qui a vendu ton frère ; je ne te demande pas si c'est vrai, ni si tu es capable d'une pareille lâcheté : je te dis seulement que le jour où j'en aurai la preuve, la lame de ce couteau me débarrassera de toi !

– Mère, balbutia la jeune fille d'une voix tremblante, je vous assure…

– Tais-toi ! s'écria la vieille ; que ce soit vrai ou non, tu nieras ; tais-toi donc ! je ne m'en rapporte qu'à moi seule, du soin de connaître la vérité. Je veillerai, et tu sais si je suis capable de tenir ma parole ; maintenant, va-t-en, c'est tout ce que j'avais à te dire.

La jeune fille se retira dans sa chambre sans répondre un mot.

Une heure après, la chaumière de Mathurine Salviat était

plongée dans l’obscurité.

L’ombre avait tout envahi et tout dormait alentour.

Mais Michelette veillait ; elle attendit une heure encore, puis se leva, s’habilla à la hâte, et quand elle se fut assurée que le sommeil de sa mère était trop profond pour qu’un bruit léger pût l’éveiller, elle ouvrit avec une extrême précaution la porte de la chaumière, et sortit.

Une fois dehors, elle jeta à droite et à gauche des regards inquiets, puis tourna à droite et se mit à marcher rapidement, en rasant les maisons et en choisissant le côté de la ruelle qui se trouvait dans l’ombre.

Au bout de quelques instants elle atteignait la lisière d’un petit bois de châtaigniers, jeté comme une verte oasis dans ce pays nu, morne et plat.

Elle hésita un instant à pénétrer dans le bois, dont la sombre épaisseur avait quelque chose de mystérieux et de sinistre, bien fait pour effrayer une jeune fille, surtout à cette heure de la nuit ; mais son nom murmuré à quelques pas la rassura comme par enchantement, et elle s’élança sans hésiter dans le petit sentier, à l’entrée duquel elle s’était arrêtée.

Elle avait fait dix pas à peine lorsqu’une main s’empara de la sienne, qu’elle ne chercha pas à retirer.

– Michelette ! murmura l’inconnu d’une voix pleine d’émotion.

– Joseph ! dit Michelette en s’appuyant sur l’épaule du jeune homme, je ne sais comment j’ai eu le courage de venir jusqu’ici.

– Qui peut donc t’effrayer de la sorte ?

– Ma mère soupçonne notre amour, et tout à l’heure elle m’a fait des menaces qui me font frémir. Ah ! c’est que tu ne connais pas ma mère, Joseph !

– Eh ! comment ne la connaîtrais-je pas ? répondit le jeune homme, n’est-ce pas elle qui a frappé mon père ? Nous devons tout craindre d’une pareille femme, et c’est pour cela, Michelette, que j’ai hâte de quitter ce pays maudit, où le crime est partout, jusque dans l’air que l’on respire, où nous finirions par succomber nous-mêmes, toi comme ta sœur ou ton frère, moi comme mon père.

Joseph Marchal, car c’était lui, prononça ces derniers mots à voix basse et avec l’accent d’une profonde tristesse.

Michelette allait répondre lorsqu’un léger bruit se fit entendre

dans un massif d'arbustes qui s'élevait à quelques pas d'eux.

La jeune fille se jeta toute tremblante dans les bras de son amant.

– Tu as peur ! dit celui-ci en souriant.

– N'as-tu pas entendu ? fit Michelette.

– Ce bruit ?… mais c'est le vent de la nuit, ou quelque lièvre peureux que nos paroles effrayent.

– Ah ! n'importe, il faut que je rentre.

– Déjà ?

– Si ma mère s'apercevait de mon absence…

Joseph serra les mains de l'enfant dans les siennes.

– Pauvre Michelette !… dit-il d'une voix douce et tendre, ta vie est une continuelle inquiétude, tu vis au milieu de craintes incessantes… Mais cela a déjà trop duré, et crois-moi… j'ai l'espoir de t'offrir bientôt une autre existence.

– Que dis-tu ?

– J'ai des projets.

– Lesquels ?

– Il y a un mois environ, j'ai écrit à M. Michaud.

– Ton parrain !

– Lui-même.

– Il est riche ?

– Et il m'aime… il sait que je veux rester honnête homme, que je veux travailler, et que je n'ai qu'une ambition, celle de quitter ce village maudit…

– Tu partirais !

– J'en ai l'espoir… M. Michaud m'a répondu… il est heureux des sentiments que je lui ai exprimés, et dans la lettre qu'il m'écrit et que j'ai sur moi, il m'annonce qu'il va venir ici, lui-même, pour causer avec moi !…

– Bientôt ?

– Ce soir… je l'attends… il m'emmènera avec lui ; il me donnera une place dans sa maison ; comprends-tu ? et une fois là, Michelette, tu viendras aussi ; nous travaillerons, nous ferons des économies, et, qui sait, un jour peut-être, je pourrai t'appeler ma

petite femme…

Pour toute réponse, Michelette remua tristement la tête.

– Partir ! murmura-t-elle, avec un sanglot, nous séparer… et que deviendrai-je, quand tu ne seras plus là… Ta présence au moins me soutient et me donne du courage… la pensée de te voir quelquefois adoucit l'amertume de ma position, et s'il me fallait y renoncer… je sens que j'en mourrais.

Joseph baisa doucement le front de la jeune fille…

– Voyons ! voyons, lui dit-il, ne te fais pas de peine, ma bonne petite Michelette ; si je te voyais pleurer, cela m'ôterait tout mon courage… et Dieu sait que j'en ai besoin eu ce moment.

– Et tu es sûr que M. Michaud va venir ?

– Dans une heure.

– Il t'a prévenu de son arrivée ?

– Il doit arriver par le chemin creux qui longe le bois, et comme mon parrain connaît le pays, qu'il sait combien il est dangereux d'y voyager la nuit, il m'a prié de venir au-devant de lui.

Michelette ne répondit pas.

Pour la seconde fois, un bruit singulier venait de se faire entendre dans le massif contre lequel ils étaient adossés, et, pour la seconde fois aussi, Michelette avait fait un mouvement effaré.

– Oh ! j'ai bien entendu ! s'écria-t-elle d'une voix étranglée.

– En effet… répondit Joseph.

– Qui cela peut-il être ?

Le jeune homme était déjà allé voir… mais quand il atteignit le massif, il n'y avait plus personne.

Ce n'était pas un lièvre cependant, ce n'était pas le vent non plus ; c'était bien un homme qui s'y tenait caché, et qui depuis un quart d'heure n'avait rien perdu de leur conversation.

Quand il eut appris tout ce qu'il voulait savoir, il se glissa hors du massif, comme un reptile, rampa tortueusement le long du bois, et gagna, le corps penché, l'oreille au guet, attentif au moindre bruit, la chaumière où habitait Mathurine Salviat.

Arrivé au seuil de la porte, il s'arrêta… jeta un regard furtif derrière lui, pour bien s'assurer que personne ne l'avait suivi et

n'avait pu le voir, et, poussant la porte, il pénétra hardiment dans la chambre…

Au bruit qu'il fit en entrant, la vieille se dressa en sursaut sur son lit, et son œil ardent chercha à percer l'obscurité qui l'enveloppait.

– Qui va là ? cria-t-elle d'une voix énergique et forte.

– Chut !… fit l'homme en se dirigeant vers le lit.

Mais Mathurine avait déjà allumé une chandelle, et avait sauté courageusement à bas de son lit.

Elle se trouva alors en face de l'inconnu… et s'arrêta stupéfaite et presque effrayée.

– Toi ! toi ! ici !… s'écria-t-elle, avec un rayonnement subit dans toute sa physionomie.

– Oui, moi, répondit l'homme.

– Tu as pu t'échapper de là-bas ?…

– Vous voyez…

– Ah ! je savais bien que je te reverrais…

Et la malheureuse, étendant les bras, l'attira sur sa poitrine, où elle le retint quelques minutes, en l'accablant de caresses et de baisers. C'était son fils !… Eugène Salviat…

Il s'était évadé du bagne de Brest, et avait réussi à gagner le village de Saint-Georges. L'amour maternel a parfois d'étranges aberrations, et c'était cet enfant que Mathurine avait toujours préféré.

– Mais voyons, mon enfant, dit-elle après les premiers moments d'effusion, tu as faim, n'est-ce pas ? tu es fatigué… tu as besoin de prendre quelque chose… Je vais réveiller ta sœur.

– Michelette !

– Ne veux-tu pas la voir ?

– Je l'ai vue !… répondit Salviat, avec un singulier sourire.

– Comment ?… dit la mère.

– Vous croyez qu'elle dort ?

– Sans doute.

– Eh bien ! elle est plus éveillée que vous et moi.

– Qui te l'a dit.

– Je viens de la rencontrer.

– Où cela ?

– Près du bois.

– Avec Marchal, peut-être ?

– Précisément…

La vieille fit entendre un grognement sourd et prolongé, et ses poings se crispèrent avec fureur.

– Ah ! je veux aller les trouver, s'écria-t-elle les yeux pleins d'éclairs.

Son fils la contint.

– N'en faites rien, mère, répondit-il… laissez, au contraire, Michelette avec le Marchal, et reposez-vous sur moi pour le reste.

– Quelle est donc ton idée ?

– Vous le saurez.

– Que comptes-tu faire ?

– Je vais retourner au petit bois.

– Que dis-tu ?… mais on peut te voir… te dénoncer ! Reste ici plutôt et cache-toi chez un des nôtres ; tu sais bien que tous les Salviat nous sont dévoués.

– Je le sais, mais, d'abord, il faut que personne ici, pas même ma sœur ne me voie, car, dès demain, les gendarmes, prévenus de mon évasion, viendront faire une battue dans Saint-Georges, et il est bon que tout le monde soit convaincu, en déclarant que je n'ai pas été vu dans le pays. Habitués par métier à lire sur les physionomies, ils reconnaîtront bien qu'on leur dit la vérité ; ils battront alors la campagne d'un autre côté, et perdront ma trace.

– Je comprends cela ; mais où comptes-tu aller en quittant Saint-Georges ?

– À Paris.

– C'est bien dangereux.

– C'est au contraire le parti le plus prudent : un homme se voit dans un désert, il est confondu dans une foule ; et puis, j'ai un plan ! Enfin, vous verrez bientôt des choses qui vous étonneront singulièrement, je ne vous en dis pas davantage pour aujourd'hui.

– Mais tu ne m'as pas dit ce que tu voulais aller faire au petit bois.

Eugène Salviat ne répondit pas ; il promena lentement ses regards autour de lui ; puis, apercevant le couteau dont sa mère s'était servi, deux heures auparavant, il le prit, l'examina attentivement, en serra le manche dans sa main comme pour voir s'il s'y adaptait bien ; et, regardant Mathurine avec une expression qui la fit frissonner :

– Comprenez-vous ? lui dit-il.

– Oui, oh ! oui, je t'ai compris, murmura celle-ci avec une joie féroce ; tu vas le tuer, lui, le fils de notre ennemi.

Le forçat haussa légèrement les épaules :

– Allons donc, dit-il, me prenez-vous pour un niais ? moi, aller assassiner Joseph Marchal, le surlendemain de mon évasion ! mais autant vaudrait écrire au procureur du roi pour lui faire savoir la route que j'ai prise, le séjour que j'ai fait ici, et la direction que je prendrai en partant ; car le premier, ou pour mieux dire, le seul individu sur lequel se porteraient immédiatement les soupçons de la justice, ce serait moi, forçat évadé, victime et ennemi mortel de Jean Marchal et de son fils. Non, non, je ne suis pas si simple que cela ; je vous dis, mère, que j'ai une vengeance terrible entre les mains, et vous en jugerez bientôt. Les imbéciles ou les faibles sacrifient leur fortune à leur vengeance, moi je suis de ceux qui savent utiliser jusqu'à leur vengeance et la faire concourir à leur fortune. Mais le temps presse, donnez-moi cette lampe pour un instant.

Il prit la lampe de fer et passa dans la chambre de sa mère, où celle-ci le laissa bientôt seul, après lui avoir trouvé une veste brune et un pantalon de toile grise.

Quelques minutes suffirent au forçat pour changer de toilette et de physionomie ; quand il reparut devant sa mère, celle-ci le trouva complètement méconnaissable et l'assura qu'il pourrait tromper également les regards de ses meilleurs amis et ceux de ses plus mortels ennemis.

– À présent, mon couteau, dit le forçat.

Il prit l'arme, la glissa dans sa poche et se prépara à sortir.

– Je ne te demande pas qui tu vas frapper, puisque tu juges à propos de garder ce secret pour toi, lui dit Mathurine, mais je te recommande la prudence, mon enfant, et je t'engage à te rappeler ton père, tué d'un coup de pistolet par un voyageur qu'il croyait sans armes.

– Mon père n'avait pas passé deux années, au bagne, répondit Salviat ; or, s'il est un lieu au monde on l'on apprenne la ruse et la circonspection, c'est là. Adieu donc, ma mère, et brûlez ou enterrez les vêtements dont je viens de me débarrasser.

– Je n'y manquerai pas ; où et quand te reverrai-je ?

– Bientôt, et à Paris.

La vieille voulut encore parler… elle avait mille choses à lui dire ; mille inquiétudes aussi lui troublaient l'esprit ; – mais Salviat était impatient, il s'arracha vivement aux questions de sa mère, repoussa avec douceur ses embrassements, et, s'élançant dans le chemin plein d'ombre, il reprit la route qu'il avait suivie pour venir.

Un quart d'heure après, il arrivait à l'endroit qu'il voulait atteindre.

IV

LA VENGEANCE DE SALVIAT

Quand Eugène Salviat ne fut plus qu'à cent pas du bois de châtaigniers, il aperçut sur une petite éminence Joseph et Michelette, qui, la main dans la main, paraissaient se parler à voix basse. Ils demeurèrent ainsi quelques instants, vivement éclairés par les limpides rayons de la lune, et formant, sur la hauteur où ils se dessinaient, un groupe qu'on eût dit sculpté par quelque grand artiste, tant la pose et les lignes en étaient harmonieusement combinées.

Enfin, ils se réveillèrent comme en sursaut du beau rêve qu'ils faisaient tous deux, et Michelette présenta son front au chaste baiser de son amant.

– Dieu veuille, dit-elle d'une voix mélancolique et douce, que tous ces projets se réalisent, car je serais bien heureuse, s'il en était ainsi.

– Et pourquoi ne se réaliseraient-ils pas ? s'écria Joseph, avec la conviction naïve et forte de la jeunesse. Crois-le bien, Michelette, c'est notre honnêteté qui nous sauvera… Dieu est avec nous, et, s'il ne faut que travailler et persévérer dans la voie que j'ai choisie, je suis sûr d'arriver à mon but.

– Que le ciel t'entende !

– Prie-le pour nous deux.

– Adieu donc, Joseph !

– À bientôt, Michelette !… à bientôt ! Et ils se séparèrent.

C'étaient deux beaux enfants, honnêtes, chastes et vaillants. Ils avaient souffert ensemble les mêmes douleurs, leurs cœurs avaient saigné de la même blessure, et ils faisaient le rêve de traverser la vie en se donnant la main.

Pauvres enfants ingénus !… ils ne savaient pas quelles dures épreuves les attendaient dans le rude sentier où ils s'engageaient si héroïquement.

Michelette descendit lentement le chemin qui conduisait au village, et tandis que Joseph la suivait du regard, Salviat se glissa jusqu'à l'endroit au-dessus duquel s'élevait le bois, et se blottit derrière un épais rideau de ronces et de plantes grimpantes, qui tombaient comme une cascade, de l'éminence où se tenait Joseph jusqu'au bas du chemin creux.

Une demi-heure se passa dans le plus profond silence, Joseph Marchal rêvant à Michelette, et Eugène Salviat cherchant à distinguer, parmi les bruits vagues et confus qui s'élèvent la nuit dans la campagne, les pas d'un cheval ou ceux d'un homme ; car il ignorait comment voyagerait M. Michaud, et c'était lui qu'il attendait.

Au bout de trois quarts d'heure environ, un bruit cadencé se fit entendre au loin, mais si léger que Joseph ne l'entendit pas, et qu'il fallut toute l'attention de Salviat pour le saisir.

– Bon, pensa-t-il, le voilà, et il est à cheval.

Il se dégagea de la touffe de plantes sous laquelle il s'était enfoui, tira son couteau de sa poche, et, l'ayant ouvert, il attendit tranquillement que le cavalier fût à sa portée.

Quelques minutes se passèrent de la sorte ; puis le forçat prêta de nouveau l'oreille avec une expression inquiète.

C'est étrange, murmura-t-il entre ses dents, on dirait qu'ils sont plusieurs.

Convaincu qu'il ne pouvait être vu par Joseph Marchal, le terrain où se tenait celui-ci surplombant de deux pieds l'excavation dans laquelle il s'était caché, Eugène Salviat sortit tout à fait de sa retraite, monta sur une grosse pierre, – position d'où son regard pouvait s'étendre dans la plaine, – et tourna les yeux vers la direction où venait de se faire entendre un trot de cheval.

D'abord, il n'aperçut qu'un cavalier, mais, en portant ses regards plus loin, il vit à deux cents pas en arrière un groupe mobile, dans lequel il crut reconnaître deux ou trois autres cavaliers.

– Diable ! pensa-t-il, voilà des gens qui vont me gêner.

Il attendit quelques instants encore, les regards toujours tournés vers le même point, et cherchant à deviner de combien de personnes se composait le groupe qui suivait le premier cavalier, c'est-à-dire M. Michaud, car Salviat ne doutait pas que ce ne fût

lui.

À mesure que les cavaliers se rapprochaient, l'inquiétude se peignait sur les traits du forçat, puis bientôt une violente émotion le fit tressaillir.

– Mais non, s'écria-t-il tout à coup, je ne me trompe pas, ce sont bien eux !

Et se penchant hors de l'excavation, plaçant sa main sur ses yeux pour donner plus d'acuité à son regard :

– Malédiction ! reprit-il presque aussitôt les dents serrées et avec un accent de rage concentrée, ce sont eux… les gendarmes ?… ils sont à ma poursuite et l'éveil est donné… C'est moi qu'ils cherchent… Il n'y a pas un instant à perdre… filons !

Il allait prendre son élan quand il fut arrêté par une réflexion :

– Fuir, murmura-t-il avec un éclair de joie fauve… fuir !… quand tout ici semble évidemment me protéger… Allons donc !… n'est-ce pas un hasard étrange qui m'envoie, à point nommé, ces gendarmes pour seconder mon dessein ?… Que faut-il ?… de l'adresse et de l'audace ! Eh bien ! on verra que je n'en manque pas… Justement, il y a entre ces hommes et Michaud une distance que l'on dirait combinée exprès… du sang-froid… de la rapidité dans l'exécution… et ma fortune va commencer !

Le forçat se blottit dans le massif formé par les ronces qui pendaient du rocher, et l'arme toujours au poing, l'œil allumé, replié sur lui-même, il attendit.

Au bout de quelques minutes, le cavalier n'était plus qu'à vingt pas du chemin creux. C'était le seul endroit qui, n'étant pas entièrement découvert, fut favorable à un guet-apens ; aussi s'arrêta-t-il un instant avant de s'y engager.

C'était bien M. Michaud, ainsi que l'avait pensé Salviat.

Il arrivait de Paris, et, pour gagner le village de Saint-Georges, il avait pris un cheval au dernier relai.

M. Michaud était originaire de cette commune, mais il y avait longtemps qu'il en était parti ; sa vie avait été bien rudement éprouvée ; seulement, il avait un cœur fortement trempé, et, grâce à un travail opiniâtre et une honnêteté qu'aucun revers n'avait pu entamer, il était parvenu à une position commerciale des plus solides.

M. Michaud, au moment où il entre dans ce récit, était plus

que millionnaire.

Il avait une grande maison d'exportation à Paris, et venait d'établir une succursale à Marseille.

Dans le commerce, son nom était devenu synonyme de probité, il n'avait jamais négligé une occasion de faire autour de lui tout le bien qu'il avait pu.

Aussi, la lettre de son filleul Joseph avait-elle été accueillie par lui avec une véritable satisfaction. À la lecture de cette lettre, à la franchise avec laquelle elle était écrite, au sentiment honnête qui perçait à chaque ligne, il avait compris qu'il y avait là un malheureux à sauver, et son cœur généreux n'avait pas hésité.

Toutefois, comme tout cela pouvait bien n'être qu'un piège, comme ce Joseph qu'il n'avait pas revu depuis longues années pouvait bien être devenu un bandit de la pire espèce, au milieu des mauvais garnements dont il était entouré, M. Michaud avait voulu s'assurer par lui-même de la vérité, et il avait tout quitté pour se transporter sur les lieux.

Une fois arrivé à l'endroit que nous avons dit, M. Michaud s'était arrêté avec une sorte d'hésitation vague, et comme s'il eût eu le pressentiment d'un danger quelconque.

Le pays était mauvais, – il ne l'ignorait pas, – et à cette heure de nuit on pouvait tout craindre, – il n'eût pas été la première victime que l'on eût assassinée pour la dépouiller.

Le chemin dans lequel il allait s'engager était entièrement désert ; mais le calme qui y régnait ne tarda pas à le rassurer. D'ailleurs la lune, l'éclairant en plein, en dévoilait tous les accidents, et enfin Joseph, debout sur l'éminence qui dominait le ravin, acheva d'inspirer au malheureux négociant une entière sécurité en se faisant connaître à lui.

– Est-ce vous, monsieur Michaud ? cria le jeune homme.

– Moi-même, répliqua celui-ci, et toi, ajouta-t-il, n'es-tu point Joseph Marchal ?

– Joseph Marchal, votre filleul, qui est venu vous attendre à l'entrée du bois, comme vous le lui avez dit, monsieur Michaud.

– Eh bien ! mon garçon, descends là, dans le ravin, que je te voie entre les deux yeux, et que nous fassions connaissance, dit M. Michaud d'un ton à la fois jovial et plein de cordialité, en rapport avec sa physionomie franche, ouverte et loyale.

Et il lâcha la bride à son cheval, qui se mit à prendre le trot.

Pendant le court dialogue qui venait de s'échanger entre le neveu et le parrain, Eugène Salviat était resté dévoré d'impatience et d'anxiété.

Cet entretien dérangeait tout son plan, en donnant aux gendarmes, dont le trot se rapprochait rapidement, le temps de rejoindre M. Michaud, avant qu'il ne s'engageât dans le chemin creux où il tombait à sa discrétion ; deux minutes encore et le voyageur lui échappait !… Aussi respira-t-il, quand il entendit les dernières paroles de celui-ci, et lorsqu'il vit son cheval s'élancer de son côté.

Il serra son couteau ouvert dans sa main droite, souleva le rideau de ronces derrière lequel il s'était blotti de nouveau, pour jeter un coup d'œil dans la direction des gendarmes et voir à quelle distance ils étaient encore ; et jugeant qu'il lui restait une minute pour faire le coup et disparaître, il prit son parti.

M. Michaud arrivait en ce moment en face de l'excavation au fond de laquelle Salviat se tenait immobile. Quand il le vit bien à sa portée, celui-ci s'élança avec la rapidité de l'éclair, tomba d'un bond sur le cheval qu'il dominait d'une hauteur de trois ou quatre pieds, frappa le cavalier avant que celui-ci, tout étourdi, eût eu le temps de se reconnaître, et, se laissant glisser, se précipita vers le bois par la pente opposée à celle que descendait Joseph pour venir rejoindre M. Michaud.

Tout cela avait été l'affaire d'une minute, comme l'avait calculé le forçat ; si bien que, lorsque Joseph Marchal, qui avait mis juste ce temps pour atteindre le chemin creux, arriva près de son parrain, qui était tombé à terre sans pousser un cri, il crut à un simple accident, à une chute occasionnée par le mauvais état du chemin, et accourut sans trop s'effrayer, pour aider le cavalier à se retirer et à se remettre en selle.

Mais le ravin se trouvait parfaitement éclairé par les rayons de la lune, et l'erreur du jeune homme se dissipa bien vite à l'aspect du sang qui sortait à flots de la poitrine de Michaud, et qui déjà rougissait le sable du chemin.

Un instant pétrifié par l'horreur d'un spectacle aussi inattendu, ne pouvant d'ailleurs croire à un crime, puisque, deux minutes auparavant, il avait échangé quelques paroles avec le vieillard, et qu'il ne l'avait pour ainsi dire pas perdu de vue depuis, Joseph Marchal jeta un cri de désespoir, tomba à genoux près de

Michaud, et essaya de lui porter secours.

C'était une scène navrante…

À cette heure de nuit, au milieu du silence profond de la campagne, au coin de ce bois mystérieux et sombre, cet événement prenait un accent inouï…

Le jeune homme pleurait, appelait son parrain d'une voix brisée, cherchait enfin à le rappeler à la vie… mais le vieillard ne pouvait plus balbutier que des paroles entrecoupées et sans suite, et un moment même, penchant sa tête sur l'épaule de Joseph, il s'affaissa lourdement sur le sol et ne donna plus signe de vie.

Rendre le désespoir de Joseph serait impossible… Il s'arrachait les cheveux, appelait au secours, et était prêt à devenir fou de douleur.

Ses cris se perdaient sans écho ; il était seul dans la campagne déserte, et il ne savait quelle résolution prendre.

Tout à coup, il s'arrêta… Une voix venait de se faire entendre à quelques pas.

– Qu'est-ce que je vous racontais ? disait la voix… des cadavres et des assassins… voilà ce que l'on trouve dans le pays !…

Joseph leva brusquement la tête et aperçut deux gendarmes à cheval, qui le regardaient faire.

Il se dressa avec vivacité et tourna vers eux ses mains suppliantes.

– Ah ! qui que vous soyez, venez à mon aide, leur dit-il, trop absorbé d'ailleurs par son émotion, pour comprendre les paroles qui venaient de frapper son oreille, voilà M. Michaud, mon parrain, qui vient d'être assassiné ; je vous en supplie, secourez-le ; peut-être la blessure n'est-elle pas mortelle, et à nous trois, nous pourrons le sauver !…

Au lieu de répondre et de porter secours au blessé, le gendarme regarda son camarade, et lui montrant du doigt Joseph Marchal :

– Voilà un drôle qui ira loin, dit-il avec calme ; il nous a vus déboucher dans ce chemin au moment où il venait de faire le coup, et au lieu d'essayer de fuir, ce qui eût été se trahir et se dénoncer tout bêtement lui-même, il s'est mis tout de suite à jouer la comédie de se désoler sur sa victime et d'implorer notre secours.

– Et il n'a pas vingt ans ! répondit l'autre gendarme. Eh bien ! en voilà un qui a du vice.

– Bah ! ils sont tous comme ça à Saint-Georges, c'est dans le sang.

Pendant ce rapide colloque, Joseph désormais rassuré par la présence des deux gendarmes, et indifférent d'ailleurs aux paroles qu'ils pouvaient échanger entre eux, s'était remis à étancher la blessure de Michaud.

– Messieurs, dit-il enfin en se tournant une seconde fois de leur côté, je vous en supplie, venez à moi… c'est mon parrain… Voyez, le sang coule… il va mourir peut-être, si vous ne m'aidez…

Un ricanement répondit à cet appel.

– Oui, mon petit, oui, dit un des gendarmes avec une bonhomie ironique, nous allons soigner votre parrain, mais permettez-nous d'abord de nous occuper de vous et faites-nous l'amitié d'accepter ces menottes, que nous allons vous attacher bien délicatement.

En parlant ainsi, il s'approchait du jeune homme, les menottes à la main, et suivi de son camarade, qui avait mis pied à terre comme lui.

– Des menottes ! à moi ! s'écria Joseph en reculant avec horreur, et pourquoi ? qu'ai-je fait pour cela ?

– Eh ! presque rien, dit le gendarme en montrant le corps inanimé de Michaud, un simple assassinat, ça ne vaut pas la peine qu'on en parle, mais vous savez, la justice est curieuse, elle a ses petites habitudes, et… bref, c'est un usage auquel nous vous prions de vous soumettre de bonne grâce.

Tout en parlant ainsi, le gendarme avait fait un signe à son compagnon, qui, s'approchant de Joseph, se jeta tout à coup sur lui, saisit ses deux bras et paralysa tous ses mouvements pendant qu'on lui passait les menottes aux mains.

– Mais ce n'est pas moi… je suis innocent !… s'écriait Joseph en se débattant, cherchez l'assassin, il doit être près d'ici.

– Vous l'avez vu, l'assassin ?

– Hélas ! non.

– Cependant vous attendiez ce pauvre homme ici, n'est-ce pas ?

– Je l'attends depuis une heure, je l'ai vu entrer dans ce ravin, je lui ai parlé, et c'est pendant que je descendais ce petit sentier

qu'il a reçu ce coup.

– Comment ! il faut à peine une minute pour descendre ce sentier, et cette minute aurait suffi à un homme pour commettre un assassinat et disparaître sans être vu, sans qu'un cri, sans que le bruit d'une lutte vous eussent donné l'éveil ?

– C'est ainsi que tout s'est passé, cependant, je vous le jure.

– Allons, pour un indigène de Saint-Georges, ce n'est pas fort ; vous avez mal arrangé votre petite histoire, et je vous engage à trouver autre chose, si vous voulez obtenir les circonstances atténuantes.

– Moi !… soupçonné d'avoir assassiné M. Michaud, mon parrain, mon bienfaiteur ! s'écriait Marchal en proie au plus violent désespoir, oh c'est infâme !

– As-tu trouvé l'arme ? demanda un gendarme à son camarade, qui cherchait par tout le ravin, dans les herbes, dans le sable, dans les ornières.

– Je ne vois rien, répondit celui-ci.

– Fouillons-le.

– Je le veux bien, mais il n'aura pas été assez naïf…

– Qui sait ! quelquefois, surtout quand ils sont encore novices dans le métier, ils perdent la tête et font toutes sortes de boulettes.

Et tous deux se mirent à le fouiller.

– Qu'est-ce que c'est que ce papier là ? dit l'un d'eux en s'emparant d'une lettre dans la poche de Joseph.

– Pardi ! c'est une lettre, répondit l'autre, lis-la, ça va peut-être nous apprendre quelque chose.

– Voyons.

Il lut la lettre à haute voix ; – c'était celle par laquelle Michaud priait son filleul de venir l'attendre ce jour-là et à cette heure à l'entrée du bois de châtaigniers.

– Bon, dit le gendarme, la brebis qui donne rendez-vous au loup ; ça ne vous blanchira pas aux yeux des juges ça, mon petit bonhomme. Allons, en marche pour Saint-Georges ; nous apprendrons là quelque chose de plus, et puis nous y trouverons sans doute quelqu'un qui s'est dégoûté du séjour de Brest et qui aura voulu venir respirer l'air du pays, comme ils font tous, les imbéciles. Connaissez-vous le nommé Eugène Salviat ?

Joseph Marchal ne répondit pas ; écrasé anéanti sous la violence de ces deux secousses, l'assassinat de Michaud et son arrestation, son esprit ébranlé ne discernait plus, ne comprenait plus rien.

Les deux gendarmes étaient remontés à cheval : ils placèrent Joseph entre eux, lui ordonnèrent de marcher, et tous trois se mirent en route pour le village de Saint-Georges.

– Il doit bien y avoir un médecin dans ce pays de démons, dit un des gendarmes à son compagnon, nous allons l'envoyer tout de suite soigner ce pauvre homme.

Couché à plat ventre dans le petit bois, à trois pas du ravin, Eugène Salviat avait assisté à toute cette scène, dont il n'avait perdu ni un mot, ni un incident. Quand il les vit s'éloigner, il se releva et se prit à respirer, comme soulagé d'un grand poids.

– Et maintenant, dit-il, le tour est joué !…

Et il ajouta :

– Voilà pour la vengeance… quant au reste, c'est à Paris qu'il faut aller le chercher, et, si je ne m'abuse, je crois que nous y aurons de l'agrément !…

V

UN HÉROS DU BAGNE

Le soleil dardait ses rayons sur le port de Toulon, qui présentait en ce moment un tableau à la fois grandiose, pittoresque et imposant, – c'était l'heure du repos pour la population étrange qui travaillait là, depuis cinq heures du matin.

Des groupes de forçats accouplés reposaient sur le sol nu, en plein soleil ; quelques-uns, plus délicats, avaient cherché l'ombre sous les hangars des chantiers ; d'autres dormaient sur le pont d'une frégate en réparation ; de toutes parts, enfin, c'étaient des bivouacs de casaques rouges qui étincelaient çà et là, avec des accidents d'ombre et de lumière, de l'effet le plus saisissant.

Un point sombre se montrait de distance en distance, à côté de ces masses rouges, – c'était le garde-chiourme, qui, le mousqueton en sautoir, veille incessamment sur la dangereuse population au milieu de laquelle il passe sa vie, et dont l'indomptable férocité met sans cesse ses jours en péril.

À quelques pas du quai, dans un endroit à peu près désert, l'un de ces hommes se promenait avec un air de complète insouciance, non loin d'un petit groupe de quatre forçats, sur lesquels il affectait de ne pas même jeter un regard.

Mais ceux-ci n'étaient pas dupes de ce manège ; plus leur gardien semblait se relâcher de sa vigilance habituelle, plus ils se sentaient surveillés ; ils gardaient le plus profond silence, n'échangeant entre eux ni un regard ni un signe, et paraissant n'éprouver d'autre sentiment que celui de l'ennui mortel qui mine ces misérables, que la justice vengeresse envoie périodiquement dans les bagnes.

Cet ennui n'est pas un vain mot, comme on pourrait le croire – c'est comme un spleen qui s'empare du forçat, à son arrivée au *Pré*, une sorte de nostalgie du crime qui le pousse parfois à assassiner, pour changer sa chaîne contre l'échafaud.

Ceux qui résistent à cette fièvre lente de l'ennui forment la

petite minorité des hommes énergiques, que nul obstacle ne peut décourager, pour lesquels le mot impossible n'existe pas, et qui, chargés de fers, accouplés l'un à l'autre par une double entrave, soumis à une surveillance qui ne les quitte ni jour ni nuit, rêvent sans cesse l'évasion, la combinent et la préparent avec une patience inébranlable et parviennent fréquemment à la réaliser, malgré mille obstacles dont le moindre paraît insurmontables.

Les quatre personnages qui nous occupent en ce moment devaient appartenir à cette minorité redoutable, si l'on en jugeait par les précautions toutes particulières que prenait le garde-chiourme chargé de les surveiller, et surtout par le type de leurs physionomies, sur lesquelles dominaient la ruse et l'audace, en dépit de leurs efforts pour leur donner l'expression d'accablement et d'inertie qui distinguait presque tous leurs camarades.

L'un de ces hommes, remarquable entre les autres par le sentiment de calme dédaigneux et de résignation puissante qui se lisait dans ses grands yeux d'un bleu sombre, semblait être le point de mire de ses trois compagnons. Ceux-ci le regardaient en effet, de temps à autre, comme pour saisir sa pensée et conformer leur volonté à la sienne.

Cet homme, âgé de trente ans environ, se nommait Blondel. Quoique appartenant à l'une des classes aisées de la société, et bien qu'il n'eût apporté à Toulon ni une de ces renommées acquises par une longue série de forfaits, ni l'éclat d'un de ces crimes épouvantables qui font du coupable le héros du bagne où il arrive, Blondel exerçait une mystérieuse influence, ou pour mieux dire un empire absolu sur tous ses compagnons.

Son entrée au bagne de Toulon datait de dix années au moins ; le jour, où pour la première fois il avait été jeté au milieu de ses nouveaux compagnons, accouplé à l'un d'eux par une lourde chaîne, la figure pâle, les mains blanches, presque idiot de surprise, il se prit à considérer, avec une sorte d'hébètement stupide, la veste rouge et le pantalon jaune dont on le gratifia ; – il n'avait pas été accoutumé à porter cette ignoble livrée, et l'espèce d'horreur et d'étonnement qu'il manifesta, à la vue de cette toile grossière, de ce bonnet de laine, et de ces souliers ferrés qu'il devait porter désormais, fut pour les forçats qui l'observaient un sujet de raillerie et de quolibets.

Il devait prendre bientôt une éclatante revanche sur ses pairs.

Le lendemain et les jours suivants, ils continuèrent à le railler ;

mais à toutes les plaisanteries dont il était l'objet il opposa une impassibilité que rien ne put émouvoir, observant et étudiant tout ce qui se faisait autour de lui, et montrant la plus profonde indifférence pour l'opinion de ses compagnons dont sa longue patience lui avait attiré le mépris.

Un homme surtout s'était montré envers lui d'une brutalité révoltante : c'était un ancien carrier, espèce d'athlète que sa force prodigieuse et ses instincts féroces avaient rendu la terreur du bagne ; on l'appelait le *Sanglier,* et sa tête énorme, au front bas, aux traits écrasés, aux yeux petits et étincelants, avait l'aspect inculte, sournois et sauvage de cette bête fauve.

Un hasard fatal avait donné cet homme, pour compagnon de chaîne, à un jeune homme brusquement arraché à la vie de Paris, et dont il faisait un véritable martyr, se servant de lui comme d'un esclave, le frappant souvent sans cause et redoublant envers lui de mauvais traitements, quand le malheureux, poussé à bout, suppliait le garde-chiourme ou quelque employé supérieur de ne pas aggraver encore la sévérité de la loi, en le laissant accouplé à ce bourreau.

Le *Sanglier* avait été plusieurs fois puni de la bastonnade, mais on avait constamment repoussé la prière de son compagnon, tendant à une séparation de corps, par cette raison que tous les autres forçats, redoutant comme lui d'être accouplés au carrier, il devait rester là où le sort l'avait placé.

Il va sans dire que chaque bastonnade avait pour résultat de valoir au malheureux Parisien une triple dose de vexations et de mauvais traitements ; si bien que le pauvre diable, découragé, abruti, bien convaincu qu'il fallait renoncer à inspirer quelque pitié aux gardes-chiourme ou au bourreau auquel une cruelle destinée l'avait lié pour toujours, pâlissait et maigrissait à vue d'œil depuis quelque temps, et qu'il était facile de prévoir qu'il ne tarderait pas à trouver à l'hôpital la fin de ses tourments.

Un jour que le commissaire du bagne traversait le port, au moment du repos, – ceci se passait très peu de temps après l'arrivée de Blondel, – celui-ci se leva, ôta humblement son bonnet de laine et demanda à lui parler.

– Que voulez-vous ? fit le commissaire.

– Une faveur ! répondit Blondel.

– Qu'avez-vous fait pour la mériter ?

– Rien ; mais quand vous saurez la faveur que je vous demande, vous reconnaîtrez qu'il ne faut pas des titres bien puissants pour l'obtenir.

– Parlez.

– Monsieur le commissaire, reprit Blondel, voici un pauvre jeune homme qui n'a pas longtemps à vivre, si vous le laissez à la discrétion du *Sanglier*, qui l'a mis dans l'état où vous le voyez, et qui est en train de l'achever. Eh bien ! la faveur que je demande, c'est de prendre la place du Parisien.

– Comment !… dit le commissaire, qui croyait avoir mal entendu, vous voulez être accouplé avec le carrier ?

– Justement, monsieur le commissaire !

– Voilà un étrange caprice ; mais enfin, puisque vous le voulez, j'y consens.

Et l'ordre fut donné de faire aussitôt la substitution demandée par Blondel. Ce dernier se trouva donc étroitement rivé au terrible *Sanglier*, à l'extrême surprise de tous les forçats, qui cherchaient vainement une explication plausible à la demande de Blondel.

Le moins étonné n'était pas le *Sanglier*, qui regardait son nouveau compagnon d'un air tout stupéfait.

Quant au Parisien, il pleurait de joie, en se voyant délivré de son implacable bourreau.

– Ah çà ! qu'est-ce qu'il a donc dans le ventre, celui-là ? se disaient entre eux les forçats en désignant Blondel, est-ce que le chagrin lui aurait bouleversé l'esprit ?

– J'y suis, s'écria tout à coup le carrier, comme s'il eût trouvé le mot de l'énigme, il veut laisser sa peau au bagne, et c'est une manière de suicide comme une autre.

– Ça ne peut être que ça, répétèrent les forçats.

Blondel gardait le silence et souriait avec ironie.

– Eh bien ! mon petit, tu seras content de moi, dit le *Sanglier*, en lui appuyant sa main large et puissante sur l'épaule ; puisque tu te déplais ici, je te rendrai le service de ne pas te faire languir ; et pour commencer, tiens… ma blague est vide, donne-moi la tienne.

– Je ne fume pas, répondit Blondel.

– Moi non plus, puisque c'est défendu, mais je chique… allons, ta blague !

– Je n'en ai pas.

– Tu débutes mal, dit le *Sanglier* en fronçant le sourcil.

– On débute comme on peut, repartit Blondel avec la même tranquillité railleuse.

Le Sanglier lui lança un regard plein d'éclairs.

– Eh bien ! si tu n'as pas de tabac, reprit-il les dents serrées, au moins as-tu de l'argent ?

– Ça, c'est différent, répondit Blondel, j'en ai.

– Tu en as ?

– Oui, mais je le garde !…

Les forçats formaient galerie autour des deux interlocuteurs ; un rire circulaire accueillit la réponse de Blondel.

Le sang monta tout à coup au visage du *Sanglier,* qui prit une expression de férocité hideuse.

– Ah ! c'est comme ça, dit-il en relevant les larges manches de sa veste, eh bien ! nous allons avoir de l'agrément.

Le cercle de curieux s'émut d'un sentiment de terreur et de pitié, à cette menace faite d'un tort qui promettait une sanglante issue à la discussion engagée.

– Encore une fois, tu refuses ? reprit le carrier d'une voix étranglée par la colère.

Au même instant, le poing formidable du *Sanglier* se leva sur la tête de Blondel.

Mais, par un geste aussi rapide que la pensée, celui-ci saisit de sa main blanche le poignet bronzé de l'hercule, et le maintint immobile.

Le *Sanglier* ne put que lancer un juron et voulut se dégager ; mais on eût dit que sa main était scellée dans un crampon de fer.

Bientôt même, on vit son visage pâlir, son corps se contorsionner, ses traits se crisper avec tous les signes de la plus violente douleur ; et enfin, vaincu par la souffrance, il jeta un cri…

Blondel était un peu plus pâle que de coutume ; mais il n'avait pas plus bougé que s'il eût été de marbre ; il appela le Parisien d'un ton impérieux ; et ce dernier accourut aussitôt, frappé de stupeur à l'aspect du *Sanglier* vaincu et dompté comme un enfant.

Les vingt forçats qui faisaient cercle respiraient à peine ; quelques gardes-chiourme, mêlés parmi eux, paraissaient jouir de l'humiliation du carrier, et se gardaient bien de mettre fin à la lutte, comme ils eussent dû le faire.

– À genoux ! dit alors Blondel, d'une voix éclatante et forte, en s'adressant à l'hercule, à genoux, misérable, devant celui que tu as si longtemps et si lâchement torturé !

– Jamais ! jamais ! hurla le *Sanglier*.

Blondel ne répliqua pas, mais les muscles de sa main se roidirent avec violence, et, presque aussitôt, le sang jaillit du poignet du forçat.

– Grâce ! s'écria celui-ci, tu me brises les os ; grâce ! pitié !

Une pâleur livide couvrait ses traits, et la sueur ruisselait de son front.

– À genoux ! répéta froidement Blondel, ou je te broie le poignet.

Le Sanglier n'essaya plus de lutter ; il tomba à genoux devant sa victime.

Et Blondel lui lâcha le poignet, qui retomba inerte et sanglant :

– Et maintenant, ajouta-t-il, tâche que la leçon te profite ; elle a été douce cette fois, mais elle sera plus rude, si tu me donnes le moindre sujet de plainte.

Le *Sanglier* courba la tête et montra une soumission et une humilité parfaites, tout le reste du jour.

– Gare la nuit ! dirent les forçats, lorsque arriva, pour la chiourme, l'heure de rentrer et de se coucher.

En effet, le bruit d'une lutte terrible éveilla les forçats au milieu de la nuit ; mais elle fut courte et avait cessé avant même que les gardiens ne vinssent s'interposer.

Quel en avait été le résultat ? – C'est ce que chacun était impatient de savoir.

On ne l'apprit que le lendemain, au grand jour, en voyant le carrier la figure horriblement mutilée, les yeux noirs, la lèvre fendue et quatre dents de moins dans la bouche.

– Je n'ai pas encore voulu user de rigueur, lui dit Blondel devant ses camarades, mais la troisième sera la bonne ; cette fois, je t'apprendrai comment on écosse un œil.

Mais le *Sanglier* était définitivement dompté, la bête féroce avait reconnu son maître, et, à partir de ce moment, elle n'essaya plus de se révolter.

La générosité, le courage, et par-dessus tout la puissance musculaire dont Blondel avait fait montre dans cette circonstance mémorable, avaient tout de suite fait de lui le héros du bagne ; les preuves de haute intelligence qu'il donna depuis lui constituèrent une véritable autorité sur ses compagnons. Ceux-ci étaient habitués pourtant aux prodiges de toute sorte, accomplis par les forçats dans leurs évasions ; mais ils furent forcés de s'incliner devant la supériorité de Blondel, pour lequel ils témoignèrent bientôt une admiration qui allait jusqu'au plus aveugle fétichisme.

L'autorité de cet homme s'exerçait depuis dix années, le jour où nous le montrons surveillé par un garde-chiourme, qui essaye de lutter avec lui de finesse et de dissimulation.

Comprenant enfin que sa comédie était éventée et qu'il avait affaire à plus fort que lui, le gardien prit le parti de s'éloigner, de manière à laisser les quatre forçats causer en toute liberté, et dans l'espoir de deviner à leur pantomime une partie des confidences qu'ils pourraient échanger.

C'est que, depuis plusieurs jours, l'administration avait été prévenue qu'il se tramait une évasion ; seulement le délateur, – ou en termes de bagne, le renard, – qui avait fait cette révélation n'avait pu apprendre ni le nom des coupables, ni les moyens à l'aide desquels devait être tentée l'évasion.

Voilà pourquoi Blondel était l'objet d'une surveillance si active, quoiqu'on n'eût aucun motif de le suspecter plutôt que tout autre.

Quand l'argus se fut retiré tout à fait, hors de portée de la voix.

– Mes enfants, dit Blondel à ses trois compagnons, rappelez-vous toujours qu'entourés et épiés comme nous le sommes, trop de prudence n'est pas encore assez ; c'est pourquoi deux d'entre nous vont se coucher à plat ventre, tandis que les deux autres tourneront le dos à notre gardien ; grâce à ces précautions, nous pourrons causer, mais à voix basse et sans faire ni un geste, ni un signe de tête.

Blondel lui-même avait prononcé ces mots sans bouger et en ouvrant à peine les lèvres.

Après avoir fait cette recommandation, il se détira les bras, bâilla deux fois et s'étendit sur le sol.

Son compagnon de chaîne fit comme lui, et les deux autres tournèrent le dos au garde-chiourme.

– D'abord, continua Blondel à voix basse, j'ai une nouvelle à vous apprendre : notre ami et associé, Eugène Salviat, s'est évadé du bagne de Brest, il y a huit jours.

Les trois forçats eurent peine à retenir un cri de surprise.

– Mais, comment diable peux-tu savoir ce qui se passe à Brest ? demanda l'un d'eux.

– Non seulement je sais ce qui s'y passe, mais c'est moi qui, d'ici, ai préparé et organisé l'évasion de Salviat.

– C'est merveilleux.

– Ce n'est pas tout ; nous aussi, nous allons quitter le bagne.

– Voilà longtemps que tu nous parles de cela ; mais à quand ?

– Cette nuit même.

– Et le moyen ? demanda un autre.

– J'ai dit que je vous le révélerais le jour même, vous allez le connaître. N'avez-vous rien entendu la nuit depuis quelque temps ?

– Rien, et cependant j'ai passé bien des nuits sans dormir, dit l'un des forçats.

– Eh bien ! moi, je les ai passées presque toutes ainsi, car, depuis un an, j'ai creusé, à partir de la dalle scellée sous le tollard où nous couchons, un souterrain qui, conformément à mes calculs, a abouti à un immense égout ayant issue du côté du port.

– Tu es sûr de cela ?

– J'ai pénétré jusqu'au port, et je serais dehors depuis longtemps si je n'avais en vue que ma liberté ; mais des raisons autrement puissantes m'appellent à Paris et pour l'exécution de l'œuvre que j'ai conçue, j'ai besoin de vous trois ; toutes mes mesures sont donc prises pour quitter le *pré* cette nuit, et gagner le port ; un homme dévoué nous y attendra, et, si j'en crois les nouvelles que je viens de recevoir, il ne nous manquera rien de ce dont nous aurons besoin.

Les trois forçats écoutaient bouche béante.

– Eh ! comment diable as-tu pu ?… dit le jeune homme.

– C'est très simple, répondit Blondel, j'ai fait vendre trois étuis

en coco, contenant mes instructions en signes imperceptibles, perdus dans les sculptures, et les trois étuis ont été achetés cinq francs quatre-vingt-cinq centimes, laquelle somme est la réponse indiquée par moi.

– Tout cela est admirable… mais il nous faudra des limes pour scier nos fers, et je ne vois pas…

– J'ai déjà la mienne, mais comme une seule lime pour quatre entraînerait des lenteurs dangereuses, on va vous apporter chacun la vôtre.

– Quand cela ?

– Dans un instant.

– Mais notre gardien ?

– On vous les remettra sous ses yeux.

– Et qui osera ?…

– Le fricotier.

– Tu l'as donc gagné ?

– Nullement ; j'ai fait de lui le meilleur des complices, le complice sans le savoir.

Blondel achevait à peine ces mots, quand le fricotier apporta aux forçats quatre gamelles et quatre salades commandées et payées par Blondel.

– Eh bien ! et les scies ! demanda un des plus jeunes du groupe.

– Vous avez chacun la vôtre, répondit Blondel.

– Elles sont donc au fond des gamelles !

Et chacun de chercher.

Blondel haussa les épaules.

– Regardez dans votre salade.

Tous trois regardèrent, mais ne trouvèrent rien…

Alors Blondel prit une côte de céleri, la cassa en deux et montra une lime qui y avait été introduite.

La salade contenait deux ou trois côtes semblables, qui avaient également servi d'étui à deux autres limes.

Tout cela s'était passé avec des précautions et des ruses de sauvages ; de sorte que chaque forçat avait glissé sa lime dans sa poche, sans éveiller la défiance du garde-chiourme.

Deux heures après, la nuit tombait et les forçats rentraient dans leurs salles.

VI

COMMENT ON S'ÉVADE DU BAGNE.

Le repas du soir avait eu lieu dans l'intérieur du bagne ; – étranges agapes, où chaque escouade se repaît au baquet commun ; où chaque lèvre s'approche du même bidon. – Suivant la coutume, quelques instants de liberté avaient été accordés à la chiourme à la suite de ce repas ; puis un coup de sifflet avait retenti, et, à ce signal, cinq cents têtes s'étaient abaissées comme par enchantement, cinq cents corps s'étaient étendus sur le *tollard* et enroulés chacun dans la couverture d'herbe marine, qui, avec le serpentin, matelas d'étoupe de dix-huit pouces de largeur, forme toute la literie du forçat.

Le silence le plus profond règne à cette heure dans l'immense salle, – et, à voir l'immobilité de ces hommes, on se croirait transporté dans quelque lugubre nécropole, où cinq cents cadavres attendent la sépulture.

La pâle lumière que laissent tomber sur toutes ces têtes les fanaux accrochés aux voûtes élevées et sombres, ne fait qu'ajouter à l'illusion, en donnant des teintes blafardes à ces visages flétris par le vice.

On n'entend plus, de temps à autre, que les pas du rondier et le bruit sec de son marteau, qui fait résonner tour à tour les barreaux des grilles et les fers des forçats, leur rappelant ainsi la perpétuelle surveillance qui pèse sur eux.

À minuit, le rondier gagne enfin son lit de camp, et cherche le sommeil, tandis qu'autour de lui toute la chiourme s'endort ou fait semblant de dormir.

Mais qui pourra dire ce qui se passe à cette heure, dans cette salle pleine d'une ombre sinistre… Quels remords terribles viennent visiter alors ces consciences bourrelées ! quels spectres hideux s'agitent et se tordent dans leur sommeil !

Dormir !…

Est-ce que l’on dort, quand on a bu à la coupe empoisonnée du crime ? est-ce que l’on dort, quand on a les mains encore teintes de sang ? est-ce qu’il peut reposer, celui-là qui, à travers les tressaillements de la nuit, entend peut-être encore les cris de ses victimes !…

Non… on ne dort pas au bagne !… et c’est là le châtiment ; c’est là la justice de Dieu !…

À ce moment, celui qui eût regardé avec attention le spectacle qu’offrait le bagne, eût pu voir, vers un point de l’immense lit de camp, plusieurs corps se mouvoir lentement, mais si lentement, avec des précautions si infinies, et en étouffant si adroitement le bruit de leurs pas et de leur respiration, qu’on les eût pris pour des ombres.

Ils étaient quatre, et quoique le rondier eût éprouvé la solidité de leurs fers quelques heures auparavant, tous les quatre enlevèrent ces fers de leurs pieds et les déposèrent sur leurs serpentins, sans qu’ils rendissent le plus léger son.

Puis, ils se baissèrent en se glissant à la suite les uns des autres ; puis encore ils disparurent successivement, comme s’ils se fussent engloutis dans les entrailles de la terre.

Ils étaient entrés dans un souterrain étroit, mais où le corps d’un homme pouvait pourtant se mouvoir à l’aise.

Blondel, qui était passé le dernier, replaça sans bruit la dalle qu’ils avaient soulevée, et suivit ses trois compagnons, qui marchaient dans l’ombre devant lui.

Ils avaient fait vingt pas environ quand les mains du premier, tendues en avant, rencontrèrent un obstacle :

– Halte ! dit Blondel à voix basse.

Au même instant une petite lumière brilla, une mèche imbibée d’huile fut allumée et éclaira les lieux.

On reconnut dans le souterrain une excavation latérale dans laquelle étaient étalés des pantalons, des blouses, des mouchoirs, des perruques et des moustaches postiches.

– Ah çà ! comment donc as-tu découvert ce souterrain ? demanda le Parisien à Blondel.

– Ce souterrain, répondit ce dernier, c’est moi qui l’ai creusé.

– Toi ! s’écrièrent les trois forçats stupéfaits.

– Mais des outils ? reprit l’un d’eux.

– J'avais un clou.

– Pas autre chose ?

– Un clou, te dis-je, et mes ongles qui valent l'acier le mieux trempé.

– Mais les gardes-chiourme ?

– Ah ! c'est que vous ne savez pas, vous autres… voyez-vous. Je me suis habitué à marcher, à agir, à faire les plus difficiles et les plus rudes travaux, sans produire le plus léger bruit ; c'est un secret que je tiens des sauvages de l'Amérique, chez lesquels j'ai passé quelques années de ma jeunesse.

– Mais ces vêtements ?

– Bah ! j'en aurais trop long à vous raconter et nous n'avons pas de temps à perdre… Tenez, regardez là, à droite… que voyez-vous ?

– Une large et profonde trouée dont les parois sont en brique… fit le carrier ; je m'y connais…

– C'est un ancien égout qui aboutit au port, c'est-à-dire à la liberté. Vous avez entendu dire qu'un plan du bagne avait disparu, il y a quelques jours ?

– C'est vrai.

– Eh bien ! ce plan, c'est moi qui l'ai effarouché… Grâce à lui, j'ai pu me guider sûrement dans mes travaux, j'ai calculé la direction de l'ancien égout, j'ai creusé dans ce sens ma voie souterraine, et mes calculs se sont trouvés justes, comme vous voyez. Maintenant, vous comprenez comme moi ce qu'il nous reste à faire : changer nos habits contre ceux-ci, enfiler l'égout jusqu'au port ; une fois là, saisir une barque, et aller prendre terre à une lieue de la ville.

– Alors à l'œuvre, dit le carrier.

En moins de dix minutes les quatre forçats étaient transformés et méconnaissables, grâce aux nouveaux vêtements dont ils étaient couverts, grâce surtout aux fausses moustaches et aux perruques dont ils étaient affublés.

Alors, Blondel prit les devants et éclaira le chemin qu'il connaissait déjà ; les quatre forçats s'avancèrent dans l'égout, s'arrêtant de temps à autre et prêtant l'oreille avec inquiétude, pour s'assurer qu'aucun bruit ne se faisait entendre, que tout était tranquille derrière eux, et que rien n'annonçait que leur évasion

eût été découverte.

Au bout de cinq minutes, Blondel s'arrêta.

Ils avaient en face d'eux une lourde herse, destinée à empêcher le passage des immondices que les eaux fangeuses entraînaient avec elles.

Cette herse était levée et laissait un espace de trois pieds environ entre le sol et ses pointes aiguës ; de sorte qu'un homme pouvait passer là très facilement, en se mettant à plat ventre.

– Passez vite, dit Blondel, c'est moi qui fermerai la marche… Allons, Lapostole, commence.

Lapostole était ce Parisien qui avait été si longtemps l'esclave et le martyr de Maclou, et dont le carrier était devenu le camarade.

Mais, à ce moment, un incident qu'on ne pouvait prévoir vint mettre pour quelques secondes l'entreprise en péril.

Comme Lapostole se disposait déjà à se rendre à l'invitation de Blondel, son compagnon de chaîne, que l'on appelait Faillard, l'arrêta impérieusement, et vint se placer devant lui.

– Un instant !…, s'écria-t-il en fronçant le sourcil, chacun son droit ici, et, comme je suis le plus ancien, c'est à moi de passer le premier.

– Est-ce que tu voudrais faire le méchant ? interrompit brusquement Maclou, en lui jetant un regard de travers.

– Je ferai ce qu'il me plaira, s'écria le forçat à haute voix.

– Le misérable va nous perdre ! dit Blondel en frémissant de colère.

Et comme le *Sanglier* s'approchait furieux de Faillard, et allait lui faire un mauvais parti :

– Non, ne le touche pas, ajouta vivement Blondel, il vaut mieux céder à son caprice ; en ce moment le moindre bruit nous trahirait.

– Qu'il y prenne garde tout de même ! insista Maclou, en le menaçant du poing.

– Dites tout ce que vous voudrez, riposta Faillard, mais je vous tiens tous les trois à ma discrétion ; un cri, et vous êtes flambés ; aussi je veux qu'on me cède, et on me cédera.

Il eût été difficile d'imaginer un type plus complètement

ignoble que celui de ce misérable; ses traits, d'une pâleur terreuse, portaient l'empreinte de tous les sentiments lâches et honteux, avec un mélange de cynisme et de bassesse, qui rendait sa physionomie repoussante et inspirait dès le premier aspect le mépris et le dégoût.

Blondel lui frappa sur l'épaule, et le regardant fixement entre les yeux:

– Faillard, lui dit-il d'une voix énergique et ferme, et en faisant un effort évident pour comprimer sa colère, je t'ai mis de la partie, parce que, étant le compagnon de chaîne de Lapostole, on ne pouvait rien te cacher, et qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement; mais, si j'étais seul en péril, et si une considération autrement puissante que le besoin de la liberté ne m'appelait pas à Paris, je t'écraserais sans hésiter sous mon talon, comme une des hideuses bêtes auxquelles tu ressembles par la face et par le cœur… là-dessus, passe et dépêche-toi, ou sinon…

Faillard triomphait! Lui dont la lâcheté était proverbiale au bagne, il profitait largement de la supériorité momentanée que lui donnaient les circonstances pour braver et défier ceux devant lesquels il avait si longtemps rampé.

Dans sa joie, il se suspendit aux barreaux de la herse, et se mit à la secouer de toutes ses forces, en gambadant et grimaçant comme un singe.

– Allons, fileras-tu? lui dit le *Sanglier* d'un ton qui arrêta brusquement ce délire.

– Suffit, on file, dit-il en secouant une dernière fois la herse, qui rendait un son lugubre et tremblait lourdement dans les crampons rouillés qui la retenaient au mur.

– On dirait qu'il a résolu de nous faire pincer, dit Maclou; mais tu peux compter sur une chose, ajouta-t-il en s'adressant à Faillard, c'est que si tout ce bruit donne l'éveil et que nous soyons découverts, je te prends par les pieds et te casse la tête contre cette herse; maintenant, je te donne deux secondes pour passer de l'autre côté.

Faillard comprit qu'il fallait en finir, que la patience de Blondel et celle du carrier touchaient à leur terme, et qu'il pouvait être dangereux de la pousser plus loin.

Il se jeta donc à plat ventre sur le sol et se mit à ramper comme un reptile.

Mais arrivé sous la herse, il ne put résister au désir de braver une fois encore le terrible *Sanglier,* et, s'arrêtant un moment, il appliqua un dernier coup de pied sur les barreaux de l'énorme grille de fer.

Ce fut comme un coup de théâtre !…

À peine eut-il imprimé à la herse cette dernière et violente secousse, qu'un bruit singulier se fit entendre, et qu'un nuage de poussière enveloppa les forçats, qui sentirent le sol trembler sous leurs oreilles.

Au même instant un cri déchirant vint frapper leurs oreilles.

– Mille millions de tonnerre ! s'écria le *Sanglier* en frottant ses yeux aveuglés, qu'est-ce que c'est que ça ?

– Quoi ? qu'y a-t-il murmura Lapostole, qui se crut à son dernier jour…

Blondel, aussi aveuglé que ses compagnons, était cependant resté impassible.

Un nouveau cri aussi déchirant que le premier se fit entendre encore une fois, et les trois forçats prêtèrent l'oreille.

– Je ne me trompe pas, dit tout à coup le Parisien, c'est la voix de Faillard !…

Le nuage de poussière qui venait de remplir l'égout commençait à se dissiper, et il devenait possible de distinguer les objets à la clarté de la mèche huilée que Blondel tenait toujours à la main.

Il s'approcha de Faillard, qui ne cessait de hurler et de râler, et alors un horrible tableau s'offrit à leurs yeux.

La vieille et lourde herse, dont les crampons rouillés étaient à moitié descellés, n'avait pu résister aux secousses que lui avait imprimées Faillard, et au dernier coup de pied qu'il venait de lui lancer, elle s'était brusquement détachée, et en tombant, trois pointes de fer s'étaient enfoncées dans les reins du malheureux.

C'était un affreux spectacle ! l'homme criait en se tordant sur le sol, où il était cloué ; il tournait vers ses compagnons des yeux suppliants et effarés, et ses traits contractés, couverts d'une pâleur mortelle et ruisselants de sueur, disaient éloquemment l'épouvantable douleur qu'il devait éprouver en ce moment.

– Que faire ? dit Blondel.

– Ah ! secourez-moi ! secourez-moi !… balbutiait Faillard d'une

voix défaillante.

– Le pis de l'affaire, dit Maclou, c'est que, grâce à ce misérable, le passage est fermé maintenant ; nous ne pouvons plus passer sous la herse, puisqu'elle touche presque à terre… Nous ne pouvons pas davantage passer par-dessus, puisqu'il n'y a pas plus de sept à huit pouces entre le haut de la grille et la voûte ; telle est la position, et pour la rendre pire encore, cet animal hurle et pleure comme si on l'écorchait vif !…

– Mais quel moyen d'en sortir !… fit Blondel, en se frappant le front avec impatience.

– Il me semble qu'il n'y en a qu'un, dit Lapostole, qui était devenu tout pâle à l'aspect de l'horrible torture endurée par Faillard : c'est d'unir nos forces pour relever la herse et dégager ce malheureux. Non seulement la pitié nous dicte ce parti, mais notre propre intérêt nous le commande, puisque nous ne pouvons passer et recouvrer la liberté qu'à la condition de relever cette herse.

Blondel écoutait ; il opina du bonnet… Quant au *Sanglier*, il réfléchissait, et par instants ses sourcils se contractaient avec une sinistre expression.

– Il n'y a qu'un inconvénient, répliqua-t-il alors, c'est que la herse pèse au moins deux mille kilos, et que nous la briserions plutôt que de la soulever d'un pouce.

– C'est mon avis, dit Blondel ; cependant nous allons le tenter, quitte à chercher un autre expédient, quand il sera bien prouvé que celui-là est impossible.

– Soit, essayons, approuva Maclou ; mais il y a encore un autre moyen et je l'indiquerai tout à l'heure.

Alors, tous trois se baissèrent, saisirent le bas de la herse et firent des efforts inouïs pour la soulever.

Pendant cette tentative, Faillard s'était tu, mais ses regards, tournés vers ses trois compagnons, exprimaient avec une navrante éloquence l'espoir et l'anxiété qui devaient dévorer son cœur durant cette épreuve dont le résultat allait décider de sa vie.

Cette épreuve dura près de cinq minutes, au bout desquelles les trois forçats se relevèrent et restèrent quelques instants immobiles en face l'un de l'autre, haletants et ruisselants de sueur.

Les efforts réunis de deux hommes tels que Blondel et le *Sanglier*, dont la puissance musculaire faisait l'admiration du bagne et passait pour irrésistible, n'avaient pas fait vaciller la

herse d'une ligne.

– Je l'avais bien dit, murmura Maclou.

– Eh bien ! dit Blondel, fais-nous connaître ton moyen, et nous jugerons s'il est meilleur…

– Vous allez le comprendre tout de suite, répliqua le *Sanglier :* d'une part, vous avez vu que les forces réunies de trois hommes n'ont pu soulever cette herse, et d'une autre part, un seul coup de pied de Faillard a suffi pour la faire descendre…

– Eh bien !

– Eh bien ! tout est là ! pardieu !… Au lieu de la faire remonter, ce qui est impossible, il faut la faire descendre !… comprenez-vous.

– Je commence, dit Blondel avec un pli sombre sur le front.

– Oh ! tu m'as compris… poursuivit Maclou, faire descendre la herse, entends-tu, la faire descendre jusqu'à ce qu'elle touche le sol, et alors nous pourrons filer par-dessus, car nous aurons un passage de plus de quinze pouces.

– Mais… Faillard… fit le Parisien en montrant le corps de celui-ci.

– Bah ! son compte est réglé, nous abrégerons sa souffrance ; et c'est le seul service que nous puissions lui rendre à présent.

– Oh ! les lâches ! les lâches !… s'écria Faillard, fou de terreur et de désespoir, c'est ma mort qu'ils veulent… mais je les dénoncerai… je crierai… j'appellerai… à moi ! à moi !…

Et le malheureux se tordait avec des mouvements d'épileptique, et ses ongles s'enfonçaient dans la terre, et une écume sanglante souillait le coin de ses lèvres…

– Voyons… est-ce décidé ?… dit le Sanglier avec autorité… voulons-nous, oui ou non, sortir d'ici ?…

– Je donnerais un de mes membres pour sortir d'ici et me trouver à Paris, dit Blondel.

– Et Faillard tout entier ne vaut pas un des dix doigts de ta main, répondit Maclou ; d'ailleurs, voilà toute la question : nous voulons partir, et il n'y a qu'un moyen pour cela ; nous ne pouvons donc pas hésiter, et il faut en finir tout de suite… Mais je vois ce que c'est, vous avez des nerfs et ça vous les agace ; eh bien ! moi, je n'ai que des muscles, et je me charge de la besogne.

Il se mit aussitôt à grimper au grillage et il ne tarda pas à atteindre le haut de la herse. Puis, s'étendant dans toute la largeur de la grille, s'arc-boutant des pieds et des mains aux aspérités du fer et appuyant ses larges reins à la voûte, il se roidit de toute la force de ses muscles.

Alors, et sous cette puissante pression, la herse s'ébranla peu à peu, puis s'abaissa lentement et finit par aller toucher le sol…

Avant qu'elle l'atteignît cependant, un craquement épouvantable s'était fait entendre, suivi d'un cri qui n'avait rien d'humain.

C'était la herse qui venait de broyer les reins de Faillard…

Le supplice du malheureux dura dix minutes, au bout desquelles les pointes de la herse touchaient le sol, et le râle de Faillard cessait de se faire entendre.

– C'est fait ! s'écria le carrier en se laissant glisser de l'autre côté de la grille.

Blondel et Lapostole l'eurent bientôt rejoint, et tous trois se mirent à marcher rapidement en avant, pressés de regagner les deux heures qu'ils venaient de perdre là, et sans accorder ni un regret, ni une émotion même passagère au malheureux qu'ils laissaient râlant derrière eux.

Tout à coup, Maclou s'arrêta dans sa marche rapide et se mit à regarder ses deux compagnons avec une sorte d'effroi.

– Avez-vous entendu ? dit-il à voix basse.

– Parfaitement, répondit Lapostole en pâlissant ; c'est un coup de canon, le signal de notre évasion.

– Que faire ? demanda le carrier à Blondel, poursuivre notre marche vers le port, impossible ; tous les points sont surveillés, maintenant que l'éveil est donné ; rester ici, ce n'est guère moins dangereux, quel parti prendre ?

Blondel se contenta de sourire.

– Par combien de coups de canon annonce-t-on l'évasion d'un forçat ? dit-il.

– Deux coups, répondit le carrier.

– Tu en as entendu un ?

– J'en suis sûr.

– Et moi aussi ; eh bien ! Écoute.

Maclou et Lapostole prêtèrent l'oreille, en proie à une fiévreuse anxiété.

Un second coup de canon se fit entendre.

– Tu vois bien que notre évasion est découverte, et que nous sommes perdus ! reprit le carrier.

Un sourire diabolique effleura les lèvres de Blondel.

– Écoute toujours, dit-il.

– Eh ! que diable veux-tu que nous écoutions, maintenant ?

– Tu vas le savoir.

Deux minutes s'écoulèrent dans le plus profond silence, puis un troisième coup fit trembler le sol sous les pieds des forçats.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Lapostole stupéfait.

– Cela veut dire, répondit Blondel, que j'ai choisi, pour réaliser notre entreprise, le jour de la fête de Sa Majesté le roi des Français.

– Mais dans quel but ? fit le *Sanglier*.

– Imbécile, repartit Blondel en haussant les épaules, mais tu ne comprends donc pas que c'est notre salut, cela ;... car si l'on vient à s'apercevoir de notre fuite, il sera impossible de la signaler, puisque les deux coups de canon qui l'annonceraient à la population des environs se confondraient avec les salves tirées de minute en minute pour fêter la Saint Louis-Philippe.

À cette révélation, le carrier saisit la main de Blondel avec enthousiasme, et la pressa énergiquement dans les siennes.

– Nom de nom ! tu es un fier homme, lui dit-il avec exaltation, et je te le répète, à dater d'aujourd'hui, tu peux compter sur moi comme un maître sur son chien.

– J'y compte bien aussi, et tu pourras m'être utile à Paris, repartit Blondel ; mais, puisque nous voilà rassurés, en route ! et ne nous arrêtons plus.

Quelques minutes après, ils atteignaient l'extrémité de l'égout et se trouvaient, à ciel découvert, à l'extrémité du grand bassin.

Le premier objet qui frappa alors leurs regards fut une barque au fond de laquelle était étendu un matelot.

À cette vue Maclou voulut faire un pas en arrière et rentrer dans l'égout ; mais Blondel l'arrêta.

– Cette barque est pour nous, et cet homme nous attend, dit-il laconiquement.

Et il ramassa trois petits cailloux qu'il lança successivement dans la barque, à intervalles égaux.

Au troisième caillou, le matelot se leva, prit les avirons et s'approcha du bord.

Blondel s'élança aussitôt dans la barque, et ses deux compagnons l'imitèrent.

– Et le quatrième ? demanda le marin à Blondel.

– Resté en route, répondit celui-ci.

– Oui, reprit Maclou, il garde la maison pour cause d'indisposition.

Le marin se mit à ramer sans ajouter un mot ; ils passèrent lestement à travers le port encombré, et, au bout d'une heure environ, les trois forçats mettaient pied à terre.

– Mille diable ! ça n'a pas été sans peine, s'écria le carrier, mais nous devons un beau cierge à Blondel.

– Vous comprenez que la prudence exige que nous nous séparions ici, objecta ce dernier ; il faut que nous nous rendions à Paris par des routes différentes. Je vous donne rendez-vous dans quinze jours au *Petit-Pot*.

– C'est entendu, firent les deux autres.

– D'ici là, vous aurez rempli la mission dont je vous ai chargés tous les deux, et vous aurez à m'en rendre compte.

– Tu peux te fier à nous.

– Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse… sans m'embarrasser, dit le carrier avec un singulier sourire, c'est l'article financier.

– Crois-tu que je n'y ai pas songé ?

– Tu as pu cacher de l'argent ?

– Parbleu !

– Combien as-tu ?

– Deux cents francs.

– Pas possible ! on t'a fouillé cent fois, on a décousu tes habits, sondé tes souliers, ton bonnet, jusqu'à ta chemise.

– Ils n’avaient pas songé à tout, répliqua Blondel sur un ton ironique.

Et pendant que ses deux compagnons le regardaient avec un étonnement qui touchait à la stupidité, il tira de chacune de ses deux oreilles une petite houle de coton, qu’il mit aussitôt en morceaux, et qui contenait un billet de cent francs.

Maclou et Lapostole restèrent ébahis.

– Tenez, dit Blondel, voilà un billet, pour vous ; je garde l’autre pour moi ; surtout, dit-il à Maclou, pas de mauvaise foi, pas de despotisme ; j’exige que le billet reste entre les mains de Lapostole jusqu’à ce qu’il l’ait changé et t’en ait remis lui-même la moitié. Et maintenant, mes enfants, je vous recommande la plus stricte probité, jusqu’au jour où nous nous retrouverons à Paris ; à cette seule condition, vous pourrez rester libres et m’être utiles ; à cette seule condition aussi je me charge de votre sort et m’engage à vous garantir contre toutes les recherches de la police, entre les mains de laquelle vous retomberiez avant un mois si je vous abandonnais à vos instincts et à votre imprudence.

– Adieu donc ! Encore une fois rappelez-vous notre rendez-vous dans quinze jours, à minuit, au *Petit-Pot*.

Il serra la main de ses deux compagnons et partit.

VII

LE PETIT-POT

Le centre de la colonie étrange, connue sous le nom de *Petite-Pologne,* formait un parallélogramme renfermé entre les rues de la Pépinière, du Rocher, de Miroménil et de la Bienfaisance. Là, tout était triste et hideux, tout sentait le mélange de la misère et du vice, tout affectait douloureusement le regard, qui s'étonnait d'abord pour se détourner bientôt avec dégoût des mille stigmates qui marquaient ces maisons sombres et portant je ne sais quel cachet fatal de dégradation.

Le soir, s'allumaient, dans l'ombre du mystérieux quartier, des tapis-francs, comme la Cité seule avait pu en fournir le type. On les distinguait de loin à la pâle et sinistre lumière dont les rayons, tamisés par des rideaux de cotonnade rouge, jetaient sur le sol de sanglants et lugubres reflets.

Le plus vaste, le plus hideux et le plus achalandé de ces bouges, était sans contredit le fameux cabaret du *Petit-Pot*, dont la notoriété est inscrite sur les registres de la police, et dans les terribles annales du crime. C'est là que se réunissaient chaque soir ces industriels équivoques qui ne peuvent trouver ailleurs que dans Paris un centre à l'exercice de leurs talents, un aliment à leurs instincts, un essor aux merveilleuses aptitudes que développe en eux la nécessité qui les poursuit : monde unique, qui prend ses contingents dans tous les bas-fonds et emprunte à toutes les fanges ; sorte d'égout moral qui reçoit incessamment les immondices de toutes les classes de la société, et où viennent aboutir les versants de la honte et du crime !…

Toutes les industries étaient représentées dans ce cloaque social, depuis le pseudo-chiffonnier, jusqu'au négociant en ferraille, en passant par le marchand de peau de lapin !…

Il y avait là des marchands d'habits et des joueurs d'orgues !… il y avait des montreurs de singes, et des marchandes à la toilette, des bandits et des recéleurs, d'anciennes lorettes et d'anciens

forçats ; il y avait de tout enfin, – même des honnêtes gens !…

Le quartier a disparu aujourd’hui, et demain on ne saura plus même s’il a existé ; que ces quelques lignes consacrent donc au moins son souvenir !

C’était un lundi, il avait encombrement dans la vaste salle du *Petit-Pot*, lorsque la porte de l’établissement s’ouvrit et donna passage à un nouveau client.

C’était un individu de vingt-deux à vingt-trois ans, vêtu d’une blouse bleue et d’un pantalon de toile blanchâtre, la tête couverte d’une casquette dont la visière vernie, à moitié décousue, lui retombait entièrement sur les yeux, et portant au cou un fragment de cravate noire tordu en corde à puits et luisant de graisse.

Cet homme avait la lèvre ornée d’une moustache noire, brillante de cosmétique, et ses cheveux également noirs étaient pommadés et lissés avec un soin tout particulier.

Sa physionomie dénotait une de ces natures paresseuses et indolentes, que les plus dures épreuves de la vie n’ont pu entamer, et qui cachent sous les dehors d’une insouciance féline, un cœur ulcéré et plein de haine sauvage ! – C’était un de ces héros du bagne que la société trouve toujours prêt à la révolte, qui semblent n’avoir jamais eu aucune notion du bien ni du mal, et qui associent, à de certaines heures, l’astuce tortueuse du serpent à l’implacable cruauté du tigre.

Un nuage opaque, mêlé d’exhalaisons putrides, remplissait la salle, et laissait voir, çà et là, la lumière des quinquets comme des nébuleuses, et les individus comme des ombres informes.

– Oh ! oh ! fit le nouveau venu, pris à la gorge par cette épaisse et nauséabonde atmosphère, il paraît que l’on n’a pas l’habitude de brûler ici des pastilles du sérail…

– De quoi ! de quoi !… répliqua aussitôt une voix rude à ses oreilles… faut donc servir des essences à Monsieur ?

Le jeune homme à la blouse se frotta les yeux, et porta ses regards vers la direction d’où sortait cette voix.

Il aperçut alors une masse compacte, dont le tronc, le ventre, les épaules, le cou, la tête, formaient un tout volumineux, grotesque, mal ébauché, dans lequel deux points brillants au milieu d’une espèce de boule pleine d’aspérités écarlates, laissaient deviner un visage humain.

Cette chose informe, enfouie entre un large fauteuil et un

comptoir en plomb inondé de vin bleu, n'était autre que la mère Gorgogne, l'aimable propriétaire de cet Eldorado, à laquelle ses pensionnaires avaient donné l'ironique sobriquet de la *Sylphide*, et dont le véritable nom était Barbette Marchal.

Depuis trente ans qu'elle habitait là, et qu'elle tenait le cabaret du *Petit-Pot*, le genre de vie de la mère Gorgogne était immuablement le même, sans la plus légère variante. Le matin à six heures elle entrait, ou plutôt elle s'incrustait dans l'espèce de niche arrangée pour elle, qui ressemblait vaguement à un fauteuil, et s'adaptait comme un vêtement à sa monstrueuse rotondité. Une fois là, elle n'en bougeait plus jusqu'à minuit, y prenant ses trois repas et y buvant dans le courant du jour une quantité de canons qui, scrupuleusement additionnés, eussent pu former un total de cinq à six litres.

Comment, avec ce régime, la mère Gorgogne jouissait-elle de la plus florissante santé, de l'appétit le plus robuste qu'on pût citer dans toute la *Petite-Pologne*, c'est un mystère que nous ne nous chargeons pas d'expliquer, et qui embarrasserait peut-être la Faculté elle-même.

La souveraine du *Petit-Pot* avait sous ses ordres une demi-douzaine de garçons ; qui lui obéissaient avec une remarquable docilité, quoiqu'ils fussent tous taillés en hercules, qualité essentielle dans un cabaret où se réunissait d'ordinaire une population de filous et de repris de justice.

Cependant, l'homme à la blouse s'était approché de l'hôtesse, et se penchant mystérieusement à son oreille :

– Voyons, dit-il brusquement, est-ce qu'il n'y a pas moyen de causer ici ?

– Cause, mon ami, repartit la mère Gorgogne, cause… Qu'est-ce que tu as à me dire ?

– D'abord, continua son interlocuteur… j'ai à te dire que l'on m'attend.

– Bah et qui ça ?

– Des amis.

– Quels amis ?

– Enfin je me nomme Eugène.

– Et puis ?

– Barrabas.

– Fallait donc le dire tout de suite, imbécile…

La mère Gorgogne cligna de l'œil et fit signe au jeune homme d'approcher.

– En ce cas, dit-elle en baissant la voix, va au fond de la salle, sous le dernier quinquet à gauche, et tu trouveras à qui parler.

– À la bonne heure ! répondit Eugène, il ne s'agit que de s'entendre.

Et, pirouettant sur son talon, il remit sa casquette sur son front et se dirigea vers le fond de la vaste salle, dont l'atmosphère commençait à lui devenir familière.

En approchant de l'endroit indiqué, c'est-à-dire du dernier quinquet à gauche, il aperçut trois hommes groupés autour d'une table, et causant à voix basse… Il hésita un instant avant de les aborder ; puis, son regard ayant fixé attentivement l'un de ces trois hommes, son irrésolution cessa aussitôt.

– Eh ! c'est lui ! dit du ton le plus naturel, l'un des trois buveurs, qui n'était autre que Blondel.

– Pharaon ! dit à son tour Eugène, en serrant la main que lui tendait Blondel.

– Et voilà deux amis que je te présente, Bidart et Rigollo, reprit Blondel, en désignant du doigt Maclou le carrier, et Lapostole le Parisien.

Eugène Salviat examina les deux forçats, qui en firent autant de leur côté, chacun, de part et d'autre, cherchant à apprécier ce nouvel associé.

Blondel jeta alors un regard à droite et à gauche, étudia d'un rapide coup d'œil les physionomies qui l'entouraient, et s'assura que les uns étaient absorbés par leurs propres affaires, et que les autres étaient occupés à s'enivrer consciencieusement et sans arrière-pensée.

– Maintenant que nous voilà réunis tous trois, dit-il, après cet examen et en baissant la voix, nous pouvons causer d'affaires. D'abord, toi, Lapostole, qu'as-tu à m'apprendre ?…

Mais au moment où le Parisien s'apprêtait à répondre, Blondel lui imposa silence d'un geste impérieux.

Derrière lui, un nom venait d'être prononcé, qui l'avait fait tressaillir, et qu'il ne s'attendait guère à entendre en ce moment, et surtout en cet endroit… Ce nom avait été jeté dans une

conversation qui se tenait derrière lui et à laquelle il n'avait, jusque-là, apporté aucune attention.

– Oh ! je suis sûr qu'il va venir, disait une voix de basse, profonde et rauque comme un rugissement de bête fauve ; le comte de Précigny me l'a assuré, et il doit savoir à quoi s'en tenir ; car, je crois qu'il a des raisons toutes particulières, pour *s'intéresser* au petit.

Le ton ironique dont avaient été prononcés ces derniers mots lui donnait un sens tout à fait opposé à sa signification réelle.

Blondel se retourna lentement, sans affectation, et vit trois hommes attablés, parmi lesquels se faisait remarquer, par sa haute taille, sa large encolure, ses membres puissants, sa face colorée et encadrée d'épais favoris roux, un individu vêtu d'un large pantalon de toile et d'une espèce de bourgeron de marin, en tricot à rayures bleues et blanches. On l'appelait l'*Écossais*.

Malgré les précautions et l'air indifférent qu'avait pris Blondel pour jeter un coup d'œil sur ce personnage, celui-ci s'aperçut qu'il était observé, et il fronça le sourcil en jetant au curieux un regard menaçant.

Blondel feignit de ne pas le voir, se tourna vers ses trois compagnons et se remit à causer avec eux, mais en donnant toute son attention à ce qui se disait derrière lui.

– Merci, plus que ça de connaissances ! dit un des buveurs attablé avec l'hercule aux favoris roux, un comte, excusez du peu !

– Voilà le monde que je fréquente, répondit celui auquel s'adressait ce compliment.

– Accent britannique, favoris roux. – Ce doit être mon homme ! murmura Blondel, devenu pensif tout à coup.

Mais il n'eut pas le temps de se livrer à ses réflexions, car à peine eut-il pris sa tête dans ses mains, comme pour y fixer une pensée qui le fuyait, que la porte du caboulot s'ouvrit et qu'un jeune homme entra !

– C'est lui ! fit le colosse à ses côtés, en s'adressant à ses compagnons ; attention vous autres, voilà le moment !

Blondel tressaillit.

Celui que l'on désignait ainsi était un jeune homme, presque un enfant ! Il était pâle, frêle et délicat, et à la manière embarrassée et gauche dont il essaya ses premiers pas dans le

cabaret, on devinait facilement qu'il n'avait pas l'habitude de fréquenter de pareils établissements.

Enfin, apercevant une table libre, non loin de celle qu'occupaient Blondel et son monde, il s'en approcha en hésitant et attendit en silence. Un garçon vint aussitôt lui demander ce qu'il désirait prendre.

– Ce qu'il vous plaira, répondit le jeune homme presque à voix basse ; on m'a écrit de venir ici, ce soir, en m'assurant que j'y trouverais une personne dont j'étais connu et qui s'intéressait à moi, et je suis ici pour cela ; quant à boire, je vous le répète, donnez-moi ce qu'il vous plaira, cela m'est indifférent.

Le jeune homme qui semblait si dépaysé parmi les habitués du *Petit-Pot* pouvait avoir vingt ans ; sa physionomie était intelligente, malgré quelque chose d'embarrassé et de craintif, et toute sa personne avait un air de distinction native, qui perçait en dépit d'une mise dont l'excessive simplicité trahissait la gêne.

Blondel, qui l'avait examiné d'abord avec curiosité, éprouva bientôt un trouble qui alla croissant pendant quelques minutes, et finit par le dominer à un tel point, qu'il laissa échapper un cri et eut besoin de faire un effort inouï pour se dompter et recouvrer quelque sang-froid.

Un incident contribua à lui donner la force qui lui eût manqué peut-être sans cela.

L'Écossais venait de se lever et était allé s'asseoir en face du jeune homme.

Il serait impossible de rendre l'impression que produisit sur celui-ci l'apparition de l'hercule aux cheveux roux.

Une pâleur mortelle se répandit sur ses traits, qui s'altérèrent aussi rapidement que s'il eût été frappé au cœur, et détournant les yeux avec une terreur indicible :

– Mac-Bell ! murmura-t-il d'une voix éteinte.

– Ah ! ah ! mon petit, je te retrouve enfin, dit l'Écossais en attachant sur le jeune homme un regard qui semblait exercer sur celui-ci une intolérable fascination ; voilà la deuxième fois que nous brûlons la politesse à papa, mais ce sera la dernière, ou je veux bien y perdre mon nom !

Et se levant brusquement :

– Allons ! ajouta-t-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique,

debout, s'il vous plaît, et filons.

– Eh bien ! non ! s'écria le jeune homme en saisissant la table d'une main crispée, vous m'avez trop fait souffrir, et cette fois, ce serait ma mort, je la lis écrite dans vos yeux !

En effet, une méchanceté féroce, impitoyable, éclatait sur les traits de l'Écossais.

– Nous voulons donc résister ! dit celui-ci d'une voix rauque et en s'approchant du jeune homme.

– Ne me touchez pas, balbutia la victime, ne me touchez pas… nous ne sommes pas seuls, cette fois, j'appellerai à mon secours… je crierai… je…

– Oui ! oui ! appelle… mon bonhomme, repartit Mac-Bell en haussant les épaules, mais pas un ne viendra, car celui qui tenterait de te défendre sait d'avance ce qui l'attendrait.

Et étendant sa main large et musculeuse vers sa victime, qui se cramponnait à la table en frissonnant de tous ses membres, il allait l'enlever et l'emporter comme une plume, quand tout à coup il se sentit aveuglé par un liquide qui venait de lui être lancé au visage, et qu'il sentit ruisseler sur son cou et sur sa poitrine.

Quand il fut revenu du saisissement que lui avait causé cette douche inattendue, l'Écossais jeta rapidement les yeux autour de lui, en lâchant un juron si effroyable et si retentissant, que toute la salle en fut ébranlée, et que tous les regards se tournèrent de son côté.

– Quel est le chien qui m'a jeté ça au visage ? cria-t-il avec une expression de rage qui rendait sa physionomie mille fois plus effrayante.

Blondel se leva, fit deux pas vers lui, et le regardant fixement :

– Ce chien-là, c'est moi, dit-il d'une voix énergique et ferme.

Mac-Bell n'en pouvait croire ses yeux.

– Toi ! toi ! dit-il avec une fureur éclatante… Eh bien ! nous allons rire.

– À la bonne heure ! répliqua Blondel, – d'un ton enjoué ; – moi, d'abord, je ne déteste pas la gaîté.

Mac-Bell avait déjà retroussé ses manches et mesuré dédaigneusement du regard la taille et l'encolure de son adversaire, dont la tête lui venait à la poitrine, et dont les membres, quoique bien attachés, n'avaient rien d'imposant dans

leurs proportions.

– Si tu ne te tires de mes mains qu'avec une aile de moins, lui dit-il, tu pourras te vanter d'avoir de la chance.

– J'en ai quelquefois à ce jeu-là, repartit Blondel.

Un pugilat était une fête au *Petit-Pot* ; mais la fête était doublement intéressante, ayant pour héros un homme de la trempe de l'Écossais ; aussi toute la foule fit-elle cercle autour des deux champions, auxquels on s'empressa de faire une belle place, en mettant de côté cinq ou six tables.

– Et vous autres, dit un des compagnons de l'Écossais, connu sous le sobriquet du Charbonnier, aux trois camarades de Blondel, je vous préviens que si vous vous avisez de vouloir venir au secours de votre ami, je me charge de vous casser les reins.

– Convenu !… répondit le carrier, et je te promets la pareille si tu fais seulement le simulacre d'aider ton grand rouget.

Le plus profond silence régnait en ce moment ; les deux ennemis étaient en face l'un de l'autre, et en garde.

La position de l'Écossais annonçait un boxeur de profession, tandis que Blondel trahissait dans la sienne une grande inexpérience, ce qui, outre ses autres désavantages, donnait à Mac-Bell une supériorité si évidente, que personne n'hésita à lui prédire la victoire.

Ce fut l'Écossais qui attaqua, et son premier coup fut heureux : il atteignit Blondel à la poitrine, et avec une telle force qu'on s'étonna de ne pas voir celui-ci rouler à terre.

L'Écossais surtout en parut surpris, et, tout en se préparant à une seconde attaque, il l'examina avec un sentiment de curiosité.

Blondel prit l'offensive à son tour, mais évidemment il était novice dans l'art de la boxe ; de sorte que ses coups étaient toujours parés, tandis qu'il évitait rarement ceux par lesquels on lui ripostait.

Un coup asséné en pleine poitrine lui fit cracher le sang ; un autre le fit chanceler… Alors l'Écossais, profitant de ce moment de vertige, se mit à frapper avec une telle force et une telle rapidité, que ses poings semblaient deux marteaux mus par quelque puissante machine.

Et à chaque coup, Blondel reculait d'un pas ; déjà son visage ruisselait de sang et de sueur ; sa poitrine sifflait haletante ; ses

poings allaient indécis et sans vigueur… tout, en un mot, annonçait la fin de la lutte, c'est-à-dire la défaite honteuse de Blondel.

– Eh bien ! ça n'aura pas été difficile, ne put s'empêcher de dire Mac-Bell.

Mais, à ce moment, une véritable transformation s'opéra tout à coup chez Blondel ; il s'essuya le visage, lança sur l'Écossais un regard flamboyant, laissa échapper une espèce de rugissement sourd ; puis, se ramassant sur lui-même, comme le tigre au moment de se ruer sur sa proie, et portant ses deux poings en avant, il fit un bond, tomba sur Mac-Bell avec l'irrésistible puissance d'un projectile lancé par une machine de guerre, et renversant comme un jouet d'enfant la barrière que lui opposaient les deux poings du colosse, il l'étendit sur le sol aussi violemment que s'il eut été frappé de la foudre.

Il y eut un moment de stupeur à ce spectacle inattendu, et la foule, enthousiasmée en face de l'Écossais étendu à terre et de Blondel debout, magnifique d'énergie, de colère et d'orgueil, se mit à crier bravo et à battre des mains.

Blondel remercia avec l'orgueilleuse modestie d'un triomphateur, et, sans plus s'occuper du colosse qui gisait à ses pieds, il se tourna vers le jeune homme que sa victoire délivrait de tout danger.

– Quant à vous, mon ami, lui dit-il, vous êtes libre et vous pouvez vous retirer.

Le jeune homme lui serra la main avec effusion.

– Ah ! que de reconnaissance ! s'écria-t-il ému et transporté, et que pourrai-je jamais faire pour vous témoigner.

Blondel arrêta du geste cette effusion.

– Pour ce service que je viens de vous rendre, lui dit-il, je ne vous demande qu'une chose…

– Parlez ! parlez !

– Votre main !

– Ah ! de grand cœur – et la voici !

Et le jeune homme ayant serré de nouveau les mains du forçat :

– Mais ce n'est pas tout, ajouta-t-il, avant de m'éloigner, et pour le cas où vous auriez besoin de moi, voici ma carte, monsieur, et j'espère que je vous reverrai !…

Blondel s'inclina sans répondre, et salua le jeune homme, qui venait de gagner la porte.

Quand il fut sorti, il jeta un regard rapide sur la carte.

Il n'y avait que ces mots :

Maurice Dubreuil, rue de Provence, n° 23.

– Eh bien ! voilà qui est parfait, murmura Blondel, dans quelques jours, nous pourrons aller trouver M. Maurice Dubreuil !

VIII

UN DÉJEUNER DE GARÇON

Le vicomte Maxime de Brescé donnait un déjeuner de garçon dans son hôtel, situé rue du Faubourg-du-Roule.

Cet hôtel était divisé en deux parties : l’une ayant vue sur la rue, l’autre, séparée de la première par une cour, donnant sur un vaste jardin.

C’est ce dernier corps de logis qu’habitait Maxime, qui y vivait tout à fait en garçon.

Depuis la mort de son oncle, il avait repris sa vie élégante d’autrefois, et à part certain pli soucieux qui se creusait parfois sur son front, nul n’eût pu se douter qu’il y avait un drame terrible dans le passé encore récent de cet homme !

Il était midi.

Le jeune vicomte causait en ce moment dans un petit salon, avec un personnage d’une cinquantaine d’années environ, dont la mise et les façons annonçaient qu’il appartenait à une aristocratie quelconque, celle du nom ou de la fortune, plutôt à la première qu’à la seconde.

Très brun de barbe et de cheveux, la moustache longue et brillante, large et touffue, ce qui lui donnait une expression de dureté remarquable, il avait le regard vif et tranchant, le geste bref, le port de tête hautain, quelque chose, enfin, de sec et d’impérieux dans l’accent.

Il était debout, en face de Maxime assis, ou plutôt paresseusement étendu dans un large fauteuil, et savourant, avec le calme le plus profond, la parfaite béatitude de l’homme complètement heureux, un irréprochable londrès.

– Ah çà ! mon cher Maxime, dit tout à coup son interlocuteur, il me semble que votre ami Lardillon se donne des airs de se faire attendre.

– Pas du tout, cher ami, repartit Maxime, car midi vient de

sonner et le rendez-vous est pour midi et demi ; or, vous saurez que Lardillon arrive toujours à l'heure, mais jamais cinq minutes avant : il prétend que ce serait cinq minutes de perdues pour les affaires ou les plaisirs.

– Singulier nom et singulier homme, que ce Lardillon ! Ne l'avez-vous pas admis un peu légèrement dans votre intimité !

– Dites un peu forcément...

– Comment cela ?

– Ne savez-vous pas que depuis cet héritage qui est censé avoir mis quatre millions à ma disposition, je suis dix fois plus gêné qu'auparavant ; convaincu que j'allais entrer immédiatement en possession de ma nouvelle fortune, toute la foule de mes créanciers se rua vers mon hôtel... c'était une procession... il en sortait, je crois, de dessous terre ; si bien que ma position eût été pire encore qu'il y a trois mois, si la providence n'était venue à moi sous les traits de Lardillon, homme rare et précieux, s'il en fût, qui trouverait des pépites d'or dans les ruisseaux de Paris.

– Et il vous procure de l'argent !

– Cinquante mille francs, aujourd'hui même.

– Et ces cinquante mille francs sont remboursables !

– Dans trois mois... au taux anodin de cent pour cent.

– Diable ! mais c'est fort raisonnable ! – Et vous attendez deux autres convives, je crois ?

– Oui ; l'un est mon nouvel ami, le marquis de Santa-Croce, que vous avez vu une fois ici : un dandy mexicain, un Brunel sauvage, dont les façons sentent le pays vierge où s'est formée sa jeunesse... Quant à l'autre, c'est le prêteur découvert par Lardillon, celui qui me porte intérêt.

– Et qui vous en prend beaucoup plus qu'il ne vous en porte.

– C'est un banquier étranger, immensément riche, dit-on, et qui se nomme Birmann... Mais pardon, je vous parle de moi, et j'oublie de vous demander des nouvelles de Mlle de Précigny.

– Mauvaises, mon ami, mauvaises ; ma pauvre sœur est perdue maintenant pour nous.

– Pauvre femme !

– La tête s'en va.

– Et il n'y pas de remède ?

– Aucun.

Il y eut un silence.

– Mlle de Précigny est fort riche, n'est-ce pas, monsieur le comte ? reprit Maxime, quelques secondes après.

– En effet, répondit M. de Précigny avec une apparente indifférence.

– Alors, voilà une fortune qui ne peut vous échapper ?

M. de Précigny ne répondit pas, – mais on put voir à la contraction nerveuse de ses traits, que le vicomte de Brescé venait de toucher une des cordes sensibles de son cœur.

Il passa rapidement sa main sur son front.

– Mais voyons, dit-il avec enjouement, comme pour donner le change à ses propres impressions, parlez-moi donc un peu de cette belle Marcelle, qui, par la fidélité de son amour, a si fort étonné le demi-monde, l'année dernière.

– Marcelle ! fit Maxime avec un geste insouciant, et en lâchant vers le plafond une bouffée de tabac, j'espère bien liquider avec elle le jour où mon héritage ne sera plus une fiction.

– Elle vous aime, cependant.

– Je l'ai cru, mais en examinant de près ces sortes de femmes, on reconnaît bien vite qu'il leur est matériellement impossible d'aimer. Obligées qu'elles sont de faire face aux charges écrasantes que leur crée le luxe qui fait toute leur valeur, elles sont trop constamment et trop complètement absorbées par les nécessités du moment et les préoccupations de l'avenir, pour savoir même si elles ont un cœur. L'heure de calme, de repos, de rêverie, indispensable pour faire éclore l'amour au cœur de la femme, cette heure ne se trouve jamais dans leur vie toute de lutte et de fièvre. Voilà pourquoi il ne faut attendre d'elles qu'un semblant d'amour habilement joué pour arriver à un but.

Le but de Marcelle n'est pas vulgaire : elle n'a rêvé rien moins que devenir vicomtesse de Brescé, et l'habileté de sa comédie s'est élevée à la hauteur de son ambition. La pauvre fille a eu la tête tournée par quelques-uns de ces mariages où nous avons vu de nobles gentilshommes laisser tomber leur blason dans la fange où ils avaient pris leurs maîtresses ; elle a oublié le passé le plus scandaleux qui ait jamais retenti sur les hauteurs de Bréda-Street, et m'a cru assez ridiculement épris pour l'oublier moi-même.

Voilà le rêve que j'ai deviné et que je veux détruire, car il pourrait entraver certains projets…

– Un mariage ?

– Peut-être.

– Allons, soyez heureux, Maxime, et pour mon compte, j'applaudirai avec empressement à votre bonheur…

Un roulement de voiture se fit entendre en ce moment, et vint suspendre la conversation des deux gentilshommes. Quelques instants après, un léger tilbury entrait dans la cour, conduit par un jeune homme mis et ganté avec une élégance irréprochable. Le noir mat de sa chevelure, la couleur violemment bistrée de son teint, son geste et le sans-façon un peu sauvage de sa démarche, répondaient parfaitement au portrait que venait de tracer le vicomte de son nouvel ami, le marquis de Santa-Croce.

C'était lui, en effet…

Il sauta de son siège à terre avec l'agilité d'un écureuil, et presque aussitôt après il était dans le petit salon où l'attendait Maxime.

– Me serais-je fait attendre ? dit-il en entrant brusquement et en se jetant dans un fauteuil, après avoir serré la main au vicomte et fait à M. de Précigny un simulacre de salut.

– Il nous manque encore deux convives, dit Maxime au Mexicain, qui avait déjà choisi et allumé un de ses londrès.

– Ah ! c'est que vous n'imagineriez pas l'étrange nouvelle que l'on vient de m'apporter… poursuivit le marquis.

– Quelle nouvelle ! fit Maxime.

– J'hérite !

– Vous !

– D'un oncle de Mexico.

– Est-ce possible !

– Et pourquoi pas… vous avez bien hérité du vôtre.

– Mais moi !… balbutia Maxime.

Le marquis de Santa-Croce se prit à rire.

– C'est une histoire incroyable, continua-t-il avec un enjouement du meilleur aloi… Figurez-vous que cet oncle est trois ou quatre fois millionnaire ; mais, à l'encontre du vôtre, mon cher

ami, l'égoïste vieillard n'avait aucunement l'intention de faire profiter sa famille de l'immense fortune qu'il laissait… Ah dame !… les oncles du Mexique ne ressemblent pas à ceux de la Bretagne… Au moins, le vôtre n'avait pas fait de testament, tandis que le mien…

– Le vôtre…

– Il en avait fait un.

– Eh bien ?

– Vous allez voir… Il avait auprès de lui, le malheureux, un neveu, assez mauvais sujet, espèce de sacripan qui avait déjà dévoré de respectables patrimoines, et qui attendait avec une impatience extrême que son parent rendit le dernier soupir… Il se trouvait être l'héritier le plus direct, et, par conséquent, pouvait compter sur cette fortune… Il avait, grâce à cette espérance, calmé ses créanciers, qui le traquaient de toutes parts ; mais ceux-ci commençaient à perdre patience, quand tout à coup on apprend que l'oncle se trouve dans un état des plus graves…

– Mais tout cela !… interrompit Maxime, qui se sentait gagner par une inquiétude vague.

– Voilà donc l'oncle dans un état désespéré continua le marquis, et le neveu de se réjouir… Malheureusement, il n'y avait pas de médecin dans le pays, et le lendemain l'oncle allait mieux… C'était inquiétant, les créanciers trouvaient la plaisanterie mauvaise, et Dieu sait ce qui serait arrivé, quand enfin la nouvelle se répandit, qu'après une rechute violente le pauvre oncle avait quitté ce monde, pour la plus grande satisfaction de son héritier. – C'était vrai… mais comment et pourquoi était-il mort !… C'est ce que la justice voulut savoir… Au Mexique, la justice est très curieuse, et elle ne tarda pas à découvrir au cou du mort, que l'on avait déterré à cet effet, des marques de strangulation non équivoques !

– C'était donc un crime ?… murmura Maxime en pâlissant.

– Comme vous dites, mon ami, répondit le marquis, un véritable crime… Le pauvre oncle avait été étranglé par le neveu, et ce dernier, convaincu de meurtre, fut condamné et pendu !… De sorte que moi, qui, après lui, étais le principal héritier, je me trouve aujourd'hui à la tête d'une fortune que vous m'aiderez, je l'espère bien, à dissiper honorablement.

Et se rejetant sur le divan, le marquis se mit à humer son

londrès, qui ne s'était pas éteint durant ce récit.

Quant à Maxime, il ne savait quelle contenance faire…

Il avait ouvert la bouche et ne pouvait parler ; il était atterré. Entre cette histoire et celle dans laquelle il avait joué un rôle si terrible, il y avait une analogie si frappante, ou plutôt une identité si parfaite jusque dans les détails, qu'il n'avait pu l'entendre sans frissonner et pâlir.

Et puis, ce récit venait lui rappeler tout à coup un étrange incident, qu'il éloignait de son esprit chaque fois que les effroyables péripéties de ce sombre drame s'y représentaient ; c'était l'apparition subite de cet inconnu devant lequel il avait fui, qu'il n'avait plus trouvé à son retour, et qui peut-être avait été témoin du crime : un mot de cet homme, tombant comme un coup de foudre au milieu de sa vie, pouvait l'arracher tout à coup au luxe et au bien-être qui l'entouraient, pour l'envoyer à l'échafaud ou au bagne !

Et puis encore, il faut tout dire, il y avait autre chose… une chose mystérieuse, dont il ne s'était jamais rendu bien compte, et qui en ce moment le frappait avec plus de force et d'autorité !

Il se rappelait à cette heure l'effet qu'il avait ressenti, la première fois que son regard avait rencontré le marquis de Santa-Croce !

Par un inexplicable phénomène, les traits bronzés, les cheveux noirs, le regard audacieux de cet homme, avaient rappelé à son souvenir le teint pâle, la chevelure d'un blond jaunâtre, les ignobles haillons, le regard et l'attitude de bête fauve du misérable dont l'image le poursuivait sans cesse, malgré les efforts qu'il faisait pour l'effacer de sa pensée.

Oh ! puissance du remords ! châtiment implacable du crime !

Maxime était riche ; il savait qu'il était impossible que l'on pût jamais remonter à la source de ce qui s'était passé durant cette nuit !… et pourtant il tremblait, et pourtant la moindre allusion à cette heure fatale amenait une pâleur mortelle sur son front.

– Eh bien ! qu'avez-vous donc ? fit le marquis, en l'observant avec attention.

– Moi ! fit Maxime essayant un effort surhumain pour reprendre possession de lui-même.

– Vous voilà tout pâle.

– Eh ! c'est vous, aussi, avec vos histoires mexicaines…

– Elles vous déplaisent ?

– Elles donnent à rêver.

– À rêver fortune ?

– Ou échafaud !

– Bon ! vous voilà dans vos idées noires… Allons, je ne vous en parlerai plus, c'est dit… et je ne veux penser qu'à votre charmant déjeuner, d'autant que voici, je crois, vos deux convives qui nous arrivent.

Le timbre de l'appartement avait, en effet, retenti, et deux nouveaux personnages venaient d'être introduits.

C'étaient ceux que l'on attendait : M. Lardillon et M. Birmann.

M. Birmann était un homme de quarante ans environ, porteur d'une de ces physionomies calmes, tranquilles, reposées, dont l'apparente bonhomie cache un sens très net, une circonspection qu'il est presque impossible de mettre en défaut, et un instinct des affaires qui pourrait lutter avec la ruse du juif.

Ses cheveux et ses favoris blonds, parfaitement peignés, se mariaient merveilleusement avec un teint dont la fraîcheur avait quelque chose de béat et de monacal.

Lardillon était l'antithèse vivante de M. Birmann. Petit, maigre, brun, le teint bilieux, le geste épileptique, il avait dans le regard je ne sais quelle fixité ardente qui étonnait, et laissait soupçonner une nature portée aux plus violentes passions, et une volonté capable des plus grands efforts.

Tout le monde se leva, à l'entrée de M. Birmann.

Maxime alla lui prendre la main, le comte de Précigny le salua avec la déférence due à la majesté de l'argent, et le marquis de Santa-Croce lui-même, bien que nouvellement enrichi, ne dédaigna pas de faire un salut amical au banquier.

Quant à Birmann, il reçut toutes ces politesses avec le calme et l'aplomb d'un véritable millionnaire.

Et certes, en ce moment, l'œil le plus exercé n'eût pu, découvrir, sous cet air placide et satisfait des autres et de lui-même, l'homme qui s'y cachait réellement.

C'est-à-dire l'homme qui tient entre ses mains tous les fils de cette ténébreuse histoire, le héros du bagne de Toulon, le forçat

redoutable qui n’avait rompu sa chaîne que pour venir assouvir, à Paris, la plus implacable et la plus sanglante des vengeances.

Birmann n’était, en effet, rien autre que Blondel.

Mais aucun de ceux qui se trouvaient présents n’eut l’idée de soupçonner un forçat sous son déguisement ; et dès que les présentations d’usage eurent été faites, on passa dans la salle à manger.

Le déjeuner fut charmant.

Maxime avait surmonté l’émotion passagère qu’il avait éprouvée au récit du marquis de Santa-Croce, et Birmann se montra si joyeux convive et si spirituel conteur, que ce ne fut plus qu’un feu roulant de saillies qu’alimentait le vin de Champagne pétillant dans les coupes de cristal.

Chacun apporta sa part de gaieté et de bonne humeur ; mais Birmann fut surtout le héros de la matinée.

Il avait beaucoup voyagé… et il raconta ses voyages et ses aventures…

Il parla de l’Inde, de l’Afrique, de l’Amérique, comme un homme qui a visité tous ces pays et en a étudié les mœurs et les usages ; il parla des femmes et des hommes, des institutions et des coutumes, et, pendant une heure, il tint constamment son auditoire sous le charme !…

Le comte de Précigny et Maxime étaient littéralement enchantés d’un si charmant compagnon.

– Mais savez-vous, monsieur Birmann, s’écria tout à coup le vicomte de Brescé, que vous êtes un homme extraordinaire ?

Celui auquel s’adressaient ces paroles sourit avec complaisance, et se prit à considérer Précigny et Maxime avec une profonde attention.

– Ce que je vous dis là, répondit-il d’un ton plus grave, n’est rien auprès de ce que j’aurais à vous apprendre, si nous avions le temps et si nous n’étions réunis ici pour un objet moins sérieux.

– Mais nous ne nous lassons pas de vous entendre ! fit Maxime.

– Ah ! c’est que c’est vraiment là une chose presque surnaturelle.

– Rien ne peut plus m’étonner de votre part.

– Figurez-vous que, dans mes lointains voyages, je me suis

surtout occupé de philanthropie.

– Vraiment !

– Et dans les pays que j'ai fréquentés, c'est principalement sur les criminels que mes observations ont porté.

– Singulier sujet d'étude !… objecta le comte de Précigny.

– Et pourquoi donc ? repartit vivement Birmann. Prenez un homme dans les conditions ordinaires de la vie, ayant à ses côtés sa femme, ses enfants ; gagnant son salaire dans un bureau ou dans les affaires ; que verrez-vous qui soit digne d'intérêt ou de remarque ? Absolument rien. L'existence de cet homme est prévue. Il mourra comme il aura vécu, calme, modeste, insouciant, laissant derrière lui moins de trace que le bâtiment léger qui imprime à peine sur les flots un sillage fugitif. Tandis que le criminel, au contraire, c'est tout une autre affaire. Avec lui, toutes les conditions de la vie sont interverties. Vous avez une âme qui désire, que l'ambition dévore, que la passion fait tressaillir et palpiter. À celui-là, le cœur bat, la tête brûle, le sang bouillonne ; la vie lui a fait des promesses, et il veut qu'elle les tienne ; dans la route qu'il suit il y a au bout l'échafaud ! Il le sait, il le voit, et pourtant il marche toujours. Le chemin est hérissé… la honte l'accompagne, on y respire un air chargé d'imprécations ; et le pied y glisse souvent dans le sang !… N'importe ! il marche toujours… jusqu'au moment fatal, marqué d'avance, où le bourreau lui met brutalement la main sur l'épaule et l'aide à gravir la terrible butte de *monte à regret !* Eh bien ! je le répète, messieurs, c'est là une étude intéressante qui saisit comme un drame des grands maîtres, et à laquelle je me suis laissé prendre… Certains hommes étudient les maladies du corps humain ; moi, j'ai étudié celles de l'âme !

L'auditoire écoutait sans songer à faire d'objections, et Birmann poursuivit, comme emporté par son sujet :

– Tenez ?… dit-il tout à coup, tel que vous me voyez, j'ai passé dix ans au bagne…

Un éclat de rire spontané accueillit cette déclaration inattendue et interrompit l'orateur, qui se mit lui-même à partager l'hilarité générale.

– Pardon, messieurs, reprit-il bientôt après, je voulais dire que, pendant dix années, j'ai fréquenté les bagnes de tous les pays civilisés.

– Parbleu ! fit le marquis de Santa-Croce.

– Et vous avez dû y nouer de jolies relations, ajouta Lardillon.

Birmann haussa les épaules.

– Bah ! dit-il, sait-on jamais à quels hommes on a affaire, et je puis vous assurer que j'ai rencontré sur les tollards du bagne plus d'un notaire et plus d'un banquier auxquels vous avez dû serrer la main, comme moi, dans le monde si mêlé de notre capitale. Du reste, si vous voulez vous convaincre de ce que j'avance, je puis vous en donner sous peu les preuves les plus certaines.

– Comment cela ? fit Maxime.

– Demain la chaîne qui part pour Toulon doit quitter Bicêtre à cinq heures du matin, si vous désirez assister à son départ je vous y conduirai.

– Vous irez à cet affreux spectacle ? objecta le comte.

– Et je vous offre une place dans ma voiture.

– Eh bien ! soit, répondit Maxime, demain, à cinq heures, je vous attendrai.

– À cinq heures donc, monsieur de Brescé, et croyez que je serai exact.

Le déjeuner était terminé ; on vint annoncer que le café était servi, et chacun se leva.

Toutefois, au moment où l'on se disposait à passer dans un fumoir, meublé avec un luxe exquis, un bruit discordant, étrange, et surtout fort insolite dans la cour d'un hôtel aristocratique, s'éleva sous les fenêtres de Maxime, et répandit un étonnement comique parmi ses convives.

– Qu'est-ce que cela ?… dit le comte, qui venait d'allumer un cigare.

Maxime, le comte et Lardillon, coururent à la fenêtre, qu'ils ouvrirent, et ils aperçurent dans la cour de l'hôtel, un homme de taille gigantesque, vêtu d'un costume de pifférari en guenilles, et qui exécutait gravement sur le trombone dont il était armé l'air bien connu de *Ma Normandie !…*

– Que diable vient faire ici ce drôle ? dit Maxime, et comment se fait-il qu'on l'ait laissé entrer ?

Il allongea la main vers le cordon de la sonnette, mais le comte, comprenant son intention l'arrêta.

– Laissez donc ce malheureux, dit-il, il va nous amuser un peu, et ce sera pour lui-même une bonne fortune.

Puis tirant de sa poche une pièce de cinq francs, il la jeta aux pieds du musicien.

Or, pendant que chacun imitait la générosité du comte, Birmann se pencha rapidement à l'oreille du marquis de Santa-Croce :

– Nous sommes éventés, dit-il à voix basse… il faut filer.

– Qui peut te faire supposer… repartit le marquis.

– Tu n'as pas reconnu le pifférari ?

– Qui est-ce donc ?

– Mac-Bell !… tais-toi !…

On prit le café… mais Birmann était devenu tout à coup soucieux, et un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis cet incident, qu'il prétexta un rendez-vous indispensable et prit congé de son hôte.

– Eh quoi !… vous partez si tôt… dit Maxime, visiblement contrarié.

– Monsieur de Brescé, répondit Birmann en tendant un portefeuille au vicomte, voici la somme que vous m'avez demandée, et si vous voulez bien me remettre, en retour, la lettre de change dont nous sommes convenus, l'affaire sera terminée… j'aurai l'honneur de venir vous remercier prochainement de votre gracieuse hospitalité.

Maxime remit la lettre de change souscrite par lui à Birmann, et prit le portefeuille, qu'il ne se donna même pas la peine d'ouvrir.

Puis le banquier salua le comte de Précigny et gagna le vestibule, où il donna un louis au valet de chambre qui lui remit son paletot.

Quelques minutes après, le vicomte de Santa-Croce et Lardillon suivaient l'exemple du banquier, et le comte de Précigny et Maxime de Brescé restaient seuls…

À peine nos trois personnages eurent-ils quitté l'hôtel que le trombone se tut tout à coup, comme par enchantement, et que l'on vint prévenir Maxime que le pifférari demandait à être introduit près de lui.

Maxime allait refuser.

– Laissez-le donc, dit le comte, l'étrangeté même de cette démarche doit vous faire supposer que cet homme a quelque chose d'important à vous dire.

– J'en doute, repartit Maxime.

– Voyez toujours !

– Puisque vous le voulez…

Le domestique appela le musicien, qui accourut, tenant à la main son chapeau garni de clochettes.

Il avait laissé son trombone dans l'antichambre.

– Pardon, monsieur le vicomte, dit le pifférari en saluant.

– Tu me connais donc, drôle, interrompit Maxime.

– Oh ! je connais toujours les gens chez lesquels je travaille, insinua le musicien, et comme vous avez été bon pour moi, vous et vos amis, je viens vous donner un petit renseignement qui payera largement ma dette, j'en suis sûr. – Parmi les personnages qui déjeunaient avec monsieur le vicomte tout à l'heure, il y avait deux personnages dont l'un porte des moustaches blondes, et l'autre des cheveux noirs et un teint de moricaud… monsieur le vicomte les connaît-il ?…

– Puisqu'ils déjeunent chez moi, il est évident que je les connais, répondit Maxime en riant.

– Ou du moins vous croyez les connaître.

– Voilà qui est fort !

– Enfin, dites un peu, pour voir.

M. de Précigny vit que le vicomte allait perdre patience.

– Laissez-moi faire, dit-il.

Et il ajouta en se tournant vers le pifférari :

– Le blond est un riche banquier étranger, du nom de Birmann ; l'autre, un noble Mexicain, qui se nomme le marquis de Santa-Croce.

Le pifférari se mit à éclater de rire.

– Là !… s'écria-t-il, j'en étais sûr… vous avez été refaits…

– Comment ! fit Maxime.

– Au moins, poursuivit le musicien, ne s'est-il rien passé entre

vous et ces messieurs qui puisse éveiller votre inquiétude, rien qui puisse vous compromettre ou vous faire craindre quelque chose ?

– Rien ! répondit le comte étonné.

– Ces deux messieurs sont venus ensemble, n'est-ce-pas ?

– Du tout, ils ne se connaissent même pas.

– Parfait, c'est très malin. Eh bien ! moi, je puis vous affirmer qu'ils se connaissent, que ce sont deux bandits de l'espèce la plus dangereuse, et qu'ils étaient, il y a quinze jours, ensemble, portant la blouse et la casquette, dans un tapis-franc de la Petite-Pologne.

– Allons donc ! tu rêves, dit Maxime avec un sourire dédaigneux.

– Oui-da ! s'écria le pifférari.

Et montrant au jeune homme et au comte de Précigny une large cicatrice qu'il avait au front.

– Et ça, lui dit-il : croyez-vous que ce soit un rêve ? Eh bien ! voilà ce que j'ai reçu de votre prétendu banquier, qui m'a roulé comme un enfant, moi l'Écossais, qui faisais trembler d'un regard toute la Petite-Pologne. Son poing est d'acier à ce brigand-là, le coup a été si rude, que j'en ai perdu connaissance pendant plus de cinq minutes ; et le pis de l'aventure, c'est qu'en revenant à moi, je n'ai plus trouvé là un petit jeune homme que j'avais décoré du gracieux sobriquet de *Mandrin*, et auquel je portais le plus tendre intérêt.

– Cet homme l'avait enlevé ! s'écria le comte avec un mélange de fureur et de stupéfaction.

– Que vous importe le sort de ce jeune homme ? lui demanda Maxime.

– Il ne m'importe nullement, répondit le comte en se remettant tout à coup, mais ce qui m'importe, ce qui nous importe à tous deux, c'est de savoir quels sont les individus qui sont venus ici, sous de faux noms et de faux titres, s'immiscer dans nos affaires et surprendre nos secrets…

Maxime laissa échapper une exclamation de désespoir ? il se rappelait tout à coup l'étrange coïncidence qui l'avait frappé dans le récit du marquis, et il entrevoyait là quelque infernale machination…

– Oui ! oui ! vous avez raison ! s'écria-t-il, il faut savoir ce que sont ces hommes, il faut…

Et comment s'y prendre, maintenant ? repartit le comte.

Mac-Bell se prit à sourire.

– Oh ! rassurez-vous, monsieur, dit-il, ça ne sera peut-être pas si difficile que vous le croyez.

– Tu sais donc leurs noms ? fit Maxime.

– Pour ça, non !

– Leur demeure ?

– Pas davantage.

– Alors, ils nous échappent.

– Peut-être dit l'Écossais.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que je n'étais pas seul tout à l'heure, lorsque je les ai aperçus… et pendant que je pénétrais dans la cour, j'ai recommandé à mon compagnon de *filer* le premier des deux qui sortirait de l'hôtel.

– Mais ils étaient en voiture, l'un et l'autre…

– Je le savais bien, mais le camarade avait une voiture aussi, le cocher cinq francs de pourboire, et les chevaux double picotin : je vous réponds que notre banquier a été suivi pas à pas et que je vous en rapporterai des nouvelles avant ce soir.

– Cent francs pour toi, si tu réussis, dit Maxime.

– Vingt francs d'acompte, s'il vous plaît, mon ambassadeur, ça ne sera pas inutile, répondit Mac-Bell en tendant humblement la main.

Maxime lui jeta une pièce d'or, et l'Écossais sortit en promettant de venir le soir lui rendre compte de ce qu'il aurait découvert !

Dès qu'il fut dehors, Maxime se tourna vers le comte.

– Eh bien ! lui dit-il, pouvez-vous m'expliquer ce que cela signifie…

– Ma foi… je cherche, répondit le comte.

Mais Maxime se frappa le front presque aussitôt, en poussant un cri effaré…

– J'y suis !… s'écria-t-il. Ce sont deux audacieux coquins… C'est ma signature qu'ils ont voulu m'extorquer, et en échange…

En partant ainsi, il ouvrit d'une main fébrile le portefeuille que lui avait remis Birmann… Mais à sa grande stupéfaction, le portefeuille contenait la somme annoncée par le banquier… c'est-à-dire cinquante billets de mille francs !…

Il retomba accablé sur un fauteuil, et plus épouvanté encore que s'il eût été volé !…

Quels étaient donc ces hommes… et que lui voulaient-ils ?

IX

LA MAISON DE M. MICHAUD

La voiture qui emportait Birmann, ou Blondel, lancée au trot d'un cheval vigoureux, gagna rapidement les boulevards, prit la rue de la Chaussée-d'Antin, et ne s'arrêta que rue de Provence.

Une autre voiture la suivait à cent pas de distance, et nous savons déjà que c'était celle de l'acolyte de Mac-Bell.

Une fois arrivé rue de Provence, Blondel paya le cocher, sauta à terre et s'avança à pied jusqu'au n° 23.

C'était bien là que devait demeurer le jeune homme qu'il avait rencontré au *Petit-Pot*, et il s'engagea résolûment dans le couloir qui menait à la loge du concierge.

– Monsieur Maurice Dubreuil !… demanda-t-il au Cerbère en jupons qui gardait l'entrée de la maison.

– Il est déménagé… répondit une voix rauque et forte.

– Et connaissez-vous sa nouvelle adresse ?

– Il ne nous l'a pas donnée.

Birmann réprima un mouvement de vive contrariété, et revint lentement sur ses pas.

En passant devant un coin sombre dans lequel se dessinait vaguement la loge d'un escalier de service, il aperçut quelque chose de noir et d'informe, qui ressemblait assez à un énorme bouledogue accroupi.

Blondel s'approcha de l'objet, et lui appliqua un coup de pied qui le fit bondir et se redresser, comme s'il eût été poussé par un ressort.

C'était le compagnon de Mac-Bell. Blondel s'en doutait, et ne montra aucun étonnement à sa vue.

Seulement il lui saisit le poignet dans ses doigts d'acier, et se penchant à son oreille :

– Montons un étage ! dit-il à voix impérative et basse.

Le charbonnier voulut résister, mais presque aussitôt il jeta un cri et fit une contorsion.

– C'est inutile, se contenta de dire Blondel, marche et monte !…

Et l'entraînant sur ses pas, il le força à gravir les degrés de l'étroit escalier.

Quand ils furent au premier étage, Blondel attacha sur lui ce regard dont la froide intrépidité faisait trembler les plus braves :

– Eh bien ! lui dit-il d'un ton goguenard, nous nous sommes donc dégoûté de Rochefort, mon vieux !…

Le charbonnier fit un bond en arrière, comme s'il eût été en face d'un reptile.

– Hein ?… quoi ?… je ne sais pas ce que vous voulez dire, balbutia-t-il, étourdi…

– De quoi ! de quoi ! repartit Blondel, on veut faire des cachotteries à papa !… Ah ! tu ne sais pas, mon ami ; eh bien… attends… on va te rafraîchir la mémoire… Et d'abord, tu t'appelles Nicolle Crampon…

– Je vous jure…

– Tu as été condamné à dix ans de bagne, il y a de cela six ans.

Le charbonnier regardait son interlocuteur d'un œil stupide.

– Enfin, ajouta ce dernier, tu portais là-bas le n° 5341, et tu as quitté le *pré* il y a quatre mois !…

Le charbonnier courba la tête ; il reconnaissait l'impossibilité de nier plus longtemps.

– Imbécile ! reprit Blondel avec ironie, tu crois donc avoir affaire à un novice, hein ?… tu t'imagines qu'on peut comme ça filer un ancien sans qu'il s'en doute ?… Ah !… tu avais beau te blottir dans ta voiture, tu avais beau cacher ton nez, sous ton mouchoir à carreaux, je t'ai vu en sortant de l'hôtel, où tu faisais le guet, et si je t'ai laissé me suivre jusqu'ici, c'est que j'avais mon idée.

– Quelle idée ?… fit le charbonnier.

– Je me suis dit : Crampon est l'ami de l'Écossais, et il doit être au courant de tout ce qui concerne le petit ; or, si je n'obtiens pas sur ce jeune homme les renseignements dont j'ai besoin, c'est

Crampon qui me les fournira.

– Je vous jure que je ne connais pas ce jeune homme ! s'écria le charbonnier.

– Et si Crampon refuse, poursuivit Blondel en lui saisissant de nouveau le poignet, il se pourra faire que je lui casse quelque chose…

– Vous voulez donc me tuer ?…

– Ça peut venir…

– Mais je ne sais rien !

– Tant pis pour toi…

– Je vais crier…

– Ça n'arrangera pas tes affaires…

Blondel serrait peu à peu le poignet du patient… celui-ci n'y put bientôt plus tenir :

– Grâce ! cria-t-il, lâchez-moi… je vais tout vous dire.

Blondel ouvrit la main.

– Là !… dit-il… je savais bien que nous finirions par nous entendre…

Et se rapprochant aussitôt du charbonnier :

– Voyons, dit-il d'un ton impérieux, où ne perçait plus la moindre ironie, voyons, son adresse, d'abord…

– Rue Chateaubriand, 17, répondit Crampon.

– Et quel monde fréquente-t-il ?

– Il ne voit personne.

– Mais ses amis ?

– Il n'en a aucun.

– Il vit seul ?

– Absolument seul.

– Comment ! à son âge, il n'aurait pas même une maîtresse ?…

Crampon fit un geste de compassion grotesque.

– Une maîtresse ! lui répondit-il, ah bien ! oui…

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire qu'il a bien autre chose à faire… Figurez-vous

qu'il est amoureux !

– Et de qui donc ?

– D'une cinquantaine de jeunes filles qui se baladent sous ses fenêtres.

– Explique-toi !…

– Vous ne devinez donc pas… Eh bien ! derrière le n° 17 de la rue Chateaubriand, il y a un pensionnat.

– Après ?

– Et dans ce pensionnat, une jolie petite fille de quinze ou seize ans.

– Et alors…

– Vous voyez ça d'ici… Le jeune homme est à la fenêtre, l'enfant est dans le jardin… et le matin, le midi, le tantôt… on se regarde, quoi !… À cet âge-là, c'est innocent comme l'agneau pascal, et il paraît que ça suffit de se regarder… Eh ! eh ! eh !

Crampon se mit à rire d'un rire stupide, qui s'éteignit presque aussitôt devant l'éclair qui jaillit de l'œil de Blondel.

– Ainsi, c'est au n° 17, dit-il en fronçant le sourcil.

– N° 17, répondit Crampon.

– Prends garde de me tromper, au moins…

– Oh !… je vous ai vu opérer avec Mac-Bell… et ça suffit…

– Quant à l'Écossais, tu lui diras que tu m'as perdu en route ; et pas de trahison, sinon je te renvoie au *pré*.

– Merci, je sors d'en prendre. Mais je voudrais bien m'en aller.

– File, je ne te retiens pas.

Crampon ne se le fit pas dire deux fois ; il descendit les degrés de l'escalier quatre à quatre, et s'esquiva au pas de course, sans même se retourner pour voir s'il n'avait pas le terrible Blondel sur les talons.

Blondel sortit un instant après, se dirigea vers le boulevard des Italiens, prit une voiture, et se fit conduire rue Chateaubriand.

Mais il ne fut pas plus heureux de ce côté qu'il ne l'avait été dans la rue de Provence.

– M. Maurice Dubreuil !… demanda-t-il au concierge.

– Déménagé ! répondit celui-ci.

Blondel regarda son interlocuteur avec stupéfaction.

– Déménagé ! répéta-t-il interdit, et depuis quand ?

– Depuis hier.

– Vous connaissez sa nouvelle adresse ?

– Non, monsieur.

– Quoi ! pas même le quartier où il est allé ?

– Pas davantage.

Blondel se retira en fermant violemment la porte derrière lui… C'était une fatalité !

Que s'était-il passé ?… pourquoi Maurice avait-il quitté cet appartement, d'où il lui était permis de voir celle qu'il aimait ?…

Il fit quelques pas dans la rue, en proie à une vive agitation, et se demandant ce qu'il avait à faire ; il allait même remonter en voiture, lorsqu'en jetant machinalement les yeux autour de lui, il aperçut, au-dessus d'une porte cochère qui faisait suite à celle qu'il venait de quitter, ces mots significatifs :

Pensionnat de demoiselles.

Ce fut un trait de lumière !…

Ce pensionnat ne pouvait être que celui qui attirait si vivement l'attention de Maurice ; c'était là que Blondel devait trouver le renseignement qu'il cherchait.

Une inspiration subite lui vint alors, et il alla d'un pas ferme sonner à la porte de l'aristocratique institution.

La porte s'ouvrit aussitôt, et Blondel se trouva, peu après, en face d'une grande et belle fille, haute en couleurs, et qui ne paraissait pas avoir été déniaisée encore.

L'ex-forçat avait déjà fait son plan, et, en se présentant à la loge, il s'était composé un maintien froid et digne, qui convenait d'ailleurs à sa mise sévère.

– Madame, dit-il alors, d'un ton sec et avec un regard hautain, une jeune fille n'a-t-elle pas quitté ce pensionnat, hier, ou avant-hier ?

– C'est vrai, monsieur, répondit la brave femme un peu intimidée ; mais si vous voulez parler à madame…

– C'est inutile, reprit Blondel, c'est vous que je veux interroger aujourd'hui ; le tour de votre maîtresse viendra plus tard.

Et, tirant de sa poche un portefeuille volumineux :

– Savez-vous lire ? ajouta-t-il, en lui présentant une lettre qu'il venait de déplier.

– Hélas ! non, monsieur, répondit la concierge tout émue.

– Eh bien ! voici les pouvoirs qui attestent que j'ai le droit de vous interroger, et je vous prie, en conséquence, de me répondre sans détours… Quel est le nom de cette jeune fille ?…

– Lucienne Lardillon, balbutia la concierge.

Ce nom frappa Blondel, qui cependant ne laissa rien voir de son étonnement.

– Quel jour a-t-elle quitté le pensionnat ? dit-il sur le même ton.

– Avant-hier, monsieur le juge, répondit la concierge en se levant et faisant la révérence.

– Et l'adresse de son père ?

– Je ne la sais pas, monsieur ; d'ailleurs, ce n'est pas chez lui qu'elle est allée demeurer.

– Chez qui donc ?

– Chez M. Michaud.

– Michaud ! un négociant, n'est-ce pas ?

– Précisément.

– Et où demeure-t-il ?

– Rue Saint-Antoine, 154.

Blondel s'inclina, et donna une tape d'amitié sur la joue de la jeune femme.

– Allons ! c'est bien ! dit-il, je suis content de vous… mon enfant, et je ne veux pas vous retenir davantage… j'ai là ma voiture ; dans quelques minutes je puis être auprès de cette jeune fille… ne vous dérangez donc pas… et à bientôt.

Blondel sortit.

Il venait de jouer là l'éternelle comédie de Molière, et elle lui avait réussi au delà de ses espérances…

Or, pendant que notre forçat, mû par des raisons que nous ne pouvons encore expliquer, se dirige vers la rue Saint-Antoine, si le lecteur le veut bien, nous le devancerons de quelques minutes, et

nous le ferons pénétrer dans l'intérieur de cet excellent homme que nous avons vu si maltraité par Eugène Salviat, au troisième chapitre de ce récit.

La demeure de M. Michaud se composait d'une maison ayant vue sur la rue, et d'un pavillon dont la façade, couverte de vigne vierge, avait une physionomie riante et donnait tout de suite à penser que le bonheur et la paix devaient habiter là.

Le pavillon se trouvait séparé de la maison principale par un petit jardin, plein de fleurs, d'arbustes, de charmilles, et taillé, sablé, soigné, en un mot, avec un goût remarquable.

Dans la maison, se trouvaient les bureaux, avec un vaste hangar pour les marchandises ; – hangars et bureaux peuplés d'une vingtaine de commis et de garçons de peine qui déployaient les uns et les autres une activité incessante, d'abord, parce que l'ouvrage ne chômait jamais ; ensuite, parce que l'exemple du travail leur venait de deux hommes qui ne marchandaient pas leur peine. – Ces deux hommes étaient M. Michaud et Paul Mercier.

En ce moment M. Michaud est dans son jardin, assis à l'ombre d'un acacia, dont les fleurs répandent dans l'atmosphère leurs pénétrants parfums, et entouré de trois personnes, dont deux au moins semblent chercher à prévenir ses moindres désirs.

Ces trois personnes sont Paul Mercier, que le lecteur connaît déjà, Mme Michaud et Lucienne Lardillon.

Mme Michaud est une femme de trente-cinq ans environ, qui, par un privilège assez rare, a conservé tout l'éclat de sa beauté, à un âge où la plupart des femmes ne gardent quelque prestige qu'à force de soins et d'artifices.

Longtemps heureuse de l'existence calme et régulière qu'elle s'est faite près de son mari, elle a tout à coup changé depuis quelque temps ; le sourire a disparu de ses lèvres, et elle paraît en proie à quelque inquiétude sourde, qu'aucune cause apparente ne vient d'ailleurs justifier ; de fréquents soupirs, une vague tristesse, un penchant de plus en plus irrésistible à s'isoler de son entourage et à s'absorber en elle-même, tels sont les symptômes qu'on remarque en elle et qui ont frappé jusqu'à M. Michaud…

Mais l'honnête négociant n'a jamais cherché à approfondir ce qui se passe autour de lui : il aime tant sa femme, qu'il ne croit pas possible qu'elle ne l'aime pas, et cette tristesse qu'il remarque en elle, il est bien près de la partager, quand il songe que le ciel n'a pas béni leur union, et qu'il lui a refusé de beaux et joyeux

enfants, qu'il eût été si heureux de voir courir autour de lui.

Mme Michaud n'a jamais été mère, et peut-être est-ce là le regret qui la mine.

Quant à Lucienne, elle est depuis la veille seulement dans la maison, et son entrée y a produit l'effet d'un doux rayon de printemps.

Il est impossible aussi d'imaginer rien de plus charmant et de plus délicat que cette délicieuse enfant.

Lucienne a de beaux cheveux blonds qui encadrent harmonieusement le pur ovale de son frais visage… un teint de camélia rose, une taille élégante et souple, qui rappelle la gracilité des frêles arbustes, et ses grands yeux bleus, pleins de candeur étonnée, empruntent leurs plus grands charmes à la naïve ignorance de l'enfance.

Lorsque M. Michaud tourne ses regards du côté de Lucienne, on dirait que sa vue lui rafraîchit en même temps l'esprit et le cœur ; un soupir de satisfaction gonfle sa poitrine, et ses yeux cherchent le ciel, à demi voilés de larmes…

Nous avons dit ailleurs quels avaient été les commencements de Michaud ; fuyant la contagion funeste, l'atmosphère de vice et de crime qui planait sur le village de Saint-Georges, il était parti à pied, était arrivé à Paris sans ressources, à cet âge où chacun doit faire le rude apprentissage de la vie ; mais il avait une foi robuste et un cœur honnête !

Grâce à une certaine aptitude commerciale, grâce surtout à un travail acharné, à des privations de toute nature, à des habitudes d'économie dont nulle tentation ne put jamais le distraire, il se vit bientôt à la tête d'un petit capital. – Ce jour-là sa fortune fut assurée, car, ainsi que l'a dit si justement Jean-Jacques Rousseau, les premiers mille francs sont plus difficiles à gagner que le second million.

Ce second million, M. Michaud le possédait depuis longtemps, et il en était même, dit-on, à son troisième, quand nous pénétrons chez lui.

À ce moment, il était encore un peu souffrant de la blessure qu'il avait reçue quelques mois auparavant à Saint-Georges ; mais, en dépit des remontrances de sa femme, il avait recommencé à vaquer à ses occupations ; toutefois, malgré l'activité qu'il déployait, et bien qu'il apportât toute son attention à la conduite

de ses affaires, il était évident qu'une pensée obstinée pesait sur son esprit, et lui causait de fréquentes distractions.

Cette pensée était son supplice !… elle s'attachait à lui comme un remords, et il faisait de vains efforts pour l'éloigner.

Le bon et honnête homme ne pouvait songer sans une cruelle amertume, sans un douloureux déchirement, à l'attentat dont il avait été victime.

Il avait formé, naguère, de beaux projets !… il aimait son filleul avec une vive tendresse et une sainte affection, et plus d'une fois, en voyant le vide qui l'entourait, il avait rêvé de demander à l'adoption les joies que la paternité lui avait refusées.

Mais l'assassinat s'était chargé de déjouer tous ses rêves… et il en avait conçu un profond chagrin, qu'il mettait tous ses soins à cacher.

C'est sous l'empire de toutes ces impressions que M. Michaud venait de se tourner vers Lucienne, et qu'il s'était pris à contempler la jolie enfant avec un regard d'une mélancolique tendresse.

Un moment même il se leva et alla prendre dans ses mains le front de la jeune fille, qu'il baisa à plusieurs reprises :

– Eh bien ! ma belle Lucienne, lui dit-il, d'un ton dans lequel il mit tout son cœur, crois-tu que tu seras heureuse auprès de nous ?…

Lucienne leva sur lui son beau regard limpide et bleu :

– Pouvez-vous en douter ! dit-elle en joignant les mains.

Et, d'un accent attendri :

– Et tu nous aimeras bien, n'est-ce pas ?

– Oh ! je vous aime déjà !…

– Bien ! bien !… mon enfant, je sais que tu as un bon cœur… et je ne doute pas de toi… d'ailleurs, nous te connaissions déjà, ma femme et moi, et Paul nous avait dit combien tu étais digne de tous les soins dont il a entouré ton enfance.

Lucienne ne répondit pas tout de suite, mais elle se tourna vers Paul Mercier, qui lui souriait, et lui tendit les mains, avec un naïf et charmant abandon…

– Oh ! Paul… dit-elle alors, c'est notre providence, M. Michaud…

– Oui, tu as raison…

– Sans lui, ma mère serait morte de chagrin…

– Pauvre femme !…

– Aussi, après ma mère et après Dieu, Paul, tu sais bien, n'est-ce pas, que c'est toi que j'aime !…

Et en parlant ainsi, Lucienne laissa tomber sa tête sur la poitrine du jeune homme et se prit à sangloter…

Tout le monde était ému à l'entour, et pendant quelques secondes, un silence attendri régna dans ce petit groupe.

Mais un incident vint tout à coup les arracher à cette effusion des plus tendres sentiments.

Une rumeur s'était élevée du côté de la rue, et Paul se disposait à aller voir quelle en était la cause, quand M. Michaud appela un des garçons qui traversait la cour, et que cet appel fit accourir aussitôt.

Ce garçon représentait dans son expression la plus complète, ce que l'on est convenu d'appeler le voyou parisien… physionomie malingre, visage pâle, regard à la fois plein d'audace et d'humilité, allure vive et nonchalante en même temps ; enfin, un mélange hybride d'abrutissement et d'intelligence, à travers lequel il est facile de démêler une singulière aptitude à jouer toute espèce de rôle.

Celui-ci avait fait déjà ses preuves, puisqu'il arrivait en droite ligne du bagne, d'où il s'était échappé en compagnie de Blondel, et, si nous le présentons au lecteur sous le nom de Lorain, ce n'est pas à dire qu'il n'en ait pas un autre, sous lequel il nous est plus particulièrement connu.

Lorain et Lapostole n'étaient, en effet, qu'une seule et même personne.

– Eh bien ! dit Michaud, que se passe-t-il donc au dehors et d'où vient cette rumeur ?

– Ah ! voilà, patron, répondit Lapostole, c'est qu'il y a en ce moment une fameuse nouvelle qui fait le tour de Paris…

– Quelle nouvelle !… fit Michaud.

– Figurez-vous que demain, il y a, à Bicêtre, le départ de la chaîne…

Le front de Michaud se rembrunit.

– La chaîne ! dit-il avec un soupir…

– Et voyez la chance, poursuivit Lapostole, c'est demain dimanche que la chose a lieu, de sorte que l'on pourra s'en payer le spectacle gratis, avec le ferrement, le départ, tout le tremblement, quoi !…

Michaud remua tristement la tête.

– C'est un bien désolant tableau, mon ami, dit-il avec bienveillance, et si j'ai un conseil à te donner, c'est d'aller chercher ailleurs un autre genre de plaisir.

– Plus souvent ! repartit vivement Lapostole, ah ! c'est que vous ne savez pas, voyez-vous, il y aura là un gredin dont je tiens absolument à voir la mine au moment de l'opération du ferrement.

– Tu connais quelqu'un parmi ces malheureux ?…

– Oh ! de réputation, seulement.

– Et quel est le malheureux dont le supplice peut être pour toi un sujet de joie ? qu'a-t-il pu te faire pour exciter à ce point ta haine ?

– À moi, rien, mais à vous, patron.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que ce misérable est celui qui a voulu vous assassiner, pour prix de votre bonté.

– Joseph ? murmura Michaud.

– Oui, Joseph Marchal, qui va partir demain pour le bagne de Toulon ; et ce n'est pas précisément un voyage d'agrément, je vous l'affirme… quand on a à filer comme ça une vingtaine d'étapes à pied, avec une guirlande de fer qui vous serpente autour du corps, et des coups de bâton pour vous ouvrir l'appétit… mais celui-là, je le plaindrai quand j'aurai le temps ; il n'a que ce qu'il mérite, le gueux, et si je le tenais, lui et ses pareils, tenez, patron, aussi vrai que je m'appelle Lorain, je le traiterais comme le dernier des derniers…

– Allons, calme-toi, mon ami, fit Michaud, et encore une fois, renonce à un spectacle aussi odieux.

– Oh ! les voleurs et les assassins ! s'écria Lorain d'un air farouche, je ne sais pas si ça tient aux sentiments que j'ai sucés dans ma famille, mais moi je les hais, voyez-vous, oh ! je les hais…

Lorain était lâché ! il n'eût pas été facile de l'arrêter sur cette pente de l'exagération et de la véhémence… mais au moment où il gesticulait avec le plus de force, la porte treillagée du jardin s'ouvrit doucement, et une jeune fille s'approcha en tremblant du groupe formé par M. Michaud, sa femme, Lucienne et Mercier.

Cette jeune fille pouvait avoir vingt ans à peine ; elle était vêtue misérablement ; elle avait des traits abattus ; elle paraissait accablée par la fatigue, et c'est en se traînant, pour ainsi dire, qu'elle arriva jusqu'à M. Michaud.

Lapostole s'était rejeté en arrière, et la considérait avec attention.

– M. Michaud ! dit la jeune fille d'une voix brisée, et en se tournant humblement vers le négociant.

– C'est moi, mon enfant !… répondit ce dernier ; que me voulez-vous ?

Pour toute réponse, la jeune fille se laissa tomber à genoux, et lui saisit les mains, qu'elle baisa avec une filiale tendresse.

Michaud fit un mouvement.

Sous ses vêtements en lambeaux et couverts de poussière, sous le désordre de sa chevelure, malgré l'état d'abattement dans lequel elle se présentait, et la douleur empreinte sur son visage, il y avait encore tant de charme ingénu sur les traits de la jeune fille, tant d'humble prière dans son regard, tant d'honnêteté chaste dans son attitude, que chacun, autour d'elle, se sentit pénétré de sympathie, et que Michaud voulut la relever.

– Non, non ! laissez-moi, monsieur, dit la jeune fille, ma place est à vos pieds.

– Mais qui êtes-vous ?

– Qui je suis, monsieur Michaud !… je me nomme Michelette, et je suis la fiancée de Joseph Marchal !…

À ce nom, un murmure d'horreur circula dans le groupe ; Lapostole fit de grands gestes effarés, et Mme Michaud et Mercier reculèrent instinctivement avec un sentiment de répulsion.

Michaud et Lucienne seuls n'avaient pas bougé.

On eût dit, au contraire, que leurs cœurs s'étaient ouverts à la pitié, à la vue de cette douleur si vraie, et l'un et l'autre, la jeune fille et le vieillard, avaient échangé un regard dans lequel leur compassion hésitante s'était comme fortifiée et raffermie.

X

MICHELETTE

Il y eut un moment de silence pénible, pendant lequel on n'entendit que les sanglots de Michelette.

– Pauvre enfant ! murmura enfin Michaud, tu trouveras ici la pitié que tu mérites pour avoir aimé un pareil misérable.

Michelette releva son visage, baigné de larmes.

– Un misérable !... Joseph !... s'écria-t-elle avec désespoir... Oh !... tous... tous... ils le croient coupable... mon Dieu !... vous avez été trompé... comme les autres... comme ceux de Saint-Georges qui le repoussent, comme les juges qui l'ont condamné, comme tout le monde enfin, tout le monde, car il ne lui reste ici-bas, à mon pauvre Joseph, qu'un seul cœur, le mien, bien impuissant à le consoler, mais bien convaincu de son innocence.

Puis, se traînant aux pieds du négociant :

– Monsieur Michaud, lui dit-elle d'une voix étouffée par les larmes, écoutez-moi. J'ai fait quarante lieues à pied pour venir vous dire : il est innocent ! Car je le connais, voyez-vous, et malgré la honte et la misère qui l'accablent en ce moment, son plus grand désespoir, je le sais, comme s'il me l'avait dit, c'est de se savoir méprisé par vous, qu'il aimait et vénérait comme un père ; c'est de penser que vous avez pu le croire coupable. Oh ! je ne peux pas dire cela... non ! non ! S'il l'était, est-ce que je serais là, à vos genoux ? est-ce que j'aurais fait quarante lieues pour venir vous le dire ?... c'est impossible, cela... Tenez ! tout le long de la route, je m'arrêtais à chaque église qui se présentait à moi, et je priais Dieu avec ferveur... Eh bien ! l'aurais-je pu, si Joseph n'avait pas été innocent ?...

Et en parlant ainsi, la pauvre enfant attachait sur Michaud ses grands yeux noirs, où se lisaient la plus cruelle angoisse et la plus ardente prière.

– Ma pauvre enfant, lui dit Michaud, je ne puis vous dire une

parole contre laquelle se révoltent mon cœur, ma conscience et ma raison ; je ne puis vous déclarer que je crois à l'innocence de ce malheureux, quand son crime m'est prouvé jusqu'à l'évidence.

Michelette se releva et laissa tomber sur Michaud un regard triste et résigné :

– Vous êtes un honnête homme, monsieur Michaud, lui dit-elle, et vous regretterez un jour le mal que vous faites aujourd'hui à un pauvre innocent qu'un seul mot de vous pouvait sauver du désespoir. Adieu donc, monsieur, et pardonnez-moi d'être venue troubler une réunion de famille en vous rappelant un souvenir pénible !

Et comme elle faisait un mouvement pour se retirer, Mme Michaud l'arrêta :

– Mais, où allez-vous, et que comptez-vous faire en sortant d'ici ? lui dit-elle avec intérêt, qu'allez-vous devenir, surtout dans ce Paris, où sans doute vous n'avez ni amis ni famille ?

– Je ne reste pas à Paris, madame.

– Quelle est donc votre intention ?

– Je n'en ai qu'une, répondit simplement Michelette : Joseph va à Toulon, et je le suivrai… je partagerai sa honte, et je travaillerai pour adoucir sa misère… à deux, le fardeau sera moins lourd, et je le trouverai bien léger, quand je le verrai un peu consolé… Si je lui reste seule en ce monde, je veux, du moins lui rester tout entière.

– Ah !… que n'avait-il votre cœur !… s'écria Michaud, par un mouvement irréfléchi.

Michelette se retourna vivement et sentit un flot de larmes monter à sa gorge et l'étouffer.

– Mais comment donc faire pour vous convaincre ?… dit-elle, en tordant ses bras de désespoir, oh ! si vous le connaissiez !… Tenez… savez-vous ce qu'il a fait ? savez-vous ce que je lui dois, à ce malheureux que vous accablez sous votre mépris ! Écoutez !… vous savez ce que sont les Salviat de Saint-Georges, n'est-ce pas ? eh bien ! moi, je suis une Salviat, monsieur Michaud… j'appartiens à la pire des familles qui portent ce nom maudit ; c'est vous dire quels principes ont pénétré mon cœur, quel langage et quelles actions ont frappé mes oreilles depuis mon enfance. J'ai entendu dire que le corps pouvait s'habituer au poison ; il en est de même du cœur et de l'âme, or, tout ce que je respirais étant empoisonné,

il arriva qu'un jour j'étais pervertie, corrompue, entièrement perdue, sans même en avoir le soupçon. C'est alors que je connus Joseph ; je l'aimai, et il n'eût tenu qu'à lui d'achever l'œuvre commencée par ma famille ; rien n'eût été plus simple, plus naturel, et même plus excusable, car lui aussi avait grandi comme moi au milieu de cette atmosphère de vice et de corruption… Mais le cœur de Joseph était un cœur d'or, monsieur ; il avait traversé la boue sans se salir, et loin de profiter de mes mauvais instincts, il entreprit, au contraire, de les détruire. La tâche fut longue, ingrate, pénible ; rien ne rebuta sa générosité ; il m'aimait aussi, lui, mais il voulait me sauver… il lutta contre moi, il lutta contre lui-même, et aujourd'hui je lui dois plus que la vie, puisqu'il a fait de moi une honnête femme… Voilà l'homme qu'on accuse d'avoir voulu assassiner son bienfaiteur ; monsieur Michaud, dites, croyez-vous encore que cela soit possible !…

Michaud était ému, et presque ébranlé.

– Cela me paraît impossible comme à vous, répondit-il, et cependant il faut bien que je croie au coup de couteau dont j'ai failli mourir, et dont la cicatrice est à peine fermée ; il faut bien que je croie qu'une main a porté ce coup, et cette main est celle de l'homme qui a été trouvé seul près de moi, au moment même où je venais de tomber baigné dans mon sang.

– Oui, dit Michelette, tout le condamne, Dieu seul sait la vérité et peut le sauver.

– Mais vous-même, mon enfant, insista Michaud, croyez-vous que vous soyez bien raisonnable, dans votre projet de le suivre…

– Et pourquoi donc ?

– Mais il y a deux cents lieues à faire à pied.

– Eh ! ne les fera-t-il pas, lui ! s'écria Michelette, ne les fera-t-il pas… avec la chaîne aux pieds…

– Écoutez, dit Mme Michaud, ce que vous voulez faire est insensé… restez plutôt près de nous… nous vous donnerons du travail… une occupation… et vous trouverez ici une affectueuse sympathie, qui vous aidera à oublier une partie de vos chagrins…

Michelette eut un regard céleste à cette proposition.

– Ce que vous m'offrez là, madame, dit-elle avec attendrissement, eût été la réalisation du plus beau rêve de ma vie ; mais il va souffrir, lui, songez-y donc ; la douleur, les privations, la honte, le désespoir, voilà de quoi va se composer sa

vie ; vous voyez bien que je ne puis rester ici, et qu'il faut que je partage son sort, puisque c'est le seul moyen de l'adoucir.

– Rien ne peut vous faire changer de résolution ? dit Michaud.

– Rien !… répondit Michelette.

– Vous voulez partir ?

– Demain.

– Eh bien ! acceptez au moins cette petite somme, mon enfant, et qu'elle vous aide à supporter les rudes épreuves qui vous attendent.

Et Michaud tira son portefeuille de sa poche… mais avant qu'il en eût extrait un billet de banque, Michelette le repoussa doucement du geste…

– De l'argent ! dit-elle vivement, oh ! ce n'est pas pour cela que je suis venue… et tant que vous le croirez coupable, monsieur, Joseph ne me pardonnerait pas de l'avoir accepté…

Et saluant sur ces mots, elle partit en faisant des efforts pour dissimuler sa lassitude.

Michaud la regarda s'éloigner avec tristesse.

– Tenez ; dit-il à Lucienne, en lui mettant dans la main un billet de banque, de vous, peut-être, l'acceptera-t-elle.

Lapostole était présent à cette générosité ; il vit le billet disparaître dans la bourse de Lucienne, et poussa un soupir.

– Comme il gaspille l'argent, cet homme-là ! murmura-t-il, en haussant les épaules… ce billet-là ferait si bien dans la poche d'un bon zig !…

Cependant, Lucienne avait couru après Michelette, qui marchait lentement ; elle la rejoignit sous la porte cochère…

– Michelette ! appela-t-elle d'une voix presque suppliante.

Celle-ci se retourna à cet appel et aperçut avec surprise la jeune fille debout à ses côtés.

– Vous m'avez appelée ? demanda-t-elle.

– Oui, répondit Lucienne avec embarras.

Puis s'enhardissant un peu, et se rapprochant de la pauvre fiancée de Joseph.

– Michelette… ajouta-t-elle à voix basse, moi, je crois à l'innocence de celui que vous aimez, et j'espère bien que vous ne

me refuserez pas…

En parlant ainsi, elle lui tendit la bourse dans laquelle elle avait placé le billet de Michaud.

Michelette la regarda stupéfaite, et pour ainsi dire sans comprendre.

– Comment ! balbutia-t-elle… vous !… mais je ne vous connais pas.

– Qu'importe !

– Vous connaissez Joseph, peut-être.

– Non plus.

– Mais quel sentiment ?…

Lucienne eut un sourire angélique.

– Je vous ai vue pleurer, Michelette, répondit-elle, et j'ai compris à vos larmes, qu'une douleur aussi sincère ne pouvait avoir pour objet qu'un honnête homme.

– Et vous m'avez crue, n'est-ce pas ?… insista Michelette, avec un regard plein d'orgueil.

– Je vous crois encore… Prenez… prenez…

Mais Michelette ne savait pas même ce que lui proposait Lucienne ; elle prit machinalement la bourse qu'elle lui tendait, et garda ses deux mains, qu'elle baisa avec transport…

– Merci… merci, dit-elle en sanglotant… vous êtes bonne, vous, mademoiselle ; vous avez compris ce qui se passait en moi, et ce que j'ai dû souffrir.

Puis, elle releva la tête, et se prit à la considérer avec attention… et en la voyant si ingénue et si douce, elle se sentit pénétrée d'une émotion extraordinaire.

– Oh ! je ne vous oublierai jamais, dit-elle enfin… en priant pour lui, je prierai aussi pour vous… et s'il est un nom que vous aimez, s'il est un être sur lequel vous voulez appeler la bonté du ciel, dites-le-moi, ma belle demoiselle, et Michelette aimera cette personne comme elle vous aime !…

Lucienne lui serra les mains.

– Eh bien ! répondit-elle, les yeux voilés, baignés de larmes… priez aussi pour ma mère !

Et elle s'éloigna lentement, et se retournant à chaque pas, pour

saluer du geste celle qu'elle quittait.

De son côté, Michelette s'était remise à marcher vers la porte de la rue.

Mais les violentes émotions qui venaient de l'ébranler, jointes à l'excès de la fatigue, et peut-être à la faim, la brisèrent tout à coup, et au moment où elle allait franchir la porte cochère, elle chancela, fit quelques pas encore, et finit par s'affaisser brusquement sur elle-même.

Elle était évanouie !…

– Eh bien ! eh bien ! est-ce qu'on va se trouver mal, maintenant, cria tout à coup une voix sous le hangar des marchandises.

C'était Lapostole, qui l'avait suivie des yeux, avec un intérêt des plus vifs, et qui, la voyant s'évanouir, s'était précipité, pour la recevoir dans ses bras, avec une sollicitude des plus touchantes.

– Pauvre enfant !… ajouta-t-il, d'une voix qui voulait simuler l'émotion, et en la soutenant d'une main, pendant que l'autre s'égarait dans la poche de la jeune fille, si on n'avait pas été là, cependant, elle aurait pu se faire beaucoup de mal !…

Il n'acheva pas…

Lucienne avait poussé un cri d'effroi en voyant tomber Michelette, et elle venait à son secours, pendant que de la rue, un jeune homme pénétrait en même temps qu'elle sous la porte cochère.

Le jeune homme et la jeune fille se rencontrèrent auprès de Michelette évanouie.

– Monsieur Maurice ! fit Lucienne, en devenant rouge.

– Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme, j'ai entendu votre cri, et comme je passais…

– Mais il faut secourir cette enfant…

– Pourquoi ne la transporterions-nous pas chez M. Michaud ?…

– Non… non… pas ici… interrompit vivement Lucienne, mais on pourrait… mon Dieu ! c'est la fatigue… la faim !…

– Si vous le voulez… j'irai chercher une voiture.

– Oui, c'est cela, monsieur Maurice… prenez une voiture… conduisez Michelette dans un hôtel convenable, et veillez surtout à ce que l'on ait bien soin d'elle.

– Cela sera fait…

– Voilà qu'elle revient à elle… M. Michaud m'attend… Je vous la recommande, monsieur, et… oserai-je vous prier de venir dire à mon oncle Mercier, comment vous aurez quitté ma protégée.

Maurice resta ébloui sous le regard dont Lucienne accompagna ses paroles.

– Demain, mademoiselle, répondit-il, demain je viendrai vous donner des nouvelles de cette jeune fille.

Lucienne avait disparu ; Maurice souleva avec précaution Michelette, qui revenait à elle, et aidant ses pas, encore chancelants, il gagna la rue, en la rassurant de son mieux…

Seulement, il avait à peine fait dix pas, qu'il s'arrêta tout à coup. Son nom venait d'être prononcé à ses côtés.

Il se retourna… et aperçut Blondel ; sans savoir pourquoi, il tressaillit à la vue de cet homme.

– Vous, monsieur ! dit-il avec étonnement.

– Et pourquoi pas ? fit Blondel, sur un ton léger.

– Alliez-vous donc chez M. Michaud ?

– Non pas précisément…

– Mais comment se fait-il ?…

– Eh parbleu !… par un motif bien simple, je vous rencontre ici, parce que je ne vous ai trouvé, ni rue de Provence, ni rue de Chateaubriand.

– C'est donc moi que vous cherchez ?

– Vous l'avez dit.

– Et que me voulez-vous ?…

– Je veux avoir quelques instants d'entretien avec vous :

– Mais…

– Mais vous ne pouvez me les accorder en ce moment, puisque Mlle Lucienne vous a chargé de veiller sur cette jeune fille. Seulement, je viens vous proposer un moyen de tout arranger.

– Voyons.

– Et d'abord, mon cher ami, vous êtes d'un âge où il ne vous est guère permis de vous occuper d'une jeune fille, sans courir le risque de la compromettre.

– Eh bien ?

– Eh bien ! avez-vous confiance en moi ?

– Vous m'avez rendu un service que je n'oublierai jamais.

– À merveille !… Et si je vous dis que je me charge de Michelette, et que je réponds d'elle, me croirez-vous ?

– Sans doute.

– D'ailleurs, je vous donnerai l'adresse du logis où je vais la faire conduire, et en me quittant, vous pourrez aller vous assurer par vous-même que tout a été fait convenablement.

– S'il en est ainsi…

– C'est convenu ?

– Soit.

Blondel fit entendre alors un coup de sifflet, et au même instant une ombre se détacha d'un coin de rue, glissa rapidement le long des maisons et vint droit à Blondel.

– Maclou, dit ce dernier au carrier, cette jeune fille est trop faible pour marcher ; accompagne-la jusqu'à cette voiture, et veille sur elle avec autant de soins et de prévenances que si c'était ma propre fille.

Et se tournant vers Michelette :

– Fiez-vous à moi, mon enfant, ajouta-t-il, cet homme m'est tout dévoué, et avec lui, vous pouvez être sans crainte.

– Eh ! que puis-je craindre, maintenant ? répondit tristement Michelette.

– Tu la conduiras à *l'Hôtel de Hongrie*, dit Blondel au carrier, tu la laisseras seule dans la voiture et tu monteras sur le siège avec le cocher.

– Suffit !

Dès que la voiture qui emportait Maclou et Michelette eut disparu à l'angle de la rue, Maurice se retourna vers Blondel, et arrêtant sur lui un regard fixe et clair :

– Voyons, monsieur, lui dit-il d'une voix ferme, nous voici seuls maintenant, et vous allez m'expliquer…

Blondel sourit.

– Voilà bien la jeunesse, dit-il avec enjouement, toujours ardente et vive… et ne cherchant dans le fait qui la frappe, que le

fait même, et jamais la cause qui l'a produit… Tenez, Maurice, je vais vous dire une chose qui va vous étonner : dès le jour où je vous ai rencontré, je me suis senti attiré vers vous par une de ces mystérieuses sympathies contre lesquelles le cœur est sans défense ; et, voyez la différence qu'il y a entre nous, je ne me suis même pas demandé, à ce moment, pourquoi je vous trouvais dans ce bouge mal famé, où ne vont guère que les mendiants voleurs ou les repris de justice ; le jour où je vous ai vu, j'ai deviné une souffrance sous la pâleur de votre front, un mystère dans l'éclat voilé de votre regard, je me suis dit : voilà un enfant perdu au milieu de ce monde de honte et de fange… et, s'il a besoin d'un dévouement inattendu, je serai là pour le sauver !

– Et vous m'avez sauvé, en effet !… s'écria Maurice avec chaleur.

– Mais enfin, que veniez-vous faire au *Petit-Pot* ?…

– Un motif puissant m'y attirait.

– Lequel ?…

– On m'avait écrit le matin, que j'y trouverais une personne qui devait me dire le nom de ma mère !…

– Vous l'ignorez donc ?

– Oui, monsieur.

– Vous êtes seul au monde ?

– Tout à fait seul…

– Et vous n'avez jamais connu votre père ?

– Jamais.

– Au moins, vous avez fait des recherches ?

– À quoi bon !… fit Maurice en remuant tristement la tête, il y a eu une honte sur mon berceau,… et mes démarches n'aboutiraient qu'au déshonneur de ma mère !

Blondel se tut.

Ils marchaient l'un à côté de l'autre, – Blondel silencieux, – Maurice en proie à une tristesse amère.

Tout à coup le forçat s'arrêta.

– Vous avez raison… dit-il alors, la honte de votre mère… c'est là le mystère qu'il vous est défendu d'éclaircir… et cependant, j'avais pensé à autre chose.

– Vous !… fit Maurice.

– Oui, poursuivit Blondel, il me semblait que, tout en respectant un secret où le déshonneur tient la plus grande place, il y avait à se demander si le fils, en pareil cas, n'avait pas une grave et terrible mission à remplir.

– Laquelle ?

– La vengeance…

– Comment !…

– Et !… croyez-vous, Maurice, que votre mère n'ait pas souffert… Croyez-vous qu'il n'y ait pas dans son passé quelque drame effrayant dont le souvenir la poursuit encore, peut-être. – Enfin, ne pouvez-vous supposer qu'il y a eu du sang de répandu à côté de votre berceau.

– Mais qu'en savez-vous ?

– Je le sais.

– Vous connaissez donc ma mère ?

– Je la connais.

– Ah !… nommez-la-moi, monsieur, par pitié, par grâce… dites-moi son nom !…

Blondel demeura un moment silencieux, puis, arrêtant son regard sur le jeune homme, qui attendait sa réponse avec une anxiété poignante :

– Maurice, lui dit-il à voix lente, ce que vous me demandez-là est grave. – J'y songerai, et, dans quelques jours, je pourrai peut-être vous donner une réponse qui vous satisfera.

– Mais d'ici là ? insista le jeune homme.

– D'ici là, mon ami, restez tranquille et attendez… Seulement, quoi qu'il arrive… quoi que l'on vous dise de moi… quelque rôle que vous me voyiez jouer, demeurez inébranlable dans la confiance que je vous demande !… me le promettez-vous ?

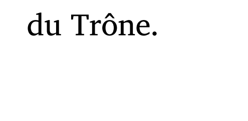
– Ah ! sur mon honneur !

– J'y crois !… À bientôt donc !

– À bientôt… monsieur, à bientôt !

Maurice serra avec effusion les mains du forçat, et celui-ci ne tarda pas à s'éloigner dans la direction du faubourg Saint-Antoine.

Une demi-heure après, il arrivait au rond-point de la barrière



du Trône.

XI

LE BOURREAU DU BAGNE

Il y avait alors, au rond-point de la barrière du Trône, une immense étendue de terrains vagues qui semblaient n'appartenir à personne, et sur lesquels s'élevaient de loin en loin quelques misérables cabanes, habitées par des locataires qui auraient été fort empêchés de produire un état civil quelconque.

L'aspect de ces terrains a un peu changé depuis ; quelques rares constructions y ont été édifiées, le désert se transforme insensiblement, et, avant dix ans, il sera peuplé.

À l'époque où nous avons placé ce récit, une des cabanes dont nous parlions plus haut, occupait l'angle formé par l'avenue de Saint-Mandé et par l'allée circulaire, qui en était le plus bel ornement, mais dont on a depuis décimé les arbres pour les besoins des squares de la capitale.

La cabane avait deux fenêtres, et une porte donnant sur l'avenue ; – des volets cachaient hermétiquement les fenêtres, et, quant à la porte, nul n'eût pu dire qu'il l'eût jamais vue ouverte.

À son aspect morne et sombre, au silence lugubre qui régnait alentour, on pouvait penser que cette cabane était inhabitée. – Il n'en était rien. – Deux êtres humains y vivaient depuis longues années, et ce n'est que par hasard que quelques curieux obstinés étaient parvenus à constater leur présence.

Deux êtres singuliers, d'ailleurs, – un homme et une femme, – dont, malgré les plus ardentes recherches, on ne put jamais connaître l'histoire. Tout ce que l'on apprit d'eux, c'est que la femme appelait son homme *Lebuteux*, et que l'homme appelait sa femme la *Chienne*.

Ces indications, le lecteur les trouvera bien faibles sans doute, mais nous pouvons les compléter par des renseignements qui ne manquent pas d'intérêt, et que nous empruntons sommairement aux dossiers de la police.

Lebuteux était originaire de Saint-Mathieu, village situé à peu de distance de Montdidier. D'abord garçon boucher chez son père, il s'était de bonne heure familiarisé avec le sang, et avait grandi, assommant et équarrissant, aux applaudissements des gens du métier, qui s'étonnaient à juste titre, de voir un enfant de douze à quinze ans déployer tant d'ardeur et tant de sang-froid en même temps, dans des opérations où le cœur fait souvent défaut aux employés les plus endurcis.

Lebuteux perdit bien vite à ce métier le peu de sensibilité dont la nature l'avait doué ; il se développa d'ailleurs extraordinairement dans ce rude apprentissage, et, quand il atteignit sa vingtième année, on le citait déjà dans le pays comme un modèle de force, de cynisme et de brutalité.

Le jeune homme n'était cependant pas grand ; trapu, large des épaules, les cheveux bien plantés et poussant dru, jusque sur son front déprimé, avec deux regards ombragés d'épais sourcils, la poitrine et les mains velues, il avait plutôt l'aspect d'une bête fauve que celui d'un homme, et l'on évitait avec soin non seulement toute querelle, mais même tout contact avec lui.

Vers cette époque, il s'établit entre lui et une jolie fille, du nom de Céleste, des relations qui produisirent un certain scandale dans Saint-Mathieu.

La jeune fille était sage, à peu de chose près ; elle appartenait à une famille relativement honorable, et l'on se demandait comment elle avait pu s'oublier à ce point de se donner à ce bouledogue que l'on appelait Lebuteux.

C'est que Lebuteux n'avait pas attendu que Céleste se donnât ; du jour où le désir était entré en lui, il avait résolu qu'elle lui appartiendrait, et la violence lui avait livré ce qu'il ne pouvait espérer obtenir de l'amour.

Un soir, il attendit Céleste au coin d'un épais taillis, près duquel il savait qu'elle devait passer, et se jetant sur elle avec l'impétuosité et l'ivresse du désir brutal, il l'effraya à un tel point, que la pauvre enfant ne put pas même tenter une résistance qui eût d'ailleurs été inutile.

Quand elle revint à elle, Lebuteux était à ses côtés ; il la souleva dans ses bras puissants et se mit à la considérer avec des yeux où la menace avait succédé au désir assouvi.

– Céleste, lui dit-il alors, écoute-moi, et retiens bien surtout ce que je vais te dire… Si tu rapportes à Saint-Mathieu un mot de ce

qui s'est passé ce soir entre nous, si tu oses dire que je t'ai violentée, et que tu cherches à mettre les gens de justice là-dedans, je te jure, foi de Lebuteux, que je te tuerai sans pitié !…

Céleste connaissait de réputation celui qui lui parlait ainsi… et elle savait quelle terreur son nom inspirait déjà… elle baissa les yeux, rougit et soupira.

– Je ne dirai rien… balbutia-t-elle.

– C'est bon… Mais, ce n'est pas tout… ajouta Lebuteux.

– Qu'est-ce donc ?

– Je veux que tu reviennes !

– Oh ! jamais.

– Je le veux ! te dis-je.

Céleste fit un mouvement pour se soulever, mais le garçon boucher lui prit le bras avec autorité et la contint.

– Ô mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

– Eh bien ? insista Lebuteux.

Céleste ne put soutenir l'éclair qui s'alluma à ce moment dans son regard, et elle prit sa tête dans ses mains…

– Je viendrai ! je viendrai ! dit-elle sans force et en proie à une terreur sans nom.

Explique qui le pourra ce phénomène moral. – Céleste revint, ainsi qu'elle l'avait promis… et d'abord ces rendez-vous furent pour elle une sorte d'épouvantail, et elle n'y pouvait penser sans frissonner… puis, peu à peu elle s'habitua à cette situation exceptionnelle, et qui le croirait ! elle finit par accepter cette honte que, du reste, l'épouvante inspirée à tous par Lebuteux lui rendait facile à porter.

Tout grossier qu'il était, Lebuteux avait une qualité que les filles bien avisées apprécient, dit-on, particulièrement à la campagne. – Il était intéressé et avait de l'ordre. – Or, Céleste lui plaisait : elle devait avoir un jour un patrimoine présentable, quelque chose comme deux ou trois mille francs, et le garçon boucher avait déjà calculé qu'en l'épousant, il se trouverait à la tête d'un capital qui lui permettrait de s'établir à son compte.

Il n'en fallut pas davantage pour que Céleste vit là un avenir que beaucoup de ses compagnes eussent envié, et pour que Lebuteux, de son côté, songeât sérieusement à rendre définitive

une liaison qui, dans le principe, n’avait dû être que passagère.

Malheureusement, ces plans, qu’ils firent séparément d’abord, et qu’ils se communiquèrent bientôt l’un à l’autre, ces plans furent la cause qui les perdit tous deux.

Céleste n’avait plus que son père mais le père Charlot, comme on l’appelait, était un homme de cinquante ans, droit, sain, robuste, et dont l’allure, nerveuse et forte, laissait facilement deviner qu’il n’était pas disposé à quitter ce monde pour l’autre, bien qu’on le dise meilleur.

Lebuteux attendit un an – mais au bout de l’année, il trouva que le père mettait trop de temps à s’en aller, et, dès ce moment, il commença à se demander s’il n’y avait pas un moyen d’obtenir tout de suite ce qu’il ne pouvait espérer que dans un avenir très éloigné.

Le moyen ne fut pas long à imaginer, et un matin, Charlot fut trouvé mort dans son lit.

Il avait été assassiné dans la nuit.

La justice instruisit, on rechercha quel avait pu être le coupable, et presque aussitôt, des charges accablantes désignèrent Lebuteux comme ayant dû commettre le meurtre.

Le misérable avait traité le père Charlot comme il avait l’habitude de traiter ses bestiaux, et c’était avec l’instrument ordinaire de son métier qu’il s’était débarrassé de sa victime.

Il fut arrêté avec Céleste, qui l’avait assisté dans son crime, et après des débats fort courts, tant les faits étaient évidents, ils furent condamnés, le premier à vingt années de travaux forcés, et la seconde à quinze années de réclusion.

L’un et l’autre avaient subi leur peine entière, et quand Lebuteux était sorti du bagne de Brest, il avait trouvé Céleste disposée à renouer des relations qui cependant avaient si tristement influé sur sa destinée.

C’est alors qu’ils étaient venus à Paris, et s’étaient établis au rond-point de la barrière du Trône.

Le séjour de Lebuteux à Brest n’avait pas adouci son caractère et il n’y avait pas précisément pris des leçons de sensibilité. Son allure farouche, ses instincts sanguinaires s’y étaient au contraire développés davantage, et c’était même cette insensibilité qui l’avait désigné dès l’abord au choix des administrateurs pour exercer les plus terribles fonctions du bagne.

Pendant dix ans, Lebuteux avait rempli l'office de bourreau…

Certes, ce sont là d'horribles fonctions, auxquelles on chercherait vainement une analogie avec celles qu'exerce le bourreau, au sein des sociétés modernes !

Au bagne le bourreau est un être à part, qui vit seul, entouré du mépris de tous, et que menace incessamment, à toute heure de jour et de nuit, la haine de ceux qu'il a frappés, ou qu'il peut être appelé à châtier !

Mais Lebuteux était un être d'exception lui aussi, et il n'avait jamais éprouvé le besoin d'éveiller une sympathie quelconque autour de lui ; il lui suffisait, en tout temps, d'inspirer la crainte… et cette besogne qu'on lui confiait répondait trop bien, pour qu'il la refusât, aux appétits et aux instincts de sa nature.

Jusqu'alors, il avait pour ainsi dire étouffé au milieu de cette atmosphère épaisse et lourde des salles du bagne ; sa poitrine n'y respirait plus à l'aise… Il était devenu sombre, taciturne, et une sorte de mélancolie sauvage s'était emparée de lui.

Mais au premier patient qu'on lui remit, dès qu'il sentit entre ses mains énormes la corde goudronnée et noueuse qui servait d'instrument de supplice ; quand surtout il eut commencé à appliquer sur le corps nu de la victime les premiers coups de garcette, alors ses poumons parurent se dilater, son œil perdit soudain son atonie, et une heureuse satisfaction se répandit sur ses traits.

Lebuteux était là dans son élément ; il venait de deviner sa vocation…

Cet homme était un bourreau !

La vue du sang l'enivrait, les cris de ses victimes lui communiquaient une exaltation fiévreuse.

Et que l'on ne croie pas que nous exagérions à plaisir le tableau, nous avons en mains les preuves de ce que nous avançons.

À Rochefort, dit un livre qui fait presque autorité dans la matière, un forçat, nommé *Jean le Bourreau*, s'exaltait tellement, quand le sang venait à jaillir, qu'il fallait des agents près de lui, pour l'empêcher de prolonger le supplice au delà du terme.

Un jour il eut, dit-on, à appliquer vingt coups de garcette à son propre neveu, et celui-ci faillit en mourir !

C'est ainsi que Lebuteux avait fait son temps au bagne de Brest.

Comme il recevait une haute-paye pour les fonctions qu'il exerçait, et qu'il avait d'ailleurs beaucoup d'ordre, il avait pu y amasser une somme assez ronde. Aussi, est-ce, pour ainsi dire, à regret qu'il en était sorti, pour venir se fixer à Paris, aux environs de la barrière du Trône.

Comment vivait Lebuteux depuis qu'il habitait cet endroit isolé, de quoi vivait-il avec sa femme ? c'est ce que le lecteur saura bientôt.

Donc, ce soir-là, l'ex-bourreau était seul avec Céleste.

La nuit était venue depuis longtemps ; – une chandelle éclairait le taudis ; Lebuteux et Céleste avaient fini leur repas ; le premier fumait sa pipe, tandis que la seconde rapiéçait un méchant drap de serpillière.

Autour de la maison, le silence le plus profond régnait, et l'on n'entendait de temps à autre que le bruit des lèvres du bourreau, qui lançait vers les solives du plafond la fumée épaisse et âcre de sa pipe.

En ce moment Céleste releva la tête et arrêta ses deux regards clairs et vifs sur son homme.

– C'est égal !… dit-elle comme si elle eût répondu à une observation antérieure, tu diras tout ce que tu voudras, mais c'est bien singulier tout de même qu'il ne soit pas venu encore.

– Oh ! ça ne peut pas tarder… répondit laconiquement Lebuteux.

– Tu es sûr, au moins, qu'il est à Paris ?

– À preuve que l'Écossais s'est fait démolir l'autre soir, au *Petit-Pot*.

– Mais qu'est-ce que ça prouve.

– Ça prouve qu'il n'y a qu'un homme capable de démolir Mac-Bell, et que cet homme c'est Blondel…

L'homme et la femme se turent sur ces mots, ils prêtèrent l'oreille… On venait de gratter à la porte.

– As-tu entendu ? fit la *Chienne* à voix basse.

– Oui… Tais-toi… répondit Lebuteux en posant sa pipe sur la table et en tirant un pistolet de sa poche.

Il y eut un moment de silence, après lequel on gratta de

nouveau.

– Encore !… dit Céleste.

– Qui cela peut-il être ?…

– La *Rousse*…

– Jappe un peu… pour voir… ordonna Lebuteux.

Alors la femme se mit à grogner et à aboyer avec une telle force et un si réel talent d'imitation, qu'on eût pu croire, un instant, qu'un molosse venait de se réveiller irrité, au bruit provenant de l'extérieur…

C'était vraisemblablement à ce talent que Céleste devait le sobriquet dont Lebuteux l'avait gratifiée.

D'ordinaire ses aboiements éloignaient les indiscrets ou les curieux, mais cette fois ils n'eurent pas leur succès habituel, et ce fut un éclat de rire ironique qui leur répondit :

– Pas mal, la *Chienne* !… pas mal !… dit gaiement une voix du dehors, mais je la connais celle-là, et tu peux ménager tes effets pour une meilleure *occas !*… Ouvre !

Lebuteux s'était déjà levé, et était allé à la porte.

– C'est lui ! dit-il vivement, c'est Blondel.

Et il ouvrit.

C'était Blondel, en effet ; il tendit la main à Lebuteux, serra également celle de la *Chienne*, et alla s'asseoir sur la chaise que l'ex-bourreau lui présentait.

– Je t'attendais, dit ce dernier.

– Tu savais donc que j'étais à Paris ?

– Depuis huit jours.

– Oui te l'a dit ?

– Crampon.

– Ah ! ah !… dit Blondel, comme ça se trouve ! C'est justement au sujet de son compagnon que je viens te parler.

– L'Écossais ?

– Lui-même.

Lebuteux s'assit, et Céleste se prit à écouter.

– Mais d'abord, reprit Blondel, j'ai besoin de savoir de toi quelques renseignements qui m'intéressent par-dessus tout… Je

t'ai envoyé régulièrement mes instructions, par ceux qui sont partis ou qui se sont évadés du *pré*… As-tu fait ce que je t'ai dit ?

Pour toute réponse, Lebuteux se leva et alla prendre dans un grand bahut, placé auprès de son lit, un registre qu'il revint ouvrir devant Blondel.

– Regarde ! dit-il, avec un sentiment très prononcé de vanité.

Ce registre contenait une nomenclature complète de tous les forçats des bagnes de France, avec leurs numéros matricules en regard, ainsi que la liste des crimes que chacun d'eux avait commis.

Blondel le feuilleta pendant quelques minutes sans prononcer une parole, et le ferma enfin, avec un geste qui témoignait de sa satisfaction.

– C'est bien ! reprit-il, j'aurai occasion, avant peu, de consulter ce livre d'or du crime, et je te demanderai alors communication de cet important document… Aujourd'hui, et avant d'arriver à l'Écossais, il faut que tu me dises deux choses.

– Lesquelles ?

– T'es-tu occupé de rechercher une certaine femme du nom de Pauline Cormier, qui a autrefois habité à Paris, rue d'Assas, 24.

– J'ai fait les démarches nécessaires pour cela.

– Et as-tu trouvé ?

– Tout récemment.

– Eh bien ?

– Cette femme existe.

– Et elle est à Paris ?

– Depuis peu.

– Tu en es sûr ?

– Elle habite rue du Cherche-Midi, 40.

Blondel se tut, passa sa main sur son front où perlait une sueur froide, et fit quelques tours dans la chambre.

Quand il revint s'asseoir en face de Lebuteux, il était redevenu calme et impassible.

– Autre chose… dit-il d'une voix ferme, il y a eu, dans les environs de Saint-Georges, un assassinat commis sur la personne de M. Michaud. Joseph Marchal a été arrêté comme coupable de

ce crime… mais ce n’est pas lui qui est l’assassin.

– Non ! répondit Lebuteux.

– C’est Salviat, sans doute ?

Lebuteux hésita à répondre.

– Tu te tais ! fit Blondel étonné.

– Oh !… voilà la chose, dit Lebuteux. Céleste est un peu alliée aux Salviat, et elle hait les Marchal… alors…

– Enfin, la vérité ?…

– La vérité est que c’est Eugène qui a fait le coup.

– C’est tout ce que je voulais savoir, dit Blondel en se levant ; et, maintenant, arrivons à l’Écossais. – Cet homme est l’âme damnée du comte de Précigny, et pendant les années que j’ai passées à Brest, je t’ai raconté ce que je voulais faire du comte. Mac-Bell est adroit, il est audacieux ; on me l’a opposé comme un rival ; eh bien ! je veux que cette rivalité cesse. Je sais, d’ailleurs, qu’ils en veulent à un enfant auquel je m’intéresse.

– Maurice Dubreuil, interrompit Lebuteux.

– Tu le connais ?

– Crampon m’en a parlé.

– Et que t’en a-t-il dit ?

– Ils veulent le tuer.

– J’en étais sûr ; mais il ne réussira pas.

– Hâte-toi alors, car l’assassinat est résolu ; et qui sait si en ce moment…

– Ah ! malheur ! malheur à lui s’écria-t-il avec une fureur contenue… Lebuteux… d’ici trois jours, tu convoqueras les anciens.

– Ce sera fait…

– D’ici trois jours, tu feras prendre Mac-Bell.

– Tu seras obéi.

– Enfin, dans trois jours, apprête-toi, mon vieux fagot, car il y aura ici une exécution capitale.

Lebuteux ne répondit pas. Blondel lui serra la main, ainsi qu’à Céleste, et se hâta de s’éloigner.

Mais il est temps de revenir à la pauvre Michelette, que nous

avons laissée au moment où elle montait dans un fiacre, dont le siège était fraternellement occupé par le cocher et par Maclou.

La voiture roula une demi-heure, à travers les rues de Paris, et alla s'arrêter rue Copeau, à la porte d'une pension bourgeoise qui jadis avait été un hôtel, et conservait encore son enseigne : *Aux Trois-Maures*.

Mme Gauthier, la maîtresse de l'établissement, accourut aussitôt de l'intérieur, vivement désireuse de connaître le nouvel hôte que lui adressait sa bonne étoile.

Mme Gauthier était une femme de cinquante ans, toute ronde, toute replète, le visage frais et reposé, avec l'œil vif et inquisiteur, la lèvre mince, et ce sourire immobilisé, pétrifié, sans vie, sans signification, qui distingue les gens obligés de plaire à tous.

À l'aspect de sa cliente, le sourire de Mme Gauthier se modifia sensiblement, et à mesure que son regard de commissaire-priseur inventoriait le triste costume de Michelette, et constatait dans la voiture une complète absence de bagages, ce sourire prit peu à peu le caractère d'une grimace qui n'avait rien de gracieux ni d'hospitalier.

– Bonjour, mère Gauthier ! dit alors une voix derrière elle.

Elle se retourna et reconnut Maclou le carrier, pour lequel elle rattrapa un lambeau du sourire qui allait lui échapper.

– C'est vous qui m'amenez ça ? lui dit-elle.

– C'est moi.

– N'y a pas gras, dit Mme Gauthier, avec un geste et un ton qui la montraient tout à coup sous un jour nouveau.

– C'est selon, répondit le carrier ; et dans tous les cas, il faut soigner cette enfant-là, vu que c'est Blondel qui vous l'envoie.

– Blondel ! dit la vieille, en faisant un mouvement, oh ! si c'est comme ça, il peut être tranquille… et pour ce qui est des soins…

– Sans doute, fit Maclou, mais je reste, par son ordre, jusqu'à demain matin, et c'est moi-même qui aurai celui de soigner la petite…

Pendant le temps que dura ce colloque, Michelette était entrée, en se soutenant sur le bras d'une bonne.

Une heure après, elle était couchée dans le meilleur lit de la pension, et s'endormait de ce sommeil profond et réparateur qui brave tous les soucis et qu'on ne connaît bien que jusqu'à vingt

ans.

Le lendemain, nous retrouvons Michelette encore endormie, malgré la lueur rougeâtre que le soleil jette dans sa chambre, à travers les rideaux de jaconas…

Dans cette lueur empourprée une ombre se détache en noir, au pied du lit, et cette ombre est projetée par un homme qui, debout et immobile, contemple avec un ravissement intérieur la belle jeune fille endormie.

Cet homme, c'est le *Sanglier*.

– Ah ! c'est égal, murmura-t-il, au bout de quelques secondes de cette contemplation muette, et pour ainsi dire extatique, faut avouer tout de même que je suis un fier gueux, et aussi un fier animal ; quand je pense que j'en ai une comme ça… quelque part… va-t-en savoir où !… qu'il ne tenait qu'à moi d'être heureux, mais non !… j'ai préféré mener une vie de sacripant, j'ai envoyé à tous les diables la mère et l'enfant… Et maintenant… maintenant !… Oh !… si c'était à refaire… Allons… à quoi bon songer à tout cela… misérable brute que tu es… À présent, c'est trop tard, et je ferai mieux de penser à cette petite… Pauvre innocente ! C'est tout jeune et ça vous a déjà des chagrins pardessus la tête.

Il se leva.

– Personne debout dans la maison, dit-il, mais bah ! heureusement qu'on n'est pas emprunté et qu'on sait se tirer d'affaire. J'ai un peu l'habitude de découvrir les objets cachés ; j'ai trouvé le charbon, la braise, le chocolat, le sucre et le lait, je me suis procuré aussi un vieux fourneau ; avec ça, nous allons lui composer un déjeuner de princesse.

Il se retira sur le carré, alluma de la braise dans le fourneau qu'il y avait apporté, et se mit à préparer le déjeuner de Michelette.

Au bout d'une demi-heure il était prêt, et Maclou disposait, sur une petite table qu'il avait approchée du lit, une tasse pleine de chocolat, des tartines de pain rôti, du beurre et du sucre.

Alors il appela doucement la jeune fille, qui s'éveilla et jeta autour d'elle des regards tout surpris.

Enfin, les souvenirs de la veille lui revinrent à l'esprit, et elle reconnut la chambre dans laquelle elle avait été amenée la veille.

– Mon Dieu ! dit-elle, en passant les mains sur son front, et

avec un commencement d'effroi, j'ai trop dormi peut-être… quelle heure est-il donc ?

– Sept heures !… répondit le Sanglier.

– Sept heures, et c'est à dix, murmura Michelette.

Puis, elle ajouta :

– Vous avez été si bon pour moi, jusque-là, bien que vous n'ayez aucune raison de vous intéresser à moi, que je m'enhardis à vous demander un dernier service !

– Un service ! s'écria Maclou… Ah ! parlez… parlez… de quoi ?

– D'une chose que j'ai honte de vous demander.

– Allons donc !

– Si vous alliez me refuser !

– Est-ce que c'est possible !

– Eh bien ! il s'agirait de m'accompagner quelque part, ce matin même… parce que je ne connais pas Paris, et que sans vous…

– Mais j'irai où vous voudrez.

– Connaissez-vous Bicêtre ?

– Hein !… Bicêtre, si je le connais, dit Maclou d'un ton tout particulier :

– C'est de là que part la chaîne des galériens…

– Sans doute…

– Aujourd'hui.

– À onze heures :

– Eh bien ! il faut que j'y aille.

– Vous ?

– Et vous m'y accompagnerez.

– Diable ! murmura le carrier en se grattant l'oreille, je vous avoue que j'aurais préféré un autre lieu de promenade.

– Vous refusez ? dit Michelette, inquiète.

– Je refuse… et je ne refuse pas, répondit Maclou, j'ai comme une manière d'antipathie pour Bicêtre ; voilà tout. Vous savez, on n'est pas maître de ça, et j'aurais préféré que vous me disiez : Maclou, je voudrais aller à Auteuil… Auteuil ne me déplaît pas,

au contraire, un endroit bien habité, des gens riches, bien meublés, de l'argenterie, tandis que Bicêtre…

– Je comprends !… dit Michelette, vous êtes bon, et le départ des malheureux condamnés est si triste à voir !

– Justement, s'écria Maclou, ça me causerait une émotion extrêmement pénible, et je ne vous cache pas que j'aimerais autant ne pas m'y exposer.

– Soit, dit tristement Michelette, j'irai seule.

Mais elle parut si profondément affectée, que Maclou, après avoir tourné quelques instants dans la chambre, en jetant de temps à autre un regard furtif de son côté, fit tout à coup le geste d'un homme qui prend une grande et énergique résolution.

– Eh bien ! non ! s'écria-t-il, c'est des bêtises, tout ça ; tenez, prenez que je n'ai rien dit, et je vous accompagnerai.

Michelette leva sur lui un regard plein de reconnaissance.

– Merci, merci, lui dit-elle avec effusion, au moins je pourrai le voir, et qui sait ! avec l'argent que l'on m'a donné, je pourrai peut-être adoucir son sort.

– Vous avez donc de l'argent ? dit Maclou, qui dressa l'oreille.

– Oui, répondit Michelette, c'est la jeune fille que j'ai vue chez M. Michaud, une belle jeune fille, qui m'a forcée d'accepter une pièce d'or et un billet de banque.

– Un vrai ?…

– Dame ! voyez vous-même.

Michelette prit sa robe, et fouilla dans les deux poches.

– Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, après quelques secondes de recherches.

Et elle devint toute pâle.

– Qu'avez-vous ? demanda Maclou en s'avançant vivement vers elle.

– Mais cet argent…

– Eh bien ?

– Je ne l'ai plus… je l'ai perdu… Oh ! mon Dieu !… et je ne puis plus rien pour lui maintenant…

Et pendant qu'elle parlait ainsi deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

– Perdu ! fit Maclou en remuant la tête, en êtes-vous bien sûre ?

– Voyez ! dit la jeune fille en montrant ses poches vides.

– Je vois bien qu'il n'y a plus rien, repartit le carrier, mais ce n'est pas une raison. Moi, d'abord, je ne crois pas à l'argent perdu ; l'argent, ça se vole, mais ça ne se perd pas.

– Eh ! qui aurait pu me voler ? dit Michelette, en essuyant ses larmes. N'ai-je pas toujours été entourée de gens compatissants, pleins d'attentions pour moi ? Cet argent sera sans doute tombé dans la voiture.

– Voyons, voyons !... demanda Maclou, quand et comment l'avez-vous reçu ?

Michelette raconta mot à mot, et dans le plus petit détail, tous les événements que nous connaissons.

Maclou réfléchissait en l'écoutant.

Tout à coup il se frappa le front.

– Attendez, dit-il en même temps ; je crois que je tiens le filou... C'est devant la porte de M. Michaud que vous avez perdu connaissance, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit Michelette.

– Et au moment où vous êtes tombée, un homme vous a reçue dans ses bras ?

– En effet !

– J'en étais sûr, dit Maclou, en prenant sa casquette, et se dirigeant vers la porte.

– Où allez-vous donc ? demanda la jeune fille intriguée.

– Je vais à la recherche de votre argent, mon enfant, et j'ose ajouter que je ne désespère pas de vous le rapporter. Déjeunez donc, et habillez-vous pendant mon absence ; avant une heure, je serai de retour.

Et il disparut.

Vingt minutes après, il se présentait chez M. Michaud et demandait Lapostole.

Ce dernier accourut aussitôt.

Maclou le salua avec force politesses, et le pria humblement de sortir.

Une fois dehors :

– Voyons tes poches, lui dit-il, d'une voix dont Lapostole avait oublié l'accent depuis le bagne.

– Comment ! balbutia-t-il, stupéfait.

– Voyons tes poches, te dis-je, ou je cogne, reprit le Sanglier en jetant à Lapostole un regard qui lui rappela brusquement le caractère peu commode de son ancien compagnon de chaîne.

– Voilà ! dit-il, en retournant ses poches parfaitement vides.

– Très bien ! dit Maclou, et maintenant montre-moi celle qui contient l'argent volé à la petite Michelette.

– Hein ! quoi ? quel argent ? trembla Lapostole effaré.

– Le billet de banque et la pièce de vingt francs, insista Maclou.

Et comme Lapostole allait répliquer :

– Oh ! pas d'hésitation, ajouta-t-il, en fronçant les sourcils, tu sais que l'on ne m'en conte pas à moi ; ainsi, crache au bassinet, ou sinon…

Et un geste non équivoque acheva sa pensée.

Lapostole comprit qu'il fallait s'exécuter ; il fit donc une grimace des plus piteuses, glissa deux doigts dans son gousset de montre, et en tira un louis d'abord, puis le billet de banque.

– À la bonne heure, lui dit le carrier, en s'emparant du trésor, et maintenant, tu peux vaquer à tes petites affaires… Bien des choses chez toi, je ne te retiens plus.

Sur ces mots, il s'éloigna, laissant Lapostole sous le coup d'un inexprimable désappointement.

– En rentrant à l'hôtel des *Trois-Maures*, Maclou trouva Michelette tout habillée.

– Je vous le disais bien, moi, lui cria-t-il, du plus loin qu'il l'aperçut, je vous le disais bien, que l'argent n'était jamais perdu.

– Est-ce possible ! fit Michelette transportée de joie, mais où donc ?…

– Je vous dirai cela plus tard ; pour le moment, il faut nous occuper du plus pressé. À quelle heure voulez-vous être à Bicêtre.

– À dix heures.

– Et il en est bientôt neuf ; il n'est que temps.

– Cela ne vous contrarie pas trop, au moins, demanda encore Michelette d'un ton suppliant.

– Ce n'est pas précisément une partie de plaisir, répondit Maclou, mais ça ne manquera pas de gaîté ; et, puis, vous n'avez que moi qui puisse vous rendre ce service ; alors, en avant pour Bicêtre, et fions-nous à notre bonne étoile !

Il prit Michelette par la main, descendit l'escalier de l'hôtel, et tous deux s'éloignèrent ainsi dans la direction de Bicêtre.

XII

LA CHAÎNE

Maxime de Brescé se trouvait, ce même jour, vers neuf heures et demie, dans le petit salon où nous l'avons déjà vu, en compagnie du comte de Précigny.

Tous deux avaient l'air soucieux et préoccupé, et de temps à autre, leurs regards s'attachaient avec une étrange fixité aux aiguilles de la pendule.

– Ainsi, dit tout à coup Maxime, vous n'avez aucune nouvelle ?

– Aucune, répondit le comte.

– Et ce Mac-Bell n'a pas reparu ?

– Je l'ai attendu en vain.

– Voilà qui est étrange !…

– D'autant plus étrange, mon ami, que cet homme paraissait certain de nous apporter hier les renseignements les plus précis sur le mystérieux Birmann.

– Connaissez-vous la demeure de votre Écossais ?

– J'y suis allé ; mais il n'était pas rentré.

– Enfin, que pensez-vous de tout cela ?

– Ma foi, vicomte, pensez vous-même, car moi, j'y perds ma présence d'esprit.

– Eh bien ! moi, dit Maxime, je pense que votre Mac-Bell aura trouvé une fin tragique dans cette lutte de ruse entre lui et Birmann, qui me paraît être un bandit des plus retors et des plus redoutables.

– C'est aussi le soupçon qui m'est venu… mais la preuve !…

– La preuve… c'est que cet homme n'aura garde de venir au rendez-vous qu'il nous a donné…

– Le croyez-vous ?…

– Songez-y donc !… un rendez-vous à Bicêtre, au milieu des forçats… ce n'est pas vraisemblable…

– Vous pourriez avoir raison.

– Voyez plutôt… il avait dit à neuf heures et demie, et voilà la demie qui sonne !…

Comme le comte achevait de parler, la porte s'ouvrit, et Birmann parut.

Birmann portait avec une aisance remarquable un costume d'un goût parfait.

Le comte et Maxime ne purent retenir un geste de surprise.

– Monsieur le vicomte, dit Blondel à Maxime, en tirant de son gilet une montre Bréguet et jetant en même temps un regard sur la pendule, vous avancez de deux secondes.

– C'est peu, dit Maxime…

– Fort peu, sans doute, repartit Blondel, mais je tiens à constater que je n'ai pas eu l'impolitesse de me faire attendre ; et maintenant, monsieur, permettez-moi de vous faire observer que nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons assister au départ de la chaîne, et surtout aux détails fort curieux qui le précèdent.

– Mais ces détails, vous les connaissez, monsieur Birmann ! demanda le comte avec une imperceptible ironie.

– Pardieu !… ne vous ai-je pas dit que je faisais une étude toute particulière des criminels ! Cette étude embrasse nécessairement tous les genres de pénalité qui les frappent !… Or, qu'y a-t-il de plus dramatique et de plus fécond en observations, je vous le demande, que la peine des travaux forcés, dans toutes ses phases, depuis les préparatifs qui précèdent l'entrée au bagne, jusqu'aux mille déboires qui attendent le forçat rendu à la société.

– C'est juste, dit Maxime.

– N'est-ce pas l'avis de monsieur de Précigny ? ajouta Birmann.

– Pardon !… fit le comte.

– Vous vous taisez.

– C'est que je réfléchissais…

– À quoi donc ?

– À l'ineptie et à la méchanceté des hommes.

– Oh ! sous ce rapport, interrompit Birmann, je vous défie de jamais réussir à m'étonner ; je connais trop l'espèce à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir pour ne pas trouver tout simple la calomnie la plus odieuse, la lâcheté la plus révoltante et le crime le plus atroce.

– Il s'agit, en effet, d'une calomnie, mais celle-ci n'est qu'absurde, si absurde que vous allez en rire comme nous en avons ri nous-mêmes, Maxime et moi, quand on est venu nous faire cette ridicule révélation.

– Dites donc vite, monsieur le comte, car vous piquez ma curiosité.

– Eh bien ! on nous a affirmé qu'on vous avait vu récemment, en blouse et en casquette, vous le gentleman accompli, dans un bouge infâme et au fond de je ne sais quel ignoble quartier, que l'on appelle, je crois, la Petite-Pologne.

– Et n'a-t-on pas ajouté que j'y ai fait le coup de poing ! fit Blondel.

– Précisément, répondit Précigny en regardant fixement son interlocuteur.

– Quant à ceci, reprit Blondel après un court silence, ce n'est pas une calomnie.

– Comment ?… vous êtes allé à la Petite-Pologne.

– Et pourquoi pas, monsieur le comte ?… n'est-il pas tout simple que, voulant étudier une certaine classe de la société, je prenne pour m'y glisser son costume et ses mœurs, et que je me tienne prêt à repousser au besoin une insulte avec les poings, ce qui est la seule manière de vider une querelle dans ce monde-là !…

Le comte et Maxime restèrent un peu déconcertés de cette explication donnée avec une certaine bonhomie.

– Mais voyons, reprit Birmann, nous causons et le temps se passe ; voulez-vous que nous partions ?

– Vous tenez donc beaucoup à revoir ce tableau ? demanda Maxime.

– Beaucoup, répondit Birmann ; on y trouve toujours des scènes émouvantes, des détails saisissants, des types étranges enfin, qui vous apportent chaque fois des impressions nouvelles.

– Partons, alors, dit le comte, ma voiture est en bas.

Une demi-heure après, ils arrivaient tous trois à Bicêtre.

Par une faveur spéciale, Birmann avait obtenu, pour lui et les personnes qui l'accompagnaient, la permission de pénétrer dans l'intérieur, et d'assister à la curieuse et terrible cérémonie du ferrement.

Comme il traversait, avec Maxime et M. de Précigny, la foule compacte qui attendait au dehors la sortie de la chaîne, il fut accosté par un homme accompagné d'une jeune fille qui pleurait… Il n'eut pas de peine à reconnaître l'homme sous le costume d'emprunt dont il s'était affublé…

C'était Maclou…

– Mon gentilhomme, dit ce dernier, oserai-je vous prier de faire entrer cette jeunesse avec vous… ce serait certainement une bonne action… on a si peu souvent une pareille *occas !*… La malheureuse enfant a quelqu'un là-dedans qui lui tient au cœur, un pauvre diable qu'elle devait épouser et qu'elle voudrait revoir avant qu'il entreprenne le grand voyage…

Birmann fit un signe au Sanglier.

– Soit, dit-il, que cette enfant nous suive, et elle pourra entrer…

Maclou poussa alors Michelette, qui, moitié rougissant, moitié pleurant, se mit à marcher sur les pas de Blondel.

Déjà celui-ci s'était présenté au guichet, et sur la lettre qu'il exhiba, on le laissa passer sans peine, avec les personnes qui l'accompagnaient.

Deux secondes après, ils pénétraient dans une grande cour, qu'ils trouvèrent à peu près déserte ; – quelques hommes seulement s'y promenaient de long en large, la mine sinistre et l'air ennuyé.

Au milieu s'élevait un billot de bois, à l'aspect lugubre, sur lequel était posée une enclume ; à côté de cette enclume, il y avait un billot, long et carré, de sept à huit pouces d'épaisseur.

– C'est ici le théâtre où va se passer le drame, dit Blondel… et voici les accessoires, ajouta-t-il en indiquant l'enclume et le billot.

Ils se rapprochèrent.

Au bout de dix minutes, quelques hommes, portant le vêtement brun des prisonniers de Bicêtre, arrivèrent, chargés de lourdes chaînes et de carcans triangulaires, qu'ils vinrent déposer

silencieusement à quelques pas de l'enclume.

Tout cela se faisait d'une façon sinistre. Nul ne parlait… C'était lugubre comme tout ce qui entoure la mort… On comprenait que quelque sombre cérémonie allait avoir lieu.

Michelette suivait ces détails avec une curiosité inquiète ; tout l'étonnait et l'effrayait ; le moindre bruit, le plus simple incident, la faisait frissonner et pâlir.

Quant à Maxime et à Précigny, l'intérêt de cette scène commençait à les impressionner fortement, et ils regardaient attentifs, muets, oppressés.

Soudain, un coup de sifflet retentit !… Et après un moment d'attente et d'angoisse suprême… la porte du fond s'ouvrit, et une centaine d'individus, vêtus chacun d'un sarrau de toile grossière, firent irruption dans la cour, en poussant des cris désordonnés, et se poussant pêle-mêle, comme un troupeau de moutons que des chiens harcelleraient.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Michelette, frappée d'horreur et d'épouvante à cette vue.

C'était, en effet, un horrible et hideux spectacle, que celui de ces hommes, sur le visage de chacun desquels le vice et le crime avaient, depuis longtemps, imprimé le stigmate des plus sanglantes passions !

C'était bien là l'écume immonde, provenant de l'ébullition sociale d'une année, et le bagne où ils allaient était comme le grand cloaque fangeux où aboutissent tous les égouts moraux d'un pays !…

Voyez-les, cependant, ces forçats d'hier !…

En est-il un dont la tête se courbe, dont l'œil s'incline, dont le cœur tremble !…

Le défi est sur leur front, au contraire, l'audace dans leurs regards, la haine dans leurs cœurs !…

Les malheureux !…

Ils n'ont point encore appris à se repentir ; ils marchent indifférents ou cyniques dans cette voie où leurs pieds laissent une trace de sang… et ils semblent oublier que Dieu les attend au bout du chemin !…

Dès qu'ils eurent fait irruption dans la cour, l'un des gardiens éleva la voix au milieu du tumulte ; et à ce commandement prévu,

ils allèrent se ranger, un à un, sur la même ligne.

Derrière chacun d'eux, gisaient les carcans de fer qui avaient été apportés par les détenus de Bicêtre.

Alors le sifflet se fit entendre pour la seconde fois, et de plusieurs points débouchèrent en même temps une douzaine d'individus, qui s'emparèrent des colliers de fer pour les adapter au cou de chaque condamné.

Un silence profond, solennel, planait sur cette scène, et rendait plus sinistres encore ces terribles apprêts.

On n'entendait que le bruit des fers entre-choqués, et de temps à autre, un sanglot étouffé.

Le sanglot, c'était Michelette, à laquelle la vue de ces préparatifs communiquait une sorte de frisson nerveux.

Enfin, un troisième coup de sifflet retentit.

C'était le dernier !…

Et, à ce signal suprême, les forçats, impassibles jusque-là, tressaillirent tout à coup, et un mouvement se manifesta dans la foule des spectateurs, comme s'ils eussent eu le pressentiment de quelque événement important !

– Que va-t-il donc se passer ? demanda Maxime à Birmann.

– Quelque chose de simple et d'effrayant, répondit ce dernier, qui devint presque grave : on va river au cou de chaque forçat le boulon qui maintient son collier de fer, et cette opération va se faire là sur cette enclume.

Puis il ajouta, mais cette fois, sur un ton plus enjoué :

– Et ? tenez, messieurs, dit-il, il me vient en ce moment une réflexion singulière…

– Laquelle ? demanda Précigny.

– C'est que, parmi les cent spectateurs qui assistent comme nous aux émouvantes péripéties du ferrement, il s'en trouve deux ou trois, peut-être, qui un jour seront là, parmi les misérables acteurs de cette sombre tragédie, et serviront à leur tour de spectacle aux oisifs avides d'émotions.

– Voilà une idée au moins bizarre, répondit le comte.

– Bizarre, soit, mais juste à coup sûr, repartit Blondel, et croyez-moi, monsieur le comte, si on pouvait lire dans la conscience de ceux qui sont là en simples curieux, qui sait si on

n'y trouverait pas le remords de quelque crime ignoré ou la crainte du terrible châtiment infligé sous leurs yeux, à des hommes peut-être moins coupables qu'eux !…

Le comte ne répondit pas.

Cependant, les forçats s'étaient rangés autour de l'enclume, près de laquelle se tenait un ouvrier dont la main musculeuse était armée d'un énorme marteau.

Le premier en tête s'était détaché de la file, et était venu s'agenouiller près du billot…

C'était un homme de quarante-cinq ans environ, dont les traits annonçaient une énergie sauvage, une indifférence profonde et la perversité native du crime. À la façon dont il posa sa tête sur l'enclume, on devinait tout de suite en lui ce que l'on appelle un *Cheval de retour*, c'est-à-dire un récidiviste, habitué des bagnes, et déjà familiarisé avec l'opération qu'il allait subir.

Et pourtant, quand vint le moment, une certaine pâleur couvrit ses traits, et il y eut une seconde d'hésitation…

Mais déjà l'ouvrier avait saisi la tête du patient qu'il avait maintenue d'une main ferme, tandis qu'il soulevait de l'autre son énorme marteau, et, d'un coup bien appliqué, il riva le boulon de fer au carcan !…

L'opération avait à peine duré une seconde ; mais on avait vu le marteau passer à deux doigts de la tête du forçat !…

Tout le monde frémit !… un faux mouvement, un tremblement involontaire, et le marteau eût brisé le crâne du malheureux !…

Et cependant l'opération continua ainsi jusqu'au dernier…

Et à chaque condamné qui venait s'agenouiller et poser la tête sur l'enclume, la même émotion et le même frémissement se manifestèrent dans les deux groupes, tant parmi les curieux que parmi les condamnés…

– Eh bien ! voilà une collerette qui ne m'irait pas, dit en ce moment une voix de femme, à quelques pas de Birmann ; et toi, Mirette, qu'en dis-tu ?

– Moi, je la trouve trop empesée.

Un murmure désapprobateur se fit entendre à ce colloque, et tous les regards se tournèrent vers les deux femmes aux toilettes tapageuses, qui venaient d'échanger ces paroles…

Maxime de Brescé fit comme les autres, et ne fut pas peu

surpris de reconnaître dans l'une de ces deux femmes Marcelle, cette phryné du quartier Breda dont le comte lui avait parlé la veille.

Il se retourna brusquement, et se plaça de manière à échapper à ses regards.

En ce moment d'ailleurs, l'attention venait d'être détournée par un incident qui avait excité à un haut degré la commisération des spectateurs…

C'était le dernier forçat !… Et chacun demeura muet et comme pétrifié, à l'aspect de ce malheureux dont le tour était venu de poser sa tête sur la fatale enclume…

C'était un tout jeune homme ; la pâleur mortelle qui couvrait ses traits, son air atterré, son regard éperdu, et comme voilé par un désespoir dont la violence semblait avoir ébranlé ses facultés, tout cela avait éveillé la pitié presque autant que la curiosité.

Arrivé près de l'enclume, le condamné la regarda avec un sentiment d'horreur inexprimable, porta la main à son front ruisselant de sueur, et, après avoir fléchi à moitié les genoux, finit par se relever, comme poussé par un mouvement involontaire :

– Non, non, c'est impossible, s'écria-t-il en se tordant les mains et en sanglotant, je n'ai rien fait pour cela, je suis innocent… on ne peut pas m'infliger cette honte !…

Il achevait à peine ces paroles, qu'un cri aigu sortit de la foule, une femme s'élança vers le condamné.

– Joseph ! Joseph !… s'écria-t-elle éperdue, les cheveux épars, l'esprit affolé en même temps de joie et de douleur…

Et, avant que les gardiens eussent eu le temps de s'y opposer, Michelette se précipitait dans les bras de Joseph, qui, étourdi, écrasé sous le poids des sentiments contraires qui venaient l'assaillir à la fois, pressait la jeune fille sur son cœur avec frénésie, lui balbutiait des phrases incohérentes, et inondait son visage de ses larmes !

Enfin, deux gardiens s'avancèrent pour les séparer.

– Oh ! je vous en supplie, dit Michelette d'une voix coupée de sanglots, laissez-moi là, près de lui, pendant cette cruelle cérémonie.

– Impossible ! répondit l'un des deux hommes.

– Oui, oui… retire-toi… insista Joseph, en prenant dans ses

mains la tête de la jeune fille, et y posant deux lèvres prodigues, si tu ne veux pas me rendre plus malheureux encore, je t'en supplie, retire-toi !…

Michelette comprit sans doute, et baissa les yeux…

Une dernière fois elle embrassa au front le pauvre forçat, et se penchant doucement à son oreille :

– Joseph !… lui dit-elle d'un accent passionné… tu ne feras pas seul la route de Toulon, je serai là, près de toi, je ne te quitterai plus…

Et belle, rayonnante de courage et de résignation, elle regagna sa place, près de Blondel.

Un instant après, le terrible marteau s'abattait en sifflant à deux doigts de la tête de Joseph, et lui rivait au cou l'anneau d'infamie qui, aux termes de l'arrêt, devait y rester vingt ans.

Joseph se retira, et, après avoir jeté un regard du côté de Michelette, qui essuyait ses larmes, il s'en fut se mêler au groupe des condamnés.

C'était fini !

– C'est drôle, dit alors Marcelle à Mirette, ce petit bonhomme m'a remué quelque chose… je crois bien que c'est le cœur, quoiqu'on prétende que je n'en ai pas… et pourtant, ça vous a peut-être assassiné père et mère.

– Pas précisément, mais son parrain, murmura une voix derrière Marcelle.

Celle-ci se retourna et aperçut un jeune homme dont la tenue élégante, le teint très brun, trahissait un étranger en bonnes relations avec la banque de son pays, une proie digne de ces dames.

Marcelle poussa le coude de son amie, et adressa à l'étranger son plus gracieux sourire.

– Après tout, reprit le noble inconnu, ce n'est pas précisément sa faute ; le malheureux est né dans un pays où l'on ne connaît d'autre industrie que le vol et l'assassinat, un village de la Picardie qu'on nomme, je crois, Saint-Georges.

– Justement !… Mademoiselle connaît ce pays ?

– J'en ai entendu parler ; quel est donc son nom, à ce petit bonhomme ?

– Joseph Marchal ?

– Tiens !… Marchal ?

– Mademoiselle le connaît ?

– Moi ? par exemple !

– Peut-être en avez-vous entendu parler ?

Marcelle ne répondit pas.

L'étranger poursuivit :

– Et cette jeune fille qui s'est jetée dans ses bras, savez-vous qui elle est ?

– Et comment le saurais-je ? repartit Marcelle.

– Dame ! si la voix du sang n'est pas une chimère…

– Comment la voix du sang !

– Voulez-vous que je vous dise son nom ?

– Dites donc, pour voir…

– Michelette Salviat.

– Ah !…

– Sœur de la belle Marcelle Salviat, à laquelle je sollicite l'honneur d'aller présenter mes hommages.

– Vous savez peut-être mon adresse aussi ? demanda vivement Marcelle.

– Et celle de votre frère, répondit l'étranger.

– Je n'ai pas de frère.

– Allons donc !… et Eugène ! est-ce que vous l'avez oublié, parce qu'il a passé quelques années à Brest ?

Marcelle regarda l'inconnu avec un mélange de surprise et de terreur.

– Mais qui êtes-vous donc, vous ? murmura-t-elle en frissonnant.

– Le marquis de Santa-Croce, Mexicain, fils de famille, affligé de cent mille livres de rentes, répondit Salviat.

– Et dans quel but voulez-vous venir chez moi ? car ce ne saurait être par pure galanterie.

Le forçat se pencha à l'oreille de la lorette.

– Marcelle, lui dit-il, j'ai à vous révéler certain petit mystère de

la vie privée du vicomte Maxime de Brescé, mystère dont, avec mes conseils et mon aide, vous tirerez, je vous en réponds, un parti fort avantageux… Cela vous va-t-il ?

– C'est selon !… fit Marcelle pensive.

– Enfin quand vous verrai-je ?

Marcelle allait répondre, mais, à ce moment, un mouvement inattendu s'opéra à quelques pas d'elle : la chaîne venait de s'éloigner, et à cette vue, Michelette s'était affaissée et avait perdu connaissance.

C'était la seconde fois depuis la veille ; la pauvre enfant était brisée ; ces émotions étaient trop fortes et elle était incapable de les supporter.

On s'empressa de la secourir, et Blondel, qui avait son idée en agissant ainsi, s'était précipité vers elle, un des premiers.

Or, pendant qu'il lui prodiguait ses soins, un homme vêtu d'un costume de roulier se glissait tortueusement à travers la foule, et s'approchait de comte de Précigny. Cet homme c'était Mac-Bell !

– Monsieur le comte, dit-il, en désignant Blondel du regard, je sais tout !…

– Eh bien ! dit vivement le comte.

– Il vient du *pré*.

– Que veux-tu dire ?

– C'est un forçat.

– Lui !

– Il sort du bagne de Toulon… et il y a un mois à peine qu'il s'est évadé !

Précigny se frappa le front… Son œil s'illumina tout à coup, et il se prit à examiner Blondel, comme s'il eût cherché quelque souvenir enfoui dans sa mémoire.

– Lui ! lui ! murmura-t-il comme se parlant à lui-même… Mais c'est impossible… Et, cependant, je le rencontre partout, il me suit comme mon ombre, il épie toutes mes actions ; cet homme couve une atroce vengeance et croit me tenir !… Que faire !… que faire !…

Il se tourna tout à coup vers Mac-Bell :

– Un dernier mot ! lui dit-il à voix ardente ; si cet homme est

celui que je soupçonne, il doit porter au poignet droit une cicatrice profonde… Dans le trajet de Bicêtre à Toulon, il a, m'a-t-on dit, été mordu par son compagnon de chaîne !…

– Pour ce qui est de ça, répondit Mac-Bell, je l'ignore ; mais prenez garde, il vient de nous apercevoir, et il est fin comme l'ambre ; il est capable de m'avoir reconnu sous mon déguisement…

Ainsi que le disait Mac-Bell, un coup d'œil avait suffi à Blondel pour reconnaître l'Écossais sous sa blouse et son chapeau de roulier, et il avait deviné tout de suite qu'il était question de lui entre ces deux hommes.

Il se tenait sur ses gardes, quand il vit le comte de Précigny venir à sa rencontre.

Les deux hommes se saluèrent.

– Est-ce que vous nous quittez, monsieur le comte ? dit Blondel, sans la moindre émotion.

– Il le faut !

– Au moins, je vous reverrai ?

– Bientôt !

– Sans adieu, alors !

– Au revoir !…

Blondel tendit sans défiance sa main au comte, qui lui offrait la sienne et il s'étonna de la sentir tressaillir !

Le comte avait jeté un regard furtif sur le poignet droit de Blondel… et sur ce poignet… il avait aperçu une cicatrice profonde.

– Qu'avez-vous donc là, monsieur Birmann ? dit Précigny… d'un ton qu'il avait toutes les peines du monde à conserver ferme… On dirait une morsure !

Blondel le regarda et se mit à sourire.

– Cette cicatrice, répondit-il sans se troubler, remonte à une époque déjà ancienne ; elle a un rapport indirect et très bizarre avec un assassinat qui eut lieu dans le mois de juin de l'année 1830, je crois, près de Toulon, et dont la victime fut, si mes souvenirs sont fidèles, un certain Guillaume Michaud ! Vous n'êtes pas, monsieur le comte, sans avoir entendu parler de ce crime, ainsi que d'une dame qui joua dans tout ceci un rôle assez

intéressant, et que l'on désignait alors sous le nom de Pauline Cormier.

– Hein ? fit le comte, qui se troubla tout à coup à ce nom, vous dites… Pauline…

– Cormier ; oh ! l'histoire de cette dame et celle de l'assassinat de Michaud sont fort curieuses ; j'ai sur ces deux affaires des détails que personne ne connaît et que je vous confierai dans quelques jours, parce que je suis certain que vous y prendrez intérêt… D'ici là, monsieur le comte, j'attends de votre courtoisie de ne pas dire un mot de cette cicatrice, de garder pour vous seul les pensées qui pourraient vous venir à cet égard, et de vous persuader que c'est aujourd'hui le cas, ou jamais, de mettre en pratique cet axiome oriental : *la parole est d'argent, mais le silence est d'or.*

Et sur ce dernier mot, il partit, laissant le comte tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

Il ne fut arraché à ses réflexions que par les huées, les hurlements, les sifflets, les cris de menaces et de vengeance qui s'élevèrent tout à coup à peu de distance, avec la violence d'une tempête.

La foule, sans pitié, accueillait ainsi les condamnés qu'elle avait attendus à leur sortie…

C'était le départ de la chaîne !…

C'était le premier pas dans la première des trente-cinq étapes qu'allaient faire les forçats pour se rendre à leur destination… C'était un avant-goût du déchaînement d'injures et de malédictions qui devait les accompagner jusqu'à la porte du bagne de Toulon !…

XIII

LES AMOURS DE LUCIENNE

Le soir de ce même jour, vers six heures, Lucienne monta dans la petite chambre provisoire qu'elle occupait à l'extrémité du pavillon, non loin de celle de Mlle Michaud ; et ayant mis à la hâte son chapeau sur son front et jeté un châle sur ses épaules, elle sortit, ferma sa porte, et descendit rapidement l'escalier.

Comme elle mettait le pied dans la cour, elle rencontra Mme Michaud.

– Vous sortez, mon enfant ? dit cette dernière avec étonnement.

Lucienne sourit, en faisant un signe affirmatif.

– Je vais chez Mme Cormier, dit-elle avec un petit air de mystère.

– Toute seule ?

– Oh ! je n'ai pas peur.

– Votre oncle ne vous accompagne pas ?

– Mon oncle Paul est très occupé aujourd'hui, madame ; vous savez, c'est la fin du mois… et il fait sa caisse.

– C'est juste ! dit Mme Michaud, il y a demain une forte échéance… Mais vous auriez pu remettre peut-être cette visite…

Lucienne eut un doux sourire.

– Sans doute, répondit-elle ; mais Mme Cormier a été si bonne pour ma mère et pour moi, que je ne veux pas retarder davantage le plaisir qu'elle doit éprouver en apprenant que je suis auprès de vous.

Mme Michaud serra affectueusement les mains de la jeune fille.

– Vous avez un bon cœur, mon enfant, dit-elle, vous êtes reconnaissante, et je ne puis que vous en féliciter !…

Puis elle ajouta en soupirant :

– Ah ! si j'avais eu une fille comme vous… toujours là près de

moi…

Un nuage passa sur son front à cette pensée…

– Pauvre enfant ! reprit-elle bientôt en faisant un effort pour chasser les idées qui l'obsédaient… vous aimez bien cette dame Cormier, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, madame…

– Et elle est jeune ?

– Quarante ans !

– Riche aussi ?

– Elle fait beaucoup de bien !

– Ah elle est heureuse !…

Il y eut un silence, pendant lequel Lucienne remua doucement la tête.

– Heureuse ! répondit-elle d'un ton plus grave… oh ! non, madame, je crois plutôt qu'elle est dévorée par quelque chagrin secret qui ne lui laisse pas une minute de bonheur ; et lors même qu'elle sourit, son sourire est si triste, qu'il donne envie de pleurer…

– Oui, murmura Mme Michaud, si l'on pouvait lire au fond des cœurs, si l'on pouvait sonder les âmes, que de douleurs, que de désespoirs ne trouverait-on pas sous les plus brillantes surfaces !

Et s'adressant plus directement à Lucienne :

– Allez donc, mon enfant !… dit-elle, allez… il est déjà six heures… Je ne veux pas vous retenir davantage.

Lucienne embrassa Mme Michaud avec une tendresse presque filiale, et elle s'éloigna toute pensive…

Sans qu'elle pût se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, la mélancolie de Mme Michaud l'avait pénétrée, et elle pensa que, chez elle aussi, il y avait un secret douloureux qu'elle cachait au plus profond de son cœur.

Mais quel était ce secret, et quelle cause attribuer à sa tristesse !…

Elle gagna lentement la rue et prit place dans un omnibus qui faisait le trajet de la Bastille à Vaugirard, en passant par la rue du Cherche-Midi, où elle devait s'arrêter.

Elle était soucieuse et préoccupée, et ne l'eût-elle pas été

d'ailleurs qu'elle n'eût pas remarqué qu'au même moment une voiture de place partait de la Bastille, et se mettait à suivre l'omnibus pas à pas, s'arrêtant quand il s'arrêtait, reprenant sa course quand le véhicule reprenait la sienne.

Après avoir parcouru la rue Saint-Antoine, longé les quais et traversé le Pont-Neuf, l'omnibus débouchait enfin dans la rue Dauphine, lorsqu'un craquement se fit entendre tout à coup, et qu'un bruit composé de quatorze cris lui répondit !…

C'était l'omnibus, dont l'essieu venait de se briser, et qui versait doucement sur le trottoir…

Ces sortes d'accidents sont rares, disons-le à l'éloge de l'administration, mais enfin ils se produisent quelquefois, et cela nous suffit.

La mystérieuse voiture qui suivait l'omnibus s'était arrêtée immédiatement, et un jeune homme avait lestement sauté sur la chaussée.

Tous les voyageurs étaient déjà descendus, les hommes jurant après le cocher, les femmes jetant des cris de terreur, et réparant de leur mieux le désordre de leurs toilettes.

Le jeune homme, lui, ne vit que Lucienne, qui, fort pâle et fort émue, jetait autour d'elle des regards inquiets et troublés, et il courut à elle, les mains tendues.

À cette vue, un sourire non équivoque de satisfaction éclaira le visage de la jeune fille.

– Monsieur Maurice… s'écria-t-elle avec joie… vous ici !…

– J'arrive à propos, n'est-ce pas, mademoiselle ? dit vivement Maurice, heureux de l'accueil qu'on lui faisait.

– Mais par quel hasard ?

– C'est, en effet, le seul hasard qui m'a conduit ici, dans un pareil moment, répondit Maurice, non sans rougir un peu de l'innocent mensonge par lequel il surprenait la bonne foi de la jeune fille.

Et il ajouta aussitôt avec un grand effort :

– Permettez-moi, au moins, mademoiselle, de le mettre à profit et de vous offrir mon bras, dont vous paraissez avoir grand besoin, car vous êtes encore tout émue de la frayeur que vous venez d'éprouver.

– Il est vrai que je puis à peine me soutenir, répondit Lucienne,

et j'accepte avec plaisir votre proposition…

La jeune fille prit alors le bras de Maurice, sur lequel elle s'appuya avec un naïf et confiant abandon, et ils s'éloignèrent ensemble : Maurice, plus fier et plus rayonnant que s'il eût conquis le monde ; Lucienne laissant percer sur son visage un bonheur qui, pour être plus calme et plus contenu, n'en était pas moins vif.

Le jeune homme était très embarrassé cependant, et gardait le silence, cherchant comment il pourrait profiter de cette occasion inattendue, unique sans doute, et hésitant à faire un pas en avant, dans la crainte de tout perdre par une imprudente démarche.

Lucienne, au contraire, très libre et très dégagée, jouissait en toute liberté d'un bonheur auquel elle s'abandonnait d'autant plus spontanément, qu'elle ne s'en expliquait pas bien encore la nature ni la portée !…

Et en les voyant marcher ainsi, serrés l'un contre l'autre, perdus dans leur rêve infini, muets tous deux et enveloppés dans leur bonheur, comme les dieux de la fable, dans le nuage qui les rendait invisibles, plus d'un passant se retourna et se prit à sourire avec une douce malice !…

C'étaient deux enfants !… deux beaux et purs enfants… Leur amour les protégeait autant que leur ignorance, et il n'y avait dans leur cœur, à cette première heure d'abandon et d'oubli, ni un trouble, ni même un étonnement !

Lucienne se réveilla la première de cette extase qui l'avait surprise, et levant son bel œil bleu sur le jeune homme :

– Monsieur Maurice, dit-elle en souriant, je ne vous ai pas demandé où vous alliez, et si je n'allais pas vous déranger de votre chemin…

– C'est vrai, répondit Maurice, un peu inquiet de cette question, mais où alliez-vous, quand je vous ai rencontrée ?

– Moi, je vais rue du Cherche-Midi.

– Alors, dit Maurice, cela se rencontre à merveille, car c'est à la barrière du Maine que j'ai affaire.

Lucienne s'étonna bien un peu de la singularité de cette coïncidence, mais elle n'avait aucune raison de suspecter la sincérité de Maurice, et elle en avait mille, au contraire, de croire à sa loyauté et à son honneur…

Ils se remirent donc à marcher, sans plus s'inquiéter du chemin

qu'ils suivaient ; mais cette fois, le silence avait été rompu, et Lucienne commença bien des récits que le jeune homme écoutait avec ravissement, trouvant le plus grand charme dans le son seul de sa voix.

Maurice était si complètement heureux, qu'il ne croyait pas, à coup sûr, qu'il y eût au monde un homme dont le sort pût être comparé au sien.

Il tenait sur son bras le bras de Lucienne ; il entendait sa voix, et, en se penchant vers elle comme pour mieux l'entendre encore, il sentait parfois sur sa joue les beaux cheveux blonds de la jeune fille.

À vingt ans, il n'est pas de bonheur comparable à celui-là !… Et n'est-ce pas, en effet, le plus vrai, le plus réel, le moins chimérique qu'il soit donné à l'homme de goûter ici-bas ! – Que sont toutes les joies, toutes les émotions du joueur, de l'avare ou de l'ambitieux, auprès, d'un battement de cœur, d'une larme arrachée par l'amour !

Maurice et Lucienne en étaient au chapitre des confidences.

Maurice avouait à Lucienne qu'il avait passé tout l'été précédent, à la fenêtre de sa chambre, la suivant parmi ses compagnes, et attendant avec une anxiété poignante, qu'elle voulût bien lui faire l'aumône d'un regard…

Et la jolie enfant souriait et rougissait à cet aveu, prononcé d'un accent timide et tendre…

– Moi, répondait-elle d'une voix tremblante et basse, moi, monsieur Maurice, je ne vous ai jamais perdu de vue ; j'ai été d'abord, et longtemps, intriguée de savoir si vous étiez là pour moi ou pour une autre, et je vous le dirai sans détour, j'ai été bien heureuse, oh ! mais bien heureuse, le jour où j'ai acquis enfin la certitude que c'était moi que vous aimiez…

Maurice serra doucement le bras de la jeune fille contre sa poitrine qui battait à se rompre, et leurs regards se confondirent un moment dans une même effluve d'ineffable tendresse.

– Malheureusement, reprit le jeune homme après un moment de pure extase, nous voilà maintenant séparés… vous êtes chez M. Michaud, auprès de votre oncle, et je ne pourrai plus vous voir.

– Et pourquoi donc ?… dit vivement Lucienne.

– Mais je ne les connais pas ?

– Qui vous empêche de les venir voir ?…

– Peut-être ne m’accueilleraient-ils pas avec bienveillance.

– Qui peut vous le faire supposer ?

– Je ne sais.

Lucienne eut un sourire charmant.

– Eh bien ! tenez, monsieur Maurice, dit-elle, moi, j’ai déjà bien pensé à tout cela…

– Vraiment !…

– Vous m’aimez, n’est-ce pas ?

– Oh ! plus que ma vie, Lucienne…

– Eh bien ! dans ce cas, il n’y a qu’une chose à faire.

– Dites… dites…

– Il faut venir trouver mon oncle, et lui dire toute la vérité.

– Y songez-vous ?… fit Maurice, d’un ton embarrassé…

Lucienne remua la tête, d’un petit air important.

– Oh ! je comprends, dit-elle aussitôt… cette démarche ne serait peut-être pas convenable, faite ainsi… mais alors, je ne vois plus qu’un moyen.

– Lequel ?…

– C’est que votre père…

– Mon père !…

Le front de Maurice s’assombrit, et Lucienne le vit tressaillir tout à coup.

Elle le regarda avec étonnement :

– Auriez-vous déjà perdu votre père ? demanda-t-elle avec intérêt.

– Je ne l’ai jamais connu !… répondit Maurice.

– Mais votre mère…

– Il y a un mystère, une honte peut-être sur ma naissance, Lucienne, et il ne m’appartient pas de l’éclaircir…

Lucienne baissa le front, et se tut…

Pendant quelques secondes, ils continuèrent de marcher sans échanger une parole.

Lucienne était triste et pensive… Maurice craignait que ce qu'il venait de dire n'eût effrayé la tendre sympathie qu'elle lui avait témoignée.

– Vous vous taisez !… lui dit-il enfin, d'une voix fortement émue.

– Je réfléchis… répondit Lucienne.

– À quoi donc ?

– À ce que vous m'avez dit.

– Et ma position vous effraye ?

– Elle m'attriste…

– Vous redoutez de m'aimer, peut-être, maintenant que vous connaissez mon secret.

Lucienne leva ses yeux vers Maurice, et le regarda un moment sans honte comme sans timidité :

– Ce n'est pas cela, monsieur Maurice, répondit-elle d'un accent pénétrant, je vous aimais jusqu'ici, parce que je vous croyais bon… et maintenant il faudra que je vous aime doublement, puisque je vous sais malheureux.

Maurice sentit tout son cœur se fondre à cette douce parole, et il ne put s'empêcher de prendre les mains de Lucienne, et de les baiser avec transport…

Du reste, ils étaient arrivés…

À quelques pas, s'élevait une maison de belle apparence, que la jeune fille indiqua à Maurice.

– C'est ici que je vais ! dit-elle… et tenez… Voyez-vous cette voiture découverte qui s'y arrête ?…

– Sans doute !

– Eh bien ! c'est celle de Mme Cormier !…

– Alors, c'est ici qu'il faut nous séparer, dit Maurice.

Ils touchaient à la porte cochère devant laquelle venait de s'arrêter l'équipage signalé par Lucienne.

Mme Cormier posait à ce moment le pied sur le trottoir, et elle se trouva tout à coup en face des deux jeunes gens.

À l'aspect de Lucienne, accompagnée par un jeune homme qu'elle ne connaissait pas, elle fit un mouvement, et son regard s'étant porté sur Maurice, elle se mit à le considérer en silence

comme frappée d'étonnement.

– Quel est donc ce jeune homme ? demanda-t-elle à Lucienne.

Et sa voix trembla légèrement en faisant cette question.

– C'est monsieur…

Mais la jeune fille s'arrêta tout court, devint très rouge, et balbutia en baissant les yeux, une réponse inintelligible.

Maurice, il faut l'avouer, était, de son côté, tout aussi troublé que Lucienne, et Mme Cormier ne put s'empêcher de sourire en voyant leur embarras.

– Eh bien ! voyons, fit-elle alors avec bonté, vous êtes venus ensemble pour me voir, sans doute, et j'entends que vous montiez tons les deux ; venez, Lucienne, et venez aussi, vous, monsieur.

Elle les précéda dans la maison, gravit un étage et sonna ; on vint ouvrir, et ils entrèrent tous trois. Lucienne était bien un peu confuse ; elle commençait à comprendre qu'il était au moins étrange de se présenter devant sa bienfaitrice accompagnée d'un jeune homme dont elle ne savait même pas le nom. – Quant à Maurice, il était surpris et déconcerté d'un accueil auquel il était si loin de s'attendre, et il se demandait avec une vague inquiétude dans quel but on le faisait entrer avec Lucienne, quand il devait craindre tout le contraire.

Après avoir traversé plusieurs pièces, ils gagnèrent un petit salon, dans l'ameublement duquel le luxe, l'élégance et le confortable se mariaient avec un tact et un goût parfait ; Mme Cormier prit place alors dans un fauteuil et fit signe aux deux jeunes gens de s'asseoir en face d'elle.

– Mon enfant, dit-elle à Lucienne, est-il possible, comme tu viens de me le dire, que tu ignores jusqu'au nom d'un jeune homme auquel tu permets de t'accompagner jusque chez moi.

– Cela est vrai, madame, répondit Lucienne troublée, et au ton dont vous adressez cette question, je comprends que j'ai mal fait, mais c'est sans le savoir, je vous jure.

– Oh ! j'en suis persuadée, fit Mme Cormier, et je ne veux pas le gronder trop fort… pour cette faute.

Et se tournant vers Maurice, qu'elle contempla quelques instants avec une émotion dont elle semblait chercher à se rendre compte :

– Mais vous, monsieur, ajouta-t-elle, vous n'avez pas les mêmes

motifs d'excuse que cette enfant, et j'entends que vous me disiez qui vous êtes…

– Je me nomme Maurice Dubreuil, répondit celui-ci.

– Voilà pour le nom : mais votre position, celle de vos parents !

– Je n'ai pas de famille, madame, répondit le jeune homme avec un accent plein de tristesse.

– C'est pourtant vrai, madame, dit vivement Lucienne.

– Pas de famille ! répéta Mme Cormier, dont les grands yeux noirs, empreints de mélancolie, brillèrent tout à coup d'un éclat étrange.

Elle continua d'une voix brève et fiévreuse :

– Quoi !… pas même une mère…

– Dans mon passé, je ne vois que l'abandon, la misère, les privations, et, au lieu des traits adorés d'une mère, la figure féroce et repoussante du lâche bourreau qui a torturé mon enfance et ma jeunesse.

Mme Cormier appuya sa main sur son front, et comme si elle eût cherché à y concentrer ses pensées.

– Et ce misérable, cet odieux bourreau, quel était-il ? le connaissez-vous ?

– Oui, oui, je le connais ; c'est une espèce de saltimbanque, un homme capable de tous les crimes ; un jour, par hasard, j'ai vu sur son épaule une marque d'infamie, et, depuis ce jour-là, j'ai été en butte aux plus durs traitements.

– Et vous l'avez fui ?

– Il m'aurait tué !

Mme Cormier se tut. Elle était émue ; un trouble inouï s'était emparé d'elle, et quoi qu'il fît, son regard s'attachait avec une fixité étrange au visage du jeune homme…

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, en pressant son front de ses deux mains, il aurait son âge… ses traits aussi !… Mais c'est impossible !… je suis folle de penser encore à tout cela !… Dieu n'a pas voulu me laisser cette consolation… il est mort… et jamais…

Elle fit un effort sur elle-même, pour chasser mille idées qui l'assaillaient en foule, et tendit à Lucienne ses deux mains, que celle-ci vint prendre et baiser avec tendresse.

– Je m'intéresse à toi, mon enfant, lui dit-elle, et je dois éclairer ton ignorance. Tu es belle, tu es jeune et ton cœur est sans défiance… eh bien ! il faut prendre garde !…

– Mais il m'aime ! dit étourdiment la jolie enfant.

– Sans doute, et toi aussi, n'est-ce pas ? Eh bien ? je crois que M. Maurice est un homme d'honneur…

– Oh ! oui, madame, interrompit encore Lucienne.

– Et j'espère que demain il ira trouver ton oncle.

– Ah ! Dieu m'est témoin, s'écria Maurice, que je n'ai pas d'autre ambition…

– Eh bien ! prenez conseil de votre raison, monsieur Maurice ; voyez M. Mercier ; confiez-lui votre secret, et s'il le faut, pour ma belle Lucienne, j'irai moi-même lui parler aussi.

Lucienne n'en entendit pas davantage ; elle était devenue toute rouge de bonheur et de confusion, et elle ne savait comment exprimer sa reconnaissance.

Mais un incident, en apparence insignifiant, vint mettre fin à ses embarras.

Un domestique venait d'entrer : il annonça à Mme Cormier qu'une personne demandait à lui parler :

– Quelle est cette personne ? fit Mme Cormier.

– Je l'ignore.

– Au moins a-t-elle dit son nom ?

– Ce monsieur a répondu qu'il était inutile de le dire, attendu que madame ne le connaît pas.

– Faites entrer.

Le domestique sortit et revint bientôt suivi de l'homme qu'il avait annoncé.

C'était Blondel !

À peine Mme Cormier l'eut-elle aperçu qu'elle jeta un cri de terreur, et se renversa épouvantée sur son fauteuil.

– Lui ! lui ! s'écria-t-elle, pâle et frissonnante comme si elle eût vu se dresser tout à coup et sous ses yeux quelque apparition surnaturelle.

Et se dressant presque aussitôt, galvanisée par un sentiment nouveau, elle fit quelques pas à travers le salon et marcha droit à

Blondel, debout immobile, à peu de distance de la porte…

– Vous ! dit-elle d'une voix vibrante, et l'œil plein de menaces, vous avez osé passer le seuil de cette porte… Vous n'avez pas craint de venir vous exposer à ma colère ! Ah !… prenez garde, cependant !

– À quoi donc ? dit Blondel d'une voix calme.

– Je puis d'un mot vous renvoyer d'où vous venez.

– Mais vous ne le ferez pas.

– Qui m'en empêcherait ?

– Votre enfant.

– Que dites-vous ?…

– Parlez plus bas…

– Mais parlez alors, vous-même.

– Devant ces jeunes gens !…

– Oh ! je ne veux pas rester seule avec vous…

– Soit ! dit Blondel, asseyez-vous, en ce cas, dans ce fauteuil, et écoutez-moi !…

Mme Cormier était devenue tout à coup docile et soumise ; elle gagna lentement le fauteuil que lui désignait Blondel, et elle s'y assit, en l'invitant du geste à tenir sa promesse.

Blondel alla se placer debout, à ses côtés.

Cependant Lucienne s'était rapprochée de Maurice, et tremblante d'émotion, elle regardait cette scène avec une stupéfaction profonde, se demandant si c'était bien là cette femme qu'elle n'avait connue jusqu'alors que courbée sous le poids d'un désespoir, qui lui ôtait jusqu'à l'énergie de manifester une volonté.

Quant à Maurice, il était frappé de surprise, en voyant Blondel, cet homme mystérieux qu'il avait rencontré dans des situations si diverses donner encore ici la mesure du pouvoir étrange qu'il exerçait partout où il allait…

– Voyons, voyons, reprit bientôt Mme Cormier, vous avez parlé de mon enfant.

– Oui, madame.

– Et il vit, n'est-ce pas ?

– Je l'ai vu !

Mme Cormier croisa ses deux bras sur sa poitrine.

– Ô mon Dieu ! dit-elle avec un sanglot mal étouffé, je n'étais pas préparée à cela… On m'avait cruellement annoncé sa mort !

– On vous avait trompée !…

– Mais où est-il ?… dites… où est-il ?

– À Paris !

– Et je le verrai ?

– Je vous le promets !

– Bientôt.

– Avant huit jours !

Mme Cormier soupira.

– Huit jours !… répondit-elle… huit jours !… Mais, après l'espoir que vous venez de me donner, je ne vais plus vivre !

– Il faut cependant attendre encore.

– Ah ? vous me promettez, au moins…

– Je vous le jure !

Blondel salua, et il allait se retirer, mais en passant auprès de Maurice, il s'arrêta :

– Monsieur Dubreuil, dit-il avec courtoisie, veut-il me faire l'honneur d'accepter une place dans mon coupé ?

Mme Cormier tressaillit à cette proposition, qui cependant n'avait rien que de fort banal, et son regard s'attacha de nouveau sur le jeune homme, qui venait de se lever avec une certaine froideur.

– Mille grâces, monsieur, répondit ce dernier à Blondel, mais, après avoir remis mademoiselle Lucienne dans sa voiture, je rentrerai chez moi, seul, et à pied.

– Vous avez peut-être tort…

– Je ne vous remercie pas moins de votre offre.

Blondel se retira, mais Mme Cormier l'accompagna jusqu'à la porte… Arrivée sur le seuil, elle s'empara vivement de son bras :

– Vous connaissez donc ce jeune homme ? dit-elle d'un accent presque impérieux.

– Je l'ai rencontré quelquefois ! répondit simplement Blondel.

– Et vous savez qui il est ?…

– Pas plus qu'il ne le sait lui-même !

– Enfin, ne trouvez-vous pas…

– Quoi donc ?

Mme Cormier posa sa main sur son front.

– Rien ! rien… dit-elle… Je suis folle… Je le vois partout… C'est impossible… Allez donc, monsieur, et songez que je compte sur vous.

– Dans huit jours, ou je serai mort, ou je vous aurai fait connaître votre fils !…

Et, cette fois, il s'éloigna.

Quant à Maurice et à Lucienne, ils ne tardèrent pas à prendre congé de Mme Cormier, et, ainsi qu'il l'avait promis, Maurice alla chercher une voiture dans laquelle il fit monter Lucienne, et, après l'avoir vue disparaître, il se disposa à rentrer chez lui, seul, et à pied…

Tant de choses s'étaient accomplies depuis deux heures, qu'il éprouvait le besoin de repasser dans son esprit, et les doux aveux de Lucienne, et les mille espoirs qu'ils avaient éveillés dans son cœur !

Or, si le lecteur le veut bien, nous le laisserons regagner sa demeure.

Seulement, nous dirons dès à présent qu'au moment où il quitta la maison de Mme Cormier, deux hommes, qui s'étaient tenus cachés dans l'ombre projetée par le coin de la rue voisine, sortirent tout à coup de leur poste d'observation, et se mirent à le suivre à distance.

Ces deux hommes étaient Mac-Bell, et Crampon, dit le Charbonnier.

Ce qu'ils venaient faire là ne sera bientôt plus un mystère pour le lecteur, mais ce qui avait précédé mérite une mention particulière, et nous sommes en mesure de le raconter…

XIV

LES SUITES D'UNE PARTIE DE BEZIGUE

Deux heures auparavant, Mac-Bell était allé rejoindre Crampon, qui l'attendait au coin de la rue Cassette.

L'Écossais sortait de chez le comte de Précigny, et il aborda le *Charbonnier*, les sourcils contractés et l'air préoccupé.

– Qu'y a-t-il ?… fit Crampon, qui remarqua bien vite l'air singulier de son acolyte.

– Une affaire ! répondit laconiquement Mac-Bell.

– Et est-elle bonne ?

– C'est selon.

– Conte-moi ça…

– Pas ici !…

– Allons chez le manezingue alors, et dépêchons.

Aussitôt arrivés chez le marchand de vin du coin, ils entrèrent dans une salle commune où il n'y avait que deux ou trois clients, et se firent servir une bouteille de vin.

Dès que le garçon se fut retiré, Mac-Bell versa deux rouge-bords, et, cette première libation accomplie, les deux amis s'accoudèrent sur la nappe aux taches bleues :

– Voyons… dit Crampon, à voix basse et avec une certaine avidité, qu'est-ce qu'il y a à gagner ?

– Cinq cents *balles* pour chacun, répondit Mac-Bell sur le même ton.

– C'est présentable… et quand cela ?

– Tout de suite.

– Diable… et de quoi s'agit-il ?

– De Maurice.

– Ton comte y tient donc bien ?

– Il paraît puisqu'il y revient…

Le *Charbonnier* réfléchit.

– Eh bien ! fit Mac-Bell en le regardant fixement.

– Eh bien !… je ne dis pas… Paye-t-il comptant ?

– La moitié…

– Alors, tu as les *fafiots* ?

– Les voici…

– L'Écossais montra un billet de cinq cents francs à Crampon, qui se prit à loucher.

– Hum ! fit ce dernier c'est tentant… et il faut le *refroidir* ?

– Ce soir…

– Et nous partagerons ?

– Nous partagerons !…

Crampon regardait toujours le billet de banque. Il était évident que sa convoitise était violemment excitée : mais une idée pesait sur son esprit, et cette idée suffisait à le troubler.

– Alors, reprit-il après un silence, nous allons faire le coup.

– Si tu veux.

– Et, qui frappera ?…

– Nous tirerons au sort.

– C'est une idée, mais j'aimerais mieux autre chose.

– Quoi donc ?

Le *Charbonnier* se mit à rire.

– Tu connais le bezigue, toi ?… dit-il, d'un air moitié ironique, moitié sérieux.

– Pardieu ! fit l'Écossais.

– Eh bien ! jouons le petit en quinze cents…

– Ah ! ah !…

– Ça te va-t-il ?…

– Ma foi, je ne dis pas non, et ça me changera.

– Alors, tu acceptes ?

L'Écossais frappa rudement sur la table, et, sur son ordre, le

garçon de l'établissement apporta aussitôt un tapis et un jeu de bezigue. Crampon souriait… Il était très fort au bezigue, et comptait bien triompher facilement de son partner.

Quant à Mac-Bell, il était joueur, comme un habitué de Hombourg, et la proposition du *Charbonnier* l'avait particulièrement séduit.

Ils commencèrent…

Les trois buveurs, nonchalamment assis aux environs de la table occupée par Crampon et son ami, s'étaient levés et étaient venus se placer auprès des deux joueurs, cherchant là une distraction à leur désœuvrement !

Ils se partagèrent entre les deux adversaires, et se mirent à suivre d'abord d'un œil indifférent et blasé, mais bientôt avec un vif intérêt, cette partie, dont ils étaient loin de soupçonner le sanglant enjeu.

Les premiers coups furent favorables à Crampon ; les atouts lui venaient à profusion ; les quatre-vingts de *rois*, les soixante de *dames*, se formèrent comme par enchantement entre ses mains ; enfin, il couronna l'œuvre par un deux cent cinquante, qui amena un nuage sur le front de l'Écossais.

La galerie applaudissait, et l'issue de la partie ne paraissait pas devoir être douteuse !

Déjà, Crampon devenait loquace, et il jetait à son partner des regards pleins de malice et d'ironie.

Mais cette situation ne devait pas durer longtemps, et Mac-Bell allait prendre une éclatante revanche.

En effet, la chance tourna bientôt en sa faveur, et ce fut alors à son tour à prendre l'offensive, à déconcerter son adversaire.

Le coup fut d'autant plus cruel, que le *Charbonnier* s'y attendait moins ; et quand l'Écossais amena le *cinq cent* fatal sur sa marque, il laissa tomber ses cartes avec stupéfaction et proféra un juron énergique.

La galerie s'amusa beaucoup de sa déconvenue, et Mac-Bell sut placer, à propos, quelques plaisanteries qui ajoutèrent à la gaîté générale.

Quant à Crampon, il était devenu livide ; une sorte d'hébètement se lisait sur ses traits, et il écoutait les rires et les quolibets avec une sorte d'impassibilité abrutie.

Il songeait aux horribles suites de cette partie qu'il venait de perdre.

– Eh bien dit Mac-Bell, en lui frappant rudement sur l'épaule, ça ne va donc pas mieux ?

– Quoi ?… qu'y a-t-il ? fit Crampon comme s'il se fût réveillé d'un rêve horrible.

– Tu as perdu… quoi…

– Oui, je le sais… après ?

– Après ?… quand on a perdu… il faut payer.

– Eh bien !… je payerai.

– C'est comme ça que je l'entends… viens.

– Et où allons-nous ?…

– Rue du Cherche-Midi.

Crampon frissonna… mais il n'y avait pas à reculer, et il suivit Mac-Bell, qui gagnait la porte de la rue.

Quelques minutes plus tard, ils étaient à leur poste d'observation, qu'ils devaient bientôt quitter, pour suivre les pas de Maurice.

Dès que, après le départ de Maurice et de Lucienne, Mme Cormier s'était trouvée seule dans sa chambre à coucher, elle s'était laissée tomber sur un fauteuil, avait pris son front dans ses mains, et avait cherché à rappeler toutes les impressions qui l'avaient agitée…

Et d'abord, elle songea à ce jeune homme dont l'aspect l'avait profondément impressionnée ; elle fixa dams sa mémoire chaque trait, chaque signe de son visage ; puis, après cet examen mental, auquel elle semblait se complaire, elle pensa, avec un douloureux serrement de cœur, à la subite apparition de Blondel et aux paroles qu'il lui avait dites au sujet de Maurice, paroles dont l'effet avait été de détruire brusquement le beau rêve qui avait si vite pris naissance dans son imagination.

– Et cependant, murmura-t-elle, que faut-il croire de la déclaration d'un homme dont le caractère doit, m'a-t-on dit, m'inspirer la plus grande défiance, ou de la coïncidence extraordinaire qui existe entre la physionomie de ce jeune homme et les détails mystérieux dont son enfance est entourée.

Elle s'absorba de nouveau dans ses réflexions, demeura

longtemps immobile, perdue dans une contemplation intérieure, et, quand elle sortit de cette rêverie douce et pénible à la fois, son visage était baigné de larmes.

– Ah ! n'importe… dit-elle avec ivresse, il vit…, cet homme me l'a dit, et au tressaillement qui a ébranlé tout mon être, j'ai compris qu'il ne pouvait mentir… Il vit ! lui, l'enfant que j'ai tant pleuré ! je puis donc recommencer à espérer, puisque je le reverrai, que je puis le faire riche et heureux, que je puis combler tous ses désirs, satisfaire tous ses caprices, briser toutes les entraves qui pourraient faire obstacle à son bonheur ! Ah ! que Dieu soit béni ! car la vie abonde en moi maintenant ; les ténèbres qui m'enveloppaient comme dans un linceul se sont dissipées ; la vie, l'intelligence et la volonté rayonnent de nouveau comme à vingt ans, et l'on dirait que je deviens mère pour la seconde fois !

La pauvre et excellente femme paraissait en effet transformée ; son front éclatait de bonheur, une ivresse inaccoutumée brillait dans ses yeux…

Un coup frappé à sa porte la rendit bientôt à son sang-froid et à son calme habituels.

– Entrez !… dit-elle.

Un domestique parut et annonça :

– M. le comte de Précigny !…

Le comte entra, et en abordant Mme Cormier, il força, pour ainsi dire, son front contracté à se rasséréner tout à coup.

– Bonjour, chère sœur, lui dit-il en pressant amicalement la main que celle-ci lui présentait.

– Bonjour, mon frère, répondit Mlle Cormier, qui, on le voit, n'était autre que Mlle Louise de Précigny.

Avant de s'asseoir, comme il y était invité par un geste de sa sœur, le comte, frappé du son de voix de Mme Cormier, de son air libre et dégagé, de l'éclat et de la vivacité inusités de son regard, se mit à la considérer avec une véritable stupeur.

– Eh bien ! lui dit sa sœur, à laquelle nous conserverons le nom qu'elle avait adopté, vous ne voulez donc pas vous asseoir ?

Le comte prit place en face d'elle.

– À quelle heureuse circonstance dois-je le plaisir de vous voir, aujourd'hui ? reprit presque aussitôt Mme Cormier, car vos visites sont si rares, que je ne saurais attribuer celle-ci au seul intérêt que

vous me portez.

– Vous m’accusez à tort, ma sœur, répondit le comte ; si je ne viens pas plus souvent, c’est que cela m’est réellement impossible ; mais croyez que je suis toujours heureux, quand je puis causer avec vous quelques instants.

– Je n’hésite pas à vous croire, répliqua Mme Cormier, avec un sourire dont l’expression finement railleuse causa une nouvelle surprise au comte, habitué à la trouver impassible et morne ; cependant, dites-moi donc, je vous prie, quel est, outre le plaisir d’un entretien avec moi, le motif qui vous amène aujourd’hui.

M. de Précigny chercha quelques instants sa réponse ; il était en proie à un embarras visible, et ne savait comment engager la conversation. Il avait eu évidemment un but, en venant voir sa sœur, mais ce but, il mettait maintenant tous ses soins à le dissimuler, et il ne voulait pas que Mme Cormier le devinât.

– Vous ne vous rappelez donc pas, chère sœur, dit-il enfin, la conversation que nous avons eue, il y a quelques jours, au sujet de votre propriété de Valnoir.

– Quelle conversation ? fit Mme Cormier d’un ton vague, et comme si elle eût réellement cherché à se rappeler.

– D’après les observations que je vous ai soumises, poursuivit le comte avec hésitation, et comme un homme qui sonde le terrain à chaque pas qu’il fait en avant, vous avez compris que vous aviez tout intérêt à vous défaire d’une propriété qui devient pour vous une charge énorme, sans compensation, puisque vous n’y voulez plus retourner, à cause des pénibles souvenirs que vous rappelle le pays, et vous m’avez chargé de faire rédiger un pouvoir en règle, m’autorisant à vendre le domaine et à placer le produit de cette vente.

Mme Cormier fixa sur son frère un regard qui exprimait une extrême surprise.

– Eh quoi ! dit-elle enfin, j’ai pu consentir à cela ?

– Sans doute.

– Vous êtes sûr de ne pas vous tromper ?

– Je me trompe si peu que le pouvoir a été minuté par mon notaire et que je vous l’apporte à signer.

Il tira en même temps un papier de sa poche et le remit à sa sœur.

Celle-ci le déplia, le lut lentement jusqu'au bout ; puis, le rendant au comte :

– Avouez, dit-elle avec une certaine fermeté, que vous m'estimeriez folle si je signais un pareil acte.

Le comte tressaillit ; mais il comprit la nécessité de se dominer et de rien laisser paraître de ce qu'il éprouvait :

– Je vous trouverais très sage, au contraire, reprit-il après un moment de silence, d'augmenter votre fortune de vingt mille livres de rentes, par la vente d'une propriété que vous abandonnez, et qui se détériore, faute d'être habitée.

– Aussi suivrai-je probablement votre conseil.

– Vous vendrez Valnoir ?

– J'y suis à peu près résolue.

– Alors, signez cet acte, dit le comte, qui respira.

– Vous n'avez pas saisi, fit Mme Cormier.

– Comment !

– Et quand je vous dis que je serais folle, c'est surtout pour le cas où je signerais cet acte.

– Que prétendez-vous donc ? demanda le comte d'un ton bref et en dardant sur sa sœur un regard plein de colère.

– Puisque vous le voulez absolument, répondit Mme Cormier, d'une voix nette et d'un ton calme qui contrastaient avec son apathie ordinaire, puisque vous le voulez, je vous dirai donc qu'il serait insensé de ma part de confier ma fortune aux mains d'un homme qui n'a pas su conserver la sienne.

Le comte eut un geste violent, et, s'étant levé, il fit quelques tours dans le salon.

Il était sombre, inquiet, agité.

Enfin, s'arrêtant tout à coup en face de Mme Cormier :

– Alors, vous doutez de ma probité ? dit-il, prêt à éclater.

– Je doute seulement de vos qualités administratives, répondit Mme Cormier.

– Enfin, vous refusez.

– Je refuse.

Le comte froissa violemment le contrat qu'il tenait à la main,

et le rejeta sur la table.

– Ah !… il y a quelque mystère sous cette résistance, dit-il avec emportement.

– Votre colère m'étonne.

– Qu'importe !

– Et elle pourrait me donner à penser…

– Quoi donc ?

– Que vous aviez un intérêt puissant à retenir dans vos mains l'administration de ma fortune.

Le comte s'arrêta devant sa sœur, et fixant sur elle un regard où la surprise le disputait à la menace :

– Toutes ces idées ne vous sont pas venues seules, dit-il d'une voix mal assurée.

– Pourquoi donc ?

– Vous avez vu quelqu'un.

– Qui cela ?

– Le misérable qui vous a déshonorée.

– Et que vous avez envoyé au bagne !

– Malheureuse !…

– Vous voyez, monsieur, que je sais, moi aussi, affronter certains souvenirs… Eh bien ! sachez-le… vous ne vous êtes pas trompé…

– Vous l'avez vu ?

– Il sort d'ici.

– Ah ! je m'en doutais, s'écria le comte, en serrant le bras de Mme Cormier… à votre attitude, à votre révolte, j'aurais gagé qu'il vous avait parlé.

Mme Cormier avait pâli depuis qu'on lui parlait de Blondel, mais elle conservait assez d'empire sur son esprit, pour rester maîtresse d'elle-même…

Elle se dégagea donc de l'étreinte de son frère, et levant sur lui un regard clair et froid :

– Vous l'accusez, et vous avez tort, reprit-elle aussitôt, avec un mélange d'ironie et de fermeté, car c'est grâce à lui qu'à cette heure j'ai pu apprendre que je vous avais injustement chargé d'un

crime.

– Moi ! fit le comte en frissonnant.

– Vous !

– Et de quel crime, s'il vous plaît ?

– De la mort de mon enfant !

– Vous l'avez cru !

– Je ne le crois plus.

– C'est heureux… Mais d'où vous est venue cette conviction nouvelle ?

– Vous ne devinez pas ?

– J'attends.

– Mais il vit !… il vit, vous dis-je… et avant huit jours, le pauvre enfant sera dans les bras de sa mère, qui, le croyant mort, n'a cessé de le pleurer, depuis quinze années !…

Le comte frissonna et se prit un moment à considérer sa sœur avec stupéfaction…

Cette révélation dérangeait tous ses plans et l'obligeait à un redoublement de circonspection, pour n'éveiller aucun soupçon.

– Ainsi, dit-il, c'est à cette découverte que je dois attribuer votre refus ?

– N'est-ce pas naturel ? repartit la malheureuse mère.

– Sans doute !… Vous voulez garder votre fortune pour cet enfant, et vous voulez qu'il puisse racheter, par son or, la honte de sa naissance.

– Ah ! vous êtes sévère, mon frère…

– Je ne suis que juste.

– Mais il n'est pas coupable, lui !

– Je le veux bien.

– Il a été malheureux !

– Soit !…

– Et qu'y a-t-il d'étrange à ce que je cherche à éloigner de lui les tristes réalités qui l'attendent.

Le comte ne répondit pas.

Ses poings se crispaient… ses dents mordaient ses lèvres ; ses

regards s'illuminaient de temps à autre de rapides éclairs.

Mille pensées traversaient en même temps son esprit, et il ne pouvait en fixer aucune.

Il se leva…

Il était fort pâle ; ses sourcils étaient contractés ; une oppression pesait sur sa poitrine.

Mme Cormier remarqua le désordre de sa physionomie, et elle en fut frappée.

Sans s'expliquer ce qu'elle éprouvait… elle eut peur.

– Vous partez ! dit-elle d'une voix presque tremblante.

– Il le faut ! répondit brusquement le comte.

– Mais vous ne me dites rien de mon fils.

– Que voulez-vous que je vous dise de cet enfant, dont la présence va renouveler toutes nos hontes et afficher notre déshonneur.

– Mais je suis sa mère, cependant !

– Pourquoi le dire, puisqu'il l'ignore ?

– Voulez-vous donc qu'il croie que je ne l'aime pas ?…

– Eh ! aimez-le si votre cœur conserve encore de pareilles faiblesses… Quant à moi, je ne puis que le haïr…

Mme Cormier retomba sur son fauteuil et prit sa tête dans ses mains.

– Pauvre enfant ! balbutia-t-elle avec un sanglot.

Le comte se rapprocha d'elle et se pencha à son oreille.

– C'est votre dernier mot ! dit-il d'une voix saccadée…

– Quoi !… que dites-vous ?… répondit sa sœur, un moment interdite.

– Vous refusez de signer cet acte ?

– Oh ! jamais… jamais.

– Cependant, dans la pensée que j'aurais à ma disposition cette fortune que vous me retirez aujourd'hui, j'avais pris certains engagements…

– Vous avez eu tort.

– Demain, grâce à ce contrat, je pouvais toucher une somme

qui m'était indispensable.

– Mais ce n'est pas la première fois que je satisfais à de pareilles demandes de votre part ?

– Enfin, votre refus me crée une position terrible, me jette dans une impasse sans issue, m'enferme, en un mot, dans un cercle fatal, dont il me sera peut-être impossible de sortir…

Mme Cormier garda le silence, et le comte, frappant du pied avec colère, alla prendre son chapeau.

– Ma sœur !… dit-il alors d'un ton bref ; je pars… Je ne sais quand nous nous reverrons… mais je souhaite que vous n'ayez pas à vous repentir de m'avoir impitoyablement repoussé.

Et il s'éloigna sur ces mots, et ferma violemment la porte derrière lui.

Le comte n'avait pas tout dit à sa sœur, et, s'il lui avait parlé d'une somme qui lui était indispensable pour le lendemain, c'est qu'en effet le malheureux était perdu si cette somme n'était pas dès l'aube entre ses mains…

Nous expliquerons plus loin tout ce qui peut paraître obscur ici… En ce moment, nous sommes obligé de suivre le drame engagé, sous peine de faire confusion, et de laisser l'intérêt se ralentir.

Que le lecteur nous pardonne donc quelques lacunes, et qu'il nous croie, quand nous lui promettons de n'avancer aucun fait qui ne trouvera son explication.

Une fois dans la rue, le comte jeta à droite et à gauche un regard presque effaré ; puis, frappé tout à coup comme d'une idée subite, il prit la direction de la rue des Saints-Pères et gagna rapidement les quais.

La nuit était venue tout à fait, et pendant que le comte de Précigny, en proie à une agitation fébrile, se dirigeait vers la rue Saint-Antoine, nos deux joueurs de bezigue, Mac-Bell et Crampon, suivaient d'un pas nonchalant, et à une distance respectueuse, le jeune Maurice, qui, perdu dans ses rêves, était loin de se douter du danger qu'il courait.

Il allait à l'aventure, sans but, se laissant guider par sa seule fantaisie, et cherchant de préférence les rues où le bruit et le mouvement de la population se faisaient moins sentir.

Maurice aimait comme l'on n'aime bien qu'une fois en sa vie !

Lucienne était belle, elle était affectueuse, elle avait la franchise de l'innocence, et elle n'avait aucun secret à cacher dans son cœur chaste et pur !…

C'était aussi son premier amour… Elle n'avait point appris encore à être coquette, elle ignorait le grand art des femmes qui consiste à se laisser aimer, plutôt qu'à aimer elles-mêmes.

Maurice voyait encore son sourire ; il entendait toujours sa voix…

L'enchantement continuait… Le ciel semblait s'être ouvert devant lui, et son regard s'oubliait dans la contemplation extatique de ses splendeurs infinies.

Cependant, l'heure s'écoulait ; les passants devenaient moins rares dans les rues qu'il traversait ; il songea tout à coup qu'il se trouvait peut-être loin de son logis, et qu'il était temps de rentrer.

Par une coïncidence singulière, mais qui s'explique par cet instinct que Dieu met au cœur de tout amoureux, après avoir erré deux heures à travers Paris, Maurice s'aperçut avec surprise, qu'il n'était qu'à quelque distance de la maison de M. Michaud.

Minuit avait sonné depuis longtemps, les boutiques étaient fermées ; Lucienne reposait sans doute, il fallait se retirer.

C'est le moment qu'attendaient Mac-Bell et Crampon… Quand nous disons Crampon, nous trompons le lecteur.

Il est bien vrai que le *Charbonnier* avait perdu la partie de bezigue, et que c'était à lui que revenait la terrible charge de l'assassinat.

Mais Crampon manquait essentiellement de résolution, et tout en suivant l'Écossais, qui épiait Maurice, il songeait en frémissant que le moment approchait, où il allait être obligé de s'exécuter.

Tout à coup, un tremblement nerveux s'empara de tous ses membres. Mac-Bell venait de lui frapper sur l'épaule…

Il se retourna stupéfait…

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'une voix saccadée.

Et il se sentit froid dans le dos.

– As-tu ton couteau ? fit l'Écossais.

– Pourquoi faire ?… balbutia le *Charbonnier*.

– Tu le demandes ?

– Tu veux donc le tuer ?…

– Ah çà ! deviens-tu fou ?

– Où est-il donc ?

– Là devant nous… il vient… dans deux minutes il sera à notre portée… Allons… pas de faiblesse… ou sinon… demain, je te dénonce ?…

Crampon ne répondit pas… mais ses jambes se mirent à flageoler, et il devint livide.

Maurice n'était plus qu'à quelques pas… il arrivait confiant, heureux, il allait tourner la rue déserte.

Alors une scène atroce se passa…

Deux hommes s'élancèrent inopinément de l'angle plein d'ombre, où ils se tenaient cachés, et l'un d'eux se rua sur lui et lui enfonça dans la poitrine la lame d'un couteau qu'il tenait à la main.

Maurice poussa un cri de détresse et tomba lourdement sur le pavé.

Mais il n'y avait personne alentour ; la police était loin d'être faite, à cette époque, avec la vigilance qu'elle déploie aujourd'hui, et les deux assassins purent s'enfuir sans être poursuivis.

XV

DEUX CENT MILLE FRANCS EN BILLETS DE BANQUE

Il était près de minuit, – cependant tout le monde ne dormait pas chez M. Michaud ; deux lumières brillaient encore au petit pavillon situé au bout du jardin.

L'une de ces lumières partait de la chambre de Mme Michaud ; l'autre éclairait celle de Lucienne.

Comme minuit sonnait à l'église Saint-Paul, un individu, qui se promenait depuis quelques instants devant la maison de M. Michaud, en prenant de grandes précautions pour n'être pas aperçu, s'approcha de la porte, introduisit une clef dans la serrure, l'ouvrit sans faire le moindre bruit, et se dirigea vers le pavillon, en homme familiarisé avec les lieux.

Un instant après, il frappait doucement, et d'une façon toute particulière, à la porte de l'une des deux chambres dont les fenêtres étaient éclairées.

On hésita quelque temps avant d'ouvrir ; enfin, un pas léger se fit entendre, et deux secondes après, l'inconnu entrait.

Ce mystérieux personnage n'était autre que le comte de Précigny, et la chambre dans laquelle il s'introduisait à cette heure était celle de Mme Michaud.

Quand elle eut refermé la porte derrière lui, celle-ci, pâle comme un suaire, se laissa tomber sur un siège et joignit les mains avec désespoir :

– Vous ! vous encore ! murmura-t-elle d'une voix étouffée, malgré le serment que vous m'aviez fait de ne plus chercher à me revoir ! Malgré tout ce que je vous ai dit de mes souffrances, des tortures qui m'agitent et des remords qui me dévorent ! Ah ! monsieur le comte, vous êtes sans pitié ou sans cœur.

– Plût à Dieu que je fusse sans cœur, répondit le comte avec

une feinte passion, car alors il m'eût été facile de tenir le serment auquel vous m'accusez si cruellement d'avoir manqué.

Le ton dont M. de Précigny prononça ces paroles formait une dissonance choquante avec le sentiment qu'elles voulaient exprimer : on eût dit que sa pensée était ailleurs, et qu'il était sous l'empire d'une préoccupation toute autre que celle par laquelle il affectait d'être dominé.

Mme Michaud le regarda d'un air suppliant :

– Oh ! je vous en prie, lui dit-elle avec ferveur, je vous en prie à genoux comme je prierais Dieu lui-même, s'il est vrai que vous m'ayez aimée, s'il est vrai que vous m'aimiez encore, donnez m'en une preuve qui vous vaudra ma reconnaissance éternelle, – consentez à ne plus me revoir, oubliez jusqu'au souvenir d'une liaison dont j'ai déjà tant souffert et qui, j'en ai le pressentiment, attirera sur ma tête quelque effroyable malheur.

– Eh bien soit, dit le comte en donnant à sa voix un accent d'amertume et de mélancolie démenti par l'expression inquiète et fiévreuse de son regard, soit ! puisque la terreur l'emporte en vous sur l'amour que je croyais vous avoir inspiré, je cesserai de vous voir et je ferai tous mes efforts pour vous oublier ; mais j'espérais que vous reviendriez sur cette détermination, et j'ai voulu faire une dernière tentative… Je ne pouvais m'habituer à la pensée de vous perdre, de n'être plus qu'un étranger pour vous, et voilà pourquoi j'ai manqué à mon serment… Ah ! si vous saviez combien je suis malheureux, cependant !

En parlant ainsi, il se laissa tomber sur un siège ; mais son front contracté, les regards égarés qu'il jetait autour de lui, la froideur avec laquelle il jouait le rôle qu'il s'était imposé, tout attestait que l'amour était entièrement étranger à la pensée qui l'absorbait.

Qu'était-il donc venu faire à pareille heure dans la maison Michaud ? quelle pensée mettait ce pli sur son front, et parfois, cette pâleur sur son visage ?… C'est là un mystère que lui seul eût pu révéler.

– Croyez-moi, reprit bientôt Mme Michaud, – une voix sévère me dit que je suis menacée… Par qui ?… comment ? je l'ignore… mais je le suis, – et cette crainte suffit depuis quelque temps à troubler mes nuits et à m'enlever tout sommeil ! Ah ! si les femmes savaient ce que l'adultère coûte de larmes et de sanglots, et par quels cuisants remords le cœur est déchiré !…

– Calmez-vous, mon amie !… essaya le comte.

– Que je me calme ! poursuivit Michaud… c'est impossible, désormais… Il y a là, quelque part, un malheur qui va m'atteindre… un châtiment qui m'est réservé ! Mon Dieu…, quelle que soit la grandeur de la catastrophe qui doit m'atteindre, ne sera-t-elle pas au-dessous de la faute que j'ai commise, du crime dont je me suis rendue coupable.

– Que dites-vous ?

– Oui, monsieur le comte… un crime !… et il pèse si lourdement sur ma conscience, que je n'aurais pu résister au besoin de l'avouer tout haut, si j'eusse dû supporter seule les horribles suites d'un tel aveu ; mais lui, ce noble et généreux vieillard, que j'ai trompé ; lui, si grand et si ingénu dans sa confiance, si fier de mon honneur, cette révélation l'aurait tué, voyez-vous, et j'ai dû me taire !… j'ai dû me résigner à feindre, à vivre, à recevoir avec une impudente sérénité les éloges accordés à ma vertu ! Mais ce supplice et cette honte usent mes forces, monsieur le comte… et, je vous l'ai dit, je veux en finir à jamais avec ce passé vers lequel je n'ose même plus tourner mes regards.

Pendant que Mme Michaud s'exprimait de la sorte, Précigny assistait d'un œil sec aux tortures de sa victime ; à peine avait-il saisi quelques-unes des paroles que lui arrachait ce désespoir, et peut-être ne voyait-il même pas la pâleur empreinte sur ses traits altérés.

– Voyons, lui dit-il tout à coup comme un homme qui, après une longue hésitation, vient de prendre enfin un parti : puisque vous le voulez, mon amie, cette entrevue sera le dernier épisode de notre roman.

– Votre absence du moins me rendra le calme.

– Et moi, je croirai avoir rêvé le bonheur si court que vous m'avez donné.

– Ah ! merci, mille fois merci, de cette généreuse résolution, dit Mme Michaud avec une sorte d'ivresse.

Et comme le comte gagnait déjà la porte, elle se leva et fit mine de vouloir l'accompagner.

– C'est inutile, dit vivement Précigny, je suis venu seul, je puis me retirer de même.

– Non, répliqua Mme Michaud, le hasard, pourrait mettre quelqu'un sur votre passage ; nous devons tout prévoir, et la prudence exige que je vous précède de quelques pas, afin de vous

prévenir en cas de rencontre.

Le comte supplia Mme Michaud de rester dans sa chambre, de ne pas s'exposer à être vue à cette heure dans le jardin ; il feignit la plus vive sollicitude pour sa réputation, et employa enfin tous les arguments pour éviter qu'elle ne l'accompagnât… Mme Michaud resta inébranlable dans son dessein, ne voulant rien négliger, disait-elle, pour empêcher que cette dernière entrevue n'eût une issue fatale.

Le comte fut obligé de céder ; mais malgré l'empire qu'il savait prendre sur lui-même, il eut beaucoup de peine à dissimuler l'accès d'humeur et de colère sourde dont il fut saisi en se rendant au désir de Mme Michaud.

La jeune femme sortit donc la première et s'engagea dans un long corridor, suivie de M. de Précigny.

En passant devant l'une des portes qui s'ouvraient sur ce corridor, elle s'arrêta tout à coup, et le comte en fit autant.

Puis, Mme Michaud se pencha et prêta l'oreille.

Un murmure de voix était venu jusqu'à elle…

– C'est étrange, dit-elle, comme se parlant à elle-même… on dirait que l'on parle dans la chambre de Lucienne… et pourtant, elle est seule.

Elle écouta de nouveau… et n'entendit plus rien…

Alors elle reprit sa marche, glissant avec la légèreté d'une ombre, frissonnant de tous ses membres, quand le parquet craquait sous ses pieds, retenant jusqu'à sa respiration, et entendant les battements précipités de son cœur dans le profond silence qui se faisait autour d'elle.

Enfin, elle parvint ainsi dans le jardin…

Or, Mme Michaud ne s'était pas trompée en croyant entendre des bruits de voix chez la nièce de Paul Mercier.

Il y avait en effet quelqu'un dans la chambre de Lucienne !… Il y avait Michelette !

En revenant de la rue du Cherche-Midi, et au moment où elle descendait de voiture, Lucienne avait trouvé à quelques pas de la maison Michaud la pauvre jeune fille, plus pâle et plus défaite qu'elle ne l'avait vue la veille…

Elle l'avait reconnue du premier coup d'œil, et avait couru à sa rencontre.

– Michelette… vous ! dit-elle avec une douce effusion… Ah ! vous avez donc renoncé à votre projet ?

Michelette remua tristement la tête :

– Non, ma bonne demoiselle, répondit-elle, le sein gonflé de soupirs… et d'une voix grave et presque sombre… non… je partirai demain, et dussé-je mourir de douleur et de fatigue, je le rejoindrai… Mais j'ai été faible, voyez-vous, j'ai été lâche plutôt, et quand j'ai vu cet épouvantable spectacle du ferrement, quand surtout j'ai entendu les imprécations qui ont accueilli leur départ… j'ai cru que j'allais devenir folle, et je suis tombée sans mouvement sur le sol !… Si vous saviez comme c'est affreux !… Quand je suis revenue à moi, ils étaient loin déjà… et maintenant je n'ai plus qu'à attendre la voiture qui partira demain et les rejoindra en route…

– Mais d'ici demain ! fit Lucienne, qu'allez-vous faire ?

– Je ne sais.

– Où allez-vous coucher ?

– Dans le premier garni venu.

– Oh ! je ne le souffrirai pas… venez avec moi… j'ai mon idée… on ne se doutera de rien, et, si on venait à le savoir, je suis bien sûre que nul ne me gronderait pour la bonté que je vous aurai témoignée.

C'est ainsi que Michelette avait été menée dans la chambre de Lucienne.

Tout le monde était fort occupé, ce soir-là, chez M. Michaud, et personne n'avait remarqué les deux jeunes filles.

Elles étaient donc installées, et passaient la nuit, l'une auprès de l'autre.

Lucienne avait contraint Michelette à se mettre sur son lit, tandis qu'elle-même s'était plongée dans son vaste fauteuil…

À cet âge, le dévouement n'est pas même une vertu… la nature a fait la jeunesse bonne, aimante, disposée à la confiance spontanée et à l'abandon…

Il semble qu'elle ait dit à tous : « Aimez-vous les uns les autres, » et les jeunes filles croient qu'il n'y a qu'à marcher, les mains tendues et le cœur ouvert…

Mais, plus tard, vient le contact des hommes… C'est l'ambition, c'est l'envie, qui altèrent nos plus purs et nos meilleurs

sentiments.

Lucienne n'en était pas là encore ; elle était dévouée comme elle était chaste… sans le savoir… et elle ne pensait à rien autre chose, sinon que Michelette était malheureuse, et qu'elle n'avait personne pour l'aimer et la consoler.

Elles causaient donc toutes deux, quand Mme Michaud passa devant la chambre.

Si légère que fût sa marche, Lucienne l'avait entendue, et, saisie de frayeur, elle avait tout à coup cessé de parler.

Quand le comte et Mme Michaud furent passés, elle rit elle-même de sa terreur, persuadée qu'elle avait été dupe de son imagination.

– Je suis folle, dit-elle à Michelette ; la maison est trop bien fermée de tous côtés, pour que personne puisse y pénétrer, et, aujourd'hui plus que jamais, on a dû prendre les plus grandes précautions.

– Pourquoi donc aujourd'hui ? demanda Michelette.

– Parce que c'est demain la fin du mois, et qu'il doit y avoir ce soir une somme considérable dans la caisse de M. Michaud ; j'ai entendu mon oncle Paul parler de deux cent mille francs.

– Tant d'argent que cela ! dit Michelette.

– M. Michaud est très riche !

– Oui… Joseph me l'avait dit… M. Michaud avait même des idées sur lui… et dire que tout cela est brisé… que cet avenir n'est plus possible.

– Qui sait ! fit Lucienne, un hasard peut mettre sur les traces du vrai coupable, on peut reconnaître l'erreur… et, puisque Joseph est innocent, un jour peut-être, il vous sera rendu !…

– Ah ! que le ciel vous entende !… s'écria Michelette, moi, je ne sais plus espérer, et il ne me reste d'autre consolation, d'autre bonheur à demander au ciel, que de passer ma vie près de lui, de partager ses vingt années de honte, de douleur et de misère, et d'aller ensuite vivre tous deux dans quelque coin où nul ne saura qui nous sommes et ce que nous avons souffert.

– Pauvre Michelette ! balbutia Lucienne, quelle horrible destinée est la vôtre !… Ne désespérez pas, mon amie, moi, je saurai convaincre M. Michaud de l'innocence de Joseph, et alors il usera de toute l'influence qu'il possède, pour lui faire rendre

justice.

Michelette pressa contre sa poitrine la main de Lucienne, et jetant un regard vers la fenêtre :

– Est-ce que le jour ne commence pas à paraître ? dit-elle.

– Non, répondit Lucienne, il est à peine une heure.

– C'est qu'il faut que je parte, aux premières lueurs du jour, et j'ai peur de ne pas m'éveiller.

– Dormez sans crainte, Michelette ; vous avez besoin de repos, vous qui allez vous exposer à tant de fatigues ; dormez, moi, je veillerai, et dès que le jour commencera à poindre, je vous ferai lever.

– Et vous me ferez sortir sans que personne me voie, n'est-ce pas ? sans qu'on sache que j'ai accepté l'hospitalité dans votre chambre ?

– Je vous le promets.

– Ah ! vous êtes bonne, et je ne pourrai jamais vous aimer assez.

Michelette balbutia ces derniers mots d'une voix inintelligible, et, brisée par les fatigues et les émotions de la veille, elle finit par s'endormir.

Alors Lucienne éteignit la lumière, et, pour se tenir éveillée, elle se mit à songer à Maurice.

Pendant ce temps, Mme Michaud et M. de Précigny avaient gagné le jardin.

Comme ils allaient s'engager dans une petite allée qui aboutissait à la porte cochère, Mme Michaud s'arrêta brusquement, et se penchant à l'oreille du comte qui l'avait imitée :

– Avez-vous entendu ? dit-elle vivement.

– Quoi donc ? fit le comte.

– Je ne me trompe pas, j'entends crier le sable ; écoutez !

Le comte écouta, et non seulement il entendit un bruit de pas sur le sable, mais il vit se profiler une ombre dans un rayon de lune qui glissait à travers les arbres.

Sans prononcer une parole, il désigna du doigt cette ombre à Mme Michaud, qui se sentit défaillir.

C'était l'ombre d'un homme, cet homme se promenait devant la porte cochère, la seule issue par laquelle pût sortir M. de Précigny.

– C'est lui, ce ne peut être que lui ! murmura la jeune femme, qui sentit le vertige s'emparer de son esprit.

Le comte, qui avait plus de sang-froid, s'était aperçu que l'ombre était trop mince et trop allongée pour être celle de M. Michaud ; cependant il feignit de partager l'opinion de la jeune femme.

– C'est lui, en effet, dit-il à voix basse, et, s'il est là en sentinelle devant cette porte, c'est qu'il sait ou qu'il soupçonne.

– Que faire ? murmura Mme Michaud d'une voix tremblante.

– Marcher droit au danger, poursuivit Précigny ; c'est à la fois le moyen le plus hardi et le plus prudent. Abordez M. Michaud, pendant que je me glisserai dans le magasin ; s'il soupçonne quelque chose, faites en sorte de le décider à vous accompagner jusqu'à votre chambre, et, pendant ce temps, je m'empresserai de quitter ma cachette et de gagner la rue.

Mme Michaud reconnut que ce plan était le seul qui pût la sauver dans tous les cas, soit que son mari eût quelque défiance, soit que le hasard seul l'eût amené devant la porte par laquelle devait sortir le comte.

Elle quitta donc ce dernier, pour marcher vers la ligne lumineuse dans laquelle elle venait de voir passer l'ombre, tandis que M. de Précigny s'introduisait dans le magasin.

Le cœur de Mme Michaud battait si violemment, en approchant de l'endroit où elle s'attendait à trouver son mari, qu'elle fut obligée, à plusieurs reprises, de s'arrêter et de s'appuyer contre un arbre.

Enfin elle s'arma de courage et marcha d'un pas ferme dans la direction où elle entendait encore crier le sable sous les pieds.

Au détour de l'allée, elle se trouva brusquement en face de l'ombre tant redoutée, et, à sa grande surprise, elle la vit faire un geste d'effroi et se disposer à fuir devant elle.

C'est alors seulement que Mme Michaud vit qu'il n'y avait aucun rapport entre la corpulence de son mari et celle de ce promeneur. Délivrée tout à coup de la crainte qui l'oppressait, elle courut à ce mystérieux personnage, sans songer qu'elle pouvait s'exposer à un danger d'une autre nature que celui auquel elle

venait d'échapper.

Après un moment d'hésitation, l'ombre resta immobile et attendit Mme Michaud, qui bientôt laissa échapper un cri de surprise en la reconnaissant.

C'était Lapostole.

– Vous ! s'écria la jeune femme avec joie.

– Mon Dieu ! oui, madame, répondit Lapostole, d'abord un peu interdit.

– Et que faites-vous ici, à cette heure ?

– Moi !

– Seriez-vous indisposé ?

– C'est cela même... Figurez-vous que ce matin, j'ai voulu, comme les autres, aller voir la chaîne, à Bicêtre... et ma foi... c'est bête à dire... mais ça m'a tout remué.

– Pauvre garçon ! fit Mme Michaud avec intérêt.

– Mais ce ne sera rien, se hâta de répondre Lapostole, et maintenant que j'ai pris l'air...

Et il allait s'éloigner, quand Mme Michaud le retint.

– Mon ami... lui dit-elle vivement, vous couchez dans le magasin, n'est-ce pas ?

– Oui, madame, répondit Lapostole, étonné de la question.

Mme Michaud songeait au comte, qui, pour le moment, se tenait caché dans l'endroit où allait rentrer son interlocuteur.

– Eh bien ! avant que vous vous retiriez, continua-t-elle, j'ai un service à vous demander.

– Lequel ?

– Tout à l'heure, j'ai cru entendre du bruit.

– Où ça ?

– J'étais dans ma chambre ; je suis sortie pour vérifier, et il m'a semblé que là-haut dans le corridor...

– Au premier étage !

– Précisément.

– Et vous désirez que j'aille m'assurer...

– Je vous en prie !...

– Très volontiers, fit Lapostole avec empressement. Moi, d’abord, je n’ai jamais eu peur des voleurs.

– Eh bien ! allez, mon ami, je vous attends ici.

Lapostole s’élança vers l’escalier, qu’il gravit en un clin d’œil.

Mme Michaud se dirigea aussitôt vers le magasin mais, au moment où elle y arrivait, elle en vit sortir M. de Précigny.

Il marchait d’un pas précipité, et, parvenu dans le jardin, vivement éclairé par les rayons de la lune, il s’arrêta brusquement, porta la main à son front, et jeta autour de lui des regards inquiets, presque effrayés.

Mme Michaud remarqua la pâleur livide empreinte sur ses traits, son visage bouleversé, et le trouble profond de sa physionomie :

– Grand Dieu ? lui dit-elle à voix basse, qu’avez-vous donc ? que signifie cette agitation, cette sortie précipitée ? auriez-vous vu quelqu’un ?

– C’est cela… oui, répondit le comte en faisant un effort, pour desserrer ses dents, qui semblaient collées l’une contre l’autre, il m’a semblé…

– Vous l’avez vu ?

– Non, non, je me suis trompé, dit le comte en fixant sur la jeune femme un regard dont l’éclat étrange tenait de la folie.

– Oh ! le doute me tue, fit Mme Michaud hors d’elle-même, il faut que je m’assure…

Le comte se précipita au-devant d’elle et lui barrant le passage, avec une espèce de violence :

– Non, insista-t-il d’une voix sombre, n’y allez pas…

Et il reprit, en se contraignant :

– N’y allez pas, c’est inutile, je vous jure que j’ai tout visité, et qu’il n’y a personne ; le seul danger, c’est ma présence ici, et je pars.

– Oui, oui, partez vite, avant qu’il ne revienne.

Et elle marcha vivement vers la porte cochère sans remarquer que le comte ne songeait même pas à l’interroger sur cette ombre qu’il avait prise pour celle de son mari.

Un instant après, M. de Précigny était dehors, et Mme Michaud,

en revenant vers le magasin, rencontrait en route Lapostole, qui l'assurait qu'il n'avait pas rencontré un chat dans la maison.

– Allons ! tant mieux, dit Mme Michaud ; maintenant, grâce à vous je vais dormir tranquille.

Et elle le quitta pour se rendre à sa chambre.

Lapostole la regarda partir en se frottant les mains.

– C'est égal !… dit-il en clignant de l'œil… j'ai eu un fier trac tout de même… C't'idée aussi… de venir se balader comme ça, au milieu de la nuit… à seule fin de déranger les gens… Voyons, maintenant que le danger est passé… reprenons le cours de nos opérations… C'est le moment, ou je ne m'y connais pas !

Lapostole gagnait le magasin, qui attenait à la caisse.

– Deux cent mille francs ? dit-il avec une joie intérieure qui éclatait sur toute sa physionomie… et en billets de banque encore !… c'est-à-dire faciles à emporter… et à placer… c'est fait pour moi ces choses là…

Il pénétra dans le magasin.

Les rayons de la lune glissaient à travers le vitrage, et éclairaient les lieux…

Mais Lapostole connaissait les êtres, et il s'y fût dirigé les yeux fermés ; il marcha droit au fond du magasin, à un compartiment fermé de toutes parts par un grillage, et dont la porte était ouverte en ce moment.

C'était la caisse !

Lapostole entra et s'approcha du coffre-fort de fer, l'air radieux et la main fiévreuse.

Le moment était solennel.

Deux cent mille francs !… Il allait être riche… la fortune était là au bout de ses doigts…

Mais, au moment où il se penchait pour accomplir le vol, il recula tout à coup, laissa retomber ses bras le long de son corps, et resta quelque instants immobile, muet, frappé de stupeur et d'idiotisme. La caisse était vide.

Un voleur plus alerte était venu pendant son absence… et avait fait le coup qu'il voulait faire lui-même.

Quelques secondes se passèrent… Lapostole était incapable de réunir deux idées de suite… il se trouvait littéralement atterré…

C'était certainement la première fois qu'il lui arrivait d'être volé…

– Mais qui ? qui ? dit-il enfin, en sortant de sa stupeur.

Et, sous l'empire d'une curiosité mêlée d'inquiétude, il se hâta de sortir de cet endroit et de retourner dans la cour pour voir s'il n'y trouverait pas quelque indice…

Une fois là, il s'arrêta et se tapit derrière une porte, car il venait d'entendre des pas et un frôlement de robe.

– Encore Mme Michaud, murmura-t-il intrigué ; certes, je vénère la patronne, mais je n'aime pas les femmes qui prennent comme ça le frais à deux heures du matin…

Et il regarda.

Mais, au lieu d'une femme, il en vit deux, dans lesquelles il reconnut avec surprise Lucienne et Michelette !

Il les suivit de l'œil jusqu'à la porte cochère ; là, il les vit s'embrasser, puis se quitter en pleurant toutes deux, et enfin, Lucienne rentra dans sa chambre.

– C'est égal… dit Lapostole pensif, en regagnant le magasin… tout cela ne m'explique pas quel est le gredin qui a nettoyé la caisse cette nuit !…

XVI

PAUVRE LUCIENNE !

Le lendemain matin, M. Michaud venait de se lever et se disposait à descendre à son bureau, quand la porte de sa chambre s'ouvrit tout à coup : Paul Mercier entra, pâle, tremblant, hors de lui.

– Monsieur Michaud, s'écria-t-il en s'appuyant contre un meuble, car ses jambes fléchissaient sous lui, monsieur Michaud, la caisse a été forcée cette nuit, et nous sommes volés.

– Volés ! répéta M. Michaud ?

– Les deux cent mille francs ont disparu !…

– Est-ce possible ?

– Venez ! venez, monsieur ! il faut faire des recherches… il faut…

M. Michaud avait pâli à cette nouvelle, et sa main tremblante avait serré muettement celle de Mercier…

Enfin, il parut dominer le trouble qu'il éprouvait, et, reprenant peu à peu son empire sur lui-même :

– Volé !… répéta-t-il avec effort, c'est une grande perte assurément, et nous allons rechercher en effet quels sont ceux que l'on peut accuser d'un pareil crime… cependant, le plus grand malheur pour nous serait de ne pouvoir payer les deux cent mille francs de traite qui vont être présentées aujourd'hui, ce serait un déshonneur auquel je ne survivrais pas, et qu'il faut éviter à tout prix… Quelle heure est-il ?

– Sept heures, répondit Mercier.

M. Michaud s'approcha d'un petit bureau, écrivit rapidement une lettre et sonna.

Un vieil employé parut bientôt.

– Père Morel, lui dit Michaud d'une voix ferme, voici une lettre pour M. le gouverneur de la banque ; tu vas prendre une voiture et

aller la lui remettre en mains propres.

– À l'instant même, répondit le vieil employé.

– Un mot d'abord, reprit le négociant ; nous avons à payer aujourd'hui pour deux cent mille francs de traites, et la signature Joseph Michaud serait protestée si tu revenais sans ces deux cent mille francs ; n'importe où sera la personne à laquelle je t'adresse, il faut que tu la trouves, et que tu sois ici avant neuf heures avec la somme dont j'ai besoin pour mon échéance. Pars donc, mon ami, et rappelle-toi qu'en ce moment tu tiens entre tes mains l'honneur de la maison Michaud.

Le Père Morel s'élança dehors avec une ardeur qui attestait à quel point lui était chère la réputation de la maison dans laquelle il avait vieilli.

Dès qu'il fut parti, M. Michaud, plus rassuré, se retourna vivement vers son caissier :

– Et maintenant, dit-il avec un sang-froid dont celui-ci resta stupéfait, rendons-nous ensemble à la caisse, et tâchons de découvrir quand et comment a pu s'accomplir le vol.

Ils descendirent, sans échanger une parole de plus.

Le vieillard avait déjà pris son parti, et ne songeait plus qu'aux coupables dont l'audace l'effrayait… Quant à Paul Mercier, il était préoccupé et grave, et ce n'est pas sans un frémissement qu'il pensait à la responsabilité qui pesait sur lui dans ces circonstances.

Arrivé à la caisse, Michaud reconnut tout de suite la réalité du malheur que venait de lui annoncer son commis ; le coffre-fort était ouvert, et il n'y restait pas un billet de banque.

– Commençons d'abord, dit-il alors, par chercher si le voleur n'a pas laissé ici quelque objet ou quelque trace qui puisse éclairer la justice.

On chercha longtemps sans rien découvrir.

Du reste, toute la maison était déjà sur pied ; la nouvelle avait circulé avec la rapidité de l'éclair, et chacun voulait savoir ce qui allait arriver.

Mme Michaud fut, dès le début, prévenue par Lapostole, et elle accourut tout effarée auprès de son mari.

M. Michaud la reçut avec une affectueuse bonté :

– Calmez-vous, mon amie, lui dit-il, conservons surtout notre

calme et notre lucidité, pour découvrir le coupable.

Puis, comme il venait d'aviser Lapostole, il l'appela.

Ce dernier ne se fit pas prier ; il ne lui était pas arrivé souvent d'être interrogé pour un fait dont il n'était pas coupable… et il semblait tout fier de la nouveauté de cette situation.

– Tu as couché cette nuit dans le magasin ? lui dit M. Michaud.

– Moi ! oui, patron, répondit Lapostole, cette nuit comme toutes les autres.

– Et tu n'as rien entendu ?

– Absolument rien.

– Alors, continuons.

On recommença les recherches.

– Tenez !… dit tout à coup Michaud en montrant quelque chose du doigt à Mercier, qui ne le quittait pas, voilà peut-être un indice qui va nous mettre sur la trace de la vérité.

– Quoi donc ? quel indice ? demandèrent à la fois M. Mercier et Mme Michaud.

– Voyez, dit Michaud en désignant sur le parquet des tramées de sable dans lesquelles se dessinaient vaguement des traces de pas, suivons cela à la piste, et peut-être apprendrons-nous déjà quelque chose.

Et étudiant, analysant chaque pas avec la patience et la perspicacité de l'Indien à la poursuite de son ennemi, Michaud, secondé dans cette tâche par Mercier, arriva ainsi au jardin…

Là, les traces s'enchevêtraient l'une dans l'autre, allant, venant, se croisant en mille sens, et de temps à autre changeant de forme, comme si plusieurs pieds eussent passé là… C'était chercher le sillage d'un navire sur l'Océan.

Cependant Michaud ne se décourageait pas, et à force de persévérance il parvint à retrouver la trace qu'il cherchait dans une allée aboutissant au pavillon.

– Nous y sommes !… s'écria-t-il, je tiens de nouveau la piste, et cette fois, elle est nette et facile à suivre.

Puis il ajouta, au bout d'un instant et après s'être baissé à plusieurs reprises :

– C'est étrange ! dit-il, à côté de la trace que nous avions suivie,

en voici une autre beaucoup plus petite… On dirait un pas de femme.

Mme Michaud devint horriblement pâle.

Michaud reprit, en s'adressant à Mercier.

– Remarquez-vous, Paul, comme ces deux petits pieds se posent régulièrement à côté des autres ? Évidemment ils étaient deux, ils marchaient côte à côte, et l'un des deux était une femme.

– Mon Dieu ! murmura Mme Michaud en posant la main sur son cœur, qui battait à lui rompre la poitrine.

Son mari l'entendit, se retourna brusquement vers elle et fut effrayé de l'altération de ses traits.

– Qu'avez-vous donc, ma chère amie ? lui demanda-t-il d'un ton plein d'intérêt.

– Ce que… j'ai, balbutia la jeune femme, mais c'est bien simple ; ne comprenez-vous pas l'émotion que doit me causer ce vol, la pensée du danger que nous avons couru tous cette nuit !

– En effet, dit Michaud, j'oublie que votre nature impressionnable a besoin de ménagements ; rentrez donc, ma chère amie, et laissez-nous continuer seuls des investigations qui ne peuvent que vous émouvoir péniblement.

– Non, non, dit vivement Mme Michaud, je ne veux pas vous quitter, je veux surmonter une faiblesse ridicule et vous aider dans vos recherches.

Michaud insista pour que sa femme rentrât chez elle, mais rien ne put l'y résoudre ; un intérêt poignant la fixait là, et, quoiqu'elle éprouvât un horrible supplice à suivre pas à pas ces traces dont le but lui était trop connu, elle eût souffert cent fois plus encore si elle se fût éloignée.

Michaud et Mercier reprirent donc la piste, qui les conduisit bientôt au pied de l'escalier, et qu'ils retrouvèrent sur chaque degré jusqu'au premier étage.

– Voilà qui est extraordinaire, dit Michaud, notre voleur et son complice sont venus là, ce qui ferait supposer qu'ils allaient au hasard, ou qu'ils ignoraient dans quelle partie de la maison se trouvait la caisse ; et puis une femme, une femme pour complice, dans une entreprise qui demande tant d'audace et d'énergie, voilà ce que je ne puis comprendre.

Les pas suivaient le corridor, passaient devant la porte de

Lucienne et s’arrêtaient à celle de Mme Michaud.

– Quoi ! jusque-là, dit Michaud en frémissant. Ah ! quand je pense à ce qui eût pu arriver, à l’affreux malheur qui a passé si près de nous, je suis presque tenté de pardonner à ces misérables et de les remercier encore de ne m’avoir ravi que mon argent.

Mme Michaud voulut répondre, mais il lui fut impossible d’articuler une parole ; pâle, affaissée, inerte, ses yeux se fermaient, et elle s’adossait contre la muraille pour ne pas tomber. Il lui fallait une grande force morale pour dominer son émotion et ne pas perdre connaissance.

Michaud allait retourner sur ses pas, et Mme Michaud se croyait sauvée enfin, quand les regards du négociant virent briller quelque chose à terre. Il ramassa vivement cet objet et se mit à l’examiner, ne doutant pas qu’il n’y trouvât quelque précieuse révélation.

C’était un portefeuille.

Mais, à sa grande surprise, la première chose qu’il vit en l’ouvrant fut un billet de banque de mille francs.

À qui donc pouvait appartenir ce portefeuille ?…

Il était élégant et parfumé, et ne pouvait provenir d’un voleur de profession.

Je ne sais quel affreux soupçon traversa le cœur du malheureux, et ce fut d’une main nerveuse qu’il se mit à le fouiller…

Mme Michaud avait tout deviné, et la sueur perlait sur son front, et ses oreilles bourdonnaient, et ses mains crispées déchiraient les dentelles de ses manches.

Tout à coup Michaud jeta un cri, demeura quelques instants immobile, les regards fixés avec une expression d’horreur sur une carte qu’il venait de retirer du portefeuille…

Cette carte portait un nom surmonté d’une couronne de comte.

Michaud la contempla quelques secondes, l’œil hagard et les sourcils contractés ; puis il finit par se tourner lentement vers sa femme, en lui mettant cette carte sous les yeux.

– Quoi ? qu’y a-t-il ? balbutia Mme Michaud, qui perdait contenance.

– Pouvez-vous m’expliquer, madame, dit Michaud d’une voix concentrée, comment il se fait que M. le comte de Précigny se soit

trouvé, cette nuit, à la porte de votre chambre !…

– Mais je ne sais… j’ignore… trembla Mme Michaud, défaillante.

– Parlez ! je le veux !… parlez !…

Mercier voulut intervenir : il comprenait en partie le drame qui allait se passer, et autant par amitié pour son patron que par intérêt pour Mme Michaud, il eut l’idée de détourner les soupçons du négociant.

– Mais cela est fort simple, dit-il, il n’y a rien là que de très explicite ; M. le comte est venu, hier encore, dans la journée, et c’est alors qu’il aura laissé tomber ce portefeuille… Ce n’est donc pas là ce qui doit vous arrêter, et, si vous voulez m’en croire, nous continuerons nos recherches…

– Eh ! que m’importe cet argent ! que m’importe ma fortune entière !… s’écria M. Michaud avec un mélange de colère et de désespoir qui le transforma tout à coup, c’est de mon honneur qu’il s’agit et dont je demande compte.

Au bruit de sa voix qui retentissait dans le corridor, la porte de Lucienne s’ouvrit brusquement et la jeune fille accourut tout inquiète.

– Mon Dieu ! que se passe-t-il ? dit-elle en s’élançant vers Mme Michaud dont l’attitude la frappa.

– Ce qu’il y a, s’écria Michaud, il y a que quelqu’un a pénétré ici cette nuit, dans une de ces chambres et que je veux savoir…

Lucienne frémit et songea à Michelette… Bien qu’en la recueillant, elle n’eût rien fait qu’elle dût cacher, cependant elle se sentit rougir et baissa les yeux.

– Mon Dieu, monsieur Michaud, je ne croyais pas mal faire… et si j’avais su…

– Quoi !… fit Michaud au comble de la surprise… Qu’est-ce à dire ?… vous avouez.

– Puisque cela est…

– Mais c’est impossible, interrompit Mercier.

– Et pourquoi, mon oncle ? repartit Lucienne du même ton humble et soumis… Cette personne était si malheureuse, que j’ai cru pouvoir la recueillir cette nuit.

– Dans votre chambre ? dit Michaud.

– Dans ma chambre.

Il y eut un moment de silence… Mercier croyait à quelque erreur, et attendait un éclaircissement… Michaud commençait à respirer, et, quant à sa femme, elle serrait Lucienne dans ses bras, n'osant encore espérer que ce malentendu, dont elle profitait momentanément, dût la sauver tout à fait.

– Ainsi, reprit aussitôt Michaud, vous avouez que, cette nuit, vous avez reçu chez vous le comte de Précigny ?…

– Le comte de Précigny ! s'écria Lucienne en relevant la tête avec fierté.

Et elle allait protester énergiquement, quand Mme Michaud l'attira à elle, comme pour la protéger, et se pencha avidement à son oreille.

– Lucienne ! je suis perdue… ne me trahis pas ?… dit-elle à voix basse et haletante.

– Eh bien ? dit Michaud, qui attendait avec une anxiété poignante.

– Tu ne réponds pas ? insista Mercier.

– Lucienne ! murmura Mme Michaud.

La pauvre enfant ne pouvait se décider à parler… elle courba la tête et garda le silence.

– Et pourquoi ne pas tout avouer !… poursuivit brusquement Michaud, que vous servirait, d'ailleurs, de reculer devant un aveu complet quand ce portefeuille vous trahit, ce portefeuille qui appartient à M. de Précigny et que nous venons de trouver là à deux pas de votre porte.

Lucienne leva ses yeux sur Mme Michaud, et un regard d'une navrante éloquence fut échangé entre ces deux femmes ; regard où éclatait d'un côté la plus ardente prière, de l'autre la plus touchante résignation.

– Mais parlez donc ! ajouta durement Michaud, dites-nous ce que vous avez à répondre.

– Je n'ai rien à répondre ! fit Lucienne.

– Alors, vous reconnaissez que le comte de Précigny a passé cette nuit dans votre chambre ?

La jeune fille tressaillit à cette question nette et franche, ses yeux se remplirent de larmes, et il y eût en elle une lutte qui dura

encore quelques instants.

Mais Mme Michaud était là… et Mme Michaud était la bienfaitrice de sa mère.

– Je le reconnais, répondit-elle laconiquement en cachant sa tête dans ses mains.

Michaud releva le front, tandis que Paul Mercier se précipitait vers sa nièce.

– Lucienne ! Lucienne ! s'écria-t-il, il faut que tu parles, que tu m'expliques…

Comme il allait continuer, l'arrivée du père Morel vint mettre fin à cette scène qui menaçait de devenir pénible pour tous, et Michaud, après quelques mots d'excuse à sa femme, se hâta de se retirer, entraînant Mercier sur ses pas.

Dès que tout le monde fut parti et que les deux femmes se trouvèrent seules, Mme Michaud se laissa tomber aux genoux de Lucienne, pendant que celle-ci donnait enfin un libre cours à ses larmes et à ses sanglots.

– Lucienne, dit Mme Michaud, Lucienne, noble et généreuse enfant ! ah ! ce n'est pas moi seulement que tu as sauvée !… c'est lui aussi, c'est mon mari, qui serait mort de douleur et de désespoir !

– Oui !… j'ai compris cela, répondit Lucienne à travers ses larmes, mais mon oncle va me maudire ; tout le monde me regardera avec honte, je vivrai avec le mépris de ceux qui m'aimaient… et qui sait !…

Lucienne songea alors à Maurice, et cette pensée lui coupa la parole, et elle ne put achever.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! suffoqua-t-elle, en se réfugiant sur la poitrine de Mme Michaud.

Celle-ci la serrait doucement sur son cœur, baisait avec amour son front et ses cheveux, et cherchait à apaiser son désespoir.

Mais Lucienne ne pouvait pas être consolée.

– Non, dit-elle, non… je vous en prie, madame, laissez-moi… j'ai besoin de rassembler un peu mes idées, et de calmer mon pauvre cœur… Je vais rentrer chez moi, et bientôt…

– Soit ! dit Mme Michaud, qui elle-même se sentait fort troublée, et fort indécise ; comme tu voudras… Rentre chez toi ; mais ne crains rien, mon enfant, et je te le dis, dussé-je aller me

jeter aux genoux de mon mari, je te jure que l'on ne t'accusera pas longtemps d'une faute que tu n'as pas commise !

Lucienne rentra donc chez elle.

Elle était brisée… elle avait la tête perdue, mille projets insensés lui traversaient en même temps l'esprit.

Elle se jeta dans un fauteuil, et se prit à pleurer, les mains jointes et les yeux au ciel.

– Ô Maurice ! Maurice ! dit-elle avec ferveur, pourvu que tu m'aimes, toi, que m'importe que l'on me croie coupable !

Elle pensa alors à M. Michaud, à son oncle, à toutes les personnes qui avaient été mises dans la confidence de sa honte, et elle se prit à frissonner, comme si elle eût senti leurs regards peser sur son front.

– Non, non ! dit-elle encore, je ne pourrais jamais vivre ici, après un pareil scandale. Je partirai… j'irai me réfugier auprès de ma bonne et sainte mère. Elle pleurera avec moi ; elle me consolera… J'oserai peut-être lui parler de Maurice…

Lucienne parut prendre alors une résolution soudaine ; elle se leva, jeta un voile sur ses cheveux, un châle sur ses épaules, et marcha vers l'escalier, dont elle descendit rapidement les marches.

Mais au moment où elle allait pénétrer dans le jardin, elle s'arrêta et porta la main à son cœur, comme si elle y eût ressenti une commotion douloureuse.

Un grand bruit venait de s'élever de la cour, et elle écoutait, palpitante, anxieuse, effrayée.

Elle jeta un regard furtif de ce côté.

Le bruit qu'elle venait d'entendre était causé par l'arrivée d'un groupe compact d'ouvriers, qui apportait sur un brancard un jeune homme que l'on avait trouvé assassiné, dans une des petites rues voisines de la rue Saint-Antoine.

Le jeune homme respirait encore, au moment où on l'avait aperçu gisant sur le pavé, qu'il avait rougi de son sang, et, après bien des hésitations, on s'était enfin décidé à le transporter chez M. Michaud, dont on connaissait la bonté dans le quartier.

Une curiosité violente s'empara de Lucienne, à la vue du mouvement qui s'était opéré dans la cour, et oubliant un moment la triste réalité de sa position, elle s'approcha du groupe qui

entourait le blessé.

Mais à peine eut-elle fait quelques pas, que tout son cœur se déchira, et que, jetant un cri désespéré, elle se précipita vers le blessé, qu'elle venait de reconnaître.

– Maurice ! Maurice !… s'écria-t-elle en s'agenouillant auprès du jeune homme, que l'on venait de déposer provisoirement sous un hangar ; Maurice !… entendez-vous… répondez-moi !… Mon Dieu… mais il faut envoyer chercher un médecin… Il ne peut rester ainsi… Oh ! je vous en prie…

Et se tournant suppliante vers son oncle, stupéfait, et vers Michaud, qui cherchait à comprendre :

– Oh ! mon oncle, dit-elle éplorée, monsieur Michaud, songez-y, quelques minutes de retard pourraient compromettre sa vie… Mais voyez donc, comme il est pâle… touchez ses mains, comme elles sont froides… Oh !… s'il allait mourir, mon Dieu !

M. Michaud avait déjà donné des ordres : en un instant, une chambre du rez-de-chaussée fut prête, et le blessé installé sur un bon lit…

Lucienne avait obtenu de rester près de lui jusqu'à ce qu'il reprit ses sens, et elle s'y trouvait seule depuis quelques minutes, quand son oncle entra.

La vue de Paul Mercier produisit sur la jeune fille un effet facile à prévoir… C'était la première fois qu'elle revoyait son oncle seul depuis la scène qui s'était passée le matin, et elle comprit qu'il ne venait pas seulement pour s'informer de l'état du blessé, mais encore pour interroger celle qui s'était constituée sa gardienne.

Paul s'avança à pas lents jusqu'à Lucienne, et quand il se trouva à sa portée :

– Lucienne ! lui dit-il d'une voix paternelle et douce, bien des choses se sont passées depuis ce matin, et j'avais besoin de te voir seule pour te demander d'ouvrir ton cœur à celui que tu as pu considérer jusqu'aujourd'hui comme ton père.

La jeune fille voulut protester.

– Oh je ne veux ni t'effrayer ni te gronder, poursuivit Paul Mercier… réponds seulement avec franchise, et, s'il est un secret que tu ne puisses me confier ; je ne contraindrai pas ta volonté, et je tâcherai de deviner de mon mieux… Voyons, donc, mon enfant… Tu connais ce jeune homme, n'est-ce pas ?

– Oui, mon oncle… murmura Lucienne.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Maurice !

– Et qui est-il ?

– Je ne sais !

– Dis-moi au moins ou tu l'as connu ?

– À la pension !

– Il y venait quelquefois ?

– Non !… Mais il habitait une maison dont les fenêtres donnaient sur notre jardin… et alors…

– Alors, tu l'as remarqué ?

– C'est cela !

– Et vous vous êtes vus ainsi tous les jours !

– Oui, mon oncle !

– Et vous vous êtes aimés !

– Ah ! ce n'est que ce matin, en le voyant entrer ici, pâle, défiguré, les vêtements sanglants, que j'ai compris combien mon existence était liée à la sienne.

Et, comme en parlant ainsi, Lucienne rougissait et baissait les yeux, Paul lui prit la main qu'il serra avec tendresse :

– Écoute, mon enfant, lui dit-il après quelques secondes, je suis loin de condamner un pareil sentiment, et je donne, au contraire, toute mon approbation à cet amour.

– Dites-vous vrai ? fit Lucienne en joignant les mains.

– Je le jure…

– Oh ! il sera si heureux de l'apprendre.

– Je n'en doute pas, non plus ; mais crois-tu que lorsqu'il connaîtra la honte de cette nuit, son amour ne se changera pas en haine et en mépris.

– Que voulez-vous dire ?… demanda Lucienne, en pâlissant.

– As-tu déjà oublié tes aveux de ce matin ?…

– Cependant ?…

– Et quand Maurice saura que le comte de Précigny a passé la nuit dans ta chambre, qu'il n'en est sorti qu'au matin… ne crains-

tu pas ?…

– Ah ! vous me croyez coupable !…

– Ne l’as-tu pas affirmé toi-même ?

– Mon Dieu !… mon Dieu !

Lucienne ne répondit pas… un mouvement venait de se faire entendre du côté du lit sur lequel reposait Maurice, et, presque aussitôt, on vit le blessé se dresser lentement, et tourner son regard à demi voilé vers la jeune fille.

Celle-ci s’était déjà précipitée vers lui… Mais il la repoussa doucement, et se prit à la contempler, avec un douloureux étonnement :

– Pourquoi ne suis-je donc pas mort cette nuit ?… balbutia-t-il enfin, d’une voix défaillante et avec un amer sourire.

– Maurice ! Maurice ! que dites-vous ? s’écria Lucienne éperdue, en cherchant à saisir ses mains glacées.

Maurice se dégagea vivement de son étreinte.

– Au moins, je serais mort dans toute la naïveté de mes illusions, et la candeur de mon amour.

– Mais vous avez donc entendu ?

– Oui, oui, je sais tout… et je n’ai plus d’autre désir, si je ne succombe pas à mes blessures, que d’aller… châtier… le misérable qui…

Il n’acheva pas.

L’effort qu’il venait de faire l’avait vaincu ; il devint encore plus pâle qu’il ne l’était ; un nuage passa sur ses yeux, et il retomba lourdement sur son lit, sans voix, sans souffle… avec l’apparence d’un cadavre…

– Mon oncle !… cria Lucienne épouvantée… sauvez-le ! je veux qu’il vive, entendez-vous… je ne veux pas qu’il meure… avant de savoir que je suis innocente… que je suis digne de son amour… Ah ! mais, qui donc viendra à son secours ?…

XVII

DES ÉPOUX ASSORTIS.

Pendant que la pauvre enfant roulait sa tête échevelée sur le lit de Maurice, la porte de la chambre venait de s'ouvrir, et un homme était entré.

Un homme à physionomie grave, au maintien austère, à la démarche lente…

Mercier crut que c'était le médecin…

Maurice seul aurait pu dire que c'était Blondel…

C'était lui, en effet…

Il venait d'apprendre l'événement par les commères du quartier, qui lui avaient fait un mélange assez inintelligible de l'assassinat et du vol, et il n'avait pas fallu à Blondel beaucoup de pénétration, pour deviner à quels assassins Maurice avait eu affaire.

Quant au vol, c'était autre chose… mais il avait un moyen d'arriver facilement à la connaissance de la vérité !

Blondel s'avança donc avec la gravité qui convenait au personnage qu'il représentait ; il rendit à Mercier son salut, et gagna le lit de Maurice.

Lucienne s'était levée à son aspect, et, sans songer à reconnaître dans ce médecin l'homme qu'elle avait rencontré chez Mme Cormier, elle suivit, avec un poignant intérêt, jusqu'à ses moindres mouvements :

– Y a-t-il longtemps qu'il est dans cet état ?… demanda Blondel, après avoir examiné un moment le blessé évanoui.

– Depuis quelques minutes seulement… répondit Mercier.

– Et l'on ne connaît aucun détail sur l'assassinat dont il a été la victime ?

– Aucun.

– Il n’a rien dit ?

– Rien encore.

– C’est bien…

Blondel se pencha vers Maurice, et considéra l’état de ses blessures.

Il avait reçu deux coups de couteau dans le côté droit, mais heureusement la lame avait glissé à deux reprises sur une côte, et son état ne présentait pas précisément de gravité.

Il demanda alors à Lucienne de lui faire donner tout ce qu’il fallait pour panser la plaie ; et comme la jeune fille, inquiète et agitée, hésitait à sortir avant d’avoir appris une nouvelle qui la calmât :

– Rassurez-vous, mademoiselle, ajouta Blondel, j’espère que ce jeune homme n’est pas en danger, et qu’après avoir sondé la blessure, je pourrai vous répondre de sa guérison.

Lucienne le remercia par un sourire, et sortit précipitamment pour faire exécuter ses ordres.

Blondel s’approcha aussitôt du blessé, mais au moment d’enlever l’appareil informe qu’on avait provisoirement posé sur la plaie, il donna tout à coup les signes d’une émotion profonde, extraordinaire chez un homme habitué à ces sortes de spectacles, et dont la sensibilité devait être depuis longtemps émoussée sur ce point.

C’est la remarque que ne put s’empêcher de faire Paul Mercier.

– Est-ce que vous auriez des craintes, docteur ? demanda-t-il à Blondel.

– Non, répondit celui-ci, comprenant la nécessité de revenir promptement à son rôle, je me consultais seulement sur la meilleure manière d’opérer !…

Puis, à l’extrême surprise de Paul, il enleva les linges qui couvraient la blessure, examina la plaie, la sonda, lava les chairs et posa l’appareil avec une délicatesse et une habileté de main qui attestaient une longue pratique.

Lucienne attendait toute tremblante, à la porte, le résultat de l’examen. Lorsque le pansement fut achevé, on lui permit d’entrer.

– Eh bien ? demanda-t-elle, en fixant sur Blondel un regard dont l’expression avait quelque chose de déchirant.

– Eh bien ! répondit celui-ci, il sera debout dans deux jours ; êtes-vous contente ?

– Ah ! docteur !

Ce fut tout ce qu'elle put dire, mais ses yeux humides de larmes achevèrent sa pensée.

Blondel sourit en se tournant vers Mercier ; mais, presque aussitôt, un nuage passa sur son front, et il se mit à examiner l'oncle de Lucienne.

– Pardon, monsieur, lui dit-il d'un ton assez dégagé, mais n'ai-je pas entendu parler aussi d'un autre événement qui se serait passé dans cette maison.

– C'est vrai, monsieur, répondit Paul en fronçant le sourcil.

– Il s'agit d'un vol, n'est-ce pas ?

– D'un vol considérable, de deux cent mille francs.

– Et avez-vous quelques indices ?

– Aucuns.

– Soupçonne-t-on quelqu'un dans la maison ?

– Personne.

– Peut-être a-t-on tort.

– Comment !…

– Tenez ; j'ai été autrefois attaché, en qualité de médecin, à l'établissement de Bicêtre ; je me suis trouvé là, à même d'observer les mœurs, les coutumes des malfaiteurs de toute sorte, et peut-être pourrais-je, en cette circonstance, vous aider à découvrir…

– Mais quels moyens ?

– Voyons !… Quel est parmi vos employés celui sur lequel il vous paraîtrait plus logique de porter les soupçons ?

– Mais je ne sais, monsieur ; tous sont honnêtes, et n'ont donné jusqu'à ce jour aucun sujet de reproche.

– Alors, je ne vous demande qu'une chose.

– Dites.

– Quel est le dernier venu de tous vos employés ?

– Un jeune homme de vingt-deux ans à peine.

– Et vous le nommez ?…

– Lorain.

– Eh bien !… voulez-vous me permettre de l'interroger ?

– Soit, monsieur, répondit Mercier.

– Seulement, pour que cet interrogatoire atteigne le but que je me propose… il y a une condition indispensable.

– Laquelle ?

– C'est que j'interroge ce jeune homme seul et sans témoins.

– Je vais le faire appeler, monsieur.

Mercier sortit, et, quelques minutes plus tard, il revenait prendre Blondel, le conduisait dans une pièce voisine, où Lapostole ne tarda pas à paraître.

Dès qu'il vit Blondel, il ne put retenir un cri de stupéfaction profonde.

– Vous !… toi !… ici !… Qu'est-ce que cela signifie ?

Blondel lui prit vivement la main.

– C'est toi qui as volé les deux cent mille francs, dit-il d'un accent impérieux.

– Ah bien ! oui, répondit le Parisien avec un haussement d'épaules.

Puis, se rapprochant de Blondel :

– C'est moi qui ai tiré les marrons du feu, ajouta-t-il avec un grand dépit, mais il s'est trouvé là un singe qui m'a évité la peine de les écosser ; et cela, pour avoir voulu prendre trop de précautions. J'avais voulu attendre une belle échéance, deux cent mille francs. Familiarisé de longue main avec les serrures, j'étais parvenu sans peine à ouvrir celle du patron, j'avais fait une liasse des deux cents billets de mille, et, tandis que j'étais allé m'assurer que le jardin était libre, que rien ne m'empêchait de me donner de l'air avec mon paquet de chiffons sous le bras, un gredin passait à la caisse et faisait une rafle générale du magot que j'avais préparé !… Mille doubles chaînes c'est pas avoir de chance…

Blondel écoutait, et, pendant que Lapostole parlait avec sa loquacité ordinaire, il l'observait d'un regard attentif…

Mais rien, sur la physionomie de l'ex-forçat, ne vint lui donner lieu de croire qu'il mentait, et il dut chercher d'un autre côté les éclaircissements que son récit ne lui présentait pas…

Il interrogea donc de nouveau Lapostole, et, de questions en questions, il finit par apprendre de lui qu'un scandale avait éclaté cette même nuit dans la maison Michaud, et que le héros de l'aventure était M. le comte de Précigny, dont un portefeuille trouvé à terre attestait le passage dans le pavillon, durant le cours de cette nuit.

À ce complément du récit, Blondel sentit un éclair traverser son cerveau, et le jour se faire dans ce mystère qui enveloppait le vol !…

– Enfin ! dit-il à Lapostole, quelle est la conclusion que tu tires de tout ceci ?

– La conclusion ! fit Lapostole… eh bien ce n'est pas bien malin, parbleu ?… il sera arrivé tout bêtement que M. de Précigny, dépourvu de cervelle comme tous les amoureux, aura laissé entr'ouverte la porte de la rue et que mon gredin de voleur se sera introduit juste à point nommé, pour m'enlever le fruit de mes veilles… le pauvre argent que j'avais mis de côté, à la sueur de mon front !…

Blondel sourit finement.

– Oui… ce doit être cela, dit-il avec vivacité… tu as deviné juste… et c'est tout ce que je voulais savoir…

– Alors je puis *m'esbigner*.

– Et voilà pour ta peine !

Blondel glissa un louis dans la main de Lapostole, qui sortit en se livrant au désordre d'une satisfaction bruyante.

– Et quant à vous, monsieur le comte, dit Blondel à voix énergique et basse, le moment approche où il faudra bien que nous réglions notre compte !…

Le soir de ce même jour, à la nuit tombante, un homme couvert d'une blouse frappait à la porte de Lebuteux.

Un aboiement formidable se fit entendre à l'intérieur.

Mais l'homme qui frappait avait le secret de la maison, car il n'eut qu'à dire un mot de passe, pour que la porte s'ouvrît aussitôt.

Il entra et jeta sa casquette sur une table.

Puis, se retournant vers les époux Lebuteux, et frappé de l'expression de leur physionomie :

– Eh bien ! dit-il d'une voix brusque… est-ce qu'on ne reconnaît plus l'ami Blondel, ici ?… il y a donc de la brouille dans le ménage ; il me semble que vous étiez en train de vous expliquer à coups de couteau… quand je suis entré…

Blondel avait jugé des dispositions des deux époux vis-à-vis l'un de l'autre à leur attitude. Debout, face à face, et les traits défigurés par la plus violente colère, l'homme, armé d'un couteau, la femme, serrant le goulot d'une bouteille, ils paraissaient tout prêts à se ruer l'un sur l'autre, et leurs sinistres regards trahissaient une égale soif de vengeance.

– Allons, dit Blondel avec autorité, en arrachant le couteau de la main de Lebuteux, bas les armes et causons affaires.

Furieux et humilié à la fois de se voir désarmé avec ce sans-façon, transporté d'un accès de rage qui ne connaissait plus de bornes, Lebuteux fit un mouvement pour s'élancer sur l'imprudent visiteur, mais, comme s'il l'eût deviné, celui-ci se retourna vivement, et il lui suffit de regarder en face l'ancien bourreau pour le contenir.

– Tu es bien heureux d'être un ami, dit Lebuteux d'une voix sourde.

– Oui, répondit Blondel avec un sourire ironique, heureux surtout d'être un ami capable de te broyer sous son talon comme un ver de terre.

– C'est bon ! on te connaît, c'est pas la peine de faire ta tête…

– Soit !… Assieds-toi là… que la *Chienne* vienne prendre place de l'autre côté… et causons…

Blondel mit les coudes sur la table.

– Et maintenant, continua-t-il, je ne vous dirai pas de vous embrasser, attendu que vous profiteriez de l'occasion pour vous mordre, mais je vous prierai de me servir une bouteille de votre meilleur vin, de vouloir bien me faire l'honneur de la vider avec moi, et de me prêter tous deux quelques minutes d'attention.

– À la bonne heure ! répondit vivement la *Chienne,* dont le visage rayonna hideusement à la pensée de vider une bouteille, d'autant qu'ici ça n'arrive pas souvent…

– C'est donc Lebuteux qui a les clefs de la cave ?

Pour toute réponse, Lebuteux se leva et alla chercher la bouteille qui lui était demandée.

– Eh bien ! fit Blondel, dès que l'ex-bourreau eut disparu, j'espère que je suis arrivé à temps pour t'empêcher de passer un mauvais quart d'heure.

La *Chienne* haussa les épaules et laissa voir ses dents déchaussées dans un ignoble sourire…

– Ah bien ! oui, répondit-elle insoucieusement, je ne sais pas lequel des deux doit te remercier… car je ne le crains pas et c'est peut-être moi qui lui aurais fendu la tête avec ma bouteille, si tu n'étais pas arrivé !…

Lebuteux revenait en ce moment, et, bien qu'elle ne le craignît pas, la *Chienne* se tut et baissa le front en grognant.

Lebuteux versa du vin dans les trois verres qu'il avait apportés. Blondel y trempa à peine ses lèvres.

– Ah çà ! mes petits amours, dit-il alors, je suppose que l'offre d'un billet de mille ne blesserait pas votre susceptibilité.

– Comment !… un billet de mille francs, répondit Lebuteux, dont la cupidité éveillée fit étinceler le regard.

– Quant à moi, dit la *Chienne,* j'aime mieux un verre de vin ou d'eau-de-vie.

– Vraiment ! fit Blondel.

– Oui, attendu que le vin, ça se consomme, tandis que l'argent, on n'en voit jamais la couleur.

– Possible ! repartit Lebuteux, et c'est tant pis pour toi… car si je lâche la rampe avant de faire mon testament, je veux qu'il ne te reste pas un sou ; et sois tranquille, j'ai caché mon argent de manière à ce que tu ne le trouves jamais.

La Chienne eut un regard d'hyène.

– Ah ! si un jour je mets la main dessus… dit-elle avec une rage concentrée… enfin suffit, il ne durera pas longtemps.

– Allons ! voilà l'orage qui recommence, dit Blondel, assez comme ça et écoutez-moi tous deux.

Et remplissant pour la troisième fois les verres vides des deux époux :

– Je vous ai déjà parlé de l'Écossais, leur dit-il.

– Oui, et vous n'êtes pas précisément cousins, on sait ça, répondit Lebuteux.

– Enfin, ça te va-t-il de m'en débarrasser ?

– Qu'est-ce qu'il faut faire… pour ça…

– Une simple opération suffit, dit Blondel, c'est à vous que je la confie, et comme les opérations se payent cher, j'ai pensé qu'un millier de francs…

– Va pour mille francs, répondit Lebuteux, mais tu sais… chacun a ses petites habitudes, et, dans ces sortes d'affaires, la mienne est de me faire payer comptant.

– Soit !…

– Et d'avance.

– Voilà !…

Blondel mit la main dans la poche de son gilet et en tira un billet de banque qu'il remit à Lebuteux.

Celui-ci examina minutieusement le billet, et quand il se fut assuré qu'il était de bon aloi.

– Quand viendra l'Écossais ? demanda-t-il en mettant le billet dans sa poche.

– Il a rendez-vous ici dans deux heures !

– Dans deux heures et demie, son compte sera réglé…

Blondel se leva.

– Il fait tout à fait nuit, dit-il, et les rues de Paris ne sont pas sûres, je regagne mon domicile.

– Tu as fini ta journée ?

– À peu près !

– Il te reste encore quelque chose à faire ?

– Ah ! une petite somme à toucher.

– Dans quelle poche ?

– Ma foi ! répondit Blondel en riant, dans une poche que je commence à croire inépuisable, car j'y prends toujours et jamais je n'en trouve le fond.

– Allons, bonne chance !…

– Et vous, bonne réussite avec Mac-Bell !

Il ramassa sa casquette et sortit.

Il faisait nuit complète au dehors, – une nuit noire, sans étoiles,

sans lune ; – les ténèbres étaient si épaisses, que Blondel fut quelque temps à s'orienter.

Enfin, il tourna du côté de Vincennes, marcha dix minutes environ dans cette direction, s'arrêta à une grosse borne, et, obliquant brusquement à gauche, il se mit à marcher à travers champs, en comptant ses pas et en apportant toute son attention à ne pas dévier de la ligne droite.

Quand il eut compté ainsi cent cinquante-cinq pas, il s'arrêta de nouveau, se baissa avec précaution et tâta le terrain, sur lequel il promena longtemps ses mains en tous sens.

Enfin, après de longues et patientes recherches, ses doigts rencontrèrent un sol plus dur, plus résistant que celui qu'ils avaient touché jusque-là, et, après avoir écarté quelques mottes de terre, il trouva un anneau de fer scellé à une pierre ; – il saisit l'anneau à deux mains et tira violemment.

La pierre vint et laissa entrevoir une ouverture carrée, large de deux pieds environ.

Blondel se glissa par l'ouverture, y disparut complètement, demeura quelques instants dans cette excavation, puis il en sortit, tenant d'une main deux papiers, et de l'autre deux sacs pleins.

– Encore quatre mille francs, murmura Blondel en remettant en place la pierre, qu'il recouvrit de terre comme il l'avait trouvée ; cela fait cinquante-six mille… et il y en a toujours… J'avais raison, en disant tout à l'heure à Lebuteux que le trésor était inépuisable…

Quand il eut rétabli chaque chose dans son ordre, il parut hésiter un instant sur la direction qu'il allait prendre ; mais il finit par se décider à couper à travers champs, au lieu de regagner le grand chemin.

S'il eût pris le parti contraire, il eût certainement rencontré sur son passage un homme qui prenait en ce moment un chemin exactement semblable à celui qui l'avait conduit de la demeure de Lebuteux à la cachette qu'il venait de quitter.

Cet homme arriva bientôt comme lui, et en usant des mêmes précautions, à la pierre sous laquelle était enfoui le trésor. Comme celui-ci, il écarta une certaine quantité de terre, saisit l'anneau de fer, enleva la pierre et se glissa dans le souterrain :

– Encore un billet de mille à ajouter aux autres, murmura-t-il, encore un dont la *Chienne* ne verra jamais la couleur ; j'aimerais

mieux qu'ils pourrissent tous ici, au fond de la terre, que de lui en voir toucher un seul !…

Et il allait remonter, quand une idée traversa tout à coup son esprit.

– Il y a longtemps que je ne suis venu, dit-il avec un certain frissonnement ; allons ! il faut que je me régale les yeux…

Il ouvrit la lanterne sourde qu'il portait et dont la lumière éclaira l'intérieur du caveau.

Mais à peine eut-il jeté les yeux autour de lui, qu'il jeta un cri terrible, et qu'un tremblement nerveux s'empara de tous ses membres.

– Volé ! volé ! balbutia-t-il d'une voix étranglée et en se laissant tomber à terre.

Et ses traits devinrent livides, et il se mit à rouler des yeux égarés…

– Oh ! mais c'est horrible, murmurait-il en passant ses mains dans ses cheveux avec des gestes d'idiot ; ils ont découvert ma cachette… ils m'ont pris plus de la moitié de mon trésor. Oh ! les misérables… les misérables !

Il demeura quelques instants immobile, le front contracté, l'œil fixe, comme pétrifié.

– Mais qui ? qui ? s'écria-t-il tout à coup avec un rire sinistre. Oh !… je le saurai… et si je le tiens jamais, celui-là…

Il s'arrêta… Ses doigts crispés labouraient sa poitrine… une lueur sinistre sillonna son regard…

– Si c'était elle !… balbutia-t-il, oui… ce ne peut être que la *Chienne !* elle me hait… elle m'aura suivi… volé ?… Oh ! oh ! nous allons rire…

Lebuteux venait de concevoir un atroce dessein.

Il referma brusquement la lanterne, sauta hors du souterrain, qu'il scella à la hâte, et reprit d'un pas rapide le chemin de sa demeure, en murmurant d'une voix sourde des paroles inintelligibles.

Quand il rentra chez lui, la *Chienne* était en train de remuer un ragoût dont les âcres émanations eussent vivement flatté son odorat dans tout autre moment, mais qu'il ne remarqua même pas.

Il déposa sa lanterne à terre sans prononcer un mot, ferma la porte à double tour, pour que personne ne vînt le déranger, tira les volets, pour que le bruit de ce qui allait se passer ne frappât point le dehors, et enleva l'un après l'autre les objets dont la *Chienne* eût pu se faire une arme.

Une fois ces précautions prises, il fit sauter d'un coup de pied la marmite et le ragoût, et saisissant le bras de Céleste avec une vigueur et une résolution redoutables :

– Voyons, dit-il à la *Chienne* d'une voix sombre et avec une gravité sinistre : tu vas me dire maintenant ce que tu as fait des cinquante mille francs que tu m'as volés.

À ces paroles, et au ton dont elles furent prononcées, toute autre femme eût pâli et tremblé, mais la *Chienne* ne connaissait guère la peur, et ce fut un autre sentiment qui s'empara d'elle.

– Cinquante mille francs ! s'écria-t-elle avec une violence qui déconcerta Lebuteux, ah ! tu avais cinquante mille francs, et je n'en savais rien ! et tu me laissais crever de misère dans ce taudis ! et je suis nourrie comme une chienne, vêtue comme une mendiante ! Ah ! tu avais cinquante mille francs… et tu m'accuses de les avoir volés… eh bien ! canaille… nous allons voir.

Et, l'écume à la bouche, les yeux hagards, les cheveux en désordre, elle saisit brusquement la casserole qui gisait dans les cendres, et la lança à la face de Lebuteux, qui ne l'évita qu'en faisant un bond de côté.

La casserole alla se briser en mille pièces contre la cloison de la chambre.

Lebuteux ne songea pas à tirer vengeance de cette agression ; son couteau était tout ouvert dans sa main, mais la colère sincère de la *Chienne*, qui était une preuve éclatante de son innocence, avait tout à coup calmé l'irritation qui l'avait poussé…

Toutefois, il allait se jeter sur elle pour s'emparer de ses mains et paralyser ses mouvements, quand trois coups furent frappés à la porte.

La lutte cessa aussitôt et les deux époux prêtèrent l'oreille.

XVIII

LA SŒUR D'EUGÈNE SALVIAT

Les trois coups furent frappés de nouveau.

– Eh bien !… fit Lebuteux, en se tournant vers sa femme.

– Eh bien !… va ouvrir… répondit celle-ci.

– Mais c'est l'Écossais, dit Lebuteux ; nous avons reçu mille francs pour lui, et il nous en reviendrait autant après.

– Comme je ne dois rien toucher… fit la *Chienne*, je ne m'en mêle pas.

– Nous partagerons, si tu veux, fit l'ex-bourreau.

– Bien vrai ?

– Ma *parole d'honneur*…

– Va donc, alors ! je donnerai un coup de main… Mais nous reparlerons des cinquante mille francs, comptes-y !…

Lebuteux alla ouvrir, et Mac-Bell entra !…

Mais à peine eut-il jeté un coup d'œil dans la chambre, qu'il réprima un vif mouvement de contrariété.

– Vous êtes seuls ?… dit-il en déployant sa taille gigantesque.

– Comptais-tu donc y trouver quelqu'un ?

– Puisqu'on m'a donné rendez-vous.

– Eh bien ! assieds-toi, alors… et celui que tu attends ne tardera probablement pas à venir…

L'Écossais s'assit, sur cette invitation, dans le coin le plus sombre de la pièce.

– Bon ! pensa Lebuteux, on dirait qu'il choisit la place exprès…

Il fit un signe à la *Chienne*, qui prit une bouteille et s'approcha de Mac-Bell :

– Peut-on vous offrir un verre de vin ? lui dit-elle.

– Tiens ! c'est une idée qui serait venue à une mère !… fit l'Écossais en riant.

Et il tendit la main.

La *Chienne* remplit un verre et répondit par un clignement expressif à Lebuteux, qui lui faisait signe d'agir.

– Et toi, dit Céleste à son homme, est-ce que tu ne trinques pas avec lui ?…

– Ça ne se refuse pas, répondit l'homme.

Et il s'avança le long de la muraille, de manière à arriver derrière l'Écossais sans être vu…

L'opération réclamait toutes ces précautions ; car Mac-Bell était d'une force herculéenne, et un faux mouvement aurait compromis l'affaire, eu lui donnant l'éveil.

Lebuteux tenait à la main son couteau ouvert, caché dans sa manche.

– Allons, à ta santé ! dit-il à Mac-Bell.

Il prit l'un des deux verres que venait de remplir la *Chienne* et en avala le contenu, après avoir trinqué avec l'Écossais.

– Ce vin a un petit goût de revenez-y, dit celui-ci.

– Encore un verre, si tu veux, mais ce sera tout ; j'ai certain travail à faire et il faut en finir… tu entends, la *Chienne* ?

– J'entends, et je vais t'aider, répondit celle-ci.

Deux verres furent encore vidés.

Puis, le moment étant jugé opportun, Lebuteux tira lentement son couteau de sa manche, pendant que la *Chienne* saisissait la bouteille comme pour remplir encore une fois le verre de Mac-Bell, mais en réalité, avec l'intention de lui en décharger un coup sur la tête.

Tous deux allaient frapper à la fois, quand Mac-Bell, se levant brusquement, se prit à les regarder l'un et l'autre avec un calme railleur :

– Imbéciles ? leur dit-il en haussant les épaules.

Et, pendant que les deux époux s'arrêtaient interdits, l'Écossais s'approcha de Lebuteux et lui frappa sur l'épaule :

– Oui, imbéciles, répéta-t-il, et toi, surtout… car, si tu le veux, je puis te dire qui t'a volé tes cinquante mille francs.

Lebuteux fit un bond en arrière :

– Tu le connais ! s'écria-t-il stupéfait.

– Oui, je le connais, poursuivit l'Écossais ; seulement, avant de te dire son nom, il faut que tu me dises ce que tu lui feras…

– Ah ! quel qu'il soit ! grommela l'ex-bourreau, celui-là ne mourra que de ma main…

– Tu le jures ?

– Son nom !…

– Eh bien ! c'est celui-là même pour le compte duquel tu voulais m'assassiner…

– Blondel ? hurla Lebuteux.

– Justement.

– Tu en es sûr ?

– À tel point que je l'ai vu encore ce soir, car il t'a précédé de dix minutes à ta cachette.

Lebuteux ne répondit pas… il se promenait à travers la chambre, les dents serrées, la poitrine sifflante, le teint coloré, les poings crispés…

– Ah !… c'est lui !… ah ! c'est Blondel… murmurait-il de temps à autre, il croit peut-être que j'ai peur de lui… parce qu'il peut me renvoyer là-bas… mais il ne sera pas dit que je me serai laissé refaire, comme un niais… et il faudra bien…

Puis, se tournant vers l'Écossais :

– Voyons, ajouta-t-il d'un accent énergique, tu étais venu ici pour quelque chose, toi ?…

– Pardieu ! fit Mac-Bell.

– Tu détestes Blondel ?

– Dis que je le hais.

– Et tu veux le tuer ?

– En partie double.

– Explique-toi, alors… parle… car j'ai hâte de savoir…

– Voici, dit Mac-Bell… ce n'est pas tout que de tuer Blondel, il faut encore auparavant le frapper dans ce qu'il a de plus cher…

– Oui, c'est cela… le faire souffrir… le torturer… approuva Lebuteux.

– Eh bien ! j'ai ton affaire.

– Quoi donc ?

– Un enfant… auquel il s'intéresse, et que je suis chargé de faire disparaître. Celui-là, je l'ai déjà manqué plusieurs fois, et avant deux jours…

– Mais Blondel ! mon voleur ! insista Lebuteux.

– Blondel ! fit l'Écossais, il va presque tous les soirs au *Petit-Pot* ; il faut aller l'y attendre, pour lui indiquer un rendez-vous ici.

– Tu as raison.

– Du reste nous avons besoin de nous entendre nous-mêmes ; je préviendrai Crampon, et ce soir, ou demain…

– C'est cela, dit Lebuteux, nous nous reverrons au *Petit-Pot*.

– À bientôt, alors !

– À bientôt !

Et Lebuteux alla ouvrir la porte à l'Écossais, qui s'éloigna rapidement.

Le surlendemain, vers midi, si nous nous transportons chez Maxime de Brescé, nous le trouvons en train de déjeuner avec Eugène Salviat, qui, sous le nom de marquis de Santa-Croce, est devenu son commensal habituel.

Les deux amis en sont au café, qu'ils savourent voluptueusement à petits coups, en gourmets émérites.

– Mon cher Maxime, dit tout à coup le marquis mexicain, faites-moi la grâce de me dire combien de temps durent en France vos plus longues fidélités en matières d'amour.

– Voilà une singulière question, reprit Maxime en riant.

– Répondez toujours, insista Santa-Croce.

– Eh bien ! il m'est arrivé quelquefois de passer un bail de six mois.

– Diable !

– Mais, généralement, je résiliais avant le quatrième.

– Et à quel terme en est votre bail avec Marcelle ?

– Pourquoi cela ?

– Parce que, au cas où vous voudriez le céder, ou sous-louer, je sais quelqu'un qui s'en arrangerait.

– Vous, peut-être ?

– Moi-même.

– Vous êtes amoureux de Marcelle ?

– Oh ! une fantaisie un peu vive, voilà tout.

– Eh bien ! cher ami, si je suis le seul obstacle à votre bonheur, mettez que rien ne s'y oppose.

Eugène Salviat allait remercier, mais la porte s'ouvrit, et un domestique vint annoncer : – Mademoiselle Marcelle !

– Pardieu ! dit Maxime, voilà une entrée providentielle, un coup de théâtre digne de la Gaîté !

Et s'adressant au marquis :

– Allons ! dit-il avec un enjouement de bon aloi, c'est le moment de déployer vos grâces.

Marcelle entra.

Elle donna le bout de ses doigts gantés à Maxime, et se tournant vers le Mexicain :

– Bonjour, marquis, lui dit-elle, en lui faisant un signe de tête familier.

– Salut, toute belle ! répondit celui-ci.

– Mais vous vous connaissez donc ! dit Maxime étonné.

– J'ai été rendre une petite visite à la charmante Marcelle, répondit le marquis.

Puis se levant :

– Allons, ajouta-t-il, un tiers est toujours mal venu entre deux amoureux ; permettez-moi de me retirer.

– Pas du tout ! protesta Maxime.

– Mais moi, je vous y autorise, dit à son tour Marcelle.

Le marquis de Santa-Croce sourit, se leva et sortit.

Quand il se vit seul avec elle, Maxime approcha un fauteuil à Marcelle, qui y prit place, en lui adressant un regard imperceptiblement railleur :

– Savez-vous, cher vicomte, dit-elle, que, sauf le costume et le lieu de la scène, je pourrais poser pour une Ariane délaissée.

– Délaissée ! se récria Maxime, et par qui, mon Dieu ?

– Mais… par M. le vicomte Thésée… de Brescé.

– Quoi ! parce que je suis resté quelques jours sans vous voir, vous me supposeriez l'intention de…

– De me lâcher d'un cran ! compléta la jolie pécheresse, dans son langage expressif.

– Et, sous l'empire de cette pensée, vous venez me faire la petite scène de circonstance, m'appeler monstre, me rappeler tout ce que vous m'avez sacrifié, et, finalement, me menacer de *vous périr*… car voilà, si je ne me trompe, la marche ordinaire en pareil cas.

– Eh bien ! vous n'y êtes pas du tout, répondit Marcelle, en montrant ses dents éblouissantes dans un délicieux sourire, car je viens vous dire, au contraire, que, si vous voulez rompre, je ne m'y oppose nullement, attendu que la contrainte par corps, en matière d'amour, me paraît la chose la plus bête du monde.

– À la bonne heure ! dit Maxime évidemment enchanté de la façon dont Marcelle acceptait d'avance la possibilité d'une rupture.

– Il est vrai, cependant, que j'avais eu un moment des vues sur vous.

– Vraiment !

– Mais ces vues, auxquelles je n'ai pas tout à fait renoncé, je vous en ferai part…

– Quand cela ?

– Demain chez moi…, je donne un thé. Et, pendant que mes amies danseront, je veux vous montrer…

– Quoi donc ?

– Oh ! une pièce extrêmement curieuse.

– Ah !… et de quelle nature est cette pièce ?

– C'est un testament qui, je suppose, doit vous intéresser particulièrement.

– Moi ?

– Il a été trouvé ou volé, dit-on, dans les archives de votre famille, car j'y ai vu le nom d'un Maxime de Brescé, et celui d'un comte de Burty…

– Le comte de Burty ! s'écria Maxime en tressaillant tout à

coup.

Puis il reprit, en affectant un calme qu'il avait beaucoup de peine à feindre :

– Vous avez donc lu ce testament ?...

– Oh ! une partie seulement.

– Pourquoi cela ?

– Puisque la moitié en est brûlée.

– Hein !... brûlée !... qu'est-ce à dire ?...

Maxime était atterré.

– Eh bien !... fit Marcelle, qu'avez-vous donc, mon ami ?

– Moi ?... rien, je vous assure... mais ce testament...

– Je le tiens à votre disposition.

– Et vous me le remettrez ?...

– Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser.

– Alors, à demain !

– À demain, chez moi.

Maxime regardait fixement Marcelle.

Celle-ci s'était mise à sourire, et ses traits avaient une expression de raillerie triomphante, qui acheva de porter au plus haut point le trouble et l'inquiétude du vicomte.

En ce moment, le roulement d'une voiture se fit entendre dans la cour.

– Une visite, je me retire ! dit Marcelle.

Elle se leva, s'approcha de la glace, et tout en arrangeant les rubans de son chapeau :

– Je vous attends donc demain, cher, dit-elle à Maxime, car je suis sûr que vous êtes impatient de connaître ce papier de famille ; l'amour s'éteint, mais la curiosité est immortelle. Quand vous aurez lu ce fragment de testament, je vous dirai quelles sont mes intentions à votre endroit. Mais je cède la place à M. le comte de Précigny, que je viens de reconnaître par la fenêtre, et dont je ne veux pas subir les galanteries surannées. Adieu, mon petit Maxime ! et à demain !

Elle sortit, laissant le vicomte en proie aux plus horribles tortures. Rapprochant dans son esprit le récit que lui avait fait le

marquis de Santa-Croce, et ce fait étrange d'un testament tombé entre les mains de Marcelle, il se demandait avec épouvante, et pour la seconde fois, s'il devait croire à un simple et inexplicable hasard ou à quelque terrible machination ourdie contre lui.

L'arrivée du comte de Précigny rompit subitement le cours de ces réflexions.

– Cher ami, dit Précigny en entrant, je viens prendre congé de vous.

– Vous partez…

– Demain.

– Et où allez-vous ?

– En Espagne ; j'ai besoin de changer de pays, d'émotions et d'habitudes, pour reprendre un peu de ton…

Le comte allait continuer, lorsque la porte s'ouvrit.

– C'est donc le jour aux visites, aujourd'hui ? dit Maxime.

Un domestique était entré ; il vint dire au vicomte qu'un jeune homme demandait à être introduit près de lui.

– Son nom ! demanda de Brescé.

Le domestique remit une carte à Maxime, et celui-ci, y jeta les yeux.

– Maurice Dubreuil ? dit-il aussitôt, mais je ne connais pas cela ?…

Et il allait faire signe d'éconduire l'importun, quand Précigny le retint.

– Je le connais, moi, dit-il, et je ne serais pas fâché de savoir… voudriez-vous me rendre le service de le faire entrer ?

Un instant après, Maurice entra…, il paraissait faible, et il était extrêmement pâle.

En songeant à la cause de cette faiblesse et de cette pâleur, M. de Précigny, malgré son audace habituelle, ne put s'empêcher d'éprouver un moment de trouble.

Mais ce ne fut qu'un éclair, et il reprit aussitôt toute son assurance.

– Monsieur le vicomte, dit Maurice en s'adressant à Maxime, ce n'est pas à vous que j'ai affaire, c'est à M. le comte de Précigny ; j'ai donc des excuses à vous demander pour m'être permis de me

présenter chez vous, mais je n'ai pris cette liberté qu'après m'être rendu d'abord chez M. le comte et y avoir appris de ses gens qu'il partait demain pour un long voyage.

– Vous êtes le bienvenu, monsieur, répondit Maxime en s'inclinant, puisque vous connaissez mon ami, M. de Précigny.

– L'objet dont vous avez à m'entretenir est donc bien pressant, monsieur ? demanda le comte, avec une politesse hautaine.

– Vous en jugerez vous-même, monsieur le comte, répondit Maurice, quand je vous dirai que j'aime Mlle Lucienne, que j'en suis aimé et que je veux en faire ma femme.

– Mais cette confidence…

– Je vais vous l'expliquer… et vous me comprendrez, je l'espère, quand je vous aurai dit que Mlle Lucienne a été compromise par vous, et que j'exige…

– Quoi donc ?

– Une réparation, monsieur.

– Un duel, voulez-vous dire ?…

– Un duel, oui, monsieur, un duel à mort, qui vous fasse deux fois coupable, si vous me tuez, mais qui rachète votre faute, si vous devez y mourir…

Précigny fit un mouvement.

– Voilà, certes, dit-il, une proposition à laquelle j'étais loin de m'attendre.

– Refuseriez-vous !

– Non pas… mais vous ne trouverez pas mauvais qu'auparavant je m'inquiète de savoir à quelle famille vous appartenez ; car, enfin, si je dois mourir dans cette rencontre, comme vous m'en menacez, c'est bien le moins que je sache le nom et la condition de celui qui va me donner la mort.

Les traits de Maurice se colorèrent tout à coup d'une vive rougeur, et son cœur se prit à battre :

– Monsieur le comte, répondit-il, je ne reconnais à personne le droit de pénétrer dans les secrets de ma vie privée ; je viens vous demander une réparation à laquelle j'ai droit, et que vous pouvez me refuser ; mais je vous préviens que je sais le moyen de donner du courage aux plus lâches, et que ce moyen je n'hésiterai pas à l'employer vis-à-vis de vous…

– Là ! là ! Épargnez-vous cette peine, mon jeune ami, dit le comte d'un ton dédaigneux, un soufflet épuiserait vos forces et n'ajouterait rien à l'envie, que j'éprouve de punir votre présomption… Choisissez donc vos témoins, monsieur ; qu'ils viennent avec M. de Brescé régler les conditions et le jour du combat, et je vous promets de retarder mon départ jusqu'à ce que cette rencontre ait eu lieu… Est-ce là tout ce que vous avez à me demander ?

– C'est tout, monsieur le comte…

– Alors…

Maurice s'était tourné du côté de Maxime :

– Monsieur, dit-il, ce soir, mes témoins seront chez vous…

– J'attendrai leur visite, répondit Maxime.

Et ayant salué le jeune homme, il l'accompagna poliment jusqu'à la porte.

– Ah ! c'est le démon qui me l'envoie, s'écria Précigny… Voilà deux fois que Mac-Bell le manque, nous verrons bien comment il évitera la pointe de mon épée…

Une voiture attendait dans la rue Maurice Dubreuil ; quand le cocher lui en ouvrit la portière, il resta stupéfait de la voir occupée, et sa surprise s'accrut encore, lorsque dans l'homme qui s'y était installé, il reconnut celui qu'il rencontrait partout sur son passage, et qu'il avait vu encore, deux jours auparavant, au chevet de son lit, en qualité de médecin.

– Vous ! s'écria Maurice en reculant d'un pas.

– Montez donc, lui dit Blondel, nous causerons chemin faisant.

– Cependant…

– Ne vous ai-je pas dit que je m'expliquerais bientôt, et ne m'avez-vous pas promis de m'accorder votre confiance jusque-là ?

– Allons ! dit Maurice, il n'y a pas à discuter avec vous, vous êtes un homme étrange… il faut vouloir tout ce que vous voulez.

Il prit place à côté de Blondel, et la voiture partit.

– Vous m'avez déjà vu dans bien des positions et sous bien des aspects différents, n'est-ce pas ? dit Blondel au jeune homme, dès que la voiture eut pris ce pas lent et monotone des voitures de place, marchant à l'heure.

– En effet, dit Maurice.

– Mais vous ne m'avez pas encore vu sur le terrain, remplissant les fonctions de témoin.

– Pas encore !

– Eh bien ! vous m'y verrez demain… À moins que vous n'ayez déjà choisi les vôtres…

Maurice se redressa interdit :

– Comment, dit-il avec surprise, vous savez !…

– Je sais que vous vous battez avec M. de Précigny.

– Mais qui vous l'a dit ?

– Qu'importe !

– Enfin… je désire connaître celui qui vous renseigne si bien sur mon compte ?…

– Oh ! cette fois, il ne faut accuser personne.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il suffisait, pour deviner cela, d'un simple raisonnement.

– Je serais curieux…

– Eh bien ! raisonnons… Une visite nocturne de M. de Précigny a perdu de réputation Mlle Lucienne, que vous aimez, à l'innocence de laquelle vous croyez, en dépit des apparences, et en dépit de vous-même… Dans cette situation… quelle a dû être votre première pensée ? un duel avec M. de Précigny ; c'est indiqué… Voilà ce que j'ai pu deviner tout de suite sans être sorcier, vous en convenez, n'est-ce pas ?

– Jusque-là, rien que de très simple, en effet, mais après ?

– Le reste est plus facile encore ; vous sortez aujourd'hui pour la première fois, et moi, votre docteur, je ne puis ignorer cela ; or, votre première visite doit être pour M. de Précigny, et ce dernier étant intimement lié avec le vicomte Maxime de Brescé, vous n'avez pu venir chez ce dernier, que vous ne connaissez nullement, que pour y trouver le comte, sorti de chez lui dès ce matin et à la veille de partir pour l'Espagne ; est-ce cela ?

– Je suis obligé de l'avouer…

– Et vous venez de provoquer le comte vous-même, au lieu de lui envoyer vos témoins.

– Je venais d'apprendre qu'il allait partir, je n'avais pas le

temps d'attendre.

– Enfin, vos témoins, quels seront-ils ?

– Je ne sais encore.

– Alors, ce sera moi d'abord, si vous le voulez bien, et j'y tiens beaucoup, en ma qualité de médecin.

– Je vous dois trop pour ne pas accepter de grand cœur, répondit Maurice, mais le second ?

– Pourquoi ne pas prendre Paul Mercier ?

– L'oncle de Lucienne !…

– C'est l'honneur de sa nièce que vous vengez.

– Vous avez raison.

– Il ne peut refuser.

– Je ne sais si j'oserai…

– Osez… osez, mon ami… Allez le trouver ; quand vous l'aurez vu… j'irai le prendre, pour me rendre avec lui chez M. de Brescé… et j'espère obtenir les conditions les plus avantageuses… À bientôt donc mon cher Maurice… et songez que vous allez vous battre !…

Blondel saute alors dans la rue, et Maurice ayant donné l'ordre à son cocher de le diriger vers la rue Saint-Antoine, dix minutes après, il arrivait chez M. Michaud.

XIX

LA RUE DE LA FEMME-SANS-TÊTE

En voyant des héros du bagne aller et venir dans Paris, s'y livrer librement à leurs instincts de ruse ou de férocité, s'y créer des lieux de réunion, où ils accomplissent les crimes les plus odieux sans être inquiétés, le lecteur a du s'étonner plus d'une fois, et s'indigner sans doute de l'extrême facilité avec laquelle ces révoltés de la civilisation peuvent vivre en dehors de toutes les lois, au sein même de la société, qu'ils traitent en pays conquis.

Mais, que le lecteur le sache bien, cette liberté n'est qu'apparente, et tandis qu'ils se croient dégagés de tout frein et de toute entrave, ces sauvages héros sont sous l'œil toujours ouvert de la police ; son activité incessante se multiplie d'une façon presque miraculeuse, et finit toujours par se manifester, à l'heure même où sa surveillance semble le plus endormie.

Nous allons voir enfin son intervention au milieu des sombres drames que, jusqu'à ce moment, elle n'a pas paru soupçonner.

Dans l'un des quartiers les plus calmes de Paris, quoiqu'il soit situé au centre même de la grande ville, dans la rue de la Femme-sans-Tête, à l'extrémité de l'île Saint-Louis, au troisième et dernier étage de l'une des plus vieilles maisons de cette rue, demeurait un petit vieillard qu'on appelait le père Fichet.

Âgé de soixante ans environ, le père Fichet était sec, agile, jovial, à l'œil vif et intelligent, au teint frais, au regard perçant, et remarquable par une propreté et un soin dans sa toilette, qu'il poussait jusqu'à la recherche la plus minutieuse.

Le père Fichet sortait le matin, à dix heures précises, rentrait dîner à quatre, allait prendre sa demi-tasse au café Saint-Louis, où il paraissait invariablement à sept sonnant, rentrait chez lui à dix heures, et se couchait pour recommencer le lendemain une vie exactement semblable.

Il semble, au premier abord, qu'une existence aussi limpide n'ait rien que de très simple et de très vulgaire ; mais il n'en était

pas ainsi pour les voisins du père Fichet, qui voulaient absolument voir un mystère dans ce genre de vie tout patriarcal.

Quelle était la cause de cette extrême régularité dans ses habitudes ? Où allait-il ainsi tous les jours, de dix à quatre heures ? Pourquoi ne recevait-il presque jamais personne ? Pourquoi encore ce petit guichet grillé adapté à sa porte ? Telles étaient les principales questions que l'on s'adressait réciproquement sur son compte.

Et puis encore, on se demandait si le père Fichet avait des rentes, s'il avait une famille ; que sais-je !…

On avait été jusqu'à s'étonner de sa gaieté, et à chercher un sens secret aux éternels refrains qu'il avait sans cesse à la bouche.

Les plus fines commères avaient habilement interrogé sa vieille bonne, et nulle n'avait pu en tirer autre chose que des banalités insignifiantes ; de sorte que la curiosité n'avait fait que s'en accroître.

Au moment où nous le prenons, le père Fichet est dans un petit cabinet où sa vieille bonne a ordre de ne jamais entrer. Ce cabinet est garni de cartons ; il y en a à droite, à gauche… sur tous les meubles ; les uns ouverts, les autres fermés à clef ; chacun portant une étiquette indicative des papiers qu'ils renferment.

Sur l'une, on lit : *Chaîne de Toulon.*

Sur l'autre : Bagne de Brest.

Celle-ci porte : Bagne de Rochefort.

Cette autre : Conciergerie.

C'est comme un musée sinistre, dont le père Fichet serait en sorte le collectionneur passionné.

En ce moment, à la clarté de sa bougie, le vieillard consultait, avec un soin attentif, un volumineux dossier, sur la première page duquel étaient ces mots en lettres moulées :

Départ pour Toulon… Composition de la dernière chaîne.

Et sur chaque feuillet, son regard s'arrêtait avide ; et il cherchait, et réfléchissait à chaque nom qui lui passait sous les yeux.

Tout à coup il s'arrêta.

Un dernier nom venait de le frapper, et son doigt osseux s'était posé sur les onze lettres qui le composaient.

– Oui, dit-il, après un moment de réflexion, Baudrillart… c'est bien cela un finaud, un renard, qui nous a glissé vingt fois entre les doigts, comme une anguille… Je dois savoir quelque chose par lui ; il doit connaître l'homme que je cherche, et dont je payerais bien cher la capture. Allons ! il faut que je le voie.

Il se mit à calculer alors le chemin que la chaîne avait dû parcourir depuis son départ, et supputa l'endroit où elle devait être à cette heure.

– Trente lieues ! murmura-t-il, c'est là qu'ils doivent être… C'est loin, mais j'ai besoin de ce renseignement ; il me le faut… et, d'ailleurs, la chaise de poste rapproche les distances.

Et il se mit à fredonner :

Ah ! quel plaisir de voyager.

En même temps, il prenait une plume et écrivait ces mots sur une feuille de papier à lettre :

« Ma vieille Ursule, je pars, ne t'inquiète pas ; je serai de retour demain soir, de huit à dix heures. »

Puis il prit sa canne, son chapeau, glissa une vingtaine de louis dans sa bourse, éteignit sa bougie et partit.

Au bout d'une demi-heure, il était rue de la Tour-des-Dames, à l'administration de la poste aux chevaux, et une heure après, il roulait sur le grand chemin, emporté de toute la rapidité que peuvent communiquer à des quadrupèdes l'influence d'un double picotin, et à un cocher celle d'un double pourboire.

Or, pendant que le père Fichet se dispose à aller rejoindre la chaîne que nous avons vue partir de Bicêtre, précédons-le de quelques heures, et voyons ce qui se passait de ce côté.

Il était sept heures environ au moment ou nos forçats arrivaient à leur quatrième étape, au village de Saint-Amand. Il faisait une magnifique soirée d'automne ; la température était douce comme celle du printemps ; de pénétrants parfums flottaient dans l'air, et c'est à peine si les feuilles jaunes des peupliers frissonnaient au souffle d'une brise presque insensible.

Un grand silence s'était fait dans la chaîne ; les derniers feux du soleil, tombant du haut des vieux ormes, rayonnaient sur ces hommes, dont les membres étaient un peu fatigués par une longue route, semée d'émotions et d'incidents divers. Le calme des dernières heures du jour semblait s'être communiqué à ces natures naguère si effervescentes. Ce n'était plus une chaîne de forçats qui

cheminait ; on eût dit de paisibles pèlerins enchaînés par un de ces vœux bizarres en usage dans les temps reculés.

La route n'était plus bordée par cette haie vivante de spectateurs, dont la présence est un reproche ou une moquerie ; sur ce grand chemin, encadré par un cordon de gardes, le condamné pouvait se croire dans les étroites limites d'un monde nouveau, où régnait l'égalité de l'esclavage ; il n'avait ni outrages à recevoir, ni représailles à exercer, et se laissant aller à ses instincts natifs, que la fausse voie de l'éducation, la contagion de l'exemple, la tyrannie des passions, relâchent trop souvent, mais qui se retrempent par intervalles, quand l'homme peut oublier que la flétrissure pèse sur lui !

En ce moment, une pauvre enfant, qui depuis le matin suivait la chaîne à pied, saisie sans doute par l'étrangeté de ce spectacle, et pour distraire les cruels remords de ces hommes, se mit à chanter un de ces airs doux et tristes de la campagne, sorte de psalmodie monotone, où l'on parle de Dieu, de fidélité et d'honneur !… et ces hommes, ces réprouvés, ces criminels !… gagnés par une émotion inconnue, répétèrent en chœur, et pour ainsi à leur insu, cette poésie, tendre comme une prière, et qui contrastait si évidemment avec le désordre qui était dans leur cœur…

Cette voix qui s'était élevée ainsi, c'était celle de Michelette…

Elle avait rejoint la chaîne depuis le matin, et il ne lui avait pas fallu longtemps pour se faire accepter et aimer même par cette bande, où tous les instincts se trouvaient mêlés et confondus !

Seulement, l'impression que son chant avait éveillée dans l'âme de ces malheureux ne fut pas de longue durée…

On approchait du bourg, où la chaîne devait s'arrêter et passer la nuit…

Les habitants des localités environnantes affluaient, et leur vue semblait remettre en mouvement, chez chaque condamné, cette violence que la solitude avait un moment comprimée.

Et quand arriva, de la ville voisine, un piquet de gendarmerie, pour leur faire escorte et veiller sur eux, le forçat releva la tête, il s'agita dans ses fers, et jetant tout à coup le défi à la civilisation, une voix mâle et fortement accentuée entonna ce vieux chant légendaire des *Bandits* de *Schiller*, que l'un des lettrés de la bande avait appris dans des temps meilleurs, et pour un usage plus littéraire :

« Voler, tuer, faire la débauche, disait le chant, voilà ce qui s'appelle passer son temps… nous serons pendus au gibet, amusons-nous aujourd'hui. – Nous menons une vie joyeuse, une vie de délices, – la forêt est notre quartier nocturne ; nous campons sous le vent et l'orage, la lune est notre soleil, et Mercure notre Dieu.

« Lorsque viendra notre dernière heure ; lorsque le bourreau nous saisira, alors nous aurons notre récompense ; nous graissons nos bottes… sur les routes un petit coup de vin généreux, et hourrah ! hourrah ! nous voilà partis !… »

Il est impossible de rendre avec la plume l'effet que produisit ce chant, lancé au milieu de la nuit comme une imprécation, que cent voix répétèrent en chœur, et auquel chaque forçat fit un sinistre refrain, en agitant les fers dont il était chargé…

La foule, qui était accourue, poussée par une implacable curiosité, laissa passer, épouvantée et pâle, ce torrent humain, et suivit, silencieuse, le flot de poussière et de bruit qu'il soulevait sur sa route !…

C'est ainsi qu'ils firent leur entrée dans le bourg de Saint-Amand…

C'est là aussi que s'arrêta Michelette, accablée de fatigue, le cœur douloureusement affecté, mais toujours vaillante et forte, et trouvant dans la grandeur de son amour un courage qui l'aidait à tout supporter !

En distribuant aux gardiens quelques parcelles de son petit trésor à chaque étape, elle avait obtenu la permission de marcher aux côtés de Joseph, auquel elle ne cessait de prodiguer les encouragements et les consolations, lui répétant qu'il était impossible que Dieu, qui connaissait son innocence, lui infligeât longtemps un châtiment si douloureux et si immérité.

– Oui, Michelette, répondait Joseph, je veux croire à la Providence, à la bonté et à la justice de Dieu : je puis trouver la force d'oublier même mon malheur ; mais c'est à la condition que tu ne doubleras pas ma souffrance, en t'imposant sous mes yeux une fatigue, un supplice, des humiliations sous lesquels tu succomberas bientôt.

– Ce que tu me demandes est impossible, reprit Michelette ; ce qui me soutient moi-même, vois-tu, c'est la pensée que ma présence sera un soulagement à ta peine… si tu restais sans appui, sans consolations, sans une voix amie pour faire pénétrer un rayon

d'espoir dans ton cœur brisé, comment pourrais-tu supporter un pareil martyre !… Non ! non !… ma place est ici, près de toi… et rien au monde ne pourra me faire renoncer à la résolution que j'ai prise…

Or, pendant les premières heures de marche, Michelette avait eu cruellement à souffrir du contact forcé avec tous ces hommes qui n'avaient aucun motif pour croire à son innocence, ou pour respecter sa pudeur.

Un, surtout, Baudrillart, le compagnon de chaîne de Joseph, avait trouvé les lamentations des deux amoureux fort ennuyeuses, et il ne s'était pas fait faute de railler la pauvre enfant avec des paroles grossières, en lui disant brutalement qu'avec sa jolie figure elle aurait pu trouver à Paris une existence tout autre que celle à laquelle elle se condamnait !…

Ce coup avait été sensible à Michelette, qui craignait surtout que Joseph n'en conçut de la jalousie… Ce dernier même avait été sur le point de se fâcher contre son compagnon, mais la jeune fille l'avait contenu…

Son cœur était bien gros cependant, elle avait la poitrine gonflée de soupirs, les yeux pleins de larmes…

Mais elle se tut… et attendit !…

Elle savait bien que l'occasion ne tarderait pas à se présenter de prendre sa revanche… et elle devait trouver dans l'inépuisable bonté de son cœur le moyen d'attendrir ces natures indomptées.

Au premier village qu'elle rencontra, elle quitta un instant la chaîne… et la laissa poursuivre sa route…

Cependant son absence ne devait pas être de longue durée, et, quelques minutes après, elle reprenait sa place auprès de Joseph, et s'approchait timidement du compagnon de ce dernier :

– Monsieur Baudrillart, dit-elle, d'une voix émue.

– Quoi ! qu'y a-t-il ? fit ce dernier, avec une brusquerie de mauvais aloi…

– Fumez-vous quelquefois ?… demanda Michelette, sans se laisser intimider par le ton dont on l'accueillait.

– Eh bien ! quand je fumerais, qu'est-ce que ça vous fait ?

– C'est que j'ai cru m'apercevoir que vous n'aviez pas de pipe.

– J'ai cassé la mienne en sortant de Bicêtre.

– Ni de tabac non plus…

– Et de l'argent, pour en acheter !…

Michelette tira de sa poche une pipe et du tabac, qu'elle présenta au forçat…

– Tenez, dit-elle, sans oser lever les yeux sur son terrible interlocuteur, voici ce que j'ai acheté pour vous, tout à l'heure… j'espère bien que vous ne me ferez pas l'affront de me refuser.

Baudrillart fit un mouvement… il était loin de s'attendre à une offre pareille, et, pendant quelques secondes, il regarda indécis, incertain, la pipe et le tabac que lui présentait la jeune fille…

Enfin, poussé par un élan spontané, il saisit la main de Michelette, qu'il serra énergiquement dans les siennes.

Cet homme, que les plus durs traitements n'eussent pas dompté, se sentait vaincu par la naïve générosité d'une enfant…

– Tonnerre de D… ! jura-t-il avec expansion, ce que vous avez fait là est bien, ma fille ; et c'est moi qui suis une brute et un sans cœur, de vous avoir parlé comme je l'ai fait… Mais soyez tranquille, vous avez désormais en Baudrillart un ami dévoué, vous ainsi que Joseph… et je casserais les reins au premier qui vous dirait un mot de travers.

À partir de ce moment, Baudrillart ne se départit pas une seconde de la promesse qu'il avait faite, et il devint le protecteur énergique de Joseph et de Michelette.

Est-ce à dire, pour ces faits, que Baudrillart s'était amendé tout à coup et était devenu meilleur ?

Non… mais il est permis de penser, et la morale éternelle le veut ainsi, que la bonne action de Michelette avait produit son effet légitime.

La vertu exerce une autorité souveraine, que le crime lui-même est forcé de reconnaître et de subir !

Quand la bande atteignit le terme de cette étape, on lui servit son repas du soir, en plein air.

Michelette put souper auprès de Joseph, auquel on donna comme aux autres, une nourriture abondante et convenable ; car on veillait à ce que les forçats fussent nourris de manière à pouvoir supporter la fatigue d'une longue route.

Après le repas, on les conduisit dans une vaste grange qui avait été préparée à cet effet, et chaque forçat se laissa tomber, harassé

de fatigue, sur la paille fraîche ; les bruits des conversations cessèrent peu à peu, et bientôt un silence profond régna dans toute la grange, troublé seulement par quelques ronflements sonores.

Cependant, parmi cette bande inique que le sommeil avait enfin vaincue, un homme ne dormait pas.

Accroupi dans un coin de la grange, les bras sur les genoux, la tête dans les mains, il songeait à l'horrible destinée que le hasard lui avait faite.

C'était Joseph !

Pendant le jour, le malheureux parvenait à oublier… le mouvement, la marche, les discussions engagées autour de lui, la variété des tableaux qui se déroulaient sous ses yeux, tout cela endormait son désespoir, ou détournait sa pensée.

Mais la nuit, quand l'ombre l'enveloppait comme d'un lugubre linceul, et qu'il se retrouvait seul avec lui-même, seul avec sa honte et cet épouvantable avenir qui l'attendait !

Alors, un suprême découragement s'emparait de lui ; il songeait à la vie qu'il avait rêvée, à l'énergie de ses efforts pour rester honnête… et il se demandait, avec un doute amer, si Dieu ne viendrait pas le retirer de cet enfer, dans lequel il n'avait pas mérité d'entrer !

Et il pleurait à chaudes larmes ; sa poitrine éclatait en sanglots, et il était bien près d'aller se briser le front contre la muraille.

Dans un de ces moments où il s'abandonnait à tout le désordre de son désespoir, il sentit tout à coup une petite main se glisser furtivement dans la sienne, et une voix timide murmurer son nom à son oreille.

– Michelette ! dit-il stupéfait.

– Chut ! fit la jeune fille… c'est moi, tais-toi !… Si l'on me savait ici, on me renverrait.

– Mais moi-même… je ne veux pas, répliqua Joseph.

Une pression de Michelette arrêta la parole sur ses lèvres.

– Moi, j'ai voulu venir, dit-elle avec une tendre autorité, je me doutais bien que tu ne dormais pas ; et c'est pour cela que je suis ici. Nous avons demain une longue étape à faire ; il te faut des forces, et l'on n'est bien fort que lorsqu'on a dormi. Mets donc ta main dans la mienne, Joseph : couche-toi là, près de moi, et prions

Dieu tous deux de nous accorder le sommeil dont nous avons besoin.

– Michelette ! Michelette ? s'écria Joseph, comment te remercierai-je jamais.

– Oh ! pour ça, c'est bien facile, dit la jeune fille.

– Comment ?…

– Espère !…

Joseph ne répondit pas, et se laissa doucement glisser à côté de Michelette, qui ne songeait même pas qu'il pût y avoir un danger pour elle dans l'acte qu'elle accomplissait.

Bientôt leurs mains se joignirent, et un quart d'heure après, ces deux enfants, au cœur pur et à l'âme naïve, s'endormaient ainsi réunis, et faisaient les plus doux et les plus chastes rêves.

Le réveil vint cependant, et avec le réveil l'horrible réalité ! Ce fut le bruit des chaînes qui tira Michelette de son sommeil.

Les forçats étaient debout, et se disposaient à partir ; elle se frotta les yeux et courut reprendre sa place auprès de Joseph.

On se remit en marche.

Le jour éclairait à peine l'horizon ; mais chacun avait oublié les fatigues de la veille, et la chaîne reprit son allure ordinaire.

Au bout d'une heure environ, on commençait à gravir une côte sous les feux du soleil, qui embrasait déjà la campagne, lorsque les forçats, pour qui le moindre incident était un sujet de distraction, remarquèrent derrière eux un nuage de poussière qui se formait au loin, et, au milieu du nuage, quelque chose de noir, qu'on reconnut bientôt pour être une chaise de poste.

– Excusez ! dit Baudrillart, en voilà un qui voyage un peu plus commodément que nous.

– Possible, dit un autre, mais nous avons sur lui un avantage.

– Lequel ?

– C'est que nous ne craignons pas d'être inquiétés par les voleurs.

Cette plaisanterie fut accueillie par des éclats de rire.

– Après tout, reprit un autre, tout ce qui reluit n'est pas or ; tel que vous me voyez, moi aussi, j'ai voyagé en chaise de poste, et qui sait si celui-là ne traînera pas un jour comme nous sa ferraille,

sur le *trimard du grand pré…*

– Ah ! voilà la chaise qui s'arrête ! s'écria tout à coup Baudrillart, ce doit être un philanthrope à qui nous inspirons de l'intérêt. Eh ! Godard ! regarde-moi donc un peu cette binette… pour voir… C'est peut-être le *quart d'œil,* qui vient te faire des excuses !

La voiture venait de s'arrêter, en effet, à quelques pas de la chaîne, et un vieillard en était descendu.

– Eh ? mais, qu'est-ce que je disais ? fit Baudrillart à l'un de ses voisins : *Poitou, c'est de l'orient !*(1)

– Pourquoi ça ! répondit le forçat auquel il s'adressait.

– Mais regarde-le donc, c'est lui ! C'est le père Fichet !

En un clin d'œil, le nom de Fichet circula de bouche en bouche, depuis la tête jusqu'à la queue de la chaîne.

– Que diable vient-il faire ici ? dit Baudrillart.

– Je ne sais pas, répondit Godard, mais je me défie ; ce petit vieux-là vous a un regard qui lit dans le cœur comme dans un alphabet.

– Possible pour les simples, dit Baudrillart, mais il ne lirait pas si couramment que ça dans le mien.

– Allons donc ! faut pas faire ton Mandrin ; il te confesserait comme un autre…

Pendant ce dialogue, le père Fichet s'était approché du capitaine de la chaîne et lui avait souhaité le bonjour.

– Qui êtes-vous ? lui demande celui-ci en le toisant d'un air assez dédaigneux.

– Eh ! eh !… dit le petit vieillard en souriant :

J'ai longtemps parcouru le monde,

Et l'on m'a vu de toute part

Courtisant la brune et la blonde…

– Et la *rousse,* compléta Baudrillart.

Le père Fichet se retourna vivement, et après avoir fixé un instant sur le forçat son regard vif et pénétrant :

– Ah ! ah ! dit-il, avec un sourire de satisfaction, voilà justement l'homme que je cherche.

– Pristi ! j'ai fait une bêtise, pensa Baudrillart, il connaît peut-être ma dernière affaire de la rue de la Lanterne, et alors il s'agirait de l'abbaye de *monte à regret* ?… Comment me tirer de là ?

Tandis que le forçat se livrait à ces réflexions, le père Fichet montrait une carte au capitaine de la chaîne, lequel, changeant aussitôt de ton à son égard, lui déclarait qu'il le laissait entièrement libre d'interroger tel condamné qu'il lui plairait.

Fichet se dirigea aussitôt vers Baudrillart, qui tenta de faire un demi-tour à son approche…

Mais le petit vieillard lui frappa résolument sur l'épaule :

– Eh bien ! eh bien ! dit-il avec enjouement, c'est donc comme ça que l'on reçoit une vieille connaissance, à présent ?

Baudrillart se retourna :

– Avec ça qu'elle est jolie, la connaissance ! reprit-il, c'est peut-être pas vous qui m'avez pincé la dernière fois…

– Tu as toujours eu de la chance, toi !… Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Tu sais que je suis parfaitement au courant de ta dernière escapade, et celle-là est un peu vive, soit dit entre nous.

Avouons tout de suite que le père Fichet employait là une ruse qui lui avait souvent réussi avec les forçats, et surtout avec les récidivistes, auxquels, en dépit de leurs condamnations, il reste toujours quelque compte à régler avec la justice.

Cette fois encore, il s'aperçut que son système produisait son effet, en voyant Baudrillart se troubler tout à coup.

– Tu sais ce que je veux dire ! reprit-il, en dardant ses petits yeux gris sur ceux du forçat.

– Moi ! balbutia celui-ci, de quelle affaire voulez-vous parler ?

– Eh bien ! écoute-moi, poursuivit le père Fichet, je viens de te dire que tu avais de la chance, et en voilà une nouvelle preuve : je puis te perdre, et je suis décidé à te sauver.

Baudrillart attendit prudemment que le père Fichet s'expliquât davantage.

– Tu connais Blondel, dit celui-ci.

– Pardieu ! si je le connais !!… puisque je me suis trouvé à Toulon avec lui.

– Il s'est évadé, il y a quelque temps, n'est-ce pas ?

– Oh ! il s’évadera quand il voudra.

– Mais on peut le replacer.

– Ça n’est pas facile.

– Tu sais qu’il est à Paris ?

– Je l’ai vu ?

– Où ça ?

– Ah ! dame !… ça, c’est différent, et je ne sais pas si je dois…

– Aimes-tu mieux que nous parlions d’autre chose ?

– Non pas !

– Alors, j’attends.

– Eh bien ! il y a un endroit où il va.

– Lequel ?

– Barrière du Trône.

– Chez Lebuteux ?

– Vous y êtes !… et par parenthèse, c’est celui-là surtout que vous devriez faire retourner là-bas.

– Je m’en occupe… On a retrouvé, dans le dossier de Godard, certains petits crimes oubliés, dans lesquels Lebuteux a trempé, depuis sa sortie du bagne, et il ne sera pas longtemps sans aller t’y rejoindre.

– Ce sera une compagnie.

– Mais ce n’est pas tout.

– Que voulez-vous encore ?

– Un signe distinctif…

– Oh ! pas besoin… une cicatrice au poignet, et c’est tout… D’ailleurs, Blondel n’a pas l’habitude de résister ; si vous lui mettez la main dessus, il ne niera pas.

– Du reste, fit le père Fichet, je l’ai vu une fois… et ça me suffit. Que je le retrouve, et je le défie bien de me tromper.

– Enfin, ayez toujours l’œil au guet, ça ne peut pas nuire ; je le connais, moi, et je ne vous dis que ça.

– Merci, et adieu ! Je vais te recommander au capitaine, en partant, et il aura des égards pour toi, le long du chemin.

– Oh ! pour ce qui est des égards, repartit Baudrillart, je

préférerais une double ration de vin.

– Nous verrons… nous verrons !

Et le petit vieillard s'éloigna, en fredonnant entre ses dents :

Qu'on est heureux de trouver en voyage

Un bon souper et surtout un bon lit !

Ainsi qu'il l'avait promis, il alla recommander Baudrillart au capitaine de la chaîne ; puis il remonta dans sa chaise de poste, qui partit en brûlant le pavé.

Le soir même, à neuf heures, il arrivait à Paris.

En rentrant rue de la Femme-sans-Tête, il trouva la vieille Ursule debout ; la table était servie, et un excellent repas l'attendait.

Il se frotta joyeusement les mains en se mettant à table.

– Maintenant que je suis sur la piste, dit-il, Blondel aura beau faire, je réponds bien qu'il ne m'échappera pas.

Et, le cœur joyeux, il dégusta voluptueusement les mets choisis qui lui furent servis par Ursule.

Le dessert tirait à sa fin, et le vieillard buvait à petits coups un verre de Clos-Vougeot, dont il aspirait le bon goût de temps à autre, quand la sonnette tinta tout à coup.

– Eh ! bon Dieu ! qui peut venir à pareille heure ? s'écria Ursule.

– Il y a un moyen bien simple de le savoir, dit le père Fichet, c'est de l'aller demander à celui qui sonne.

Ursule prit une lumière, alla à la porte, et ouvrit le guichet :

– Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix forte.

– Je souis un pauvre perrouquier de la rue Sainte-Catherine, et que z'ai oune révélation très importante et très pressée à faire à M. Fichet.

– Voyons la face, dit le père Fichet, qui était venu derrière sa bonne, pour savoir de quoi il s'agissait.

Inspection faite du physique du perruquier, le petit vieillard jugea qu'il pouvait être introduit sans danger.

La porte lui fut donc ouverte, et il entra.

C'était un curieux spécimen de l'espèce ; vêtu d'un pantalon gris clair, d'un habit bleu barbeau, à queue de morue, à boutons

de métal, à collet gigantesque, habit et pantalon portant les témoignages parlants de la profession de leur propriétaire, c'est-à-dire de nombreuses plaques de graisse, les cheveux abondants, mais couverts d'une épaisse couche de pommade, dont les émanations nauséabondes se répandirent aussitôt par toute la pièce, il portait sur ses traits cette imperturbable assurance, cette vanité hâbleuse et cette satisfaction de soi-même qui caractérisent le Gascon, et surtout le Gascon perruquier.

– Comment vous nomme-t-on ? lui demanda Fichet après avoir attaché sur lui ce regard inquisiteur auquel rien n'échappait.

Le perruquier se mit à chanter d'une voix juste et assez agréable :

– Ze suis Lindor, ma naissance est commune,

c'est-à-dire qu'on m'appelle Barigoul et que ze souis un simple perrouquier, comme ze viens de vous le dire.

– Et de plus, un gai compère, car vous aimez à chanter, repartit Fichet.

– Il faut bien égayer la pratique, c'est une habitoude que z'ai contractée en rasant.

– Eh bien ! maître Barigoul, asseyez-vous là, prenez un verre de vin avec moi, et contez-moi votre affaire.

– Très volontiers, répondit le perruquier en s'asseyant en face du père Fichet.

Or, ce perruquier gascon n'était autre que Blondel.

XX

LE PERRUQUIER BARIGOUL

Avant d'aller plus loin, sachons d'abord par suite de quelles circonstances Blondel avait conçu le dangereux dessein de venir affronter la sagacité de l'un des hommes les plus habiles de la capitale, celui dont il eut dû éviter la rencontre avec le plus grand soin.

Dans la soirée, à peu près au moment où le père Fichet arrivait à Paris, Blondel entrait au *Petit-Pot*.

– Eh bien ! dit-il à voix basse à la mère Gorgone, sont-ils là ?

– Pas encore, répondit celle-ci sur le même ton.

– C'est le n° 10 qu'ils ont retenu, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Et le n° 11 est libre ?

– Libre pour toi, vaurien, répondit la sylphide, qui, depuis le fameux pugilat entre l'Écossais et Blondel, témoignait à ce dernier une sympathie évidente.

– N'est-ce pas la chambre d'un de vos garçons ?

– Oui, mais je lui ai dit que j'en avais besoin cette nuit, et il couchera ailleurs.

– Très bien, je vais m'y renfermer, car il est neuf heures, ils ne peuvent tarder à arriver.

– Passe par derrière la maison, et entre par la ruelle, personne ne te verra.

Blondel sortit, et, un instant après, il était enfermé dans le cabinet portant le n° 11.

Il était là, depuis dix minutes à peine, lorsqu'il entendit s'ouvrir la porte de la pièce voisine ; puis, à travers la cloison, qui était très mince, deux voix s'élevèrent, qu'il reconnut aussitôt pour celles de Mac-Bell et de Crampon.

Ils étaient accompagnés d'un garçon, qui se retira après leur avoir laissé quelques bouteilles de vin…

– Ah çà ! neuf heures sont sonnées depuis longtemps, dit l'Écossais, tout en remplissant les verres, comment se fait-il qu'il ne soit pas encore ici ?

– Il aura eu des mots avec la *Chienne*.

– Pourvu qu'elle ne lui ait pas donné un mauvais coup, ça serait gênant pour le quart d'heure.

– Oui, je préfère qu'elle attende ; demain, ça me sera égal.

L'entretien fut interrompu par un coup violent frappé à la porte.

– C'est lui, dit Crampon.

Il alla ouvrir, et Blondel entendit la voix de Lebuteux.

– Ah ! ah ! il paraît que l'on boit les uns sans les autres… dit l'ex-bourreau.

– Allons ! ne t'effarouche pas, repartit l'Écossais, il y a encore, au *Petit-Pot*, plus de vin que tu n'en peux contenir.

– Assieds-toi là, ajouta Crampon, et tâche de nous rattraper…

Lebuteux se hâta d'obéir.

– À présent que je me suis humecté, dit-il bientôt, nous pouvons causer un peu…

– D'autant… fit l'Écossais, que je ne veux pas moisir ici… As-tu vu Blondel, comme tu l'avais promis ?

– Je l'ai vu ce matin, et il viendra.

– Bah !

– Oh ! il n'est pas si malin qu'on le dit ; il a coupé dans le pont, tout de suite, et ne soupçonne pas le moins du monde ce que nous lui préparons.

– Ne t'y fie pas, dit Crampon, il est plus fin que tu ne penses et c'est précisément cette facilité à se laisser prendre qui ne me dit rien de bon.

– Voyons, fit observer Mac-Bell, de quoi es-tu convenu avec lui ?

– Je lui ai parlé d'un coup à faire, cette nuit, à Bercy ; une maison habitée par un vieil avare, qui demeure là tout seul, sans domestique, avec cinquante mille francs dans un secrétaire ; je lui

ai montré les empreintes de toutes les portes, que je suis censé m'être procurées, et lui ai donné beaucoup d'autres détails qui l'ont convaincu.

– C'est-à-dire qu'il en a eu l'air, insista Crampon, mais, je te le répète, Blondel est une fine mouche, toujours sur ses gardes, prévoyant tout, ne négligeant aucune précaution, et qui ne viendra au rendez-vous qu'après avoir pris toutes ses mesures pour échapper aux pièges, en cas de guet-apens. Lui as-tu dit que j'étais de l'affaire ?

– Je lui ai dit.

– Enfin, quel est ton plan ?

– Le voilà, et je le crois bon… Nous nous rencontrerons tous les trois, à une heure, au pont de Bercy ; nous longeons la Seine jusqu'à la dernière maison, celle que je lui ai annoncée comme renfermant les cinquante mille francs. Là, je lui donne une clef, celle de la grande porte, et, tandis qu'il essaye de l'introduire dans la serrure, l'Écossais, qui nous a précédés et se tient là, tapi dans un coin, arrive à pas de loup, et tombe sur lui à coups de casse-tête…

– Oui, continua Crampon, d'un ton goguenard, et, au moment où tu lèves ton casse-tête, maître Blondel, toujours l'œil au guet, se retourne tout à coup, et te larde d'un coup de couteau. Non… avec un adversaire comme celui-là, ce n'est pas en plein air qu'il faut agir, c'est dans une maison sûre, où l'on puisse tout préparer d'avance, où on soit certain de n'être pas dérangé, où il soit possible enfin de tirer un coup de pistolet sans attirer personne. Voilà le seul moyen infaillible de venir à bout d'un gaillard comme Blondel, et pour faire un pareil coup, je ne vois que ta maison.

– Je ne demanderais pas mieux, répondit Lebuteux, mais la *Chienne* ! je vous préviens qu'elle n'est pas sûre.

– Je me charge de lui parler, moi, dit l'Écossais, et, quand je l'aurai prévenue qu'en cas de trahison elle peut compter sur moi ou sur Crampon, nous pourrons être sûrs de sa discrétion.

– Tu as peut-être raison, dit Lebuteux.

– Alors, c'est entendu, c'est chez toi que se fera le coup ?

– Soit !…

– Mais, ajouta Crampon, si Blondel a rendez-vous cette nuit, au pont de Bercy, notre affaire ne pourra avoir lieu que demain.

– Ce sera pour cette nuit même, dit Lebuteux.

– Et comment le prévenir ?

– Il sera prévenu dans dix minutes.

– Où le trouveras-tu ?

– Nous avons ici un dernier rendez-vous ce soir à dix heures dans la prévision d'un cas de danger ou d'un obstacle imprévu.

– À merveille ! alors, va, pour cette nuit !

– Et toujours à la même heure ?

– Une heure…

– C'est-à-dire, entendons-nous, une heure pour Blondel, minuit pour nous, et, cette fois, il faut en finir !…

– Oh ! ce n'est pas moi qui le ménagerai, dit Lebuteux avec une fureur concentrée, j'ai à me payer de mes cinquante mille francs.

Un bruit léger se fit entendre en ce moment.

Les trois hommes se regardèrent.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? dit vivement l'Écossais.

– Je ne sais pas, répondit Crampon ; on dirait que le bruit vient de la pièce à côté.

– Faut voir, dit Lebuteux.

Il prit la lumière ; et tous trois sortirent pour aller voir à la porte du cabinet voisin.

C'était le n° 11.

– Fermé ! fit observer Crampon.

– Cependant je ne me suis pas trompé, le bruit est parti de là.

– Il faut nous en assurer tout de suite, dit Lebuteux.

– Mais comment ?

– Pardieu ! en enfonçant la porte…

– Eh bien ! il ne manquerait plus que ça… la mère Gorgone nous accuserait de l'avoir voulu voler…

– Alors que faire ?

– Restez ici tous deux, dit Mac-Bell, la fenêtre de ce cabinet touche à celle du nôtre, je vais m'introduire, et gare à celui qui me tombera sous la main !

Il passa aussitôt dans la pièce qu'il venait de quitter, grimpa

sur la fenêtre, et, s'aventurant sur un toit à pic, parvint jusqu'à la fenêtre voisine.

Elle était fermée.

– Bon ! dit Mac-Bell, il est encore là.

L'une des vitres avait été remplacée par une feuille de papier, qui était crevée. L'Écossais passa la main par cette ouverture, atteignit l'espagnolette, la fit jouer, et, ayant ouvert la fenêtre, il s'élança dans le cabinet.

Là, il chercha partout, dans les coins, sous le lit, entre les matelas, partout enfin où pouvait se glisser le corps d'un homme ou même d'un enfant ; il ne trouva personne.

– Allons ! dit-il, après s'être assuré, en outre, que la porte était fermée à double tour, nous nous sommes trompés, il n'y avait personne.

Et, reprenant le même chemin, il revint près de ses deux compagnons.

Alors, après être convenus avec Lebuteux de se trouver chez lui, tous les trois, à minuit, Mac-Bell et Crampon partirent tandis que l'ex-bourreau se rendait dans la grande salle du *Petit-Pot.*

C'était l'heure où le cabaret commençait à se remplir.

Lebuteux jeta un regard à droite et à gauche, pour s'assurer que celui qu'il cherchait n'était pas arrivé, et s'adressant, en dernier lieu, à la mère Gorgone :

– Blondel est-il là ? demanda-t-il.

– Voilà plus de deux heures qu'il t'attend, répondit celle-ci ; tu le trouveras là-bas, au fond, à gauche.

Lebuteux eut bien vite découvert Blondel.

Celui-ci était seul à une table éloignée des buveurs.

– Eh bien ? dit-il à Lebuteux, quand celui-ci eut pris place en face de lui.

– Eh bien ! répondit Lebuteux, mauvaises nouvelles.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda Blondel d'un air à la fois surpris et désappointé.

– J'ai été rôder à Bercy, autour de la maison, et là, j'ai appris du nouveau ; le bonhomme a reçu la visite de deux neveux qui lui arrivent de la province et doivent passer huit jours avec lui.

– Que le diable emporte les neveux ! s'écria Blondel.

– C'est partie remise, huit jours à attendre.

– Tu en parles bien à ton aise, toi qui passes pour un Crésus ; mais moi, je suis sans un sou, et j'avais compté sur les économies du bonhomme.

– Eh bien ! ne te désole pas, fit Lebuteux avec un air de mystère qui fit sourire son interlocuteur.

– Pourquoi ça ?

– J'ai autre chose.

– Explique-toi.

– Un coup de trois mille, pas davantage, mais très facile ; une affaire que j'étudie depuis un mois, car c'est à la barrière du Trône, à deux pas de chez moi.

– Et quand ?

– Cette nuit même… l'individu part entre minuit et une heure, et ne revient que demain, dans la journée…

– Tu es sûr de tes renseignements ?

– Parfaitement sûr.

– Alors, que faudra-t-il faire ?

– Venir chez moi.

– À quelle heure ?

– À une heure précise.

– Soit ! à une heure précise, je frapperai à ta porte.

Lebuteux se leva, et, après avoir serré la main à Blondel, il partit. Quand il fut seul, Blondel réfléchit quelques instants au parti qu'il avait à prendre :

– S'il n'y avait que ma vie en péril, murmura-t-il, je ne voudrais de l'aide de personne dans cette lutte, à laquelle je trouve un certain attrait ; mais, si je venais à succomber, que deviendrait-il, lui, Maurice ?… Les misérables !… ils ont failli le tuer, et ils finiraient par en venir à bout, car le comte doit payer cher… la somme promise les rendra capables de tout, et je ne puis me trouver partout à la fois. Allons ! il faut en finir avec eux, et les enlever tous d'un coup de filet.

Ces réflexions eurent pour résultat d'amener Blondel à une résolution énergique, et, une heure après, c'est-à-dire vers onze

heures, il frappait à la porte du petit père Fichet, entièrement méconnaissable sous le costume et le type de perruquier gascon qu'il avait choisi.

– Eh bien ! dit le père Fichet, quand le perruquier eut avalé le contenu de son verre, que dites-vous de ce petit vin-là, monsieur Barigoul ?

– Ze n'en puis dire qu'une çose, monsieur Ficet, répondit Blondel en prenant un air grave, c'est que ze regrette de n'en avoir point une pièce dans ma cave, car c'est précisément le cru que ze préfère.

– Vous avez deviné le cru ?

– Clos-Vouzeot, monsieur Ficet, Clos-Vouzeot pur…

– Eh ! mais, vous êtes un connaisseur, s'écria le vieillard surpris et ravi ; je vois que j'ai affaire à un véritable gourmet.

– Oui, un gourmet réduit au litre à douze, prononça piteusement le perruquier, et ce n'est que de loin en loin, qu'il se présente de pareilles bonnes fortunes… Mais, permettez-moi, monsieur Ficet, de vous dire le suzet qui m'amène, car le temps presse.

– Parlez, monsieur Barigoul, je vous écoute.

– Ze dois vous dire d'abord, monsieur Ficet, que z'occupais, il y a trois ans, une position très modeste dans la société ; z'étais forçat au bagne de Toulon.

À cet aveu inattendu, le petit vieillard fit un mouvement, et posa sur la table son verre qu'il se disposait à porter à ses lèvres.

– Tiens ! tiens ! dit-il en regardant curieusement le perruquier.

– Oui, monsieur Ficet, une méprise de la zustice.

Le vieillard sourit et haussa les épaules…

– Je connais ça, dit-il, tous les forçats de ma connaissance, et j'en connais pas mal, n'ont été envoyés au bagne que par suite de méprise, si bien qu'il n'y a guère que les honnêtes gens, parmi ceux qui portent la ferraille…

– Monsieur Ficet, ze vous zure que z'étais innocent comme l'enfant qui vient de naître, protesta Blondel avec feu, et la preuve, c'est que mes cefs m'élevèrent au grade de perruquier et barbier du bagne, ce qui apporta quelques douceurs dans mon existence, et, ze puis le dire sans honte, ze passai là les dix plus belles années de ma vie, et qu'il m'arrive quelquefois de les

regretter encore.

– Attendez donc ! s'écria tout à coup le père Fichet, vous dites que vous vous nommez Barigoul ?

– Pour vous servir, monsieur Ficet.

– Et que vous étiez à Toulon, il y a trois ans ?

– Ze l'ai quitté à cette époque.

Le père Fichet se leva, alla ouvrir un carton, y prit une liste et la parcourut rapidement.

– Oui, dit-il, c'est bien cela… vous voilà… il y a trois ans… Ah ! mon gaillard, et où êtes-vous allé vous fixer, en quittant le bagne ?

– À Pézénas, répondit Blondel, c'est mon pays natal ; ze pensais que mes compatriotes ils devaient s'ennuyer et qu'ils allaient être ençantés de me revoir ; ah ! quelle déception, cer monsieur Ficet ! Ze trouvai là bien des prézuzés concernant la position de forçat ; les zens de Pézénas hésitèrent à livrer leur col à mon rasoir, et c'est au bout de deux ans de déboires et de misère que ze pris le parti de venir m'établir à Paris ; ah !… c'est cruel à dire, voyez-vous, mais ze n'ai eu qu'à me louer de ma résolution.

– Alors, vos affaires prospèrent ?

– Eh ! mon Dieu, oui, z'ai les meilleures pratiques du Marais. Malheureusement, ma boutique est aussi ouverte à tous ceux qui passent, vous comprenez, et dernièrement, qu'est-ce que ze vois entrer cez moi ?… une ancienne connaissance de Toulon !… monsieur Ficet, un ceval de retour qui s'asseoit au beau milieu de ma boutique, se fait raser tout naturellement sans avoir l'air ; puis, quand nous sommes seuls, me dit tout à coup :

– Mon vieux, z'ai oublié ma bourse à la maison, et ze ne suis pas sûr de la trouver en rentrant, prête-moi donc vingt francs… Vous zuzez de ma stupéfaction… z'étais anéanti !…

Le misérable m'avait reconnu, et comme z'hésitais, il me menace de rester dans la boutique et de raconter mes malheurs à tous les clients. Ze lui prête donc les vingt francs, mais voilà que huit jours après, même cérémonie ; et toutes les semaines, c'était à recommencer ; et, quand ze réclamais, le cenapan m'offrait une traite sur un de ses amis, employé à Toulon dans la division de la ferraille et honoré par le gouvernement d'une marque particulière, preuve qu'on tenait à se l'attacher.

Le père Fichet écoutait le perruquier, qui parlait avec volubilité, et il ne put s'empêcher de sourire au récit de ses ennuis.

– Oui, je comprends, cela, mon ami… lui dit-il, et je compatis à vos peines… Et comment nommez-vous ce gaillard-là ?

– Blondel, monsieur Ficet.

– Blondel ! s'écria le vieillard en bondissant sur sa chaise ! le fameux Blondel, que je cherche depuis si longtemps !

Puis, se rapprochant du perruquier :

– Un verre de Clos-Vougeot, mon cher monsieur Barigoul, et continuez donc, je vous prie.

Et s'accoudant sur la table, dardant ses petits yeux sur le prétendu Barigoul, il attendait chaque parole avec une fiévreuse impatience.

– Ze commençais à me résigner à mon sort, reprit le perruquier, quand ce matin, ce misérable, il est venu me dire ceci : – Mon vieux Barigoul, nous avons, cette nuit, un petit coup à faire ; il nous manque un compagnon et c'est sur toi que z'ai zeté les yeux… Vous comprenez, monsieur Ficet, si ze rezétai cette offre avec horreur… ze ne veux à aucun prix remettre le pied dans cette voie d'où ze suis sorti… mais le gredin renouvela ses menaces, et il fallut bien céder, du moins en apparence. Ze lui demandai le lieu de réunion, l'heure, le nom de nos complices, et ze résolus d'aller tout déclarer à la police. C'est alors que ze me suis souvenu de ce fameux Ficet, que z'en avais tant entendu parler à Toulon, et dans mille autres lieux, ze me suis aussitôt informé de votre adresse, et ze suis accouru pour vous supplier de me débarrasser de cette bande de canailles, ou ze suis un homme perdu.

Fichet se prit un moment à réfléchir… et à garder le silence… les grandes joies sont muettes, dit-on, et l'immense satisfaction qu'il éprouvait lui communiquait une sorte d'hésitation.

Enfin, il releva la tête, et arrêta son regard sur le perruquier :

– Soyez tranquille, mon cher Barigoul, dit-il avec importance, vous en serez débarrassé, c'est moi qui vous en donne ma parole, et je vous déclare qu'avant peu vous n'aurez plus à redouter les visites de Blondel, c'est celui-là surtout que je tiens à restituer au bagne.

– Oui, on m'avait bien dit que vous vous intéressiez

particulièrement à ce Blondel, fit Barigoul, et c'est un peu ça qui m'a donné l'idée de venir vous trouver.

– Quels sont ses complices ?

– Lebuteux et sa femme.

– La *Chienne*, connu ! Après.

– Mac-Bell…

– L'Écossais ? parfait.

– Et Crampon.

– Tous chrétiens de la haute pègre, des bandits de premier choix, et avec eux Blondel qui les vaut tous ; un coup de filet magnifique… Ah ! ce cher Barigoul, je suis presque tenté de vous embrasser ; mais vous préférez peut-être un verre de rhum, pur Jamaïque.

– Ze ne dis pas non.

Tout en versant le rhum, le père Fichet reprit :

– Et maintenant, dit-il, il me faut le lieu du rendez-vous…

– Barrière du Trône, chez Lebuteux.

– Je connais la maison ; l'heure ?

– Une heure.

– Peste, mais nous n'avons qu'une heure et demie à nous, car il est onze heures et demie à ma pendule…

Blondel haussa les épaules :

– Avec une voiture, dit-il, une heure vous suffit pour aller prendre, rue de Zérusalem, les azents dont vous avez besoin pour cette expédition et vous rendre à la barrière du Trône.

– Oui, j'ai le temps, dit le père Fichet en se levant de table, mais tout juste. Et puis, où diable trouver une voiture, à cette heure ?

– La voiture est en bas.

– Comment ?

– Z'ai prévu la difficulté, et comme ze tiens à me voir débarrassé de ce gueux de Blondel…

– Parfait, vous êtes un homme précieux, Barigoul, et tenez, je songe que vous pourrez m'être très utile, je vous emmène avec moi.

– Ah ! ce serait bien volontiers, monsieur Ficet, car z'aurais été bien heureux de voir arrêter ce scélérat de Blondel, mais mon épouse, elle est dans une situation très critique, ze suis au moment de devenir père, et peut-être qu'à l'heure même où ze vous parle… vous comprenez…

– Si je comprends !… et madame, est-elle jolie ?

– Tous mes amis le disent.

– Et vous n'en êtes pas jaloux, au moins…

– Moi, monsieur Ficet !… et où Mme Barigoul pourrait-elle trouver mieux, ze vous le demande ?

Le vieillard agrafait son manteau ; il fit entendre un petit rire.

– C'est juste… c'est juste ! dit-il, alors, vous ne venez pas ?

– Non… mais, voilà ce que ze puis faire, reprit le perruquier, ze cours cez le médecin, ze l'amène près de Mme Barigoul, et, alors, ze prends une voiture qui me transporte rapidement à la maison de Lebuteux.

– À merveille !

– Z'y serai en même temps que vous, à une heure au plus tard.

– J'y compte.

– Surtout, prenez avec vous des azents solides et une douzaine au moins, car vous n'avez pas affaire à des agneaux.

– Oh !… je connais les pèlerins, Blondel surtout… et il y aura quatre hommes pour lui seul.

– Fameux ! s'écria le perruquier, allons, à tantôt, monsieur Ficet, dans une heure, à la porte de Lebuteux.

Barigoul salua humblement et sortit.

Une demi-heure après, il approchait de sa demeure, située rue Coquillière, lorsqu'en débouchant de l'une des rues qui entourent la halle au blé, il se trouva tout à coup, face à face, avec un jeune homme qui marchait d'un air très agité et qu'il allait laisser passer, quand, en l'examinant plus attentivement, il lui sembla le reconnaître.

– Salviat ? cria-t-il.

Le jeune homme se retourna vivement, vint droit à lui et le reconnaissant à son tour à la lueur du réverbère :

– Blondel ! murmura-t-il stupéfait, est-il possible !

– Eh bien ! oui, c'est moi ; qu'y a-t-il ? demanda Blondel.

– C'est-à-dire, que c'est un coup du ciel ! s'écria Eugène Salviat, voilà une demi-heure que je bats Paris pour te trouver, je sors en ce moment de chez toi, et je désespérais de te rencontrer ; quand le hasard…

– Eh bien ! me voilà, que me veux-tu ?

– Ce que je te veux ! fit le jeune homme, avec la plus violente émotion ; ce que je veux… mais tu ne sais donc pas ce qui se passe ?

– Non, répondit Blondel, qui, sans savoir pourquoi, sentit que l'émotion de son interlocuteur le gagnait, mais parle donc ! parle… j'attends…

– Écoute, alors, et prépare-toi, car le coup est terrible…

XXI

LE TESTAMENT DU COMTE DE BURTY

Pour rendre intelligible ce qui va suivre, nous sommes obligés de revenir sur nos pas et de suivre les événements qui se passaient dans un autre monde, à la même heure où Crampon, Lebuteux et l'Écossais, réunis dans un cabinet du *Petit-Pot*, préparaient la mort de Blondel.

Il y avait fête chez Marcelle, qui occupait un splendide appartement, rue d'Aumale.

Se sentant assez belle et assez élégante, pour ne redouter aucune comparaison, Marcelle avait convoqué à cette fête toutes les lionnes du quartier Bréda, et toutes y étaient venues, sûres de rencontrer là l'élite des fils de famille, des riches célibataires et des pères prodigues.

Les plus hautes fortunes et les noms les plus aristocratiques s'y rencontraient avec les femmes les plus séduisantes du monde de la galanterie.

On dansait un peu, dans un beau salon meublé avec un luxe où se révélaient des instincts artistiques, et on jouait beaucoup, dans cinq ou six petits salons dont les murs, tendus de soie rose, bleue, paille ou vert d'eau, avaient je ne sais quel parfum de mystère et de volupté.

Parmi les plus intrépides joueurs, se faisait surtout remarquer le marquis de Santa-Croce, dont le bonheur égalait la générosité, car, s'il gagnait beaucoup, il associait volontiers à son jeu les jolies solliciteuses qui l'entouraient : bien entendu que l'association n'était considérée comme sérieuse, qu'autant qu'il y avait gain !

Il était en ce moment le point de mire de trois ou quatre des plus jolies naturelles de la rue Bréda.

– Est-ce vrai, ce qu'on dit ? demandait aux trois autres la plus jeune de ces dames.

– Ça dépend de ce qu'on dit, lui répondit-on.

– Si c'est du mal, je déclare que c'est vrai, affirma une autre en riant.

– Enfin, que dit-on ?

– Eh bien ! on prétend que Maxime se retire et cède ses droits à ce jeune et riche Mexicain.

– Oui, il cède la propriété… avec les servitudes.

– Et elles ne sont pas légères.

– Cette Marcelle, elle ruinerait un nabab…

– Ça, c'est vrai !

– Elle serait bien bête de faire autrement, puisque c'est comme ça qu'on nous adore.

– Alors le vicomte ne viendra pas ce soir ?

– Pardi, il est toujours ici le premier, et vous voyez, il n'a pas encore paru.

– La rupture est accomplie.

– Sans aucun doute ; le marquis de Santa-Croce ne sort plus de chez Marcelle.

– Pauvre marquis ? à moins qu'il n'ait une mine dans son pays, je le plains.

– Et encore ! les mines ne sont pas inépuisables.

– A-t-elle de la chance, cette Marcelle ! car enfin ce n'est plus précisément la fleur des pois.

– Elle avoue vingt-quatre ans.

Quatre éclats de rire partirent à la fois.

– Après tout, reprit une des femmes, elle aurait tant à avouer, si elle voulait dire la vérité.

En ce moment l'une des dames jeta un petit cri.

– Qu'y a-t-il ? demanda sa voisine.

– Eh bien ! le voilà.

– Qui donc ?

– Le vicomte.

– Maxime de Brescé ; là-bas, à l'entrée du salon.

– C'est bien lui, en effet ; il est pâle et paraît soucieux.

– Peut-être qu'il était attaché à Marcelle.

– Voilà qu'il l'aborde…

– Ma foi ! ils ont l'air tous les deux aussi préoccupés l'un que l'autre.

– Qu'est-ce qu'ils ont donc ?

– Tiens ! Marcelle passe son bras sous celui de Maxime et lui dit quelques mots à l'oreille.

– Où vont-ils donc ?

– Ils s'approchent de la table de jeu…

– Et s'arrêtent en face du marquis… Drôle d'idée, tout de même… Mais le Santa-Croce n'a pas l'air de se douter de la chose… Ah ! la singulière histoire, qu'une rupture !…

Ainsi que le disaient ces dames, Marcelle, debout au bras de Maxime, en face du marquis de Santa-Croce, semblait aux yeux de tous ceux qui se trouvaient là, ou imposer à celui-ci un cruel caprice, ou vouloir exciter la jalousie du Mexicain.

Mais celui-ci, absorbé par le jeu, ne la voyait même pas, ce dont Marcelle paraissait extrêmement impatientée.

Enfin, elle se décida à lui adresser la parole.

– Marquis, lui dit-elle, savez-vous qu'il est scandaleux à la fin d'amasser tant d'or devant vous, et que vous devriez bien laisser à un autre une place aussi… californienne.

Le marquis leva les yeux sur Marcelle et parut éprouver une légère émotion en la voyant au bras de Maxime.

– Vous avez raison, dit-il en se levant, la fièvre du jeu s'était emparée de moi et me rendait égoïste.

Un autre joueur s'empressa immédiatement de prendre une place à laquelle la fortune semblait obstinément attachée, et le marquis s'éloigna en causant et en riant avec Marcelle et le vicomte.

Ils quittèrent le petit salon, enfilèrent un long vestibule et entrèrent dans une pièce dont Marcelle ferma soigneusement la porte derrière elle.

Cette pièce était sa chambre.

Une lampe d'opale éclairait mystérieusement ce doux réduit, et sa lumière, amortie par un globe dépoli, était atténuée encore par

un abat-jour rose.

– Ah ! ah ! dit le vicomte en se laissant nonchalamment tomber sur un fauteuil et en affectant un ton dégagé auquel sa physionomie ne répondait guère en ce moment, c'est donc ici, dans ce sanctuaire, que se trouve caché le précieux manuscrit que vous avez promis de me faire connaître ?

– C'est ici, répondit Marcelle avec le plus charmant sourire, et vous conviendrez tout à l'heure que cette pièce est fort curieuse et d'un grand intérêt.

– Voyons donc ce rare document…

– À l'instant même, fit Marcelle.

Et, comme elle allait ouvrir un joli meuble de Boule, le vicomte l'arrêta.

– Une observation ! dit-il vivement.

– Laquelle ?

– Pensez-vous que cette pièce intéresse également M. le marquis de Santa-Croce ?

– J'aime beaucoup les vieux manuscrits, répliqua le Mexicain en s'inclinant.

– Et puis le marquis a toute ma confiance, ajouta Marcelle ; vous saurez tout à l'heure à quel titre.

– J'ai pris la liberté de le deviner, répondit le vicomte d'un ton ironique.

Malgré le sans-façon qu'affectaient ces trois personnages, il régnait entre eux une contrainte qui donnait à cette scène, si simple en apparence, quelque chose de grave et presque de sinistre, impression qu'accrut encore le silence qui succéda aux quelques paroles qu'ils venaient d'échanger.

Marcelle avait tiré du petit meuble un papier dont une partie était ébréchée et noircie.

Maxime, dont les regards étaient fixés sur elle, reconnut tout de suite cette pièce et devint horriblement pâle.

– Voici le manuscrit, dit Marcelle en le lui montrant de loin, mais je ne vous le ferai lire qu'après un petit exorde, fort court du reste, et dont vous comprendrez l'à-propos. Rapprochons-nous donc, messieurs, et causons comme de vieux amis.

Tous trois approchèrent leurs sièges d'une petite table ronde,

sur laquelle Marcelle s'accouda familièrement, et tournant la tête vers Maxime :

– Monsieur le vicomte, lui dit-elle, je veux vous prouver que je vous considère toujours comme un véritable ami, en vous faisant part d'un parti fort grave que j'ai pris depuis quelques jours.

– Merci de votre confiance, chère Marcelle !

– Monsieur le vicomte, reprit Marcelle, j'ai vingt-quatre ans sonnés.

– Oh ! je n'en crois rien, protesta Maxime, c'est une calomnie à laquelle vous ne devez pas ajouter foi.

– Malheureusement, répliqua Marcelle, mon acte de naissance est moins galant que vous, et c'est lui qu'il faut consulter. J'ai donc vingt-quatre ans, et déjà un peu l'expérience de la vie ; or, en regardant autour de moi, en voyant chaque jour tant de misère succéder à tant de luxe, j'ai compris qu'il n'y avait qu'une voie pour échapper à l'un de ces tristes dénoûments dont j'ai été souvent frappée, et cette voie, c'est le mariage !

Maxime garda un instant le silence, à cette déclaration, puis, après quelques minutes de réflexion, il crut comprendre que Marcelle ne l'avait fait venir que pour lui arracher une dot.

– Eh bien ! lui dit Marcelle, vous ne me donnez pas votre sentiment sur cette grande résolution ; est-ce que vous la désapprouveriez ?

– Au contraire, répondit Maxime, je la crois fort sage et ne doute pas que vous ne vous en trouviez très bien.

Marcelle remercia ironiquement du geste :

– Cela dépendra beaucoup de mon mari, fit-elle, et vous êtes mieux à même que personne de me dire ce que je dois attendre de son caractère.

– Il est donc trouvé ?

– Oui.

– Et je le connais ?

– Parfaitement.

Maxime tourna involontairement ses regards vers le marquis de Santa-Croce ; mais celui-ci était aussi impassible qu'une statue de bronze.

– Puisque vous voulez mon avis, dites-moi au moins son nom,

répondit-il enfin.

– Vous ne l'avez donc pas deviné ?

– Je n'aime pas les rébus.

– Eh bien ! le mari que je me destine s'appelle le vicomte Maxime de Brescé.

À cette réponse, Maxime se leva d'un bond, et le regard étincelant, la rougeur de la colère et de l'indignation au front :

– C'est une plaisanterie ! dit-il d'une voix frémissante.

– C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux, répondit froidement Marcelle.

– Moi ! moi ! vicomte Maxime de Brescé, le mari d'une…

Il n'acheva pas, mais il jeta pour ainsi dire à la face de Marcelle un éclat de rire cent fois plus humiliant que la plus sanglante épithète.

Le sang-froid de celle-ci ne se démentit pas une seconde, et le Mexicain resta aussi imperturbable qu'elle !…

– Ah çà ! s'écria Maxime, au comble de la fureur, savez-vous que les femmes de votre espèce…

Marcelle haussa les épaules, et échangeant un signe presque imperceptible avec le marquis :

– Voyons ! interrompit-elle, je crois qu'il n'est que temps de vous montrer le rare manuscrit dont je vous ai parlé.

Et, dépliant le fatal parchemin, elle le mit sous les yeux de Maxime, qui reconnut avec stupeur, avec épouvante, le testament qu'il avait jeté à terre tout allumé, au moment où l'apparition subite d'un forçat l'avait fait fuir.

Il se trouvait en face de deux faits également impossibles, de deux questions dont la solution échappait à son intelligence.

Comment se faisait-il que ce testament n'eût pas été détruit ? Comment se trouvait-il entre les mains de Marcelle ?

– Mon cher Maxime, reprit Marcelle, après un long silence, retenez bien ceci, car c'est aussi grave qu'un arrêt : si vous m'épousez, le lendemain de notre union, je détruis cette pièce sous vos yeux…

– Jamais ! s'écria Maxime avec énergie.

– Si vous ne m'épousez pas, poursuivit la jeune femme, comme

je tiens à placer mon manuscrit, je l'envoie demain à quelqu'un qui est généralement fort curieux de ces sortes de documents.

– Et cet homme ? demanda Maxime, en attachant sur Marcelle un regard où brillait une sombre résolution.

– On l'appelle le procureur du roi.

À peine ce mot avait-il été prononcé, que le papier était arraché des mains de Marcelle, et approché de la lumière de la lampe par Maxime.

Mais, avec la même rapidité, le Mexicain s'était levé et avait tiré un pistolet de la poche de son habit.

– Monsieur de Brescé, dit-il en ajustant Maxime à bout pourtant, je vous préviens qu'au moment où ce papier prendra feu, la balle de ce pistolet vous fera sauter la cervelle.

Il y eut un moment d'attente solennelle.

Maxime avait instinctivement reculé devant la bouche du pistolet, mais son hésitation fut courte ; un sourire dédaigneux et fier effleura ses lèvres blêmes, et, faisant deux pas en avant, il plaça le papier au-dessus de la lampe, en fixant sur son adversaire un regard intrépide.

Celui-ci posa le doigt sur la détente, et attendit que le feu se communiquât au papier.

Enfin, la flamme jaillit et embrasa le testament.

Alors un cri aigu se fit entendre. C'était Marcelle, qui se précipitait sur le Mexicain et abattait violemment son bras armé.

Maxime triomphait.

L'œil fixé sur le parchemin, il regardait la flamme qui le consumait avec une joie presque sauvage, et, quand il ne resta plus que des cendres de cette pièce dont son honneur dépendait, il poussa un soupir de profonde satisfaction.

– Enfin ! s'écria-t-il, en jetant un regard au Mexicain.

Un éclat de rire de ce dernier répondit à cette exclamation.

Maxime tressaillit.

– Vous me rendrez compte de votre conduite dans tout ceci, menaça-t-il d'un ton énergique.

– Écoutez-moi, monsieur le vicomte, répondit le marquis de Santa-Croce, et vous allez comprendre l'accès de gaieté auquel je

viens de m'abandonner. Mais je dois d'abord vous apprendre deux choses ; la première, c'est que je ne suis ni Mexicain, ni marquis, ni Santa-Croce ; la seconde, c'est que je me nomme Eugène Salviat, et que je suis le frère de Marcelle.

Maxime le regarda, muet de surprise.

– Oh ! ce n'est rien que cela, poursuivit Salviat, c'est le reste qui est drôle et digne de votre attention. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que la première moitié de ce testament a été brûlée par vous à l'un des cierges qui éclairaient le corps du comte de Burty, votre oncle, vous savez cela aussi bien que moi ; vous n'ignorez pas davantage que vous avez été dérangé dans cette opération par l'arrivée imprévue d'un forçat qui venait de s'évader ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que ce forçat vous avait vu étrangler votre oncle, qui avait eu le tort de ne pas mourir tout à fait.

– C'est faux ! s'écria Maxime avec une espèce d'égarement.

– Enfin, il est bon d'ajouter, continua Salviat, que ce forçat, c'était votre serviteur !

Ces mots furent comme un coup de foudre pour Maxime ; un instant immobile et hébété, il fut saisi d'un tremblement subit, et se laissa tomber sur un siège.

Il était anéanti.

– Oh ! je n'ai pas fini, reprit Eugène Salviat, et vous allez savoir maintenant pourquoi la destruction de ce testament m'a fait rire au lieu de me désespérer. Peut-être avez-vous entendu parler d'un M. Vacher, notaire à Brest ; eh bien ! j'ai occupé jadis, chez ce notaire, l'honorable emploi de saute-ruisseau, et j'y étais encore lorsque le patron reçut un testament du comte de Burty. Ce testament, je savais parfaitement où il était placé, et le jour où je m'emparai de celui-ci, après l'avoir éteint sous vos pieds, je songeai tout de suite à me procurer l'autre ; ce qui ne me coûta que la peine de faire un faux, en imitant la signature de mon ancien patron. De cette façon, monsieur le vicomte, il ne tient qu'à moi de vous priver de l'héritage du comte de Burty, en mettant ledit testament entre les mains de M. Michaud, qu'il a fait son légataire universel, et c'est ce que je ferai, n'en doutez pas, si vous refusez d'épouser Marcelle, que, d'ailleurs, vos assiduités ont suffisamment compromise…

– Soit !… répondit Maxime, qui avait eu le temps de se remettre, mais vous pouvez donner le testament à M. Michaud,

car jamais je n'épouserai votre sœur…

– Alors nous passerons à un autre exercice, dit Salviat ; nous irons trouver M. le procureur du roi de Brest, et nous lui poserons ce problème : étant donné un vieillard mort de maladie, chercher comment il se peut faire qu'il porte au cou toutes les marques d'une mort par strangulation, et nous engagerons ledit procureur du roi à chercher la solution du problème sur le cadavre même du comte de Burty !…

Maxime ne répondit pas ; ce coup l'écrasait, et sa pâleur trahissait le trouble auquel il était en proie.

– Oh ! qu'ai-je fait ! s'écria-t-il, incapable de dissimuler plus longtemps son désespoir et ses craintes.

– Eh ! mon Dieu ! répondit Salviat, vous avez fait une petite faute qui pourrait vous faire faire connaissance avec le supérieur de l'abbaye de *monte à regret*, et dont vous avez la chance de pouvoir vous tirer par un mariage ; ça commence comme un drame de l'Ambigu, et ça finit comme un vaudeville du Gymnase.

– Monsieur Maxime, dit à son tour Marcelle, je n'exige pas que vous me donniez une réponse en ce moment ; je désire, au contraire, que vous preniez le temps de réfléchir ; dans trois jours donc, mon frère ira vous demander quel parti vous aurez pris ; d'ici là je vous promets de ne pas insister… Mais voyons, messieurs, nous sommes restés assez longtemps loin de nos invités ; il est prudent de rentrer, et, comme vous ne voulez pas que l'on se doute de ce qui s'est passé, nous allons reparaître ensemble comme nous sommes sortis… Monsieur le vicomte, veuillez m'offrir votre bras.

Maxime se leva, obéit avec l'impassibilité d'un automate, et reparut bientôt avec Marcelle et Salviat.

Or, pendant leur absence, une scène d'un autre genre s'était passée dans une petite pièce écartée donnant sur un escalier de service, et dont, pour la circonstance, on avait fait un vestiaire.

Deux hommes, qui n'avaient aucun rapport avec les invités de Marcelle, avaient gravi cet escalier de service, et s'étaient arrêtés à la porte de la pièce dont nous parlons.

Ces hommes étaient Mac-Bell et Crampon.

– Crois-tu que ça prendra ? disait ce dernier à l'Écossais.

– Parbleu ! répondit celui-ci.

– Dame ! mille francs ! ça se trouverait facilement dans mon porte-monnaie !…

L'Écossais venait de frapper doucement à la porte.

On ouvrit, et un domestique, traitant Mac-Bell avec cette insolence à la fois niaise et grossière qui n'appartient qu'à la livrée :

– Que demandez-vous, lui dit-il, vous vous trompez sans doute.

– C'est bien ici Mlle Marcelle ? demanda Mac-Bell en saluant humblement.

– C'est ici, mais vous n'avez pas la prétention de lui parler, je présume.

– À elle, non, mais à un de ses invités, à M. le comte de Précigny ; vous m'obligeriez beaucoup en lui disant qu'un commissionnaire demande à le voir tout de suite, pour affaire pressée.

– C'est bon, on va le prévenir, mais restez sur le carré.

– Oui, mon bon monsieur, répondit Mac-Bell en reculant de quelques pas.

Puis, changeant tout à coup de ton, quand le domestique eut disparu :

– Toi, dit-il, si jamais tu me tombes sous la patte, je ne te dis que ça !…

Il se tut en voyant venir M. de Précigny.

– Voilà le bourgeois, attention à la manœuvre ! dit-il à Crampon.

– Toi ! dit le comte stupéfait à l'aspect de l'Écossais, quelle imprudence ! que viens-tu faire ici ?

– Ah ! dame ! c'est que c'était pressé, répondit Mac-Bell.

– Que se passe-t-il donc ?

– Voilà la chose en deux mots… Nous tenons Blondel, et nous allons lui faire passer un mauvais quart d'heure cette nuit.

– Ah ! dit vivement le comte, qui ne put cacher sa joie de se voir débarrasser de ce redoutable ennemi.

– Malheureusement, nos compagnons sont solides, mais peu délicats, et ils refusent de mettre la main à la pâte, si on ne leur compte mille francs dans une heure.

– Mille francs, c'est beaucoup.

– Ils n'en veulent rien rabattre.

– Eh bien ! soit, les voilà ; mais Maurice ?

– Blondel disparu, le petit ne pèsera pas une once ; je croyais d'ailleurs que vous deviez vous battre avec lui…

– Eh ! sans doute… mais c'est partie remise… ma sœur, qui s'intéresse à lui, est venue se jeter à mes pieds, et il a bien fallu consentir… à le laisser vivre… je ne puis donc plus compter que sur toi !…

– Et vous avez raison.

– Tu l'as déjà manqué deux fois.

– La troisième sera la bonne… mais attendez donc ! est-ce que ce n'est pas lui que j'entrevois là-bas ?

– Qui donc ?

– Le petit… là… dans ce salon où circulent tant de belles épaules.

Le comte se retourna vers le salon que lui indiquait l'Écossais, et un éclair sillonna son regard.

– En effet !… dit-il… que vient-il faire ici… où il ne connaît que moi ?

– Dame !… c'est pas pour danser, à coup sûr.

– Non !… mais j'y songe… il y a peut-être là un hasard que nous aurions vainement cherché… écoute ! écoute !

Mac-Bell se rapprocha vivement.

– Tu connais ma voiture ? dit vivement M. de Précigny.

– Oui, monsieur le comte, répondit l'Écossais.

– Elle est en bas, dans la cour ; tu vas te tenir tout près, là, tu guetteras du côté du vestibule, et, dès que tu verras sortir Maurice, je m'arrangerai pour le conduire moi-même, toi et ton compagnon vous le saisissez, en étouffant sa voix avec un mouchoir ; vous l'emportez dans ma voiture, et vous filez où il vous plaira ; le reste vous regarde.

– Compris, dit Mac-Bell.

Et se tournant vers Crampon :

– Descendons, lui dit-il.

Le comte ferma la porte derrière eux, puis il alla à la recherche de Maurice, qu'il ne tarda pas à découvrir, causant avec quelques personnes de la connaissance du comte.

Il alla directement à lui.

– Monsieur Maurice, dit-il d'un ton ferme, je suis heureux de vous rencontrer… voudriez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien ?

– Volontiers, monsieur, répondit Maurice un peu surpris ; je venais d'ailleurs pour vous parler.

– Je m'en doute…

– La remise de notre duel est loin de me satisfaire.

– Moi non plus.

– Et je voulais…

– Eh bien ! nous causerons de tout cela, et d'autres choses encore ; mais pas ici, au milieu de ce monde… curieux et indiscret… si vous le voulez bien, nous descendrons dans la rue… et en fumant un cigare, nous règlerons à notre aise toute cette affaire.

Maurice s'inclina.

– Je suis à vos ordres, monsieur, répondit-il.

Il salua et quitta le salon, au moment où, de son côté, Eugène Salviat s'apprêtait à le quitter.

Il le précéda dans la cour de quelques secondes…

Quand Salviat y arriva, il la trouva tout encombrée de voitures et de valets, et vit un attroupement se former et un tumulte violent qui ressemblait à une lutte.

Il s'approcha.

Il y avait là, en effet, deux hommes qui en transportaient un troisième dans une voiture ; celui-ci avait un mouchoir dans la bouche et se débattait avec énergie.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Salviat.

Crampon, méconnaissable sous son costume d'Auvergnat, fit un geste de compassion…

– Un pauvre jeune homme qui tombe du haut-mal, répondit-il, et nous le reconduisons chez lui…

Salviat eut comme un vague soupçon.

Dès que Mac-Bell et Crampon furent montés dans la voiture et y eurent déposé Maurice, l'Écossais se pencha à la portière et ordonna au cocher :

– Barrière du Trône !…

La voiture partit aussitôt, mais au moment où elle passait le seuil de la porte cochère, les deux lanternes allumées de chaque côté y jetèrent une vive lumière, et Salviat reconnut les deux têtes de Mac-Bell et de Crampon, et celle du jeune homme qu'ils emportaient…

– Maurice, s'écria-t-il avec un frissonnement, Maurice, aux mains de ces deux misérables !…

Il parut un moment se consulter sur le parti qu'il avait à prendre… Suivre la voiture était impossible… elle avait déjà gagné une avance considérable !…

Il ne lui restait donc que la ressource de prévenir Blondel de ce qui se passait, et c'est à ce parti qu'il s'arrêta !

Mais Blondel n'était pas facile à trouver… Il avait ses raisons pour cela, et c'est par un hasard providentiel qu'il le rencontra au moment ou il débouchait de la rue Oblin pour entrer dans la rue Coquillière.

– Eh bien ! que se passe-t-il ? demanda Blondel à Salviat.

– Maurice Dubreuil ! répondit Salviat essoufflé.

– Maurice, dis-tu ! Maurice, où est-il ?…

– Je l'ai vu enlever.

– Par qui ?

– Par l'Écossais et Crampon.

– Encore !… s'écria Blondel avec rage.

– Et dans la voiture de Précigny !…

– Lui ! toujours lui !… Oh ! malheur ! malheur !

Blondel prit sa tête dans ses mains, avec un transport de douleur folle…

– Oh ! ils le tueront ! mais… voyons, il faut le sauver… tu es mon ami, toi… n'est-ce pas ? eh bien ! voici le moment de me le prouver.

– Que faut-il faire ?

– Attends ! que je rassemble mes idées qui s'échappent…

Voyons… Maurice enlevé par Crampon et l'Écossais, dans la voiture de ce misérable Précigny… Ah !… où l'ont-ils conduit ?

– Je l'ignore.

– C'est ce qu'il faut savoir.

– Ils ont dit au cocher : Barrière du Trône !

Blondel poussa un cri.

– Barrière du Trône, dis-tu ?

– Sans doute.

– Bon ! bon ! C'est tout ce qu'il faut… As-tu des armes ?

– Deux pistolets et un couteau…

– Alors, vite… ne perdons pas de temps…

– Et où allons-nous ?

– Tu demandes où nous allons ?… Salviat, avant un quart d'heure, il faut que nous soyons barrière du Trône, chez Lebuteux, l'ex-bourreau du bagne !…

XXII

L'ARRESTATION

– Tu entends, la *Chienne,* si tu dis un mot de ce qui va se passer ici ce soir, si seulement tu hésites à nous donner un coup de main, et à prendre ta part dans l'affaire, ils sont cinq ou six, outre ceux qui seront de la partie, qui ont juré de se charger de toi ; et ce sont des gaillards sur lesquels tu peux compter. Te voilà prévenue, je ne te dis que ça.

– C'est bon, répondit la *Chienne* en jetant sur Lebuteux un regard en dessous ; je verrai ce que j'aurai à faire.

Il y eut alors un silence au bout duquel elle reprit :

– Il y a donc quelque chose pour cette nuit !

– Oui, répondit Lebuteux.

– Et de l'argent ?

– Peut-être.

– De qui s'agit-il ?

Lebuteux ferma les poings avec violence :

– Du gredin qui m'a volé ! dit-il brusquement.

La *Chienne* se rapprocha de son homme :

– Et qui fera le coup ? dit-elle avec un frémissement involontaire.

– Moi, Crampon et l'Écossais.

– On pourra en venir à bout ; mais c'est égal, il faut prendre ses précautions et faire son plan d'avance, car Blondel est un dur…

– Nous avons notre plan.

– Voyons !

– D'abord, dit Lebuteux, Crampon le guettera venir ; il nous préviendra dès qu'il le verra approcher de la porte, où nous aurons tendu par le bas une forte corde. Comme il ne manquera

pas de trébucher en entrant, nous tomberons sur lui tous les trois en même temps.

– Ça me paraît bien comme ça.

Cette conversation se tenait dans la salle noire et sinistre que connaît déjà le lecteur.

Cette salle avait deux entrées, l'une donnant sur la cour et faisant face à l'avenue de Saint-Mandé, l'autre ouvrant sur un vaste jardin, du côté de la campagne.

Toutes deux étaient fermées au verrou, et les volets avaient été mis à la fenêtre ; de sorte que cette pièce était close de toutes parts comme une cave, et que, grâce à sa position isolée, elle offrait toutes les facilités possibles pour le crime qui s'y préparait en ce moment.

– C'est drôle tout de même, dit Lebuteux, en jetant un coup d'œil sur un coucou, dont le tic tac sourd et monotone retentissait d'une façon lugubre, dans cette pièce silencieuse, Mac-Bell et Crampon devaient être ici à minuit, et voici déjà minuit un quart.

– Pourvu qu'ils ne se soient pas fait prendre ! dit la *Chienne*.

– En sortant du *Petit-Pot*, ils se rendaient dans le quartier Bréda, où ils avaient un rendez-vous avec un monsieur, pour régler un petit compte ; ainsi il n'y a pas de danger.

– Écoute donc ! dit tout à coup la *Chienne*, en se baissant vers le sol.

Tous deux prêtèrent l'oreille, et ils entendirent bientôt un bruit vague qui, en se rapprochant, devint plus distinct.

– C'est le roulement d'une voiture, fit la *Chienne*.

– J'entends bien, répondit Lebuteux d'un air tout troublé.

– Eh bien ! qu'est-ce qui t'effarouche ?

– Si c'était Blondel ?

– Je comprends, nous ne sommes pas de force, et, si les autres n'arrivent qu'après lui, tout le plan est bouleversé ; il est sur ses gardes, et ça devient dangereux.

– Dis que ça devient impossible, compléta l'ex-bourreau, avec un mouvement de dépit.

La *Chienne* tendit de nouveau l'oreille.

– La voiture s'arrête devant la maison, dit-elle.

– Qui cela peut-il être ?

– Va voir…

Lebuteux ouvrit la porte.

La nuit était noire, et c'est à peine si l'on voyait à dix pas de soi ; cependant, il aperçut bientôt, à travers les ténèbres, un groupe informe qui semblait venir de son côté, et il entendit plusieurs voix, parmi lesquelles il crut distinguer celle de l'Écossais.

Le groupe fut bientôt à deux pas de lui, et il reconnut alors Mac-Bell et Crampon, portant un homme dans leurs bras.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Lebuteux.

– Ouvre d'abord, nous causerons après.

La voiture qui les avait amenés était déjà repartie, et, dès qu'ils furent entrés tous, Lebuteux ferma la porte à double tour.

Alors, Crampon et l'Écossais lâchèrent Maurice, qu'ils avaient maintenu jusque-là ; ce dernier, retrouvant la liberté de ses mouvements, arracha violemment le mouchoir qu'on avait noué autour de sa tête pour étouffer ses cris, et fit un pas en arrière, pour se mettre sur la défensive :

– Misérables ! s'écria-t-il, où m'avez-vous conduit et quels sont vos projets ?

– D'abord, mon petit, dit Mac-Bell, ne faisons pas le méchant ici, nous sommes chez nous, et il serait malsain de crier plus haut que les violons…

– Enfin, que me voulez-vous ? insista Maurice, et quel est le but de la violence que vous me faites subir ?

– Est-ce que vous ne le soupçonnez pas un peu, mon gentilhomme ? dit Crampon, avec un ricanement.

– Je ne vous connais pas, je ne vous ai rien fait, comment puis-je deviner ce que vous méditez contre moi ?

– Tenez, dit Mac-Bell en lui montrant la *Chienne*, demandez à cette aimable personne quel est le sort qui vous attend ici ; elle se fera un vrai plaisir de vous l'apprendre.

Maurice se retourna vers la *Chienne*, qu'il n'avait pas encore aperçue, mais il recula à son aspect, et frissonna involontairement… Sa figure sombre et sournoise était d'une éloquence effroyable !… on eût dit la Méduse du crime !…

Celle-ci regarda froidement le jeune homme, et un sourire muet effleura ses lèvres violettes.

Ce sourire en disait assez, et Maurice en comprit tout de suite l'horrible signification.

– Mon Dieu ! murmura-t-il, ayez pitié de moi !

Et les regards fixés sur ses trois ennemis, qui, groupés dans un coin, semblaient se concerter, il recula lentement jusqu'à la muraille, où il resta adossé.

Il était évident qu'on ne l'avait conduit dans cet antre que pour l'assassiner… et le mieux était encore de se tenir sur ses gardes, et de défendre chèrement sa vie, si elle était attaquée… ce qui n'était pas douteux !…

Au moment où il atteignait la muraille contre laquelle il était allé s'adosser… la *Chienne* tourna instinctivement les yeux vers lui et regarda à ses pieds… un sourire diabolique effleura alors ses lèvres…

Au-dessous de l'endroit même où Maurice venait de se placer, était une trappe qui s'ouvrait au moyen d'un ressort, dont elle seule et Lebuteux connaissaient le secret.

Cependant, à tout événement, Maurice avait armé sa main d'un canif, la seule arme qu'il portât sur lui, et, en attendant le moment de la lutte, il prêta une oreille avide aux paroles qu'échangeaient entre eux ses assassins…

– Ah çà ! tâchons de décider quelque chose, dit Mac-Bell à haute voix, et sans plus se soucier de la présence de Maurice, le difficile n'est pas de le tuer, ce ne sera pas plus long que de tordre le cou à un poulet, mais il s'agit de savoir ce que nous allons faire de son corps, car il faut tout prévoir, et surtout prendre nos précautions contre une descente de la police.

– Nous avons la cave, dit Lebuteux.

– Belle affaire, ta cave ! si on a des soupçons, c'est par là qu'on commencera les fouilles.

– Le jardin ; alors !

– Le jardin sera labouré jusqu'aux entrailles.

– Alors, il faudra le porter en plein champ.

– Oui, mais un quart de lieue d'ici au moins.

– Soit !…

– Moi, reprit l'Écossais, je le supprime, c'est mon affaire, mais qui est-ce qui se charge de l'emporter ?

– Pour moi, dit Lebuteux, j'endosse la plus grosse part des risques en prêtant ma maison pour la perpétration du crime, comme disent ces messieurs de la cour d'assises.

– Alors, conclut Crampon, c'est donc moi qui me chargerai du paquet…

Et se tournant vers l'Écossais :

– Et maintenant que tout est bien convenu, ajouta-t-il, dépêchons-nous d'en finir.

– Ce ne sera pas long répondit celui-ci, en tirant de sa poche un couteau catalan dont la lame rendit un son sec en s'ouvrant.

Le lecteur peut se figurer sans peine toutes les émotions par lesquelles avait passé Maurice pendant cette conversation, qui se tenait à haute voix et à quelques pas de lui.

Debout contre la muraille, les traits livides, frissonnant à chacune des odieuses paroles qui frappaient son oreille ; regardant tour à tour ces sinistres personnages et la pièce où on l'avait amené, et dans laquelle il cherchait vainement une issue, il se disait, avec un profond sentiment de désespoir, que toute chance de salut était impossible, et qu'il ne lui restait qu'à se résigner et à considérer cette maison comme son tombeau !

Mais, lorsqu'il se fut persuadé qu'il lui était impossible d'éviter la mort, il reprit aussitôt possession de lui-même, et résolut de se défendre avec toute l'énergie et toute l'aveugle fureur que pouvait lui inspirer sa position…

Cependant, l'Écossais s'était levé, et, d'un pas ferme et assuré, il marcha vers sa victime !…

Cet homme, aux proportions herculéennes, était convaincu qu'il n'aurait qu'à frapper Maurice, et il s'avançait confiant, le couteau ouvert, sans même prendre les précautions banales d'usage !…

Que le lecteur nous pardonne…

Le roman que nous écrivons tourne fatalement dans un cercle de scènes dramatiques et violentes, où notre récit puise une partie de son intérêt… Les personnages qui vivent au milieu de cette action diffèrent des autres hommes, par l'énergie de leur caractère et le désordre de leurs passions… Ce sont pour la plupart des

natures dévoyées jetées hors de la loi commune, et qui ne doivent jamais peut-être retrouver le chemin étroit et difficile dont elles se sont écartées.

Pour nous, nous ne pouvons que raconter.

Ces hommes se meuvent dans les tortueux détours d'un drame ténébreux ; nous n'avons voulu écrire qu'une histoire intéressante, et le lecteur nous a absous en nous prêtant jusqu'ici une bienveillante attention !…

Déjà l'Écossais était à deux pas de Maurice, et il allait fondre sur sa victime, quand le jeune homme, que l'imminence du danger ramena à la réalité de la situation, s'élança d'un bond sur son adversaire et le frappa au visage !…

Ç'avait été un mouvement si spontané et si brusque, que l'Écossais n'avait pu parer le coup ; et Maurice était déjà retourné à sa place, pour s'adosser à la muraille, quand Mac-Bell poussa un hurlement sauvage, et porta la main à son visage, que le sang inondait !…

– Quoi ! qu'y a-t-il ? dit Crampon qui accourut au cri poussé par son ami.

– Le misérable ! s'écria Mac-Bell en donnant tous les signes de la plus violente douleur, mais je n'y vois plus… je suis aveuglé !…

Crampon et Lebuteux s'aperçurent alors que le sang ruisselait à travers ses doigts.

– Ah ! ah ! dit Crampon en tirant à son tour son couteau de sa poche, il paraît que l'agneau a des griffes ; c'est bon à savoir.

Et s'adressant à Lebuteux et à la Chienne :

– Allons ! ajouta-t-il, finissons-en… nous avons à venger l'Écossais, et il n'y a pas à buter à l'ouvrage !…

Tous les trois s'avancèrent alors vers Maurice, qui les attendait intrépidement, serrant dans sa main droite le canif qui venait d'être si fatal à Mac-Bell.

Immobile, les traits contractés, le regard étincelant, les lèvres serrées l'une contre l'autre, il regardait ses trois ennemis s'avancer lentement et en silence, et, après avoir hésité un instant dans son choix, il allait enfin s'élancer sur Crampon, quand, tout à coup, la fenêtre donnant sur les champs fut ébranlée par des coups si violents et si multipliés qu'elle tomba à terre avec fracas.

Forcés de laisser Maurice pour courir de ce côté, Crampon et

Lebuteux y arrivèrent au moment où deux hommes s'élançaient par cette brèche.

Ces deux hommes étaient Blondel et Salviat.

– Le voilà ! s'écria Blondel, dont le regard avait tout de suite aperçu Maurice ; nous arrivons à temps !

Et il voulut s'élancer de son côté.

Mais il rencontra devant lui Crampon, qui s'était retourné et lui faisait face.

Salviat, lui aussi, allait trouver dans Lebuteux un obstacle redoutable ; – sans une minute de réflexion, tous deux s'étaient déjà rués l'un sur l'autre !…

Alors commença entre ces hommes une de ces luttes impies et sauvages comme les bêtes fauves peuvent seules en offrir le spectacle !…

Le combat n'avait pour ainsi dire plus rien d'humain, et prenait des proportions que la haine explique, quand elle atteint un tel degré !…

Lebuteux et Crampon étaient, certes, robustes, mais ils n'avaient ni l'agilité de Salviat, ni la force musculaire de Blondel…

Ils faisaient arme de tout ce qui leur venait sous la main… non contents de jouer du couteau, ils se servaient indifféremment de leurs ongles et de leurs dents…

Enfin Blondel, brisant d'un coup sec, le bras de Crampon, qu'il tenait entre ses doigts de fer, finit par l'abattre à terre, tandis qu'à côté de lui, Salviat, serrant Lebuteux à la gorge, l'obligeait à demander grâce d'une voix étranglée !

Mais, à ce moment même, un cri de détresse s'éleva derrière eux, et Blondel, se retournant vivement, n'aperçut plus Maurice !

Il avait disparu !

Les portes et les fenêtres étaient closes, cependant !… il n'avait pu sortir… Où était-il donc ?… et qu'était-il devenu ?

Le regard de Blondel rencontra alors celui de la *Chienne* dont les lèvres se contractaient en un hideux sourire…

– Où est-il ? qu'en as-tu fait ? s'écria-t-il, d'une voix éperdue et haletante.

La vieille ne répondit pas !…

Blondel bondit vers elle, et lui secoua rudement le bras.

– Parle !… dit-il… tu le sais… où est-il ?…

Le même silence sinistre répondit à cette nouvelle question… Blondel proféra un énergique juron.

– Eh bien ! nous allons voir, s'écria-t-il avec fureur, et si tu persistes à te taire… malheur à toi !…

Et, dirigeant de son côté la bouche de son pistolet, il allait en lâcher la détente, quand Salviat en abattit précipitamment le canon.

– Eh bien ! fit Blondel en fronçant le sourcil.

– Chut !… fit Salviat.

– Qu'y a-t-il donc ?

– Écoute.

Lebuteux, Crampon et l'Écossais, prêtaient l'oreille.

On marchait à pas de loup dans le jardin, et l'on commençait à s'approcher de la porte…

Blondel se frappa le front et pâlit…

– Qu'as-tu ? fit Salviat, qui remarqua ce mouvement.

– Nous sommes pincés !… répondit Blondel à voix rapide et basse…

– Tu sais donc qui est là !…

– La *rousse*.

– Mais comment a-t-elle su ?

– Eh ! je l'avais oublié… je voulais me débarrasser de ces gredins… et c'est moi qui l'ai envoyée…

– Si on essayait de lutter ?

– Impossible… ils sont nombreux… et préparés à toute résistance… seulement, en ce qui me concerne particulièrement, peut-être y a-t-il un moyen.

Ces paroles avaient été échangées rapidement entre les deux amis, et en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour les dire !…

Quand Blondel releva le front, on commençait à frapper à la porte, et Lebuteux Crampon, et l'Écossais, regardaient avec stupeur.

– Eh bien !… quoi… c'est la police, dit Blondel, et il faut en prendre son parti… seulement, si vous voulez ne pas me trahir, je m'engage à vous faire sortir avant un mois.

– Mais n'y a-t-il pas moyen de résister ? fit Crampon.

– Essayez !

Cependant, des coups sonores et répétés ébranlaient la porte… des voix nombreuses s'élevaient du dehors, et, en moins de quelques secondes, la porte, secouée avec force, livra passage à une douzaine d'agents, qui firent irruption dans la salle…

Un petit homme entra derrière eux, la mine souriante, et en se frottant les mains !…

– Le père Fichet ! murmura Lebuteux anéanti.

Toutes les têtes se tournèrent de ce côté, et des cris de rage et de vengeance éclatèrent.

– Est-ce que vous avez envie de retourner au pré, vous autres ? s'écria Crampon d'une voix retentissante.

– Non, non jamais ! hurlèrent tous les bandits à la fois, et, parmi eux, la voix rauque de la *Chienne*.

– Alors, en avant ! reprit Crampon.

Et, brandissant avec une énergie furieuse son long couteau catalan, il entraîna ses compagnons, qui s'élancèrent sur les agents d'un bond irrésistible, et avec des hurlements de Peaux-Rouges.

Ils étaient arrivés à deux pas de leurs adversaires, qui les attendaient immobiles, les mains dans les poches, quand la voix du père Fichet se fit entendre :

– Feu ! dit-il d'une voix forte, feu, sur celui qui fera un pas de plus !…

Au même instant, les agents tirèrent les mains de leurs poches, et douze pistolets furent braqués à la fois sur les bandits.

Ceux-ci s'arrêtèrent comme pétrifiés.

– Ah ! ah ! mes petits agneaux… dit le chef en s'avançant vers les bandits, nous ne sommes donc pas sages ? et nous voulons faire de la peine à papa Fichet ? Je vois ce que c'est, on est fatigué de Paris, on veut aller se refaire à Toulon, où nous attend une nourriture saine, une vie régulière et la chaîne, symbole d'union et de concorde.

Quand les bœufs vont deux à deux,

Le labourage en va mieux.

– Est-ce que tu n'as pas envie de lui envoyer une balle dans l'œil ? dit Salviat à Blondel.

– Nous ne sommes pas en force, répondit celui-ci, ça nous mènerait droit à l'échafaud, et il faut que je reste pour sauver Maurice…

– Voyons, reprit le père Fichet, faisons connaissance, ou, pour mieux dire, renouvelons connaissance avec nos clients.

Il se mit à les passer lentement en revue :

– Tiens, tiens ! dit-il, voilà Mac-Bell dit l'Écossais, et Crampon, et Lebuteux, et la *Chienne*, toutes anciennes pratiques qui doivent être enchantées de me voir…

Bonheur de se revoir

Après deux ans d'absence.

Et ces deux là, là-bas, qu'est-ce que c'est ? voyons donc un peu !

Et il marcha à Blondel.

À sa vue, il jeta un cri, leva les bras au ciel, et resta muet, et comme cloué à sa place…

– Barigoul ! s'écria-t-il enfin, Barigoul, vous, ici !… parmi cette bande de forcenés…

– Vous voyez si z'ai tenu ma parole… répondit Blondel.

– Et votre femme, mon ami ?…

– Vous êtes bien honnête, monsieur Ficet, ma femme, elle est dans une position convenable, et z'ai laissé le médecin à son cevet…

– Fort bien… et, comme je vous l'avais promis, vous voilà débarrassé de vos ennemis.

– Ce me sera un grand soulazement… monsieur Ficet.

– Seulement, vous m'avez annoncé quelqu'un que je ne vois pas.

– Qui donc ça ?

– Blondel !

– Comment… il n'est pas ici ?

– Dame !…

Barigoul sourit avec malice, cligna de l'œil et désigna Salviat :

– Et celui-ci, donc… répondit-il, pour qui le prenez-vous ?

– Ça !… fit le père Fichet.

– Eh ! sans doute…

– Mais ce teint !… cette allure !…

– Eh ! mon Dieu, débarbouillez-le un peu, et sous le zus de réglisse qui le fait Mexicain et marquis de Santa-Croce, vous reconnaîtrez le vrai Blondel, qui a pris conzé de Toulon… il y a quelques mois.

Le père Fichet se mit aussitôt à considérer Eugène Salviat, et un vague soupçon traversa tout à coup son esprit.

Tout cela lui paraissait extraordinaire, le silence des forçats présents, qui ne se répandaient pas en injures contre leur délateur ; leur attitude inquiète, et plus que tout encore, le sang répandu sur les vêtements de Blondel, et qu'il n'avait pas, d'abord aperçu, tous ces indices donnèrent à réfléchir au père Fichet, et le mirent sur une voie toute nouvelle.

Pourtant il dissimula, et se tournant vers les agents qui l'accompagnaient, il fit à l'un d'eux un signe imperceptible, mais qui avait sa signification.

– Soit ! reprit-il aussitôt, en s'adressant à Blondel, et en lui tendant la main, c'est à vous, mon cher Barigoul, que je devrai cette importante capture, et j'éprouve un véritable plaisir à vous en remercier.

Blondel serra sans défiance la main qu'on lui offrait, mais il tressaillit jusqu'au plus profond de son cœur, quand il sentit que maître Fichet lui retenait le bras.

Un coup d'œil avait suffi… le rusé agent avait aperçu la cicatrice !

Un air de satisfaction immense éclaira sa physionomie tout entière.

– Eh ! eh ! dit-il avec enjouement, sais-tu bien que tu es un adroit coquin !

– Comment ! monsieur Ficet…

– Allons, appelle-moi Fichet, et je t'appellerai Blondel.

– Cependant…

– J'avoue que j'ai été sur le point de me laisser mettre dedans !…

Puis, embrassant tous les bandits du regard :

– Ah ! mes enfants, reprit-il avec complaisance, cette réunion comptera parmi les plus doux instants de ma vie. Mais je ne le cache pas, si j'avais à opter, je vous céderais tous, pour cet aimable Barigoul, dit Blondel, dont je veux faire mon Benjamin !… Ah çà ! mes chérubins, je suis désolé d'aborder cette question, mais je dois vous prier, d'abord, de poser vos couteaux à terre, et de venir ensuite recevoir les petites menottes que vous savez, et qui garantiront vos mains contre les injures de l'air !

Comme ils avaient toujours en face d'eux les douze pistolets, pas un des bandits ne songea à se soustraire à cette invitation, et en moins de dix minutes, tous avaient les mains emprisonnées.

– En route, maintenant ! dit Fichet, quand l'opération fut terminée.

Blondel s'était approché de la *Chienne*, pendant que la bande se mettait en mouvement vers la porte :

– Céleste ! lui dit-il vivement, je veux que tu me dises où il est.

– Tu ne le sauras pas.

– Prends garde !

– À tes menottes ?

– Mais je sortirai du bagne, et…

– Non ! répondit énergiquement la vieille femme, tu as pris l'argent de Lebuteux, et cet argent serait à moi, maintenant… va donc, tu ne sauras rien ! et ce sera ma vengeance de le faire mourir de faim !…

Blondel fit un geste de menace, mais deux agents vinrent l'obliger à marcher ; et il s'éloigna, l'esprit plein des plus cruelles inquiétudes sur le sort qui était réservé à Maurice.

XXIII

TOULON. – VALNOIR

Le jour commençait à décroître, lorsque la chaîne que nous avons vue partir de Bicêtre fit son entrée dans Toulon.

Elle était en marche depuis vingt jours, et ces vingt jours de fatigue physique et de souffrance morale, sous lesquelles eussent succombé bien des hommes, Michelette avait trouvé dans son amour la force de les supporter.

Animée dans son dévouement par le désir de soutenir le courage de Joseph, elle avait excité l'admiration des forçats, à ce point que pas un, même parmi les plus grossiers et les plus endurcis, n'eût osé risquer à son égard la plus légère plaisanterie.

Le respect qu'ils ressentaient tous pour cette jeune fille, à la fois si énergique et si pure, rejaillit peu à peu sur Joseph, dont la douceur et la profonde tristesse, après avoir excité leurs railleries, lui attirèrent la sympathie générale.

En entrant dans Toulon, Joseph et Michelette furent pris d'une subite et profonde tristesse ; c'est que c'était là le terme de cette longue route, qui leur avait paru si douloureuse, et qu'ils regrettaient de voir finir, car la fin de ce dur pèlerinage, c'était le pire des supplices, le désespoir dans l'isolement.

Cette séparation fut cruelle ; Michelette ne pouvait s'arracher des bras de Joseph, et, pour la première fois, elle pleura et perdit courage.

– Joseph ! mon pauvre Joseph ! murmurait-elle en le couvrant de larmes et de baisers, je ne sais pas ce que tu auras à souffrir là-dedans, mais j'ai le pressentiment que ce sera quelque chose de terrible ; promets-moi donc de ne pas te laisser aller au découragement, car le découragement te tuerait, et alors que deviendrais-je, moi ? Aie toujours deux choses présentes à l'esprit : ton innocence et le dévouement de Michelette, qui finiront par te sauver, Dieu aidant.

– Oui, dit Joseph, je te le promets… et d'ailleurs, que m'importent les épreuves qui m'attendent… auprès de ce que j'ai souffert déjà !… Et puis… crois-tu que ce ne me sera pas un grand soulagement de penser que tu es là, tout près de moi, priant et veillant pour mon salut.

– C'est cela, dit Michelette, en souriant à travers ses larmes ; c'est ainsi qu'il faut penser… Et moi, de mon côté, je ne sais pas comment je ferai, mais je jure que je te reverrai bientôt.

Il fallut se séparer.

Cinq minutes après, Joseph avait franchi les murs du bagne ; il était séparé du monde, une barrière infranchissable s'élevait entre lui et la société !…

Une heure plus tard, introduit dans une vaste salle avec ses compagnons de route, il était dépouillé de ses vêtements et couvert du hideux uniforme des forçats, uniforme qui, nous croyons l'avoir déjà dit ailleurs, ne les quittait plus ni jour ni nuit, qu'ils gardaient pour dormir, même lorsqu'ils avaient reçu la pluie pendant tout le jour.

Il était huit heures quand cette opération fut achevée ; alors Joseph, accouplé à Baudrillart, fut conduit dans un immense dortoir, dont l'aspect lui causa une impression sinistre.

Au milieu de cette salle, et contre une colonnade élevée sur toute sa longueur, se dressait, sur un plan incliné, un lit de camp en planches. Une série d'anneaux destinés à recevoir la chaîne de chaque homme et à les relier tous ensemble, se prolongeait au bord inférieur, sur toute l'étendue de ce lit de camp… c'était ce qu'on appelait le *tollard*.

À la partie supérieure était roulée, comme un porte-manteau, la légère couverture en herbage, dans laquelle le forçat se roulait pendant la nuit.

Sur le *tollard* même, à la place de chaque forçat, s'étendait un mince matelas de dix-huit pouces de largeur, auquel ces hommes, dans leur langue imagée, ont donné le nom de *serpentin*.

Mais Joseph n'eut guère le temps de s'abandonner à ses réflexions ; à peine venaient-ils d'entrer, lui et ses compagnons de chaîne, qu'un coup de sifflet se fit entendre, et qu'à ce signal ils allèrent, d'un commun mouvement, s'étendre sur le lit de camp.

Joseph fit comme les autres, entraîné d'ailleurs par Baudrillart, qui, on le sait, était familiarisé de longue main avec la vie du

bagne.

Si le lecteur le veut bien, nous les laisserons goûter quelques heures de repos, et nous reviendrons à Michelette.

Quand la pauvre enfant eut vu se fermer la porte du bagne sur Joseph, elle se mit à parcourir toutes les rues avoisinant le port, cherchant partout un hôtel garni, passant devant ceux qui avaient trop belle apparence, refusant dans les autres les chambres qui, pour la commodité et la modicité des prix, semblaient devoir lui convenir, sans qu'on pût deviner un tel caprice.

Enfin, le hasard de ses recherches l'amena dans un petit hôtel borgne, situé au milieu d'une ruelle étroite, sombre et humide. Elle fit ce qu'elle avait fait partout : elle visita successivement plusieurs chambres, à des étages différents, et, après en avoir examiné les fenêtres avec un intérêt dont celle qui l'accompagnait ne pouvait deviner le motif, elle allait partir sans avoir rien arrêté, quand la servante qui lui servait de guide se retourna vers elle :

– Ainsi, dit-elle, cette chambre ne vous convient pas ?

– Non, répondit Michelette, toutes ces fenêtres donnent sur la cour, et je trouve que c'est triste.

– Vous ne trouverez pas mieux cependant, pour le prix.

– Je chercherai jusqu'à ce que je trouve.

Michelette allait partir, et elle était déjà sur le seuil de la porte.

– Il y a bien, dit alors la servante, tout en haut de la maison, un petit cabinet qui est vacant ; mais il est si noir, que personne n'en veut, quoiqu'on le loue presque pour rien ; c'est qu'il faut dire aussi qu'il y a à ce cabinet un désagrément, qui le rend bien difficile à louer.

– Lequel ? fit Michelette.

– La fenêtre de ce cabinet donne sur le bagne !…

– Vraiment ! fit Michelette.

– Oh ! en plein ; on voit de là tous les forçats aller et venir, et je comprends que ce n'est pas un spectacle agréable.

– Je l'arrête ! dit Michelette.

– Eh quoi ! vous voulez…

– Tenez, voici un mois d'avance ; payez-vous, et vous allez m'y conduire tout de suite !…

– Eh bien ! en voilà un drôle de goût, murmura la bonne, tout en montant devant la jeune fille.

On arriva bientôt au dernier étage ; la pièce était toute prête. Michelette en prit possession.

Une fois seule, sa première pensée fut d'aller ouvrir la fenêtre ; mais la nuit était noire, on ne voyait rien, et elle dut se résigner à attendre jusqu'au lendemain.

Elle se disposa alors à se mettre au lit.

Elle était bien fatiguée, elle aussi, et elle avait besoin de repos… depuis plus d'un mois, elle n'avait pas dormi dans son lit.

Elle ôta son châle, son bonnet ; elle emprisonna son opulente chevelure dans un mouchoir de couleur et commença à dégrafer sa robe.

Mais, au moment où elle allait poursuivre ces opérations nocturnes, elle s'arrêta, comme frappée d'une idée subite.

Elle fouilla vivement sa poche, et en tira un petit carton, qu'elle ouvrit.

Dans ce petit carton, il y avait une croix de la Légion d'honneur !… Elle l'approcha pieusement de ses lèvres, et la couvrit d'un long baiser…

– Hélas ! murmura-t-elle en la contemplant, cet insigne de l'honneur conquis jadis par son aïeul, et conservé depuis par lui comme une relique, Joseph s'en fût rendu digne, lui aussi, s'il n'eût pas été victime de la plus cruelle des méprises. Que de fois ne m'a-t-il pas dit que tout enfant il avait choisi pour exemple la vie de l'homme qui a gagné cette croix sur les champs de bataille ! C'est pour lui comme une relique sainte ; tant qu'elle sera entre mes mains, il ne désespérera pas du sort. Oh ! oui, je la conserverai… et, au jour de la réhabilitation, je lui rendrai ce talisman de la fidélité et de l'honneur !…

Michelette attacha alors, contre la muraille, la croix qui lui avait été confiée par Joseph… et, désormais rassurée, elle se mit au lit, croisa les mains, dans l'attitude de la prière, ferma les yeux et ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain, dès le point du jour, elle se leva, courut ouvrir sa fenêtre, et vit se dérouler devant ses yeux, tout le port, déjà parcouru en tous sens par les forçats.

Quand elle aperçut tous ces hommes couverts d'habits

écarlates, la tête rasée, les uns coiffés du bonnet rouge, les autres du bonnet vert, tous attachés deux à deux par de lourdes chaînes dont le bruit sinistre venait jusqu'à son oreille ; quand elle pensa que Joseph était là, parmi ces criminels, couvert des mêmes vêtements et traînant la même chaîne, lui honnête, lui innocent et pur, alors elle faillit suffoquer et eut besoin de toute son énergie, pour ne pas se laisser aller au désespoir.

Surmontant enfin son émotion, elle s'habilla à la hâte et se rendit au port, sans se douter des obstacles qu'elle allait y rencontrer.

Elle trouva, en effet, une consigne inflexible, qui lui barra impitoyablement le passage.

Elle en était là, et cherchait quelque moyen d'arriver à franchir ce seuil si rigoureusement défendu, quand elle sentit une main se poser tout à coup sur son épaule.

Elle se retourna vivement.

Il y avait derrière elle un petit vieillard, maigre, sec, osseux, vêtu d'une sorte de houppelande rapée, mais propre ; le chef couvert d'un bonnet fourré, qui rappelait, par sa forme, la coiffure ordinaire des forçats, et dont les pieds étaient chaussés de gros souliers ferrés.

Son visage, rasé de près, n'offrait rien de bien précisément remarquable, si ce n'est l'expression extrêmement mobile de qui, tantôt ardent et vif, semblait lancer des éclairs, tantôt, doux et soumis, semblait aller au-devant d'un reproche sévère et mérité.

Michelette considéra avec attention ce singulier personnage, et elle fut touchée de la bienveillance de son regard et de l'humilité de son attitude :

– Que me voulez-vous, monsieur ? dit-elle avec hésitation.

– Je veux vous parler, répondit le vieillard.

– Vous me connaissez donc ?

– Je ne vous connais pas ! Mais votre position m'intéresse… Voyons, vous voulez entrer dans le port, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Vous voulez y voir quelqu'un ?

– C'est cela même.

– Un ouvrier ?

– Non, un forçat.

Le petit vieillard exécuta comme un mouvement automatique, et recula de deux pas.

– Quoi ?… qu'est-ce que c'est ?… balbutia-t-il, un peu étourdi d'une réponse à laquelle il ne s'attendait évidemment pas.

– Il s'agit d'un jeune homme, répondit Michelette, qui se trouvait si malheureuse, qu'elle se sentait disposée à raconter son histoire à tout le monde – un jeune homme condamné par erreur, et qui est innocent, et que je voudrais voir.

Le vieillard remua doucement la tête, sans lever le regard qu'il tenait fixement attaché sur la jeune fille.

– Étrange ! étrange ! murmura-t-il bientôt… On ne trompe pas facilement le vieux Caron… et cependant, tout me prouve que cette enfant est sincère… Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il posa son doigt décharné sur son front :

– Voyons, dit-il à Michelette, vous prétendez que ce jeune homme est innocent ?

– Oh ! oui, monsieur, protesta Michelette.

– Et vous l'appelez ?…

– Joseph Marchal.

– Marchal, dites-vous ?

– Sans doute.

– Et il est de Saint-Georges ?

– C'est cela.

– Ainsi que vous, peut-être ?…

– Ainsi que moi, qui suis une Salviat !

Le petit vieillard partit d'un éclat de rire ironique.

Puis, tout à coup, son rire s'éteignit, comme en un sanglot mal étouffé ; son front s'assombrit et son regard se voila.

– Oh ! les malheureux ! les malheureux ! murmura-t-il en remuant la tête, ils étaient si jeunes… ils pouvaient être si heureux !…

Michelette se retourna vers son mystérieux interlocuteur ; son œil était sec ; un pli railleur creusait le coin de ses lèvres.

Le vieillard se redressa sous cet examen, et se mit à regarder

soupçonneusement autour de lui…

– Oh !… le crime !… le crime ! ajouta-t-il avec un frisson…

Michelette allait parler, il lui prit la main avec autorité, et lui montrant le bagne, qui détachait au loin sa hideuse silhouette sur le fond bleu du ciel :

– Tenez ! dit-il d'une voix nerveuse… là !… j'ai passé quarante années d'une existence terrible… j'étais coupable, moi !… un moment de fureur, un flot de sang !… J'avais assassiné mon père, pour une misérable somme qu'il me refusait, et, pendant quarante ans, j'ai courbé la tête sous le poids de mes remords… Et aujourd'hui, mon enfant, aujourd'hui encore, bien que libre, après avoir été gracié… je ne sais plus dormir… mon cœur bat toujours, toujours !… Oh ! mon cœur !… Et devant moi… la nuit, le jour, à toute heure, à toute minute, je vois ce pauvre vieillard, qui me demande grâce les mains jointes, en m'appelant des plus doux noms… Ah !… le crime !… le crime !…

Le vieux Caron s'arrêta !… De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front ; ses doigts crispés labouraient sa poitrine… il ne pouvait plus respirer…

Michelette se sentit prise de pitié, et voulut lui tendre les mains.

– Non ! non ! s'écria le malheureux en les retirant avec un mouvement fébrile, ne me touchez pas… il y a du sang sur ces mains… ne le voyez-vous pas !… la tache est là… tenez… J'ai beau la laver, elle résiste… c'est comme le remords… elle me poursuit partout ! partout !… Mon Dieu !…

Il se tut un moment… puis un sourire contraint effleura ses lèvres !…

– Oh ! j'ai tout essayé… reprit-il bientôt, je suis entré furtivement, le soir, dans les églises, je me suis agenouillé sur la dalle froide… j'ai prié Dieu de me pardonner… c'est impossible… Alors, j'ai voulu, à mon tour, consoler ceux qui souffraient, et tous les jours je cherche une bonne action à faire… mais cette compensation m'est refusée !… Tout ce que je tente est condamné d'avance, tous ceux auxquels je m'adresse sont des réprouvés comme moi !… Adieu donc !… n'oubliez pas le vieux Caron… Songez aux remords sous lesquels il finira par succomber.

Et, sur ces mots, le vieillard s'éloigna, vif, alerte, sans adresser un regard de plus à la jeune fille, qui ne savait trop que penser de

cette singulière individualité.

Cependant, elle dut regagner sa chambre sans avoir réussi à entrer dans le port ; toute la journée se passa ainsi, et quand vint la nuit, elle se coucha, fort inquiète sur le sort de Joseph, et se promettant bien de tout tenter le lendemain, pour atteindre le but qu'elle se proposait…

La nuit était sombre ; de gros nuages parcouraient le ciel, et de temps à autre seulement la lune jetait quelques pâles rayons sur la terre.

Par cette nuit sinistre, deux chaises de poste roulaient sur la route de Paris à Toulon, et brûlaient le pavé avec une égale furie, car elles étaient à peu près à cent pas l'une de l'autre, et cette distance restait toujours la même.

Arrivée à une lieue de Toulon, celle des deux voitures qui marchait en avant tourna tout à coup à gauche et prit un chemin de traverse.

Au bout de dix minutes, elle s'arrêta à la grille d'un château, dont l'aspect, aux bleuâtres clartés de la lune, avait quelque chose de morne, d'aride et de désolé, qui saisissait l'âme et y répandait une tristesse subite.

Au bruit de la chaise de poste, deux domestiques étaient accourus et avaient ouvert la grille ; la voiture entra alors dans une vaste cour ; deux hommes en sortirent, et on les conduisit dans une salle parfaitement éclairée et au milieu de laquelle était dressé un couvert pour deux personnes.

Ces deux hommes s'assirent et commencèrent à souper.

Quoique les mets fussent abondants et choisis, les vins variés et des meilleurs crus, le repas fut court et silencieux ; les deux convives étaient évidemment, l'un et l'autre sous l'empire de quelque violente préoccupation.

Lorsque, après avoir servi le café et apporté des cigares, les domestiques se furent retirés, les deux hommes gardèrent quelque temps encore le silence ; puis, le plus âgé des deux, s'accoudant tout à coup sur la table :

– Savez-vous, mon cher Maxime, dit-il à son jeune compagnon, quelle est la demeure où nous sommes en ce moment ?

– Je ne m'en doute nullement et ne m'en inquiète pas davantage, répondit Maxime au comte de Précigny ; vous avez prétendu que, dans mon intérêt, je devais me laisser emmener de

Paris sans même vous demander où vous vouliez me conduire, ni pourquoi vous teniez à me déranger de mes habitudes ; tout ce que je puis dire aujourd'hui, c'est que je me suis laissé persuader et que je vous ai suivi sans vous demander le mot de cette énigme en action.

– Ce mot, si je ne vous l'ai pas donné tout de suite, Maxime, c'est qu'il eût tué peut-être toute votre énergie dans une circonstance où vous en avez le plus grand besoin ; c'est que vous êtes de ces natures impressionnables auxquelles il faut cacher les fatigues et les dangers de la lutte, jusqu'au moment où on les met face à face avec l'obstacle à briser, ou l'ennemi à vaincre.

– Vous n'êtes pas le premier qui ayez porté ce jugement sur moi, objecta le vicomte de Brescé ; il est donc possible que vous soyez dans le vrai, et que vous ayez agi prudemment en ne me parlant d'avance ni de luttes, ni d'obstacles ; mais, puisque le moment est enfin venu de me faire connaître la vérité, parlez, mon cher comte, car je vous avoue que je ne serais pas fâché de savoir ce que je suis venu faire ici…

– Je vais vous le dire.

– Si je ne me trompe, et à en juger par le chemin que nous avons fait… nous voici au moins à deux cents lieues de Paris !

– En effet !

– Et serait-il indiscret de vous demander où nous sommes ?

– Nullement ; et quand je vous l'aurai dit, vous devinerez sans peine ce que nous venons faire.

Le comte se leva alors, alla ouvrir une fenêtre, et montrant du doigt à Maxime quelques lumières groupées sur un point, à une assez grande distance :

– Savez-vous ce que c'est que cela ? lui dit-il.

– Pas le moins du monde, répondit Maxime.

– Eh bien ! c'est le port de Toulon.

– Vraiment ! fit Maxime.

– Et cette masse noire que vous devez distinguer aux rayons de la lune, c'est ce que l'on appelle le bagne.

– Que dites-vous !

– Oui, le bagne, mon ami ; écoutez-moi : Il y a là en ce moment deux hommes qui tiennent notre sort entre leurs mains, qui d'un

mot peuvent arracher le comte de Précigny et le vicomte de Brescé à la haute position qu'ils occupent dans la société, à la vie de luxe, d'élégance et de bien-être qu'ils mènent depuis l'enfance, pour les reléguer subitement dans cet enfer de honte, de misère, de douleurs et d'infamie qu'on appelle le bagne.

– Je ne vous comprends pas !... s'écria Maxime.

Le comte sourit.

– Mon cher ami, lui dit-il, le jour où M. le marquis de Santa-Croce a raconté devant nous cette histoire d'un oncle assassiné et d'un testament détruit, vous avez manifesté un trouble qui a commencé à me donner l'éveil ; et lorsque ensuite j'ai rapproché cette circonstance de la mort récente de votre oncle, de certaine scène mystérieuse qui se passa à huis clos entre vous, Eugène Salviat, notre faux marquis, et Marcelle Salviat, sa sœur, le jour même où celle-ci donnait une fête, j'ai deviné sans peine que vous étiez à la discrétion de cet homme, comme je suis, moi, à la discrétion d'un autre misérable de son espèce, le fameux Blondel.

– Mais... dit Maxime très surpris.

– Vous vous étonnez de cette franchise, continua le comte, et cependant, si nous voulons lutter contre des hommes aussi redoutables, il faut unir nos efforts, et nous ne serons de force à nous mesurer avec eux qu'autant que nous serons bien convaincus que nous avons le même intérêt à combattre et à vaincre. Il y a donc là deux hommes qui, d'un mot, peuvent nous faire endosser pour vingt ans, pour toujours peut-être, la casaque du forçat, et ce mot, ils le prononceront, si nous ne nous hâtons de leur fermer la bouche !...

– Je comprends... dit Maxime, devenu tout à coup préoccupé et sombre, à force d'argent, n'est-ce pas ?

– De l'argent !... ils nous en demanderont jusqu'à ce que notre fortune y passe, et le jour où vous serez ruiné, vous serez dénoncé.

– Alors quel est votre moyen ?

– Je n'en connais qu'un ; il n'y a que les morts qui ne parlent pas.

– Quoi ! vous songeriez...

– Maxime ! dit Précigny, nous sommes enfermés dans ce dilemme rigoureux, implacable : ou faire disparaître ces hommes, ou nous résigner au bagne ; il faut choisir, et choisir vite.

– Mais enfin, dit Brescé, après un moment de silence, en supposant que nous prenions le parti violent que vous conseillez, resterait toujours la difficulté, je dirai même l'impossibilité de l'exécution ; nous ne pouvons ni pénétrer dans le bagne, ni y introduire ceux qui consentiraient à nous rendre ce dangereux service.

– Non, mais nous pouvons nous servir de ceux qui y sont déjà.

– Des forçats !

– Mac-Bell et Crampon, que le hasard semble avoir envoyés là tout exprès pour nous sauver.

– Et vous croyez pouvoir les résoudre…

– D'abord, ils sont animés d'une haine profonde contre Blondel et Salviat, et en ajoutant à ce stimulant une somme de vingt-cinq mille francs, que j'ai apportée tout exprès…

– Mais, comment leur parler ?

– Mac-Bell, qui a déjà fait un long séjour à Toulon, est habile dans l'art de sculpter le coco, c'est un commerce au bagne, et nous le trouverons parmi les forçats occupés à la vente de ces divers objets ; or, comme d'après les renseignements que je me suis procurés avant mon départ, Blondel et Salviat, arrêtés à Paris, ont été dirigés sur Toulon, où ils ont dû arriver ce soir même, je suis sûr que Mac-Bell va attendre tous les jours ma visite !…

– Mais, alors même que nous pourrions l'aborder, objecta encore Maxime, comment lui parler ? comment, au milieu de tous ces hommes qui nous entoureront, avoir avec lui un entretien sur un pareil sujet ?

– C'est une difficulté qu'il se chargera de résoudre lui-même, je m'en rapporte à son habileté pour cela.

– À demain donc, alors !

– Oui, à demain ! nous avons trop besoin de repos l'un et l'autre, pour prolonger davantage cet entretien, mais réfléchissez-y bien, il faut qu'avant trois jours Blondel et Salviat aient cessé d'exister, sinon nous sommes perdus !

Les deux hommes se séparèrent sur ces mots, et chacun regagna la chambre qui lui était destinée.

Nous profiterons de leur sommeil pour revenir sur nos pas, et nous assurer de ce que contenait cette autre chaise de poste que nous avons vue, un instant, suivre celle des deux

gentilshommes !…

À une lieue environ du château de Valnoir, dans lequel venaient de s'arrêter le comte de Précigny et Maxime de Brescé, s'élevait alors une des plus jolies bastides qui fût aux environs de Toulon.

À voir ses formes gracieuses et frêles, son toit à pans coupés, ses murs blancs, et ses volets verts… tout cela se dessinant derrière des massifs de verdure, on se prenait volontiers à rêver d'amour et de poésie, et l'on eût pu croire que c'était là la retraite mystérieuse, l'oasis parfumée de deux amoureux fuyant le monde, pendant une lune bénie, dont ils savouraient le miel à longs traits !

Cette bastide appartenait à M. Michaud…

Il était bien près de minuit, mais l'on ne dormait pas encore dans l'habitation…

À l'aile gauche du deuxième étage, on voyait briller une vive lumière, et dans le cadre de la fenêtre apparaissait de temps à autre une charmante tête de jeune fille.

C'était Lucienne !… Lucienne inquiète, agitée… les traits pâlis, le cœur plein d'anxiété…

À quoi pensait la jeune fille, et quelle était la cause de la douleur à laquelle elle était en proie ?

Il y avait quinze jours environ qu'elle était à la bastide avec M. et Mme Michaud, et, depuis le jour où nous avons assisté, chez Lebuteux, à l'arrestation de Blondel et de ses compagnons, la pauvre enfant n'avait eu aucune nouvelle de Maurice…

Qu'était-il devenu ?… que lui était-il arrivé ?… pourquoi toutes les recherches faites avaient-elles été infructueuses ? C'étaient là autant de questions que Lucienne s'adressait tous les jours, et auxquelles elle ne trouvait aucune réponse.

La lune, dégagée un instant des nuages qui parcouraient le ciel, répandait sa clarté sur toute la campagne, lorsque Lucienne crut voir un point noir se détacher tout à coup de l'horizon, dans la direction de Paris.

Bientôt ce point, d'abord imperceptible, grandit rapidement et prit une forme ; un roulement sourd se fit entendre dans le silence profond qui planait sur la campagne, et enfin elle acquit la certitude qu'une voiture approchait !…

Cette voiture était celle que nous avons vue tout à l'heure

derrière la chaise de poste qui emportait le comte de Précigny et Maxime de Brescé.

Dix minutes après, elle s'arrêtait à la porte de la bastide de M. Michaud, dont tous les hôtes accoururent aussitôt.

Le voyageur qu'elle amenait s'élança à terre, et reçut dans ses bras Lucienne, toute pâle et toute bouleversée.

– Enfin, vous voilà, mon bon oncle ! dit la jeune fille, d'une voix tremblante d'émotion ; si vous saviez avec quelle impatience nous vous attendions tous, combien je tremblais qu'il ne vous fût arrivé quelque accident dans cette longue route que vous parcouriez jour et nuit !

– Chère enfant ! répondit Paul Mercier à la jeune fille, qui lui témoignait une si tendre sollicitude.

– Il est certain que cette pauvre Lucienne n'existe plus, depuis que nous avons quitté Paris, dit M. Michaud ; elle a passé toutes ses journées à sa fenêtre, pour voir venir de plus loin la voiture qui devait vous amener ici ; j'étais obligé de lui montrer toutes vos lettres pour la rassurer sur votre compte, et il était impossible de lui arracher une parole, dès qu'il n'était pas question de vous.

Paul Mercier regarda avec un mélange d'inquiétude et de pitié les traits décolorés de la jeune fille, et la baisant tendrement au front :

– Je comprends, dit-il à voix basse.

Puis il suivit M. et Mme Michaud à la salle à manger, où un repas lui avait été préparé.

Tout en mangeant, il rendit compte à Michaud de l'état de ses affaires, puis il demanda à se retirer de bonne heure, en prenant pour prétexte la fatigue du long voyage qu'il venait de faire.

– Allez donc, mon ami, dit Michaud, allez vous reposer, nous causerons plus longuement demain.

Paul Mercier se retira aussitôt.

Mais dans le corridor il rencontra Lucienne, qui vint à lui, lui prit la main et attacha sur ses yeux un regard d'une touchante éloquence.

– Et lui ! lui, mon oncle ? dit-elle, la gorge serrée et le sein palpitant…

– Je t'attendais, mon enfant, dit Mercier à la jeune fille, et, si je me suis hâté de sortir de table, c'est que je savais que tu devais

être là, guettant mon passage et attendant avec impatience le moment où tu pourrais me parler de lui.

– Eh bien ! demanda en hésitant la jeune fille, qu'avez-vous appris ?

– Hélas ! je ne suis pas plus avancé aujourd'hui que le premier jour…

– Quoi ! balbutia Lucienne, aucune nouvelle ? on ignore toujours ce qu'il est devenu ?

– Toujours !…

– Avez-vous au moins quelque indice ?

– Oui, et je dois te l'avouer, tes pressentiments n'étaient que trop justes, et les renseignements que j'ai pu obtenir n'ont rien de rassurant.

– Mais qu'y a-t-il donc, mon Dieu ? s'écria Lucienne épouvantée.

– À force de recherches, poursuivit son oncle, je parvins à savoir que Maurice s'était rendu chez M. de Précigny, la veille du jour où l'on a tout à coup perdu sa trace ; je courus chez le comte, j'interrogeai le concierge, qui se rappela parfaitement la visite du jeune homme, et m'apprit que le comte étant ce jour-là à une fête donnée par je ne sais quelle femme, Maurice, qui voulait absolument lui parler, s'y était rendu.

– Eh bien ? lui demanda Lucienne.

– Un domestique qui se trouvait là, déclara l'avoir vu sortant de cette fête, saisi par deux hommes, jeté dans une voiture et emmené à la barrière du Trône.

– Oh ! sans doute une nouvelle tentative de meurtre, s'écria Lucienne en pleurant.

– C'est vraisemblable : car, deux jours après, j'apprenais par un journal qu'une bande de malfaiteurs avait été arrêtée à la barrière du Trône, et, parmi les noms cités, se trouvait celui de Crampon. Or, ce nom était précisément celui de l'un des deux hommes qui avaient enlevé Maurice.

– Alors, vous étiez sur la trace, vous avez dû découvrir…

– Je l'ai espéré ; muni des détails les plus précis, grâce à l'agent qui avait opéré cette arrestation, et qui se nomme Fichet, je me suis rendu à la maison de la barrière du Trône où tous ces hommes, et Crampon avec eux, avaient été surpris ; j'ai trouvé là

une vieille qui a répondu à mes questions par de grossières railleries, mais qui est restée obstinément muette sur la question, qui m'intéressait.

– Ah ! il fallait lui offrir de l'argent !

– C'est ce que j'ai fait.

– Et elle n'a rien dit ?

– Rien.

– Mon Dieu !… mon Dieu ! murmura Lucienne… que faire ? que penser ?…

Les tentatives de Paul Mercier n'étaient pas les seules qui eussent été faites dans le but de rechercher les traces de Maurice, et une autre personne s'en était occupée, presque en même temps que l'oncle de Lucienne !

Deux jours après le coup de filet qui venait accroître encore la réputation d'habileté et de finesse du petit père Fichet, Lapostole recevait, dans une rue déserte, des mains d'un individu qui s'enfuyait aussitôt, une lettre écrite dans un argot aussi indéchiffrable qu'une inscription hiéroglyphique ; cette lettre contenait ces mots, que nous traduisons en langue vulgaire :

« Rends-toi chez Mathurine Salviat, ma digne et honorée mère, rue les Charbonniers, villa des Chiffonniers ; dis-lui qu'un jeune homme du nom de Maurice a disparu dans la maison de Lebuteux ; que la *Chienne* sait où il est, qu'elle refuse de le dire, et qu'à tout prix, par tous les moyens possibles, il faut qu'elle le découvre, vu que Blondel donnerait dix années de sa vie pour ça.

– S'il en est ainsi, avait dit Lapostole, après avoir pris connaissance de l'épître, filons en douce à la villa des Chiffonniers…

Une demi-heure plus tard, il frappait à la porte de Mathurine Salviat, qui, minée par un violent chagrin depuis l'arrestation de son fils, le seul être qu'elle eût jamais aimé, avait quitté Saint-Georges et était venue habiter Paris, où elle comptait bien, un jour ou l'autre, retrouver Eugène.

Quand Lapostole vit se dresser devant lui la figure maigre et bronzée de Mathurine, quand il vit briller dans l'ombre d'un horrible taudis ses grands yeux noirs, durs et étincelants comme deux yeux de chat-tigre, il recula instinctivement de trois pas, et demeura en face d'elle immobile et la bouche ouverte.

– Eh bien ! qu'est-ce que tu veux ? lui demanda la vieille femme, d'une voix qui complétait parfaitement la physionomie.

– Je veux parler à Mathurine Salviat ! répondit Lapostole.

– Et qu'as-tu à lui dire ? reprit la vieille, défiante comme tous les gens qui ont eu de fréquents démêlés avec la justice.

– Je viens de la part d'Eugène Salviat.

– Ah ! fit Mathurine.

Et se rapprochant de Lapostole :

– Où est-il ? demanda-t-elle à voix basse, et d'un ton confidentiel.

– En route pour là-bas ! répondit Lapostole.

– Tu l'as vu ?

– Non, mais il m'a écrit.

– Tu as une lettre ?

– La voici.

La vieille mère se jeta sur la lettre et la lut rapidement, – car l'argot lui était plus familier que le français.

– La Chienne ! dit-elle en laissant échapper un sifflement sinistre entre ses dents serrées ; ah ! c'est à la Chienne que je vais avoir affaire !… C'est bien ! nous allons nous revoir face à face, et si elle ne me livre pas ce jeune homme ; si elle refuse de remplir la volonté d'Eugène et de Blondel, oh ! alors, gare à elle ! elle saura ce que c'est que de résister à Mathurine Salviat.

– Si vous avez besoin de moi, lui dit Lapostole, ne vous gênez pas.

– Merci, petit, repartit la Salviat, je n'ai besoin de personne pour dompter la Chienne, et je préfère même être seule pour cela !

Sur ces mots, elle sortit avec Lapostole, ferma la porte de son taudis, et gagna, toute seule, les hauteurs de la barrière du Trône.

XXIV

UN ÉBOULEMENT

Le lendemain du jour où était arrivée au bagne de Toulon la voiture spéciale qui avait amené Blondel et l'Écossais, Baudrillart, subitement atteint d'une maladie grave, était transporté à l'hôpital.

Il fallut accoupler Joseph à un autre forçat, et Mac-Bell fut celui que le hasard lui donna pour compagnon de chaîne.

Mac-Bell, qui se flattait de connaître le cœur humain, s'était fait ce raisonnement en reprenant le boulet :

– M. de Précigny doit être partagé en ce moment entre la joie et l'inquiétude ; il est ravi de se voir débarrassé de Maurice, dont l'existence le gênait, et que la Chienne a fait disparaître comme une muscade, mais il est fort perplexe de savoir son secret entre les mains d'un homme dont les principes lui inspirent une confiance médiocre. Ceci posé, quelle doit être la conduite du comte ? Évidemment, il est à Toulon à cette heure, ou bien près d'y arriver. C'est donc à moi à lui faciliter les moyens de me voir et de me parler, et il en est un fort simple : c'est d'obtenir la permission de travailler la noix de coco, et d'exploiter ma petite industrie. M. de Précigny viendra acheter quelques-unes des curiosités, et, alors, nous trouverons bien l'occasion d'échanger quelques paroles, peut-être même de combiner un petit plan d'évasion.

On voit, par ce monologue mental, que Mac-Bell raisonnait juste, quant aux intentions de M. de Précigny.

Il demanda donc qu'on lui permît de faire quelques ouvrages, soit en bois de gaïac, soit en noix de coco, et qu'on lui laissât vendre ce qu'il avait fabriqué.

Mais, à son grand désappointement, il lui fut répondu que ce qu'il demandait là était une faveur qu'il devait gagner par sa bonne conduite et qu'on verrait, au bout de quelques mois, s'il en était digne.

Mac-Bell fut d'abord violemment contrarié d'avoir échoué, mais il en prit bien vite son parti.

– Après tout, se dit-il, si j'ai hâte de sortir d'ici, mon noble complice a une furieuse peur d'y entrer ; je puis donc m'en rapporter à lui du soin de surmonter tous les obstacles qui l'empêchent d'arriver jusqu'à moi, et je serais bien niais de me torturer l'esprit à ce sujet.

Il se résigna donc et attendit tranquillement.

Vers midi environ, l'Écossais, qui, avec Joseph, faisait partie d'une escouade commandée pour charger une certaine quantité de pièces de bois, aperçut, de loin, deux individus dans lesquels tout le monde vit des visiteurs, et qu'il reconnut tout de suite pour MM. de Précigny et de Brescé.

– Enfin ! murmura-t-il.

Le comte de Précigny et Maxime étaient accompagnés d'un gardien qui les conduisait partout et leur expliquait ce qui pouvait éveiller leur curiosité.

Tous deux écoutaient en apparence tous ces détails avec le plus vif intérêt, mais, pendant que le cicerone parlait, le comte étudiait du regard chaque forçat qui passait devant lui, cherchant partout Mac-Bell, et se désespérant de ne pouvoir le trouver.

Quant à Maxime, une arrière-pensée le préoccupait et lui faisait un véritable supplice de ce qu'il voyait autour de lui. Le passé se dressait terrible et menaçant à son imagination ; il se disait que les trois quarts de ces hommes avaient commis des crimes moins odieux, moins effroyables que celui dont il s'était rendu coupable, et il se demandait avec un frisson de terreur, s'il n'avait pas à craindre une de ces révélations inattendues, presque miraculeuses, dans lesquelles se manifeste si souvent l'intervention de la Providence.

Et d'ailleurs, n'était-il pas un homme auquel ce terrible secret était connu, qui avait vu le crime s'accomplir sous ses yeux, et n'avait-il pas tout à redouter de ce misérable, qu'il savait à cette heure entre les mains de la justice, et en route pour reprendre dans ce même bagne la chaîne à laquelle il était parvenu à se soustraire.

Il faut reconnaître qu'il y avait là ample matière aux plus sinistres appréhensions, et que tout autre à la place de Maxime eût senti comme lui la sueur perler à son front, en face du tableau

qu'il avait sous les yeux.

– Le voici ! dit tout à coup le comte à Maxime, en jetant un coup d'œil du côté de Mac-Bell, dont la haute taille et la riche encolure avaient tout de suite attiré ses regards.

M. de Précigny, grâce à son nom et à la recommandation de quelques hauts personnages, avait obtenu l'autorisation de tout voir, et d'interroger à son gré les gardiens et les forçats eux-mêmes. Il profita de cette faveur pour s'approcher de l'Écossais, auquel il adressa d'abord à haute voix quelques questions banales sur les motifs de sa condamnation ; puis, quand il s'aperçut que l'argousin, rassuré par ces premiers mots, portait ailleurs son attention, il fit un signe vif et prompt à son interlocuteur :

– Blondel est ici ! dit-il à voix rapide et basse.

– Je le sais bien… répondit Mac-Bell.

– Es-tu résolu à tout ?

– C'est selon.

– Comment ?…

– M'aiderez-vous à sortir ?

– Je te le jure !

– Alors, accepté…

– Écoute donc ce que j'ai à te proposer…

– Oh ! impossible de jaser ici, interrompit l'Écossais, en voilà déjà trop ; on se délie de tout, et tenez, on commence à avoir l'œil sur nous.

– Mais où et quand te verrai-je ?

– Demain matin, à l'hôpital.

– Tu feindras une maladie ?

– Oui, vraiment ! nous n'avons pas affaire à des *sinves* ; les maladies feintes, on les guérit avec la bastonnade.

– Mais alors…

– Je serai blessé.

– Sérieusement ?

– Très sérieusement. Allons, assez causé, filez votre nœud, et à demain, à la salle des blessés.

– Mais ce jeune homme ? dit encore le comte, en jetant un

coup d'œil significatif sur Joseph.

– Oh ! celui-là… il sera muet, répondit Mac-Bell en fixant sur celui-ci un regard qui le fit tressaillir, car il sait qu'ici les traîtres ne vivent pas vieux.

Et, sans ajouter un mot de plus, il se hâta de rejoindre ses compagnons, qui arrivaient en ce moment au pied d'une haute pile de poutres énormes qu'il fallait transporter une à une sur un bâtiment amarré en face.

Mac-Bell s'approcha aussitôt de l'un des hommes qui allaient se mettre en devoir de descendre et de transporter les premières poutres. C'était Crampon… Il se pencha à son oreille…

– Crampon, lui dit-il à voix basse, et en se posant de manière à n'être pas entendu de Joseph… tu vois bien cet pile… n'est-ce pas ?

– Parbleu ! répondit Crampon, je ne la vois que trop, j'aimerais mieux contempler la colonne Vendôme.

– Eh bien ! veux-tu me rendre un service ?

– Pourquoi pas ?

– Tout à l'heure, quand tu nous verras, le petit et moi, à trois pas de la pile, entends-toi avec trois ou quatre autres pour l'ébranler et la faire crouler sur nous.

– Fichtre ! mais dis donc ?

– Quoi ?

– Le petit sera écrasé du coup.

– Après ?

– Après ? dame ! c'est que ce pauvre diable !…

– Est-ce que tu y tiens ?

– Ma foi non, après tout ; mais toi-même ?

– Moi, je suis leste, solide et pas manchot, ça me regarde.

– Alors, comme tu voudras, et puisque tu y tiens…

– Je l'exige !

– Eh bien ! ce sera fait !…

Et Crampon s'en fut rejoindre ses compagnons, auxquels il fit part du singulier désir de Mac-Bell, et qui montrèrent le plus touchant empressement à le satisfaire.

À quelques pas de là, un groupe d'une vingtaine d'autres forçats travaillait à traîner d'énormes pierres de taille.

C'était ce que l'on appelait au bagne, la *grande fatigue* !…

Malheur à celui qui n'avait pas les épaules robustes, le corps rompu à ce métier, ou, comme l'on dit, l'âme chevillée dans le corps !… il ne résistait pas longtemps à ce travail excessif !…

Nous retrouvons là deux de nos anciennes connaissances, deux hommes qui avaient fait déjà un long apprentissage de toutes les épreuves du bagne.

Malgré la surveillance dont ils étaient l'objet, ils n'avaient pas perdu de vue l'entretien qui avait eu lieu à quelques pas d'eux…

– Dis donc, demanda l'un de ces hommes à son compagnon de chaîne, n'as-tu pas reconnu les deux Parisiens ?

Cette question était adressée par Blondel à Eugène Salviat.

– Oh ! que oui, que je les ai reconnus et que je les guette pour leur dire deux mots d'amitié, répondit Salviat.

– Moi, je guette autre chose, dit Blondel.

– Quoi donc ?

– L'Écossais.

– Bah !

– Il vient de mijoter quelque chose avec notre ennemi ; je ne sais pas quoi encore, mais pour sûr, ça ne peut pas être à notre avantage, et il est prudent de nous tenir sur nos gardes.

– Suffit ! on aura l'œil au guet.

Deux autres personnes avaient les yeux tournés du côté de Mac-Bell et de joseph ; c'étaient deux jeunes filles, l'une, très connue de tous les forçats, était Louison, la fille d'un geôlier, qui parcourait librement le port et tous les quartiers du bagne depuis son enfance ; l'autre était sa cousine, qui avait sa taille et paraissait être à peu près de son âge, autant qu'on en pouvait juger par le peu que laissait voir de son visage le capulet rouge qui l'enveloppait.

Cette dernière, qui paraissait voir le bagne pour la première fois de sa vie, paraissait très émue de toutes les scènes étranges auxquelles elle assistait, et, en ce moment surtout, son intérêt semblait vivement excité par le travail exorbitant auquel allaient se livrer les quarante forçats chargés du transport des piles de

bois.

Les regards fixés sur eux, elle ne pouvait en détacher son attention et répondait à peine aux paroles que lui adressait de temps à autre sa jeune compagne, qui, ennuyée de rester si longtemps en place, l'engageait à rentrer ou à continuer sa promenade d'un autre côté.

– Non, je vous en supplie, veuillez me laisser ici, répondit la jeune fille ; vous ne savez pas combien je vous en serai reconnaissante.

– Il est donc là, parmi ces hommes ; dit Louison en baissant la voix.

– Oui, répondit sa compagne.

– Eh bien ! soit, restez ; mais surtout, gardez-vous bien de vous trahir, car Dieu sait ce qui pourrait vous en arriver. D'abord, mon père perdrait sans doute sa place, car jamais on ne voudrait croire qu'il eût accueilli chez lui une étrangère qui se disait sa cousine, et qu'il acceptait comme telle sans la reconnaître. Je sais bien qu'il répondrait à cela qu'il n'a pas vu cette cousine depuis son enfance, et qu'il pourrait le prouver, mais voudrait-on le croire ?… Enfin, pas d'imprudence, je vous en supplie, et ne me faites pas repentir du mouvement d'humanité qui m'a décidée à tout risquer pour vous être agréable.

– Soyez tranquille, vous n'avez rien à craindre.

– À la bonne heure !

Et Louison se promena de côté et d'autre, sans trop s'éloigner de sa prétendue cousine, dans laquelle le lecteur a déjà dû reconnaître Michelette.

Repoussée à chaque tentative qu'elle avait faite pour pénétrer dans le port la jeune fille, qui avait promis à Joseph et s'était juré à elle-même de trouver un moyen d'arriver jusqu'à celui-ci, ne fût-ce que pour le soutenir par sa présence, était parvenue à lier connaissance avec Louison, chose facile à cet âge, et avait su l'intéresser en sa faveur, en lui parlant de son amour pour Joseph.

Elle lui avait fait bientôt partager sa conviction au sujet de l'innocence du jeune homme, et profitant d'un mouvement de sympathie et d'attendrissement qu'elle avait fait naître en elle, en lui dépeignant les tortures physiques et morales déjà endurées par le pauvre martyr. Michelette avait arraché à sa nouvelle amie la promesse de la faire passer aux yeux de son père comme une

cousine, perdue de vue tout enfant, et de l'introduire, à ce titre, dans le port et par tout le bagne.

Cependant, les forçats avaient déjà enlevé trois ou quatre poutres, et le travail continuait avec ardeur ; ce que voyant, l'argousin préposé à la direction de ce chargement pensa que sa surveillance devenait à peu près inutile, et alla s'étendre à l'ombre d'une masse de ballots, où il finit par s'assoupir.

Mac-Bell profita de ce moment pour se pencher à l'oreille de Crampon, qui travaillait tout près de lui.

– Voilà le moment ! dit-il, en lui montrant l'argousin endormi.

– Bon ! répondit Crampon, on va s'y mettre, gare à toi !

Ces mots étaient échangés à voix basse, de sorte que Joseph n'en pouvait rien saisir et regardait ces deux hommes, sans soupçonner qu'en ce moment c'était sa vie qui était en jeu.

Crampon jeta quelques mots à l'oreille des quatre forçats les plus rapprochés de lui ; ces mots se répétèrent rapidement dans toute l'escouade, puis, à l'aide de pinces et de pieux, on se mit à ébranler la montagne de poutres par le bas, de manière à produire un éboulement.

Tous les forçats s'étaient rejetés sur les côtés ; Mac-Bell et Joseph étaient seuls en face et à dix pas, ne prenant aucune part au travail.

– Mais pourquoi ne travaillons-nous pas comme les autres ? dit-il à son compagnon. Ils vont nous en vouloir de leur laisser ainsi toute la fatigue, et, si notre gardien vient à s'éveiller, nous sommes exposés à être punis.

– Tant pis ! répondit Mac-Bell, le regard toujours tourné du côté des poutres, je suis fatigué, je me repose.

– Eh bien ! reposez-vous, reprit Joseph : mais approchons-nous de nos compagnons, que je puisse les aider, moi qui ne suis pas fatigué.

– Je suis bien là, j'y reste !

Au ton de Mac-Bell, Joseph comprit qu'il était inutile d'insister ; il se résigna donc, espérant que le gardien ne s'éveillerait pas, ou qu'il saurait bien deviner lequel des deux avait dû imposer sa volonté à l'autre.

– Je ne sais pas ce qui se manigance là-bas, disait en ce moment Blondel à Salviat, mais on prépare quelque coup de

chien, c'est sûr.

– Contre qui ?

– Voilà ce que je ne devine pas.

Puis il reprit :

– Connais-tu le pauvre diable qu'on a accouplé à l'Écossais ?

Salviat se mit à rire.

– Oui, oui, je le connais, dit-il, et je connais aussi son histoire, qui est assez drôle et que je te conterai quelque jour.

– Qu'a-t-il fait pour être envoyé ici ?

– Rien.

– Ah bah ! innocent ?

– Je ne dirai pas comme père et mère, car ce ne serait pas beaucoup dire, mais comme l'enfant en nourrice.

– Eh bien ! je ne sais si je me trompe, mais je crains bien pour lui que…

Blondel s'était interrompu, en voyant venir de son côté le comte de Précigny et Maxime de Brescé, qui ne pouvaient le reconnaître, car rien ne ressemble à un forçat comme un autre forçat, et on ne voit au bagne qu'une masse compacte dans laquelle l'œil ne saisit aucune individualité.

– Éloignons-nous un peu, dit Blondel à Salviat, qui n'avait rien vu.

Eugène Salviat suivit l'avis de Blondel.

Un moment après, les deux visiteurs passèrent près d'eux.

– Monsieur le comte… dit Blondel en baissant la voix.

Le comte tressaillit et resta stupéfait à l'aspect de Blondel, qu'il reconnut aussitôt.

– Monsieur le comte, reprit celui-ci, Maurice a disparu, victime d'un guet-apens organisé par vous.

– Mais… dit Précigny.

– Pas un mot, nous n'avons pas le temps de discuter… Écoutez seulement ceci, et retenez-le bien : dans huit jours, j'aurai brisé cette chaîne, trompé la surveillance des centaines de sentinelles qui me gardent à vue, franchi les trois ou quatre enceintes qui s'élèvent entre moi et la liberté, et je serai chez vous, à Paris, où je

vous demanderai compte de la vie de Maurice. S'il est sain et sauf, si vos projets ont échoué, tant mieux pour vous ; sinon…

– Tu m'assassineras ! dit le comte, d'un ton de raillerie méprisante.

– Pas si simple ! répliqua Blondel, mais je vous procurerai une place à mes côtés… Vous voilà prévenu ; vous savez maintenant que la mort de Maurice, c'est le bagne pour votre Seigneurie, et que, si vous écoutez les conseils de la prudence, vous veillerez désormais sur son existence avec la plus active sollicitude. Sur ce, bon voyage, et au revoir, monsieur le comte !

Le comte allait s'éloigner avec Maxime, quand celui-ci, à son tour, frissonna de tous ses membres, en entendant prononcer son nom par le compagnon de chaîne de Blondel, qu'il n'avait pas remarqué et qu'il reconnut avec effroi.

– Monsieur le vicomte, lui dit Eugène Salviat, n'a sans doute pas oublié que je lui ai accordé la main de ma sœur, et que je lui ai exprimé le désir de voir se conclure au plus tôt une union si bien assortie, sous tous les rapports. Ce sera un beau jour pour l'aristocratie, que celui où l'on verra la grande famille des Salviat s'allier à l'antique maison des Brescé ; et monsieur le vicomte n'ignore pas que je n'accepterai rien… de lui ce jour-là… absolument rien… que cent mille francs prélevés sur l'héritage de cet excellent comte de Burty, dont le testament a été si malheureusement égaré.

Et comme Maxime le regardait ahuri :

– C'est aussi dans huit jours, monsieur le vicomte, reprit Salviat, que je vous donne rendez-vous chez vous, dans votre hôtel, où nous poserons définitivement les bases du contrat de mariage, ainsi que le chiffre de la petite dotation que vous tenez absolument à m'offrir. Sur ce, au revoir, monsieur le vicomte, et bon voyage !

Maxime et de Précigny jugèrent inutile de répliquer, et s'éloignèrent rapidement.

– Eh bien ! dit le comte à Maxime, pensez-vous que j'ai été bien inspiré en vous amenant ici, pour agir au plus vite contre ces hommes, et doutez-vous, maintenant, que nous ne soyons perdus, si nous ne nous hâtons d'en finir avec eux ?

– Oui, vous avez raison, répondit Maxime, il faut prendre un parti énergique, et je suis prêt à vous seconder dans tout ce que

vous entreprendrez contre ces hommes.

– Nous nous entendrons demain avec Mac-Bell sur les moyens de nous en débarrasser, car, avec des bandits aussi déterminés, des demi-mesures seraient plus fatales qu'une inaction complète.

Un instant après, ils sortaient du port et reprenaient à cheval la route du Valnoir.

– C'est égal, disait pendant ce temps Blondel, dont l'attention s'était reportée sur Mac-Bell, je serais curieux de savoir ce qui se brasse de ce côté.

– Mais vois donc, ajouta tout à coup Salviat, est-ce ma tête qui tourne ? il me semble voir la pile tout entière se pencher en avant.

– J'y suis ? s'écria Blondel, c'est un éboulement… Viens !…

Il fit un pas en avant avec Salviat, dans l'intention évidente d'arracher Joseph à une mort certaine, mais au même instant un bruit effroyable se fit entendre, l'immense pile s'effondra tout à coup comme une avalanche, et les deux hommes, Mac-Bell et Joseph, disparurent sous les poutres.

Deux cris s'étaient fait entendre et avaient dominé le bruit de l'éboulement : le premier, poussé par Joseph, au moment où il avait été atteint ; le second, par Michelette, quand elle avait vu tomber et disparaître Joseph.

– Il n'est plus temps, dit Blondel.

– Eh bien ! où est le mal ? murmura tout bas Salviat : s'il est tué, il ne parlera pas, et ça n'en vaut que mieux !

Cependant, le bruit avait éveillé l'argousin, et, à son ordre, tous les forçats s'empressaient à relever les poutres sous lesquelles étaient engloutis leurs deux camarades.

– Allons les aider ! dit encore Blondel.

– Qu'est-ce que ça nous fait ? repartit Salviat, et quelle raison avons-nous de nous intéresser à eux ?

– Je m'y intéresse, moi : d'abord, parce que c'est Mac-Bell qui a arrangé le coup, et qu'il doit y avoir quelque mystère là-dessous ; ensuite, parce que je connais la jeune fille qui crie et pleure, et s'arrache les cheveux, à deux pas de l'éboulement. Tiens ! regarde, regarde !…

Salviat se tourna du côté de la jeune fille que lui désignait Blondel, et, dès qu'il l'eût aperçue, il laissa échapper un cri de surprise :

– Tu la connais aussi ? lui demanda Blondel.

– Mais c'est Michelette ! répondit-il froidement.

– Qu'est-ce que c'est que ça, Michelette ?

– Ma sœur.

– Alors, viens donc !

D'autres forçats étaient accourus de tous les points, au bruit de l'éboulement ; de sorte qu'ils étaient une centaine, en ce moment, occupés à enlever les poutres qui avaient roulé sur les deux malheureux.

Malgré l'activité que chacun déployait, le travail fut long, et plus d'un quart d'heure s'écoula avant qu'on aperçût l'un des deux corps qui venaient de disparaître.

Dès qu'elle vit une veste rouge, Michelette se précipita en avant et attendit avec une indicible angoisse ; toute son âme était dans cette pensée : est-ce Joseph ? et, si c'est lui, est-il vivant ?

Mais elle recula presque aussitôt, et leva les mains au ciel avec désespoir.

Ce n'était pas Joseph que l'on venait de retirer !…

– Bon ! dit l'Écossais qui recevait en riant les soins empressés dont on l'entourait, voilà une manière de jouer aux quilles qui ne me va pas : si je n'en ai pas une de cassée, elle n'en vaut guère mieux.

– Joseph ! Joseph… s'écria Michelette d'une voix brisée. Mon Dieu ! il est impossible que vous m'accabliez plus longtemps sous une épreuve aussi douloureuse !

On avait commencé par relever Mac-Bell, qui, à l'extrême surprise de tous, se trouva n'avoir que de fortes contusions.

Puis on se remit de nouveau à enlever les poutres, et, cinq minutes après, on trouvait enfin le corps de Joseph, étendu sans mouvement la face contre terre.

– Mort ! il est mort ! s'écria Michelette en s'élançant vers lui.

– Dame ! fit Crampon, en soulevant le corps sanglant, il est furieusement pâle, tout de même, et il ne bouge pas : mauvais signe !

– Oh ! ils l'ont tué ! sanglota la jeune fille.

– Voyons ! voyons ! laissez-moi passer, dit Blondel aux forçats.

Et d'un geste impérieux il écarta les curieux, et s'étant approché du corps inanimé de Joseph, il posa la main sur son cœur, appliqua l'oreille sur sa poitrine, et resta là immobile et attentif quelques instants ; puis, se relevant et se tournant vers Michelette, qui fixait sur lui deux yeux ardents, où se lisaient à la fois l'espoir et l'angoisse :

– Reprenez courage, lui dit-il, il vit, et je réponds qu'il ne mourra pas.

– Ah ! que le ciel vous entende et qu'il vous pardonne pour le bien que vous me faites ! lui dit Michelette, avec une exaltation de joie qui la rendait presque insensée.

Pendant ce temps, Joseph, toujours sans connaissance, était emporté par quatre forçats qui, sous la conduite d'un garde-chiourme, le transportaient à l'hôpital, où Mac-Bell se rendait également soutenu par deux camarades.

Blondel et Salviat faisaient partie des quatre hommes qui avaient été choisis pour porter le malheureux blessé.

Comme l'argousin marchait en avant, Blondel fit signe à Michelette d'approcher, et échangeant avec elle un rapide coup d'œil :

– Me reconnaissez-vous ? lui dit-il vivement.

– Mais je ne vous ai jamais vu, répondit la jeune fille avec étonnement.

– Regardez-moi bien ; vous m'avez vu à Paris un soir, rue Saint-Antoine, à la porte de M. Michaud, et, le lendemain, dans la cour de Bicêtre…

– Quoi ! s'écria Michelette, saisie de surprise, vous seriez !

– Oui, oui, mon enfant ! Ah ! dame ! il y a eu un peu de changement depuis… mais… ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; je vous promets de veiller sur Joseph, et vous voyez que vous pouvez avoir confiance en moi, mais, en revanche, je vous demande un service.

– Parlez.

– Vous connaissez Mlle Lucienne, n'est-ce pas ?

– Si je la connais !… c'est-à-dire que je l'aime et la vénère, car elle aussi m'a secourue et aidée dans le malheur.

– Je le sais ; eh bien ! vous l'irez trouver aujourd'hui même…

– À Paris ?

– Elle est à la bastide de M. Michaud, à dix minutes de Toulon. Tout le monde vous dira son adresse. Vous irez donc la voir ; vous lui demanderez si elle a appris quelque nouvelle de Maurice… Vous lui rappellerez ce nom ?

– Maurice ! oui, oui… après ?

– Vous écouterez avec attention tout ce qu'elle vous apprendra à ce sujet, et vous viendrez tout me rapporter ici.

– Oh ! vous pouvez compter sur moi.

– Et si vous me rendez ce service, Michelette, ma reconnaissance pour vous, mon dévouement pour Joseph, vous sont acquis à jamais… Quand vous rendrez-vous à la bastide Michaud ?

– Mais, répondit Michelette en hésitant, je voudrais d'abord passer quelques heures près de lui ; et, dès que je serai entièrement rassurée, quand il sera revenu à lui et m'aura reconnue…

– Je comprends ; malheureusement on ne vous laissera pas entrer.

– Pourquoi cela ?

– Pour deux motifs : d'abord, parce que ce n'est pas l'heure à laquelle les visites sont admises ; ensuite, parce que vous n'êtes ni sa femme ni sa sœur.

– Je suis sa fiancée.

– Ce titre-là n'est pas suffisant.

– Mais, alors, je ne pourrai donc pas le voir ?

– Si, seulement, à l'aide d'un innocent mensonge.

– Que faut-il dire ?

– Que vous êtes sa sœur.

– Oh ! je le dirai.

On arrivait en ce moment à la porte de l'hôpital.

Michelette voulut suivre son cher blessé, mais, ainsi que le lui avait annoncé Blondel, l'entrée lui fut refusée.

– Vous voyez ! lui dit Blondel.

Michelette baissa la tête, et deux grosses larmes coulèrent le

long de ses joues.

– Pauvre Joseph ! murmura-t-elle, le sein gonflé.

– Je veillerai sur lui, dit Blondel.

– Oh ! vous me le promettez !

– Je vous le jure.

– Michelette lui tendit la main.

– Eh bien !… je vous crois, dit-elle simplement, et pour vous prouver ma reconnaissance, quoique je sois bien triste, je vais aller trouver Mlle Lucienne.

– Merci ! merci !… dit Blondel avec effusion.

Et, sur ces mots, il entra dans l'hôpital, tandis que Michelette partait pour la bastide Michaud, sans avoir reconnu son frère, qui, de son côté, avait jugé à propos de garder l'incognito.

XXV

L’HÔPITAL DU BAGNE

Avant de quitter Paris pour se rendre à Toulon avec la famille Michaud, Lapostole était allé trouver Mathurine Salviat de la part de son fils, et lui avait remis une lettre par laquelle celui-ci chargeait sa mère d’arracher Maurice des mains de la Chienne.

Mathurine avait accepté cette mission avec une sorte de joie pleine de haine.

Or, le lendemain, dans l’après-midi, Mme Pauline Cormier se trouvait retirée dans une espèce de petit oratoire, et s’abandonnait aux plus douloureux pressentiments au sujet de Maurice, dont elle n’avait aucune nouvelle, lorsqu’une domestique vint la prévenir qu’une femme d’une mise et d’un aspect étranges, pour ne pas dire plus, demandait instamment et presque impérieusement à être introduite sans retard auprès d’elle.

– Que peut me vouloir cette femme, demanda Mme Cormier.

– Elle n’a rien voulu dire.

– Et vous prétendez !…

– Que son aspect est effrayant, et surtout qu’elle a un regard… à vous donner la chair de poule.

– Je ne puis avoir aucunes relations avec une pareille femme, elle se trompe sans doute ; dites-lui que je ne puis la recevoir.

– Je ne demande pas mieux ; je vais lui dire que madame n’y est pas…

– Il est trop tard, la belle ! dit derrière la servante une voix rauque et dure qui la fit bondir.

Et une femme maigre et osseuse, vêtue d’une façon presque grotesque, les traits accentués et brunis, l’œil noir et le regard dur, avec quelque chose de masculin dans les gestes et dans la tournure, s’avança vers Mme Cormier et demeura immobile devant elle. Mme Cormier se sentit prise d’une terreur involontaire…

– Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle, en frissonnant.

– Quand je vous dirais que je m'appelle Mathurine Salviat, vous n'en seriez pas plus avancée, répondit brusquement celle-ci.

– En effet, c'est la première fois que je vous vois, je n'ai même jamais entendu prononcer votre nom ; je dois donc croire que vous ne pouvez être venue ici que par suite de quelque méprise.

– Il n'y a pas de méprise, puisque vous connaissez celui qui m'envoie.

– Et celui-là, quel est-il ?…

– Blondel !

– Blondel ! répéta Pauline Cormier d'une voix troublée, mais je ne sais pas… je ne connais pas…

– Tenez, interrompit la Salviat avec un sourire dédaigneux, renvoyez votre bonne, et nous pourrons causer ; mais renvoyez-la vite, car il s'agit de choses graves, et tout à l'heure vous regretterez les minutes que vous aurez perdues.

Après un moment d'hésitation, Mme Cormier ordonna à sa servante de se retirer.

Quand celle-ci eut disparu, Mathurine reprit :

– D'abord, dit-elle, brusquement, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre ; Blondel a été relancé, et il est retourné là-bas.

– Là-bas ! répéta machinalement Mme Cormier.

– Eh bien ! oui, quoi ! au bagne.

– Au bagne ! mais je vous dis que je ne connais pas cet homme !

– C'est bon… j'connais ça ; parce qu'il est dans le malheur, vous le reniez… mais il faudra bien, cependant…

– Encore une fois, je ne sais ce que vous voulez dire.

– Oh ! pas tant de manières, s'écria la Salviat ; nous n'avons pas de temps à perdre en grimaces, je vous l'ai dit ; il y a quelqu'un qui est en danger de mort, et si vous voulez sauver Maurice…

À ce nom, Mme Cormier changea subitement de ton et de visage :

– Maurice ! s'écria-t-elle en s'élançant vers Mathurine, vous venez me parler de Maurice, et vous dites qu'il est en danger de mort !

– C’est pour ça que je suis ici, Blondel, qui est un vrai homme, celui-là, et qui pense à tout, m’a dit un jour : – Mathurine, si jamais je retourne à Brest ou à Toulon, et que Maurice coure quelque danger, va trouver Mme Pauline Cormier, rue du Cherche-Midi, 40 ; conte-lui la chose, et elle t’aidera à le sauver. Je me suis souvenue de la recommandation, et me voilà.

Mme Cormier joignit les mains, pâlit et comprima sa poitrine, qui s’était prise à battre avec violence.

– Oh ! parlez ! parlez… dit-elle, où est Maurice ? quel danger court-il ?

– Je vous dirai ça en route.

– Nous allons donc le voir ?

– Sans doute.

– Venez ! venez alors…

Et la malheureuse mère entraînait déjà Mathurine, quand celle-ci la retint :

– Un mot seulement, dit-elle avec vivacité.

– Qu’y a-t-il ?

– Vous avez de l’argent ?

– Oui.

– Beaucoup ?

– J’ai reçu une forte somme ce matin.

– Prenez tout, ça pourra peut-être le sauver…

– Allons-nous donc loin d’ici ?

– À la barrière du Trône !

Mme Cormier sonna.

– Vite ! dit-elle à la servante, qui parut aussitôt, allez chercher une voiture.

– Madame sort ? demanda celle-ci avec surprise, et en se tournant vers Mathurine.

– Oui, nous sortons, la belle ! répondit celle-ci, et pas de réflexion, s’il vous plaît, car nous n’avons pas le temps de jaspiner…

La domestique sortit aussitôt.

Cette scène avait quelque chose d’étrange et de violent en

même temps… le trouble de Mme Cormier, l'hésitation de la femme de chambre, et par-dessus tout l'allure énergique de Mathurine, lui donnaient un accent particulier et presque sinistre…

Cependant, à peine la servante avait-elle disparu, que Mme Cormier s'était hâtée de prendre tout ce qu'elle put trouver d'or, de billets de banque et de bijoux dans ses tiroirs.

Mathurine la suivait avec intérêt, et, quand elle vit le désordre fébrile avec lequel elle bouleversait tous ses tiroirs, sans songer même à la tentation qu'elle pouvait éveiller dans l'esprit du singulier témoin qui se trouvait là, elle fit un mouvement ; l'expression de son regard s'adoucit tout à coup, et elle prit furtivement la main de Mme Cormier, qui se laissa faire, par surprise :

– Allons ! dit Mathurine, je vois que vous êtes une vraie mère, vous !… et c'est bien, ce que vous faites là.

– Mais, qui peut vous faire penser… balbutia Pauline Cormier, étonnée.

La Salviat haussa les épaules :

– Est-ce que nous ne voyons pas cela… nous autres, répondit-elle du même ton brusque, dans lequel entrait, cette fois, une certaine nuance d'attendrissement dont, à coup sûr, on ne l'aurait pas crue capable, est-ce que nous ne sommes pas toutes les mêmes ; en vous voyant remuer cet or, ces billets de banque, ces bijoux, sans vous préoccuper de la présence d'une femme comme moi !… j'ai tout compris, voyez-vous… Ah ! je connais ça… moi aussi… Tenez… vous aimez votre Maurice comme j'aime mon Eugène.

– Vous avez un fils ?… dit Mme Cormier.

– Oui !… répondit la Salviat, avec un geste d'orgueil, un bon et brave garçon… à qui ils ont fait de la peine aussi… il est là-bas…

– Encore !…

– Avec Blondel.

– Ah !… malheureuse…

– Eh bien !… de quoi donc ?… Eugène est un adroit compère… je ne lui donne pas deux mois, avant qu'il ne s'échappe et ne vienne m'embrasser… Et ce jour-là.

Mathurine aurait continué longtemps sur ce sujet, si la

domestique n'était entrée en ce moment, et n'avait annoncé que la voiture attendait dans a rue.

Mme Cormier et la Salviat descendirent aussitôt, et un instant après la voiture les emportait toutes deux vers la barrière du Trône.

Au bout d'une demi-heure, elles s'arrêtèrent en face de la maison de Lebuteux.

La nuit était venue, la sinistre demeure était close de toutes parts comme un tombeau.

Mathurine frappa doucement à la porte.

Personne ne répondit.

Elle frappa plus fort, un aboiement furieux se fit entendre.

– C'est bon ! c'est bon ! je connais le truc, cria Mathurine à travers la porte, allons ! ouvre, la Chienne, si tu ne veux pas que je mette le feu à ta cambuse.

Après un moment de silence, on entendit un bruit de barres de fer, de verrous et de serrures ; puis la porte s'ouvrit, et Mathurine entra résolument, suivie de Mme Cormier, qui marchait derrière elle d'un pas craintif.

La salle que nous connaissons déjà était à peu près éclairée au centre par un lumignon brûlant tristement dans une espèce de veilleuse, et produisant une lumière maigre et rougeâtre qui se projetait à peine à quelques pieds et laissait tout le reste dans l'ombre.

Mathurine s'approcha de cette lumière, et prenant par la main la hideuse hôtesse de ce logis :

– Regarde-moi, la Chienne ! lui dit-elle, et dis-moi si tu me reconnais.

La Chienne regarda fixement Mathurine, puis, après un moment d'hésitation :

– La Salviat s'écria-t-elle.

– Oui, dit celle-ci d'une voix lente et sombre, Mathurine Salviat, la femme de ce Gérôme Salviat que tu as voulu avoir pour mari, quand nous étions jeunes filles l'une et l'autre à Saint-Georges, et que tu as dénoncé plus tard pour te venger de ce qu'il m'avait préférée à toi ; ce jour-là, j'ai juré de me venger à mon tour, la première fois que je me rencontrerais face à face avec toi, et le moment est enfin venu, si tu refuses de m'accorder ce que je

viens te demander.

– Vraiment ! fit la Chienne d'une voix ironique, tu crois m'intimider parce que vous êtes deux contre moi, mais tu ne me connais pas, Mathurine, tu ne sais pas ce que je suis devenue et à qui tu as affaire aujourd'hui.

Et saisissant une bouteille pleine, posée sur une table :

– Essaye donc ! dit-elle d'une voix menaçante.

– C'est ce que je ferai tout à l'heure, si tu ne t'exécutes pas de bonne grâce, répliqua Mathurine en tirant de sa poche sa main armée d'un couteau ouvert.

Puis, après un moment de silence pendant lequel ces deux femmes s'étaient mesurées du regard comme deux lutteurs qui cherchent à s'apprécier mutuellement, Mathurine reprit :

– Allons ! dit-elle, il faut en finir ; il y a ici un jeune homme que tu gardes… et, mort ou vivant, il faut nous le livrer…

– Un jeune homme ! fit la Chienne.

– Ou est-il ?…

– Eh ! va le demander à la *rousse* ; on s'est battu ici, ton Maurice s'est trouvé dans la bagarre, il y a reçu un mauvais coup, et on l'a emporté avec les autres, avec Lebuteux, avec Blondel, Salviat, Crampon, est-ce que je sais !

– Des contes ! repartit Mathurine ! je sais tout cela…, et je te le répète… si tu refuses…

– Écoutez, s'écria Mme Cormier en s'avançant tout à coup, si c'est une récompense qu'il vous faut pour vous décider à parler, tenez, voilà dix mille francs en billets de banque, voilà de l'or, voilà des diamants, rendez-moi ce jeune homme, dites-moi seulement où il est… et tout cela est à vous.

La Chienne eut comme un éblouissement ; elle fixa sur le trésor qu'on lui offrait des regards étincelants de convoitise, et il y eut en elle un moment de lutte et d'hésitation.

Mme Cormier devina ce mouvement :

– Oh ! parlez, parlez, dit-elle d'une voix tremblante, et non seulement je vous donne tout ce que j'ai là, mais je doublerai encore cette somme, s'il le faut !…

– Eh bien ! non… s'écria la Chienne d'un ton résolu. Je ne puis dire qu'une chose… c'est Blondel qui a dénoncé Lebuteux, et c'est

ma vengeance à moi que le petit…

Mme Cormier était violemment émue ; elle se laissa tomber accablée sur un siège.

– Mais tu ne vois donc pas que c'est sa mère ! s'écria Mathurine indignée.

– Quand ce serait sa bisaïeule, je ne peux pas le ressusciter, répondit la Chienne avec une froide ironie.

– Il a donc été tué ? demanda en tremblant Mme Cormier.

– Eh bien ! oui.

– Mais où a-t-il été transporté ? insista Mathurine.

– Est-ce que je sais ?…

– Tu mens !…

– Qu'est-ce que c'est ?…

– Je te dis que tu mens… tu veux nous donner le change… mais ça ne prend pas, avec moi… et tu vas nous dire où il est !

La Chienne jeta un éclat de rire moqueur.

– Tu veux me faire peur ? dit-elle.

– Peut-être ! répliqua Mathurine.

La femme du bourreau se mit aussitôt sur la défensive… Et saisissant vivement sa bouteille, elle s'avança d'un pas rapide sur Mathurine, qu'elle voulut frapper à la tête.

Mais celle-ci avait des muscles d'acier ; d'un vigoureux coup de poing appliqué sur le bras de la Chienne, elle envoya rouler au loin la bouteille, qui se brisa en éclats ; puis, sautant d'un bond sur son ennemie, elle la saisit au cou, la fit reculer jusqu'à la muraille, et lui montrant la lame de son couteau à deux pouces de son visage :

– Où est Maurice ? lui dit-elle d'une voix sourde, où perçait une résolution calme et implacable ; réponds, ou je te tue comme une chienne que tu es !

– Non ! râla celle-ci à moitié étranglée.

– Prends garde ! reprit Mathurine sur le même ton, il y a bien longtemps que ma haine couve ; depuis vingt ans j'ai mon idée, et il ne faut que deux secondes pour cela… Parleras-tu ?

– Non ! hurla la Chienne.

Mathurine leva le bras ; la lame du couteau jeta un éclair sinistre, et allait s'enfoncer dans l'œil de la Chienne, quand Mme Cormier poussa un cri :

– Arrêtez ! dit-elle à Mathurine.

– Qu'y a-t-il ? demanda celle-ci, sans lâcher le cou de la Chienne, qu'elle serrait entre ses doigts musculeux.

– Là, de ce côté… répondit Mme Cormier, en se dirigeant vers un coin sombre de la salle.

– Mais quoi, enfin ?

– J'ai entendu une voix…

– Eh bien ! cherchez, tandis que je la tiens, dit Mathurine ; mais hâtez-vous, car la colère pourrait me prendre, et, alors, je ne répondrais plus de rien.

Un silence profond, effrayant, régnait en ce moment dans la salle. Alors on entendit distinctement un bruit sourd, quelque chose comme des coups frappés au-dessous du plancher.

– C'est ici, dit Mme Cormier, en sondant du pied l'endroit d'où paraissait venir le bruit.

– Il y a quelqu'un, à coup sûr, dit Mathurine ; d'ailleurs, les soubresauts de la Chienne et la rage qui brille dans ses yeux me donnent bon espoir ; cherchez toujours.

Mme Cormier tâtait avec ses mains ; tout son sang avait reflué vers son cœur… un espoir immense inondait sa poitrine ; enfin, elle rencontra un anneau de fer.

Elle fit alors des efforts inouïs, s'arrêta plusieurs fois pour essuyer la sueur qui ruisselait de son front, et, après bien des tentatives inutiles, elle parvint à soulever une sorte de trappe.

Au même instant, une bouffée d'air humide lui vint au visage, et une voix frappa son oreille.

– De l'air ! à moi ! à moi ! dit cette voix.

Quoiqu'elle fût bien faible et bien altérée, Mme Cormier la reconnut tout de suite.

– Maurice !… c'est lui ! s'écria-t-elle avec des sanglots de bonheur.

Et se penchant sur l'ouverture, elle rencontra deux mains qui se tendaient vers elle ; elle les saisit follement, et attira un corps presque inerte.

– Maurice, dit-elle, en se penchant vers le jeune homme, dont les traits étaient horriblement pâlis et défigurés.

– Oui, moi ! répondit le jeune homme d'une voix éteinte ; ô Lucienne ! Lucienne !…

Il ne put en dire davantage et tomba lourdement sur le plancher, comme si la vie l'eût abandonné tout à coup.

Mme Cormier s'agenouilla épouvantée.

– Bah ! on ne meurt pas comme ça à vingt ans, sans dire pourquoi, objecta Mathurine ; il n'est qu'évanoui, je connais ça… l'effet du grand air. Mais ce n'est pas le moment de causer ; transportons-le vite dans le fiacre, et en route pour la rue du Cherche-Midi !

Puis, s'adressant à la Chienne, qu'elle venait de lâcher :

– Toi, lui dit-elle les dents serrées, si tu bouges, si tu fais un mouvement, ton compte est réglé.

Mais Céleste venait de reconnaître qu'elle n'était pas de force à lutter avec la Salviat, et, se sentant tout étourdie de l'énergique étreinte qu'elle venait de subir, elle ne parut pas disposée à engager une nouvelle lutte, et demeura immobile à sa place, pendant que Mathurine aidait Mme Cormier à transporter Maurice dans le fiacre qui les attendait sur le rond-point de la place du Trône.

Quelques instants plus tard, la voiture roulait vers Paris, emportant les deux femmes et Maurice, étendu sans connaissance sur leurs genoux.

Un mois après que l'énergie de Mathurine Salviat sauvait Maurice d'une mort certaine et imminente, à deux cents lieues de là, Lucienne se désespérait et le pleurait déjà, car elle savait dans quelle sinistre maison il avait été entraîné, et l'inutilité des recherches qui avaient été faites pour le retrouver.

En quittant Paris, elle avait emporté quelque espoir, et avait attendu chaque jour avec une fiévreuse impatience l'arrivée de son oncle, Paul Mercier, qui lui avait promis d'interroger toute la police, s'il le fallait, pour lui rapporter des nouvelles du jeune homme ; mais, depuis l'arrivée de celui-ci, la douleur et le découragement s'étaient emparés d'elle et l'avaient frappée au cœur.

Lucienne passait une partie de ses journées dans un petit kiosque dont la situation, sur le point culminant d'un labyrinthe,

dominait tout le paysage environnant, et lui permettait de voir se dérouler la route de Paris, à une assez grande distance.

Pourquoi la pauvre enfant restait-elle là des heures entières, puisqu'elle croyait n'avoir plus qu'à pleurer Maurice ? – C'est qu'à son insu, un imperceptible rayon d'espérance brillait encore au fond de son cœur ; c'est que sur cette route, où plongeait sans cesse son regard, elle s'attendait à voir paraître quelqu'un qui pourrait lui dire : – Je l'ai vu, il vit !

C'était le seul lien qui l'attachât encore à la vie.

Tout le monde, autour d'elle, semblait d'ailleurs respecter sa douleur muette ; Mme Michaud se taisait, demandant chaque jour au ciel de rendre la joie et le bonheur à la courageuse enfant qui l'avait si héroïquement sauvée ; son oncle évitait toute occasion de lui parler de Maurice ; et quant à Michaud, s'il imitait leur silence, c'était moins par un sentiment de commisération et de pitié, que dans le but de l'observer mieux, et d'arriver ainsi à la découverte du mystère de la nuit du 30 mars.

Un jour, Lucienne se trouvait comme d'habitude à son observatoire.

Le soir était venu ; de pâles ombres envahissaient peu à peu le paysage qu'elle avait sous les yeux ; il régnait de toutes parts un calme inouï, et Lucienne se laissait bercer par le charme pénétrant qui se dégageait du tableau qu'elle avait sous les yeux.

Elle regardait, et son sein se gonflait ; et quelques larmes venaient emplir ses yeux.

– Lucienne ! dit tout à coup une voix derrière elle.

Elle se retourna vivement et aperçut M. Michaud.

Il la contemplait en silence depuis quelques secondes, et semblait chercher à deviner ce qui pouvait se passer dans ce cœur souffrant !

– Mon enfant, dit enfin M. Michaud, ce qui se passe en toi me semble inexplicable ; tu comprends qu'à mes yeux un amour aussi profond, aussi sincère que celui que tu éprouves pour ce jeune homme, ne saurait se concilier avec une faute aussi odieuse que celle dont tu t'es reconnue coupable ; l'un des deux est impossible, et il faut absolument que cet amour soit une comédie, ou que cette faute n'ait jamais existé.

– Je vous jure que j'aime Maurice, monsieur Michaud, s'écria la jeune fille avec un élan dont il était impossible de méconnaître

la sincérité, je vous jure sur ce que j'ai de plus cher au monde que je donnerais ma vie sans hésiter, pour sauver la sienne, s'il en est temps encore.

– Mais si cet amour est aussi vrai, aussi grand, aussi dévoué que tu le dis, répliqua Michaud, encore une fois, il ôte toute probabilité à la faute dont tu persistes à t'accuser. Il y a là un impénétrable mystère dont tu peux seule nous donner l'explication, et que je te supplie de me révéler, à moi qui t'aime comme si tu étais mon enfant.

– C'est impossible, répondit la jeune fille en baissant la tête.

– Quoi ! pas même à moi ?

– À vous moins qu'à tout autre.

– Que veux-tu dire ?

Lucienne comprit qu'elle avait été trop loin, et allait se reprendre, quand un bruit de pas se fit entendre dans le jardin.

Elle se retourna, et un cri lui échappa, lorsqu'elle aperçut Michelette, qui gravissait rapidement le labyrinthe.

Elle courut vivement à elle, et lui prit les mains, tandis que Michaud lui-même s'approchait avec intérêt de la jeune fille.

– Michelette ! Michelette ! lui dit Lucienne en l'attirant tendrement à elle et la baisant au front : que t'est-il donc arrivé, que te voilà toute pâle et toute tremblante ?…

– À moi, rien, mademoiselle, répondit Michelette, mais, lui…

– Joseph ?

– Oui, Joseph ! il a failli être écrasé tout à l'heure, et en ce moment il est à l'hôpital, entre la vie et la mort.

– Pauvre garçon ! dit enfin M. Michaud.

– Oh ! vous le plaignez… s'écria Michelette, oui, il le mérite, mon Dieu !… si vous saviez !… j'étais venue pour vous demander un service.

– À moi ?… dit Michaud.

– Écoutez, monsieur Michaud, il va mourir des suites de cet horrible accident… Eh bien ! venez le voir… je vous en supplie…, tenez, on ne ment pas dans un pareil moment ; l'âme la plus endurcie confesse sa faute pour se réconcilier avec Dieu ; s'il est réellement coupable, il l'avouera ; sinon, il proclamera une dernière fois son innocence, et, cette fois, il faudra bien le croire.

Et puis, ne fût-ce que pour donner une consolation suprême à un pauvre garçon mourant, vous ne pouvez refuser de le voir.

Et pendant que Michaud hésitait, et semblait se consulter, Michelette se tourna vers Lucienne qu'elle enveloppa d'un regard radieux…

– Quant à vous, mademoiselle Lucienne, dit-elle alors, si le ciel veut que mon Joseph meure… et que je survive à l'affreuse douleur d'une telle séparation, je m'en irai loin, bien loin d'ici, et peut-être vous vois-je en ce moment pour la dernière fois ; mais, quelle que soit ma destinée en ce monde, quel que soit le lieu ou je me retire, soyez assurée que j'aurai toujours au fond du cœur le souvenir de vos bontés…

– Ne parlons pas de cela, chère Michelette ! dit Lucienne, ce que j'ai fait pour toi est si peu de chose !

– Mais, en effet, dit Michaud surpris, tu connais à peine Lucienne, quand et comment aurait-elle pu te rendre quelque service ?

– Oh ! vous ne la connaissez pas encore, monsieur Michaud, s'écria Michelette avec exaltation, vous ne savez pas à quel point elle est bonne et dévouée pour ceux qui souffrent, et elle ne vous a pas dit que le jour où vous m'avez fait remettre cent francs par elle, elle a joint à cette somme toutes ses économies, et m'a forcé à les accepter.

– C'est bien cela, mon enfant, dit M. Michaud à Lucienne, je suis heureux d'apprendre un pareil trait de ta part.

– Ce n'est pas tout, reprit Michelette, un autre jour que j'étais ramenée dans Paris éperdue, le cœur brisé, sans force, sans volonté, presque folle, elle m'a donné l'hospitalité dans sa chambre, et m'a forcée à prendre son lit, tandis qu'elle passait la nuit près de moi, sur un fauteuil.

– Quoi ! dit Michaud, tu as passé une nuit sous mon toit, et je n'en ai rien su ?

– C'est moi qui ne l'ai pas voulu, monsieur Michaud, j'étais désespérée !… et vous le dirai-je, à ce moment, je n'aurais pu vous voir !… ah ! j'étais injuste, sans doute, mais il me semblait qu'il y avait en moi, à ce moment, une sourde irritation contre vous.

– Contre moi !

– Oui… il venait de partir, je l'avais vu mêlé à cette horrible chaîne… et vous comprenez tout ce que je devais souffrir.

– En effet, mon enfant, dit Michaud… et je me rappelle ce jour fatal… Mais attends donc… ce jour… n’était-ce pas le 30 mars ?…

Et comme Michelette répondit par un signe affirmatif, un éclair traversa le regard de M. Michaud.

– Oh ! j’ai trop souffert ce jour-là pour l’oublier jamais, s’écria la jeune fille…

– Alors, c’était bien le 30 mars !

– Oui…

– La veille de l’échéance, c’est cela… la nuit même où le vol a été commis !… où le comte de Précigny…

En se parlant ainsi, le négociant s’était tourné peu à peu vers Lucienne, et avait fixé le rayon ardent de ses yeux sur la jeune fille…

Lucienne comprenait qu’il était sur la pente qui aboutissait à la vérité, et elle avait pâli et baissé le front devant l’interrogation muette de Michaud.

– Ainsi, tu affirmes, n’est-ce pas, dit-il encore à Michelette, que, cette nuit, tu l’as passée tout entière dans la chambre de Lucienne ?

– Sans doute ! répondit la jeune fille, qui ne comprenait rien à cette insistance…

– C’est bien, mon enfant, je n’en veux pas savoir davantage, pour le moment… mais, comme je prétends te donner un témoignage de ma bonne volonté, demain, viens me prendre ici… et je t’accompagnerai à l’hôpital…

– Ah ! merci, monsieur Michaud, s’écria Michelette, qui lui prit les mains et les baisa avec effusion.

Le lendemain vers midi, Michelette se présentait de nouveau à la bastide, et y trouvait Lucienne, qui l’attendait avec impatience !…

– Viens, viens vite ! lui dit-elle, dès qu’elle l’aperçut, car il faut que je te parle avant que tu voies M. Michaud.

– Et moi aussi… répondit Michelette, car on m’a bien recommandé de vous demander si vous aviez des nouvelles de M. Maurice.

– Maurice ! qui t’a parlé de lui ?

– Quelqu’un qui s’intéresse à son sort.

– Hélas ! je n'ai rien appris…

– Au moins, avez-vous quelque espoir ?

– Aucun !

Il y eut un silence… le nom de Maurice, subitement évoqué, avait réveillé toutes les douleurs de Lucienne, et c'est avec peine qu'elle put s'arracher aux tristes pensées qui l'assiégeaient.

– Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit, reprit-elle bientôt… et j'ai une grave recommandation à te faire.

– Laquelle ?…

– Hier, tu as dit à M. Michaud que tu avais passé chez moi la nuit du 30 mars.

– C'est vrai.

– Eh bien ! il faut lui dire le contraire aujourd'hui.

– Pourquoi ?

– Ce serait trop long à t'expliquer… ma bonne petite Michelette ; mais sache que, de ton aveu, dépend l'honneur d'une femme et le repos de toute une famille.

– Que me dites-vous là !…

– La vérité.

– Oh ! soyez tranquille… M. Michaud ne saura rien…

Les deux jeunes filles se séparèrent alors, et Michelette alla rejoindre Michaud, qui l'attendait.

Ils partirent…

Michaud était soucieux ; un pli profond creusait son front, son visage était pâle et fatigué ; il était évident qu'il avait passé une fort mauvaise nuit, à la suite de l'indiscrétion commise par Michelette !…

Le 30 mars !

Cette date passait à chaque instant devant ses yeux, comme si le démon de la jalousie l'y eût fait obstinément flamboyer…

Et s'il était vrai que Lucienne eût passé cette nuit fatale, en compagnie de Michelette, de chez quelle autre personne M. le comte de Précigny était-il donc sorti ?

C'était horrible à penser !

Depuis la veille, Michaud vivait avec cette idée que le

déshonneur avait mis un pied dans sa maison ce jour-là… et malgré ses doutes poignants, ses épouvantes folles, il ne pouvait encore se résoudre à croire à la réalité !…

Il aimait tant sa femme, le malheureux, qu'il comprenait bien qu'une certitude devait le tuer !…

Pendant quelques minutes, il marcha silencieux à côté de Michelette, hésitant à lui adresser de nouvelles questions, et, pourtant, sollicité par une ardente et implacable curiosité…

Tout à coup, il releva le front…

Il avait pris son parti… toute hésitation avait disparu de son esprit, il voulait savoir !…

– Michelette, dit-il aussitôt, les questions que je vais t'adresser sont très graves ; je t'engage donc à rappeler scrupuleusement tes souvenirs et à répondre avec la plus entière franchise à ce que j'ai à te demander… Et d'abord, c'est bien la nuit du 30 mars, que tu as passée dans la chambre de Lucienne.

Dès les premiers mots prononcés par son interlocuteur, Michelette se rappela les recommandations de Lucienne, et, décidée à tenir la promesse qu'elle lui avait faite, elle tourna vers Michaud un regard troublé et incertain :

– Pardon ! dit-elle avec quelque embarras ; mais j'étais si agitée, hier, en arrivant, que je crains bien de m'être trompée…

– Oui… je comprends, répliqua-t-il, avec une certaine vivacité ; depuis hier, tu as vu Lucienne, et elle t'a fait la leçon, sans doute… la pauvre enfant !… elle ne sait donc pas que c'est son honneur qu'elle joue aussi ?

– Que dites-vous ? s'écria Michelette…

– Elle ne m'a pas tout dit.

– Mais, que se passe-t-il ?

– Ce qui se passe… Michelette… eh bien ! apprends que depuis cette nuit du 30 mars, un soupçon terrible pèse sur Lucienne… et que toi seule peux lui rendre l'honneur.

– Oh ! parlez, parlez ! dites-moi ce qu'il faut faire…

– Et tu le feras ?…

– Je vous le jure…

– D'ailleurs, ajouta M. Michaud, en rendant service à Lucienne, tu rendras service également à Marchal.

– Comment cela ?

– Si tu me dis la vérité, je te promets de m’occuper de lui, de faire adoucir sa peine, enfin, de te faciliter les moyens de le voir souvent et facilement.

Michelette joignit les mains à cette promesse.

– Ah ! interrogez-moi, s’écria-t-elle, interrogez-moi, et je dirai tout ce que je sais.

Il y eut encore un silence.

– Ainsi, poursuivit bientôt M. Michaud, tu prétends avoir passé la nuit entière dans la chambre de Lucienne ?

– Tout entière, monsieur Michaud.

– À quelle heure y es-tu entrée ?

– Vers onze heures !

– Tu te le rappelles bien, n’est-ce pas ?

– Oh ! parfaitement.

– Et le lendemain… quelle heure était-il quand tu en es sortie ?…

– Au point du jour.

– L’heure précise ?

– Six heures, je crois…

– Et Lucienne ne t’a pas quittée ?

– Pas une seconde… je vous le jure… L’excellente demoiselle a toujours été près de moi, tenant ma main dans la sienne et me disant toutes sortes de bonnes choses pour me consoler.

Michaud réprima un mouvement involontaire, et passa la main sur son front, où perlait une sueur froide…

– Cependant, insista-t-il, elle aurait pu s’éloigner pendant ton sommeil, et, dans ce cas, tu n’aurais rien entendu…

– Hélas ! répondit Michelette, en secouant la tête avec tristesse, j’avais trop de chagrin dans le cœur… et je ne m’assoupissais une seconde que pour me réveiller aussitôt.

– Et Lucienne était toujours là ?

– Toujours !

M. Michaud courba la tête et porta la main à son cœur. Cet interrogatoire lui faisait mal ; il avait la gorge serrée, mais une

puissance plus forte que sa volonté le poussait en avant, et il continuait obstinément ses questions :

– Et pendant cette nuit, reprit-il bientôt, n'as-tu rien entendu autour de toi ?… Rappelle tes souvenirs… ne s'est-il pas fait, auprès de ta chambre, quelque bruit ?…

Michelette regarda M. Michaud ; il était pâle et ses mains se crispaient sur sa poitrine.

La jeune fille eut presque peur.

– Je ne sais, dit-elle avec embarras, et en lui prenant la main, mais vous êtes pâle, monsieur Michaud ; qu'avez-vous donc ?

– Ce n'est rien.

– Cependant, votre main est glacée…

– C'est l'intérêt que je porte à Lucienne.

– Pauvre demoiselle !

– On l'a calomniée… j'en étais sûr.

– Oh ! bien certainement.

– Ainsi, tu as entendu…

– Oui, oui… je me rappelle… il y a eu un bruit de pas dans le corridor… On eût dit quelqu'un qui marchait avec précaution… comme s'il eût craint qu'on ne le surprît.

M. Michaud retira brusquement sa main de l'étreinte de la jeune fille. Il ne respirait plus… il suffoquait… sa poitrine battait à se rompre. Quel doute lui était encore permis, après cette révélation ?… Il sentit un frisson courir sur tous ses membres…

Mais il comprit bien vite qu'il était observé et regarda Michelette, qui le contemplait avec inquiétude.

– Tenez, dit-elle alors, j'ai du regret, maintenant, de vous avoir parlé comme je l'ai fait ; j'aurais dû suivre les recommandations de Mlle Lucienne.

– Non, mon enfant, non, interrompit vivement Michaud, et je t'assure, au contraire, que tu n'auras qu'à te louer d'avoir répondu sans détour à mes questions… Mais, voyons, nous voilà arrivés au port, ne songeons plus maintenant qu'à Joseph.

Tout en causant de la sorte, ils avaient, en effet, atteint la grille du port, et comme l'entrée ne pouvait en être refusée à un homme aussi connu et aussi considéré que M. Michaud, on le laissa passer

et circuler partout sans obstacle, avec la jeune fille qui l'accompagnait.

Pour arriver à l'hôpital, il fallait traverser le port dans toute son étendue, et c'était l'heure à laquelle les forçats étaient au travail.

Or, il arriva qu'en passant près d'une pile de boulets ramés, M. Michaud s'arrêta brusquement et fit signe à Michelette de se taire.

– Qu'y a-t-il donc ? fit la jeune fille, en le regardant avec étonnement.

Pour la pauvre enfant, tout retard éloignait le moment où elle allait revoir Joseph, et c'est avec une certaine impatience qu'elle imita le mouvement d'arrêt du négociant.

Celui-ci avait posé un doigt sur sa bouche, et, le corps penché en avant, il écoutait :

– Tais-toi ! lui dit-il à voix basse, tout à l'heure, là, j'ai entendu prononcer mon nom.

Mais c'est impossible.

– Écoutons !…

Ils prêtèrent l'oreille.

– Oui, dit alors un forçat qui causait à quelques pas, à l'ombre, c'est ainsi que la chose s'est passée, et tu comprends si le petit a dû avoir le trac, quand il s'est vu pincer par les gendarmes ; mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que le père Michaud s'est laissé tromper comme les autres… et, certes, il aurait bien du remords, le pauvre cher homme ! s'il pouvait soupçonner la vérité.

– Mais, repartit l'autre forçat, comment se fait-il que tout le monde ait pu commettre une pareille erreur ?

– C'est simple comme bonjour, poursuivit le premier : Joseph était sur l'espèce de petit monticule qui domine le ravin où devait passer le brave homme ; moi, j'étais tapi au fond du ravin, et les gendarmes venaient à trois cents pas derrière le père Michaud. Tu vois d'ici le coup de théâtre : le brave homme passe, je tombe dessus, je lui caresse les côtes de mon couteau, je le débarrasse de sa bourse avec une telle rapidité, qu'il n'y voit que du feu, et je me donne de l'air plus vite que ça… de sorte que, lorsque les gendarmes arrivèrent, ce fut pour trouver mon Joseph pleurant sur son parrain évanoui et inondé de sang ; tu vois d'ici le reste ; il

n’en fallait pas davantage pour le faire condamner ; et voilà comment il se trouve ici…

M. Michaud n’en entendit pas davantage, et échangea avec Michelette un regard éloquent.

– Je vous le disais bien ! fit Michelette d’un air radieux.

– C’est vrai !… mon enfant… répondit Michaud, mais, hâtons-nous… je suis pressé de le voir, maintenant… J’ai hâte de lui demander pardon, pour tout ce que mes soupçons ont dû lui faire souffrir.

– Oh ! vous êtes bon !… s’écria la fiancée de Joseph.

M. Michaud leva les yeux au ciel, et un soupir douloureux s’échappa de sa poitrine.

– Oui, je veux être bon, répondit-il, en fronçant le sourcil ; mais, malheur à ceux qui auront abusé de ma bonté !… Viens, Michelette, viens ; c’est moi, maintenant, qui me chargerai de votre avenir à tous deux, et je suis presque tenté de remercier le ciel de ne m’avoir pas donné d’enfant !…

Pendant que ces faits se passaient de ce côté, et que l’avenir s’éclairait d’une manière si imprévue pour Michelette, le malheureux Joseph était étendu, triste et solitaire, sur un lit d’hôpital, en proie aux plus horribles douleurs, au plus profond désespoir…

Toutefois, disons-le, à travers le sombre découragement qui s’était emparé de lui, à la suite de la catastrophe dont il avait été victime, il avait éprouvé un soulagement inattendu, en voyant les soins dont on l’avait entouré, dès son arrivée…

Un hôpital, c’est comme le vestibule de l’autre monde… les inégalités sociales disparaissent peu à peu, à mesure que l’on approche de la tombe !… et il n’y a plus de forçat, sous l’uniforme du malade.

Et puis, quel cœur ne se sentirait pas consolé, à l’aspect de ces femmes sublimes, qui ont voué leur vie à soulager les souffrances humaines… Quel découragement résisterait aux douces paroles, aux soins touchants de ces admirables créatures !… quel désespoir ne se calmerait pas ! quelle blessure physique on morale ne se fermerait pas sous les mains délicates, sous les saints regards des sœurs de charité !…

Pendant la nuit précédente, il avait eu, à plusieurs reprises, le délire, et ce n’est que vers le matin qu’il s’était calmé et assoupi ;

depuis, il n'avait pas semblé s'être réveillé !…

À deux pas du sien, était un autre lit, occupé par Mac-Bell… Ils avaient été blessés par le même accident ; c'étaient deux compagnons de chaîne, on avait eu l'humanité de ne pas les séparer…

Quant à l'Écossais, sa blessure était légère ; il l'avait exagérée seulement, pour atteindre le but qu'il s'était proposé.

Tout s'était passé comme il l'avait prévu, et le matin même, en l'absence de la sœur, et pendant que Joseph sommeillait, il avait revu la visite de M. de Précigny.

Ils avaient pu arrêter leurs plans à leur aise, puisque personne ne pouvait les écouter… Le comte s'était retiré, après avoir fait promettre à Mac-Bell de le débarrasser de Blondel et de Salviat !…

L'Écossais avait déjà tout préparé ; il s'expliqua avec le comte, et les deux hommes se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

Quand la sœur revint, et qu'elle se fut assise, inquiète, au chevet du lit de Joseph, Mac-Bell, qui simulait assez bien la bonhomie, quand il le vouait, se tourna vers elle, et prit un air de compassion sincère.

– Eh bien ! ma sœur, dit-il, en désignant Joseph, que pensez-vous de ce pauvre garçon ? C'est une mauvaise pile qu'il a reçue là, n'est-ce pas ? soit dit sans calembour.

– Le pauvre jeune homme est bien mal, répondit la sœur ; son pouls est si faible, sa respiration si légère, son visage si immobile et si défait, que je le crois plutôt évanoui qu'endormi, et, dans tous les cas, la secousse qu'il a reçue a tellement ébranlé tout son être, toutes ses facultés, qu'il sera longtemps avant de recouvrer l'entier usage de sa raison.

– Je le plains bien, ma sœur ! ce pauvre jeune homme m'avait inspiré une véritable sympathie.

– Il est si jeune, et il a l'air si doux ! répondit celle-ci, je le crois vraiment digne de pitié.

Puis elle se leva, se pencha vers Joseph, écouta sa respiration avec un touchant intérêt, lui couvrit soigneusement le cou et les épaules, et s'éloigna pour aller visiter d'autres malades.

C'est à ce moment que Michaud pénétra dans la salle avec Michelette.

Cette dernière regardait toutes les têtes avec une curiosité

mêlée d'inquiétude, et c'était bien moins ses yeux que son cœur qui la guidaient dans cette recherche.

Enfin, elle aperçut Joseph, et courut à lui, et lui prit les mains… Ce contact arracha le jeune homme à l'espèce de somnolence dans laquelle il était plongé…

– Joseph ! Joseph ! c'est moi ! dit Michelette de sa voix la plus caressante, et en baisant ses mains brûlantes.

– Qui est là ?… qui m'appelle ? répondit Joseph.

Et il ouvrit les yeux, et, en reconnaissant Michelette, il porta les deux mains à son cœur.

– C'est un rêve ! balbutia-t-il d'un ton faible.

– Non ! non, c'est moi !… insista la jeune fille… moi, qui t'apporte une bonne nouvelle.

Et désignant M. Michaud, qui s'était tenu à l'écart pour ne pas gêner leurs premiers épanchements :

– Tiens regarde ! ajouta-t-elle, voici M. Michaud, ton parrain ; il sait que tu n'es pas coupable, et il a promis de te rendre à l'honneur et à la liberté…

Joseph passa plusieurs fois ses deux mains sur son front et dans ses cheveux, qu'une moiteur fiévreuse trempait encore…

Des mots sans suite s'échappaient de sa poitrine… des larmes coulaient le long de ses joues… ses mains se joignaient comme pour remercier Dieu… ses regards avaient des reflets étranges.

– Impossible… murmura-t-il, en proie à un profond désordre… l'honneur !… la liberté !… mon Dieu ! qui a dit cela !… Oh ! respirer l'air… boire le soleil à pleins poumons !… oser aimer Michelette et partir avec elle… loin… bien loin !…

Michelette lui prit doucement les mains :

– Oui… tout cela… dit-elle à voix basse.

Mais Joseph repoussa tout à coup ses étreintes, et se dressant effaré sur son séant, comme s'il eût été de nouveau en proie au délire de la fièvre.

– Non, non, s'écria-t-il avec force, je ne veux pas partir, je dirai tout ce que j'ai entendu, je révèlerai le crime qu'ils ont comploté !

Puis, se tournant vers Michelette, qui l'écoutait épouvantée :

– Écoutez, messieurs ! continua-t-il, en élevant la voix, et

comme s'il se fût adressé à des êtres invisibles, vous prenez note de ma déclaration, n'est-ce pas ! Eh bien ! oui, je le répète, il y a là un homme qui a juré d'assassiner Blondel et Salviat, et cet homme, c'est l'Écossais !…

Ces mots firent bondir Mac-Bell dans son lit :

– Fichtre ! murmura-t-il, ce gredin a donc tout entendu !…

Et pendant que Joseph retombait épuisé par l'effort qu'il venait de faire, l'Écossais, prenant sa tête dans ses mains, comme un homme qui veut réfléchir profondément :

– Allons !… dit-il bientôt, avec un atroce sang-froid… je n'en avais promis que deux à M. le comte… ce sera trois… et voilà tout… quant à celui-ci, c'est le plus pressé… et, dès demain, je songerai à m'en débarrasser !

XXVI

LES CÉLÉBRITÉS DU BAGNE

On était à ce moment de la journée où la nuit n'est pas encore venue, où le jour commence peu à peu à s'éteindre à l'horizon.

À cette heure, il règne un grand calme dans les immenses salles du bagne ; ce n'est plus ce mouvement, cette activité, cette fièvre que l'on y remarquait naguère ; les forçats reviennent du travail ; ils sont harassés de fatigue, et, en rentrant sous ces voûtes sombres et lugubres dans leur nudité, il semble que la conscience se fait entendre, et qu'ils se retrouvent un moment, une seconde, en face d'eux-mêmes.

Quel spectacle !

Rien ne saurait rendre le tableau que présente cette étrange demeure ! Le bagne, c'était comme l'égout légal de la société… et si vous saviez que de variété dans toutes ces individualités, que d'aptitudes, que de génie même, parfois !

Nous ne parlons pas de l'assassin ! Celui-là, c'est la bête fauve qu'il faut emprisonner… ou apprivoiser. D'héroïques gendarmes font la première besogne, d'intelligents et courageux instituteurs feront la seconde.

Mais le voleur, voyez !

On en trouve partout ; et on le reconnaît sans peine sous la casaque et le bonnet d'uniforme dont il est affublé.

Ici, il n'a plus aucune raison de se cacher ; il ne masque plus ces qualités exceptionnelles, je dirai merveilleuses, dont la nature l'a doué, et qu'il a détournées de leur destination, pour les faire servir à la comédie de la dissimulation et du mensonge.

La série des voleurs adroits fournirait dix volumes, aussi intéressants que les contes orientaux des *Mille et une Nuits*. Nous pourrions citer cent types ; quelques-uns suffiront pour l'édification du lecteur.

Les lignes qui suivent sont extraites pour la plupart d'un livre

qui a fait autorité lors de son apparition, un livre bien fait, consciencieux, et où l'anecdote, toujours spirituelle, atteint quelquefois la profondeur d'une leçon de morale.

Maurice Alhoy avait vu les bagnes, comme nous les avons vus nous-même, et il en avait retiré des impressions diverses ; on les trouvera toutes, franches, sincères, émues souvent, et toujours marquées au coin d'une sensibilité élevée.

Les types qui passent sous nos yeux, dans cette sentine du crime, présentent, comme nous l'avons dit, des caractères différents ; c'est dans ces différences qu'il est curieux de les observer.

Et d'abord, voici Cagnard, le fameux faussaire, plus connu sous le nom de comte de *Pontis de Sainte-Hélène*.

« Cet homme, dit M. le docteur de Lauvergne, à qui nous empruntons son signalement, semblait être né pour le commandement : sa stature était haute ; les traits de sa figure, réguliers, effilés, contrastaient avec la régularité de sa belle tête, et son œil, œil de lynx, s'il en fut jamais, était caché dans un cadre de paupières à vingt plis qui se déroulaient à mesure qu'il parlait. »

C'est l'orgueil qui a perdu Cognard.

Évadé du bagne, il se réfugie en Espagne. Là, il se crée comte, en s'appropriant les titres de la famille Pontis, dont il fait disparaître tous tes membres l'un après l'autre. Une fois comte, il obtient une sous-lieutenance, devient chef d'escadron, et gagne le grade de lieutenant-colonel, à l'assaut de Montévidéo.

Tout cela paraît invraisemblable ; ce qui suit l'est bien davantage encore.

Après mille incidents et mille faits que le romancier le plus audacieux n'oserait mettre dans aucun de ses ouvrages, le faux comte Pontis devient tout à coup à Malaga, où il s'est réfugié, chef d'escadron dans l'état-major du duc de Dalmatie.

Quand l'armée française opère sa retraite, il rentre avec elle, en France ; il est fait chef de bataillon du 100e régiment ; au siège de Toulouse, il combat vaillamment ; à Waterloo, il reçoit plusieurs blessures.

Enfin, 1813 arriva.

Le comte Pontis avait poursuivi une carrière rapide, il ne voulait pas en rester là.

Il était noble, d'ailleurs, et n'entendait pas perdre les fruits de son vol. Il se présenta au duc de Berri, qui le reçut chevalier de Saint-Louis, et le nomma chef de bataillon dans la légion de la Seine, dont il devint, six mois après, lieutenant-colonel.

Mais, hélas ! il faut bien que, dans la vie ordinaire, comme dans les drames de la Gaîté, le crime soit puni, pour que la vertu puisse être récompensée.

Un jour que le comte Pontis de Sainte-Hélène assistait à une dégradation militaire, au pied de la colonne Vendôme, un forçat évadé ou libéré crut reconnaître en lui un ancien compagnon de chaîne du bagne, et sa pensée fut de le faire *chanter* (terme d'argot qui signifie rançonner) ; mais, soit que le lieutenant-colonel s'exécutât de mauvaise grâce, soit qu'il niât l'identité de sa personne avec le nom que l'autre lui donnait, il fut dénoncé.

Le général Despinois mande Pontis et le salue du nom de gibier de potence. Pontis met l'épée à la main ; mais, saisi tout à coup par quatre gendarmes, il va être transféré à l'Abbaye. Il obtient de l'officier la permission de changer de linge, rentre chez lui, saisit deux pistolets, et ses gardes tenus en respect, il s'élance dehors et disparaît.

Enfin, repris six mois après, et convaincu de faux, reconnu comme forçat évadé, il est réintégré dans les cadres du bagne, où il vécut encore longtemps.

Mais, si la vie du comte Pontis de Sainte-Hélène peut passer pour invraisemblable, que dire de celle du forçat Collet, dont il est peu de personnes qui n'aient entendu prononcer le nom !

Nommé sous-lieutenant en 1796, après avoir été élève au Prytanée de Fontainebleau, il fut envoyé à Brescia, en Italie. Bientôt, dégoûté de la carrière militaire, il déserte, trouve des ressources dans quelques escroqueries, adroitement combinées, et se réfugie à Rome, où il arrive quelques jours après le naufrage d'un bâtiment marchand échoué près de Civita-Vecchia.

C'est ici que commence la série d'aventures invraisemblables, et pourtant authentiques, du fameux Collet.

Il apprend là que tout l'équipage de ce navire a péri, à l'exception du capitaine, jeune homme de Lyon, nommé Tolosant, retourné dans son pays.

Il ne lui en fallait pas davantage ; c'était un nom tout trouvé pour lui ! Il se grave des armoiries et de faux contrôles des gens de

l'équipage, et le voilà, rôdant dans Rome comme un naufragé, où il gagne bientôt la bienveillance d'un vénérable prêtre dont il fait la rencontre dans la basilique de Saint-Pierre.

Le bon prêtre contraignit Collet à prendre domicile dans le palais même du cardinal, et devint son cicérone, le fit admettre près du chef de l'Église, où Collet reçut la bénédiction du pape.

Le déserteur, ou plutôt l'escroc, met à profit les moments. Il reçoit les banquiers, les négociants, qui tous le regardent comme l'hôte du cardinal, et par conséquent son ami : il leur propose des affaires, déroule des plans d'entreprises colossales, et réalise, à l'aide de mensonges audacieux, une somme de soixante mille francs.

L'abbé protecteur de Collet le charge d'une mission ecclésiastique ; il part de Rome, en société de trois religieuses et d'un carme.

À peine est-il en route qu'on apprend quel est l'homme auquel on a eu affaire. Des lettres sont envoyées au carme, avec ordre de faire arrêter le faussaire. Mais Collet a tout prévu.

Il veut payer d'audace et faire croire au carme qu'on le trompe.

Toutefois, il pressent que le moment de la découverte approche, et alors il change de plan. Voici à quelle pensée il s'arrête : il se rend à Mondovi, et y affiche l'amour du luxe et du plaisir. Recherché des jeunes gens de la ville, il éveille en eux le désir de jouer la comédie bourgeoise ; il parle d'élever un théâtre. Le plan sourit, une souscription s'ouvre, qui est aussitôt couverte ; le plus ambitieux se nomme directeur ; Collet se réserve le modeste emploi de costumier. On se met à l'œuvre, on travaille avec enthousiasme ; le jour de la répétition générale approche. Il est convenu que tous les acteurs paraîtront en costume, ce qui ne peut manquer d'être d'un effet étourdissant, tous les costumes étant en or fin.

Mais, au jour dit, on cherche en vain le costumier ; on apprend qu'il est parti en poste ; ou ne s'explique pas cette absence ; on ne pense même pas à l'interpréter désavantageusement… Collet seul a le secret de son brusque départ : il n'a eu qu'un but en faisant faire ces dépenses, c'est de se faire fournir par les souscripteurs, et sans donner l'éveil, tous les costumes dont il aura besoin dans la nouvelle voie aventurière qu'il va tenter. Il emporte vêtements de prêtre, de dignitaires civils, d'autorités militaires, costumes diplomatiques, collection complète des signes de toutes les

chevaleries, et des croix et des rubans de tous les ordres.

Le premier costume qui servit à Collet fut celui de général.

Le second travestissement fut celui de prêtre napolitain… Collet se donna pour une victime du pouvoir ombrageux de la famille Napoléon.

Si tout cela n'était pas de la plus parfaite authenticité, on ne pourrait jamais y ajouter foi.

Nous ne le suivrons pas dans les mille péripéties qui incidentent sa vie aventureuse, l'espace nous manque, et nous avons d'autres faits à raconter encore… mais nous ne résistons pas au désir de rappeler un des actes les plus audacieux que ce hardi faussaire ait commis.

Après s'être fait passer, à Nice, pour évêque de Manfredonia, et avoir ordonné, en cette qualité, trente-trois abbés, il met la soutane de côté et arrive à Fréjus, avec le titre d'inspecteur général et plénipotentiaire de Sa Majesté l'empereur et roi, et la mission de l'équipement de l'armée de Catalogue… l'armée de Catalogne, c'était lui…

Voici comment il procéda :

Arrivé à Fréjus, il montre des titres au maréchal des logis de la maréchaussée de cette résidence, et le contraint à lui donner une escorte. Plus loin, il se fait précéder par une ordonnance à Draguignan. Dans cette ville, il se présente, bardé de décorations, au commissaire des guerres, et commence à former son état-major, sa chancellerie : un chef de bataillon en retraite devient son aide-de-camp. À Toulon, le fils du sous-préfet reçoit le titre de son secrétaire intime ; il nomme deux officiels d'ordonnance, un intendant, un payeur ; enfin, sa suite se monte à vingt personnes, quand il passe à Marseille, où il prend cent trente mille francs dans les caisses du gouvernement, et à Nîmes, où il enlève trois cent mille francs.

Enfin, à Montpellier, comme il déjeunait avec le préfet, l'hôtel est tout à coup cerné, et l'organisateur de l'armée de Catalogne est jeté impitoyablement en prison.

C'était finir tristement… Mais Collet espérait bien que tout cela ne finirait pas aussi sottement.

Quelques jours après l'arrestation de notre faussaire, le préfet avait nombreuse société à dîner ; il ménagea à ses convives une surprise et voulut montrer au dessert celui dont toute la ville

s’entretenait, et qui avait si bien joué son rôle : il fit donc extraire Collet de prison par trois gendarmes, qui le conduisirent à la préfecture.

Là, on le mit dans une chambre qui servait d’office, et qui n’avait d’issue que dans la salle à manger, où l’on plaça deux factionnaires. Collet attendait que le spectacle commençât et qu’il lui fût ordonné de faire son entrée, quand il aperçoit un costume complet de cuisinier, qui lui semble placé là providentiellement ; il quitte ses vêtements, prend la veste, le bonnet de coton, le tablier, s’empare de deux plats garnis, frappe du pied contre la porte ; les gendarmes ouvrent, il passe devant eux sans être reconnu, traverse la salle à manger et disparaît.

Le préfet fit courir après le fugitif ; le tocsin sonna, la maréchaussée galopa, et pendant ce temps, Collet habitait une chambre près de la préfecture, et, de sa croisée, il voyait tout le mouvement qu’on se donnait pour le trouver au loin… Il resta là quinze jours, jusqu’à ce qu’il jugeât le moment opportun pour s’évader de sa prison volontaire.

Collet vit, à quelque temps de là, la fin de son impunité. Arrêté au Mans, où il faisait l’honnête homme, au milieu d’une population qui avait pour ses vertus la plus grande vénération, il fut condamné à vingt ans de travaux forcés et à la marque.

Si Collet a donné sa vie au vol, et s’est rendu fameux par ses audacieuses entreprises, il est un forçat non moins fameux, qui n’a cependant tenté qu’une seule entreprise, dont le succès inouï a rendu son nom populaire. Le fait dont il s’agit a d’ailleurs fourni à Théaulon le sujet de l’un de ses plus gais vaudevilles.

Giovanni Gasparini était natif de Modène, et habitait les environs de Narbonne. Une profonde gorge située aux environs lui rappelait souvent ces sites favorables aux drames des grandes routes, qu’on nomme en Italie des nids de brigands. Vers le milieu de la nuit, la diligence de Toulouse passe dans ce ravin, et cette particularité avait, depuis longtemps, éveillé certaines idées dans son esprit.

Un soir, il fait provision de cordages, il déracine quelques ceps de vigne, charge sur ses épaules quelques bâtons de houx, et se rend au lieu qu’il a choisi pour théâtre de son expédition. Là, il fixe à un arbre, de chaque côté du chemin, les deux extrémités de sa corde, à la hauteur du jarret des chevaux ; il couvre d’une chemise et d’un chapeau les ceps de vigne, sur lesquels il ajoute

transversalement les bâtons qui simulent l'arme à feu.

Ces mesures prises, il attend patiemment sa proie. Après une heure et demie d'attente, la diligence paraît ; aussitôt Gasparini s'élance et crie : *Arrête, arrête, postillon, ou tu es mort !* Le postillon s'arrête, Gasparini court à lui, le saisit, le désarçonne, et le place à la tête des chevaux, avec défense de bouger sous peine de la vie ; il ordonne alors aux voyageurs de descendre ; ceux-ci hésitent. Pendant qu'ils délibèrent, Gasparini passe sous les roues, se présente à l'une et à l'autre portière, montre à celui-ci un pistolet, à l'autre un poignard ; il feint d'appeler des camarades, il contrefait plusieurs voix ; il essaye tous les moyens possibles de prouver qu'il est soutenu, que la voiture est entourée, et qu'à un seul mot, ses hommes de ceps de vigne vont faire feu. Les voyageurs intimidés descendent ; chacun, menacé, livre sa bourse, sa montre, ses bijoux. Gasparini promet la vie aux voyageurs, et les entasse dans un fossé où ils se croient sous le feu de l'ennemi, pendant que le conducteur ouvre ses caissons et lui donne l'argent qu'ils contiennent.

Enfin, chargé de dépouilles, notre audacieux voleur prend la fuite. Cette comédie valut à l'auteur les travaux forcés.

Tous nos lecteurs se rappellent l'abbé Delacolonge, qui fut mis au bagne, pour avoir assassiné une femme avec laquelle il entretenait des relations intimes, et dont il aurait coupé le cadavre en morceaux, pour cacher son crime.

C'est une lugubre histoire, et j'ai entendu un illustre romancier de nos jours, homme d'imagination s'il en fut, me la raconter d'une étrange façon.

« Supposez un moment, me disait-il, que cette femme, la maîtresse du prêtre, vienne, une nuit, à mourir dans sa chambre… C'est invraisemblable, direz-vous ; c'est possible cependant !… Le prêtre, rendu au calme des sens, se voit seul, en présence d'un cadavre. Sa première pensée, c'est la crainte d'un scandale ; la seconde, celle d'un affreux soupçon. Il en faut moins pour créer un de ces expédients extrêmes, une de ces déterminations sataniques, dont la nécessité voile l'horreur et porte l'excuse !… »

Quel livre on ferait sous le titre des *Mystères du Bagne*, et que de récits palpitants y trouveraient leur place !

Écoutez celui-ci… nous l'empruntons textuellement.

Aux environs de la ville de Cahors, deux robustes habitants du pays sont attaqués pendant la nuit, et dévalisés par plusieurs

brigands armés ; l'obscurité empêche de reconnaître les coupables, mais deux paysans sont désignés ; peu après, les accusateurs croient s'être trompés, ils en nomment trois autres, parmi lesquels un enfant trouvé, nommé Georges, qui habite la contrée.

Georges ne peut prouver son alibi, et il est condamné à perpétuité.

À quelque temps de là, la chaîne arrive au bagne, et Georges paraît vouloir se soustraire aux visites que subit tout nouveau débarqué… Il met tant d'opiniâtreté dans ses refus, qu'on va avertir le commissaire du bagne. Il mande Georges dans son cabinet. Là, les refus recommencent ; un garde-chiourme met brutalement les mains sur lui, enlève sa veste, et le dépouille d'une partie de ses vêtements… c'était une jeune fille… elle était flétrie des lettres T. D.

Que s'était-il donc passé ? La jeune fille déclara le nom de Marie. – Marie s'était-elle substituée à Georges ? – Ou bien, faut-il croire que celui que le jury avait déclaré un meurtrier était cette jeune fille qui pleurait au toucher d'un garde-chiourme ?

À côté de ces mystères, il y a, nous l'avons dit, des natures qui ne savent pas cacher leurs mauvais instincts, leurs passions féroces. Bleuet est de ce nombre.

C'est une de ces individualités réfractaires à toute éducation disciplinaire ; il semble né pour le crime. Le bagne ne lui suffit pas, il lui faut le cachot du bagne… la *double chaîne*.

Il y avait à Toulon un forçat du nom de Garatti. Cet homme avait la manie du sang, la folie homicide. Une fois, au bagne, il demande à être enfermé dans une cellule. On chercha à combattre son désir. Garatti répondit : « Quand je vois quelqu'un, j'ai soif de sang, et si je ne vis pas seul, malgré moi, je commettrai un crime. » On lui accorda une cellule, et à partir de ce jour, il s'occupa à faire, en cartonnage grossier, des chapelles et des rosaires. Et comme on l'engageait à solliciter une grâce royale :

– Non ! non ! répondit-il, M. le commissaire m'a accordé plus que le roi ne me donnerait ; j'ai ma cellule, M. l'abbé vient me voir, je fais des petites chapelles, et je suis heureux.

Garatti n'était qu'un vulgaire travailleur ; mais le bagne avait ses artistes, et il était rare que le forçat restât inactif ou inoccupé. Ici, c'est le crin, qui se tresse pour faire des boucles d'oreille, des chaînes, des bagues ; là, c'est l'aloès, qui se tisse ou se file et se transforme en cabas, en souliers à jour. La paille prend mille

formes ; le gaïac s'arrondit en bottes ; la noix de cocotier, dépouillée de son écorce, polie, ciselée, se moule en tabatières, en flacons, en coupes, en étuis, en bénitiers, en christs, en madones.

On a peine à croire, en voyant ces objets si délicats, qu'ils viennent d'un lieu de misère, et que les mains qui les travaillent aient trempé dans le sang !

Le produit de ces objets est une source de lucre pour les malheureux forçats, et on leur en permet la vente aux étrangers qui visitent le bagne.

Du reste, un fait que nous allons raconter peut donner une idée de l'habileté inouïe avec laquelle ces hommes travaillent, quelle que soit la partie dans laquelle ils la déploient.

Dans une de ses excursions artistiques, Mlle Georges eut le désir de visiter le bagne de Toulon. Les grilles lui furent ouvertes ; elle put voir, de la coulisse, la lugubre mise en scène d'un des plus hideux tableaux de la comédie humaine. La pensée de l'artiste se porta sur l'adresse traditionnelle des voleurs ; elle confessa à son guide, chef d'administration, son incrédulité à cet égard, et elle prétendit que le filou n'est habile que dans le choix qu'il sait faire de ses dupes ; un peu d'attention de la part de celui qui possède, voilà, dit l'artiste, la meilleure des polices, la plus puissante protection contre le vol.

La grande tragédienne adressa la parole à quelques condamnés ; un, entre autres, attira assez longtemps son attention ; sa parole était facile, le tour de ses phrases heureux ; il avait rêvé la tragédie, *mais alors il était vertueux* ; il parla théâtre en feuilletoniste, et, pour rendre hommage au talent, il allait s'agenouiller, quand Mlle Georges le prévint par un geste obligeant, et fit un mouvement en avant pour le retenir.

Pendant que cette scène se passait, l'artiste n'avait pu voir un signe fait, par l'administrateur son cicérone, à un forçat, dont la figure s'illumina, comme si une faveur imprévue, inespérée, lui était accordée, et quand l'actrice eut quitté la salle du bagne, et qu'elle eut fait quelques pas, elle s'écria : « *On m'a volé mon châle !* »

En effet, le châle n'était plus sur les épaules de l'artiste ; mais la victime fut bientôt rassurée, car elle vit un galant forçat, porteur du châle, s'avancer et le replacer lui-même, en disant avec un sourire : « C'est la première fois qu'il m'arrive de faire une restitution volontaire. »

Avant de reprendre notre récit, nous finirons ce coup d'œil rapide, et forcément incomplet, sur le bagne et ses célébrités, par le récit d'un des plus sanglants épisodes qui aient signalé son histoire.

Nous voulons parler de la révolte du Mouraillon.

Depuis plusieurs jours, un complot s'était tramé dans l'ombre ; il s'agissait de tenter par la force une évasion qui devait rendre à la liberté un grand nombre de condamnés à perpétuité.

Il avait été dit que le premier coup de couteau porté au sergent Grisolles serait le signal de la révolte, et alors chaque escouade devait frapper l'argus qui la tenait en surveillance.

C'était l'heure où les forçats rentrent d'habitude dans leurs salles pour prendre leur repas ; les condamnés à vie allaient se mettre au repos sous un hangar.

Tout à coup le sergent Grisolles tombe assassiné, et à la vue de son cadavre gisant sanglant sur le sol, un grand cri de révolte se fait entendre.

Plusieurs gardes-chiourme, menacés, se réunissent, se rangent en petite colonne et ripostent par le feu. De tous côtés les agents de la surveillance accourent. Les forçats travaillant à la fosse, aux mâts, veulent prendre part à la révolte ; réunis aussi sous un hangar, ils tentent la sortie. Les rondiers d'élite accourent au pas de course, sous la conduite d'un adjudant ; les révoltés se jettent sur eux, dans l'espoir de les envelopper ; mais, de son mousqueton, le chef étend mort à ses pieds un des mutins ; les gardes, rangés en bataille, ne se laissent pas entamer et ripostent par de vives décharges. Les cadavres jonchent la terre ; le forçat combat avec des cailloux, avec des fragments de fer arrachés à sa chaîne, et celui qui ne peut faire une arme d'un outil de travail ou d'une pierre combat comme le fauve, avec les dents.

Le Mouraillon est séparé du grand fort par la mer. Si les révoltés désarment les gardes-chiourme, ils peuvent avoir le dessus dans la lutte ; on ne peut prévoir les graves conséquences de cet événement. Mais les détonations ont été entendues ; le commissaire du bagne est arrivé avec une escorte ; elle eût été insuffisante, et l'administrateur allait être lui-même victime de son zèle, quand il vit déboucher deux compagnies d'infanterie envoyées par le commandant du fort Lamarque, sous la conduite d'un lieutenant-colonel.

La révolte fut apaisée ; quarante blessés furent relevés, et seize

cadavres furent portés à l'amphithéâtre.

Que le lecteur nous pardonne cette digression un peu longue, elle était indispensable dans un ouvrage comme celui-ci, et nous allons reprendre maintenant notre drame, pour ne plus l'interrompre.

Neuf heures viennent de sonner ; depuis une heure déjà le bagne est plongé dans le plus profond silence, et offre en apparence le calme et la paix du cloître : et, pourtant, que de haines, que de vengeances, que de passions violentes veillent dans ce silence et cette immobilité de mort !

Si nous pénétrons dans un de ces immenses dortoirs, nous voyons, au milieu des cinq cents hommes immobiles, deux forçats, deux compagnons de chaîne qui se parlent à voix basse, en levant de temps à autre la tête, pour jeter un regard du côté du garde-chiourme.

Ces deux hommes sont Mac-Bell et Crampon.

– Crampon ! dit l'Écossais à voix à peine perceptible, en se tournant vers son compagnon, dors-tu ?…

Un rire mal étouffé répondit à cette question.

– Es-tu bête !… fit Crampon ; tu sais bien qu'on ne dort que d'un œil ici…

– À quoi penses-tu donc ?…

– Aux autres…

– Quels autres ?

– Salviat et Blondel.

– Eh bien ?…

– Eh bien !… il faut hâter le coup.

– C'est mon avis.

– Et, puisque la liberté doit être au bout, je trouve que demain vaut mieux qu'après-demain.

– Soit ! repartit l'Écossais… nous reparlerons de cela tout à l'heure… pour le moment, j'ai une autre question à t'adresser.

– Quelle question ?… dit Crampon.

– Voilà déjà plusieurs jours que je te vois faire une petite cuisine qui m'intrigue… Qu'est-ce que c'est donc que ce pot que tu caches avec tant de soin ?…

– Ça, répondit Crampon, en ricanant, c'est une boisson à l'usage des convalescents.

– Quel convalescent ?

– Tu ne comprends pas ?

– Pas encore.

– Eh bien !… et Joseph !…

– Bah !… c'est pour lui ?

– Précisément.

– Mais de quoi s'agit-il ?

– Tu as vu que j'étais parvenu hier à me procurer un peu de vinaigre à la cantine ?

– Oui… pour mettre une compresse sur ton pied malade.

– Fallait bien un prétexte ; mais c'est pas ça du tout ; j'ai mis le vinaigre dans un petit godet de fer-blanc, que j'ai emprunté également à la cantine ; puis dans ce vinaigre, j'ai mis infuser trois pièces de deux sous.

– Ce qui doit te procurer pas mal de vert-de-gris.

– Pas mal comme ça ; or, ce petit mélange de vinaigre et de vert-de-gris compose un cordial dont l'effet ne peut manquer d'être très efficace sur les estomacs faibles.

– Comme celui de Joseph, par exemple.

– Tu y es.

– Allons ! ça n'est pas mal, et, lui expédié d'un côté, et Blondel et Salviat de l'autre, nous n'aurons plus qu'à nous occuper de nous-mêmes.

– As-tu un plan pour Blondel ?

– C'est fait.

– Et quand le mettons-nous à exécution ?

– Ça dépendra… mais j'espère que dans deux jours leur compte sera réglé.

Le lendemain, vers midi, comme Mac-Bell et Crampon travaillaient au port, en compagnie de Salviat et de Blondel, ce dernier fit signe à l'Écossais de s'approcher.

Mac-Bell ne se le fit pas répéter deux fois.

– Voyons, dit Blondel, d'un ton de voix franche, il ne s'agit pas

de se manger le nez comme ça, à perpétuité… Nous sommes ici fort mal, et, pour mon compte, je voudrais bien m'en aller… N'est-ce pas votre avis ?

– Pardieu ! fit Mac-Bell, qui, moins fort que son adversaire, ne put dissimuler un mouvement de joie.

– Eh bien ! j'ai résolu de faire une petite excursion extra muros avec Salviat.

– C'est comme moi avec Crampon, repartit l'Écossais… Nous avons même un projet, un moyen excellent et tout prêt ; et si tu veux en profiter et filer avec nous…

– Filer avec vous, je ne dis pas non, répondit Blondel ; quant à votre moyen, c'est autre chose.

– Tu refuses ?

– Quel que soit votre projet, il ne saurait me convenir.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est moi qui imagine, et qui agis ici ; c'est aux autres à me suivre, et non à me guider.

– Comme tu voudras, répondit Mac-Bell, affectant la plus profonde indifférence, quoique très vivement contrarié.

– As-tu ton idée ? demanda Crampon.

– Oui, et nous sommes sûrs du succès, si vous avez du cœur.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que je n'ai pas une grande confiance en votre loyauté ; mais vous me connaissez, n'est-ce pas ? vous savez comment je saurais me venger d'une trahison !… Je ne vous dis que ça, rappelez-vous ce que c'est que Blondel, et réfléchissez avant de vous hasarder à vouloir le prendre pour dupe.

– En voilà une bêtise ! se récria Mac-Bell, est-ce que nous n'avons pas le même intérêt que toi à garder le silence ? est-ce que ta cause n'est pas la nôtre ? est-ce qu'il y a rien au-dessus de la liberté pour nous, comme pour toi ? Pourquoi donc te trahirions-nous !

– Je ne dis pas que vous en ayez l'intention, mais c'est un simple avis que je vous donne en passant.

En ce moment, l'argousin qui les surveillait passa près d'eux, et ils changèrent de conversation.

– Tiens ! dit Blondel, comme s'il eût continué une conversation commencée, je te dis que nous aurons ce soir un orage qui se portera bien ; vois plutôt là-bas, comme les nuages se pelotonnent et s'entassent l'un sur l'autre.

– Et puis, cette brise qui vient de la mer n'annonce rien de bon, ajouta à son tour Eugène Salviat.

– Oh ! la soirée sera rude ; il y aura du grabuge là-haut.

Puis ils se turent, et la journée s'acheva sans qu'ils pussent échanger un seul mot de plus sur leurs projets d'évasion.

Ainsi que l'avait annoncé Blondel, les symptômes d'orage se manifestaient à l'horizon, et en quelques heures le ciel se couvrit de nuages, dont la teinte d'un noir bleuâtre annonçait qu'un orage se préparait.

Vers huit heures, au moment où les forçats, après avoir pris leur repas du soir, allaient s'étendre sur le tollard, la foudre commença à gronder sourdement, et, quelques instants après, l'orage éclatait avec furie sur tous les points du ciel.

– Allons ! commanda un argousin en entrant brusquement dans la salle, quatre hommes solides pour aller en mer !

Personne ne bougea ; aller en mer par une tempête pareille, ce n'était guère engageant.

– Eh bien ! cria l'argousin avec colère, personne ne parle ?

Et comme nul ne répondait à cette injonction, Blondel se pencha à l'oreille de ses voisins :

– Voilà l'occasion ! dit-il à Crampon et à l'Écossais.

– Fichtre ! objecta Crampon, elle ne me tente qu'à moitié, cette occasion-là.

– Allons ! un moment d'énergie, et nous sommes sauvés ! Suivez-moi, et je vous expliquerai mon plan en route.

Puis, allant droit à l'argousin :

– Nous sommes prêts, lui dit-il vivement.

Et, entraînant ses compagnons par son exemple, ils descendirent aussitôt vers le port.

Mac-Bell et Crampon marchaient derrière ; en passant près du garde-chiourme, qui, selon la coutume, les faisait marcher devant lui pour les surveiller et ne pas s'exposer à quelque mauvais coup, l'Écossais lui glissa rapidement quelques mots à l'oreille.

Tous les cinq continuèrent leur chemin, en se dirigeant avec difficulté à travers les matériaux et les marchandises de toute sorte qui encombraient le port.

On rencontra un gardien qui traversait le port, une lanterne à la main ; le garde-chiourme s'arrêta un instant, échangea avec lui quelques paroles, et continua ensuite à marcher avec les quatre forçats.

Enfin ils arrivèrent à un endroit où étaient amarrées plusieurs barques. Dans l'une d'elles, se trouvaient quelques sœurs de charité qu'il s'agissait de conduire à un bâtiment mouillé en rade, et qui devait partir le lendemain matin, dès l'aube. Le garde-chiourme y prit place, suivi des quatre forçats silencieux, mais bien diversement impressionnés.

Ils étaient quatre… et n'avaient affaire qu'à un seul gardien… Dans ces conditions, une évasion devenait chose facile…

Mais, au moment où ils allaient s'éloigner du bord, un second argousin parut tout à coup et sauta à son tour dans la barque.

Ainsi que son camarade, il était armé d'une carabine.

– On se défie ! dit alors Blondel à Salviat.

– Mais quelle peut être la cause de cette défiance ? répondit celui-ci, est-ce que l'Écossais aurait fait le renard ?…

– Nous veillerons ; en tout cas, l'occasion est excellente, il faut en profiter à tout prix, et voilà mon plan. Une fois en pleine mer, au moment où la barque fera son retour vers le port, après avoir déposé les sœurs, nous nous jetterons à la fois sur les deux gardiens, nous les désarmerons facilement, et munis de leurs armes, nous ferons d'eux, de Mac-Bell et de Crampon ce que nous voudrons.

– Adopté ! dit Salviat.

– Et ton couteau ?

– Je l'ai sur moi…

– C'est à merveille !… Mac-Bell et Crampon ne doivent pas être armés, ils ne broncheront pas !

La première partie du programme s'exécuta sans encombre, et malgré l'orage et le danger d'un trajet accompli en de pareilles conditions, la barque atteignit le bâtiment auquel elle portait les sœurs, et faisant retour immédiatement, elle regagna le port avec toute la vitesse que lui imprimaient quatre rameurs vigoureux.

On eût dit que le ciel eût attendu que les sœurs de charité fussent déposées en sûreté, pour donner un libre cours à ses fureurs… car, à peine nos forçats eurent-ils donné quelques coups d'aviron, que l'orage sembla redoubler !… La foudre se mit à éclater avec des grondements sinistres ; les éclairs sillonnèrent le ciel, et les flots soulevés emportèrent la barque, comme une coquille, tantôt la ramenant vers le port avec une rapidité qui donnait le vertige, tantôt s'éloignant vers la pleine mer, comme s'ils eussent compris l'ardent désir de Blondel !…

La transition de l'éblouissante lumière des éclairs aux ténèbres profondes qui succédaient brusquement rendait ce tableau plus effrayant encore.

Il arriva bientôt qu'il fut tout à fait impossible de se diriger, et que argousins et forçats ne surent plus quelle direction prendre. Cependant les quatre galériens ramaient toujours.

– Mac-Bell, dit tout à coup Blondel, en se penchant vers l'Écossais, y es-tu ?

– Quand tu voudras, répondit celui-ci à voix basse.

– Nos gardiens n'ont plus de sang-froid, ils ne pensent qu'à la mer, qui peut les engloutir d'un moment à l'autre et les met à notre discrétion.

– Crampon et moi, nous n'attendons que ton signal.

– Dans un instant.

– Que faudra-t-il faire ?

– Rien.

– Comment ?

– Restez inactifs tous deux, c'est tout ce que je vous demande.

– Quoi ! c'est là le rôle que nous avons à jouer ?

– Si vous le jouez bien et en conscience, reprit Blondel en appuyant sur ces mots, nous serons en liberté avant une heure.

– C'est bien, on se tiendra tranquille.

– Je te préviens que j'aurai l'œil partout, dit Blondel, et qu'au moindre geste équivoque de ta part ou de celle de Crampon…

– Allons, voilà que tu retombes dans tes bêtises.

En ce moment la pluie tomba à torrents, et la barque se mit à bondir sur les vagues avec une telle furie, qu'on crut qu'elle allait

disparaître.

Les deux argousins, placés à l'avant et à l'arrière de la barque, pour mieux surveiller les forçats, se cramponnaient aux bords pour ne pas être lancés à la mer ; ils jetaient dans les ténèbres des regards effarés, écoutant avec terreur les craquements du frêle esquif, qui, à chaque secousse, semblait près de se disjoindre et de s'en aller en morceaux.

– Salviat ! dit alors Blondel, y vois-tu ?…

– Un peu… répondit le forçat.

– Regarde les deux gardiens.

– Après ?

– Ils ont déposé leur carabine à leur côté.

– En effet.

– Eh bien ! c'est le moment…

– Je suis prêt…

– Du courage, alors, et songeons que la liberté et la vengeance sont au bout !…

Pendant ce temps, Mac-Bell et Crampon avaient aussi un dialogue à voix basse, durant lequel leurs regards restèrent constamment tournés vers Blondel et Salviat.

Au troisième coup de rame, Blondel et Salviat se levèrent d'un bond et s'élancèrent sur les deux argousins.

Une lutte s'engagea entre Salviat et le garde-chiourme placé à l'avant ; lutte sanglante, impie, et qui empruntait aux circonstances dans lesquelles elle se développa un caractère de férocité inouï.

Les éclairs continuaient de déchirer la nue, le tonnerre grondait sans intermittence, les lames se soulevaient furieuses et échevelées, et au-dessus de ce désordre et de ce tumulte, on entendait les imprécations des deux hommes engagés dans un combat dont l'issue fatale était la mort !…

Quant à Blondel, au moment où sa main s'était avancée pour saisir l'autre garde-chiourme, il sentit ses deux jambes violemment étreintes par quatre bras qui le poussaient en même temps vers le bord, avec l'intention évidente de le jeter à la mer.

C'étaient Mac-Bell et Crampon, qui, réunissant leurs efforts sur lui, comme sur le plus redoutable adversaire, s'étaient entendus

pour le précipiter à la mer, sans se préoccuper de Salviat, dont ils étaient sûrs de venir facilement à bout, du moment où il resterait seul.

De deux coups de ses fers fortement appliqués sur les bras qui l'enlaçaient, Blondel les força à lâcher prise, et, sans perdre de temps, dans cette situation suprême, il se jeta immédiatement sur le gardien, lui arracha sa carabine dont il allait s'armer pour se défendre, et, par un mouvement plus rapide que la pensée, il l'abattit rudement à ses pieds.

Une fois ce but atteint, il allait se retourner vers ses deux autres adversaires, quand tout à coup, à la lueur d'un éclair, il vit briller, à deux pouces de son front, la carabine du second argousin.

C'était l'Écossais, qui venait de s'en emparer, et qui le couchait en joue !

Le coup partit !…

Mais les mouvements de la barque, l'obscurité profonde qui les enveloppait, avait fait dévier l'arme, et la balle alla trouer la lame frémissante.

Blondel proféra un juron énergique, et voulut saisir Mac-Bell à la gorge… mais il avait affaire à forte partie… Le garde-chiourme s'était relevé, Crampon était revenu à la charge ; Blondel comprit qu'il allait être infailliblement tué, – il préféra se rendre, – témoignant ainsi d'un repentir dont on pouvait ultérieurement lui tenir compte !…

D'ailleurs, un cri venait de se faire entendre à deux pas d'eux… et Salviat s'était affaissé sur le bord de la barque, qu'il avait manqué de faire chavirer.

Blondel courut vivement à lui…

– Eh bien ! lui dit-il, à voix rapide, que se passe-t-il ?

Salviat ne répondit pas… Il était immobile, l'œil fixe, la poitrine émue, les membres frissonnants…

– Et l'autre ? insista Blondel, presque effrayé.

Le forçat montra le couteau sanglant qu'il tenait à la main.

– Tu l'as tué !…

– Il m'ajustait, répondit Salviat, d'une voix mal assurée, ç'a été plus fort que moi, je l'ai frappé de mon couteau, et alors, il s'est penché en arrière, et… il est tombé à l'eau…

– Mais tu es perdu !

– Je le sais !

Salviat semblait frappé de stupeur.

– C'est sa faute, murmurait-il, comme se parlant à lui-même, je ne voulais pas ; j'avais comme un pressentiment… je ne sais ce qui s'est passé… j'ai eu du sang sur les yeux, et le couteau est entré tout seul… Je devais finir comme ça, vois-tu… et je ne crois pas que j'en réchappe !…

Cependant, l'orage s'était calmé, le ciel s'était éclairci peu à peu, et la lune, glissant de temps à autre à travers les nuages, permettait de voir à une certaine distance.

On s'aperçut alors que la barque, abandonnée longtemps à sa propre impulsion, s'était rapprochée de Toulon, dont on n'était éloigné que d'un quart de lieue à peine.

– Où faut-il aller ? demanda Mac-Bell.

– Retournons au port, dit l'argousin, je veux me débarrasser au plus vite de mes deux prisonniers.

Crampon et l'Écossais se mirent à ramer vers Toulon.

Blondel était couché au fond de la barque avec Salviat, et tous deux avaient été solidement garrottés…

Blondel se retourna, à un moment, vers l'Écossais :

– Quant à toi, lui dit-il à voix haute et ferme, tu n'es pas assez naïf pour te croire sauvé, parce qu'on va me mettre à la double chaîne. Écoute donc bien ce que je vais te dire, et n'oublie pas que c'est aussi sérieux que si tu entendais un président de cour d'assises ; – Mac-Bell ! je te condamne à la peine de mort ; l'exécution aura lieu avant huit jours, c'est-à-dire trois jours après mon évasion, et tu n'as ni grâce ni pourvoi à attendre de ma part !…

Mac-Bell se mit à rire, mais il avait pâli.

On venait de toucher au quai et le jour commençait à blanchir à l'horizon !

XXVII

ÉXECUTION D'UN FORÇAT

Le soleil s'était levé radieux…

Le ciel était pur, une brise fraîche passait dans l'air… tout promettait une journée splendide.

Ce jour-là, une singulière rumeur et un mouvement plus singulier se mirent à circuler dans Toulon !

Des oisifs en grand nombre, venus de tous les points de la ville, accourus même de la campagne, se dirigeaient, l'air préoccupé, vers le port, et allaient s'arrêter à la porte du bagne, dont la grille était fermée…

À toutes les casernes, les soldats étaient consignés ; autour du port, les postes étaient doublés, des mesures inaccoutumées de précautions avaient été prises de tous côtés.

Que se passait-il ?

Dans la cour du bagne, – on pouvait le voir à travers la grille, – s'élevait un hideux instrument de supplice !

La guillotine…

L'horrible machine avait été dressée pendant la nuit… et dès le matin, en passant devant la sombre demeure, chaque curieux avait pu la distinguer.

Le bruit s'en était bien vite répandu dans la ville, et, comme les spectateurs ne manquent jamais pour ces sortes de spectacles, le flot avait monté peu à peu, et était venu s'amasser autour des murs du bagne.

Il y avait là un public emprunté à toutes les classes de la société.

Des hommes, des enfants, des vieillards, des femmes surtout !

Pourquoi toujours des femmes pour ces émotions violentes ?…

Dans la cour du bagne, un homme va et vient d'un air affairé

autour de la machine, parlant à ses aides avec un air d'autorité, et un simple coup d'œil nous permettra de le reconnaître.

Cet homme, c'est Lebuteux !

Il a repris son ancien métier, et à voir l'activité qu'il déploie, on comprend qu'il se retrouve là dans son élément favori !

Déjà, cependant, un bataillon d'infanterie de marine est arrivé, et vient d'occuper un des côtés de la cour ; deux pièces de canon ont été placées au fond, manœuvrées par une compagnie d'artilleurs, et, ces précautions une fois prises, la grille a été ouverte, et le public a pu pénétrer et prendre place derrière les soldats, à une certaine distance de la guillotine.

Or, parmi ces curieux oisifs, bavards et indifférents, une femme se trouvait, qui, sans tenir compte des conversations engagées à ses côtés, s'est précipitée dans la cour, et est allée se placer seule, droite et immobile, à l'intersection de deux compagnies, c'est-à-dire, à un endroit d'où elle pouvait voir sans obstacle la machine se dresser à quelques pas d'elle !

Chacun prit place selon son goût ou sa taille, ou le hasard de ces sortes de spectacles, et la femme occupait sa position depuis dix minutes environ, quand un sous-officier d'infanterie s'approcha d'elle et lui toucha légèrement l'épaule.

Elle se retourna d'un air farouche vers l'importun, et lui lança un regard d'une sauvage expression.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

– Vous ne pouvez rester là, objecta le soldat.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que c'est défendu.

– Allons donc !

– D'ailleurs, voyez les autres…

– Eh ! que m'importent les autres ! s'écria la femme avec impétuosité, savent-ils seulement ce qui va se passer ici !… Connaissent-ils celui que l'on va raccourcir !…

Et elle serra les poings avec colère :

– Oh ! les misérables ! les misérables !… continua-t-elle, je n'avais que celui-là…, voyez-vous… Eh bien ! je veux le voir… Qui donc pourrait m'en empêcher ? Je veux qu'il me voie aussi… après ça, je mourrai… Qu'est-ce que cela me fait ?… ça ne sera

pas long… Mais, au moins, je l'aurai vu… Qui sait ? nous aurons peut-être échangé un dernier signe d'adieu !…

Le soldat écoutait… il avait comme un vague soupçon de la réalité… mais il ne pouvait croire à ses soupçons.

– Vous connaissez donc celui qu'on va guillotiner ? dit-il d'une voix émue.

– C'est mon fils !… répondit Mathurine Salviat.

Et elle s'accroupit sur le sol, les cheveux épars, la tête dans les mains, l'œil morne et fixe comme celui de la folie.

Elle ne pleurait pas ; ses regards étaient secs ; seulement, un sifflement d'oppression s'échappait de temps à autre de sa poitrine décharnée !

C'était une douleur poignante, mais muette ; elle ne prononçait pas une parole, elle ne faisait pas un mouvement…, c'était une immobilité étrange et sinistre… mais on sentait que, sous cette apparence de tranquillité, il y avait des éclats terribles qui couvaient.

Ce cœur, qui sommeillait, devait faire explosion à la moindre secousse.

Ainsi que Mathurine venait de le dire, c'est pour Eugène Salviat, son fils, que se faisaient tous ces lugubres apprêts.

Le crime du malheureux forçat appelait un châtiment immédiat, et les procédures n'étaient pas longues en de semblables matières ; les tribunaux spéciaux maritimes ne souffraient ni appel ni révision ; le jour qui suivait l'arrêt, l'exécution avait lieu.

Depuis l'assassinat qu'il avait commis, Salviat avait été fort abattu ; une sorte de découragement moral s'était emparé de lui, et l'on dit qu'arrivé au bout de cette route qu'il avait suivie, il sondait pour la première fois, d'un regard effaré, l'abîme qui s'ouvrait devant lui !

Il eut peur.

Bien peu de criminels peuvent regarder la guillotine sans pâlir ; et Salviat avait éprouvé un singulier frémissement, à l'idée que le jour suivant serait son dernier jour.

Il passa quelques heures dans une prostration complète… sans force, sans voix, la gorge serrée, les yeux brûlés de larmes qui ne pouvaient pas couler.

Salviat n'avait jamais pleuré ; des larmes l'eussent soulagé, cependant ; le repentir l'eût réconcilié avec Dieu, peut-être !… Mais c'est l'orgueil qui perdit Satan, et le forçat avait son amour-propre. Le cœur s'endurcit vite, au contact de toutes ces natures criminelles, et il eût considéré toute faiblesse comme une honte !

Quand vint le soir, et qu'il se trouva seul dans le sombre cachot où il était enfermé ; quand les heures tombèrent lentes et implacables dans leur sinistre régularité, au milieu d'une nuit sans étoiles, alors, une épouvante qui lui était inconnue s'empara de tout son être, et une sueur glacée inonda son front.

Il n'avait qu'un ami au bagne, et il demanda à le voir.

C'était Blondel.

Blondel était un misérable, lui aussi, mais la fatalité, bien plus que le crime, avait pesé sur sa vie ; et, à quelque dégradation qu'il fût descendu, on peut dire que ce n'était pas un homme ordinaire.

Il avait pu, à force d'énergie, s'élever au-dessus de cette fange du bagne, et il n'avait pas été complètement souillé.

La condamnation de Salviat l'avait fortement impressionné. C'était une nature mauvaise, sans contredit ; mais l'exemple et l'éducation entraient pour beaucoup dans le malheur de sa vie, et Blondel avait compris qu'au milieu du désordre de cette existence, en dépit des violences de ce caractère indompté, il y avait une qualité qui rachetait bien des défauts et bien des vices.

Salviat était susceptible d'attachement, et l'amitié qu'il avait vouée à Blondel était sincère.

Quand le fils de Mathurine aperçut ce dernier, il tendit vers lui ses deux mains chargées de chaînes :

– Tu m'as fait appeler, dit Blondel en serrant ses mains, et je m'y attendais.

– C'est pour demain ! dit Salviat.

– Je le sais.

– On te l'a dit ?

– Mieux encore… j'ai vu.

– Quoi donc ?

– Tout à l'heure, en traversant la cour, j'ai aperçu Lebuteux qui travaillait…

Salviat frissonna, et ses mains tremblèrent dans celles de son

ami.

– Est-ce que tu as peur ? dit Blondel étonné.

Salviat eut un mouvement de rage.

– Non ! non ! dit-il, en faisant un effort sur lui-même, je n'ai pas peur, et les autres le verront demain matin… mais, depuis une heure j'ai pensé à bien des choses.

– À quoi donc ?

– À Saint-Georges.

– Eh bien ?

– Eh bien ! dit Salviat, il y a là-bas… quelqu'un… pour qui ma mort sera un coup terrible.

– Mathurine, n'est-ce pas ?

– Ma mère… oui… c'est cela.

Blondel se pencha vers le condamné et baissa la voix.

– Salviat, lui dit-il, il y avait une nouvelle que je voulais t'apprendre, et ton désir vient à propos pour me la rappeler.

– Qu'est-ce donc ? fit le forçat.

– Mathurine est à Toulon.

– Tu l'as vue ?

– Non, mais Lapostole l'a rencontrée, il me l'a fait savoir.

– Et je la verrai !… insista Salviat.

– Demain.

– Où cela ?

Blondel haussa les épaules.

– Allons ! lui dit-il, sois ferme, marche d'un pas sûr… tout est fini pour toi… et il ne faut te bercer d'aucun espoir… Demain, en te rendant du bagne à l'échafaud, regarde bien parmi les curieux placés sur ton chemin, et tu es sûr d'y rencontrer Mathurine Salviat !

C'est toujours un affreux spectacle que celui d'une exécution dans les conditions ordinaires réglées par le code criminel, mais une exécution au bagne, et surtout au bagne de Toulon, dépasse tout ce que l'imagination peut enfanter de plus lugubre.

L'heure est venue !

Des masses compactes de curieux se sont échelonnées de tous côtés, il y en a partout, derrière les grilles, à côté des soldats, sur l'arête vive du mur qui entoure la cour, aux fenêtres voisines, sur les toits des maisons environnantes, partout où il y a un trou ou passer le regard, partout où il y a une saillie où passer le pied.

La curiosité est implacable !… il n'y a pas d'horrible spectacle pour elle… elle se repaît du sang, comme elle se complaît aux tortures.

Les soldats sont là, nous l'avons dit… les canons sont braqués… la guillotine dresse au fond sa hideuse silhouette… et autour de la rouge machine, agenouillés et tête nue, sont groupés les forçats, traçant une double haie de visages sombres et presque menaçants…

Un mot, un geste, un mouvement de leur part… et la poudre parlerait, et la mitraille gronderait !

« D'une main, ils relèvent les maillons de leur chaîne, rosaire infernal qui pend à la ceinture de cette légion de réprouvés, et de l'autre ils tiennent bas leurs bonnets de laine, divers dans leurs nuances, comme le vice dans ses variétés. »

Bientôt un frémissement circule dans toute cette foule avide, aux impressions multiples, qui paraît comprendre, dans son attitude haletante, la solennité d'un pareil moment !

C'est le patient qui arrive…

Le malheureux !…

Il entrait à peine dans la vie… il était plein de force, de santé ; il avait l'intelligence vive, ouverte, ardente… il eût pu être bon peut-être…

Et il va mourir… et dans cinq minutes, son corps hideusement mutilé prendra le chemin de l'amphithéâtre, où la science l'attend pour ses expériences ?

Oh ! mourir !… à cet âge… quand le cœur bat avec ardeur, dans une poitrine jeune ; quand un sang vigoureux bouillonne dans les veines, quand la sève coule énergique dans les membres sains et forts…

Mourir quand le ciel est pur, que le soleil resplendit, qu'un souffle de printemps passe dans l'air parfumé !…

Salviat marchait lentement, mais d'un pas ferme… Derrière lui, s'avançait une bière, escortée par la confrérie des pénitents à

cagoule grise.

C'était grave et solennel !

Le patient sentait braqués sur lui les regards de tous ses compagnons, et cette pensée lui eût donné du courage, s'il en eût manqué.

Il n'avait pas fait vingt pas qu'il rencontra Blondel… il sourit et salua !… Il raillait !… il voulait emporter sur son visage et jusque dans la mort l'expression de cet orgueil qui l'avait perdu !…

Mais un incident inattendu, et pour ainsi dire oublié, l'attendait quelques pas plus loin…

En passant devant le front des soldats, il fit tout à coup un mouvement, et s'arrêta…

À deux pas de lui, agenouillée sur le pavé, il y avait une femme folle de douleur !…

Il pâlit !… et le prêtre qui l'accompagnait, croyant à une défaillance, s'avançait déjà pour le soutenir.

Mais il l'écarta doucement, et lui montra du geste la pauvre femme qui roulait dans ses mains sa tête échevelée…

– C'est ma mère !… dit-il d'une voix brisée.

– Mon enfant !… répondit le prêtre, Dieu la voit, et il entendra ses prières…

– Elle n'aimait que moi au monde.

– J'irai la voir, et lui parler de vous !…

Salviat eut un sanglot mal étouffé… il comprima sa poitrine de ses deux bras, et mordit ses poings, pour ne pas éclater !…

Que n'eût-il pas donné à ce moment pour racheter son terrible passé, et acquérir le droit d'embrasser la malheureuse mère qui le pleurait ?

C'est horrible !…

Il était trop tard !… Il ne pouvait plus que pleurer ce passé coupable… et encore les larmes lui étaient défendues en un pareil moment !…

Il fit un effort d'une énergie surhumaine, et, surmontant cette émotion passagère :

– Marchons ! marchons ! dit-il d'une voix ferme.

Et, pressant le pas, il se précipita vers l'échafaud, sans oser

regarder en arrière.

Comme il arrivait sur la plate-forme, un cri s'échappa de la foule… C'était Mathurine Salviat qui roulait inanimée sur le pavé…

Quelques secondes après, la justice était satisfaite !

Alors les carabines se redressèrent, les pénitents se perdirent dans la foule, et les forçats rentrèrent dans leurs salles silencieuses et mornes !

Mais le drame de cette terrible journée devait avoir un épilogue, et, si le lecteur veut bien nous suivre, nous le mènerons à une faible distance du bagne, dans l'amphithéâtre de l'hôpital, où les jeunes étudiants en chirurgie et leurs savants professeurs attendent avec impatience le cadavre qu'on doit leur apporter, pour être soumis à leurs expériences !…

La bière était arrivée ; le cadavre mutilé avait été exposé sur une table d'anatomie, et quelques étudiants faisaient cercle à l'entour, tandis qu'à deux pas un autre groupe examinait la tête du supplicié, que l'on avait placée dans un large bassin de son.

La mort avait été instantanée… la tête était calme, et sans contractions… on eût dit que la vie y habitait encore, tant les muscles en semblaient reposés !

Chacun faisait silence et attendait.

Tout à coup un grand bruit se fit entendre à la porte de l'amphithéâtre ; un tumulte s'éleva, et, avant qu'on eût eu le temps d'aller s'assurer de ce qui se passait, une femme faisait irruption dans la salle.

C'était Mathurine !

Elle n'avait eu qu'un moment de prostration et d'abandon… mais quand elle était revenue à elle, et qu'elle n'avait plus vu personne à ses côtés, quand elle comprit que tout était fini, et qu'elle n'avait plus de fils en ce monde, alors elle poussa un cri terrible, et se releva effarée et menaçante.

Ses cheveux étaient épars, ses vêtements en désordre et souillés de poussière, une sombre expression se peignait sur tous ses traits. Elle courut à l'échafaud !

Mais la victime n'y était déjà plus ; – elle rugit, et s'arracha les cheveux avec désespoir…

– Mon fils ! mon fils ! s'écria-t-elle, d'une voix étranglée.

Un ricanement se fit entendre derrière elle… et elle se retourna violemment.

À quelques pas, il y avait un petit vieillard sec, au visage anguleux, qui la regardait en souriant avec amertume.

C'était le vieux Caron !…

– Tu demandes ton fils ? lui dit-il d'une voix incisive.

– Où est-il ? où est-il, cria Mathurine.

– À l'amphithéâtre !…

– Pourquoi l'a-t-on conduit là ?…

– Veux-tu le voir ?

– Oh ! oui… le voir… encore une fois…

– Suis-moi… alors…

Le vieux Caron avait pris le devant, et Mathurine l'avait suivi…

Dès qu'elle fût entrée dans la salle, où elle devint en un instant l'objet de l'attention générale, elle marcha droit au cadavre qui reposait sur la table d'anatomie.

Mais elle s'en détourna presque aussitôt avec horreur, et recula jusqu'à la seconde table…

Une fois là… elle s'arrêta comme glacée d'épouvante…

Elle venait d'apercevoir la tête de son fils, immobile… pâle… sanglante…

– Lui !… lui ! balbutia-t-elle éperdue, et en pressant son front de ses deux mains frémissantes.

Et la voix hésita dans sa gorge ; une pâleur mortelle se répandit, sur son visage ; pour la première fois, depuis le matin, deux larmes coulèrent lentement le long de ses joues hâves et creuses !

– Ô Eugène ! Eugène ! dit-elle avec effort, en se laissant tomber à genoux, les bras pendants, le front courbé…

Alors il se passa une chose étrange et que la science pourrait seule expliquer…

À cet appel suprême, à cette voix d'une mère éperdue de douleur, une contraction nerveuse agita un moment les muscles de cette tête sans corps… et les yeux du mort s'ouvrirent et se tournèrent vers la malheureuse.

C’était quelque chose d’inouï, d’impossible, de surnaturel peut-être ! Mathurine eut peur… son amour s’épouvanta d’un tel phénomène… et brisée, en proie à un épouvantement sans nom, elle roula inanimée sur le parquet, où l’on s’empressa de lui prodiguer tous les secours que réclamait son état !

XXVIII

LE CIMETIÈRE

Vers le soir de ce même jour, le temps changea tout à coup ; le ciel se couvrit de nuages, et une sombre tristesse se répandit dans l'air.

Ce ciel sombre et glacial convenait parfaitement à la scène qui se passait à cette heure au cimetière de Toulon.

Dans un coin de ce cimetière, trois personnes se trouvaient réunies à quelques pas d'une fosse nouvelle dont la terre fraîche annonçait qu'un nouveau corps venait d'y être déposé.

La première de ces trois personnes était un prêtre, vieux déjà, le front couronné de cheveux blancs ; il se tenait debout, dans la pose de la tristesse et de la méditation.

La seconde était une jeune fille ; elle était agenouillée et pleurait.

Quant à la troisième, c'était une femme d'une cinquantaine d'années environ, qui, assise sur la terre, les lèvres serrées l'une contre l'autre, les traits violemment contractés, paraissait en proie à un désespoir muet, dans lequel on devinait plus de haine encore que de tristesse, plus de désir de vengeance que de douleur, quoique cette douleur fût réelle et immense.

Il y avait déjà près d'une heure qu'ils étaient là tous les trois, et, jusqu'alors, ils n'avaient pas échangé une parole.

La jeune fille seule tournait, de temps à autre, son regard vers la femme et vers le prêtre, pour le reporter presque aussitôt vers la fosse.

– Mère ! dit-elle enfin, d'une voix attendrie et hésitante, ne voulez-vous pas vous agenouiller aussi, et prier comme moi ?…

La vieille eut un regard farouche :

– Prier qui ?… prier quoi ? répondit-elle brusquement ; est-ce qu'il n'est pas mort, lui ? est-ce que tes prières me le rendront ?

Non… non… tout est fini maintenant… bien fini !… Ils l’ont assassiné, eux aussi… et moi… moi, je ne veux que les maudire !

La vieille se tut… le prêtre venait de se rapprocher d’elle… elle lui jeta un regard d’hyène.

– Mathurine… dit le prêtre d’un accent profond.

La mère de Salviat frissonna.

– Vous savez mon nom, lui dit-elle étonnée, qui vous l’a donc appris ?

– Votre fils.

– Eugène !

– C’est moi qui l’ai accompagné à l’échafaud.

– Vous ?

– Et le dernier nom qu’il a prononcé a été votre nom.

Mathurine porta ses deux mains à son cœur :

– Ô le pauvre et cher enfant ! fit-elle avec un sanglot.

– Il a été malheureux sans doute, reprit le prêtre, après quelques secondes de silence, mais il a été bien coupable aussi… et pour les fautes, pour les crimes qu’il a commis, Dieu le juge à cette heure !

– Dieu !… répéta Mathurine sur un ton singulier.

Et elle eut en même temps un sourire presque sauvage.

– Doutes-tu de sa puissance !… insista le prêtre d’une voix plus forte.

– Sa puissance ! repartit la mère avec une ironie mordante ; eh ! pourrait-il seulement me rendre mon fils ?

– Il le peut !

– Que dis-tu ?

– Je dis, Mathurine, qu’il dépend de toi de le revoir un jour.

– Ah ! tu me trompes.

– Essaye.

– Que faut-il faire ?

– Prier !

La pauvre mère passa ses deux mains sur son front… Le prêtre parlait avec une telle assurance, que toutes ses idées en étaient

ébranlées, et qu'il avait produit sur son esprit une impression profonde.

– Oh ! si je pouvais croire cela !… balbutia-t-elle éperdue.

Et elle attacha sur le prêtre un regard où tremblait un reste de défiance, mais où commençait à percer déjà un rayon d'espoir.

– Si je pouvais croire cela !… répéta-t-elle à voix basse, et comme si elle se fût parlé à elle-même.

Mais la violence de son désespoir était trop récente, pour qu'elle pût se calmer encore, et quand son regard vint à s'arrêter sur la terre fraîchement remuée, et sur la bière à peine recouverte, elle reprit sa tête dans ses bras, et un sanglot s'échappa de sa poitrine :

– Non ! non ! s'écria-t-elle, c'est impossible… il est là… il est mort !… et jamais, jamais !

Elle se tut… Son cœur était plein d'irrésolution, de colère, de haine et d'amour ! Elle ne croyait pas, et elle eût voulu croire… À son insu, cet espoir que la voix du prêtre lui avait communiqué germait en elle, en dépit de ses doutes… et sa pensée, pleine de ténèbres, se tournait obstinément vers cette échappée lumineuse que la religion venait de lui découvrir.

– Si cela était, pourtant ! ajouta-t-elle hésitante et troublée.

Son esprit était abandonné à mille impressions diverses ; les grandes douleurs sont superstitieuses. Elle attacha son regard troublé sur le prêtre.

– Cela est ! répondit celui-ci avec autorité.

– Si je pouvais croire !

– Faites un effort.

– Mais je ne puis.

– Dieu vous aidera.

– Ah ! il ne me connaît pas.

– Dieu connaît tous ceux qui souffrent et qui pleurent, et il les aime, en dépit de leurs fautes et de leurs crimes !

Mathurine fit un mouvement ; cette réponse, simple et grande, l'avait frappée et émue ; elle baissa la tête et réfléchit.

– Ainsi, dit-elle, un moment après, vous m'assurez que je le reverrais…

– Dans un monde meilleur.

– Où irait son âme ?

– Où elle est déjà, dit le prêtre, en levant un doigt vers le ciel.

L'esprit des ténèbres luttait en Mathurine contre l'esprit de la foi !

– Cependant, objecta-t-elle, j'ai entendu dire, étant enfant qu'il y avait dans cet autre monde un lieu où les âmes des coupables étaient éternellement torturées, où les malheureux poussés au crime retrouvaient une misère cent fois pire que celle qu'ils avaient endurée ici-bas. C'est là, n'est-ce pas, que son âme est allée tout à l'heure ?

– C'est là, du moins, qu'elle serait exposée à tomber, si des prières ferventes ne s'élèvent vers Dieu pour obtenir son pardon et son salut.

Mathurine garda un instant le silence, comme étourdie par la force et l'étrangeté des réflexions que lui suggéraient les paroles du prêtre.

– Oui, reprit-elle bientôt, en remuant la tête, oui… je comprends… un supplice éternel l'attend… Mais si des prières s'élevaient…

– Dieu peu tout, répondit le prêtre, sa bonté égale sa puissance, et il n'est pas de criminel qui ne puisse être sauvé par des prières sorties d'un cœur pur et animé par la foi.

– Bien ! bien ! dit Mathurine, en laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

– Et vous prierez ? insista le prêtre.

– Oui, oui, je prierai, mais laissez-moi, monsieur ; tout cela est nouveau et étrange pour moi, et il me semble que j'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans mes idées.

Le prêtre s'éloigna ; convaincu qu'il venait de faire pénétrer un rayon de foi dans cette âme de bronze, il comprit aussi qu'il fallait l'abandonner dès ce moment à ses propres inspirations, afin de donner aux idées qu'il venait de lui communiquer le temps de prendre racine et de germer ?

Cependant, dès qu'elle se vit seule, Mathurine se prit à récapituler ce qu'on venait de lui dire.

– Prier ! murmura-t-elle à voix basse, il a dit qu'avec des prières je pouvais le sauver, l'arracher à un éternel supplice et me

trouver un jour réunie à lui !… Pourquoi non ? pourquoi cet homme me tromperait-il ? et puis, ne jamais le revoir, est-ce possible, cela ? Non, le prêtre a dit vrai, il y a un autre monde, je le sens maintenant… oui… mais, prier ! prier !…

Elle se tut encore une fois, pour s'écrier bientôt avec désespoir :

– Mais je ne sais pas, je ne sais pas prier ! on ne m'a jamais appris cela à moi !… je ne suis jamais entrée dans une église… je n'ai jamais pensé à toutes ces choses redoutables !…

En parlant ainsi, elle tordait ses bras avec violence, roulait des yeux hagards, se frappait le front, et murmurait des paroles inintelligibles, des phrases incohérentes.

La malheureuse cherchait dans son cœur une prière qui pût toucher le juge devant lequel son fils comparaissait en ce moment ! et malgré ses efforts, malgré son désir ardent… elle ne parvenait pas à trouver une parole sensée !…

Tout à coup ses regards tombèrent sur la jeune fille, agenouillée à quelques pas, au bord de la fosse, et, à sa vue, elle laissa échapper un mouvement de joie…

– Michelette ! s'écria-t-elle.

Et elle se leva et courut s'asseoir près de la jeune fille :

– Michelette ! ajouta-t-elle, avec effusion, mon enfant ! ma chère fille !

Michelette tourna la tête vers sa mère, et la regarda avec un étonnement naïf.

Mathurine remarqua ce mouvement, et eut un sourire navrant :

– Oui, je comprends, dit-elle ; cela t'étonne, n'est-ce pas ? de m'entendre parler ainsi ; car je t'ai toujours maltraitée, toi… il me semblait alors que je n'avais qu'un enfant… mais il ne faut pas m'en vouloir, vois-tu ; je reconnais mes torts, et désormais je veux passer ma vie à les réparer.

La surprise de Michelette croissait à chaque parole.

– Écoute ! poursuivit Mathurine, ton frère a été bien malheureux ; traqué, emprisonné, mis aux fers, et, après une longue suite de tortures, ils viennent de le guillotiner ; ç'a été une existence misérable que la sienne ; ç'a été un douloureux enseignement que sa mort… mais, tu le sais, toi, il est une autre vie qui ne finit jamais, et qui vient de commencer pour lui ; eh bien ! cette vie peut être heureuse ou effroyable, et cela dépend

des prières qui seront adressées à Dieu.

Michelette considéra sa mère avec stupeur, se demandant si c'était bien de sa bouche que pouvaient sortir de telles paroles.

– Il faut donc prier pour lui, continua Mathurine ; mais le prêtre me l'a dit, pour être agréable à Dieu, la prière doit partir d'un cœur pur ; moi, je ne peux pas !… mon âme est souillée par trop de pensées mauvaises, par des crimes et des pensées de vengeance, tandis que toi… Michelette… tu as toujours été bonne, aimante, dévouée… oh ! je me rappelle à présent… et si tu le voulais…

– Quoi donc ?…

– Tu me le rendrais.

– Lui !

Michelette se sentit frémir, et, pendant quelques secondes, elle resta muette et oppressée…

Sa mère ne la quittait pas du regard, et en remarquant son embarras, en voyant son silence, une atroce pensée lui vint !…

Son front se rembrunit tout à coup, et comme toute sa vie avait été abandonnée à la haine des siens, elle n'hésita pas à attribuer à ces sentiments le silence que gardait sa fille.

– Ah ! tu ne veux pas ! dit-elle, d'un accent sauvage, et en s'emparant des deux mains de sa fille, avec un regard farouche ; tu saisis aujourd'hui l'occasion de te venger du mal que nous t'avons fait l'un et l'autre, et qui sait !… peut-être même, priais-tu Dieu de réserver à ton frère ses plus cruelles tortures, dans la nouvelle vie où il vient d'entrer !…

Tandis qu'elle parlait ainsi, un éclair brilla dans ses yeux et ses traits reprirent toute leur férocité :

– Si cela était !… s'écria-t-elle d'une voix sombre.

Et son poing se leva encore une fois, comme jadis, sur la tête de Michelette, mais un triste sourire effleura les lèvres de celle-ci, qui se contenta de remuer le front.

– Ah ! vous me jugez bien mal, répondit-elle simplement.

– Que signifie donc ton silence ? insista Mathurine.

– Je réfléchissais à une chose, ma mère.

– À quoi donc ?

– Vous me demandez de prier pour mon frère ?

– Sans doute.

– Ne voyez-vous pas que je suis agenouillée sur sa tombe.

– Tu priais donc pour lui ?

– Vous me le demandez !

– Tu priais pour lui et je doutais de toi !… s'écria Mathurine, ah ! pardonne-moi, mon enfant… pardonne-moi, car tu es une brave et excellente fille !

Et pour la première fois, depuis qu'elle avait cessé d'être enfant, elle la pressa dans ses bras et l'embrassa avec effusion.

Vivement émue de ces caresses, Michelette demeura quelques secondes comme étourdie, et sans pouvoir reprendre la parole.

– Mère !… enfin, voilà à quoi je songeais tout à l'heure : c'est que, pour un fils, il n'est pas de prière plus agréable à Dieu que celle d'une mère.

– Mais je ne sais pas.

– Je vous apprendrai.

– Ah ! oui, oui, je le veux, fit Mathurine avec exaltation.

– Eh bien ! dit Michelette en prenant la main de sa mère avec une tendre autorité, agenouillez-vous comme moi, sur la terre de cette fosse… et répétez pieusement ce que je vais dire !…

Mathurine n'avait plus de volonté… le profond amour maternel dont elle était animée l'avait rendue soumise et simple comme une enfant, et elle alla docilement s'agenouiller en face d'elle.

Quand Michelette fit le signe de la voix, elle imita son mouvement avec une maladresse qui témoignait d'une bonne volonté résolue, et quand elle voulut joindre les mains, comme faisait sa fille, celle-ci, se penchant vers elle, prit ses mains entre les siennes, ainsi que les mères font à leurs enfants, et dès qu'elle les tint ainsi réunies.

– Maintenant, ajouta-t-elle, répétez les paroles que je vais vous dire :

– Va ! va ! je t'écoute, dit Mathurine avec ferveur.

Alors, Michelette commença :

– Mon Dieu ! dit-elle, d'une voix suppliante et douce, ô vous,

dont l'inépuisable bonté pardonne à ceux qui vous ont le plus offensé !…

– Qui vous ont le plus offensé !… répéta la mère.

– Écoutez la prière que je vous adresse du plus profond de mon cœur, et ne repoussez pas une malheureuse mère dont les mains s'élèvent vers vous.

– D'une malheureuse mère, dont les mains s'élèvent vers vous… murmura Mathurine…

– Mon Dieu ! c'est mon frère…

– C'est mon enfant…

– Il a été bien coupable et bien malheureux.

– Et bien malheureux…

– Mais si vous le voulez, ô mon Dieu ? vous lui pardonnerez ses fautes et ses crimes, vous auriez pitié des pauvres âmes qui pleurent sur sa tombe, et vous permettrez que nous soyons un jour réunis tous trois, dans la vie immortelle.

– Réunis… tous les trois… dans la vie immortelle…

Michelette avait cessé, mais Mathurine restait encore là, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel !… elle ne priait plus, cependant, mais toute son âme s'élevait avec ardeur vers ces célestes régions où elle espérait rencontrer Dieu.

Deux larmes coulaient éloquemment le long de ses joues.

– Ah ! vous pleurez, mère ! s'écria Michelette avec attendrissement.

– Crois-tu qu'il nous ait entendues, répondit Mathurine.

– N'en doutez pas, dit la jeune fille.

– Et il nous exaucera, n'est-ce pas ?…

Michelette se tut… depuis une seconde, et en voyant sa mère revenir, d'une façon si inattendue, à des sentiments chrétiens, une idée avait traversé son cerveau.

Elle avait pensé à Joseph !

Joseph était innocent !… elle le savait, elle ; mais Mathurine le savait aussi, et seule elle pouvait donner la preuve de l'erreur commise, en faisant connaître quelle part son fils avait prise dans cette sinistre affaire.

En ce moment, Michelette oublia ce qui s'était passé, et son

cœur s'ouvrit tout entier à un espoir nouveau.

Toutefois, elle n'ignorait pas les obstacles qui allaient surgir, les répugnances qu'elle allait rencontrer… Joseph était un Marchal ; et entre les Salviat et les Marchal, il y avait une barrière de sang, qu'il ne devait pas être facile de faire franchir à Mathurine !

Cependant cette dernière ne quittait pas des yeux sa fille, dont le silence l'inquiétait… Malgré elle, elle craignait toujours que Michelette ne mît pas à la seconder toute la bonne volonté qu'elle désirait, et que le souvenir du passé ne l'entraînât vers d'autres sentiments !

– Mon enfant ! lui dit-elle, d'une voix douce et presque soumise, pourquoi ne me parles-tu pas ?… aurais-tu quelque regret de ce que tu viens de faire ?

– Moi ! fit Michelette, non, mais je réfléchis.

– À quoi donc ?

– Je pense, mère, que les paroles ne suffisent pas toujours.

– Comment cela ?… que faut-il donc de plus que les prières ?

– Ce qu'il faut, surtout, et avant toute chose, pour assurer le sort de ceux qui ne sont plus, c'est réparer le mal qu'ils ont fait, les injustices dont ils sont la cause.

– Eugène a fait le mal, c'est vrai, repartit Mathurine, mais ce mal, que je déplore aujourd'hui, il m'est impossible de le réparer.

– Vous vous trompez, ma mère ; il est un de ses crimes, le plus grave de tous peut-être, dont la réparation est possible et dépend de vous seule.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux parler du meurtre commis par Eugène sur M. Michaud, et dont un autre porte la peine à cette heure.

Mathurine baissa les yeux pour éviter le regard de sa fille.

– Je ne comprends pas, répondit-elle à voix basse.

– Il faut me comprendre, cependant.

– Tu veux parler de Joseph !

– Il est innocent.

– Qu'importe ?

– Mais vous pouvez le sauver ?

L’œil de Mathurine lança un éclair sauvage où la haine le disputait à la férocité.

– C’est possible ! répliqua-t-elle avec feu, mais Joseph est un Marchal… nos familles sont ennemies de père en fils, et je ne veux rien faire pour lui.

– Ah ! vous le sauverez !

– Jamais ! jamais ! te dis-je, ne me parle pas de lui ; il souffre injustement, tant mieux ; il ne souffrira jamais autant que je le lui ai souhaité !

Michelette eut un moment d’impatience, et presque de colère.

– Ainsi, dit-elle vivement, vous ne voulez pas m’aider à le sauver ?

– Je mourrais plutôt.

– Eh bien, soit ! dit la jeune fille d’un ton ferme, agissez donc comme vous l’entendrez ; quant à moi, je sais ce qu’il me reste à faire.

Et, en parlant de la sorte, elle fit quelques pas, comme si elle se disposait à s’éloigner.

Mathurine eut un frisson.

– Où vas-tu ? lui demanda-t-elle, d’un air inquiet.

– Je pars ! répondit brusquement Michelette.

– Tu ne veux donc plus prier pour ton frère ?

– C’est inutile.

– Comment cela ?

– C’est inutile, vous dis-je, ni votre prière ni la mienne ne sauraient être exaucées, quand vous vous rendez coupable d’une mauvaise action, en refusant de proclamer l’innocence de Joseph, quand vous laissez subsister, par un sentiment de haine, la plus odieuse des injustices à laquelle un seul mot de vous peut mettre fin… Eugène nous regarde toutes deux de là-haut, ma mère, et il déplore notre aveuglement qui met un obstacle éternel à son salut !

– Mais ne t’en va pas, au moins ! insista Mathurine.

– C’est vous qui m’y forcez.

– Ne sois pas sans pitié pour ton frère.

– Vous l’êtes bien pour Joseph.

– Mais une Salviat ne peut pas pardonner à un Marchal !

– Adieu, alors !

– Michelette !

Mathurine poussa un cri… Sa fille avait déjà fait quelques pas ; elle s'arrêta.

– Que me voulez-vous ? dit-elle, en contenant son cœur, que l'espoir gonflait.

La Salviat avait pris une résolution héroïque ; elle s'empara de la main de sa fille, et l'entraînant vivement avec elle :

– Viens ! viens ! dit-elle, d'un accent fébrile ; et hâtons-nous… je veux que tu sois heureuse, toi aussi… Et il m'a fallu ce grand malheur pour me rendre à ce point lâche et dégénérée… Michelette Salviat, viens sauver Joseph Marchal !…

Pour toute réponse, Michelette sauta avec ivresse au col de sa mère, et les deux femmes s'éloignèrent et allèrent immédiatement vers la demeure du procureur du roi.

Comme elles se disposaient à y entrer, elles rencontrèrent un homme qui en sortait.

Michelette le reconnut tout de suite.

C'était M. Michaud.

Elle lui expliqua en peu de mots ce qu'elle venait faire.

– Bien ! c'est bien, mon enfant ! répondit M. Michaud ; j'avais moi-même un devoir sacré à remplir, et je viens de m'en acquitter. J'ai trouvé un homme juste et droit, qui a compris la position de Joseph, et s'y est intéressé… Mathurine arrivera à propos, puisqu'elle apporte la preuve de l'innocence de Marchal… Va donc, mon enfant, et dans quelques jours, je suivrai moi-même cette affaire, jusqu'à ce que je réussisse.

– Est-ce que vous allez quitter Toulon ? fit tout à coup Michelette.

– Oui, mon enfant.

– Pour longtemps ?

– Une semaine au plus.

– Et vous allez loin ?

– À Paris.

Michelette se prit à considérer M. Michaud avec une curiosité

inquiète.

– Mon Dieu ! dit-elle, il ne vous est rien arrivé de fâcheux ?

M. Michaud eut un triste sourire.

– Non, mon enfant, répondit-il avec bonté, non, rassure-toi… mais, de ce côté aussi, j'ai une mission à remplir… de ce côté aussi, il y a une grande injustice à réparer… et je poursuivrai mon œuvre sans hésiter… Au revoir donc, mon enfant !… Que Dieu bénisse tes efforts, et bientôt, je l'espère, je te retrouverai heureuse, et sans souci pour l'avenir.

Michelette baisa pieusement la main que lui tendait Michaud, et, quand il fut parti, elle monta tristement l'escalier qui conduisait chez le procureur du roi.

XXIX

LE PÈRE FICHET

Le petit père Fichet humait par petites gorgées un excellent moka, complément d'un déjeuner digne de M. de Lussy, c'est-à-dire que midi venait de sonner ou allait sonner, quand plusieurs coups furent frappés à sa porte.

– Faut-il ouvrir ? demanda Gertrude.

– Vois d'abord à quelle figure nous avons affaire, répondit le père Fichet.

Gertrude alla ouvrir le guichet que son maître avait fait prudemment pratiquer dans la porte, et elle aperçut la figure d'un homme de soixante ans environ, dont l'air de bonhomie et de rondeur, qui paraissait constituer le fond de sa nature, était assombri, en ce moment, par une expression de tristesse et d'abattement qui lui gagna tout de suite la sympathie de la servante, bien disposée déjà par une mise confortable et cossue.

Elle ouvrit donc avec la plus entière confiance.

– N'est-ce pas ici que demeure M. Fichet ? demanda le nouveau venu, d'un ton qui trahissait la crainte de ne pas trouver l'agent.

– C'est ici même, répondit Gertrude de son air le plus aimable, quoique l'arrivée de l'inconnu, en dérangeant son maître dans la dégustation du moka soigneusement préparé par ses mains, dût la priver d'un compliment dont elle était invariablement payée et auquel elle était toujours sensible.

– Puis-je lui parler ?

– Quel nom faut-il lui annoncer ?

– Oh un nom qui lui est tout à fait inconnu, répondit le nouveau venu ; dites-lui, cependant, que c'est M. Michaud.

Gertrude laissa M. Michaud dans la pièce d'entrée, et alla l'annoncer à son maître.

– Michaud ! dit celui-ci, en faisant un effort de mémoire,

comme si ce nom lui eût rappelé quelque souvenir.

Il ajouta :

– Comment est-il ? quel est son air, sa mise, sa tournure ?

Gertrude lui communiqua les observations qu'elle venait de faire.

– Ce doit être cela, dit Fichet ; attends un instant…

Il passa dans son cabinet de travail, ouvrit un carton, en tira un papier, qu'il parcourut rapidement ; puis, revenant dans la salle à manger :

– Fais entrer, dit-il aussitôt.

Gertrude sortit, et revint aussitôt, accompagnée de M. Michaud, qu'elle laissa seul avec le père Fichet.

– Veuillez vous asseoir, dit-il au négociant.

M. Michaud s'assit, et il allait prendre la parole, quand le père Fichet l'interrompant :

– Permettez-moi, d'abord, lui dit-il, de vous demander si vous avez obtenu quelques renseignements au sujet du vol dont vous avez été victime, il y a quelque temps.

– Vous savez cela ? demanda Michaud avec surprise.

– Un vol m'intéresse toujours, monsieur, surtout lorsqu'il s'agit d'une somme considérable, et que le voleur est assez habile pour dérouter la justice ; mais, au fait, laissons cela pour le moment, nous y reviendrons plus tard… et arrivons tout de suite à l'affaire pour laquelle vous êtes venu me trouver.

M. Michaud parut embarrassé d'entrer en matière.

– Il paraît que l'affaire est délicate ? observa Fichet.

– Des plus délicates, monsieur, car il s'agit de mon honneur.

– Voyons, voyons !… de quelle sorte d'honneur ? car il y en a plusieurs : nous avons l'honneur du commerçant, l'honneur de l'époux, l'honneur…

– C'est mon honneur d'époux qui est en jeu, et c'est sur ce point que je viens vous consulter.

Un indéfinissable sourire effleura les lèvres railleuses du petit vieillard.

– Monsieur, dit-il, avec une vivacité ironique, mon caractère n'est sans doute pas porté à la confiance, car j'ai toujours redouté

pour moi les accidents de ménage, et ma crainte était telle sur ce point, que je n'ai jamais pu me résoudre à renoncer à l'état de célibataire.

Souvent femme varie,

Bien fol est qui s'y fie…

Mais je puis vous affirmer une chose fort rassurante, à coup sûr, c'est que beaucoup de maris sont venus à moi, comme vous le faites aujourd'hui, et je vous atteste que j'ai eu la satisfaction de les renvoyer tous parfaitement convaincus de l'injustice de leurs soupçons et de la vertu de leurs épouses.

– Dieu veuille que le même résultat ait lieu pour moi, monsieur, répondit Michaud, car, s'il en était autrement, ma vie serait finie, mon cœur brisé, et je crois pouvoir dire que ma femme elle-même ne survivrait pas à la découverte de l'horrible vérité !…

Ces paroles, prononcées avec une gravité triste et digne à la fois, parurent produire une vive impression sur Fichet, qui devint tout à coup sérieux.

– Voyons, monsieur Michaud, dit-il, d'un ton bienveillant, je vous écoute avec attention et vous promets de mettre à votre service le peu d'habileté qu'ont pu me donner trente-cinq années d'expérience, de pratique et de lutte.

M. Michaud raconta alors, et dans le plus grand détail, les événements qui, dans la nuit du 30 mars, avaient éveillé ses soupçons, portés d'abord sur Lucienne, et depuis peu sur Mme Michaud, l'innocence de Lucienne lui ayant été prouvée par les explications si naïves et si concluantes qu'il avait obtenues de Michelette.

– Et vous dites, demanda Fichet, que l'homme qui s'était introduit chez vous y avait laissé un objet ?

– Que j'ai toujours conservé et que voici, répondit Michaud en tirant de sa poche un portefeuille qu'il remit à Fichet.

Celui-ci le prit et l'examina avec curiosité.

– Je vois une couronne de comte sur l'écusson, dit-il au bout de quelques secondes.

– Il est comte, en effet, répondit Michaud.

– Et il se nomme ?…

– Je ne sais si je dois…

– Ah ! pas de demi-confidences, si vous voulez que je puisse vous être bon à quelque chose.

– Eh bien ! il se nomme le comte de Précigny.

Le père Fichet fit un mouvement.

– Le comte de Précigny ! dit-il aussitôt, vous avez affaire à un homme qui sacrifie tout à ses passions, et qui a été trouvé fréquemment dans les tripots les plus mal famés.

Le petit Fichet, les regards machinalement fixés sur le petit portefeuille, demeura longtemps absorbé dans ses réflexions.

– Monsieur Michaud, dit-il tout à coup en relevant la tête et en fixant sur celui-ci son regard pénétrant, à quelle époque a eu lieu le vol dont vous n'avez pu encore découvrir l'auteur ?

– Dans la nuit du 30 mars dernier, monsieur, et puissé-je n'avoir eu à déplorer que ce malheur dans cette nuit-là ?

– En effet, c'est dans cette même nuit que M. le comte de Précigny aurait été reçu par Mme Michaud.

Michaud ne répondit pas, et Fichet allait lui adresser une nouvelle question, quand Gertrude entra et lui remit une lettre que l'on venait d'apporter.

– Vous permettez ? demanda Fichet.

Michaud s'inclina.

– Ah ! c'est que de cinq minutes peut dépendre souvent la réussite ou l'insuccès d'une affaire.

Et, en parlant ainsi, il décacheta la lettre et se mit à la parcourir d'un coup d'œil rapide. Mais, à mesure qu'il avançait dans cette lecture, ses traits revêtaient une expression où la surprise le disputait à la joie…

Quand il eut fini de la lire, il la plia, la mit près de lui, et regardant M. Michaud avec un sourire :

– Je vais bien vous surprendre, lui dit-il, quand je vous apprendrai que cette lettre qui m'arrive, et dont l'auteur vous est inconnu, m'apporte une lueur, je dirai même un commencement de vérité sur l'affaire pour laquelle vous venez me consulter.

– D'où vient donc cette lettre ?

– De Toulon.

– Mais j'en arrive.

– En vérité !

– Il y a une heure.

– Et vous y habitez en ce moment ?

– Sans doute.

– Avec Mme Michaud ?

– Elle y est, en effet…

– Bien ! bien !… c'est à merveille… et quand repartez-vous pour Toulon ?

– Dès que ma présence ici ne vous sera plus utile.

– Ce soir, par exemple.

– Ce soir, si vous le jugez à propos.

Fichet se prit à sourire.

– Et dans ce cas, continua-t-il, consentiriez-vous à m'accepter pour compagnon de voyage…

– Très volontiers.

– Je vous préviens que je veux faire connaissance avec Mme Michaud.

– Vous descendrez chez moi.

– Voilà qui est parler… Cette lettre, qui vient de me parvenir, me donne précisément rendez-vous à Toulon, et, de cette façon, je ferai d'une pierre deux coups.

– Alors, quand partons-nous ?

– À l'instant même… le temps de faire quelques préparatifs, et je vous accompagne.

Les préparatifs du petit vieillard furent bientôt faits avec l'aide de l'active et prévoyante Gertrude, et, dix minutes après, M. Michaud et le père Fichet se dirigeaient vers la rue Jean-Jacques-Rousseau, où on leur accordait deux places dans la malle-poste.

– Seulement, leur dit un agent, je dois vous prévenir d'une chose.

– De quoi ? demanda Fichet.

– C'est que vous serez trois.

– Tant pis !

– Je ne puis pas faire autrement.

– Et quel est notre compagnon ?

– Ce n’est pas un compagnon.

– Qu’est-ce que c’est donc ?

– Une compagne !

– Alors, tant mieux.

– Tiens ! tiens ! dit le postillon en riant.

– Quel âge ? demanda encore Fichet.

– Très jeune et très jolie.

– Et tu nous annonces cela comme une calamité ! Où est-elle ?

– Tenez, la voilà qui arrive…

Fichet fit deux pas vers la jeune voyageuse, qui était en effet fort jolie, et dont le costume de voyage était d’une remarquable élégance, mais, au moment où il allait lui parler, il s’arrêta tout court et réprima un vif mouvement de stupéfaction.

Cette compagne, l’agent de police la connaissait déjà de longue date… sans qu’elle s’en doutât !

XXX

LE CACHOT DU BAGNE

Le soir même du jour où Michelette avait rencontré M. Michaud, qui se disposait à partir pour Paris, une scène étrange s'était passée dans les bas-fonds du bagne de Toulon, à cet endroit même où l'on avait creusé les cachots destinés aux natures les plus indisciplinées.

C'est là que, depuis l'assassinat du garde-chiourme par Salviat, Blondel avait été enfermé.

Une grille épaisse et solide défendait l'accès d'un corridor, de chaque côté duquel s'ouvrait une série de cellules qui ressemblaient assez bien à des sépulcres de pierre.

C'étaient des cages en maçonnerie dans lesquelles le jour pénétrait par une meurtrière : deux mètres sur trois mètres cinquante pour l'espace ; un promenoir de cinq mètres sur trois, qu'on nomme préau, aéré par un carreau, et dont l'usage n'est concédé qu'à de rares intervalles ; un lit de camp en bois, une tablette à hauteur d'appui pour faire table ; un baquet… tel était le mobilier de la cellule du forçat.

Il y avait quelques jours que Blondel était là… une écuelle pleine d'eau était placée sur la tablette, et à côté un morceau de pain noir !…

Blondel n'avait rien mangé depuis le matin.

Assis sur le lit de camp, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, il pensait !…

Son visage était pâle, un sombre désespoir se peignait sur son front, et son œil lançait de temps à autre de farouches éclairs.

Blondel récapitulait tout ce qui s'était passé… l'exécution de Salviat, le triomphe de l'Écossais et de Crampon, et l'absence de nouvelles au sujet de Maurice !…

Son cœur battait à se rompre ; ses oreilles bourdonnaient, ses ongles entraient avec fureur dans ses chairs, qu'il labourait !

C'est qu'au milieu de toutes les pensées qui l'absorbaient, il y en avait une qui les dominait toutes !… une pour laquelle il eût oublié l'Écossais, Crampon, et jusqu'à Maurice lui-même…

Le comte de Précigny…

Le comte vivait heureux, libre, sans crainte comme sans remords, et narguant ses efforts impuissants ; par un hasard impie, cet homme allait pouvoir se soustraire à tous les dangers accumulés, et Blondel et Maurice seraient seuls victimes de son audace.

Blondel bondit de sa place à cette pensée, et se mit à parcourir son étroite cellule, avec des mouvements heurtés de bête fauve !…

Ah ! c'est que ce comte de Précigny avait été son plus implacable ennemi… c'est que dans le passé il y avait du sang entre ces deux hommes, c'est que le forçat avait voué sa vie à la haine de ce misérable qui l'avait rejeté dans cette voie de crimes, au moment où peut-être il allait en sortir…

Il y avait bien longtemps de cela… quinze années au moins… mais le forçat n'avait rien oublié, et chaque jour, à chaque heure, ce souvenir venait attiser son désir de vengeance…

Blondel n'était pas, en effet, un homme ordinaire !… Il avait débuté dans la vie, avec des qualités qui le désignaient pour une autre destinée, et ses premiers pas n'étaient pas tournés vers le bagne.

C'était alors un jeune homme élégant, vif, spirituel, instruit même, appartenant à une famille de bourgeois honorables, dont il avait flatté l'orgueil et l'ambition, en entrant tout jeune dans la marine, avec le grade d'aspirant.

Après deux ou trois voyages qui lui avaient fait connaître la plupart des pays civilisés, il était revenu à Toulon, fort développé, et présentant dans toute sa personne les signes éclatants d'une santé robuste et d'un esprit cultivé.

Blondel était, en outre, un beau garçon, et, sous son uniforme d'enseigne, les avantages qu'il tenait de la nature lui valurent plus d'une bonne fortune qui achevèrent en peu de temps de lui former l'esprit et le cœur.

Le malheur de sa destinée l'amena vers cette époque dans la capitale.

Il ne connaissait pas Paris, il n'avait jamais trempé sa lèvre à cette coupe empoisonnée où fermentent toutes les voluptés, et,

dès qu'il y eut mis le pied, tous ceux qui voulurent l'observer purent se convaincre qu'il devait infailliblement s'y perdre.

Toutefois, un sentiment éloigna momentanément sa chute, et contribua à le maintenir dans le sentier de l'honneur.

C'est vers cette époque qu'il avait connu Pauline Cormier.

Une jeune veuve charmante, riche, alliée à tout ce qu'il y avait de noble et d'illustre dans la capitale, et qui jouissait, grâce à sa position, d'une liberté dont elle avait jusqu'alors usé avec une modération que l'on n'avait voulu attribuer qu'à la froideur de son caractère.

Les deux jeunes gens s'aimèrent dès le premier regard.

Pauline avait été à peine mariée à un vieillard qui l'avait faite veuve avant de l'avoir faite mère… Elle n'avait jamais aimé, et son cœur conservait encore toutes les naïvetés charmantes, toutes les délicieuses pudeurs des vierges de seize ans !

Quant à Blondel, il avait jeté un peu de sa pensée à tous les pays ; son cœur seul était resté intact ; il ne comprit réellement l'amour que du jour où il rencontra la jeune femme, et dès ce jour il lui voua sa vie avec un complet oubli de tout autre sentiment.

Ils s'aimèrent !

Ils se voyaient souvent, loin du monde, loin des curieux et des importuns ; et leur amour sembla augmenter même en dépit de l'apaisement que la possession laisse toujours après elle.

Malheureusement, ce bonheur devait être de courte durée, par deux causes également puissantes, et qui allaient exercer leur influence d'une manière si fatale sur la destinée de chacun des deux amants.

La première de ces causes était la situation même de Blondel.

Le jeune enseigne n'était pas riche, et il menait à Paris une existence qui avait dû bien vite épuiser ses faibles ressources ; mais l'amour-propre s'en était mêlé. Il vivait dans un monde où la considération s'attache surtout à tout ce qui paraît, et il ne pouvait se résigner à rompre avec ses nobles amis, encore moins à avouer sa pénible position à Pauline, qui l'eût cependant si bien comprise ! Il préféra continuer ses folles dépenses, user d'expédients, et arriver, par une pente insensible, à des tentatives criminelles.

C'est dans ces circonstances que le malheureux avait commis

un faux.

Un faux ! c'était le bagne… Il n'y pensait pas, alors ; mais le réveil l'attendait terrible !

D'un autre côté, l'état de Pauline menaçait de devenir inquiétant…

Mme Cormier avait un frère – le comte de Précigny – qui n'avait pas tardé à apprendre tous les détails de cette mystérieuse liaison.

Le comte était un homme altier, très fier de sa noblesse, et qui n'avait souffert la première mésalliance de sa sœur qu'en raison de la fortune qu'elle avait trouvée dans cet hymen. Dès qu'il apprit qu'elle s'était donnée à un enseigne de marine sans nom et sans ressources, il vint irrité vers Pauline, et menaça de brûler la cervelle à son amant, si jamais il le rencontrait chez elle.

Mais, à ce moment déjà, il était trop tard, car Mme Cormier savait, à n'en pas douter, qu'elle portait dans son sein le fruit de cet amour illégitime.

C'est sur ces entrefaites que le crime de Blondel fut divulgué, et la malheureuse Pauline connut sa honte en même temps que l'impossibilité de la réparer lui était révélée.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que cette catastrophe eût diminué l'amour de la jeune veuve ; on ne connaîtrait pas le cœur humain, si l'on pouvait concevoir une pareille pensée.

Les femmes sont honnêtes sans doute, mais à leur manière. Elles n'ont pas les mêmes idées que les hommes sur la vertu et l'honneur ; elles ont une certaine façon d'apprécier les faits, qui semblerait attester qu'elles ont été élevées à une école de morale différente de la nôtre.

Certes, le cœur de Pauline se brisa à la nouvelle de l'arrestation de Blondel, que le comte son frère vint lui apprendre, mais elle ne pouvait en un jour arracher de son cœur un sentiment qui y avait poussé des racines si profondes, et la seule pensée qui lui vint fut de plaindre le malheureux que la passion seule avait pu entraîner jusqu'au crime.

Pauline savait bien, elle, que Blondel n'était pas encore un homme perdu… elle ne désespéra pas de le voir se relever un jour par le repentir, et il ne lui sembla pas impossible de rêver un amour permis dans l'avenir !

Blondel fut donc jeté au bagne de Toulon, et, peu de temps

après la jeune veuve mettait au monde un enfant qu'elle s'empressait de cacher à tous les regards !

Quelques années se passèrent de la sorte.

Pauline habitait Valnoir, et y vivait fort retirée. Elle avait choisi cette propriété de préférence à toute autre, parce qu'elle était éloignée de Paris, et aussi, peut-être, parce qu'elle était rapprochée de Toulon !

Elle ne voyait personne, absorbait tous ses soins, toute sa pensée, dans ce bel enfant que le ciel lui avait donné comme pour la consoler, et attendait que Blondel sortît du bagne, pour fuir avec lui vers un pays où nul ne connaîtrait son crime.

Elle attendit cinq années.

On avait été indulgent pour le jeune enseigne ; son intelligence, sa franchise, son repentir, sa jeunesse, avaient touché ses juges, et on avait atténué autant que possible les rigueurs du châtiment.

Cinq années s'écoulèrent !

Et quand il revint, quand Pauline le revit un soir, dans ce château qu'elle habitait seule, quand il se présenta sur le seuil de sa porte, pâle, hâve, le regard terne, les cheveux blanchis, le visage amaigri, la malheureuse se sentit près de défaillir, et elle courut se jeter dans ses bras, avec des sanglots et des armes.

– Ô Georges ! Georges !… lui dit-elle avec une douce et tendre pitié… Dieu nous doit des jours heureux, après de pareilles épreuves.

Blondel ne put que saisir les mains de la jeune femme et les baiser avec transport.

Il avait craint un tout autre accueil, et cet amour si naïf et si pur avait rappelé dans son cœur l'espoir près de s'envoler.

– Pauline, dit-il avec force, je le jure par ce qu'il y a de plus sacré au monde, désormais vous n'aurez plus à rougir de moi, et vous verrez si je sais être un honnête homme !

À partir de ce jour, ils se revirent souvent ; leur amour sembla se réveiller et retrouver de nouvelles ardeurs, et par instants même, ils purent oublier qu'ils avaient souffert…

Mais le comte de Précigny était là, qui veillait sur eux, et, comme la fatalité antique, il devait les poursuivre jusqu'au bout de sa haine implacable.

Le comte avait vécu pendant ces cinq années au milieu des

désordres les plus scandaleux… Il avait des chevaux, des maîtresses, menait un train de millionnaire, et avait, en peu de temps, dévoré la part considérable d'héritage qui lui était échue !

Mais, que lui importait à cet homme !… Il savait bien que sa sœur était riche, et qu'elle ne pouvait plus songer à se marier… la fortune de Pauline était donc la sienne ; elle ne pouvait aller à d'autres, et elle était quatre fois millionnaire !…

Aussi, quand on lui apprit que Blondel était sorti du bagne, et que Mme Cormier le recevait souvent au château de Valnoir ; quand on lui fit connaître que l'on y faisait même certains préparatifs qui annonçaient l'intention d'entreprendre un voyage mystérieux, dont on cachait soigneusement le but, le comte comprit que cette fortune qu'il convoitait était sur le point de lui échapper ; il quitta brusquement la capitale, et, sans faire part à personne de ses projets, il prit une chaise de poste, et arriva peu après à Toulon. Par un de ces hasards qui passent pour une combinaison du roman, et que l'on n'accueille que difficilement comme un incident ordinaire de la vie réelle, le comte de Précigny rencontra à Toulon un homme qu'il avait eu fort peu d'occasions de voir, mais qui avait été l'ami du mari de sa sœur.

C'était M. Michaud l'aîné… le frère du négociant que nous connaissons.

M. Michaud revenait d'un long voyage des Indes ; il en rapportait une fortune acquise par des dangers noblement affrontés, et il allait retrouver, à Paris, son frère, qui débutait depuis peu de temps dans la carrière difficile des affaires.

Le comte renoua connaissance, et il se montra si affectueux, si charmant compagnon, qu'il inspira à M. Michaud l'idée d'aller passer quelques jours à Valnoir, pour y serrer la main à la veuve de celui qui avait été son meilleur ami.

Ils arrivèrent le même jour à Valnoir, où personne ne les attendait !

Pauline le reçut cependant avec une cordialité du meilleur goût, et la première soirée fut, de tous points, charmante.

La jeune femme n'avait jamais trouvé son frère plus aimable, et elle put croire un moment que le passé lui était pardonné.

Mais elle devait être cruellement détrompée !

Dès le soir même de son arrivée, le comte avait pris à part un domestique qu'il avait à son service, et qu'il avait amené avec lui

au château.

– Mac-Bell, lui dit-il, dès qu'ils furent seuls, j'attends de toi un service important, et il faut que tu déploies ici toutes les qualités dont la nature t'a doué.

– Monsieur le comte est bien bon, répondit Mac-Bell, je ferai tout ce qui pourra lui être agréable.

– C'est ainsi que je l'entends.

– Que faut-il faire ?

– Observer ce qui se passe au château, sans en avoir l'air… Savoir qui entre et qui sort… et tâcher de découvrir, si, le soir, on ne reçoit pas ici quelqu'un que l'on renvoie le matin, avant le jour…

– Un amant ? fit Mac-Bell.

– Un amant qui pourrait bien passer pour un voleur, répondit le comte, avec un singulier regard.

Mac-Bell comprit-il ce que ces paroles voulaient dire… c'est probable car le lendemain matin, il entrait dans la chambre de son maître, et le saluait avec un sourire de triomphe sur les lèvres.

– Eh bien ? fit le comte.

– Eh bien ! repartit le valet, je n'ai plus rien à apprendre.

– Que sais-tu donc ?

– Je sais, monsieur le comte, qu'hier, vers minuit, un homme a pénétré au château par une petite porte qui de la campagne ouvre sur le verger… que du verger il a gagné l'aile gauche, dans laquelle il a disparu.

– Et il en est sorti ?…

– Ce matin.

– Seul ?

– Pas précisément.

– Quelqu'un l'accompagnait ?

– Je le crois.

– Une femme ?

– Ça pourrait bien être.

Le comte haussa les épaules.

– Et cette femme, appuya-t-il d'un ton ferme, c'était

Mme Cormier.

– Il me semble bien bien l'avoir reconnue, en effet… répondit Mac-Bell.

– Mais, tu les as suivis ?

– Jusqu'à la porte de sortie.

– Et là, que se sont-ils dit ?

– Deux mots seulement.

– Et ces deux mots ?

– À demain !

Le comte releva le front… une satisfaction infernale éclairait son front… ses poings étaient serrés ; il laissa échapper un geste de menace.

Puis, jetant à l'Écossais un regard où brillait un feu sombre :

– Mac-Bell, lui dit-il, veux-tu gagner un billet de mille francs ?

– Ça ne se refuse jamais, ces choses-là, répondit l'Écossais.

– Il n'y a pour toi aucun danger à courir.

– Quand il y en aurait, ça serait tout de même.

– Alors, tu consens ?

– Que faut-il faire ?

– Ce soir, je le dirai… mais d'ici là, continue d'observer, et fais-moi part de tout ce qui pourrait te sembler suspect, ou qui serait de nature à m'intéresser.

Les deux hommes se séparèrent, et le comte attendit la nuit suivante, avec une impatience fébrile.

La nuit vint… une nuit sombre et sans étoiles… le vent sifflait avec une âpreté plaintive aux angles du château ; de lourds nuages passaient dans le ciel ; quelques éclairs projetaient, de temps à autre, de sanglantes lueurs sur la campagne déserte.

Vers minuit, la porte du verger s'ouvrit, et un homme entra. C'était Blondel !

Il avait un ample manteau, et un chapeau à larges bords couvrait son front !

En approchant de l'aile gauche du château, il aperçut une forme blanche sur le seuil de la porte… C'était Pauline qui l'attendait…

– Quelle imprudence ! dit-elle en frissonnant, vous exposer au milieu d'une nuit pareille !… J'étais inquiète… j'ai eu peur… et j'ai quitté ma chambre pour venir au-devant de vous.

Blondel se prit à sourire.

– C'est la dernière nuit, répondit-il ; demain, je pars pour aller vers ce pays où vous devez venir me prendre… là, du moins, nous pourrons nous voir sans contrainte… et nul ne saura que ma Pauline n'a pas craint d'aimer un homme qui a passé cinq années de sa vie au bagne de Toulon.

– Oh ! taisez-vous ! taisez-vous ! fit Pauline en pâlissant.

Ils montèrent l'escalier avec précaution, de peur d'éveiller quelque indiscret, et une fois arrivés dans la chambre de la jeune femme, ils s'assirent l'une et l'autre à côté d'un berceau où reposait un bel enfant de cinq ans !…

Ils étaient heureux des heures d'amour que le ciel leur accordait après les rudes épreuves par lesquelles ils avaient dû passer… Blondel promettait de poursuivre avec courage la réhabilitation dont il avait besoin, et Pauline ne songeait qu'à lui rendre facile le retour vers une vie honorable, qui devait, dans l'avenir, effacer le crime passé !

Tout à coup un cri s'éleva au milieu du silence de la nuit…

Un cri sinistre, appel désespéré d'un homme aux prises avec la mort, et qui éveilla comme un écho terrible dans tout le château.

Les deux amants pâlirent… et, par un même sentiment spontané et irréfléchi, leurs mains se cherchèrent, et restèrent étroitement unies dans une étreinte énergique.

– Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ? balbutia Pauline plus morte que vive.

– Écoutez ! écoutez ! fit Blondel, qui s'était levé à demi.

On entendait, dans le corridor, les pas chancelants d'un homme qui marchait à tâtons, en s'accrochant de ses doigts crispés aux parois de la muraille… et à mesure qu'il avançait, le bruit de sa respiration haletante venait plus distinct, jusqu'aux deux amants, et les glaçait d'effroi.

– À moi ! à l'aide !… je meurs !… criait cette voix.

Alors, n'écoutant que la pitié qui s'était élevée de son cœur, Blondel allait se précipiter en avant, quand la porte de la chambre s'ouvrit, et un homme, les vêtements déchirés, la poitrine

sanglante, les yeux déjà obscurcis par la mort, vint tomber lourdement sur le parquet.

C'était M. Michaud !…

Il était mort !

Pauline jeta un cri et s'évanouit à cette vue… tandis que Blondel s'agenouillait auprès du cadavre pour lui prodiguer des soins désormais inutiles…

Cependant, des bruits divers et discordants s'étaient élevés au dehors ; des pas nombreux se pressèrent dans le corridor, et bientôt quelques domestiques accoururent, conduits par l'Écossais et le comte de Précigny.

– C'est de ce côté qu'il a dû se réfugier ! s'écria ce dernier en poussant la porte.

Et dès qu'il aperçut le cadavre étendu sans mouvement, et Blondel agenouillé à ses côtés, une expression de joie sauvage illumina sa physionomie tout entière, et il étendit vivement le bras vers le jeune homme.

– Eh ! le voilà !… tenez ! ajouta-t-il d'une voix menaçante et forte… qu'on s'empare de l'assassin… qu'on le livre à la justice…

À ces paroles qui le désignaient comme le meurtrier de l'homme qui gisait à ses pieds, Blondel devint affreusement pâle, et jeta autour de lui des regards effarés…

– Qui parle d'assassin ?… balbutia-t-il interdit.

– C'est en vain qu'il veut nier… insista le comte.

– Et d'ailleurs, je le reconnais, compléta l'Écossais… Cet homme est Blondel, et il y a à peine quelques mois qu'il est sorti du bagne !…

Ce mot produisait son effet ordinaire… chacun frémit et exécuta un mouvement de recul ; mais, comme l'homme qu'on leur indiquait les enveloppait d'un regard dans lequel il était impossible de distinguer autre chose que de la stupéfaction et de l'indécision, on rétrécit bientôt le cercle, et le plus hardi alla poser ses mains sur l'épaule du malheureux amant.

Il n'en fallut pas davantage pour donner du courage aux autres, et dix bras s'élevèrent aussitôt pour l'arrêter.

Il se laissa faire !…

Il était anéanti… il semblait qu'il était en ce moment le jouet

d’un horrible cauchemar, dont il ne se débarrasserait qu’au réveil… C’était encore, pensait-il, une de ces terribles hallucinations qui troublaient si souvent ses nuits depuis sa sortie du bagne… Il se contentait de passer ses mains frémissantes sur son front et sur ses yeux, comme s’il eût voulu s’arracher à ce rêve épouvantable.

On l’entraîna !

Pauline était toujours évanouie… et quand elle revint à elle, elle ne vit auprès d’elle qu’une femme étrangère, à laquelle son frère avait appris le rôle qu’elle devait y jouer.

Cette femme, répondant à ses questions pressantes, lui apprit qu’un crime avait été, en effet, commis dans le château la nuit précédente, et que l’on avait arrêté le coupable.

– Mais n’y avait-il personne là au moment de l’arrestation ? demanda Pauline.

– Si bien ! répondit la femme, il y avait un jeune homme, qui s’est éloigné.

– Et mon frère l’a vu !

– M. le comte lui a dit quelques paroles, et je crois qu’il l’a engagé à s’éloigner pour quelque temps du pays.

Pauline se tut… et, du fond du cœur, elle remercia son frère d’avoir prévu les ennuis auxquels son amant aurait pu se trouver exposé à la suite d’un semblable événement !…

Quant à Blondel, il avait été jeté en prison, malgré ses protestations ; et, comme tout se réunissait pour l’accuser, comme il fut d’ailleurs chargé par le comte, par l’Écossais et par tout ce qui tenait à la domesticité du château, il fut renvoyé au bagne, et quelques écrivains moralistes se livrèrent à ce sujet à des considérations, sinon profondes, au moins très judicieuses, sur la nécessité de plus en plus prouvée d’une réforme pénitentiaire en France.

On s’occupait beaucoup alors de l’établissement du système cellulaire.

Blondel repassait, à cette heure, tous les sombres détails de ce passé, et il se les représentait aussi vivants que s’il se fût trouvé au lendemain de cette catastrophe.

Il était retourné au bagne, peu de temps après sa sortie… mais, cette fois, il y était entré avec la perspective d’y passer vingt

années de sa vie…

D’abord, on l’avait envoyé à Brest, puis de là à Rochefort, puis enfin à Toulon… Mais à Brest, à Toulon, à Rochefort, à partir du jour où il remit le pied dans cet enfer, il n’eut plus qu’une pensée, qu’une ambition, qu’un but dans la vie…

Sa haine !…

Que lui importaient tous les autres sentiments qui font battre le cœur humain !… l’amour… l’honneur… l’espoir d’une réhabilitation… il oublia tout ce qu’il avait été, tout ce qu’il pouvait être…

La religion eût pu lui apprendre à accepter avec résignation ces redoutables épreuves, mais il repoussa la religion !

Il devint méchant, sceptique, cruel ; il vécut replié sur lui-même, en présence d’une pensée unique, ne demandant, n’attendant qu’une chose… La vengeance !

Peu à peu, cependant, son exaltation se calma ; il comprit que la justice n’avait pu que le condamner, en présence des charges accablantes qui attestaient sa culpabilité… et il cessa de se révolter contre l’arrêt qui l’avait frappé !… Il avait eu aussi des mouvements de colère et de rage contre Pauline, qui, depuis sa condamnation, semblait s’être retirée de lui ; mais son image lui était si souvent apparue, dans le silence de ses nuits ; il l’avait revue tant de fois, pâle, triste, les joues baignées de larmes, le sein gonflé de sanglots… qu’il avait fini par ne plus la maudire et lui avait pardonné son abandon !

Mais le sentiment qui ne le quitta jamais, celui qui survécut implacable à toutes les vicissitudes de sa vie misérable, celui qui ne fit que grandir et se développer à travers les plus douloureuses épreuves qu’il eut à essuyer !…

Ce fut la haine !…

C’est pour elle qu’il accepta le bagne, pour elle qu’il repoussa l’idée de s’arracher par le suicide aux tortures qui l’attendaient ; c’est afin de frapper lui-même le comte de Précigny, qu’il s’échappa vingt fois du bagne, et acquit, par l’audace de ses évasions, une célébrité dont le bruit alla, grâce à l’habileté de Précigny, trouver Pauline jusque dans la solitude qu’elle avait choisie !…

Blondel repassait toutes les phases de ce passé, dont le souvenir troublait encore sa raison, à de certains moments, et

exaltait sa haine impuissante.

Une fièvre faisait circuler son sang plus actif, et son regard se tournait ardent et inquiet vers la porte de son cabanon.

Il est évident que notre forçat était en proie à une impatience pleine de trouble, et qu'il attendait quelqu'un qui lui semblait bien lent à venir.

Enfin, un bruit de pas se fit entendre dans le corridor, une clef pénétra dans la serrure, et la porte de la cellule s'ouvrit !…

Lebuteux entra…

Un profond soupir de satisfaction s'échappa de la poitrine de Blondel à cette vue, et sa main se porta vivement à son cœur, comme s'il eût voulu en comprimer les battements trop violents !…

Cependant Lebuteux s'était avancé avec précaution, et s'arrêtant à quelque distance du lit de camp sur lequel était assis Blondel :

– Tu m'as demandé de revenir ce soir, dit-il d'un ton brusque, et j'ai tenu à savoir ce que tu me voulais.

– Je te remercie, répondit Blondel, quoiqu'il y ait dans ta résolution bien plus de curiosité que d'intérêt réel.

– Je ne m'en cache pas.

– Et tu fais bien, puisque tu vois que j'ai deviné.

Lebuteux fit un mouvement d'impatience.

– Enfin, que veux-tu ? dit-il avec vivacité.

– C'est un service que j'ai à te demander.

– À moi ?

– Hésiterais-tu à me le rendre ?

– Je n'hésite pas… je refuse.

– Un ami !…

– Un ami qui m'a volé.

Blondel se mit à sourire.

– Niais que tu es, dit-il alors, tu es toujours le même ; et tu n'as pas compris que, si je te demande un service, c'est que je pouvais te forcer à me le rendre.

– Toi ? fit Lebuteux.

– Tu en doutes ?

– Mais comment ?

– Je te l'apprendrai, si tu t'obstines à refuser.

– Eh bien ! dis-le moi tout de suite, en ce cas, car jamais je ne ferai de bonne volonté ce que tu me demandes.

– C'est ton dernier mot ?

– Je t'écoute.

Blondel se rapprocha alors de Lebuteux :

– Tu as donc oublié, lui dit-il, que je t'ai volé à Paris quelques billets de mille francs ?

Lebuteux serra les poings avec une sourde colère.

– Pourquoi me parles-tu de cela ? lui dit-il, en fronçant le sourcil.

– C'est pour te rappeler que j'ai eu la délicatesse de t'en laisser la plus forte part.

– Enfin, où veux-tu en venir ?

– À te dire ceci : qu'il y a, à peu de distance de la barrière du Trône, un trésor enfoui par tes soins, et que ce trésor deviendra, si je le veux, la propriété de Lapostole, que j'ai vu rôder deux ou trois fois dans le port de Toulon.

Lebuteux pâlit, et il jeta un regard fauve sur son interlocuteur.

– Tu ferais cela ? murmura-t-il les dents serrées.

– Aussi vrai que tu es le bourreau du bagne.

– Et pourquoi ne l'as-tu pas fait déjà ?

– Parce que je réservais ce moyen pour obtenir le service que je réclame.

– Ainsi, tu le diras à Lapostole ?

– Demain, dès que je le rencontrerai ; et tu peux être certain qu'il ne manquera pas de prendre immédiatement la poste pour Paris.

Lebuteux fit un geste de colère.

– Et quel service exiges-tu de moi ? dit-il d'une voix tremblante.

– Oh ? presque rien, répondit Blondel en souriant.

– Mais quoi encore ?

Blondel tira de sa poche une lettre qu'il avait écrite dans la journée, à l'aide d'un bout de fil de fer trempé dans son sang, et la présenta au bourreau.

– Tu veux que je me charge de cette lettre ? dit ce dernier.

– Je veux que tu la mettes toi-même à la poste.

– Mais il y a, à ce sujet, les défenses les plus expresses.

– Je le sais bien.

– Et c'est m'exposer…

– Je te donne jusqu'à demain pour réfléchir.

Lebuteux se débattait en vain ; Blondel était implacable.

– Et puis, objecta encore le bourreau, je ne connais personne au dehors, et de pareilles missions ne se confient pas au premier venu. Tu vois donc qu'avec la meilleure volonté du monde il m'est impossible…

Lebuteux n'acheva pas, car, au moment où il parlait encore, quelques aboiements se firent entendre, le long du mur extérieur du bagne, et Blondel ayant considéré le bourreau, qui venait de tressaillir, partit d'un éclat de rire homérique.

– Voyez-vous cela ! s'écria-t-il avec une gaieté ironique, les amours de la barrière du Trône ont donc leur épilogue au bagne de Toulon ?… Allons ! je vois avec plaisir ce doux exemple de fidélité conjugale.

– Mais tu te trompes ! voulut dire Lebuteux.

– Oh ! quand on a entendu la Chienne une fois, on se la rappelle toute sa vie… Eh bien ! voilà notre commissionnaire tout trouvé… Quand la vois-tu ?

– Cette nuit ! répondit Lebuteux, qui ne crut pas devoir nier plus longtemps.

– C'est à merveille !… Je ne voudrais à aucun prix troubler d'aussi respectables amours… voici le « poulet »… Tu le remettras à la Chienne, et demain, dès la première heure, elle ira le porter à la poste.

En parlant ainsi, Blondel tendit à Lebuteux, qui la prit, une lettre dont l'adresse était ainsi conçue : « À M. Fichet, rue de la Femme-sans-Tête, à Paris. »

C’est cette lettre que le petit vieillard avait reçue pendant que M. Michaud se trouvait chez lui, et dont le contenu l’avait décidé à se rendre à Toulon, en compagnie de l’honnête négociant.

XXXI

L’INTERROGATOIRE

Michaud et l’inconnue occupaient chacun un coin de la malle-poste ; et le père Fichet avait choisi, avec intention, la place qui restait au milieu.

Dès que la voiture eut franchi les barrières de Paris, et qu’elle se trouva en pleine campagne, sur la route de Toulon, il se retourna avec une amabilité de bon aloi, vers sa voisine de gauche, et lui adressant son plus gracieux sourire :

– Madame va à Toulon ? lui demanda-t-il, d’une voix insinuante et polie.

– Oui, monsieur, répondit la jeune femme, qui avait baissé son voile.

– Vous habitez peut-être cette ville ?

– Non, monsieur.

– Vous êtes de Paris, alors ?

– Oui, monsieur.

Le père Fichet se tut un moment ; le laconisme des réponses de sa voisine attestait son peu de bonne volonté d’engager une conversation, et elle parut même s’accoter dans son coin, comme si elle eût eu l’intention de se renfermer dans un mutisme complet.

– Il y a eu ces jours-ci, à Toulon, reprit le père Fichet, un instant après, une scène dramatique qui a dû mettre toute la ville en émoi… C’était là une de ces émotions violentes comme les aiment les jeunes femmes de ce temps-ci, et elles ont pu trouver à satisfaire leur goût… Vous avez dû en entendre parler ? ajouta le petit vieillard, en se tournant vers Michaud.

– Oui… en effet, répondit ce dernier ; vous voulez parler d’une exécution capitale ?

– C’est cela même… Mais, cette fois, c’était une exécution

autrement importante et terrible que toutes celles que vous avez vues ou que vous pourrez voir, car celle-là a eu lieu au bagne.

La voyageuse eut, à ces mots, un imperceptible tressaillement.

– Oui, continua Fichet, un forçat que l'on a guillotiné, entendez-vous ? un forçat qui a joui d'une certaine célébrité ; qui a passé sa vie dans les prisons et dans les bagnes, et qui a sucé pour ainsi dire le crime avec le lait dans un village où l'assassinat est une tradition, le village de Saint-Georges.

– Saint-Georges ! répéta la jeune femme en tournant vivement la tête vers Fichet.

– Un village de Picardie, répondit celui-ci avec calme.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel la jeune femme se tut, évidemment en proie à une grande agitation ; tandis que Fichet affectait à son tour la plus profonde indifférence.

Après une longue hésitation, la voyageuse se décida à prendre la parole :

– Et sait-on le nom de ce malheureux ? dit-elle d'une voix où il était facile de démêler une certaine émotion.

– On le sait, répondit Fichet.

– Mais vous-même, monsieur ?

– Je le sais aussi.

– Puisqu'il est si célèbre, reprit la jeune femme, je serais curieuse de le connaître.

– Eh bien ! on le nomme Eugène Salviat.

La jeune femme comprima un cri, et, se détournant brusquement elle posa son mouchoir sur son visage, pour cacher son trouble. Alors, se penchant légèrement vers elle :

– N'est-ce pas, mademoiselle Marcelle, lui dit Fichet, que cela a dû être un curieux spectacle ?

Marcelle, car c'était bien elle, bondit en entendant prononcer son nom par cet homme.

– Vous me connaissez ? répliqua-t-elle stupéfaite.

– Vous, un peu ; mais je connaissais surtout monsieur votre frère ; j'ai eu l'honneur de me rencontrer quelquefois avec lui, et je puis même me flatter d'avoir contribué à lui faire reprendre à Toulon la place qu'il avait eu le tort de quitter un peu

précipitamment.

– Que dites-vous ! s’écria Marcelle.

Et regardant son interlocuteur, avec un mélange de curiosité et d’effroi :

– Qui êtes-vous donc ? ajouta-t-elle aussitôt.

– Agent de police, mademoiselle, pour vous rendre mes devoirs, si jamais vous m’en fournissez l’occasion.

Marcelle ne répondit pas et se retourna lentement, non plus avec dédain cette fois, mais avec une véritable terreur.

La conversation devait évidemment s’arrêter là ; et la jeune femme n’eut aucune envie de la reprendre.

Le voyage s’acheva donc sans nouvel incident, Marcelle gardant le silence, Fichet causant avec M. Michaud du ton de la plus parfaite bonhomie.

À une demi-lieue de Toulon, la malle-poste s’arrêta, et M. Michaud et le père Fichet en descendirent pour gagner la bastide du négociant.

Marcelle vit partir l’agent avec bonheur, et se sentit soulagée d’un poids immense en se retrouvant seule dans la voiture.

La nuit commençait à tomber, et M. Michaud, qui en partant avait annoncé le jour et l’heure de son retour, trouva Mme Michaud et Lucienne qui l’attendaient au seuil de la maison.

Cependant, à mesure que le malheureux époux approchait de sa demeure, l’inquiétude l’avait repris avec une intensité nouvelle.

Le moment allait venir, en effet, où tous ses doutes seraient fixés, et c’est avec une appréhension pleine d’angoisse qu’il vit de loin sa femme debout et l’attendant sur le seuil de la porte.

Toutefois, il fit un effort sur lui-même et se remit bientôt de cette émotion passagère, et, quand il atteignit son habitation, son visage ne gardait plus aucune trace des cruels soucis dont il était torturé.

Il présenta M. Fichet à sa femme, comme un ancien client et ami que le hasard lui avait donné pour compagnon de voyage, et qui avait bien voulu accepter l’hospitalité chez eux pour quelques jours.

Puis, après quelques compliments échangés de part et d’autre, Mme Michaud annonça aux deux voyageurs que le dîner allait être

prêt dans une demi-heure, et demanda à Fichet s'il voulait se rendre, en attendant, dans la chambre d'ami qui lui était destinée, ou s'il préférait se reposer dans un bosquet du jardin.

– Je n'accepterai ni l'une ni l'autre de ces deux propositions, si vous voulez bien me le permettre, répondit Fichet ; mais je profiterai de cette demi-heure pour me rendre à Toulon, afin d'être tout à vous, madame, une fois débarrassé de l'importante affaire qui m'amène, et dont la moindre négligence pourrait compromettre le résultat.

– Faites donc comme vous l'entendrez, monsieur, lui dit gracieusement Mme Michaud. Mais n'oubliez pas que nous vous attendons avec impatience.

M. Michaud avait déjà donné ordre d'atteler ; de sorte que Fichet partait quelques minutes après.

En quelques instants, on eut franchi la distance qui séparait la bastide de Toulon.

Fichet fit arrêter la voiture à l'entrée de la ville, et pria le domestique d'attendre là son retour.

Il fut près d'une demi-heure parti, et le cocher remarqua que, lorsqu'il revint, il avait l'air radieux. Cinq minutes après, il rentrait à la bastide Michaud, où l'on ne tarda pas à se mettre à table.

Pendant le dîner, Fichet fit beaucoup causer Mme Michaud, qu'il observa minutieusement dans tout ce qui peut trahir une femme, et révéler à la fois son caractère et l'état de son âme, c'est-à-dire dans le geste, dans le regard, dans l'accent, dans le sourire, et surtout dans l'expression de ses traits lorsqu'elle adressait la parole à M. Michaud.

Et, comme le petit vieillard était extraordinairement habile, et particulièrement physionomiste, au bout d'un quart d'heure son opinion était formée, et il ne doutait plus de la culpabilité de Mme Michaud ; mais il doutait moins encore de ses remords, de l'honnêteté de son cœur et de son immense affection pour son mari.

Le dîner achevé, on allait se lever de table, quand un domestique entra sans avoir été appelé.

– Qu'y a-t-il ? lui demanda M. Michaud.

– Quelqu'un demande à parler à monsieur.

– Son nom ?

– M. le comte de Précigny.

À ce nom, il y eut un moment de silence général ; chacun en avait reçu une sensation particulière.

Une rougeur s'était répandue sur les traits de Mme Michaud.

Lucienne avait paru embarrassée ; M. Michaud avait laissé échapper un mouvement de colère ; et les petits yeux du père Fichet avaient pétillé d'une joie secrète.

– Faites passer M. le comte dans le salon, et dites-lui que je vais le rejoindre à l'instant, dit M. Michaud à son domestique.

Et, comme il allait se lever, Fichet l'arrêta du geste.

– Pardon, mon ami, lui dit-il avec vivacité, mais vous savez que le but de mon voyage était de renouveler connaissance avec M. le comte de Précigny, et, si vous le voulez bien, c'est moi qui aurai l'honneur de le recevoir.

– Vous ?… dit Michaud.

– Eh ! sans doute, mon ami ; M. le comte peut seul me donner les renseignements dont j'ai besoin, vous ne l'ignorez pas, et j'ai hâte d'être éclairé sur le fait que vous connaissez.

– À votre aise alors !… fit Michaud.

Le père Fichet salua ses hôtes, et passa immédiatement dans le salon, où avait été introduit de Précigny.

À la vue du petit vieillard, le comte se leva étonné, et il allait demander l'explication d'une si étrange réception, quand le père Fichet s'avança vers lui en souriant, et s'inclinant avec une exquise politesse :

– Ce n'est pas moi que monsieur le comte s'attendait à voir ? dit-il du ton le plus aimable.

– Que signifie cette plaisanterie ?… interrompit le comte avec hauteur.

– Ce n'en est pas une, monsieur de Précigny, répliqua Fichet… seulement vous ne comprenez pas, et je vous dois quelques explications… Vous avez reçu une lettre tout à l'heure, n'est-il pas vrai ?

– Sans doute… fit le comte.

– Cette lettre vous priait de passer chez M. Michaud.

– Et c'est pour cela que je suis venu.

– Eh bien ! c'est moi qui vous ai adressé cette invitation.

– Vous !... et dans quel but ?

– Je désirais causer quelques instants avec M. le comte.

Le comte se redressa avec fierté, et laissant tomber un regard de dédain sur son chétif interlocuteur, il allait prendre son chapeau et se diriger vers la porte, quand le père Fichet lui saisit résolument le bras.

– M. le comte, lui dit-il, d'un ton où vibrait une certaine autorité, il s'agit d'un fait grave qui s'est passé dans la nuit du 30 mars, chez M. Michaud, rue Saint-Antoine, à Paris, et sur ce fait j'ai désiré vous interroger sans témoins...

De Précigny s'arrêta.

Cette voix, les deux petits yeux brillants de Fichet, le souvenir terrible qu'il évoquait ainsi, tout lui faisait une loi de prendre garde, et de s'observer...

Il eut un regard moins dédaigneux pour la personne du vieillard, et un sourire où perçait déjà moins d'ironie effleura ses lèvres.

– La nuit du 30 mars !... répéta-t-il... comme s'il eût cherché à se rappeler... je ne vous comprends pas, monsieur, et je m'étonne...

– De quoi donc ?

– Que M. Michaud s'en préoccupe, je l'admettrais volontiers, mais vous...

– Oh ! moi, je connais mieux encore que mon ami tous les détails de la nuit dont je vous parle.

– Vraiment !...

– De sorte que je puis, aussi bien que lui, vous interroger ou répondre à vos questions.

– C'est possible, monsieur, dit le comte ; seulement, je vous ferai remarquer que je ne désire nullement m'entretenir avec vous sur ce sujet.

– Je suis désolé d'insister, mais je prendrai alors la liberté de vous dire que cela est nécessaire.

– En vérité, monsieur ! dit le comte avec un sourire ironique.

– J'ajouterai même indispensable.

– Si bien que, bon gré mal gré, il me faudra absolument subir votre interrogatoire !…

– C'est cela même.

– Et à quel titre m'imposerez-vous cette obligation ?

– À titre d'agent de police, monsieur le comte.

À ce mot, M. de Précigny eut un tressaillement et demeura quelques instants sans pouvoir trouver assez de sang-froid pour répondre ; enfin, reprenant le ton de hauteur et de raillerie méprisante qu'il avait abandonné un instant :

– Je regrette vivement, dit-il, de n'avoir pas su plus tôt à quel personnage j'avais affaire, et c'est votre faute si je ne vous ai pas traité avec toute la distinction à laquelle vous avez droit.

Fichet se mit à sourire de cet air fin et discret qui rendait sa physionomie si spirituelle.

– Monsieur le comte, répliqua-t-il, connaissez-vous dans la société une position plus étrange que celle des hommes qui ont pour mission de protéger les honnêtes gens contre les fripons de toutes espèces ?… Que cela nous attire la haine des voleurs, rien de plus rationnel ; mais ce qui est bizarre, absurde, inexplicable, c'est que nous y gagnons en même temps le mépris des honnêtes gens, qui seraient à coup sûr fort embarrassés d'assigner une cause raisonnable à leur mépris.

– Il se peut qu'on ait tort et que vous méritiez les plus grands honneurs, répliqua le comte, mais ce n'est pas pour me convertir à l'adoration de l'agent de police que vous m'avez fait rester, je pense, et vous me permettrez…

Il fit un mouvement pour sortir.

– Pardon ! monsieur le comte, continua le père Fichet, mais puisqu'il faut vous le dire, je suis venu ici pour rechercher la vérité au sujet de ce qui s'est passé dans la nuit du 30 mars chez M. Michaud, et, je vous le répète, j'ai quelques explications à vous demander ; soyez donc assez bon pour vous asseoir là et m'accorder seulement dix minutes d'attention.

Le comte comprit que c'était un véritable interrogatoire qu'il allait avoir à subir, et reconnut sans doute qu'il était imprudent de chercher plus longtemps à l'éviter ; il vint donc s'asseoir en face de Fichet, et changeant tout à coup de ton avec lui :

– Voyons, dit-il avec une bonhomie assez bien jouée, puisque vous le désirez, et que cela peut être utile à la justice, causons, monsieur Fichet, et dites-moi quelles sont les explications que je puis vous donner.

L'agent s'inclina, comme s'il eût voulu remercier le comte de cette condescendance, puis il reprit :

– Vous n'ignorez pas, dit-il, que, dans cette nuit du 30 mars, un vol considérable a été commis chez M. Michaud ?

– Je l'ai appris, et j'en ai été fort affligé, répondit le comte, car j'estime infiniment M. Michaud.

– M. Michaud a fait sa déclaration, la police s'est mêlée de cette affaire, et en rassemblant tous les incidents qui pouvaient nous éclairer, nous avons eu la preuve que cette même nuit vous vous étiez introduit dans la demeure de M. Michaud.

– Pour voler, sans doute ?

– Au contraire.

– Comment ?

– Sans doute, puisque vous avez laissé chez M. Michaud un portefeuille contenant un billet de mille francs.

– Est-il possible ?…

– Le portefeuille est entre mes mains ; il porte votre chiffre, surmonté de votre couronne de comte.

M. de Précigny garda le silence.

– Cependant, reprit Fichet, une somme de deux cent mille francs ayant été enlevée de la caisse de M. Michaud, il faut de toute nécessité admettre que quelqu'un l'a volée ; or, toutes les investigations ont abouti à ce résultat, qu'il n'y a que deux personnes que l'on puisse soupçonner.

– Et ces personnes ? demanda le comte.

– C'est vous, et M. Paul Mercier.

– Moi ! dit le comte avec hauteur.

– Remarquez que je ne dis pas que vous soyez soupçonné ; je déclare, au contraire, que vous êtes au-dessus d'un pareil soupçon, et j'en dis autant pour M. Paul Mercier ; mais je vous fais observer que, logiquement, les soupçons ne peuvent se porter que sur vous deux ; que vous serez nécessairement appelé devant le juge d'instruction, pour avoir à donner des explications sur le fait de

votre présence chez M. Michaud, dans la nuit du vol, et que mon instruction n'a d'autre but que de vous éviter le désagrément de jouer un pareil rôle dans cette affaire. Pour me résumer, et appelant carrément les choses par leur nom, voici la question entre vous et moi à cette heure : votre présence chez M. Michaud dans la nuit du 30 mars étant prouvée, pouvez-vous lui donner un autre motif que celui que lui attribuerait naturellement la justice, c'est-à-dire le vol ?

Le comte parut hésiter un moment… on eût dit qu'il voulait laisser croire à un combat intérieur de générosité, et ce ne fut qu'en faisant un effort sur lui-même qu'il reprit, peu après :

– Oui, monsieur, dit-il enfin, si j'étais réduit à cette nécessité de me soustraire à une accusation infâme, ou de révéler un secret que j'eusse voulu ne jamais faire connaître, je serais à même de donner la raison de ma présence chez M. Michaud dans cette nuit fatale.

– Eh bien ! poursuivit l'agent, réfléchissez : vaut-il mieux pour vous laisser aller l'affaire jusqu'au juge d'instruction, comparaître devant ce magistrat sous une inculpation, que vous détruirez immédiatement, c'est entendu, mais qui ne se sera pas moins attachée à votre nom, et qui restera dans les archives de la justice… vaut-il mieux, dis-je, laisser aller les choses à cette extrémité, ou couper court à cette fâcheuse affaire en me confiant, à moi, qui n'en garderai aucune note, le motif qui vous avait amené la nuit et en secret chez M. Michaud ?

– Sans contredit, ce dernier parti est le meilleur, repartit le comte, surtout si vous voulez me jurer de ne révéler à personne le secret que je consens à vous confier et que je ne ferai connaître moi-même que pour ma défense, s'il en est besoin.

– Je vous jure, et rappelez-vous bien mes paroles, dit alors Fichet ; je vous jure que, non-seulement je ne trahirai pas ce secret, mais que j'apporterai même tous mes soins à ce qu'il reste enseveli dans le plus profond mystère. Et maintenant rien ne s'oppose plus, je crois, à ce que vous me fassiez votre confidence.

– Assurément, monsieur Fichet ; mais, si je vous ai bien apprécié, cette confidence est désormais inutile, et vous avez déjà deviné tout ce que je pourrais vous dire.

– Rien n'est plus trompeur que les apparences, monsieur le comte, et j'ai eu si souvent l'occasion de m'en apercevoir dans l'exercice de mes fonctions que je me défie singulièrement de ma

pénétration.

– C'est que, dit le comte, c'est un peu embarrassant à dire.

– Vous pouvez vous éviter cet ennui.

– Comment ?…

– Vous avez, n'est-ce pas, la preuve du secret que vous voulez me confier ?

– Sans doute.

– Cette preuve, il faudrait toujours la remettre entre mes mains, car si, comme simple particulier, je puis m'en rapporter à votre parole, comme agent, cette preuve de confiance et de savoir-vivre m'est interdite, et mon devoir me commande de ne croire que sur pièces, et les preuves matérielles en main…

– Je comprends cela.

– Eh bien ! ne me dites rien et donnez-moi tout de suite ces preuves, que je dois toujours connaître.

Le comte réfléchit un instant.

– Vous avez parfaitement raison, dit-il ensuite… Mais, puisque nous parlons de preuves, permettez-moi de vous dire à mon tour que rien n'établit encore, à mes yeux, que vous soyez un agent de police, et non l'ami de M. Michaud.

– C'est trop juste, dit Fichet, et cette preuve, la voici.

Et tirant une carte de la poche de son vêtement, il la remit à M. de Précigny, qui y jeta un coup d'œil.

– Hésitez-vous encore, monsieur le comte ? dit Fichet.

– Non, répondit M. de Précigny ; seulement, je dois vous dire que mes témoignages, à moi, sont à deux cents lieues d'ici.

– À Paris ?

– Justement ; et j'avoue qu'il m'en coûte un peu de franchir une telle distance, pour les aller chercher et vous les rapporter.

– N'y a-t-il pas d'autre obstacle ?

– Pas d'autre.

– En ce cas, ce n'en est pas un, si vous voulez avoir confiance en moi jusqu'au bout.

– Que voulez-vous donc faire ?

– Rien de plus simple : vous me donnez la clef du meuble où

est renfermé… quoi donc ?

– Un portefeuille rempli de lettres.

– Fort bien, dit Fichet, dont le petit œil noir étincela d'une joie secrète.

Il ajouta :

– Je remets la clef à un agent d'une probité reconnue, un de ces hommes, je puis vous l'affirmer, qui marcheraient sur des tas d'or, sans être même tentés d'y toucher ; il court à Paris, et, quelques jours après, me rapporte le portefeuille. Que dites-vous de mon idée, monsieur le comte ?

– Je la trouve excellente.

– Et vous consentez !

– Voici ma clef.

Et le comte tendit en même temps à Fichet une clef que celui-ci fit aussitôt disparaître dans sa poche.

À vrai dire, M. de Précigny n'avait pas le moindre soupçon. L'intimité qui régnait entre M. Michaud et Fichet, intimité établie par la présence de l'agent dans la maison du négociant, lui donnait toute sécurité à cet égard, et il ne pouvait douter que toutes ces démarches ne fussent faites en vue d'éviter un scandale, dont M. Michaud devait à bon droit redouter l'éclat.

Le vol n'était évidemment qu'un fait secondaire, et il était certain que les soupçons devaient bien plutôt se porter sur le caissier que sur un homme qui appartenait à une famille honorable, et dont le nom et le titre semblaient éloigner toute pensée de crime !

– Et maintenant, reprit bientôt l'agent, qui ne voulait pas s'arrêter en si bon chemin, veuillez me dire, monsieur le comte, dans quelle pièce se trouve le portefeuille que l'on doit, vous rapporter.

– Dans ma chambre à coucher, répondit de Précigny.

– Il ne manque plus, alors, qu'un mot de monsieur le comte à son domestique, pour donner ordre à celui-ci de conduire mon agent à la chambre, et de le laisser prendre son portefeuille dans le meuble dont il aura la clef sur lui.

– Je vais écrire cette lettre ce soir même ; elle sera à la poste demain, dès le matin, et à Paris avant votre homme.

Voilà qui est convenu.

– Et mon interrogatoire est fini ?

– Je me félicite, monsieur le comte, de vous avoir trouvé si obligeant, et croyez bien que tout le monde gagnera à une solution qui épargnera je l’espère, la honte d’un grand scandale à une maison dans laquelle vous êtes reçu en ami.

Sur ces mots, M. de Précigny salua l’agent et se retira.

Quelques instants plus tard, Fichet sortait lui-même de la bastide, et se rendait à pied à Toulon.

La nuit était tout à fait venue ; de lourds nuages couvraient le ciel ; Fichet traversa la ville d’un pas rapide, et arriva, au bout d’une demi-heure, près des remparts, en face d’une cabane très misérable, dont la toiture s’était depuis longtemps effondrée sous les efforts combinés de la pluie et du vent.

Toutes les maisons environnantes étaient plongées dans l’obscurité la plus profonde ; seule, la cabane était éclairée au dedans.

L’agent la considéra un moment avec attention, plongea son regard à travers la vitre, et, satisfait sans doute de ce rapide examen, il frappa à la porte.

À peine les deux coups eurent-ils retenti, que la porte s’ouvrit, et Fichet se trouva en face d’un vieillard vif, alerte, et dont les yeux, enfoncés dans l’orbite, brillaient d’un éclat surnaturel.

Ce vieillard regarda attentivement l’agent de police, comme s’il cherchait à se rappeler ses traits ; puis, se frappant le front :

– M. Fichet ! s’écria-t-il avec l’expression de la plus profonde surprise.

– Oh ! oh ! vous avez la mémoire bonne, père Caron, lui dit Fichet.

– Toujours bonne ; elle n’a rien oublié, dit le bonhomme en secouant tristement la tête.

– Dois-je prendre cela pour un reproche ?

– Du tout, monsieur Fichet ; vous avez fait votre devoir ; plût à Dieu que j’eusse fait le mien aussi !

– Allons, allons, père Caron !… il ne faut pas se laisser aller ainsi… que diable !… il y a une fin à tout.

– Une fin ! oui… Oh ! quand viendra-t-elle ?… Si vous saviez…

Fichet sourit.

– Père Caron, reprit-il aussitôt, je ne vous ai pas perdu de vue depuis que vous êtes sorti du bagne, et toutes vos pensées, tous vos désirs, tous vos sentiments me sont connus, comme si j'eusse toujours vécu près de vous.

– Est-il possible ! s'écria le père Caron stupéfait.

– Si vous en doutez, la question que je vais vous adresser va vous en convaincre tout de suite.

Le vieillard attendit avec anxiété.

– Père Caron, reprit Fichet, voulez-vous faire une bonne action ?

Le vieux forçat libéré bondit.

– Si je le veux !… si je le veux ! s'écria-t-il hors de lui.

Puis, saisissant la main de l'agent :

– Ah ! oui, dit-il, vous lisez dans mon cœur et dans mon esprit… Une bonne action !… oh ! dites, dites, monsieur Fichet, que faut-il faire ? où faut-il aller ? Rien ne me coûtera, ni le danger, ni la fatigue.

– J'en suis convaincu, mais il n'y a ni danger, ni fatigue ; seulement, il faut partir pour Paris.

– Quand cela ?

– Cette nuit même.

– Je suis prêt, dit le vieillard en courant prendre un bâton.

– Oh ! pas à pied, dit Fichet en souriant, mais dans une bonne chaise de poste, qui vous transportera commodément et vous aura ramené ici dans huit jours.

– Et que faudra-t-il faire à Paris ?

– La chose du monde la plus facile : vous rendre avec cette clef à l'adresse que je vais vous donner tout à l'heure, et prendre, dans un meuble qui vous sera désigné, un portefeuille que vous viendrez m'apporter à la bastide de M. Michaud.

– Je la connais ; et c'est tout ?

– C'est tout ; venez… en route, je vous expliquerai le reste…

Le père Caron éteignit sa lumière, sortit avec Fichet, ferma la porte de sa cabane et disparut bientôt à travers les rues de Toulon. Pendant ce temps, M. de Précigny regagnait le Valnoir, l'air

sombre et préoccupé…

Bien qu'il n'eût conçu aucun soupçon sérieux de la présence du père Fichet à la bastide Michaud, cependant, une certaine appréhension vague s'était emparée de lui, et c'est avec des tressaillements singuliers, qu'il avançait vers le château de sa sœur ; on eût dit qu'en dépit de l'assurance qu'il cherchait à se donner, il redoutait quelque danger mystérieux dont il ne parvenait pas à deviner la nature.

Cependant, il savait que Salviat avait été exécuté, et que Blondel restait seul désormais pour lutter contre l'Écossais et Crampon. De ce côté donc il pouvait respirer à l'aise, et attendre patiemment les événements.

Quelle vraisemblance, d'ailleurs, que l'on pût s'arrêter à le soupçonner capable d'avoir commis un vol, dans la maison de Michaud… C'était insensé… et pourtant !…

Si on ne s'arrêtait pas là, si quelque hasard imprévu amenait le père Fichet à la découverte de la vérité !

Tout était possible.

Le terrain était brûlant sous ses pieds ; et plus d'une fois déjà, il avait songé à quitter la France… Mais, passer à l'étranger… quand il avait là l'héritage de sa sœur, qui l'attirait et le retenait.

Sa sœur…

Depuis que Maurice avait disparu, le comte se disait que rien ne devait plus l'attacher à ce monde… et qu'il obtiendrait facilement d'elle tout ce qu'il lui demanderait… Madame Cormier était riche… sa fortune avait doublé depuis dix années, passées dans les larmes et la solitude !… C'était là un lot alléchant, et le comte de Précigny souriait d'avance, à l'idée que cette fortune tout entière lui reviendrait !…

Cet homme était insatiable, il lui fallait de l'or, toujours… à tout prix.

Mais Blondel ?… mais le père Fichet ?… une fois débarrassé de ces dernières inquiétudes, il n'avait plus rien à craindre… et quel sort serait le sien !…

En ce moment il arrivait au château de Valnoir…

Comme il allait passer la grille du parc, il vit Maxime de Brescé venir à lui.

Il s'arrêta.

Maxime ne le voyait pas… il était sombre aussi, et sur son visage pâle, sur ses traits fatigués, dans ses yeux abattus, on lisait facilement l'expression d'une préoccupation poignante.

Le comte lui prit le bras au moment où il allait passer.

Maxime frissonna.

– Ah ! c'est vous, mon ami, lui dit-il, en le reconnaissant.

– Et qui donc voulez-vous que ce soit ?

– Je ne sais…

– Eh ! eh ! mon cher Maxime, je ne vous comprends plus ; on vous a débarrassé de votre plus mortel ennemi ; vous n'avez plus rien à craindre, votre position est complètement nette de tout danger, et vous voilà plus soucieux, plus triste qu'auparavant…

– On le serait à moins… repartit Maxime avec amertume.

– Que se passe-t-il donc ?

– Tenez… lisez… lisez cette lettre, que je viens de recevoir.

Et d'une main tremblante de colère, le vicomte tendit à son ami une lettre qu'il venait de tirer de sa poche.

Cette lettre ne contenait que quelques lignes… mais ces quelques ligues étaient significatives… voici ce qu'elles disaient :

« Mon cher Maxime,

« J'ai appris que vous habitiez le château de Valnoir… ingrat !… et moi, je suis logée à l'hôtel de la *Marine*, à Toulon… Vous avez fui comme une ombre, sans dire seulement si vous reviendriez ; mais je connais vos mœurs et votre courtoisie de gentilhomme, et je suis certaine que vous préférerez que je vous donne rendez-vous chez moi à l'hôtel, plutôt que chez le procureur du roi.

« Votre amie aujourd'hui… votre femme dans quelques jours,

« MARCELLE. »

– Oui ! oui ! c'est catégorique, dit le comte en remettant sa lettre à Maxime, cette femme y tient… Et vous y allez ?

– Vous le voyez…

– Mais que comptez-vous faire ?

– Je ne sais.

– Vous ne voulez pas l'épouser, au moins ?

Maxime fit un geste violent :

– Ah ! tenez, s'écria-t-il avec colère, le jour où l'on a arraché de mes mains le pistolet à l'aide duquel je voulais me faire sauter la cervelle, ce jour-là a été un jour fatal.

– Allons ! fit de Précigny, il ne faut pas voir ainsi les choses en noir.

– Depuis ce jour… poursuivit le vicomte de Brescé, depuis, surtout, cette nuit terrible où ma main criminelle a comprimé les lèvres d'un malheureux vieillard, à qui j'ai donné la mort… je n'ai eu ni une heure, ni une minute, ni une seconde de repos… Cette existence est intolérable, voyez-vous, et il faut qu'elle finisse !

– Que ne passez-vous à l'étranger ?

– J'y ai songé.

– Eh bien ! réfléchissez-y encore, mon ami ; calmez-vous, surtout… envisagez votre position plus sérieusement, et qui sait ! vous trouverez peut-être un moyen de vous tirer d'affaire.

Le comte serra la main de Maxime, et ce dernier allait s'éloigner, quand une idée subite lui traversa l'esprit.

– J'oubliais ! dit-il tout à coup, j'ai laissé au salon une dame qui vous attend.

– Moi ? dit le comte étonné.

– Vous-même.

– Et a-t-elle dit son nom ?

– Elle paraît vous connaître beaucoup ; elle a une quarantaine d'années, et porte des vêtements de deuil.

Le comte ne répondit pas… Mais le signalement qu'il lui donnait lui avait suffi, et il s'était dirigé en toute hâte vers le château.

Quant à Maxime, il continua sa route vers Toulon.

L'Hôtel de la Marine était situé sur le port, et c'était l'un des meilleurs et des plus fréquentés de la ville. Marcelle y avait retenu un appartement somptueux au premier étage, et elle finissait de souper quand on lui annonça que M. le vicomte de Brescé demandait à lui parler.

Marcelle était encore en costume de voyage, mais les deux nuits qu'elle venait de passer en malle-poste n'avaient nullement altéré ses traits.

Un peu de pâleur sur son front, un reste de langueur dans ses beaux yeux, et c’était tout.

Quant au reste, c’était toujours l’élégante et charmante lorette dont tout le Paris gentleman avait envié la possession à Maxime ; et, après qu’elle eut jeté un rapide coup d’œil à son miroir, réparé légèrement le désordre de sa splendide chevelure, elle fit signe au domestique de l’hôtel qu’il pouvait introduire le noble visiteur.

Maxime entra.

Pendant le court trajet qu’il venait de fournir, du château à Toulon, le vicomte avait suivi le sage conseil que lui avait donné de Précigny : il avait réfléchi.

L’air vif du soir avait rafraîchi son sang ; son irritation et sa colère s’étaient calmées peu à peu, et, quand il pénétra dans la ville, son plan était fait, et il savait comment aborder Marcelle.

Aussi, dès que le domestique eut fermé la porte du salon derrière lui, il s’avança, le front riant et le visage épanoui, vers la jeune femme, il lui prit la main, et la baisa avec une véritable courtoisie de gentilhomme.

– Combien je vous sais gré, lui dit-il, d’un ton à la sincérité duquel il était facile de se méprendre, de n’avoir pas douté de moi, et d’être venue me chercher jusqu’ici… Vraiment, vous me croirez si vous voulez, mais, quand votre lettre m’est parvenue, je songeais à vous écrire.

Marcelle répondit par un joyeux éclat de rire :

– Allons !… ce n’est pas mal, dit-elle avec enjouement, et je vous félicite de prendre si héroïquement votre parti.

– Vous ne croyez donc pas à ma sincérité ?

– Votre sincérité n’est pas plus réelle que votre amour.

– Cependant…

– Et pour la mettre à l’épreuve, je n’ai qu’une question à vous adresser.

– Laquelle ?

– Quand nous marions-nous ?

– Quand vous voudrez.

La demande avait été faite sur un ton ironique ; la réplique arriva si nette, si claire et si ferme, que Marcelle en demeura un moment interdite, et que son regard sembla vouloir pénétrer

jusqu'au cœur du vicomte.

– Tiens ! tiens ! dit-elle finement, est-ce que vous deviendriez raisonnable ?

– Il faut bien faire une fin ! répondit Maxime.

– Et vous ne redouterez pas celle-là ?

– Je la désire, au contraire.

– Faut-il vraiment vous croire ?

– Essayez.

Marcelle marchait d'étonnement en étonnement… Elle ne croyait pas un mot de ce que lui disait Maxime, et cependant il parlait avec tant d'assurance et de résolution, qu'il devait bien y avoir quelque chose de vrai dans ses paroles.

– Voyons ! reprit-elle presque aussitôt, en observant avec attention la physionomie de son interlocuteur, vous ne parlez pas sérieusement, n'est-ce pas ?

– Pourquoi donc ?

– Mais vous vous êtes prononcé avec tant d'énergie, qu'en vérité je m'étonne de voir un si prompt changement.

– C'est bien simple, cependant, et cela s'explique de soi-même.

– Comment ?

– Le seul obstacle qui s'opposa à notre mariage, c'était votre Eugène… En dépit de ma bonne volonté, il m'était impossible d'accepter un forçat pour beau-frère… Mais, depuis quelques jours, la position a bien changé… l'obstacle ayant été guillotiné !

Marcelle se tut.

Malgré elle, elle avait frémi au souvenir évoqué par le vicomte, et elle lui jeta un regard douloureux et triste.

Mais la jeune femme était d'une nature particulièrement mobile… et cette compression dura à peine le temps de la remarquer.

Elle reprit, peu après :

– Ainsi, dit-elle… c'est décidé… vous m'épousez ?

– Si vous y consentez, répondit Maxime.

– Je serai vicomtesse ?…

– Quand vous voudrez…

– Clara et Pinson vont en crever de jalousie.

– Il y a bien de quoi.

– D'ailleurs, vous ne serez pas aussi malheureux que vous pourriez le supposer… et croyez bien que, malgré un passé un peu léger, je ne ferai pas trop mauvaise figure dans le monde où vous m'introduirez…

La conversation dura encore quelque temps sur ce ton… Maxime était charmant… les dernières appréhensions de la jeune femme s'envolaient une à une, et elle se livrait avec un complet abandon à l'espoir qu'elle venait de concevoir !…

Minuit sonna au milieu des plus délicieux projets d'avenir.

– Déjà… fit Marcelle, aussi éveillée que si elle avait passé les deux nuits précédentes dans un excellent lit.

– Faut-il que je me retire ?… demanda Maxime à voix basse.

Marcelle se prit à sourire.

– Mais certainement ! répondit-elle, et il me semble même que vous avez bien prolongé cette première visite… Songez, mon ami, que, dès ce moment, je cesse d'être votre maîtresse, pour devenir votre fiancée…

Maxime eut beaucoup de peine à se contenir… mais il ne vouait pas faillir à son rôle, et il eut la force de s'incliner avec un grand sérieux :

– Soit !… dit-il, je pense que vous avez raison, et, quoi qu'il m'en coûte… je vous laisse… mais je vous reverrai demain ?

– Sans doute.

– J'ai même à ce sujet une proposition à vous faire.

– Laquelle ?

– Vous n'avez connu, jusqu'à présent, que la flottille d'Asnières.

– C'est vrai…

– Voulez-vous que je vous montre une vraie flotte ?

– Ce sera charmant…

– J'ai dans le port un clipper… Les environs de Toulon sont ravissants… nous irons déjeuner en rade…

– Et nous mangerons des crabes ?

– Nous mangerons ce que vous voudrez… Acceptez-vous ?…

– Est-ce que ça se demande ?

– Nous reviendrons le soir.

– Nous reviendrons quand vous voudrez…

– Alors, c'est convenu, et je vous dis à demain…

– À demain !… à demain ! dit Marcelle.

Maxime prit congé de la jeune femme, en lui baisant galamment la main, et sortit aussitôt de l'hôtel.

– Allons ! se dit-il, dès qu'il se trouva sur la rue, le comte m'a souvent dit que j'étais un caractère indécis et sans force… Cette fois, du moins, il ne pourra m'adresser le même reproche… Marcelle ne se doute de rien… j'ai admirablement joué mon rôle… et demain, j'espère qu'il ne sera plus question de la vicomtesse de Brescé !…

Et ayant allumé un cigare, il reprit le chemin du château de Valnoir.

Cependant, une scène d'un tout autre genre, mais non moins intéressante, s'était passée de ce côté.

Au portrait que lui avait fait Maxime de Brescé, le comte ne doutait pas que la dame mystérieuse dont il lui avait annoncé l'arrivée ne fût sa sœur, et il se demandait avec inquiétude quel motif avait pu arracher madame Cormier à la capitale. Avait-elle appris la mort de son fils, et venait-elle chercher dans la solitude de Valnoir un adoucissement à ses cruelles douleurs ?… C'était possible, mais il était possible aussi que quelque révélation inattendue fût venue l'enlever à sa torpeur et à son insensibilité habituelles, et le comte cherchait, dans ce cas, quel moyen il opposerait à cette situation nouvelle…

En entrant au salon, et en apercevant Mme Cormier, il s'arrêta un moment stupéfait !…

C'est qu'en effet, son visage, loin d'être abattu et triste, respirait, au contraire, une résolution et une énergie qu'il ne lui avait jamais connues.

– Vous, ma sœur, ici !… s'écria enfin le comte de Précigny, après les premiers moments de surprise…

– Oui, monsieur le comte, répondit Mme Cormier, avec un calme sous lequel on sentait quelque chose comme un grand parti pris.

– Mais qui vous amène ?

– J'avais hâte de vous voir.

– Moi !…

– Cela vous étonne ?

– Mais quel intérêt ?…

– Un très grand, monsieur le comte, celui de notre honneur.

– Que signifie ?…

– Vous allez me comprendre.

Mme Cormier s'assit, et fit un signe à son frère, qui prit place à ses côtés.

Pauline était sourdement émue ; son front se creusait, par instants, de plis profonds, et son œil avait de temps à autre des éclairs inattendus ; il était facile de voir qu'elle mettait tous ses efforts à contenir les battements de sa poitrine, dans laquelle grondait une sombre agitation.

Quant au comte, il attendait anxieux, s'expliquant avec peine cette attitude singulière de sa sœur, et ne trouvant pas dans son esprit troublé, le sens de ce mystère… ou le mot de cette énigme.

Mme Cormier reprit :

– Vous savez sans doute, dit-elle d'une voix ferme, et qui n'admettait pas la possibilité d'une protestation, vous savez que mon fils a été récemment victime d'un second assassinat ?

Le comte s'inclina, sans trouble.

– Je l'ai appris avec une profonde douleur, répondit-il.

– Eh bien ! monsieur le comte, je suis accourue ici pour vous dire qu'on est sur la trace des assassins.

– Ah ! fit de Précigny, un peu déconcerté.

Mais se remettant aussitôt :

– On s'est donc emparé d'eux ? se hâta-t-il d'ajouter.

– Quelques-uns, du moins, sont entre les mains de la justice, et, si mes renseignements sont exacts, ils doivent être en ce moment au bagne de Toulon.

– Quels sont donc ces misérables ?

– Ils sont quatre.

– On sait leurs noms ?

– L'un se nomme Mac-Bell.

– Mac-Bell !… répéta involontairement le comte.

– Il vous est connu ?

– Nullement.

– N'avez-vous pas eu autrefois un valet de ce nom ?

– C'est possible.

– Le second, poursuivit Pauline Cormier, sans insister davantage, s'appelle, dit-on, Crampon.

– Après ?

– Le troisième, Lebuteux…

Et comme Mme Cormier s'était prise à hésiter tout à coup.

– Vous ne nommez pas le quatrième ? fit le comte avec un violent intérêt.

– Le quatrième, monsieur le comte, répondit sa sœur, le quatrième porte un nom qu'un mot peut sauver du déshonneur !

Le comte pâlit.

– Ah ! dit-il… et ce nom ?

Mme Cormier tira un portefeuille de sa poche, se leva et marcha au comte, avec une gravité solennelle :

– Monsieur le comte, lui dit-elle, en lui présentant le portefeuille, il y a là trente mille francs, et il ne vous faut que quelques jours pour passer à l'étranger !

Le comte recula de trois pas, et le regard fixé sur sa sœur, toujours calme et froide, on eût dit qu'il était pétrifié.

– Mais… balbutia-t-il enfin, je ne vous comprends pas.

– Faut-il me faire mieux comprendre ? dit madame Cormier.

– Expliquez-vous !

– Faut-il vous dire que je sais tout ?

– Vous !

– Que l'on m'a raconté la part odieuse que vous avez prise dans cette épouvantable tentative.

– On m'a calomnié !

– Que vous avez soudoyé les assassins qui voulaient tuer Maurice… comme, jadis, vous avez inventé quelque infernale

machination pour envoyer mon amant au bagne.

– C'est faux !

– Vous niez ?

– On a menti !

– Eh bien ! puisque vous vous obstinez à repousser cette accusation inattendue, il faut que les morts parlent pour vous confondre… et ils parleront !…

En parlant ainsi, Mme Cormier alla ouvrir la porte d'une chambre voisine du salon.

Aussitôt, un jeune homme parut.

– Venez donc !… lui dit la malheureuse mère, venez ! et, malgré votre pâleur et l'air de souffrance de votre visage, peut-être bien que M. le comte vous reconnaîtra.

Le jeune homme s'approcha de Précigny, qui, en le voyant venir, se mit à trembler et s'appuya contre la muraille.

Quand il fut arrivé tout près de lui, le comte jeta un cri :

– Maurice ! dit-il avec épouvante.

– Et maintenant, dit madame Cormier, en se tournant vers son frère, j'espère bien, monsieur le comte, que demain vous aurez quitté la France.

Le lendemain, vers dix heures du soir, à l'endroit où finit le port de Toulon, et où commence la rade, une sentinelle veillait, allant et venant d'un pas régulier, l'arme au bras, et jetant de temps à autre un regard distrait tantôt sur la ville, tantôt sur la mer.

Le ciel était légèrement voilé ; mais, à travers la brume transparente, la lune laissait percer ses rayons obliques et pâles, qui mettaient comme une aigrette d'argent au front de chaque lame.

Une brise fraîche et pure passait dans l'air ; un silence profond régnait de tous côtés, interrompu seulement par ce bruit doux et monotone du flot qui vient mourir sur la grève.

C'était comme une heure de recueillement et de paix.

Tout à coup la sentinelle s'arrêta, et apprêtant son arme, par un mouvement machinal, elle jeta son regard ardent et fixe à quelque distance, sur la rade.

L’onde venait de tressaillir, et l’on voyait sourdre à la surface comme un bouillonnement mystérieux.

Le soldat se pencha en avant, et attendit quelques secondes à peine.

Puis, une tête sortit de la mer ; un corps nu se dessina sur les flots, et deux bras vigoureux se mirent à nager dans une direction opposée au port.

– Qui vive ! s’écria la sentinelle, en abattant son arme.

Aucune voix ne répondit.

– Qui vive ! répéta le soldat, d’un ton plus énergique, et avec l’accent de la menace.

Et, comme le même silence répondait à cette injonction, il visa et fit feu.

La fumée de la poudre l’enveloppa un moment, après le coup de feu ; mais, quand cette fumée fut dissipée, et qu’il regarda de nouveau, à l’endroit où, un instant auparavant, il avait aperçu le nageur nocturne, il ne vit plus rien.

Tout avait disparu, et la mer avait repris son mouvement monotone et régulier.

XXXII

LE CLIPPER DE MAXIME

L'homme sur lequel on venait de tirer ainsi n'était autre que Blondel.

Interpellé par la sentinelle, il avait vu l'arme s'abattre de son côté, l'étincelle jaillir, et, avec l'agilité d'un nageur exercé, il avait plongé sous les flots, pour reparaître, quelques minutes après, à une distance considérable, et loin de toute atteinte.

Une fois là, il se mit à faire force de bras, pour gagner du terrain ; longea, pendant quelque temps encore, la plage déserte ; et, quand il se fut assuré que le coup de feu n'avait point donné l'éveil, il se rapprocha peu à peu de la côte, et se dirigea vers une crique que deux anfractuosités de rocher cachaient à tous les regards.

Un quart d'heure plus tard, il abordait.

Toutefois, au moment de prendre pied, il éprouva comme un tressaillement, et se retourna sur lui-même.

Chose singulière !

À une faible distance, il avait cru entendre le bruissement de l'eau, mêlé au souffle d'une poitrine haletante.

Il eut presque peur… Il se demanda si le nageur inconnu qui venait à lui n'était point un gardien lancé à sa poursuite. Et, dans ce cas, il se consulta sur le parti qu'il avait à prendre.

Il était sans armes, et une lutte eût été dangereuse. Et puis, Blondel ne voulait pas rentrer au bagne en ce moment ; il s'était échappé depuis le matin ; il avait pu se cacher jusqu'au soir, et se soustraire ainsi à toutes les recherches. Il avait autre chose à faire, que d'aller reprendre sa double chaîne et sa place dans son cachot.

Cependant, l'homme continuait d'avancer ; encore vingt brasses, et ils allaient se trouver en présence.

Alors, il prit résolument son parti, et attendit, décidé à

s'inspirer de la circonstance.

Mais deux secondes à peine s'étaient écoulées, que deux cris d'étonnement s'échappaient en même temps des lèvres des deux nageurs, qui venaient de se reconnaître.

– Monsieur de Brescé ! fit Blondel avec joie.

– Blondel ! s'écria Maxime, en prenant pied.

Et, après le premier moment donné à la stupéfaction :

– Vous vous êtes donc évadé du bagne ? reprit de Brescé.

– Ce matin, monsieur le vicomte ; mais, si vous voulez bien me permettre de vous parler avec franchise, je crois pouvoir vous dire qu'en ce moment, vous suivez un chemin qui y mène directement.

– Moi !

Maxime recula avec effroi, et regarda son interlocuteur, qui souriait.

– Ah ! c'est que vous ne savez pas, poursuivit Blondel, d'un ton ironique, que depuis quelques heures, je vous suis de l'œil avec le plus vif intérêt.

– Comment cela ?

– Oh ! c'est bien simple... Après m'être échappé, je me suis réfugié à quelques centaines de pas du port, dans une petite crique connue de moi seul. On est, là, dans l'eau jusqu'aux aisselles ; on a les pieds nus sur des pointes de rocher. C'est très incommode, mais c'est sûr, et l'on n'a pas eu encore l'idée d'y aller chercher ceux qui s'évadent. Je savais trouver là des objets que j'y avais déposés à d'autres époques, et qui peuvent être utiles au moment d'une évasion : quelques cordes, des clous, des favoris, des moustaches, et même une longue-vue, pour les besoins de l'observation... Donc, je me tenais dans cette position assez gênante, depuis le matin, quand vers dix heures, un clipper des plus élégants...

– Vous l'avez vu ? s'écria Maxime.

– Comme je vous vois.

– Et sur ce clipper ?...

– Étaient M. le vicomte de Brescé et Mlle Marcelle Salviat.

– Après ? après ? fit Maxime.

– Après ? continua Blondel ; je vous ai observé toute la

journée… Vous comprendrez qu'il n'était pas naturel de vous voir en compagnie de la sœur d'Eugène, n'est-ce pas ? et je me suis bien douté qu'il y avait quelque chose là-dessous.

– Que voulez-vous dire ?

– Eh ! parbleu, ce que j'ai deviné tout à l'heure, en vous voyant arriver dans cet équipage…

– Mais, enfin…

Blondel se redressa sérieux et menaçant :

– Marcelle Salviat connaissait seule votre secret, monsieur le vicomte, dit-il d'une voix haute et ferme, et à cette heure… la malheureuse est au fond de la rade… N'est-ce pas cela ?

Maxime ne répondit pas… il était atterré…

Toutes ses tentatives tournaient contre lui… il avait craint Marcelle ; maintenant, il avait à redouter Blondel.

Ce dernier se mit à hausser les épaules :

– Ah ! vous n'êtes pas, au moins, un criminel endurci, dit-il avec une ironique compassion, car votre attitude seule vous ferait condamner… Eh bien ! rassurez-vous, monsieur le vicomte, et si vous avez réellement quelques remords de l'action que vous avez commise, le hasard vous a ménagé le moyen de la réparer.

– De la… réparer !… balbutia Maxime interdit.

– Sans doute… car ce que vous ignorez, vous, et ce que j'ai vu, moi, c'est qu'au moment où votre clipper sombrait, une chaloupe s'est détachée du stationnaire, et est allée à son secours… À l'heure qu'il est, peut-être y a-t-il quelque espoir de sauver Marcelle !…

Et sur ces paroles, Blondel s'éloigna, laissant le vicomte étourdi, haletant, en proie à la plus horrible des anxiétés…

Un quart d'heure après, Blondel gravissait la pente d'une colline qui domine la ville et le port, et s'asseyait fatigué… et le front courbé sous le poids de pensées inconnues !

Blondel n'était pas las de la lutte… las de la vie !…

Il sentait que son âme perdait son énergie, il avait compris que le bagne le tuerait inévitablement, et il ne voulait pas mourir entre les murs de ce hideux sépulcre…

À cette heure suprême, il n'y avait cependant en lui aucune amertume contre la société… Il n'avait plus qu'une mission, un

dernier devoir à accomplir… et cela fait il était décidé à rendre à Dieu cette vie misérable, qui avait été si rudement agitée…

D'un dernier regard, il embrassa la terrible silhouette que le bagne dessinait à l'horizon… et pendant quelques instants il resta ainsi absorbé dans cette contemplation muette et sombre…

Que le lecteur nous permette, à nous aussi, de revenir pour quelques secondes dans cette habitation du crime, où se sont passées les principales scènes de ce drame.

Au moment de clore cette deuxième période de notre récit, et avant d'entrer dans la troisième et dernière partie qui nous conduira à CAYENNE, jetons un dernier regard sur ces malheureux réprouvés, que la justice frappe avec raison sans doute, mais au milieu desquels nous trouvons bien souvent des repentirs sincères et de touchants épisodes qui laissent croire à une réhabilitation possible.

Nous avons consacré, plus haut, un chapitre aux célébrités du bagne, nous ne pouvons résister au désir de raconter deux ou trois faits pris dans un autre ordre d'idées, et qui consolent un peu, et relèvent cette triste humanité.

Nous empruntons une partie de ce qui suit au livre que nous avons cité plus haut, et dans lequel nous avons déjà puisé de si utiles renseignements :

Durant mon séjour à Rochefort, dit M. Maurice Alhoy, j'aimais à me promener dans les sombres avenues du jardin public. Assis sur la terrasse qui domine le port, je regardais les couples de forçats qui charrient de lourds fardeaux et achètent, à la sueur de leur front, l'avantage d'échapper quelques heures à l'air méphitique du bagne. J'avais remarqué une jeune fille qui passait et repassait devant moi, et plongeait ses regards avec une curiosité avide sur le bâtiment de la CORDERIE.

La jeune fille portait le costume vendéen.

Elle s'assit sur un banc adossé aux charmilles, et là resta rêveuse. Je m'approchai, je la reconnus : je l'avais vue la veille chez la concierge du jardin, et j'avais appris le but de son voyage. La jeune fille allait se marier, et son père était au bagne.

Eutrope était le prétendu de la paysanne ; il connaissait le crime de son beau-père futur.

Habitant le même village, il savait tout ce qu'il pouvait perdre en considération en épousant la fille d'un condamné ! mais

Tiennette était aimée, et la passion cachait à Eutrope les conséquences de ce mariage. Il voulait épouser la jeune fille, mais il désirait qu'on ne parlât plus de ce père, qui était mort aux yeux de la loi, qui n'avait aucun droit sur sa fille, et dont il fallait éloigner le souvenir.

Tiennette aimait son père, et son affection pour lui se doublait par le mépris dont les autres frappaient l'auteur de ses jours ; elle voulait qu'il signât le consentement à son mariage et qu'il lui donnât sa bénédiction.

Eutrope avait longtemps combattu le désir de Tiennette ; il se refusait encore à la démarche qu'elle désirait faire, et ce n'était qu'avec regret qu'il avait entrepris le voyage de Rochefort.

Eutrope était un garçon de bonne mine, qui avait des manières franches et ouvertes, et dont l'abord prévenait au premier coup d'œil ; il ne tarda pas à venir se joindre à nous.

Je servis alors d'interprète aux sentiments de Tiennette. Je dis à Eutrope qu'un père n'est jamais coupable aux yeux de sa fille ; qu'il n'y avait point de lois, point de juges, point de jury, point de cour prévôtale, qui puissent dégager des liens de la nature, et que la piété filiale de Tiennette devait être pour lui un gage précieux des vertus de son épouse.

Tiennette ne disait rien, mais ses regards étaient attachés sur le visage d'Eutrope ; elle épiait tous ses mouvements, comme pour saisir un acquiescement à ses désirs.

Eutrope m'écoutait les yeux baissés ; dès que j'eus fini de parler, sans répondre, sans faire la moindre objection, il prit la main de Tiennette, et les deux amants s'acheminèrent vers le bagne. Je les suivis, et la jeune fille, qui, apparemment, regardait ma présence comme un appui contre l'hésitation d'Eutrope, m'encourageait du regard à ne pas les quitter.

Cependant, le vieux forçat était malade depuis plusieurs jours ; il n'était plus au bagne ; il avait été conduit à l'hôpital.

Nous traversâmes silencieusement la cour, nous montâmes les degrés de l'escalier.

À l'entrée des salles, un tremblement violent agita la jeune fille ; ses joues étaient pâles, son cœur devait être bien serré. Eutrope et sa fiancée furent introduits jusqu'au lit du forçat. Un garde-chiourme me repoussa, et je ne pus suivre que de loin les détails de ce tableau.

Au pied du lit du condamné se tenait Eutrope ; la jeune fille approcha, avec un mouvement de crainte qu'elle ne pût comprimer. Le condamné leva sa tête affaiblie, tourna un regard éteint, et laissa échapper un sourire entre ses dents dont la blancheur contrastait avec son teint bruni.

Le garde-chiourme avait conduit les deux jeunes gens ; il était resté comme témoin à cette scène.

Une bonne sœur de charité soutenait le malade ; il prit la plume qu'on lui présenta, regarda l'acte dressé d'avance, et soutenu, il apposa au bas son nom déshonoré. Puis, étendant vers Tiennette ses bras décharnés, il l'attira sur son cœur ; le mouvement qu'il fit donna une secousse à sa chaîne, dont Eutrope avait pris un anneau qu'il regardait d'un œil hébété ; Tiennette saisit ce moment pour glisser furtivement sa main sous le drap. Un regard qu'elle prolongea sur le garde-chiourme, qui se détournait, trahit, heureusement pour moi seul, l'offrande que la jeune fille laissait à son père !…

Après une demi-heure d'entrevue, Eutrope, qui semblait mal à son aise, fit signe à Tiennette ; la jeune fille donna le baiser d'adieu à son père. En se retirant un des anneaux de la chaîne qui retenait le moribond sur le lit de souffrance froissa la robe de la Vendéenne ; une larme mouilla ces fers rouillés.

Les deux fiancés sortirent lentement, tête baissée.

Près de la porte, Tiennette porta un dernier coup d'œil sur le vieillard, et peut-être, en ce moment, son cœur demandait-il au ciel d'abréger les tortures de son père, en l'appelant, de l'asile où l'on souffre, dans celui où l'on pardonne !…

Quand les deux amants eurent descendu l'escalier des salles, la jeune fille sauta au cou d'Eutrope.

– Cette démarche, lui dit-elle, nous portera bonheur !

Les deux jeunes gens entrèrent ensuite dans la chapelle de l'hospice civil, y firent une courte prière, me saluèrent avec reconnaissance, et montèrent dans une carriole qui les conduisit dans leur village.

Oui, Dieu a dû te bénir, pauvre fille, qui n'as pas abandonné l'auteur de tes jours, qui n'as pas cru que tout était rompu entre lui et toi, parce qu'il était coupable, et tes enfants rendront à la vertu l'hommage dont tu n'as pas craint d'honorer un père criminel !…

On ne saurait lire ces lignes sans attendrissement. Le fait suivant n'est pas moins saisissant.

Quand on se livre à l'étude spéciale des classes réprouvées, à chaque instant un trait saillant se révèle, qui se met en opposition avec tous les actes précédents d'une nature qu'on croit connaître, et le problème distinct qu'on se flattait d'avoir trouvé devient tout à coup insoluble.

Qui dira pourquoi, parmi ces nombreuses fibres du cœur qui semblent détendues et que rien ne peut faire vibrer, il s'en trouve une qui, touchée par hasard ou avec intelligence, se met à résonner, pour ainsi dire, une âme qu'on croit morte aux nobles instincts ?

Au nombre des ouvriers libres du port de Toulon, se trouvait, il y a quelques années, un Génois. Cet homme, comme la plupart de ses semblables qui vivent presque en communauté de travail avec les condamnés de la petite fatigue, laissait percer le sentiment de commisération que lui inspirait la position des coupables.

Parmi les forçats avec lesquels il était en rapport journalier, il en était un qu'il avait pris en plus grande pitié. Souvent, il lui arrivait de partager avec lui ses vivres ; plus d'une fois, la gourde qui contenait le vin de l'ouvrier libre s'était placée sur les lèvres du condamné. Quand venait l'heure où l'ouvrier regagnait son logis en ville, le Génois offrait au forçat le morceau de pain qu'il avait ménagé pendant toute la journée, et il ajoutait ce supplément à la modique ration du bagne.

Le condamné trouvait un adoucissement à sa peine, dans cette sympathie que manifestait pour lui l'ouvrier. Les heures étaient moins longues, quand le Génois était au travail ; les pensées étaient aussi moins tristes, car l'ouvrier parlait au condamné de ses affaires ; il l'entretenait des détails de son ménage. Cela brisait un peu la monotonie de cette vie incessamment la même, que mène l'homme des chiourmes.

Le Génois était père de famille. Chaque année, sa femme allait passer au pays quelque temps, et y portait les économies de l'ouvrier.

Déjà, plusieurs fois, aux premiers jours d'automne, le Génois avait dit au forçat :

– *Compagnonne* est partie pour l'Italie.

La *compagnonne* est le nom familier que les riverains de la

Méditerranée donnent à leur femme, qui partage leur vie active et laborieuse. Une nouvelle année s'écoula.

L'équinoxe était venu ; la femme du Génois avait coutume de partir avant cette époque, que redoutent les passagers, et l'ouvrier n'avait pas annoncé l'absence de sa femme au forçat.

Celui-ci l'interrogea et il lui apprit que la *compagnonne* n'avait plus besoin au pays : elle n'avait plus d'économies à y porter…

Il y avait à peu près six mois que l'ouvrier, cédant à un mouvement d'ambition, avait risqué ses épargnes dans une spéculation de cabotage, faite de moitié avec un patron de barque de Livourne. Le petit navire avait péri, et il ne restait plus au Génois que ses bras pour toute ressource.

L'ouvrier eût trouvé encore du courage dans sa position d'homme libre, et dans l'assurance qu'il avait de ne pas manquer de travail dans le port ; mais sa femme n'avait pas eu la force morale de supporter le sinistre qui l'avait frappée dans sa petite fortune. La *compagnonne* était tombée malade ; elle avait fait des dettes, les créanciers réclamaient leur prêt ; un propriétaire parlait même de faire vendre quelques modestes meubles pour se payer d'un loyer de vingt écus…

Et l'ouvrier, abattu et pensant à chaque heure à la maladie de sa femme et aux embarras du ménage, ne cessait de répéter : *Povera compagnonne !*

Un incident vint un moment distraire le Génois de ses tristes préoccupations.

Le condamné, qui, jusqu'alors, avait paru prendre son supplice en patience, et qui jamais n'avait fait entendre une plainte sur sa position, fut saisi tout à coup d'une profonde aversion pour cette vie qu'il traînait en expiation de sa faute. Le découragement sembla l'atteindre, et plus d'une fois il s'exposa à la bastonnade, à laquelle il n'échappa que parce qu'on tint compte de ses bons antécédents.

La pensée de la fuite devint fixe chez lui, et il obtint du Génois qu'il favorisât son évasion en lui apportant un costume d'ouvrier.

Le condamné avait bien mûri son plan.

Il s'était assuré d'une cache dans le port, où il resterait deux ou trois nuits à l'abri des recherches. Le temps écoulé, il savait comment gagner une retraite qui lui avait été révélée par un camarade qu'elle avait longtemps protégé.

Le forçat indiqua au Génois la position de cette demeure secrète, et il lui fit promettre de venir lui faire visite, le cinquième jour qui suivrait son évasion.

Toutes les circonstances servirent à souhait le condamné. Il s'évada, gagna un lieu solitaire dans les profondes gorges des vaux d'Ollioules. Il descendit, à l'aide d'une corde, dans une grotte naturelle, lieu de refuge des nombreux malfaiteurs qui, à des époques éloignées, infestèrent ces contrées.

Le forçat était depuis quelques heures en possession de son asile, quand le sol résonna sur sa tête.

Un homme gravissait ces escarpements, dont il semblait avoir une connaissance exacte.

Le signal convenu fut donné ; la pierre qui cachait l'entrée de la grotte tourna sur elle-même, l'échelle de corde fut tendue, et le nouveau venu descendit.

C'était le Génois, qui venait accomplir sa promesse.

L'ouvrier, oubliant sa misère, avait apporté quelques pièces de monnaie au fugitif.

Le condamné les prit en souriant, et il dit au Génois :

– Merci, mon ami ! vous avez fait pour moi ce que vous avez pu ; à mon tour je vais faire pour vous ce que je pourrai. J'ai compté sur vous pour m'aider… Je ne puis rester ici ; je suis encore dans le département du Var ; il faut marcher vers Marseille, car j'aime mieux être repris dans le département des Bouches-du-Rhône.

– Il faut espérer, dit le Génois, que vous ne le serez pas plus là qu'ici ; car, si vous deviez être pris, autant vaudrait pour vous être découvert maintenant.

– Non pas, fit le forçat ; cela ferait aussi bien mon affaire, mais cela ne ferait pas la vôtre. Le forçat ne vaut ici que soixante et quinze francs, l'ami ; plus loin, il en vaudra cent.

Le Génois ne comprenait rien au langage du fugitif ; le forçat fut obligé de lui révéler sa pensée entière.

Jamais le bagne ne l'avait effrayé ; jamais l'amour de la liberté n'avait inquiété sa vie de captif ; forçat il s'était habitué à sa position, et jamais la pensée de s'évader ne lui serait venue, s'il n'avait pas eu l'espoir de faire une spéculation pour l'ouvrier. Dans les fers, le forçat ne pouvait, avec quinze ou vingt centimes

de pécule, venir au secours du Génois malheureux, mais, évadé, son corps acquérait une valeur positive, valeur qui se capitalisait par l'éloignement ; et, quand son corps vaudrait cent francs, alors il pourrait dire au Génois :

– Prends-le, livre-le, donne-le aux autorités, tu recevras cent francs ; avec cet argent, tu payeras ton propriétaire, et ta femme ne manquera plus de bouillon ni de tisane.

Le Génois dut se trouver bien surpris d'entendre un pareil langage ; il dut croire que la joie de retrouver la liberté avait dérangé les organes du fugitif ; mais cependant, il fallut qu'il finît par comprendre l'acte de dévouement du condamné, quand celui-ci le menaça de l'attacher à lui avec une corde, et de le ramener ainsi à la première résidence de gendarmerie.

– On verra, dit-il, garrottés ensemble, un honnête homme et un forçat ; on ne pourra pas croire que c'est le forçat qui ramène l'honnête homme, et il faudra bien, bon gré, mal gré, qu'on dise : C'est l'honnête homme qui a pris le forçat…

L'éloquence du condamné persuada sans doute l'ouvrier, et au souvenir de la *compagnonne* une transaction se fit entre les scrupules du Génois et la bonne volonté du fugitif, que le plaisir d'une bonne action séduisait plus que la liberté.

Le commissaire eut bientôt connaissance des nobles motifs de cette évasion ; et, après quelques jours, le fugitif avait repris, par une faveur spéciale, sa place aux travaux de la petite fatigue.

Une histoire plus singulière est celle que nous trouvons consignée à quelques pages plus loin.

Un jour, dit l'auteur, un petit vieillard, vêtu d'une blouse, coiffé d'une perruque blonde, et s'appuyant sur un bâton, se présente à la porte royale du port de Toulon, et demande avec instance, à un planton, qu'on veuille bien le conduire près du commissaire du bagne.

À ce moment, l'administrateur rentrait à ses bureaux.

M. Renault s'étant fait connaître, l'étranger demande à lui parler en particulier ; et, quand le commissaire et lui furent dans un endroit écarté, le vieillard dit qu'il était forçat évadé et que de lui-même il venait reprendre sa chaîne.

Le commissaire regarda avec étonnement cet homme, dont la figure exprimait la bonhomie, et une certaine candeur qui contrastait avec la position qu'il réclamait.

– Vous n'êtes pas du bagne de Toulon ? dit M. Renault.

– J'étais à ce bagne, dit le vieillard.

Le commissaire le regarda encore ; ses yeux et sa mémoire ne retrouvèrent pas des traits ni une individualité de connaissance.

– Il y a douze ans que je suis administrateur des chiourmes de Toulon, ajouta M. Renault, et je n'ai point souvenir de vous.

– Ni moi non plus, monsieur Renault, je ne vous connais pas ; dit le vieillard : mon évasion est bien antérieure à votre arrivée… Il y a quarante-sept ans que j'ai rompu le ban. J'avais alors vingt-quatre ans, et j'en ai maintenant soixante et onze.

Interrogé sur le motif qui le forçait à prendre une résolution si désespérée et à quitter le monde, où l'œil le plus exercé aurait été dans l'impossibilité de reconnaître en lui un évadé, le vieillard raconta que depuis vingt ans, il était à la tête d'une maison de commerce, dans une petite ville de Provence ; que ses affaires étaient en bon état et qu'il jouissait de l'estime de ses concitoyens ; mais, par fatalité, depuis quelques années, il s'était associé avec un de ses proches parents ; il l'avait rendu dépositaire du secret de sa faute, de sa fuite… et, à l'occasion d'une discussion d'intérêt, dans laquelle il s'agissait d'une somme de cent écus, son parent l'avait menacé de le dénoncer à la gendarmerie… comme forçat évadé.

– J'ai mieux aimé m'exécuter moi-même, dit le vieillard à M. Renault ; je serais mort de honte d'être pris par la force armée au milieu de ceux qui me connaissent, et je suis venu tout doucement, à petites journées, me constituer prisonnier… J'ai un petit bagage à l'auberge ; permettez-moi d'aller le prendre, et demain, à la pointe du jour, je vous promets de me trouver à la porte du port.

Le commissaire n'était pas fâché d'avoir un peu de temps devant lui, pour aviser au parti à prendre en cette occasion. Il reçut donc la parole du petit vieillard qui s'éloigna.

L'administrateur fit alors des recherches sur ses vieilles matricules, et en remontant bien haut sur les contrôles, où plusieurs générations de criminels étaient inscrites depuis l'époque de l'évasion qu'il recherchait, il trouva le nom du réfractaire. Mais il y avait prescription depuis longtemps acquise.

Le lendemain, le vieillard était au rendez-vous ; le commissaire lui fit connaître le bénéfice de la loi qui le libérait.

Le pauvre homme n'avait pas accompli l'acte de son désespoir sans un ébranlement moral : la fièvre le saisit… Le lit de l'hospice le reçut pendant quelques jours et, quand il revint à la santé, le commissaire obtint de lui qu'il retournât au pays où il avait acquis une bonne renommée.

– À l'époque où vous fûtes condamné, lui dit-il, aucun journal n'enregistrait les arrêts de la justice ; tous les témoins et les juges sont morts ; la matricule du bagne est ici, ce n'est donc qu'à l'administrateur qu'on pourrait demander des renseignements, si la haine vous poursuivait encore… J'y veillerai : je vous promets de dire à tous les curieux que votre nom n'existe pas parmi ceux des condamnés. Si on vous accuse, niez, et votre parent aimera mieux se réconcilier avec vous que de passer pour un calomniateur.

Ces paroles mirent du baume au cœur du vieillard ; il remercia avec attendrissement le bienveillant administrateur, et retourna continuer sa carrière d'honnête homme.

Avant de reprendre notre récit, finissons par un dernier trait qui contient bien, lui aussi, son utile enseignement.

XXXIII

DERNIER COUP D'ŒIL SUR LES BAGNES

L'histoire du forçat Petit est célèbre dans les annales du bagne, et il doit, – qui le croirait ? – une grande partie de sa popularité aux nombreux actes de charité qu'il a accomplis dans le cours de sa vie excentrique.

Un jour, il entre dans une modeste auberge de village, et à peine y est-il attablé qu'il voit arriver des agents du fisc, accompagnés d'huissiers chargés d'opérer la vente mobilière chez la cabaretière en retard de payements d'impôts ; la somme due par cette femme s'élevait, avec les frais, à quelques centaines de francs. L'exécution judiciaire fut immédiate. Petit en fut témoin ; on le contraignit même à céder, comme faisant partie des objets saisis, la chaise sur laquelle il était assis.

L'évadé du bagne assista jusqu'au dénoûment à cette scène d'expropriation, triste drame de la misère ; il vit la douleur des pauvres gens que la loi dépouillait ; et, quand la vente fut terminée, l'huissier fit sur les lieux mêmes son compte avec le percepteur, et remit à celui-ci ce qui lui était dû par l'aubergiste.

Quelques heures s'écoulèrent, – nous prions le lecteur de remarquer que nous n'inventons rien ; nous nous contentons de citer un livre qui est dans de nombreuses bibliothèques, – quelques heures s'écoulèrent ; l'hôtelière ne pouvait se consoler des désastres dont elle avait été victime, et elle pleurait amèrement. Tout à coup, la fenêtre s'ouvre avec fracas ; un homme paraît, il escalade la fenêtre, jette aux pieds de la femme éplorée un sac contenant la somme produite par la vente de son mobilier, et disparaît.

Cet homme, c'était Petit !

Il avait suivi jusqu'à son domicile le percepteur des contributions ; il s'était introduit chez lui, et, au moment où le

comptable mettait dans sa caisse l'argent de la saisie, le forçat s'empara d'un sac d'argent et de plusieurs rouleaux, d'or, et laissa le fonctionnaire muet de stupéfaction.

Le sentiment de pitié qui inspira Petit dans cette circonstance se manifestait d'habitude vis-à-vis des gens de sa profession ; il semblait s'être créé lui-même grand-maître d'une chevalerie errante d'un nouveau genre.

Le but n'en était malheureusement pas louable.

Plus d'une fois, on le vit rêveur au pied du mur élevé d'une prison ; ou bien, il en parcourait tous les abords, comme un homme de guerre qui cherche à se rendre compte des forces d'une place d'armes. Le but de sa promenade ou de sa pensée était la délivrance de quelque prisonnier, ou même l'enlèvement complet d'une bande de malfaiteurs retenue sous les verrous. Il arrivait encore que Petit, dans ses caravanes solitaires, se plaçât sur le passage des convois de condamnés, et que, sans avoir eu aucune relation antérieure avec ces hommes, il cherchât, à ses risques et périls, à leur rendre la liberté par une ruse qui souvent eut du succès.

En fait de ressources et d'expédients, Petit était surhumain.

Dans le Midi de la France, on conduisit un jour devant les magistrats un homme qu'on avait trouvé vagabondant ; cet homme s'exprimait en anglais et ne comprenait pas un mot de français. On fit venir un interprète, et l'on sut que c'était un matelot anglais, qui traversait une partie de la France à pied, pour aller rejoindre sa corvette à Livourne. On le relâcha.

C'était Petit.

S'il était habile à déguiser son nom et à se faire passer pour ce qu'il n'était pas, il ne l'était guère moins quand il était reconnu et bien emprisonné : c'est alors qu'il mettait en usage toute son adresse d'esprit et de corps.

Une classe de voleurs, dit M. Lavergne, se compose de jeunes hommes d'une imagination brillante, ayant le don des langues, celui de la persuasion, en un mot, des comédiens consommés. Ils sont toujours à la hauteur du rôle que les circonstances leur imposent, et dans le cours de leur vie, qui se heurte enfin et se brise sous la guillotine, ils ont joué tous les personnages de la comédie et du drame.

L'histoire du galérien Petit est, sous ce rapport, le chef-d'œuvre

du genre.

Durant son séjour à Toulon, il a été réellement un homme que la meilleure compagnie pouvait avouer, c'est-à-dire que, subitement transporté de son banc dans le premier salon de la capitale, il eût été remarqué par ses manières distinguées, son esprit fin et délicat, et sa gracieuse figure.

Tout en lui respirait un gentilhomme.

Affectueux avec ses égaux, il était pour ses supérieurs et maîtres si attentif et si exact dans ses devoirs, qu'il faisait presque oublier sa chaîne, et qu'on eût payé la rançon de sa liberté.

Cependant, avec cette constitution de femme, cette voix flûtée, une main de sultane, Petit était un monstre qui a eu des moments de grandeur et de véritable générosité. Le commissaire Regnaud considérait la personne de Petit comme la plus gracieuse enveloppe que la nature ait pu donner au crime incarné. Nul forçat des temps présents et passés n'a eu autant de ressources que Petit pour plaire, endormir ses gardiens et s'évader.

C'est lui qui, exposé au carcan à Paris, annonçait le jour où il arriverait au bagne de Toulon, et le jour où il s'évaderait… et, au jour dit, il partait pour le Piémont, travesti en matelot.

C'est encore lui, qui, repris à Abbeville, prévient le maire de cette ville que, le lendemain, il quitterait sa prison, parce qu'elle ne lui semblait pas une habitation convenable ; l'autorité s'amusa de cette bravade, et ne s'en inquiéta pas ; cependant les verrous s'ouvrirent, ainsi que Petit l'avait prédit ; le prisonnier gagne une chambre où le geôlier plaçait du linge, il empaquette les chaînes qu'il porte aux jambes, escalade plusieurs murs élevés, tombe dans un jardin, franchit sa clôture, et quoique forcé de sauter à pieds joints, il sort de la ville, et, le lendemain, se débarrasse de ses fers, qu'il a l'audace de venir vendre en plein marché.

Est-ce du roman ?… est-ce de l'histoire ?… il est vraiment permis de douter… et pourtant, tout ce que nous racontons là est de la plus parfaite authenticité…

Une autre individualité remarquable, et qui a laissé, elle aussi, son nom sur le livre sanglant des chiourmes, c'est le galérien Salvador. Son véritable nom était Jean Férey.

On pouvait comparer Salvador à Mandrin, par le courage et la résolution, avec cette différence qu'il ne se servit jamais de ses armes que pour se défendre. Il avait la vivacité de conception et la

promptitude d'exécution de Cartouche… Il s'échappa trente-deux fois de prison, et neuf fois des bagnes.

Grand et de proportions parfaites, il portait avec aisance tous les costumes ; sa figure était marquée d'une certaine distinction ; il donnait à volonté à sa physionomie une expression de fermeté et de douceur qui le servait admirablement dans ses nombreuses aventures.

Salvador dut sa chute à un profond sentiment d'orgueil blessé, et peut-être aussi à un de ces grands ébranlements que certaines constitutions ne peuvent éprouver sans que le moral n'en ressente la réaction.

Salvador était négociant dans une ville de la France ; il était marié ; à un retour de voyage, entrepris pour ses intérêts, il trouva sa maison déserte ; sa femme avait pris la fuite avec un jeune commis… les magasins avaient été dévalisés, la caisse pillée.

La pensée d'être le jouet de l'opinion publique, toujours cruelle en pareille circonstance, éloigna Salvador du commerce des hommes ; il fuit la ville. On troubla sa retraite par des menaces de poursuites commerciales. Il s'irrita contre ceux qui réclamaient, à juste titre, leur bien, et il se fit un prétexte à ses yeux, de cette persécution, pour faire une guerre imparable au bien de tous !…

Il n'aspira plus, dès lors, qu'à une célébrité honteuse !

Il est condamné, à Paris, à dix ans de fers pour vol avec effraction à l'aide de fausses clefs. Il s'évade, mais est repris. Cinq ans se passent ; un nouveau vol avec complicité lui vaut une nouvelle condamnation de douze années.

Arrêté, après avoir lutté contre douze agents de police, blessé, meurtri de coups et prêt, en apparence, à rendre le dernier soupir, il est conduit à la Force ; on le place dans une infirmerie qui donne sur la rue Pavée ; sa gaîté le suit sur le lit de souffrance, il se distrait par l'espèce d'autorité qu'il exerce sur ses confrères. Il établit et distribue des primes aux voleurs les plus adroits.

Cependant ses blessures étaient profondes, son mal empirait ; le médecin l'avertit que sa mort était prochaine… le moribond semblait résigné à son triste sort !…

Le lendemain, il n'y avait plus de Salvador !…

Il roulait dans une chaise de poste sur la grand'route, en compagnie d'une dame mystérieuse qui avait facilité son évasion… Le captif avait fait un trou au mur de l'infirmerie, et

avait gagné la rue par escalade, ou plutôt au moyen de ses draps.

Pris en Suisse après un grand vol, et condamné à la peine de mort, il touchait au terme de son existence ; il regrettait d'autant plus la vie, qu'il était parvenu à creuser une profonde excavation qui s'étendait jusqu'au-dessous des murs de sa prison ; mais on avait jugé prudent, depuis la lecture de son arrêt, de le garrotter étroitement.

La veille de l'exécution, le captif affecte le plus profond repentir, la résignation la plus absolue ; il va même jusqu'à promettre d'importantes révélations.

C'est toujours l'extrême ressource des condamnés.

Le juge se rend près de lui.

Salvador lui promet et commence la confession de toute sa vie.

Puis tout à coup, il pousse un grand cri qu'il s'efforce en vain de retenir.

– Qu'avez-vous ? dit le magistrat.

– Ce n'est rien, excusez-moi, répond Salvador, mais les gardiens ont tellement serré les chaînes de mes jambes, que les fers entrent dans mes chairs…

Le magistrat se baisse, et détache les liens des jambes de Salvador.

Le condamné reprend alors son récit, émeut son auditeur… lui-même verse des larmes, et de nouveau sa physionomie prend une expression de douleur ! Le juge comprend que les entraves des bras torturent Salvador, et tous ses fers tombent…

La conférence se prolonge, la nuit approche ; le juge, fatigué mais curieux de connaître jusqu'à la fin les détails d'une vie si agitée, se retire en promettant de revenir le lendemain. Il permet que le prisonnier passe la nuit sans ses liens ; une garde nombreuse veillait, de lourdes portes fermaient le cachot profond et bien voûté, et le lendemain, dans ce cachot, quand il vint avertir le prisonnier de l'arrivée du juge, le guichetier ne trouva que les hardes de Salvador, qui, pour pénétrer dans le trou qu'il avait creusé, avait été obligé de s'y glisser sans vêtements…

On croirait vraiment que Salvador avait deviné la scène de Buridan et de Marguerite de Bourgogne.

La dame mystérieuse qui accompagnait souvent Salvador appartenait, dit-on, à une famille distinguée. Un ancien magistrat,

qui a gardé mémoire de Jean Férey, m’a appris que cette compagne, qui le suivait dans sa vie errante, était sa femme, et qu’ayant sacrifié à son tour le séducteur au mari, malgré la position honteuse qu’il s’était faite, elle lui était revenue, et avait montré, depuis ce jour, un dévouement sans bornes à l’homme sur la destinée duquel elle avait eu une si fatale influence.

Pendant une de ses fréquentes captivités, Salvador, qui avait l’art de séduire les geôliers et les gendarmes, implora et obtint la faveur de souper dans sa prison avec sa consolatrice. La dame apporte au prisonnier des comestibles qu’on visite, et, entre autres choses, une salade de céleri.

Le lendemain, Salvador avait scié les barreaux de sa fenêtre, et il était parti.

Les côtes de céleri cachaient des limes…

Salvador affectait quelquefois une bizarrerie moqueuse dans sa manière de braver la société. Par exemple, pendant les longs séjours qu’il a faits dans les prisons, il n’a jamais souffert qu’un condamné marchât à l’exposition dans un costume négligé ou malpropre ; il voulait qu’il se présentât au carcan avec élégance, et on l’a vu vendre ses propres habits pour contribuer à la toilette de ses confrères.

Salvador gardait à ses complices une fidélité à toute épreuve ; il était renommé parmi eux pour sa discrétion et pour son adresse à éloigner tous les soupçons de la police.

Dans un vol de marchandises, il fut aidé par un commis de magasin : arrêté bientôt après, il fut conduit sur le lieu même du délit. Tout indiquait qu’il n’avait pu enlever les objets sans avoir eu des intelligences avec des employés de la maison. On les fait rassembler tous, et Salvador est amené ; le magistrat épie ses regards, persuadé qu’il se porteront sur son complice : mais Salvador entre sans regarder personne et voulant empêcher le coupable de se trahir lui-même.

– Je ne connais aucun de ces messieurs, dit-il, je ne vois personne ici qui m’ait aidé !

Cette vie de luttes incessantes contre la société et ses lois finit par briser l’énergie de Salvador. – Conduit au bagne de Rochefort, il voulut que celui-ci fût son tombeau.

Il renonça à briser ses fers.

Il semblait même fatigué de la supériorité qu’il conservait sur

ses compagnons… il était las de la vie ; sa renommée lui pesait… il voulut en finir.

Un jour qu'il était exposé à une punition, trouvant que le châtiment dû à son insubordination ne répondait pas à la sévérité qu'il espérait, il prit une lame de couteau, et, comme s'il eût voulu n'avoir que la mesure du sang qu'il fallait prendre à un autre pour donner le sien en échange, il fit une légère blessure à un surveillant.

La peine de mort fut prononcée, et Jean Férey, ou Salvador, alla au supplice le sourire sur les lèvres…

On a connu, sur les côtes de Bretagne, un pêcheur que l'extrême misère avait poussé à commettre un vol avec effraction, c'est-à-dire, avec bris d'une vieille porte vermoulue et mal close, qui protégeait un pain noir de quelques livres.

Le pêcheur avait un enfant en bas âge qui souffrait de la faim ; il s'était rendu coupable pour donner à cet enfant du pain qui ne lui appartenait pas. Le bagne de Brest avait reçu cet homme pendant cinq ans.

Le temps de sa libération était venu ; l'enfant avait grandi, et c'était une jeune fille, quand le père recouvra la liberté ; son intelligence précoce l'avait soutenue depuis la perte de sa mère ; elle savait tresser des papiers, et autres objets de ménage avec des plantes marines et des écorces de certains bois propres à ces contrées.

La jeune fille avait une nombreuse clientèle ; mais, quand son père reparut au pays, elle fut enveloppée dans le dédain qui pesait sur lui : la fermière qui la recueillait l'engagea à chercher un gîte ailleurs ; la vente des objets qu'elle fabriquait tomba tout à coup ; personne n'avait plus besoin de panier, quand c'était la fille du forçat qui en proposait.

Heureusement, le ciel avait inspiré l'enfant, et, quelque temps avant la réprobation qui l'atteignait, elle avait pensé au sort de son père, qui allait devenir libre ; elle avait eu mémoire de son ancien métier de pêcheur, de l'habileté qui le distinguait, et elle était parvenue à acheter une petite barque qui devait servir d'instrument de travail à ce vieillard.

Le préjugé fut si acharné contre le Breton sorti du bagne, que bientôt il n'eut plus d'asile : le propriétaire de la baraque qu'il habitait prétendit que le séjour d'un libéré jetait un sort à ses bestiaux. Le locataire sortit. Sa fille soutenait son courage, ou

plutôt c'est elle qui lui donna le moyen de supporter cette vie amère. Grâce à elle, le père possédait un bateau ; il peut devenir un asile à son père : il y passera ses nuits et ses jours ; à l'aide d'une corde l'enfant le halera quand il en sera besoin.

La jeune fille ayant mis ainsi son père hors du contact des hommes et à l'abri des injures, se sent comme inspirée de la cause première qui l'a conduit à une faute ; désormais, elle veut, par sa franchise, faire repentir ceux qui ont été cruels envers lui, et éveiller dans les bons cœurs un sentiment de pitié. Sa vie, à elle, ne sera pas toujours solitaire, car elle a besoin du monde ; c'est en disant toujours et partout la vérité, que la sympathie s'éveillera.

L'enfant couvre sa tête d'un bonnet de laine dont la couleur rappelle la coiffure d'une catégorie de criminels ; elle se rend, les jours de marché, à la ville la plus voisine ; elle offre les produits de sa petite industrie, et dit en langue du pays : « Je vends afin de nourrir mon père, qui fut coupable pour m'empêcher de mourir de faim. »

Nous ne finirions pas ce chapitre, si nous voulions exhumer tous les récits touchants que l'histoire des bagnes offre à l'intérêt du lecteur. Il est temps de reprendre notre drame au point où nous l'avons laissé, et de retourner au château de Valnoir, où nous devons retrouver la plupart de nos personnages.

Le même soir, vers neuf heures environ, Maurice était étendu sur un divan, dans une chambre du château de Valnoir, où il était arrivé la veille avec madame Cormier… Il était seul, encore mal remis des blessures qu'il avait reçues et des secousses qui l'avaient ébranlé, et il songeait aux horribles dangers auxquels il avait échappé, et l'espoir commençait à renaître dans son cœur !

En ce moment, la porte de sa chambre s'ouvrit, et madame Cormier entra.

Il fit un mouvement pour se lever, mais sa mère courut à lui, et le baisant au front, avec une douce effusion de tendresse :

– Ne bouge pas, lui dit-elle, d'une voix caressante, le médecin a ordonné un repos de quelques jours, et c'est à ce prix seul que tu peux éviter les suites de tes blessures… Ah ! c'est maintenant surtout, que je veux veiller sur toi… car, après t'avoir retrouvé, je mourrais, vois-tu, s'il fallait te perdre de nouveau.

– Pauvre mère !… fit Maurice en serrant tendrement les mains de madame Cormier sur ses lèvres.

– D’ailleurs, reprit cette dernière avec un doux sourire, tu sais bien que tu n’as pas besoin, désormais, de t’occuper de toi-même, et c’est moi que cela regarde !

– Que voulez-vous dire ?

– Cela veut dire, monsieur, que l’on a pensé à vous, aujourd’hui… Cela t’étonne ?

– Oh ! non… un doute, de ma part, serait presque de l’ingratitude ; car, depuis le jour où vous m’avez si miraculeusement arraché de cet horrible coupe-gorge, vous n’avez plus vécu que pour moi.

– Et, comme je te voyais toujours triste et préoccupé, quoique rendu à la vie, je me suis demandé quelle pourrait être la cause de cette tristesse, que rien ne pouvait dissiper.

– Et cette cause, vous croyez l’avoir trouvée ?

– J’en suis sûre, mon enfant.

– C’est impossible, dit Maurice, en secouant doucement la tête.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que c’est un secret, et que je ne l’ai confié à personne.

Madame Cormier se prit à sourire.

– Maurice, lui dit-elle alors, te rappelles-tu le jour où tu m’as vue pour la première fois ?…

– Oh ! oui, ma mère, s’écria le jeune homme, je me le rappelle, comme si c’était hier.

– Eh bien !… tu n’étais pas seul, ce jour-là…

– En effet…

– Quelqu’un t’accompagnait…

– Lucienne !…

– Lucienne, tout court ?… fit madame Cormier avec une douce malice.

– Mademoiselle Lucienne ! reprit Maurice en rougissant.

Madame Cormier jouit un instant de son embarras, puis elle lui prit les mains, et se penchant vers lui :

– Mon enfant, continua-t-elle, je suis allée, aujourd’hui, chez M. Michaud.

– Vous !

– Sans doute.

– Mais, M. Michaud demeure à Paris !…

– Oui ; seulement, il a une maison de campagne à une demi-lieue de Toulon et à cinq minutes de Valnoir.

– Si près d'ici !… s'écria Maurice, dont la pensée prit aussitôt le chemin de la bastide.

– En es-tu fâché ?…

– Et vous y êtes allée ?…

– Il y a une heure.

– Et vous y avez vu M. Michaud ?

– Certainement, et je lui ai même parlé…

– Mais vous ne le connaissiez pas ?…

– C'est la première fois que je le voyais…

– Alors, quel motif puissant ?…

– Tu ne devines pas !…

– Je cherche.

– Et trouves-tu ?

– Je n'ose… Oh ! parlez… parlez… ne me laissez pas dans cette incertitude.

– Eh bien ! continua madame Cormier, après quelques secondes d'hésitation, tu vas me gronder, peut-être… mais j'allais demander à M. Michaud et à M. Paul Mercier la main de mademoiselle Lucienne…

– Que dites-vous !

– La main de mademoiselle Lucienne, continua madame Cormier, pour un mauvais fils qui a des secrets pour sa mère !…

Maurice se jeta éperdu dans ses bras.

– Oh ! ma mère ! ma mère ! s'écria-t-il.

Puis, la regardant avec quelque inquiétude :

– Et qu'a-t-on répondu ?

– On a interrogé mademoiselle Lucienne qui a beaucoup rougi et qui a dit oui.

– Chère Lucienne !

– Enfin, j'attends M. Michaud qui doit venir s'entendre avec

moi au sujet de certains arrangements… Voici même l'heure à laquelle il doit arriver ; il faut donc que je te quitte pour mettre en ordre quelques papiers ; mais, comme tu aurais pu t'ennuyer, si je t'avais abandonné à toi-même, j'ai pensé à te laisser en compagnie d'une personne qui, je dois l'avouer, ne s'est pas beaucoup fait prier pour venir…

– Et cette personne ? demanda Maurice haletant.

Il achevait à peine ces mots, qu'une jeune fille s'élançait d'un cabinet voisin, et venait s'agenouiller à ses pieds et présenter son front pur à ses chastes baisers.

C'était Lucienne !

XXXIV

LE CADAVRE DE BLONDEL

– Vous ! vous ! s'écria Maurice hors de lui. Oh ! ce n'est pas un rêve, n'est-ce pas ? le réveil ne doit pas m'enlever ces douces réalités ?… Oh ! parlez-moi, Lucienne, ma bien-aimée, que j'entende votre voix, comme je sens vos cheveux sous mes baisers, comme je vois vos yeux sous mes regards !… C'est vous ?… c'est bien vous ?

– Oui, Maurice, oui, c'est bien moi, dit Lucienne émue et rougissante, mais heureuse autant qu'un cœur de seize ans peut l'être ; oui, je vous suis rendue, et nous pouvons désormais nous aimer sans contrainte. Oh ! mon ami, si vous saviez comme j'ai souffert, depuis notre cruelle séparation !… Songez donc… je n'avais aucune nouvelle de vous ; on me disait les choses les plus affreuses ; et je vous ai cru mort… C'est horrible ! je pleurais, je priais Dieu !… Et il m'a entendue, puisque vous voilà… Mais, n'importe, voyez-vous ! je suis comme vous, moi aussi : il y a des instants où je crois rêver, où j'ai peur de me réveiller, où je tremble qu'un incident inattendu ne vienne remettre en question ce bonheur, déjà si chèrement acheté !

Maurice ne répondait pas ; il lui semblait qu'une puissance inconnue l'avait enlevé à ce monde de misère et de douleurs, et l'avait transporté tout à coup vers des sphères ignorées… mondes de félicité éternelle, où l'on vit d'amour sous les regards de Dieu !

Malheureusement, cette extase devait être de courte durée, et il devait bientôt retomber de toute la hauteur de ses rêves !

En ce moment, en effet, la porte par laquelle Mme Cormier venait de s'éloigner s'était ouverte, et un homme parut sur le seuil.

C'était M. de Précigny.

Le comte était pâle ; une sombre résolution se lisait dans ses regards. Il s'avança vers Maurice.

À sa vue, ce dernier fit un mouvement, et Lucienne jeta un cri. La jeune fille voulut même faire quelques pas vers la porte, mais le comte la contint du geste.

– Restez, lui dit-il d'une voix ferme et en fermant la porte, si vous tenez à ses jours, ne faites point un pas de plus.

Lucienne demeura glacée à sa place.

Cependant, Maurice s'était soulevé à demi et considérait M. de Précigny avec une sorte de stupeur :

– Vous ! vous, monsieur ! s'écria-t-il après un moment d'hésitation.

– Cela vous étonne ? dit le comte d'une voix sourde et en jetant sur le jeune homme un regard étrange.

– Deux choses m'étonnent, monsieur, repartit ce dernier : c'est, d'abord, de vous trouver encore ici, quand, hier au soir, vous avez pris congé de ma mère, en lui promettant de quitter la France dans la nuit même ; c'est, ensuite, de vous voir pénétrer chez moi à la façon des malfaiteurs.

– Pour peu que vous soyez doué de réflexion, dit le comte, vous devez penser que, pour en agir de la sorte, je dois avoir des raisons puissantes.

– Je ne tiens pas à les connaître.

– Mais moi je tiens à vous les dire, car elles vous intéressent autant que moi.

– Parlez donc, monsieur, mais hâtez-vous !

– Soit ! fit le comte. Et d'ailleurs, ce ne sera pas long… Il y a, en ce moment, à la porte du château de Valnoir, une chaise de poste qui doit m'emporter loin d'ici, et qui, avant demain soir, m'aura conduit hors de France. Mais ce départ, que l'on m'impose, ruine à jamais mon avenir, comme votre existence brise toutes les espérances que j'avais conçues. Or, je ne veux pas que cela soit, entendez-vous ? Je veux vivre comme j'ai vécu jusqu'à ce jour ; je veux la fortune que j'avais rêvée, et que vous êtes venu m'enlever.

– Et que puis-je y faire ? interrompit brusquement Maurice.

Le comte tira un papier de sa poche et le présenta au jeune homme.

– Vous pouvez signer cet écrit, lui dit-il.

– Qu'est-ce donc que cela ?

– Une renonciation, à mon profit, sur toute la fortune de votre mère.

– Et vous avez cru que je ferais cela ?

– Je le crois encore.

– Mais ce serait une lâcheté !

Maurice prit le papier des mains du comte, et le déchira en morceaux.

Le comte pâlit de rage.

– C'est votre dernier mot ? dit-il à Maurice.

– C'est mon dernier mot, répondit ce dernier.

Le comte saisit alors un pistolet, qu'il arma avec le plus grand sang-froid.

– Le mien est renfermé là, dit-il.

– Oh ! le misérable ! s'écria Maurice.

– À moi ! au secours ! balbutia Lucienne, la gorge serrée par l'épouvante.

Le comte sourit.

– Remarquez, poursuivit-il, que tout se réunit pour m'assurer l'impunité ; votre mère me croit déjà hors de France, tous les domestiques m'ont vu partir, et je puis être loin d'ici avant que l'on ne vienne. Je vous interroge une fois encore : acceptez-vous la condition que je vous offre ?

– Je refuse ! répondit Maurice.

– Allons ! dit le comte en l'ajustant, c'est vous qui l'aurez voulu.

Au même instant, un coup de feu partit, suivi presque aussitôt d'un cri aigu.

Mais, chose étrange ! ce fut le comte, et non Maurice, qui jeta ce cri, – le comte, qui laissait tomber son arme et regardait avec une expression de souffrance et de terreur sa main mutilée et ensanglantée.

En même temps, et avant qu'il eût pu se remettre, un homme s'élançait par la fenêtre et s'avançait droit à lui.

– J'ai tout vu du haut de ce marronnier, monsieur le comte, dit-il en lui montrant du doigt l'arbre qui s'élevait à peu de distance de la fenêtre, et c'est de là que j'ai visé. Avouez que je

n'ai pas été trop maladroit, quoique si mal placé.

Le comte s'était retourné, à ces paroles, et avait reculé effaré…

– Blondel ! s'écria-t-il avec une sorte de terreur superstitieuse… toujours lui !…

– Toujours, monsieur le comte ! répondit Blondel avec un enjouement ironique, et il est certain que je dois vous gêner en ce moment…

– Eh bien !… répondit le comte hors de lui, c'est ce que nous verrons ; et, puisque le hasard te met une dernière fois sur mon chemin, il faut que j'en finisse, que je te tue… comme un misérable…

Et, sur ces mots, il se baissa rapidement, pour ramasser de la main gauche, qu'il avait libre, son pistolet, qui était toujours à terre. Mais, au moment où il allait toucher l'arme, le talon de Blondel lui broya la main, et il se releva avec un cri de douleur.

– Croyez-moi, monsieur le comte, lui dit celui-ci d'un ton méprisant, n'essayez pas de lutter avec moi, vous ne seriez pas de force !…

Et il poursuivit, en donnant un coup de pied au pistolet, qu'il envoya à l'autre extrémité de la pièce :

– Peut-être croyez-vous que c'est par maladresse ou par générosité que je vous ai envoyé une balle sur la main au lieu de vous la loger dans la tête ; eh bien ! détrompez-vous ; si j'ai agi ainsi, c'est que j'ai voulu vous laisser la vie pour vous faire jouir d'une petite surprise que je vous ai ménagée !…

En parlant de la sorte, il marcha à la porte, qu'il ouvrit, et livra passage à Mme Cormier, qui était accourue au coup de feu et se précipita vers Maurice.

– Mon Dieu ! que se passe-t-il ? s'écria-t-elle épouvantée.

Mais, en voyant Maurice lui sourire, elle se retourna vivement vers les autres acteurs de cette scène, et tressaillit en reconnaissant Blondel et Précigny…

– Que faites-vous donc ici, monsieur le comte ? dit alors Mme Cormier à ce dernier.

– Vous le voyez, madame, dit Blondel, il venait assassiner Maurice.

– Je ne répondrai pas à cette absurde accusation, répliqua le comte, mais je dirai certaines vérités, que j'aurais voulu tenir

secrètes, et que je vais révéler, puisqu'on m'y contraint…

Puis, regardant l'un après l'autre, Maurice et Lucienne, avec une expression de cruauté cynique :

– Vous vous aimez, dit-il aux deux jeunes gens, eh bien ! cela devait être, car jamais union n'aura été mieux assortie ; et je vous en convaincrai facilement, en vous faisant connaître quels sont vos titres à l'estime l'un de l'autre.

Se tournant alors vers Maurice :

– Vous connaissez votre mère, ajouta-t-il, mais on vous a laissé ignorer le nom et la position de votre père, et l'on a eu tort, car ils sont dignes de figurer sur le contrat…

Et désignant aussitôt Blondel du doigt :

– Tenez, continua-t-il d'un ton incisif et mordant, il est en ce moment vêtu comme le premier venu, comme vous et moi, et cependant, il y a quelques heures à peine, il portait la livrée du bagne, d'où il vient de s'évader. Votre père, jeune homme, est un forçat du bagne de Toulon !…

– Que dit cet homme ? s'écria Maurice en regardant alternativement Blondel et Mme Cormier avec l'expression d'un profond désespoir.

– Oui, un forçat !… répondit Blondel ; il a dit vrai, un forçat… envoyé au bagne par ce misérable pour un crime dont cet homme lui-même s'était rendu coupable.

– Une telle calomnie est facile à inventer, mais il faudrait la prouver, dit le comte avec une hauteur dédaigneuse.

– C'est fait !… répliqua Blondel, et vous ne tarderez pas à l'apprendre.

Le comte haussa les épaules.

– Quant à mademoiselle Lucienne, poursuivit-il, animé par une implacable ardeur de vengeance, je puis vous édifier sur les détails de ce qui s'est passé chez M. Michaud pendant la nuit du 30 mars… et vous donner à ce sujet quelques explications…

– Que nous serons bien aises de connaître !… dit tout à coup une voix.

Chacun se retourna, et l'on vit entrer alors M. Michaud, accompagné d'un petit vieillard qui s'avança avec le plus grand calme au milieu de la pièce.

C'était le père Fichet.

– Que voulez-vous dire ? lui demanda M. de Précigny.

– Je veux dire, répondit Fichet, en ouvrant une tabatière d'écaille, dans laquelle il puisa délicatement une prise de tabac, je veux dire qu'une somme de deux cent mille francs a disparu de la caisse de M. Michaud, le 30 mars dernier, et que vous êtes accusé de ce vol.

Le comte releva le front.

– Vous m'avez déjà parlé de ces ridicules soupçons, répondit-il, et, je vous ai, ce me semble, prouvé la fausseté de cette accusation.

– C'est-à-dire que, jusqu'à présent, vous n'avez absolument rien prouvé du tout, repartit Fichet.

– Cependant, ne vous ai-je pas confié ma clef à l'aide de laquelle vous pouviez vous procurer les preuves de ce que j'avançais…

– C'est vrai.

– Eh bien !… vous avez envoyé à Paris ?

– Oui, monsieur le comte.

– Et votre agent vous a rapporté le portefeuille que je vous avais signalé ? ajouta M. de Précigny avec une inquiétude qui allait toujours croissant.

– Le voilà, répondit Fichet.

Et, mettant la main à sa poche, il en tira un petit portefeuille de maroquin vert.

– En ce cas, dit le comte, dont les traits s'épanouirent tout à coup, ouvrez ce portefeuille, et vous saurez, et tout le monde saura enfin ce que j'allais faire chez M. Michaud dans la nuit du 30 mars.

Il s'opéra, à cette injonction, un mouvement singulier parmi les assistants, et Maurice et Lucienne, M. Michaud et Blondel, attendirent avec une curiosité haletante ce qu'allait répondre l'agent.

Celui-ci eut un imperceptible sourire, et darda ses deux petits yeux sur Précigny.

– Monsieur le comte, lui dit-il, en retournant le carnet qu'il tenait à la main, réfléchissez bien à ce que vous m'ordonnez de

faire… J'ignore ce qu'il y a dans ce portefeuille, mais êtes-vous bien sûr de ne pas commettre là quelque indélicatesse, quelque action honteuse, plus infâme qu'un crime, en ce qu'elle répond à la plus noble confiance par la plus lâche trahison ?

– Je suis le seul juge de mes actes, monsieur, s'écria durement le comte ; ouvrez donc ce portefeuille et montrez à tout le monde ce qu'il contient.

– Vous le voulez ?

– Je le veux.

– Vous n'éprouvez aucun remords ?

– C'est mon affaire et non la vôtre.

– Qu'il soit donc fait suivant votre désir ! dit Fichet.

Et il ouvrit le portefeuille avec une lenteur calculée, jetant à la dérobée un regard sur M. Michaud, dont les traits pâles et contractés trahissaient la plus profonde souffrance.

– Eh bien ! dit le comte avec un calme dédaigneux, lisez ces lettres.

– Quelles lettres ? demanda Fichet.

– Eh ! les lettres de Mme Michaud, répliqua le comte avec emportement ; ces lettres ont au moins le mérite de la clarté et ne laisseront aucun doute sur le véritable état de son cœur.

Fichet laissa retomber ses bras le long de son corps, comme un homme en proie à la plus profonde stupéfaction.

– Ma foi ! s'écria-t-il comme anéanti, dans le cours de ma carrière, j'ai eu occasion de rencontrer des gens bien habiles, mais je déclare que je n'ai jamais vu jusqu'à ce jour un comédien de votre force.

– Un comédien, moi ! qu'est-ce à dire, monsieur !

– C'est-à-dire, monsieur le comte, que vous avez deviné avec beaucoup de tact la seule chance de salut que vous ayez en ce moment ; que votre invention, si elle ne brille pas par la délicatesse, est au moins fort bien trouvée, et que vous jouez votre comédie avec un art auquel tout le monde se laisserait prendre.

– Une comédie ! s'écria Précigny avec colère, mais lisez, lisez donc, monsieur !

– Eh ! vous voyez bien que je ne suis pas votre dupe, répliqua Fichet, cessez donc de me demander la lecture de lettres qui

n'existent pas et qui n'ont jamais existé, vous le savez mieux que moi.

– Mais ce portefeuille…

– Le portefeuille, le voilà, monsieur le comte ; je l'ai ouvert, examiné, fouillé en tous sens, et je n'y ai rien trouvé.

Et il montrait le portefeuille ouvert et vide.

M. de Précigny le lui arracha violemment des mains, l'examina lui-même, d'une main agitée par la fièvre…

Mais le portefeuille était bien vide… et il finit par le jeter à terre avec fureur.

– Trahi !… s'écria-t-il, ce portefeuille a été spolié par ceux qui ont juré ma perte, et dont vous êtes l'instrument.

Le père Fichet sourit ironiquement.

– On ne trouve que ce qui existe, monsieur le comte, dit-il, mais ce qui existe se trouve toujours, et si vous en voulez la preuve, la voici !… Il tira en même temps deux papiers de sa poche.

– Voici sur un de ces papiers, poursuivit-il en redevenant sérieux, les numéros des billets de banque volés chez M. Michaud, qui en avait pris note, et ces numéros correspondent parfaitement avec ceux des billets donnés par M. de Précigny à un bijoutier de la rue de la Paix en payement d'une parure offerte par lui à une fort jolie actrice, Mlle B… Que dites-vous de cela… monsieur le comte ?… Croyez-vous encore pouvoir nous donner le change sur le motif réel de votre présence chez M. Michaud dans la nuit du 30 mars, et, en face d'une preuve aussi accablante, persistez-vous dans le conte aussi odieux qu'absurde d'une liaison entre vous et Mme Michaud ?

Le comte était atterré.

– Je suis vivement désolé de vous fatiguer de tous ces détails, continua le vieillard, mais ce n'est pas tout… cet autre papier est une déclaration de Mac-Bell, dit l'Écossais…

Le comte tressaillit à ce nom.

– Oh ! dit Fichet, c'est que j'ai des connaissances un peu partout ; vous voyez que cela sert à quelque chose. Mac-Bell, monsieur le comte, avait pour compagnon de chaîne un nommé Crampon, qui vient de mourir, et qui, au moment de rendre l'âme, a révélé un projet d'évasion et un complot contre la vie de

Blondel, de complicité avec l'Écossais.

– Que m'importent ces misérables ! s'écria le comte.

– Attendez, monsieur le comte ! Mac-Bell a été interrogé ; forcé d'avouer, il a obtenu qu'on lui fît grâce du surcroît de peine qu'il avait encouru, à la condition de révéler un crime et d'en empêcher peut-être l'accomplissement. C'est alors qu'il m'a rapporté, dans le plus grand détail, l'assassinat commis autrefois sur le frère de M. Michaud, et plus récemment, la tentative de meurtre dont M. Maurice a failli être victime !…

– Eh ! qui donc ajoutera foi aux paroles d'un pareil homme ? dit le comte.

– La justice, monsieur, qui n'hésitera pas à vous croire capable d'un meurtre, quand elle saura le nouveau crime que vous venez de tenter à l'instant même, et le vol accompli par vous chez M. Michaud.

Le comte de Précigny courba la tête, il était frappé de stupeur…

Il sentait bien qu'il était perdu… qu'il n'y avait plus d'espoir… et, s'il eut eu une arme entre ses mains, il se serait tué plutôt que d'accepter cette honte !…

En ce moment on entendit sur la route un galop de chevaux, accompagné d'un cliquetis qui éveilla son attention et lui fit tourner la tête dans cette direction.

Ce qu'il vit alors lui causa une telle émotion, qu'il devint d'une pâleur livide, et sentit ses jambes fléchir sous lui.

– Ce sont deux compagnons de route avec lesquels nous allons reprendre ensemble le chemin de Paris, lui dit Fichet.

Au même instant, deux gendarmes parurent.

– Emparez-vous de cet homme ! leur dit l'agent, en leur désignant Précigny, et, comme mesure de précaution, mettez-lui d'abord les poucettes !…

– Eh bien ! monsieur le comte, dit alors Blondel en s'approchant de lui, ne vous avais-je pas dit que vous porteriez un jour la livrée du bagne ? Quant à moi, je vous ai dit aussi que je n'y retournerais pas, et vous allez voir si je tiens ma parole.

– Veillez sur lui ! cria Fichet aux deux gendarmes.

– C'est inutile, dit Blondel, avec un calme parfait.

Puis, s'approchant de Maurice :

– Maurice, ajouta-t-il d'un ton pénétré, j'ai été coupable, très coupable sans doute ; mais la plus grande partie de mes fautes, de mes crimes, de la peine honteuse que j'ai subie, revient, je vous le jure, à cet homme que la justice divine et humaine frappe enfin aujourd'hui… Vous allez entrer dans la vie, Maurice, et je ne veux pas que vous y soyez poursuivi par l'horrible pensée d'un père rejeté de la société, marqué du sceau de l'infamie, objet de honte, de mépris et d'exécration pour tous ; je ne puis donc faire qu'une chose pour vous, je ne puis conquérir, non votre affection, mais votre pitié, que par un sacrifice, un seul, et ce sacrifice, je l'accomplis avec joie, avec bonheur… Adieu donc, Maurice !… Adieu !… et pensez quelquefois à votre père !…

– Que veut-il donc faire ? s'écria Fichet inquiet.

– Peu de chose, monsieur Fichet, répondit Blondel… tenez !…

Et, tirant de sa poche une bonbonnière, il prit un petit pois noir, de la grosseur d'une tête d'épingle, le posa sur ses lèvres, et l'avala !

L'effet en fut foudroyant.

Blondel fit un soubresaut, roula les yeux avec une effrayante rapidité, devint livide, tomba en arrière de toute sa hauteur, et demeura sur le parquet, dans une immobilité complète.

– Mort ! dit Fichet en l'examinant avec attention.

– Mort !… mort !… répétèrent en même temps Mme Cormier et Maurice, qui se précipitèrent sur son corps.

Dix minutes après, une chaise de poste, escortée par deux gendarmes, emportait sur la route de Paris le petit père Fichet et le comte de Précigny.

Le lendemain de ces événements, qui firent grand bruit dans Toulon, un fait des plus étranges, et dont on n'eut jamais l'explication, se passa au château de Valnoir.

Le cadavre de Blondel était resté étendu sur un lit, où l'avait fait déposer Mme Cormier ; et, jusqu'au matin, la mère et le fils se succédèrent auprès du malheureux forçat, éloignant avec une insistance particulière tous ceux qui, par intérêt ou par curiosité, tentaient d'en approcher.

Le matin, un homme de l'art vint constater le décès ; il pénétra dans une chambre obscure, éclairée par une mauvaise chandelle,

et, intimidé par la présence de Mme Cormier, peu intéressé d'ailleurs par l'état du misérable condamné qui gisait là, il jeta à peine un coup d'œil sur le lit, et disparut.

Quelques heures après, les ensevelisseurs vinrent, et Maurice présida à tous ces tristes apprêts.

Puis, bientôt on apporta une bière en faible volige, confectionnée à la hâte et le cadavre y fut enfermé.

Tout cela s'était passé dans cette même chambre, sous les yeux de Mme Cormier et de son fils.

Vers deux heures de l'après-midi, un corbillard vint, et presque en même temps, une voiture de voyage qui devait, pour quelques semaines, emporter à Nice les hôtes si éprouvés du château de Valnoir.

La voiture partit, et, peu après, le corbillard prit le chemin du cimetière.

Mais, quand le funèbre véhicule atteignit le terme de son trajet, et que l'on voulut faire glisser la bière jusqu'au fond de la fosse, un soubresaut inattendu la fit s'entrouvrir tout à coup, et jeta sur le sol ce qu'elle renfermait.

Chose étrange !

À ce moment, il n'y avait plus, dans cette bière, qu'une sorte de mannequin ayant à peine forme humaine.

Le cadavre de Blondel avait disparu !

Chacun des assistants se regarda avec stupéfaction, et l'on se demanda l'explication de ce fait inouï.

Nul ne put la donner.

On en parla longtemps dans le pays ; bien des gens pensèrent que Blondel n'était pas mort ; qu'il avait fait mine de s'empoisonner, et n'avait avalé qu'une boule d'opium !

Mais on ne sut jamais rien de précis à ce sujet.

Ceux de nos lecteurs qui se sont intéressés à notre héros voudront bien sans doute nous suivre dans la dernière partie de notre récit, où ils trouveront certainement le mot de cette énigme !

XXXV

L'ÎLE DU DIABLE

À douze lieues de Cayenne, à huit lieues en mer, surgissent trois petites îles groupées de manière à former un triangle parfait.

Ce sont les îles du Salut.

Mais, outre ce nom générique, chaque île a son nom particulier : l'une s'appelle l'île *Royale,* l'autre l'île *Saint-Joseph,* et la troisième l'île du *Diable*.

C'est dans cette dernière que nous allons retrouver une partie des personnages que nous avons vus figurer dans ce récit.

C'était le soir.

On était à cette heure où le soleil, en s'abîmant dans la mer, semble en faire jaillir tout un monde fantastique de forêts de pourpre, de rochers d'or et de lacs d'azur.

Une luxuriante végétation couvrait le sol, d'où s'élancent ces arbres auxquels il faut un climat spécial, tels que le papayer, le bananier, le palmier, le cocotier, etc.…

De loin en loin se déroulaient des parties de terrain cultivées, dans lesquelles on remarque les produits de ces zones privilégiées, des pastèques, du pourpier, des patates, des aubergines ; à quelque distance de chaque champ cultivé, s'élevaient une ou plusieurs baraques grossièrement bâties, les unes en bois et en fer, les autres en pierre sèche, d'autres, enfin, creusées dans la roche par la nature même, et auxquelles la main de l'homme n'avait ajouté qu'une porte à l'entrée et une ouverture étroite pour le passage de la fumée.

En ce moment, un nègre vint se placer debout, à l'entrée d'une de ces habitations naturelles, et ses regards se portèrent alternativement sur la mer et sur un point de l'horizon, tandis qu'il prononçait à voix basse quelques mots dans sa langue natale.

La chaleur étouffante qui pesait sur l'île motivait parfaitement la légèreté de son costume, qui se composait d'un simple caleçon

de toile bleue ; il y avait déjà quelques minutes qu'il était là, plongé dans cette contemplation immobile, lorsqu'un homme sortit brusquement de la roche et vint à lui.

Cet homme, d'une taille élevée, était misérablement vêtu : une barbe noire, longe et épaisse, avait envahi tout son visage, et ses cheveux, également noirs et longs, ne laissaient guère de visible que le front et les yeux, où brillait un feu sombre.

– Que fais-tu là, Tombouctou ? demanda cet homme au vieux nègre.

Tombouctou, c'était le nom que les forçats avaient donné à ce dernier, montra du doigt le ciel d'abord, puis un point noir qui se détachait en vigueur sur le fond éclatant de l'horizon.

– Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ? demanda le nouveau venu.

– Maître, dit le nègre, grand orage, tonnerre et éclairs, tout à l'heure, là-haut, et là-bas, sur le grand lac, petit bateau va être bien ballotté et, peut-être, aller au fond.

Celui auquel Tombouctou donnait le nom de maître, regarda attentivement le point que lui montrait le nègre et reconnut que c'était un bâtiment. Puis, jetant les yeux au ciel, où se formaient quelques nuages, écoutant le ressac de la mer, dont les vagues commençaient à moutonner avec violence :

– Oui, murmura-t-il, il y a des gens qui tout à l'heure, sans doute, vont courir de grands dangers, et pourtant, que ne donnerais-je pas pour être à leur place et braver la mort avec eux !

– Pourquoi ? demanda Tombouctou en regardant son maître avec un étonnement naïf, nous très heureux ici, plus de fers aux pieds, plus de travail ; nous libres, avec grand air, promenade, bons fruits et bons légumes ; banane bien sucrée, bon piment rouge, orange, sapotille, ananas, coco ; nous bien plus heureux que les blancs libres en France.

– Rentrons et laissons faire l'orage, dit le maître de Tombouctou ; que nous importe que l'orage se déchaîne, que le bâtiment et ses hommes disparaissent dans l'abîme !

– C'est vrai, dit le nègre, nous pas craindre tonnerre ; rocher trop dur.

Il suivit son maître et ferma soigneusement la porte derrière lui, sans doute pour empêcher le tonnerre d'y pénétrer.

D'autres forçats, également préoccupés de la tempête qui se préparait et du danger que courait le bâtiment que tous avaient aperçus au large, s'étaient réunis et causaient assis à l'ombre d'un immense bananier.

– En voilà qui pourront bien faire le plongeon tout à l'heure ! disait l'un d'eux, un grand gaillard vigoureusement découplé, dont la physionomie annonçait à la fois l'audace et une certaine bonhomie, et dans lequel nous retrouvons notre ancienne connaissance, Maclou le carrier.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? répondit un camarade qui formait son pendant pour la richesse de la carrure et le développement musculaire, mais dont les traits annonçaient une férocité sombre et implacable, tu es bien sûr que ta famille n'est pas là, puisque tu ne t'es jamais connu ni père ni mère ; et tu n'as pas à craindre que ton ami Blondel s'y trouve, puisqu'il a remercié son boulanger.

Et il se mit à rire aux éclats.

– C'est donc bien drôle la mort d'un homme ? dit le carrier eu fronçant le sourcil.

– Quelquefois, répondit l'autre.

– Oui, reprit Maclou, je comprends, quand on se rappelle avoir reçu une tripotée comme celle que t'a donnée Blondel au « Petit Pot », n'est-ce pas ?

L'Écossais, – c'était lui, – jeta un regard sinistre sur Maclou, qui répondit à cette menace par un ricanement ironique, et les deux adversaires allaient peut-être s'élancer l'un sur l'autre, quand un troisième, se levant brusquement et se jetant entre eux :

– Allons ! dit-il, tout ça, c'est de l'histoire ancienne ; ce qui est passé est passé, n'en parlons plus et pensons à l'avenir.

– L'avenir ! dit le carrier, à quoi ça nous avancerait-il d'y penser ? Nous sommes ici à perpétuité, et je ne vois guère que la fièvre jaune qui puisse nous délivrer.

– Merci ! je n'y tiens pas, dit un autre.

– Tu te trouves donc bien ici ? insista l'Écossais.

– Ce n'est pas précisément là ce que j'avais rêvé.

– Alors, qu'espères-tu ?

– Un hasard.

– Pauvre niais ! voyons, de quel côté comptes-tu t'évader ? est-ce par Cayenne ?

– C'est trop bien gardé.

– Est-ce par la Guyane hollandaise, le point le plus rapproché de nous ?

– Quatre-vingts lieues ! je ne suis pas assez bon nageur pour ça.

– Tu vois donc bien qu'il n'y a ni expédient ni hasard possibles ; ce n'est pas comme en terre ferme, comme à Toulon. Là, au moins, on pouvait rompre les fers les mieux attachés, tromper les gardiens les plus vigilants, franchir tous les murs et tous les obstacles ; mais la mer, mon vieux, la mer, voilà un gardien qu'on ne peut ni tromper, ni séduire, ni vaincre ; voilà une chaîne qu'on ne peut pas rompre comme le fer et l'acier ; voilà un espace qu'on ne peut pas franchir. Tu vois donc bien qu'ici il n'y a pas de hasard possible.

– Pourtant, objecta le carrier, supposons que le bâtiment vienne à échouer sur l'île du Diable…

– Au fait, il a raison… avec un bâtiment, on pourrait…

– Oui, mais regardez ! le vent porte celui-ci vers la Guyane hollandaise, et il faut donc, pour cette fois, renoncer à cet espoir.

C'était pourtant ce rêve insensé qui tenait en éveil toute la population de l'île du Diable ; c'était là ce qui les fixait tous, soit par groupes, soit isolés, sur le seuil de leurs cases…

Leur attention fut bientôt détournée par un autre spectacle, au moins aussi intéressant pour eux.

Un canot venait d'aborder à l'île, amenant une nouvelle escouade de condamnés… On était alors au début de cette colonie, et chaque semaine des forçats nouveaux étaient ainsi versés sur l'une des trois îles du Salut.

Chacun courut au rivage, curieux de connaître ces compagnons dont les uns devaient passer un certain laps de temps sur ce coin de terre, où les autres devaient demeurer jusqu'à leur dernière heure.

Ils étaient une douzaine environ, parmi lesquels on distinguait le célèbre forçat Collin, avec ses béquilles ; leur débarquement s'était fait dans le plus grand calme, lorsqu'au moment où le dernier touchait le rivage un cri de rage se fit entendre tout à coup, et un homme s'élança sur lui avec violence.

– Eh bien ! eh bien ! s'écria le nouveau venu en se dégageant de l'étreinte frénétique qu'il n'avait pu éviter, c'est donc des bouledogues qui poussent dans ce pays-ci !

Et, se hâtant de prendre la pose d'un homme versé dans les mystères de la savate :

– Maintenant, ajouta-t-il, quand monsieur voudra…

Mais il avait eu le temps déjà de dévisager son adversaire, et il venait de pousser un cri d'étonnement en le reconnaissant :

– De quoi ! de quoi ! dit-il avec enjouement, c'est Lebuteux qui veut faire du mal à son petit Lapostole !… et c'est à coups de poings que tu entends pratiquer l'hospitalité !… Allons, voyons, qu'est-ce que tu me veux, vieux restant de Toulon !

– Ce que je veux ! répondit le bourreau du bagne, pâle de colère, les poings crispés et les dents serrées… ah ! tu demandes ce que je veux !

– Tiens ! encore faut-il qu'on s'explique.

– Je veux te tuer.

– Ça, c'est une idée… mais nous différons là-dessus de manière de voir… Cependant, je serais bien aise de savoir pourquoi tu veux me tuer.

– Tu le sais bien, brigand !

– Des *m'amours* ! ça n'est pas gentil ; mais, foi de Lapostole, aussi vrai que la colère te rend hideux, je ne sais ce que tu veux dire.

– Ah ! tu ne sais pas !… et mon trésor, canaille !

Lapostole se mit à rire.

– Eh bien ! nieras-tu que tu aies été me l'enlever ? reprit Lebuteux.

– Non, je ne nie pas.

– Ah ! tu avoues, dit Lebuteux en faisant un pas vers lui.

– Oui, j'y ai été, mais…

– Eh bien ?

– Eh bien ! mon vieux, nous avons été volés tous deux.

– Comment ?

– J'ai vu la cage, mais elle était vide, les oiseaux avaient été

dénichés.

– Dis-tu vrai ?

– Que trop vrai ! répondit Lapostole avec un soupir ; je suis arrivé trop tard à l'appel, et quand je me suis présenté à la caisse, elle était nettoyée.

– Ah ! ce n'est pas toi, dit Lebuteux d'une voix sourde, et en roulant autour de lui un regard sinistre.

Ce regard tomba sur un individu dont la case s'élevait à côté de celle de Lebuteux, et qu'on voyait sans cesse avec lui au travail, à la pêche, à la chasse.

C'était un individu l'une quarantaine d'années, de petite taille, à la figure maigre et aux membres grêles.

Il détourna involontairement la tête devant le regard sombre et pénétrant du bourreau.

– Oh ! je saurai la vérité !... murmura celui-ci, je la connaîtrai... et si c'est toi... enfin, suffit... ça ne sera pas long.

Puis, changeant tout à coup de ton et de physionomie :

– Viens donc, Lousteau ! dit-il à son compagnon habituel, nous allons relever mes filets ; ils doivent être pleins de crabes.

Lousteau parut le suivre un peu à regret, et se détournant tout à coup, au moment où Lebuteux ne pouvait le voir, il échangea un regard d'intelligence avec l'Écossais, accouru comme les autres au débarquement des nouveaux condamnés.

– C'est drôle, dit tout bas Lapostole en regardant s'éloigner le frêle Lousteau, voilà une *balle* qui ne m'est pas inconnue, mais j'ai beau chercher... et puis, Lousteau ! je n'ai jamais entendu ce nom-là. Mais c'est pas ça, il s'agit de chercher un domicile.

– Veux-tu que je t'aide ? dit une voix à son oreille.

Lapostole se retourna et resta stupéfait à l'aspect de Maclou.

– Tiens ! tiens ! dit-il, toi aussi, mon vieux, tu as repris du service ?

– Que veux-tu ? repartit le carrier, j'ai été sollicité avec tant d'instances...

– Que tu n'as pu refuser ; c'est comme moi... pincé au demi-cercle... et transvasé !... mais je ne serais pas fâché d'être piloté dans ce pays... et renseigné sur tous les petits moyens à mettre en usage pour se rendre la vie agréable...

– Eh bien ! suis-moi d'abord chez moi… tu y passeras cette première nuit, si tu le veux, et demain je t'aiderai à construire ta case… pour ce qui est du bâtiment, ça me connaît !…

Lapostole serra avec effusion la main du carrier, et se mit en marche avec lui.

– C'est égal, dit-il tout à coup, il y a une chose qui me trotte par la tête.

– Laquelle ?

– Lebuteux.

– Eh bien ?

– Comment a-t-il su que l'on a volé son argent, puisqu'il était à Toulon ?…

– Tu ne sais donc pas ?… dit le carrier, il a filé un beau jour, et, quand il a trouvé la place nette, il en a éprouvé un tel saisissement qu'il est tombé en syncope sur le lieu même, d'où il fut relevé le lendemain par les soins paternels de deux gendarmes. Huit jours après, il faisait sa *rentrée* dans la troupe de Toulon, où il reprenait l'emploi des traîtres.

– Il aime trop l'argent, conclut Lapostole sentencieusement, ça lui jouera quelque mauvais tour…

Comme il achevait ces mots, il s'arrêta tout court, ferma les yeux et baissa la tête…

– Qu'est-ce que c'est donc que ça ? dit-il d'un ton effaré.

Maclou partit d'un éclat de rire.

– Ça, répondit-il, c'est le tonnerre ; et tu peux te vanter d'avoir de la chance, car tu arrives juste pour jouir d'un orage, mais là, d'un orage comme tu n'en as jamais vu en France…

En effet, en très peu de temps le ciel s'était couvert ; de gros nuages noirs s'avançaient rapidement de tous les points de l'horizon, comme des bataillons qui se précipitent l'un sur l'autre, et de ces masses amoncelées jaillissaient, à chaque instant, des éclairs aussitôt suivis de roulements de tonnerre, auxquels succédait un silence d'une solennité imposante et sinistre.

Une nuit profonde avait presque subitement succédé au jour, mais les éclairs étaient si éblouissants et se succédaient si rapidement, qu'on ne perdait pas de vue le navire voguant au large, qui semblait sortir des ténèbres, pour se montrer au bout d'une vague, illuminé et flamboyant comme un de ces fantastiques

vaisseaux dont parlent les légendes de la mer.

Tous les forçats de l'île du Diable contemplaient cet effrayant et splendide spectacle !…

Mais tout à coup les nuages crevèrent au-dessus de leurs têtes, et l'eau se mit à ruisseler avec une telle violence que chacun se précipita à la recherche d'un abri.

Lapostole s'élança à la suite du carrier, et, tout en courant, il fit la remarque que l'Écossais évitait les nouveaux débarqués, et se dirigeait tout seul vers sa case, sans retourner la tête, comme s'il eût craint d'être obligé d'offrir l'hospitalité chez lui.

Mac-Bell avait, en effet, son idée, en agissant ainsi.

Arrivé chez lui, il ferma avec précaution toutes les issues de sa case, qui paraissait bâtie avec un soin et une solidité tout particuliers ; il alluma ensuite une lampe, alla prendre dans un coin une bouteille et deux verres, qu'il déposa sur une petite table ; et, ces préparatifs faits, il s'approcha de la porte et prêta l'oreille avec attention, pendant les intervalles où l'orage cessait de se faire entendre.

Au bout de dix minutes environ, un hurlement lamentable s'éleva à quelque distance dans la campagne.

Le hurlement recommença, en se rapprochant peu à peu ; puis, quelques aboiements se firent entendre :

– C'est elle, c'est la Chienne ! s'écria-t-il.

Il entr'ouvrit la porte et bientôt un homme s'y présenta et pénétra brusquement dans l'intérieur.

Mac-Bell repoussa la porte derrière lui, et alla au nouveau venu, qui n'était autre que le personnage que nous venons de voir sous le nom de Lousteau… Mais alors, seulement, il remarqua l'air d'agitation empreint sur ses traits.

– Eh bien ! lui dit-il vivement, qu'as-tu donc aujourd'hui ? – Ferme la porte ! dit la Chienne avec un regard inquiet. – On t'a donc suivie ?

– Je ne pense pas.

– Eh bien ! alors ?

– Ferme la porte, te dis-je, et, après, je t'expliquerai ce qui se passe.

Mac-Bell tira un verrou, et adapta une barre de fer au travers

de la porte.

– Es-tu rassurée ! dit-il en revenant vers la Chienne.

– Oui, oui… nous pouvons causer, répondit celle-ci.

– Et boire… ajouta l'Écossais en lui montrant la bouteille et les deux verres pleins sur la table.

La Chienne dévora du regard la bouteille, comme un avare eût fait de son trésor.

Elle s'approcha de la table ; Mac-Bell en fit autant, et tous deux s'assirent en face l'un de l'autre.

– Voyons ! pourquoi trembles-tu ainsi ? lui demanda l'Écossais en remplissant son verre.

La Chienne prit le verre, et le reposa vide sur la table.

– C'est que je connais Lebuteux, dit-elle alors, et j'ai vu ce soir qu'il soupçonnait quelque chose.

– Il a des doutes ?

– Sur moi.

– Pourquoi ce changement subit ?

– J'avais réussi à lui faire croire que Lapostole seul avait pu faire le coup, et tout le confirmait dans cette pensée ; d'abord la menace que lui avait faite un jour Blondel de signaler sa cachette à Lapostole ; puis la certitude où il était, que Blondel seul connaissait l'existence de son trésor ; enfin, l'impossibilité de porter ailleurs ses soupçons… Mais, voilà que cet imbécile de Lapostole tombe tout à coup parmi nous… Tu as vu la scène qu'ils ont eue, et qui, malheureusement, a amené une explication où tout s'est éclairci. Si nous avions eu la chance que Lebuteux eût un couteau sur lui, il l'aurait tué, et nous n'aurions rien à craindre ; tandis qu'à présent…

– Bah ! fit l'Écossais, ça se passera ; ses soupçons ne portent que sur toi, mais quand il se sera assuré que tu n'as pas même vingt francs, que tu n'as pu en cacher trente mille dans ta case, et que si tu les avais laissés en France, tu n'aurais pas fait la sottise de te déguiser pour nous suivre à Cayenne ; quand il aura fait ces réflexions, alors il te rendra toute sa confiance, et ne soupçonnera jamais que son trésor a pu passer de la barrière du Trône dans l'île du Diable.

– Ah ! dit la Chienne, tu es un habile homme, pour avoir pu soustraire ainsi trente mille francs aux regards si pénétrants et aux

recherches si minutieuses de nos gardiens !

– La chose n'était pas commode, en effet ; car trente billets de banque forment un paquet assez volumineux ; mais j'ai imaginé un truc qui les a tous mis dedans.

– Comment as-tu fait ?

– As-tu remarqué que j'avais une entorse en arrivant à Toulon ?

– Oui.

– Que cette entorse a duré pendant toute la traversée ?

– J'ai vu ça.

– Et qu'enfin, aussitôt arrivé ici, j'en ai été débarrassé, ainsi que des linges et des cataplasmes qui m'enveloppaient le pied ?

– Eh bien ?

– Eh bien ! pas plus d'entorse au pied que dans mon œil ; les cataplasmes et les linges enveloppaient les trente billets de banque.

– Quand je te dis que tu as plus d'esprit à toi seul que quarante brutes comme Lebuteux ! s'écria la Chienne avec admiration.

La Chienne vida un troisième verre d'eau-de-vie, et, cinq minutes après, son enthousiasme pour Mac-Bell ne connaissait plus de bornes.

– Voyons, voyons ! reprit celui-ci, tu m'as parlé, n'est-ce pas, d'une autre cachette dont Lebuteux t'a révélé l'existence ?

– C'est vrai ! dit la Chienne.

– C'est à Toulon ?

– Oui.

– Tu la connais ?

– Parfaitement.

– Et tu me la montreras ?

– Lebuteux s'était engagé à me la faire connaître, si je consentais à le suivre jusqu'ici… et, depuis, il m'a tout dit…

– Eh bien ! dès ce moment, il faut songer à quitter l'île du Diable… Nous nous évaderons ensemble, nous passerons à l'étranger, et nous vivrons là, sans que rien puisse venir troubler nos amours.

La Chienne eut un sourire enivré ! C'était horrible !

Le tonnerre continuait de gronder avec force ; la pluie tombait à torrents… le désordre des éléments répondait bien à de pareilles amours !

Tout à coup, cependant, les deux amants tressaillirent et prêtèrent l'oreille.

Deux coups venaient d'être frappés à la porte de la case.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? dit la Chienne, retrouvant tout à coup quelque sang-froid à travers son ivresse.

Les coups redoublèrent.

– Ouvre ! ouvre ! dit en même temps la voix de celui qui frappait.

Mac-Bell fit un mouvement d'épaules…

– C'est Jacques ! dit-il à la Chienne, notre surveillant… n'aie pas peur…

Et il courut ouvrir.

Un homme se précipita aussitôt dans la pièce.

C'était Lebuteux.

À son aspect, la Chienne se leva d'un bond, comme obéissant à un choc électrique, chancela un instant sur ses jambes, puis resta immobile et droite, l'œil fixe et lucide ; son ivresse venait de se dissiper comme par magie.

– Ah ! tu viens passer la nuit chez l'Écossais ! s'écria Lebuteux en lui jetant un regard dont l'expression fit frémir celle-ci ; c'est donc pour ça que tu voulais rester dans ta case ! C'est bien, nous allons régler ce petit compte-là tout à l'heure ; suis-moi !

– Je ne veux pas ! s'écria la Chienne, retrouvant tout à coup son audace, et si tu fais un pas de plus vers moi, je te brise le crâne !…

Elle s'était emparée d'une bouteille, et en menaçait le bourreau. Mais ce dernier était trop irrité pour reculer, et brandissant une hachette qu'il tenait cachée sous ses habits, il fit un mouvement pour s'élancer sur la Chienne, à laquelle il eût porté un coup mortel peut-être si Mac-Bell ne se fût jeté au-devant de lui.

– Ah ! tu veux la défendre, toi ! s'écria Lebuteux au comble de la fureur, tu veux faire le galant chevalier, eh bien ! tiens !… pare celui-là.

Il s'était rué sur l'Écossais la hache levée, mais celui-ci, plus rapide que la pensée, s'était jeté au-devant de lui, au moment où il avait le bras levé, l'avait saisi par les reins et l'avait envoyé rouler à terre avec une telle force que le pauvre diable, malgré la vigueur de sa constitution, y resta immobile et comme mort.

La Chienne n'osait avancer, et regardait de loin…

– Tu l'as tué ! dit-elle avec une inquiétude qui prenait sa source dans un tout autre sentiment que celui de la pitié.

– Je ne crois pas, répondit Mac-Bell, un peu inquiet lui-même ; mais, d'ailleurs, à qui la faute ?

Il s'approcha de Lebuteux, tout en se tenant sur ses gardes dans la crainte de quelque ruse, et après s'être armé de la hachette, que celui-ci, dans sa chute, avait laissé échapper de ses mains :

– Non, dit Mac-Bell en se penchant, il n'est qu'étourdi.

En effet, celui-ci reprenait déjà ses sens ; il se releva presque aussitôt ; mais, affaibli, ébranlé par la terrible secousse qu'il venait d'éprouver, voyant d'ailleurs son arme entre les mains de son ennemi, il ne tenta pas de recommencer la lutte.

– Qu'es-tu venue faire ici ? demanda-t-il à la Chienne.

– Si tu avais commencé par là, lui dit Mac-Bell, nous nous serions expliqués tranquillement au lieu de faire des sauts de carpe qui laissent toujours des souvenirs désagréables.

– Enfin, pourquoi vient-elle ici la nuit ? insista de nouveau Lebuteux avec un calme sous lequel on sentait s'agiter la plus violente colère.

L'Écossais allait répondre, quand la porte, que l'on avait laissée, entr'ouverte, s'ouvrit tout à fait, et livra passage à un nouveau forçat.

C'était celui à la barbe et aux cheveux noirs que le nègre Tombouctou appelait son maître.

– Fous ! misérables insensés que vous êtes, dit-il en se croisant les bras, que faites-vous ici ? à quoi passez-vous votre temps ! à quoi usez-vous votre énergie et votre volonté ?… au lieu de vous déchirer comme des brutes, n'avez-vous rien de mieux à faire ?

– Ah çà ! monsieur le comte de Précigny, lui répondit l'Écossais, où en veux-tu venir avec ton sermon en trois points ?

– À vous adresser cette question, répondit le comte : voulez-vous être libres ?…

– Cette bêtise ! s’écria Lebuteux ; seulement, vous savez bien que ce n’est pas possible.

– Tout est possible à l’homme qui ne se laisse pas abattre.

– Comment !… dit l’Écossais en se rapprochant, tu aurais un moyen ?…

– Infaillible pour des hommes énergiques ; êtes-vous décidés à tout braver pour recouvrer la liberté ?

– Oui.

– Eh bien ! avant un mois nous ne serons plus ici…

Et prenant un siège, le comte s’assit, et expliqua à ses compagnons une partie du plan qu’il avait conçu.

XXXVI

LE NAUFRAGE

Le bâtiment que nous avons vu tout à l'heure occuper si vivement l'attention de tous les condamnés de l'île du Diable, et qu'on s'attendait sans cesse à voir sombrer dans la terrible tempête dont il subissait les assauts, ce bâtiment contenait quatre personnes qui ont joué un rôle important dans cette histoire, et pour lesquelles nous sommes obligés de faire quelques pas en arrière.

Ce coup d'œil rétrospectif nous reporte, encore une fois, à la bastide Michaud, cinq années après les événements que nous avons racontés au chapitre trente-quatrième, et qui se sont accomplis chez Mme Cormier.

Le jour commence à décroître, et dans une large allée du jardin, nous pouvons remarquer deux jeunes couples se promenant et parlant à voix basse, vrais couples d'amoureux qui se sont tout dit et qui ont toujours mille aveux à se faire, mille secrets à se confier.

Ces deux couples, le lecteur l'a deviné, peut-être, sont Joseph et Michelette, Maurice et Lucienne.

Joseph est encore un peu pâle, ou un peu triste de la vie de souffrances et d'humiliations qu'il a traversée, mais Michelette dissipe peu à peu toutes les ombres qui obscurcissent son front, et lui fait oublier une à une les tortures du passé en lui montrant les joies du présent et les promesses de l'avenir.

Et, en effet, que peuvent-ils désirer de plus dans le présent, et quel plus brillant avenir peuvent-ils rêver ?

Désespéré de la part involontaire qu'il a eue dans les malheurs dont le pauvre Joseph a été accablé, pensant qu'il ne saurait jamais assez faire pour réparer ses torts et cicatriser les plaies encore saignantes du pauvre condamné, M. Michaud, sans enfants et libre de disposer à son gré de sa fortune, a reconnu à Joseph, par acte notarié, tous les droits d'un fils, l'a marié à Michelette, et

se retirant des affaires pour jouir enfin des richesses qu'il a si honorablement amassées, il lui a cédé sa maison de commerce, en l'associant avec son premier commis Paul Mercier, dont il lui assure ainsi le précieux concours et la haute expérience.

Voilà donc Joseph, la veille encore au dernier degré de la misère et de l'abjection, relevé enfin de la honte qu'il subissait si injustement, et, par un de ces hasards dont la Providence est si prodigue, mis à la tête d'une des premières maisons de Paris et déjà riche de plusieurs millions.

– Michelette ! disait-il à sa jeune femme, au moment où nous le retrouvons sous les ombrages de la bastide Michaud, sais-tu quelle est la pensée qui me saisit, la terreur qui s'empare de moi, tous les matins à mon réveil ? Il me semble toujours que je fais un rêve délicieux et je n'ose ouvrir les yeux, je n'ose regarder autour de moi, de peur d'y retrouver l'horrible tollard, l'immense salle vaguement éclairée, les fers qui nous accouplaient et que le moindre mouvement faisait retentir d'une façon si lugubre… Quel souvenir, mon Dieu !

– Mais, dit Michelette en souriant à travers les larmes qui lui viennent aux yeux, est-ce que je ne suis pas toujours éveillée la première pour te sourire et te prouver que ton bonheur n'est pas une illusion, que le songe, c'est cet odieux passé pour toujours disparu, et qui bientôt, je l'espère, se sera effacé de ta mémoire.

– Non, non, s'écria Joseph, je ne veux pas l'oublier !

– Et pourquoi ? demanda tristement Michelette.

– Tu le demandes ! fit Joseph, en oubliant son regard attendri sur le front de la jeune femme, mais parce qu'en l'oubliant, j'oublierais aussi la douce image qui me suivait partout, et qui sans cesse répandait le baume sur la plaie ; parce qu'il faudrait effacer de mon cœur ma chère et courageuse Michelette, parcourant avec moi cette longue et ignominieuse voie qui part de Bicêtre pour aboutir à Toulon, et dont son admirable dévouement a fait à la fois une des plus cruelles et des plus délicieuses phases de ma vie. Oh ! non, je ne veux pas oublier, Michelette, car ces souvenirs t'embellissent encore à mes yeux et centuplent mon amour pour toi.

– Tu vois donc bien, répondit la jeune femme en essuyant ses larmes, qu'il faut toujours bénir la Providence, puisque dans les plus grandes douleurs elle cache la source des plus grandes joies.

– Oui, bénissons-la, répliqua Joseph, mais aimons, adorons

toujours les cœurs généreux qu'elle a choisis pour instruments, et sans lesquels nos malheurs n'auraient jamais eu de fin.

– Oui, M. et Mme Michaud ; hélas ! dit Michelette, je ne demande plus qu'une chose au ciel, c'est de me donner l'occasion de leur prouver ma reconnaissance, ainsi qu'à celle que je nomme, aujourd'hui mon amie, ma sœur, et dans laquelle j'ai trouvé autrefois la plus douce et la plus dévouée des protectrices.

Un concert à peu près semblable à celui-ci, concert de joie, d'extase, de ravissement, s'élevait à quelques pas de Joseph et de Michelette entre Maurice et Lucienne.

Eux aussi trouvaient bien des terreurs et bien des souffrances dans le passé ; eux aussi avaient marché sur bien des épines avant le paradis terrestre où se trouvent l'abondance de toutes choses, la sécurité de l'avenir, l'épanouissement du cœur.

Et, en ce moment, il y avait, un peu plus loin, cachées dans un coin du jardin, deux personnes dont le bonheur dépassait peut-être celui qui s'exhalait de ces quatre jeunes cœurs : – c'étaient M. et Michaud.

Ceux-là aussi avaient retrouvé le calme, après de cruelles épreuves, car, grâce à la ruse employée par le père Fichet, M. Michaud était entièrement revenu des soupçons qu'il avait un instant conçus au sujet de sa femme, et celle-ci, acceptant cette réhabilitation providentielle, surtout parce qu'elle y voyait le bonheur et la paix pour son mari, se promettait d'en remercier Dieu, en répandant autour d'elle tout le bien qu'elle pourrait faire.

Après avoir joui quelque temps du charmant tableau de ces deux couples, M. Michaud s'avança avec sa femme dans l'allée où ils se promenaient, et s'adressant à Joseph et à Michelette :

– Mes enfants, leur dit-il, d'un ton presque grave, je vais troubler votre bonheur, sans doute, mais dans votre propre intérêt, il ne m'est pas possible de différer plus longtemps.

– Mon Dieu ! s'écria Michelette en se rapprochant de Joseph, est-ce que vous voudriez nous séparer ?

– Cela dépend entièrement de vous.

– De quoi s'agit-il, monsieur Michaud ?

Ce dernier se tourna vers Joseph, qui lui adressait cette question :

– Tu n'as été, jusqu'à ce jour, lui dit-il, qu'un enfant

malheureux, une âme convalescente, qu'il a fallu entourer de soins pour la rappeler à la vie. Mais, maintenant que la guérison est opérée, il est temps enfin que tu deviennes un homme, et que tu joues un rôle actif dans la société.

– Le ciel m'est témoin que c'est mon vœu le plus cher, répondit Joseph, et je suis d'autant mieux disposé à vous obéir, que, depuis quelque temps déjà, mon inaction me pèse et m'humilie.

– À la bonne heure ! et je n'attendais pas moins de ta résolution.

– Que faut-il faire ?

– Une chose peut-être pénible.

– Laquelle ?

– Il faut partir !

– Comment !

– Oui, mon ami… partir… La maison que vous avez prise, Mercier et toi, est considérable, tu le sais aujourd'hui elle a des comptoirs à la Martinique, à la Guadeloupe, à la Havane, et jusque dans le centre Amérique… Eh bien ! tandis que Mercier gère la maison à Paris et à Toulon, je crois utile, indispensable même, que tu ailles visiter nos principaux correspondants, et que tu acquières ainsi les connaissances qui te manquent encore, et sans lesquelles tu apprendras difficilement les affaires.

Joseph ne répondit pas tout de suite – non que la proposition lui fût désagréable, au contraire – mais il y avait là une séparation immédiate… et il pensait à Michelette !

– Mais je ne veux pas me séparer de lui ! s'écria la jeune femme, en regardant M. Michaud avec inquiétude.

– Et comme, en cela, tu es d'accord avec le Code, qui ordonne à la femme de suivre son mari, répondit en souriant M. Michaud, je ne m'oppose nullement à ce que tu l'accompagnes.

Les mains de Joseph et de Michelette se joignirent à ces paroles, et ils échangèrent un rapide regard, qui contenait un muet assentiment.

Maurice et Lucienne s'étaient approchés et considéraient leurs amis avec un air de doux reproche.

– Eh bien ! qu'allons-nous donc devenir, si vous nous abandonnez ? dit Maurice. Depuis quatre ans que nous habitons ici ensemble, sans nous quitter un instant, échangeant nos pensées et

nos impressions, nous sommes devenus nécessaires les uns aux autres, et le départ de Joseph et de Michelette sera pour nous un grand vide.

– Et un malheur dont je ne me consolerai pas, s'écria Lucienne en se jetant dans les bras de sa jeune amie.

M. Michaud les regarda un moment avec attendrissement ; puis, relevant tout à coup le front :

– Voyons ! voyons !… dit-il en remuant la tête, il y a peut-être bien un moyen d'arranger tout cela.

– Quel moyen ? fit Lucienne.

– Je parie que tu ne serais pas fâchée de voir la Martinique, ma petite sournoise ?

– Moi ? fit Lucienne.

– Quand ce ne serait que pour accompagner Michelette.

– Est-ce que ce serait possible ?

– Non-seulement ce serait possible, repartit Maurice, mais ce serait charmant !… un voyage ainsi fait à quatre… sur un navire pour ainsi dire à nous… Ma foi ! pour mon compte, je vote pour le départ !

On reparla plus froidement de ce projet, à l'heure du dîner… et, après avoir bien débattu tous les détails de ce voyage, après s'être réciproquement félicités de ne pas se quitter, il fut résolu que le départ s'effectuerait dans le courant même du mois.

Un matin donc, vers le milieu du jour, un beau trois-mâts, appartenant à la maison Michaud et Cie, appareillait dans le port de Toulon, et prenait la mer, emportant nos deux couples vers des rivages inconnus.

Tous les quatre se tenaient à l'arrière du bâtiment, les regards tournés vers le port qu'ils quittaient, et saluant d'un geste ému, M. et Mme Michaud, qui, debout sur le quai, les regardaient s'éloigner.

Le soleil était alors dans toute sa splendeur, la mer était calme.

Quand le navire atteignit une certaine distance, on vit encore au loin, à l'horizon, s'agiter quatre mouchoirs en signe d'adieu ; puis le trois-mâts ne devint bientôt plus qu'un petit point noir à l'horizon, et peu à peu il alla s'affaiblissant encore, pour disparaître enfin tout à fait.

Tout était fini… la séparation était consommée !… Et M. et Mme Michaud rentrèrent à leur bastide, le cœur troublé et l'esprit plein de tristesse…

Pendant les premiers jours, la mer fut admirable, et les quatre amis, qui, dans l'échange des sentiments et des souvenirs du passé, avaient mille sujets de distraction, s'émerveillaient naïvement de se trouver, chaque matin, entre le ciel et l'eau, et ne pouvaient se lasser du spectacle grandiose qu'offre l'océan aux âmes qui savent comprendre sa splendide poésie.

Ce fut donc pour eux, durant quinze jours, une succession non interrompue de joies, d'étonnement et de contemplations ; et ils n'eurent pas une seconde d'appréhension… Ils étaient bien loin de supposer qu'il y eût dans cette traversée un danger quelconque, et que le ciel leur réservât encore de nouvelles épreuves !…

Cependant, au bout de la troisième semaine, le temps commença à changer : la mer devint tout à coup mauvaise, et les deux jeunes femmes eurent bien de la peine à cacher à leurs maris la peur qui les agitait.

De leur côté, Maurice et Joseph n'étaient pas sans inquiétude ; à plusieurs reprises déjà, ils s'étaient communiqué leurs tristes pensées, et ils essayèrent, mais en vain, de dissimuler les craintes dont ils étaient assaillis.

Un jour, enfin, le capitaine, toujours calme et maître de lui jusqu'alors, laissa percer un trouble inaccoutumé, et donna des ordres qui faisaient appréhender quelque orage ; – ses craintes se réalisèrent, en effet, plus tôt qu'on ne l'aurait cru, – et, le soir même, la tempête éclatait avec furie.

Ils se trouvaient alors en vue de l'île du Diable.

Vers le milieu de la nuit, un coup de vent emporta toutes les voiles et brisa un des mâts. Des cris d'horreur et de désespoir éclatèrent de toutes parts, et un désordre indescriptible se répandit dans tout l'équipage…

Nos quatre amis se tenaient embrassés dans un coin ; le capitaine vint à passer près d'eux.

Joseph l'aperçut à la lueur d'un éclair, et il l'arrêta :

– Capitaine, lui dit-il à voix basse et rapide, pour Dieu, je vous en prie, répondez-moi !…

– Et que voulez-vous que je vous dise ? répondit brusquement le marin.

– Sommes-nous donc perdus ?

– Je le crains.

– N'y a-t-il aucun espoir de nous sauver ?

Le marin leva une main au ciel.

– Dieu seul peut faire ce miracle ! dit-il d'un ton grave.

Et il passa.

Les femmes sanglotaient éperdues.

Maurice et Joseph ne savaient que répondre à un tel désespoir… et ils maudissaient leur impuissance en un pareil moment.

Tout à coup Maurice sentit une main qui le tirait par le pan de son habit.

Il se retourna vivement et aperçut derrière lui un petit nègre qu'il avait pris en amitié durant la traversée, et dont ils avaient conquis le dévouement et la reconnaissance, en le protégeant contre les mauvais traitements des matelots de l'équipage.

– Yambo ! dit-il étonné.

– Oui, maître, répondit le négrillon.

– Et que me veux-tu ?

– Yambo veut donner bon conseil à maître.

– Quel conseil ?

Yambo se pencha vers Maurice.

– Maître, dit-il, deux femmes seulement à bord, et capitaine donner chaloupe à vous, si vous demandez.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr !

– Mais cette chaloupe va être engloutie en un instant ! s'écria Michelette avec effroi.

Le nègre protesta du geste.

– Non ! non ! répliqua-t-il avec vivacité ; Yambo a dirigé pirogue dans les grands courants ; bien plus difficile que chaloupe en pleine mer.

– Mais on ne te laissera pas venir avec nous ?

– Vous rien dire du tout à capitaine ; ça regarde Yambo.

– Et à quelle distance sommes-nous de la côte ? demanda Joseph.

– Je l'ignore.

– Enfin, quel est ce pays que nous apercevons au loin, à la lueur des éclairs ?

– Guyane hollandaise… capitaine l'a dit.

Maurice suivit le conseil de Yambo, et alla aussitôt trouver le capitaine, pour lui demander la chaloupe, au nom des deux femmes.

Le capitaine y avait déjà songé… Il n'ignorait pas que Joseph était le successeur de M. Michaud, et que le bâtiment appartenait à la maison qu'il représentait ; il avait donc mille motifs pour lui être agréable… Dans un pareil moment, d'ailleurs, il n'y avait pas à hésiter, et le capitaine, en vrai marin, habitué à toutes les alternatives de cette vie de dangers, n'était pas fâché de se débarrasser de passagers dont la présence pouvait le gêner.

Quelques instants après, Maurice et Joseph, Michelette et Lucienne, étaient descendus dans la chaloupe avec des vivres pour plusieurs jours, et la lame furieuse les emportait loin du navire, dans la direction de la côte.

Ce ne fut que quelque temps après, et lorsqu'une grande distance eut été franchie, que Maurice se rappela le pauvre Yambo ; mais il était alors trop occupé de la chaloupe pour songer au nègre.

Sa frêle embarcation bondissait à la pointe des vagues pour retomber dans de véritables abîmes, et les deux jeunes femmes, en se voyant entre deux murailles d'eau, recommandaient leur âme à Dieu…

– Nous sommes perdus ! dit Maurice à voix basse à Joseph.

– C'est une folie de vouloir diriger notre barque, répondit celui-ci, le marin le plus expérimenté n'en pourrait venir à bout.

En ce moment la barque pencha si violemment à droite que les deux femmes poussèrent un cri de détresse en se précipitant du côté opposé.

Mais leur frayeur dura à peine l'espace d'une seconde, et presque aussitôt Yambo vint rouler au fond de la barque.

– Pas crier, pas avoir peur, dit le négrillon. Dieu est ici comme là-haut… et il faut avoir confiance en lui.

Et, s'approchant de Joseph, qui cherchait à maintenir la voile :

– Donnez, dit-il avec une sorte d'autorité.

Alors, et sous sa main exercée, la barque, cessant tout à coup de tourner capricieusement sur elle-même, se mit à suivre une direction qu'elle ne quitta plus.

Une heure se passa cependant encore, dans les plus cruelles angoisses, mais les femmes étaient presque rassurées, et les hommes regardaient la tempête sans pâlir !…

– Attention ! dit en ce moment Yambo, coucher tout le monde dans la barque, nous toucher au rivage tout de suite et avoir grande secousse.

La recommandation fut aussitôt suivie, et la secousse annoncée ne se fit pas attendre.

Heureusement la chaloupe avait donné dans une vase épaisse, ce qui eut pour résultat d'amortir la violence du choc et de fixer la barque, comme si elle eût été retenue par une ancre solide.

– Vite, vite, à terre ! cria Yambo.

Et, s'élançant le premier hors dans la barque, il sauta, de la vase jusqu'à la ceinture.

Alors, Michelette se pencha la première, et l'ayant reçue dans ses bras, il l'emporta et alla la déposer sur le sable loin de la mer ; puis il revint et en fit autant pour Lucienne ; après quoi Joseph et Maurice s'élancèrent à terre.

Ils étaient tous mouillés jusqu'aux os, et grelottaient sous le vent impétueux ; mais l'immense joie d'avoir été sauvés leur fit oublier ces souffrances, et ils s'embrassèrent avec une ivresse folle, dès qu'ils se sentirent sur la terre.

D'ailleurs, bien des heures s'étaient écoulées depuis leur départ, et les premières lueurs de l'aube commençaient à blanchir l'horizon.

– Bientôt le soleil va paraître, dit Yambo, petites blanches délicates… il faut marcher pour réchauffer les membres froids… et puis le soleil sécher nos habits…

– Il a raison, dit Maurice, une marche active, en ramenant la chaleur, peut seule nous rendre la force et la vigueur !…

Michelette, comprenant l'importance de ce conseil, se leva tout de suite pour s'y conformer, mais on eut peine à y résoudre Lucienne, qui, plus délicate que son amie, redoutait la fatigue. Elle

s'y décida pourtant, et chacune des deux jeunes femmes, s'appuyant sur le bras de son mari, se mit à marcher jusqu'au moment où se leva le soleil.

Au bout d'une heure de cet exercice, leurs membres réchauffés avaient recouvré toute leur élasticité.

Seulement, s'ils venaient d'échapper presque miraculeusement à un grand danger, ils comprirent bientôt qu'ils n'en avaient pas fini avec les épreuves que le sort leur tenait en réserve.

– Où sommes-nous ? dit Maurice en jetant ses regards inquiets autour de lui :

Il ajouta, en montrant un palmier :

– Yambo va voir.

Il se mit à grimper le long d'un arbre gigantesque avec l'aisance et la rapidité d'un singe. En quelques instants il en atteignait l'extrémité. Une fois là, il porta ses regards dans toutes les directions, recommença son examen avec la plus profonde attention, puis se laissa dégringoler jusqu'au sol.

Aussi loin que son regard pouvait porter, il n'apercevait que le désert, des joncs, de la vase et je ne sais quoi de vaste, de silencieux, de désolé qui laissait soupçonner d'autres déserts au delà de l'horizon morne !

Maurice frissonna et pâlit ; une impression sinistre, un sombre pressentiment venait de le saisir et de lui glacer le cœur.

– Yambo, dit-il au nègre, connais-tu cette contrée ?

– Guyane hollandaise, répondit le petit nègre.

– Je le sais ; mais es-tu venu quelquefois sur cette plage ? Sais-tu si nous sommes près de quelque habitation ?

– Le pied de Yambo ne s'est jamais posé là, dit-il en frappant le sol.

– Rien ! dit-il tristement.

– Rien non plus du côté de la mer.

– Ainsi, seuls, sans secours, réduits à nous-mêmes ! dit Maurice avec découragement.

Cependant le soleil s'était levé tout à fait, et la chaleur, si impatiemment attendue, n'avait pas tardé à devenir intolérable.

En ce moment, Lucienne, qui s'appuyait sur le bras de Maurice,

éprouva comme un accès de défaillance, et devint tout à coup d'une pâleur livide.

– Grand Dieu ! s'écria Maurice, Lucienne ! Lucienne !… qu'y a-t-il donc ?

Lucienne rouvrit doucement les yeux et lui jeta un douloureux regard.

– J'ai soif !… murmura-t-elle d'une voix éteinte.

– Ah ! de l'eau ! de l'eau ! demanda le jeune homme épouvanté.

Malheureusement, la pluie avait cessé depuis longtemps, et, sous l'action d'un soleil torride, le sol, tout à l'heure humide, s'était bien vite desséché ; de sorte qu'il eût été impossible d'y trouver une goutte d'eau.

– Mettons-nous en marche ! dit Joseph, nous perdons ici un temps précieux, que nous devons employer à chercher une habitation, puisque là seulement nous pourrons trouver ce qui nous manque.

On se remit en marche, et chacun accablé par l'ardeur du soleil, contre lequel on ne trouvait aucun abri, en proie à la faim et dévoré par la soif, gardait un profond silence.

Au bout d'une demi-heure, la petite caravane s'arrêta de nouveau, et cette fois, ce n'était pas Lucienne seulement qui paraissait souffrir, c'était Michelette, c'était Joseph, c'était Maurice lui-même.

Yambo regardait autour de lui avec des yeux effarés.

Cependant, après avoir scrupuleusement examiné le sol, son visage exprima tout à coup la joie, à l'aspect d'une petite touffe d'herbe qui s'étalait à quelque distance comme une tache verdâtre à peine visible.

– Là ! là !… venez ! s'écria-t-il en exécutant une gambade qui, dans tout autre moment, eût provoqué l'hilarité chez ses compagnons.

Il avait tiré de sa poche une baguette longue de deux pieds environ, dont le centre contenait une espèce de moelle spongieuse ; avec un couteau qu'il portait toujours sur lui, il creusa un trou de la profondeur d'un pied, au milieu de la touffe d'herbe, et, enfin, il introduisit sa baguette dans ce trou, qu'il avait fait aussi étroit que possible.

– Que fais-tu là ? lui demanda Lucienne, qui le regardait avec

surprise.

Le petit nègre ne répondit pas ; le regard fixé sur l'extrémité de sa baguette, il était si profondément absorbé par cet examen, qu'il semblait avoir tout oublié.

Il demeura ainsi immobile pendant un quart d'heure, sans faire un signe ni proférer une parole.

Enfin, il jeta un cri de triomphe, et montra à ceux qui l'entouraient le bout de sa baguette.

La partie spongieuse qui en formait le centre, tout à l'heure blanche et sèche, commençait à s'humecter, et bientôt on en vit se détacher une goutte d'eau, pure et limpide comme un fragment de cristal.

Lucienne ne put se contenir à cet aspect, et son premier mouvement fut d'approcher ses lèvres pour aspirer ce précieux liquide ; mais elle se releva tout à coup, et, se retournant vers Michelette :

– Bois ! bois ! lui dit-elle avec vivacité.

Michelette voulut refuser, et il fallut que Yambo mît fin à cette lutte de générosité.

– Boire bien vite, dit-il, sinon l'eau retomber et se perdre !

Michelette n'hésita plus ; elle appliqua ses avides lèvres sur la baguette et se mit à aspirer avec délices.

Lucienne vint à son tour.

Puis Maurice et Joseph, puis, enfin, Yambo... après quoi, chacun se sentant réconforté, on se mit à délibérer sur le parti à prendre.

– Peut-être aurons-nous beaucoup à marcher avant de trouver une habitation, objecta Joseph, et bientôt les forces de Michelette et de Lucienne vont être épuisées, ce qui retardera notre marche et reculera l'heure de notre salut commun ; je propose donc de nous séparer ; Maurice et moi nous marcherons en avant, jusqu'à ce que nous ayons trouvé une maison, tandis que Michelette et Lucienne suivront nos traces, accompagnées de Yambo.

Cette proposition fut longuement débattue ; et après bien des objections de la part des deux jeunes femmes, qui ne pouvaient se résoudre à une séparation, elle fut cependant adoptée, comme la seule issue à cette position.

D'ailleurs, nul de nos naufragés ne pensait qu'il pût y avoir un

danger vraiment sérieux, dans un pays placé sous un gouvernement européen.

Maurice et Lucienne, Joseph et Michelette se tinrent longtemps et étroitement embrassés au moment de se dire adieu, puis les jeunes gens partirent et se mirent à marcher rapidement devant eux, sans oser retourner une seule fois la tête, de peur d'être tentés de revenir sur leurs pas !

Une heure après, Lucienne et Michelette les avaient perdus de vue, et c'est alors que le désert leur parut sans limites et leur malheur sans espoir.

– Si nous allions ne plus les revoir ! s'écria Lucienne en sanglotant.

– Yambo est là, nous retrouverons jeunes maîtres, leur dit le nègre.

Et, leur montrant l'empreinte des pas de Maurice et de Joseph marquée sur le sol :

– Nous suivre les pas, ajouta-t-il.

– Il dit vrai ! approuva tristement Michelette, de cette façon, nous sommes toujours sûres de les retrouver.

Et un peu rassurées sur le plus grand malheur qu'elles pussent redouter désormais, les deux jeunes femmes se mirent courageusement en marche, précédées de Yambo, qui gambadait en route et tâchait de les distraire par ses naïves saillies des sombres appréhensions qui les assiégeaient.

Ils marchèrent longtemps ainsi tous trois, puisant du courage dans cette pensée que leur supplice allait bientôt finir, car Maurice, ne pouvant croire que les habitations fussent très éloignées de la mer, les avait assurées qu'avant la fin du jour, ils seraient tous réunis sous un toit hospitalier, où ils trouveraient enfin tout ce dont ils avaient besoin.

Vers le milieu du jour, la chaleur devint si étouffante, que les deux jeunes femmes, épuisées par la faim, et dévorées d'une soif ardente, s'arrêtèrent tout à coup avec un regard languissant, où la vie semblait s'éteindre, et dans lequel elles échangèrent en même temps la même pensée, pensée de désespoir et de mort.

– Je ne puis aller plus loin, dit Lucienne accablée.

– Mourir ! mourir sans les revoir ! murmura Michelette d'une voix défaillante.

– Non, non, pas mourir ! s'écria Yambo.

Et leur montrant un petit arbuste verdâtre, rachitique, étrange de forme, qui s'élevait à deux cents pas de là, il se mit à courir dans cette direction aussi rapidement que le lui permettait la faiblesse de ses jambes.

Les deux femmes le suivaient d'un œil indifférent.

Bientôt un appel joyeux se fit entendre, et elles virent revenir Yambo tenant à la main un objet dont elles ne pouvaient distinguer ni la forme ni la nature.

Enfin, arrivé près d'elles, il le leur montra, les traits rayonnants. C'était une figue ! une de ces figues rougeâtres, pleines d'un jus frais et sucré, que produit le cactus.

Yambo tira son couteau et coupa en deux parties égales le fruit savoureux que dévoraient du regard les deux pauvres affamées, et il leur donna à chacune une moitié.

– Et toi, toi, pauvre Yambo ! lui dit Michelette.

– Oh ! dit le négrillon, en secouant la tête et en indiquant le fruit, qui contenait à la fois une nourriture exquise et une boisson délicieuse, Yambo manger peau ; peau très bonne, Yambo l'aimer beaucoup.

Les deux femmes comprirent ce dévouement, et chacune d'elles, malgré sa défaillance, ménagea sur sa part de quoi satisfaire la soif et la faim du bon nègre.

– Maintenant, forts et courageux, dit Yambo l'œil étincelant, dès qu'il eut avalé la peau de la figue.

– Oui, le courage et la force nous sont revenus, dit Michelette ; nous pouvons nous remettre en route. Ah ! nous avions tort de douter de la bonté de Dieu.

Comme elle venait de prononcer ces mots, elle fut interrompue par un bruit singulier, une voix étrange qui s'éleva tout à coup au milieu lu silence.

– Si c'était eux ! s'écria Lucienne.

Le visage de Yambo avait exprimé l'inquiétude.

Il porta ses regards dans la direction d'où était partie la voix, puis s'adressant aux deux jeunes femmes, les traits décomposés, les membres agités d'un frisson de terreur.

– Oh ! pauvres maîtresses ! balbutia-t-il d'une voix étranglée,

nous perdus ! nous morts ! Voyez ! voyez !

Michelette et Lucienne se tournèrent du côté qu'il leur indiquait, et elles restèrent pétrifiées d'horreur et d'épouvante, à l'aspect d'une énorme panthère qui bondissait dans la plaine et venait directement à elles, l'œil sanglant et la gueule ouverte.

XXXVII

LE RADEAU.

Le lendemain de l'orage dont le lecteur connaît les résultats, cinq Forçats, Mac-Bell, Lebuteux, la Chienne, sous ses habits d'homme et sous son nom de Lousteau, Maclou le carrier et Lapostole entraient dans la case de Précigny.

– Tudieu ! monsieur le comte, dit Lapostole à celui-ci, que ses longs cheveux, sa barbe inculte et ses haillons rendaient complètement méconnaissable, on voit que nous sommes loin de Paris, car vous n'êtes pas tout à fait à la dernière mode. Où est le temps où vous me causiez des éblouissements, quand vous veniez rendre visite au patron, à cet excellent M. Michaud dont la femme et la caisse se partageaient vos faveurs : encore, si vous vous étiez contenté de la femme, mais la caisse ! voilà où est l'immoralité ; et puis, des saignées de deux cent mille francs, ça vous épuise singulièrement un coffre-fort.

– Allons, assez ! dit brusquement le comte à son interlocuteur, nous ne sommes pas ici pour entendre tes bavardages.

– Et nous avons d'autres chiens à peigner, ajouta Mac-Bell, il s'agit de traverser quatre-vingts lieues de mer, et nous allons savoir comment M. le comte prétend nous faire faire cette traversé.

– Rien de plus facile, fit Précigny avec assurance, et c'est ce que je vais vous prouver tout à l'heure.

Puis, s'adressant à son nègre, qui tisonnait dans un coin :

– Tombouctou, dit-il avec un geste de gentilhomme, sers-nous l'yapana !

L'yapana est un arbuste dont les feuilles ont à peu près le goût et les propriétés du thé.

Tombouctou vint offrir aussitôt à chacun une tasse de ce liquide, auquel il avait ajouté de l'eau-de-vie et du sucre.

– Peste ! s'écria Lapostole en dégustant le contenu de sa tasse,

voilà qui est faubourg Saint-Germain ; ça me rappelle les soirées que je passais chez les petites marquises de la rue de Varennes…

– Messieurs, dit alors le comte, le moyen que j'ai à vous proposer est simple, je vous l'ai dit, et il ne s'agit en ce moment que de nous entendre, pour la construction d'un radeau.

Un cri général s'éleva à ce mot.

– Un radeau ! pour faire une traversée de quatre-vingts lieues en mer ! un radeau, qu'il sera presque impossible de diriger, même par le temps calme, et que la moindre bourrasque dispersera en vingt morceaux !

– Celui que je veux construire, repartit le comte, sera assez solide pour résister à un orage, et Tombouctou s'engage à le diriger de manière à aborder au bout de trois jours à la Guyane hollandaise.

– Mais, dit Lebuteux, nous n'avons rien ici de ce qu'il faut ?

– Rien ne nous manque, au contraire.

– Où trouverez-vous donc des tonneaux ?

– Nous avons des arbres pour faire des douves ; le bananier remplacera le jonc, et dans le zinc qui couvre la plupart de nos cases, nous trouverons abondamment de quoi faire nos cercles.

– Tiens ! tiens ! c'est déjà pas si bête, fit observer Maclou.

– Mais encore faut-il quatre grandes traverses, insista Lebuteux, et il n'y a plus de gros arbres dans l'île.

– Aussi, répliqua le comte, ai-je retenu sur la plage un arbre de trente pieds de long, qui a été amené de ce côté il y a huit jours, par les courants de la rivière des Amazones ; fendu dans sa longueur, puis coupé en quatre morceaux, il nous fournira nos quatre traverses.

– Fort bien ! approuva Lebuteux, jusque-là il n'y a rien à dire ; mais nous n'allons pas nous embarquer sur quatre traverses rivées à quatre tonneaux ; il nous faut un plancher, et comment et avec quoi le construirons-nous ?

Un sourire effleura les lèvres du comte.

– C'est là que vous allez rire et crier à l'absurde, dit-il, mais je ne propose rien que je n'aie expérimenté.

– Voyons, de quoi s'agit-il ?

– De tiges de maïs, répondit le comte.

Comme il l'avait prévu et annoncé, son expédient fut accueilli par une explosion d'éclats de rires et de quolibets.

– Des tiges de maïs ! fit Lapostole, ah çà ! il nous prend donc pour des insectes ?

– Pour des fourmis ?

– Quatre-vingts lieues en mer sur une tige de maïs ! en voilà un tour de force !

– Voulez-vous m'entendre ! reprit le comte qui avait essuyé cette averse d'épigrammes avec un calme dédaigneux.

– Écoutons, ça va être drôle ! dit Lebuteux.

– Je réunis mes tiges en bottes, poursuivit le comte.

– Alors, c'est un plancher en tiges de bottes, interrompit Lapostole, ravi de placer un mot.

– Je les attache à mes quatre traverses, continua Précigny, je les relie les unes aux autres avec des lanières de bananier, et j'obtiens ainsi un plancher aussi solide que celui d'un navire.

– Mais il coulera à fond dès qu'on le mettra à l'eau ?

– J'en ai fait l'expérience ; la tige de maïs n'est pas spongieuse, et elle flottera comme un arbre !

Personne ne répondit ; il n'y avait plus d'objection sérieuse à faire.

D'ailleurs, Mac-Bell se rangea bientôt du côté du comte ; il plaida énergiquement en faveur du radeau, fit briller dans un avenir très rapproché la liberté, le bonheur, toutes les joies dont on était privé ; montra, à côté de ce tableau, l'ennui mortel d'une captivité sans fin, mit à profit deux cas de fièvre jaune qui venaient de se déclarer dans l'île du Diable, et finit par entraîner tous ses auditeurs, qui résolurent dès lors de se partager la besogne et de travailler avec ardeur à réunir les matériaux nécessaires.

Il fut donc résolu que Maclou et Lapostole se partageraient la confection des douves ; que Mac-Bell et Tombouctou attaqueraient l'arbre apporté par les courants ; que Lebuteux et la Chienne couperaient les tiges et les réuniraient en bottes, et que le comte, aidant tantôt l'un tantôt l'autre, aurait la direction et la surveillance générales de l'entreprise.

On convint aussi d'avance de toutes les mesures de précaution qu'il y aurait à prendre pour cacher ces préparatifs aux

surveillants, qui venaient deux fois par semaine apporter des vivres aux condamnés.

Ce qui poussait ces hommes à se jeter tête baissée dans une entreprise aussi périlleuse, c'était le désir ardent de la liberté, et surtout l'appétit des jouissances qu'ils ne pouvaient retrouver qu'au sein de la société, avec laquelle ils avaient hâte de recommencer la lutte qui leur avait déjà été si funeste.

Mais il y avait parmi eux un homme qui, tout en paraissant animé des mêmes sentiments, cédait à de tout autres instincts et nourrissait une pensée secrète.

Celui-là, c'était Lebuteux.

Depuis la scène qui s'était passé entre lui, Mac-Bell et la Chienne, il avait réfléchi, et, rapprochant divers incidents qui lui avaient échappé alors, il en avait tiré des inductions graves.

Il s'était demandé quel intérêt avait pu décider la Chienne à partager son exil et sa captivité à l'île du Diable ; il la connaissait trop pour admettre que ce fût par amour pour lui.

Quant à sa passion pour Mac-Bell, elle devait avoir pour cause une complicité antérieure, dont le but était évidemment le vol des trente mille francs.

Une fois sur cette pente, Lebuteux avait été jusqu'au bout.

– Cette fortune, s'était-il dit, il l'a sur lui, ou il la cache quelque part… et s'il met tant d'ardeur à nous pousser à la fuite, c'est qu'il a hâte d'en jouir. Le jour où nous partirons, il aura le magot sur lui, et alors il faudra bien qu'il *crache au bassinet !*

Feignant donc d'être au mieux avec l'Écossais, d'avoir oublié tous ses ressentiments contre la Chienne et de fermer les yeux sur ses visites à la case de Mac-Bell, Lebuteux se mit à travailler au radeau avec une fièvre dont ses amis étaient émerveillés, et qui témoignait, pour tous, de son ardent désir de recouvrer sa liberté.

Reconnaissant l'impossibilité de cacher à ses compagnons de captivité un projet qui exigeait de si longs préparatifs et des travaux en plein air, le comte de Précigny avait pris le parti de faire preuve de confiance vis-à-vis d'eux, et de les engager tous à prendre part à l'entreprise. Il était convaincu, d'ailleurs, que quelques-uns seulement oseraient courir les chances d'une évasion aussi périlleuse, et que ce serait le moyen le plus sûr de s'assurer la discrétion de ceux qui se refuseraient à y prendre part.

Il réunit donc un jour tous les condamnés de l'île du Diable

devant sa case, et il leur confia son projet, en les invitant à s'y associer.

Comme il l'avait prévu, quelques-uns seulement accueillirent cette proposition ; mais les autres jurèrent solennellement de ne pas les trahir, et voulurent même apporter leur concours à la grande entreprise.

Il y eut dès lors cent travailleurs, au lieu de six ; de sorte qu'au bout de huit jours, malgré l'inhabileté des ouvriers et le peu d'outils dont on pouvait disposer, le radeau était entièrement achevé.

Il fut caché dans un épais taillis, derrière la case du comte et à peu de distance du rivage, et le départ fut fixé au jour même de la visite des surveillants, c'est-à-dire à la nuit ; parce qu'alors les fugitifs auraient trois jours de sécurité, trois jours pendant lesquels ils étaient certains de n'être pas poursuivis. Suivant leurs calculs, c'était juste le temps qu'il leur fallait pour gagner la côte de la Guyane hollandaise.

Le jour tant désiré arriva enfin, et les surveillants, rassurés par la vaste étendue de mer qui enveloppait les condamnés et créait, entre eux et la terre ferme, un cercle qu'ils croyaient infranchissable, se rembarquèrent, sans s'être livrés à la moindre investigation.

Délivrés de ce souci, les condamnés décidés à fuir se rendirent au taillis où était caché le radeau, et le transportèrent au bord de la mer, où il devait être mis à flot une fois la nuit venue.

En attendant, on se réunit chez le comte de Précigny, pour un conseil général où devaient être examinées toutes les bonnes et mauvaises chances du trajet, toutes les ressources dont on pouvait disposer, tous les besoins auxquels il faudrait faire face avant et après le débarquement.

– Mais, objecta Lapostole, comment reconnaître notre route ? Il n'y a guère de chemins tracés en mer, et encore moins de poteaux pour indiquer la direction à prendre.

– D'abord, nous avons pendant la nuit les étoiles, répondit le comte.

– Bon ! je comprends ça… mais le jour ?

– Le jour, nous avons l'instinct de Tombouctou, que je considère comme infaillible.

– J'aimerais mieux autre chose.

– Ceci, par exemple ? répliqua le comte.

Et il montra une de ces boussoles lilliputiennes qu'on porte en breloques.

– Une boussole ! parfait ! s'écrièrent les forçats.

– Voilà ce que je suis parvenu à me procurer à Toulon et à soustraire à la surveillance de nos gardiens, dit le comte, car, du jour où l'on nous annonça notre départ pour Cayenne, je conçus le projet d'une évasion.

– Allons ! vous avez tout prévu, et je vois qu'on peut se fier à vous, dit Maclou… Mais où diable est donc passé Lebuteux ?

– C'est ce que je me demande, dit la Chienne d'un air soucieux et en jetant autour d'elle un regard inquiet.

– Bah ! il sait l'heure du départ, ça le regarde, dit Lapostole.

– Vous avez tous vos vivres, vos armes et vos outils ? demanda le comte.

– Tous ! répondirent les forçats.

– Alors, voici deux heures, le temps est calme, la lune étincelante, tout nous favorise, partons, et tant pis pour ceux qui se font attendre.

Tout le monde se leva, et on se mit en marche.

La Chienne marchait à côté de l'Écossais, et, ainsi que nous l'avons dit, elle était soucieuse.

– Sais-tu où est Lebuteux ? demanda-t-elle à Mac-Bell.

– Je n'en sais rien ; mais, s'il prépare quelque coup de chien… tenons-nous sur nos gardes !

La Chienne haussa les épaules :

– Et le magot ? ajouta-t-elle à voix rapide et basse.

– Voilà ! dit l'Écossais en montrant un gros maillet en bois qu'il tenait à la main.

Ce maillet, creusé à l'intérieur, contenait les trente billets de banque. La Chienne approuva du geste, et se remit en marche.

On arriva bientôt à l'endroit du rivage où avait été transporté le radeau. On n'en était plus déjà qu'à une vingtaine de pas, quand, à la vive clarté de la lune, on vit tout à coup une forme humaine se dresser sur le devant de l'embarcation et étendre la main vers les fugitifs :

– Arrêtez !… cria-t-elle d'une voix énergique.

Tout le monde s'arrêta frappé de surprise à cette apparition inattendue, et dans laquelle chacun craignit tout d'abord de reconnaître un gardien. C'eût été la ruine subite de tant de soins et de travaux, de tant d'heures d'angoisse et d'espoir !

– Mais c'est Lebuteux ! dit tout à coup Lapostole.

C'était bien lui, en effet ; tous le reconnurent et voulurent avancer.

– Pas un pas de plus ! répéta Lebuteux avec un geste menaçant.

Et il ajouta aussitôt :

– Écoutez-moi tous ! dit-il d'un ton grave et ferme. J'ai placé là des copeaux qui, une fois enflammés, peuvent communiquer le feu au radeau, et le consumer en moins de dix minutes. Or, si je n'obtiens pas ce que je veux, je jure que je le détruis sans remords, car ce que je demande est un acte de justice et de réparation. D'ailleurs, n'essayez pas de me prendre par surprise, car au premier qui fait un pas je brise le crâne avec ce pistolet.

Lebuteux s'était baissé en parant ainsi, et avait ramassé, derrière un des tonneaux, une torche enflammée et un pistolet, dont il dirigea le canon vers les forçats.

– Enfin, que veux-tu, vieille brute ? demanda Lapostole.

– Voilà ! dit Lebuteux. L'Écossais est une canaille, et il m'a volé trente mille francs… Cette somme, il l'a sur lui en ce moment, et je veux qu'il me la restitue… S'il fait cela, non seulement je ne touche pas au radeau, mais je vous aide à le mettre en mer… Maintenant, vous savez ce que je veux… décidez !

Un profond silence succéda à ces paroles, et tous les regards se tournèrent en même temps vers Mac-Bell, les uns interrogateurs, les autres presque impérieux.

– Eh bien ! quoi ? que me veut-on ? s'écria l'Écossais, ne voyez-vous pas que vous avez affaire à un fou, et si je lui avais réellement volé une pareille somme croyez-vous qu'on ne les aurait pas saisis au passage !

– Il y a un moyen bien simple de savoir si c'est moi, qui suis un fou ou si c'est lui qui est un imposteur, reprit Lebuteux, qu'on le fouille, et tout sera dit.

– Au fait, c'est vrai ! objecta Lapostole.

L'Écossais fit un mouvement de recul.

– Et moi, je ne veux pas, dit-il avec force, et j'assomme le premier qui m'approche.

– Eh bien ! soit !… reprit Lebuteux en abaissant sa torche, à la clarté de laquelle tout le monde put voir les copeaux amoncelés sur tous les points du radeau, si je n'ai pas mon argent dans cinq minutes, je mets le feu au radeau, qui va être détruit en un clin d'œil, et dont la flamme donnera l'alarme aux gardiens de la côte.

Chacun comprit la grandeur du péril, et toutes les voix s'élevèrent à la fois pour sommer l'Écossais, ou de restituer ce qu'on l'accusait d'avoir volé, ou de consentir à se laisser fouiller.

Mac-Bell commençait lui-même à être fort embarrassé de sa position, quand la Chienne s'étant penchée à son oreille :

– Résiste cinq minutes, lui dit-elle d'un ton rapide, et laisse-moi faire…

Mac-Bell eut à peine le temps de se retourner qu'elle avait déjà disparu.

Alors, suivant son conseil, il engagea avec ses compagnons une discussion confuse de laquelle il ressortait, cependant, que l'accusation de Lebuteux était fausse, mais qu'il regarderait comme une honte de se laisser fouiller, et qu'il n'y consentirait jamais.

Le débat avait duré cinq minutes sans aucun résultat, mais tout en parlant, Mac-Bell avait cru voir une sorte de reptile monstrueux et informe ramper le long du radeau.

– Voyons, dit Lebuteux, les cinq minutes sont écoulées… Voulez-vous, oui ou non, l'obliger à me restituer mon argent ?…

Et il baissa en même temps sa torche vers les copeaux.

L'instant était solennel, et l'on touchait peut-être à un drame terrible, quand, à la lueur rougeâtre de la torche, on vit tout à coup une autre forme humaine se dresser sur le radeau.

Lebuteux l'entendit sans doute, car il se retourna brusquement et poussa un rugissement lugubre, en apercevant la Chienne en face de lui :

– Toi ! toi ! dit-il avec un cri de rage.

Et l'ayant ajustée, il lâcha la détente de son pistolet à bout portant. Mais on vit jaillir une étincelle, et ce fut tout… le pistolet avait fait long feu.

– Ah ! je ne te raterai pas, moi ! s'écria la Chienne.

Elle leva ses deux bras, armés d'une hache, et l'étendit sanglant à ses pieds.

Alors, elle lui arracha sa torche des mains, et sautant du radeau à terre :

– Maintenant, ajouta-t-elle tranquillement à ses compagnons, rien ne s'oppose plus à ce que nous partions…

On s'approcha de Lebuteux ; il avait le crâne ouvert, et il râlait en se débattant.

On le jeta de côté, comme si ce n'était déjà plus qu'un cadavre, puis les fugitifs se mirent en devoir de transporter le radeau à la mer… Cette opération dura près d'une heure encore.

Enfin, le moment de la délivrance était venu ; la frêle embarcation quitta bientôt le bord, et à l'aide de sa voile, faite des blouses et des bourgerons des passagers, elle gagna le large avec rapidité.

Quatre hommes se mirent à ramer avec ardeur, car on avait hâte de s'éloigner de l'île, et l'on put calculer qu'aux premières lueurs du jour, on se trouverait à l'abri de tout danger.

Pour la première fois peut-être, l'harmonie la plus parfaite régna entre tous ces hommes qui, comprenant en ce moment que leur salut était tout entier dans l'union de leurs forces et de leurs volontés, domptaient les instincts de haine et de férocité sans cesse éveillés en eux, et mettaient en commun leur intelligence et leur énergie pour arriver au but suprême si ardemment rêvé – la liberté !

Cependant, à cette heure même où, flottant sur un abîme qui d'un instant à l'autre pouvait les engloutir, ils eussent dû n'être préoccupés que de leur salut, la cupidité, qui avait causé leur perte à tous, les dominait toujours.

Pendant cette première nuit, un groupe composé de Lapostole, Maclou et Précigny, étendu immobile dans un coin du radeau, feignait de dormir et causait à voix basse ; tandis que, dans le coin opposé, deux individus jouaient la même comédie : ceux-ci étaient Mac-Bell et la Chienne.

– Monsieur le comte, disait Lapostole à voix basse, vous qui avez l'habitude du monde, une brillante éducation et une délicatesse de sentiments qui nous manque, à nous autres, pauvres diables, veuillez donc éclairer ma conscience et me dire si je me trompe quand je pense qu'il est immoral que l'un de nous ait une

fortune, tandis que les autres sont sans le sou.

– Immoral n'est peut-être pas le mot propre, répondit le comte avec ironie, mais j'avoue qu'entre gens qui courent les mêmes périls et peuvent rencontrer la mort à chaque instant, je trouverais naturel, puisqu'ils ont mis tout en commun, qu'il en fût de même de l'argent, dont chacun de nous aura besoin à terre comme ici nous avons tous besoin les uns les autres du dévouement de chacun…

– De sorte que Mac-Bell manque à tous les devoirs que lui impose la fraternité du malheur, reprit Lapostole avec une certaine emphase railleuse, en ne nous proposant pas de partager les trente mille francs qu'il a sur lui à coup sûr, et qui nous appartiennent, d'ailleurs, autant qu'à lui-même, puisqu'ils étaient la propriété de Lebuteux, dont nous pouvons nous considérer comme héritiers au même titre que Mac-Bell.

– Ceci est d'une logique incontestable, répondit Précigny.

– En ce cas, reprit Lapostole d'un ton qui était grotesque à force d'être grave, je crois que notre devoir sera de procéder à un partage dès que nous serons à terre, vu que, d'ici là, il faut songer à gagner la côte et rien de plus…

– Je ne puis que vous approuver eu toute chose, maître Lapostole, résuma le comte, et je déclare que la justice et la raison ont parlé par votre bouche…

Or, pendant que ce dialogue s'échangeait de ce côté, voici ce qui se passait à l'autre extrémité du radeau.

– Écoute, disait la Chienne à l'Écossais, nous n'avons pas affaire à des singes ; la mèche est éventée, et, maintenant, ils connaissent l'existence du magot.

– Oui, et c'est ma faute, répondit Mac-Bell en secouant le front, j'ai perdu la tête, et je me suis trahi comme un imbécile en leur défendant de me fouiller, au lieu de les laisser faire.

– C'était tout simplement leur dire : j'ai la somme sur moi ; et tu comprends bien qu'ils voudront avoir leur part du gâteau.

– Qu'ils viennent donc me le demander ! murmura l'Écossais d'une voix sombre.

– Autre bêtise !

– Eh ! que veux-tu que je fasse ?

– Que tu leur proposes de te fouiller ; tu es bien sûr qu'ils

n'auront pas le nez assez fin pour flairer ta cachette.

– Le conseil est bon, dit Mac-Bell après un moment de réflexion, et je le suivrai dès demain.

Le lendemain, en effet, dans la matinée, Mac-Bell pria ses compagnons de l'écouter et leur déclara que, voulant se laver du soupçon d'avoir volé un camarade, il tenait absolument à être fouillé, maintenant qu'on n'exigeait plus de lui cette preuve humiliante…

Un peu déconcertés par une proposition aussi inattendue, le comte, Maclou et Lapostole refusèrent d'abord ; mais l'Écossais insista, et se dépouillant lui-même de ses vêtements, les passa un à un à ses trois compagnons, exigeant qu'on les examinât avec soin, afin qu'il ne restât pas le moindre doute.

On céda enfin à son désir, et le comte et Maclou retournèrent et palpèrent ses vêtements avec l'attention la plus scrupuleuse.

La probité de Mac-Bell sortit triomphante de cette épreuve qui convainquit ceux-ci que Lebuteux s'était trompé et que son prétendu voleur n'avait pas une obole sur lui.

Mais, tandis que l'Écossais se félicitait de ce résultat, deux yeux fixés sur lui suivaient attentivement tous ses mouvements, et remarquaient la sollicitude toute particulière qu'il accordait à son maillet, dont il ne pouvait se séparer, tandis qu'il s'éloignait volontiers de ses autres outils.

Ces deux yeux étaient ceux de Lapostole, qui se dit à part lui :

– Voilà un maillet qui vaut plus gros qu'il n'en a l'air ; suffit ! s'il s'égare, il ne sera pas perdu pour tout le monde.

Il va sans dire que le Parisien jugea superflu de faire part de son observation à ses deux associés.

Cependant le radeau voguait à pleine voile vers la terre, où les fugitifs comptaient trouver la liberté, et, pendant tout le jour, le hasard les protégea à ce point, qu'ils ne rencontrèrent même pas le moindre navire.

Mais la nuit suivante fut marquée par un incident qui faillit amener leur perte.

Le ciel était couvert et on allait à l'aventure, quand tout à coup un choc violent fit trembler la fragile embarcation.

– Mille diables ! où sommes-nous donc ? s'écria Maclou, qui avait failli tomber à la mer.

– Nous venons de toucher terre et nous sommes échoués dans la vase, répondit Tombouctou.

– Vase ou sable, n'importe ! c'est la terre, et nous voilà sauvés, fit Lapostole.

Et ils allaient tenter d'opérer une descente quand ils entendirent à cinquante pas d'eux, une voix qui leur cria distinctement et en très bon français :

– Qui vive !…

– Tout le monde à plat ventre !… cria le comte, et deux hommes à l'œuvre pour dégager le radeau et regagner la mer !

On se hâta d'obéir ; Maclou et Tombouctou se dévouèrent pour le salut de tous.

– Qui vive ! reprit la voix.

Silence obstiné.

– Qui vive ! cria-t-on pour la troisième fois.

Et en ce moment un coup de feu partit, qui toucha Maclou…

Alors on entendit un cliquetis d'armes, et les forçats écoutèrent :

– Ils rechargent leurs armes, dit le comte ; allons ! il n'y a pas à hésiter, tout le monde à la besogne !

Chacun prit une rame ou un bâton, et quelques instants après, le radeau, dégagé de la vase, pouvait regagner la mer.

Une seconde décharge se fit bien entendre, mais les balles vinrent tomber dans l'eau en sifflant, sans avoir touché personne…

Ils étaient sauvés, et pendant le reste de la nuit, tout le monde veilla et rama avec ardeur pour éviter de nouveaux dangers.

Un jour et une nuit se passèrent encore au milieu d'incidents divers, puis le radeau toucha enfin la terre, si longtemps désirée.

Ce fut une grande joie, mais, la première explosion passée, on chercha à s'orienter et on commença à comprendre qu'on était bien loin des habitations.

Enfin, Tombouctou, toujours calme et infatigable, jeta tout à coup un cri de triomphe et montra sur le sol des empreintes de pas.

– Nous voilà sauvés ! dit le comte, évidemment il y a une

habitation près d'ici, et nous allons y arriver en suivant cette piste !…

Le comte se trompait, car les empreintes qu'il venait de signaler étaient celles de Yambo, de Lucienne et de Michelette…

Mais il est temps de revenir vers les deux jeunes femmes, que nous avons laissées en présence d'une panthère furieuse.

XXXVIII

LES INDIENS

L'animal franchissait l'espace par bonds formidables, et à l'éclat que jetaient ses fauves prunelles, à la façon dont il fouettait l'air de sa queue, on devinait qu'il était affamé et qu'il allait déchirer sans pitié la première proie qui tomberait sous sa griffe.

– Michelette ! je me meurs ! balbutia Lucienne, blanche comme un suaire et les yeux déjà éteints.

– Nous sommes perdues sans ressource, murmura Michelette, aussi atterré que son amie, et, comme elle, se jetant la face contre terre, cachant son visage dans ses deux mains…

Le terrible animal n'était plus qu'à cent pas d'elles, – c'est-à-dire à deux bonds.

– Fuir !… fuir ! leur cria tout à coup le petit nègre, vous avoir le temps, pendant que panthère va manger Yambo…

Et, sans ajouter un mot, le pauvre enfant s'élança résolument au-devant de l'animal, qui arrivait la gueule béante et montrant ses crocs formidables.

C'en était fait ! la panthère était là, devant lui et Yambo, fermant les yeux, murmurait déjà un suprême adieu à la vie, quand il entendit tout à coup quelque chose siffler à son oreille et l'animal pousser un rugissement terrible.

Yambo osa regarder, et vit alors une chose étrange.

L'horrible bête avait l'œil traversé par une flèche, dont elle venait de briser le bois, mais dont le fer était resté dans la blessure, et, en proie à une douleur atroce, elle s'était laissée tomber sur le sable, qu'elle déchirait de ses larges pattes furieuses, et sur lequel elle se roulait avec des rugissements de fureur.

Au même instant, un galop de cheval se fit entendre, et Yambo vit accourir une vingtaine d'Indiens armés de tomahawks, de casse-têtes, de scalpels, les cheveux ornés de plumes éclatantes et les traits hideusement tatoués.

Les sauvages, sans paraître s'apercevoir de la présence du nègre ni de celle des deux jeunes femmes, se mirent aussitôt à entourer la panthère à distance et l'un deux, ayant saisi une seconde flèche, l'envoya se planter au défaut de l'épaule de l'animal.

La panthère bondit encore une fois, fouilla le sol avec plus de furie, fit voler autour d'elle des tourbillons de sable et de sang ; puis, enfin, atteinte d'une troisième flèche elle tomba, tressaillit un instant et roula inanimée.

Elle était morte !

Alors, des cris de joie et de triomphe s'élevèrent dans les rangs des Indiens, et, en même temps, leur attention se porta sur les trois individus qu'ils venaient d'arracher à une mort certaine.

Les deux jeunes femmes, encore sous le coup de la terreur qui venait de paralyser leurs facultés, furent quelque temps à comprendre que la panthère avait cessé de vivre, et qu'elles étaient sauvées.

– Voyez ! voyez ! leur dit Yambo en se frottant les mains et en riant pour leur rendre le courage, mauvaise bête est tuée et ne mangera plus Yambo, ni maîtresses, ni personne.

Lucienne et Michelette frémirent en songeant que la mort les avait effleurées de si près ; et, recouvrant immédiatement l'énergie qui les avait abandonnées, elles se mirent en route à la suite de Yambo.

Mais elles n'avaient pas fait vingt pas, que deux Indiens, s'avançant vers elles, leur barrèrent le passage et leur firent entendre, par gestes, qu'elles ne devaient pas aller plus loin.

Hélas ! elles n'avaient évité un péril que pour retomber dans un autre, et aux regards enflammés que leur jetaient les deux Indiens, elles se demandèrent en frémissant si elles ne devaient pas regretter d'avoir échappé aux griffes de la panthère.

– Que nous veulent donc ces hommes ? demanda Lucienne à Yambo.

Le nègre s'empressa d'interroger les deux Indiens, dont il connaissait la langue, et ceux-ci lui indiquèrent du doigt un de leurs compagnons, que distinguaient une plume rouge, certains ornements de cuivre et un luxe inouï de tatouage.

Yambo comprit que celui-là était le chef de la troupe, et, désirant gagner ses bonnes grâces, il s'avança vers lui en

s'inclinant à chaque pas.

Ce chef était un jeune homme de haute taille, dont les membres paraissaient doués d'une agilité et d'une vigueur peu communes.

Son visage, régulier de lignes, empreint d'une gravité un peu farouche, était particulièrement remarquable par l'éclat de ses yeux noirs, pleins de feu et de pénétration.

– Que me veux-tu ? demanda-t-il au nègre en se redressant avec fierté.

– Grand chef… commença Yambo.

– Je ne suis pas le chef, interrompit le jeune Indien ; notre chef à tous est *Fleur-des-Savanes* ; mais je commande en son absence, et l'on m'appelle *Œil-Ardent*. Parle donc !… Qu'as-tu à me demander ?

– Eh bien ! Œil-Ardent, répondit humblement Yambo, jeunes maîtresses que voilà admirent ton courage et te remercient d'avoir tué méchante bête qui voulait les manger ; mais elles voudraient partir tout de suite, pour aller rejoindre leurs maris.

– Pourquoi ces hommes ont-ils abandonné leurs femmes dans le désert, où elles sont exposées à tous les périls ? Ils ont certainement manqué de prudence.

Yambo lui raconta alors que Maurice et Joseph avaient dû prendre les devants, pour chercher une habitation ; et comme, après avoir entendu son récit, Œil-Ardent paraissait réfléchir :

– Maître, dit le nègre, que décides-tu, et quelle réponse porterai-je aux deux femmes ?

L'indien regarda fixement le nègre :

– Les deux femmes blanches resteront dans la tribu, dit-il avec autorité.

– Maîtresses rester ici ! interrompit Yambo interdit.

Michelette et Lucienne avaient entendu ces paroles, et toutes les deux pâlirent et tremblèrent.

– Oh ! malheureuses ! malheureuses ! s'écria Lucienne, qu'allons-nous devenir entre les mains de ces hommes ?

Œil-Ardent comprit sans doute la cause de ce désespoir, car, s'adressant à Yambo :

– Dis aux deux femmes pâles, ajouta-t-il, qu'elles n'ont rien à

redouter jusqu'au troisième jour ; mais, si tu n'as pas alors apporté une rançon, elles resteront au milieu de nous et devront se choisir un mari parmi les guerriers de la tribu.

Yambo, interrogé par les deux jeunes femmes, leur traduisit ces paroles, qui les glacèrent d'épouvante et d'horreur.

– Tu m'as entendu ? reprit Œil-Ardent, tu as trois jours pour trouver les maîtres et nous apporter la rançon des deux femmes.

– Mais de quel côté me diriger ? s'écria Yambo.

– Tu dis, reprit l'Indien, qu'ils cherchaient une demeure, et c'est à l'habitation la plus proche que tu les trouveras ; marche donc de ce côté ; avant la fin du jour, tu rencontreras la plantation de sir Harris, et, comme c'est un homme hospitalier, je ne doute pas qu'il ne vienne à votre secours.

En parlant ainsi, Œil-Ardent indiqua un bouquet de palmiers qui se découpaient au loin sur l'horizon.

– Un peu au delà de ces arbres, lui dit-il, tu trouveras l'habitation.

– J'y cours ! dit Yambo.

Et il s'approcha des deux femmes, qui pleuraient.

– Rappelle-toi que tu es tout notre espoir et que nous t'attendons en tremblant, lui dit Michelette.

– Oh ! Yambo a bonnes jambes, Yambo toujours courir.

– Tu nous rejoindras là-bas ! compléta l'Indien.

Et il lui montra la lisière d'une forêt, à une grande distance de l'endroit où ils se trouvaient.

Yambo lui recommanda alors les plus grands égards pour ses jeunes maîtresses, lui promit de revenir avant trois jours, et partit d'une course rapide.

Lucienne et Michelette le suivirent du regard, tandis que les Indiens, réunis autour d'Œil-Ardent, paraissaient tenir conseil.

Ils étaient encore en train de délibérer, quand l'un d'eux prononça gravement une parole et étendit la main dans la direction de la mer.

Les regards de Lucienne et de Michelette, comme ceux des Indiens, se portèrent de ce côté, et elles aperçurent un groupe de sept ou huit individus, qui s'avançaient en pressant le pas.

C'étaient des blancs !... et, à leurs vêtements sordides et déchirés, on pouvait voir qu'ils venaient de fournir une longue course.

Michelette et Lucienne ne cessaient de regarder avec une attention profonde. Elles espéraient déjà trouver des défenseurs dans ces hommes de leur couleur que le hasard envoyait à leur rencontre. Mais, à peine ceux-ci furent-ils arrivés, que l'on entendit s'élever plusieurs cris de surprise et de stupéfaction.

Lucienne et Michelette venaient de reconnaître le comte de Précigny et Lapostole, qui, eux-mêmes, étaient restés stupéfaits de retrouver dans un désert, et parmi des Peaux-Rouges, deux jeunes femmes qu'ils croyaient à deux mille lieues de là, entourées du luxe et du bien-être que peut procurer la fortune dans un pays civilisé.

– Ah bien ! en voilà une rencontre ! s'écria Lapostole.

– Bien inattendue, en effet, ajouta le comte en dardant sur Lucienne un regard qui lui fit monter la rougeur au visage.

Un autre danger venait se joindre à celui qu'elles couraient parmi les Indiens ; les deux jeunes femmes le comprirent en frémissant, et, connaissant la condamnation qui avait frappé Lapostole et le comte de Précigny, ne doutant pas dès lors que leurs compagnons ne fussent, comme eux, des hommes rejetés de la société, après s'être souillés de tous les crimes, elles tremblèrent à la pensée de subir, pendant les trois jours que devait durer leur captivité, le contact de ces hommes capables de toutes les violences.

Pendant que Lucienne communiquait à son amie ses inquiétudes et ses terreurs, Tombouctou s'approchait d'Œil-Ardent, qu'il avait reconnu tout de suite pour le chef de la troupe, et entrait en pourparlers avec lui. Suivant les ordres qu'il venait de recevoir du comte de Précigny, il lui demandait l'hospitalité pour quelques jours, afin que lui et ses compagnons eussent le temps de recouvrer leurs forces épuisées avant de se remettre en marche.

Œil-Ardent lui répondit qu'il voulait savoir qui ils étaient, lui et les visages pâles qui l'accompagnaient, et il lui fit subir un long et minutieux interrogatoire avant de prendre une résolution.

Le comte, pendant ce temps, interrogeait Lucienne sur la cause de sa présence dans une contrée aussi éloignée de la France, et la jeune femme, dans l'espoir de conjurer le péril qu'elle redoutait de

ce côté, répondait avec empressement à toutes ses questions, tâchant de lui faire supposer, par le ton qu'elle prenait avec lui, qu'elle ignorait la honte imprimée à son nom.

Le comte apprit ainsi que Maurice et Joseph, époux de Lucienne et Michelette, étaient séparées de celles-ci, qu'on était à leur recherche, mais qu'on n'espérait guère les revoir avant trois jours.

– Trois jours, murmura le comte en enveloppant Lucienne du regard, c'est plus qu'il ne me faut dans un tel pays, n'ayant d'autre obstacle à redouter que ces Indiens qu'il doit être facile de gagner.

– Eh bien ! nous tenons donc pour la petite blonde ? lui souffla Mac-Bell à l'oreille.

– Pourquoi pas ? et qui pourrait y trouver à redire ? répondit le comte.

– Pas moi, puisque ce n'est pas à celle-là que je veux jeter le mouchoir.

– Contente-toi de le jeter à la Chienne.

– La Chienne, merci ! si nous rencontrons en chemin quelque crocodile, je m'en débarrasserai en sa faveur.

– Ingrat !

– Je ne dis pas, mais c'est mon système ; quand on veut rompre avec une femme, il ne faut pas faire les choses à demi.

– Alors, tu veux honorer Michelette de tes faveurs ?…

– Comme vous dites… Cette petite brune me revient tout à fait.

– Sans compter qu'elle doit être folle de toi !… dit une voix derrière l'Écossais.

Il se retourna vivement et fronça le sourcil, en apercevant Lapostole.

– Tu m'écoutais ! dit-il avec un œil menaçant.

– Et j'entendais… répondit le Parisien.

L'Écossais fit un mouvement.

– Est-ce que tu voudrais faire le malin ? dit-il les poings serrés.

– C'est ce qui t'est défendu… à toi…

– Possible… mais ce qui ne l'est pas… c'est de te casser les reins quand tu m'ennuieras trop.

Lapostole haussa les épaules.

– Prenez donc garde de chatouiller l'épiderme à monsieur ! répliqua-t-il avec un geste et un ton intraduisibles.

On ne sait ce qui serait advenu de ce commencement d'altercation, si le comte de Précigny, qui comprenait le danger d'une dissension dans la situation où ils se trouvaient, ne s'était interposé pour ramener la concorde.

– Voyons, s'écria-t-il en s'adressant à l'Écossais, finissons cette ridicule discussion ; tu as parlé haut, le Parisien a entendu ; où est le mal ? ne crains-tu pas qu'il te trahisse ? n'est-elle pas ici à notre discrétion, si nous parvenons à nous entendre avec ces sauvages ? Et nous nous entendrons, car je sais le moyen de les gagner.

– Soit ! fit Lapostole, et peu m'importe, après tout, que Mac-Bell gagne le cœur de Michelette… Mais, puisque tu crois pouvoir apprivoiser ces Peaux-Rouges, il y a une chose que tu devrais bien leur proposer.

– Quoi donc ? fit le comte.

– Ce serait de les décider à passer avec nous en Europe ; c'est ça qui serait une fameuse affaire !… nous les habillerions à la *Belle-Jardinière*, et nous les montrerions au public, qui n'a jamais vu que des Peaux-Rouges fabriqués rue Mouffetard… en quelques mois notre fortune serait faite…

– Oui… et les nourrir ?… objecta Mac-Bell.

– Bah ! on les nourrira d'illusions…

– L'idée est absurde, fit le comte.

– Elle étonne ! consentit Lapostole… mais elle demande à être méditée…

La conversation en resta là, interrompue par l'arrivée de Tombouctou, qui venait rendre compte à Précigny du résultat de son entretien avec Œil-Ardent.

Celui-ci consentait à recevoir les visages pâles au wigwam indien, après en avoir toutefois référé au chef de la tribu, Fleur-des-Savanes ; mais il demandait, en échange de l'hospitalité accordée, de la poudre, du tabac, des outils et de l'eau-de-vie.

– Tu peux conclure le marché, dit Mac-Bell au nègre, et dis que nous accordons tout ce qu'il demande…

– Tout, excepté l'eau-de-vie, dit vivement le comte.

– Pourquoi cela ? fit l'Écossais.

– J'ai mes raisons et tu les connaîtras bientôt.

Puis, s'adressant à Tombouctou :

– Tu diras à Œil-Ardent que nous avons trop peu d'eau-de-vie pour en céder, mais que, pour le reste, nous consentons à tout ce qu'il lui plaira.

Le nègre rendit au jeune Indien la réponse du comte, dont les conditions furent acceptées…

Puis on se mit en route.

Pour hâter la marche, beaucoup plus sans doute que par un sentiment d'humanité, le chef indien prit Michelette en croupe, donna ordre à ses hommes d'en faire autant pour Lucienne et pour les forçats, et toute la troupe prit le galop.

Une heure après, on pénétrait dans une forêt séculaire, si haute et si épaisse, qu'on eût cru passer subitement du jour le plus éclatant dans les ténèbres de la nuit la plus épaisse.

Cependant, à travers cette forêt qui paraissait impénétrable, chaque cavalier se fraya aisément un chemin, en écartant les branches et les lianes, dans un sentier à peine tracé et imperceptible pour tout autre que pour eux. Au bout de quelques instants la troupe débouchait dans une espèce de clairière, au milieu de laquelle s'élevaient çà et là quelques cases indiennes, parmi les bouquets de palmiers, de cocotiers, d'acajous et de bananiers.

– Où est Fleur-des-Savanes ? demanda Œil-Ardent à quelques Indiens accourus à leur rencontre.

– Elle a quitté le wigwam, et s'est enfoncée seule dans la forêt, suivant sa coutume.

– De quel côté a-t-elle dirigé ses pas ? ajouta Œil-Ardent.

Et il parut attendre la réponse de l'Indien avec anxiété.

– Du côté de la grande plantation, répondit celui-ci.

– Toujours ! murmura Œil-Ardent d'une voix sombre, toujours !…

Et il reprit aussitôt :

– Quand reviendra-t-elle ?

– À l'heure où la nuit descendra sur la forêt.

Œil-Ardent tomba dans une profonde méditation ; il paraissait extrêmement soucieux, et on devinait qu'il était en proie à une lutte intérieure.

Tout à coup il porta vivement les regards autour de lui, et, apercevant Tombouctou parmi ses compagnons, il l'appela.

Celui-ci accourut aussitôt.

– Écoute ! lui dit l'Indien, l'*eau de feu* donne à l'homme l'audace et l'éloquence, et il me faut de l'eau de feu ; vas-en demander pour moi au chef blanc, et dis-lui qu'en échange tous ses désirs seront comblés.

Tombouctou prit le comte à l'écart, et lui fit part des désirs de l'Indien.

– Voilà ce que j'attendais, s'écria Précigny avec joie ; va lui dire qu'il aura ce qu'il demande, mais à une condition…

– Laquelle ?

Le comte murmura quelques mots à l'oreille du nègre qui, après un moment de surprise, s'éloigna en disant :

– C'est bien.

Il se rendit alors près de l'Indien, auquel il reporta la proposition du comte.

Celui-ci jeta un regard sur Michelette et Lucienne, et après un moment d'hésitation :

– Que m'importe, à moi ! dit-il ; je n'ai pas juré de veiller sur ces femmes ! qu'elles se gardent donc elles-mêmes si elles le peuvent !… Dis cela à ton maître, et apporte-moi là-bas, en secret, sous les arbres, l'eau de feu que je t'ai demandée !

La nuit était venue depuis deux heures ; le silence le plus profond régnait sur la forêt ; tout le monde dormait dans les cases indiennes, dont quelques-unes avaient été cédées aux blancs par leurs propriétaires.

En ce moment une porte s'ouvrit, un homme parut sur le seuil et siffla légèrement.

À ce bruit, un autre individu sortit d'un taillis épais et vint droit à celui qui avait donné le signal.

– Mac-Bell ! dit l'un des deux hommes.

– Précigny ! répondit l'autre.

– Eh bien ?…

– Tout est prêt…

– Les deux femmes ?…

– Elles seront à nous quand nous voudrons.

– Mais le carrier et Lapostole ?

– Je m'étais aperçu qu'ils avaient deviné nos projets et voulaient tenter de les contrarier… alors, par Tombouctou, je leur ai mis le nez sur une fausse piste, et ils ont *coupé dans le pont*.

– Mais Lucienne ?

– Lucienne et Michelette ont été conduites dans une case, où une vieille macaque indienne avait consenti à les recevoir, moyennant un petit verre… Dès qu'elles y furent installées et que Lapostole les y eut vues entrer, je me suis empressé de les faire sortir, et de les amener dans une case qui leur avait été destinée.

– Alors, ils sont dépistés ?

– Comme tu dis…

– Et nous pouvons y aller ?

– Quand tu voudras…

Le comte fit un pas, mais une réflexion l'arrêta.

– Et la Chienne ? demanda-t-il.

Mac-Bell fit un geste indifférent.

– La Chienne n'a qu'à bien se tenir, répondit-il, sans quoi, elle passera un mauvais quart d'heure !…

– Mais où est-elle ?

– Elle dort d'un sommeil de plomb.

– Et elle ne soupçonne rien ?

– Rien.

– Mais si elle se réveillait ?

– Je vais voir… D'ailleurs, je te l'ai dit, il ne faut pas qu'elle jappe trop haut… car si elle a l'air de vouloir rechigner, je supprimerai tout de suite le déjeuner que je réserve au crocodile…

Et, en disant ces mots, il rentra avec précaution dans sa case, qui n'était qu'à quelques pas.

XXXIX

LA PLANTATION DE M. HARRIS.

Cependant, Maurice et Joseph, partis à la recherche d'une habitation, marchaient au hasard, sans savoir où les conduisait la direction qu'ils avaient prise ? Étaient-ils dans la bonne voie ? ne tournaient-ils point le dos au but après lequel ils aspiraient si ardemment ?

Cette incertitude fut le premier de leurs tourments ; mais bien d'autres angoisses les attendaient.

Au bout de quelques heures, ils commencèrent à pénétrer dans une vase molle, où ils enfonçaient jusqu'aux genoux, et au fond de laquelle leurs pieds se heurtaient à chaque instant contre des troncs et des branches d'arbres.

En peu d'instants, cette marche pénible, dans cette terre délayée et au milieu de ces aspérités, détériora leurs chaussures et mit leurs pieds en sang.

Ils souffraient cruellement, mais ce supplice n'était rien encore près de celui qui vint bientôt s'y joindre ; comme Lucienne et Michelette, ils devaient, eux aussi, souffrir de la soif !…

Dans cet aride pays qu'ils traversaient, il n'y avait ni une source, ni une rivière, ni une goutte d'eau ; le ciel était d'une pureté inexorable, et le soleil semblait embraser l'atmosphère de son souffle ardent.

Comme le jour commençait à baisser, ils rencontrèrent sur leur chemin quelques arbustes dont les feuilles étaient couvertes de rosée. Tous deux jetèrent un cri de joie à cet aspect, et arrachant avec des précautions infinies quelques-unes de ces feuilles, ils firent couler sur leurs lèvres en feu toute l'eau qu'elles contenaient.

Mais cette rosée, formée des exhalaisons de la mer, était âcre et salée, et ils la rejetèrent aussitôt avec horreur ; si bien que les gouttes qu'ils avaient avalées n'avaient fait qu'accroître encore

leur soif et la rendre plus intolérable.

Harassés, brisés, éprouvant toutes les tortures à la fois, la tête en feu, l'esprit en délire, les jambes paralysées par l'excès de la fatigue, ils se couchèrent dans la vase, résolus à suspendre leur horrible voyage et à goûter là quelque repos.

Cette satisfaction même leur fut enlevée, car à peine s'étaient-ils allongés sur le sol, qu'ils se sentirent dévorés de morsures.

C'étaient des crabes qui s'attachaient à eux, et déchiraient la chair de leurs jambes…

Ils se levèrent à la hâte, se débarrassèrent de leurs hideux ennemis et reprirent leur route à travers les cailloux et les troncs d'arbre, qui leur ensanglantaient les pieds à chaque pas.

Ils marchèrent ainsi près d'une heure encore, avançant lentement, péniblement, s'encourageant l'un l'autre par un regard, dans lequel se lisaient malgré eux, le désespoir, la souffrance et l'abattement, sous lesquels ils succombaient.

Vingt fois ils avaient été sur le point de retourner sur leurs pas, résignés à mourir, mais voulant une dernière fois revoir leurs femmes, qu'ils avaient laissées exposées peut-être aux mêmes périls ; mais la honte les prenait au moment de retourner en arrière, et, bien qu'en proie au plus profond découragement, ils tentaient encore de nouveaux efforts.

– Joseph, murmura enfin Maurice d'une voix défaillante, j'ai fait ce que j'ai pu ; mon courage n'est pas épuisé, mais mes forces sont à bout ; la soif, la fatigue, la douleur sont arrivées au dernier degré ; va toujours en avant, si tu le peux ; quant à moi, je ne puis plus faire un pas, je vais me coucher ici et y mourir.

– Maurice ! Maurice ! repartit Joseph, songe à elles, songe à Lucienne qui n'espère qu'en toi, dont la pensée te suit sans cesse, et qui, comme Michelette, ne peut être sauvée d'une mort horrible que par les secours que nous allons chercher pour elles ; pense à cela, et marchons !

– Hélas ! je n'y pense que trop ; je vois l'image de ma pauvre Lucienne mourante, et pourtant je ne puis plus…

Et à la pensée de Lucienne, deux armes coulèrent des yeux de Maurice.

– C'est la soif qui me tue, reprit-il en s'affaissant sur lui-même.

– Maurice ! s'écria tout à coup Joseph, vois là-bas, en face, des

arbres, un terrain sec où nous pourrons reposer nos membres brisés, et par-là, à l'horizon, de gros nuages noirs que sillonnent des éclairs, qui recèlent la foudre et qui nous apportent de l'eau.

– En effet, dit Maurice, et déjà un vent plus frais passe sur mes lèvres.

– Allons ! un effort, et nous sommes sauvés ; Dieu a pris pitié de nous… et d'elles.

Ranimés tout à coup par ce secours providentiel, Maurice et Joseph se remirent en marche, le regard fixé sur le terrain qui avait longtemps échappé à leurs yeux affaiblis, écoutant avec ravissement les grondements du tonnerre, qui roulait dans le lointain en se rapprochant, tandis que les nuages envahissaient peu à peu l'horizon.

Enfin, ils gagnèrent le sol planté d'arbres, au pied desquels ils purent s'asseoir et s'étendre ; et à peine y étaient-ils arrivés, que les nuages crevèrent au-dessus de leur tête, laissant échapper des torrents d'eau.

– Oh ! de l'eau ! s'écria Maurice avec extase.

Joseph arracha cinq à six feuilles de bananier, mit à la suite l'un de l'autre ces conduits gigantesques, et les exposa à la pluie dont toutes les gouttes, roulant dans la nervure des feuilles, ruisselèrent bientôt jusque sur leurs lèvres altérées.

– Nous sommes encore une fois sauvés ! s'écria Maurice.

– Et c'est de bon augure, dit Joseph, le secours de la Providence ne s'arrêtera pas là ; marchons ! et nous trouverons enfin une habitation.

– Oui, oui, et bientôt nous aurons rejoint Lucienne et Michelette, ajouta Maurice ; tu as raison, marchons !

La fraîcheur de l'atmosphère, l'eau qu'ils venaient de boire, le bonheur de fouler enfin un terrain sec avaient ranimé leurs forces et leur courage, et ils reprirent leur chemin, avec l'espoir et presque la gaîté dans le cœur.

Ils avaient fait cinq cents pas à peine, quand Joseph, s'arrêtant tout à coup, montra à Maurice un tronc d'arbre coupé à coups de hache.

– Tu vois, s'écria-t-il avec un élan de joie, il y a des habitations par ici.

Ils recommencèrent à marcher, et bientôt il n'y eut plus de

doute : ils se trouvaient à l'entrée d'un champ de cannes à sucre.

Ils en cassèrent chacun une et se mirent à la dévorer, tout en marchant, et s'arrêtèrent stupéfaits, charmés à l'aspect d'une adorable habitation ombragée par les plus beaux arbres, et précédée d'une longue et large allée de cocotiers.

– Enfin ! soupira Maurice en s'appuyant contre la grille qui fermait cette habitation.

Un nègre parut en ce moment, ouvrit la grille et demanda aux deux jeunes gens s'ils avaient besoin de quelque chose.

Il s'était exprimé dans un mauvais espagnol, mais Maurice connaissait cette langue, et lui demanda s'ils pourraient parler au maître de l'habitation.

– Notre maître, M. Harris, répondit le nègre, est absent à cette heure, mais vous pouvez parler à son intendant. Venez, suivez-moi.

Il avança devant eux jusqu'à l'habitation, les introduisit dans une salle meublée avec un goût remarquable, et les pria d'attendre.

L'intendant ne tarda pas à paraître ; il était suivi de plusieurs nègres chargés de vêtements, de linge et de vases remplis d'eau.

– Je viens d'apprendre que des étrangers demandaient l'hospitalité, et je m'empresse de la leur accorder au nom de mon maître, M. Harris, leur dit-il en les saluant ; voici de l'eau, voici du linge et des vêtements ; tout cela est à vous, usez-en comme de votre propre bien ; pendant ce temps-là, on va préparer le repas dont vous devez avoir besoin, après les fatigues que vous paraissez avoir subies.

Et, sans attendre leur réponse, il sortit discrètement, les laissant seuls.

Dès qu'il se fut retiré, Joseph et Maurice échangèrent un regard ému, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en proie à une profonde agitation, inondés d'une joie qui resplendit sur toute leur physionomie.

Ils ne se demandaient même pas à ce moment quel était l'homme généreux qui exerçait si noblement l'hospitalité envers les étrangers ; ils ne songeaient qu'au bonheur d'avoir enfin atteint une habitation où ils allaient trouver les secours nécessaires aux deux femmes qu'ils avaient laissées derrière eux, et qu'ils avaient hâte d'aller rejoindre.

Il y avait certainement le doigt de la Providence dans tout ceci ; mais toute joie humaine est égoïste, et Maurice et Joseph n'eurent qu'un cri et qu'une pensée :

Lucienne et Michelette !

En moins d'une heure, ils eurent accompli toutes les ablutions dont ils avaient tant besoin ; ils étaient couverts de linge blanc, de vêtements à la fois élégants et confortables, et transformés au point d'être devenus méconnaissables à leurs propres yeux.

Cette métamorphose était à peine opérée, lorsqu'une porte s'ouvrit et leur montra une table servie avec un luxe et une abondance inouïes.

L'intendant s'avança alors vers eux, et les pria de vouloir bien prendre place à cette table, où se trouvaient deux couverts.

Nous laissons à penser s'ils s'empressèrent d'obéir.

Mais, tout en faisant honneur au repas, ils firent part à leur hôte, qui était resté près d'eux pour veiller au service, du but essentiel de leur voyage, et le supplièrent de leur donner les moyens de retrouver leurs femmes, et de leur procurer, outre des moyens de transport jusqu'à l'habitation, tout ce dont elles pouvaient, ainsi qu'eux, avoir un besoin immédiat.

L'intendant leur répondit qu'il se mettait lui-même, avec une douzaine de nègres, à leur disposition ; et, après s'être fait donner les plus minutieux renseignements sur l'endroit où ils avaient débarqué, et sur le pays qu'ils avaient traversé, il décida qu'ils allaient partir par mer et longer la côte, cette voie étant la plus courte et la plus rapide pour atteindre l'endroit ou devaient se trouver à cette heure les deux jeunes femmes.

Maurice et Joseph avaient à peine pris le temps d'achever leur repas, et, comme ils venaient de se lever, Maurice s'avança vers l'intendant, et lui offrant cordialement la main :

– Monsieur, lui dit-il, dans toute l'effusion d'un cœur reconnaissant, avant de quitter cette demeure hospitalière, permettez-moi de vous remercier du plus profond de mon âme, de la bienveillance avec laquelle vous nous avez accueillis. Nous partons pénétrés, monsieur, et jamais, quoi qu'il arrive, nous n'oublierons cette heureuse journée.

L'intendant s'inclina.

– En agissant ainsi, répondit-il avec politesse, je ne fais qu'obéir aux rigoureuses prescriptions de mon maître.

– Puis-je vous demander son nom ?

– On l'appelle sir Harris.

– Et serait-il indiscret de solliciter l'honneur de le voir ?

L'intendant fit un signe négatif.

– M. Harris n'est point à la plantation, répondit-il, mais y fût-il, qu'il déclinerait peut-être l'honneur de vous recevoir.

– Il craint les indiscrétions, sans doute ?

– Sir Harris est un homme dont la vie a été rudement éprouvée ; il vit solitaire… la chasse est sa seule distraction, et il ne voit personne.

– Je n'insiste pas, répondit Maurice, et nous saurons respecter la tristesse de notre hôte. Mais au moins, monsieur, nous sera-t-il permis de lui laisser par écrit l'expression de notre gratitude et de notre dévouement.

– Oh ! quant à cela, c'est aller au-devant de mes désirs, et je vous remercie, monsieur, d'y avoir pensé.

Sur un signe de l'intendant, un nègre apporta aussitôt tout ce qu'il fallait pour écrire, et Maurice traça sur le papier quelques lignes qui exprimaient sa reconnaissance à M. Harris.

Ce devoir accompli, on se hâta de se rendre au lieu où attendait la barque, avec dix nègres pour la conduire, et, un instant après, elle glissait sur la mer.

C'en était donc fait, et les deux amis voyaient enfin approcher le moment où ils allaient retrouver celles pour lesquelles ils avaient tant souffert.

L'orage s'était dissipé ; le ciel était pur, la mer unie comme une glace, et une brise favorable enflant la voile, la chaloupe filait avec une merveilleuse rapidité. En quatre heures elle avait parcouru une distance considérable.

– Nous allons aborder, dit l'intendant, que les nègres appelaient M. Tom ; suivant mes calculs, c'est à peu près à cette hauteur que les jeunes femmes doivent être parvenues et que nous devons les retrouver.

Tout le monde fut bientôt à terre, à l'exception de deux nègres qui restèrent pour garder la barque.

Maurice et Joseph craignaient qu'on n'eût encore à traverser les terres délayées qui avaient rendu leur voyage si lent et si

pénible ; mais M. Tom les rassura à cet égard, et ils reconnurent, en effet, qu'ils avaient devant eux un terrain parfaitement sec et très commode pour la marche.

L'intendant, avant de quitter la plage, donna des ordres aux esclaves, qui se dispersèrent aussitôt sur une grande étendue ; puis on se mit en route.

Joseph remarqua alors que les nègres, épars à droite et à gauche, tenaient sans cesse leurs regards fixés sur le sol, qu'ils paraissaient examiner avec la plus minutieuse attention ; mais il n'attacha d'abord aucune importance à cette observation, et ne jugea même pas à propos d'en demander le motif.

Vers le soir, cependant, on marchait depuis quatre heures, et les deux jeunes gens interrogeaient avec anxiété tous les points de la plaine, qui s'étendait vaste et unie devant eux, se désespérant de ne rien apercevoir, lorsqu'ils entendirent tout à coup un cri particulier s'élever à une grande distance.

Ce cri avait été jeté par un des hommes envoyés en éclaireurs ; et, presque aussitôt, un mouvement inusité agita toute la troupe. Chacun courut dans la direction d'où l'appel était parti, et le nègre, interrogé, montra sur le sol des traces de pas très visibles, et très diverses de forme et de dimension.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Maurice avec émotion.

– Des empreintes de pas, celles des deux jeunes femmes, à coup sûr, répondit M. Tom, car personne ne s'aventure dans cette partie du pays, où des étrangers ont pu seuls se risquer.

Puis, se mettant à genoux pour mieux étudier ces traces :

– Comment les jeunes femmes sont-elles chaussées ? demanda-t-il.

– Elles portent des bottines, répondit Joseph.

– C'est étrange ! dit l'intendant ; je vois, en effet, des empreintes de chaussures différentes de forme, mais je découvre aussi celles de pieds humains non chaussés, et ce sont les pieds d'un homme.

– C'est cela ! c'est cela ! s'écria Maurice ; les pieds de Yambo, qui les accompagnait.

Pendant ce temps, les nègres cherchaient la direction des empreintes.

Et, durant quelques secondes, ce fut une activité, une ardeur

des plus singulières.

On allait, on venait ; chacun se communiquait ses impressions ; on eût dit une meute de chiens à la recherche d'une piste de bêtes fauves…

En ce moment, un nouveau cri s'éleva, et tout le monde se porta à l'envi vers une autre direction.

Le nègre qui avait appelé à lui était arrêté, ému et agité, devant de nouvelles empreintes. Seulement, celles-ci se croisaient, se perdaient, se confondaient, et parmi les pas humains, l'œil le moins exercé à cette sorte de piste reconnaissait parfaitement les griffes profondes d'une bête fauve.

– Grand Dieu ! s'écria Maurice en pâlissant, mais ce sont là les griffes d'un lion !

– D'un lion ou d'un tigre, approuva M. Tom.

Il y eut un silence, et un murmure d'épouvante passa sur tout le groupe…

Joseph et Maurice avaient pâli, et haletants, oppressés, ils cherchaient à deviner sur le visage de l'intendant ce qu'il pensait de cet incident.

Mais maître Tom était resté impassible et réfléchi, et ce ne fut qu'après quelques minutes qu'il releva le front :

– Poursuivons toujours nos recherches, dit-il avec sang-froid.

Or, pendant que Maurice et Joseph, dévorés d'anxiété, se livrent avec les nègres à cette horrible investigation, le lecteur nous permettra de retourner sur nos pas et de voir ce qui se passait à la plantation.

La barque qui emportait les deux jeunes gens venait de s'éloigner depuis une heure à peine, lorsque M. Harris arriva, monté sur un magnifique cheval qui piaffait, rongeait son frein, et semblait reconnaître avec impatience la domination de son habile cavalier.

Celui-ci était un homme d'une cinquantaine d'années environ ; sa taille était moyenne ; ses membres, admirablement proportionnés, annonçaient une vigueur peu commune, et on lisait une indomptable audace dans ses yeux d'un bleu foncé.

Il portait toute sa barbe blonde, ce qui ajoutait encore à l'expression grave et triste de sa physionomie.

Arrivé à l'entrée de sa maison, il s'élança à terre, jeta la bride

de son cheval à un nègre, qui était accouru pour la recevoir, et entra.

Un domestique vint aussitôt le prévenir que M. Tom était parti avec dix nègres et deux étrangers.

– Deux étrangers ! fit M. Harris avec un léger tressaillement, de quel pays venaient-ils ?

– Je ne sais, répondit le nègre.

– Quoi ! tu n'as rien entendu qui pût t'apprendre quelle est leur patrie ?

– Rien, maître ; mais l'un d'eux a écrit là quelque chose, et si vous voulez…

– Donne ! donne, dit M. Harris impatient.

Le nègre lui ayant apporté la lettre écrite par Maurice, il la prit d'un geste fiévreux et la lut rapidement.

L'aspect seul des caractères avait paru d'abord lui causer une vive émotion, mais, quand il vit la signature, cette impression devint si violente que la lettre lui échappa des mains, et qu'il se laissa tomber sur un siège, plus pâle et plus tremblant que s'il eût lu son arrêt de mort.

Il demeura quelques instants ainsi, immobile et comme pétrifié, mais l'énergie lui revint presque aussitôt, et, se relevant tout à coup :

– Pampao, dit-il au nègre d'une voix vibrante, sais-tu ce que voulaient ces étrangers, et pourquoi Tom est resté avec eux ?

– Je l'ignore, maître.

Le planteur se frappa le front avec désespoir.

– Qui sait s'ils reviendront ! s'écria-t-il avec une indicible expression de douleur.

Il allait de nouveau questionner Pampao, lorsqu'un nègre se précipita dans la pièce, couvert de boue, les vêtements en haillons, les pieds déchirés, et dans un tel état d'épuisement, qu'il se laissa tomber à terre avant de pouvoir prononcer une parole.

– Qui es-tu ? d'où viens-tu ? lui demanda M. Harris, après l'avoir considéré un instant ; qui t'a mis en cet état, et de quoi as-tu besoin ?

– Besoin ? oh ! pas pour moi, répondit le nègre en essuyant la sueur qui ruisselait de son front, mais pour jeunes maîtresses, que

Yambo a laissées là-bas, toutes seules… pour jeunes maîtresses qui ont soif et faim, et grande fatigue !

– Elles n'ont donc aucune escorte ? Elles se sont donc hasardées, sans précautions, à traverser le désert ?…

– Grand naufrage ! pas d'eau ! voyage pénible ! répondit Yambo ; et puis, jeunes maîtres partis en avant pour chercher secours…

Harris se frappa le front comme pris d'une idée subite.

– Oui ! dit-il, se parlant à lui-même, ce doit être cela !…

Et, se tournant vers Yambo :

– Voyons ! poursuivit-il, les maîtres dont tu parles sont les maris des deux jeunes femmes ?

– C'est cela…

– Et l'un d'eux se nomme Maurice ?

– Oui ! oui !…

– Et tes jeunes maîtresses, Lucienne et Michelette ?

– Ah ! vous les connaissez ?…

M. Harris eut comme un éblouissement, et il fut obligé de s'accrocher à un meuble pour ne pas tomber.

– Mais où sont-elles ? où sont-elles ?… insista-t-il, la gorge serrée et l'œil plein d'éclairs.

Yambo raconta comment les deux jeunes femmes se trouvaient au pouvoir des Indiens, qui ne voulaient leur rendre la liberté que contre une rançon.

– Les misérables ! s'écria M. Harris avec colère, il faudra donc que je les extermine ?… Je vais emporter avec moi cette rançon, mais je tâcherai d'abord de les payer en autre monnaie…

Et, s'adressant à son nègre :

– Pampao, ajouta-t-il, qu'on me ramène mon Ralph, et qu'on selle à l'instant même vingt chevaux pour vingt esclaves qui vont m'accompagner ! tu feras partie de cette expédition.

– Oui, maître. Je vais m'occuper de ces préparatifs et donner ordre qu'on s'occupe de ce garçon.

Et, comme Pampao allait s'éloigner, son maître le retint.

– Écoute ! lui dit-il encore, tu ordonneras à chaque homme de

s'armer d'une carabine, et tu mettras mes meilleurs pistolets dans les fontes de ma selle.

– Oui, maître.

– Et maintenant, va et hâte-toi…

Les ordres du planteur furent rapidement exécutés, et dix minutes après, il s'élançait à cheval hors de son habitation, suivi par vingt nègres armés choisis parmi les plus robustes et les plus déterminés de la plantation.

Après trois heures de galop, on approchait d'une forêt que Yambo reconnut pour celle qu'il avait aperçue de loin, en quittant ses jeunes maîtresses, et qu'il savait être le refuge des Indiens.

– Préparez vos armes et avançons avec précaution ! dit Harris à ses hommes.

Mais, en ce moment, il fut frappé d'une lueur étrange qui s'élevait à une grande distance ; puis cette lueur, se développant et grandissant tout à coup, ils eurent bientôt devant les yeux l'effrayant spectacle d'une forêt en flammes !

– Ah ! pauvres maîtresses perdues ! s'écria Yambo.

– En avant ! en avant ! s'écria à son tour le planteur.

Et la petite troupe partit à fond de train.

XL

FLEUR-DES-SAVANES.

Dans l'un des chapitres précédents, nous avons laissé le comte de Précigny attendant Mac-Bell, tandis que celui-ci allait s'assurer que la Chienne dormait, et qu'il n'y avait à redouter de sa part aucun obstacle à l'accomplissement de l'odieux projet qu'ils avaient conçu contre Lucienne et Michelette.

L'Écossais allait se précipiter au fond de la case où devait reposer la Chienne, lorsqu'en se retournant, il aperçut celle-ci debout derrière lui, éclairée par un rayon de lune qui passait à travers le toit effondré.

– Que fais-tu là ? s'écria Mac-Bell stupéfait.

– J'écoute, répondit la Chienne.

– Pourquoi écoutes-tu ?

– Pour m'instruire.

– Et qu'as-tu entendu ?

– Deux lâches coquins méditant une infamie.

Mac-Bell fit un mouvement.

– Ah ! tu as entendu cela ? dit-il d'un ton ironique. Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

– Rien ! répondit la Chienne, sinon que tu ne sortiras pas d'ici.

– Vraiment !

– C'est comme je te le dis.

– Tu es jalouse !

– Jalouse ou non, tu ne sortiras pas.

Mac-Bell partit d'un éclat de rire.

– Eh bien ! ça va être drôle, dit-il en faisant un pas.

– C'est possible.

– Tu comptes m'empêcher de sortir ?

– Essaye.

– Mais, d’un seul coup je puis te briser le crâne avec mon poing !

– Et moi, d’un seul cri je puis donner l’alarme et assembler ici toute la tribu.

Mac-Bell lui lança un regard sinistre, et se pencha vers elle :

– Écoute, lui dit-il d’une voix ardente et basse, si tu jettes un cri, c’est le dernier qui sortira de ta poitrine… Tu m’as compris… fais-en ton profit.

Et il voulut s’avancer vers la porte ; mais, d’un bond, la Chienne s’était déjà élancée de ce côté et lui barrait le passage.

– Un pas de plus, cria-t-elle hors d’elle-même, un seul, et je crie.

Mac-Bell proféra une imprécation qui ressemblait à un grognement, et élevant son poing au-dessus de sa tête :

– Tiens ! dit-il avec rage, crie maintenant, si tu peux, et ne t’en prends qu’à toi de ce qui t’arrive.

Et d’un coup violemment appliqué, il l’envoya rouler sur le sol.

La Chienne poussa un jurement et tenta de se soulever sur ses mains meurtries.

– Ah ! tu te repentiras de ce coup-là ! dit-elle avec un accent dans lequel éclatait si vivement la joie sauvage d’une vengeance accomplie, que l’Écossais, sur le point de s’éloigner, s’arrêta et se mit à réfléchir.

Son regard était fixé sur la Chienne, et il cherchait à deviner ce qui se passait en elle.

Tout à coup un soupçon se fit jour dans son esprit, et il courut dans un coin de la case, où on l’entendit aussitôt remuer bruyamment différents objets. Mais il ne trouva pas là ce qu’il cherchait, car il jeta, peu après, un effroyable blasphème, et revint s’agenouiller près de la Chienne, les sourcils contractés, les poings crispés et les dents serrées.

– Mon maillet ! murmura-t-il d’une voix étranglée, qu’en as-tu fait ?… Parle ! parle ! à l’instant !… je le veux !

– Ah ! ah ! grommela la Chienne avec un ricanement sinistre, n’est-ce pas que la vengeance est bonne ?

– Mon maillet, où est-il ? reprit Mac-Bell les yeux flamboyants

de colère.

– Je ne te le dirai pas !

– Prends garde ! je n'ai fait que t'étourdir, mais je puis t'étrangler. Ne joue pas ce jeu-là avec moi, ou sinon… Voyons, une dernière fois, veux-tu me dire où est mon maillet ?

– Non, répondit la vieille femme d'une voix énergique.

– Tu ne sais donc pas que c'est ton arrêt de mort, malheureuse ?… Veux-tu parler ?

– Ah ! tu m'as laissé trop voir le sort que tu me réservais tout à l'heure : l'abandon et la misère.

– Mon maillet ! mon maillet ! hurla l'Écossais, qui ne se connaissait plus.

Mais la Chienne était affolée elle-même par l'ardeur et la joie de la vengeance… Elle eut un sourire d'hyène et haussa les épaules.

– Je l'ai si bien caché, dit-elle, que tu ne le reverras plus ; il est perdu, perdu pour toujours !

– Eh bien ! tu n'en jouiras pas longtemps, de ce secret, interrompit Mac-Bell.

Et, lui sautant brusquement à la gorge, il la lui serra entre ses doigts de fer, et demeura ainsi, immobile et imperturbable, tandis que la Chienne se tordait sur le sol, comme un reptile coupé en deux. Cinq minutes se passèrent de la sorte.

Peu à peu les mouvements de la malheureuse perdirent de leur énergie ; puis elle ne donna plus signe de vie que par de légers tressaillements, et, enfin, le corps demeura dans une rigidité complète. Elle était morte !

Alors Mac-Bell ouvrit la main qui lui serrait le cou avec la puissance d'un étau, et se releva lentement.

Son visage était pâle ; une sueur froide inondait son front. Tout à coup il tressaillit.

Une sorte de fantôme était debout devant lui, et le regardait en ricanant. Il eut beaucoup de peine à reconnaître le comte de Précigny, qu'il n'avait pas entendu entrer.

– Eh bien ! quoi ? dit le comte, qui n'avait qu'entendu le débat, que signifient ces cris, ces disputes ?… Toujours des querelles dans le ménage ?

– C’est la dernière, dit l’Écossais en l’entraînant vers la porte.

– Ah ! la Chienne a promis d’être sage ?

– Oui, et elle tiendra parole cette fois, répliqua Mac-Bell en passant la main sur son front.

Puis, changeant tout à coup de ton :

– Allons ! dit-il d’une voix brève et presque impérieuse, conduis-nous vers la case des jeunes femmes.

Ils gagnèrent le seuil de la porte.

Avant de sortir, cependant, ils jetèrent un regard à droite et à gauche, puis se glissèrent, à travers les taillis épais, jusqu’à une case isolée.

– C’est là ! dit le comte à voix basse.

Mais Mac-Bell s’était arrêté.

– Il me semble avoir entendu remuer le feuillage, dit-il en prêtant l’oreille… Et tiens, là-bas, j’aperçois un groupe d’hommes qu’un rayon de lune vient d’éclairer.

Le comte jeta un coup d’œil dans la direction que lui indiquait l’Écossais.

– Je le reconnais ! dit-il, c’est Tombouctou qui veille sur nous avec cinq ou six Indiens dont il a su se faire des amis.

– Alors, entrons !

– Entrons !

Mac-Bell donna un coup d’épaule dans la porte, la fit céder et se glissa dans la case, suivi du comte.

Un instant après, il n’y avait plus personne au dehors.

Quand nous disons qu’il n’y avait personne, nous nous trompons, cependant. Deux hommes étaient là, en effet, à quelques pas d’eux, jurant tout bas et se désespérant de ne pouvoir s’opposer à ce crime infâme, mais reconnaissant l’impossibilité de sauver les jeunes femmes, car, eux aussi, ils avaient aperçu, à cinquante pas de là, Tombouctou et les Indiens venus pour protéger les deux bandits.

– Que faire ? murmura Maclou à l’oreille de Lapostole.

Celui-ci réfléchit quelques instants, puis, se frappant le front :

– J’ai un moyen ! s’écria-t-il.

– Lequel ?

– Il est dangereux, mais infaillible, et, d'ailleurs, je n'en vois pas d'autre.

– Mais encore, quel est-il ? insista le carrier.

– Viens ! viens ! je t'expliquerai cela, fit Lapostole.

Et il entraîna son ami à vingt pas plus loin, dans un fourré épais.

Pendant ce temps, le comte et Mac-Bell étaient arrivés en face des deux jeunes femmes, couchées côte à côte et tout habillées sur un lit de feuilles de maïs.

Ils avaient espéré les trouver endormies, mais, malgré les fatigues inouïes qu'elles avaient endurées, une vague inquiétude les tenait éveillées, et, au bruit de la porte enfoncée, elles se levèrent d'un bond et jetèrent un cri épouvanté.

Cet incident parut d'abord déconcerter les deux bandits.

Mais ils ne tardèrent pas à se remettre, et le comte, s'approchant de Lucienne, qui, ainsi que Michelette, se tenait adossée à la cloison de lianes, plus morte que vive :

– Lucienne ! lui dit-il en dardant sur elle un regard de feu, j'espère que vous me reconnaissez, n'est-ce pas, et que vous comprenez aussi pourquoi nous sommes ici à pareille heure ?

– Mon Dieu ! que me voulez-vous ? répondit Lucienne toute tremblante.

– Ce que je veux ? répliqua le comte, je veux me venger de votre mari, qui a causé ma ruine, qui est la source de tous mes malheurs, qui m'a jeté dans la fange des bagnes, et auquel je prétends rendre une partie des tortures qu'il m'a fait éprouver… Ah ! l'heure de la vengeance a sonné… et quoique je ne m'attendisse pas à un pareil bonheur, je me hâte d'en profiter…

Et, s'avançant vers elle, il la saisit violemment par le bras, pendant que l'Écossais s'élançait, de son côté, vers Michelette.

– À moi ! au secours ! crièrent à la fois les deux jeunes femmes en se débattant sous l'horrible étreinte des deux misérables.

– Oh ! vous avez beau crier, dit le comte, vos cases sont trop loin des autres, et ceux qui entendront votre voix se garderont bien de venir à votre aide.

Et la lutte recommença, lutte horrible, odieuse, dont l'issue

n’était que trop facile à prévoir.

Michelette et Lucienne comprenaient l’horrible danger dont elles étaient menacées, et redoublant d’efforts, elles tentaient d’opposer une résistance d’autant plus énergique qu’elle était plus désespérée…

Mais que pouvaient-elles, faibles comme elles l’étaient, contre deux misérables résolus, et qui avaient pour eux la force ?…

Ceux-ci devaient être sans pitié…

Tout à coup, cependant, les deux forçats s’arrêtèrent surpris, et échangèrent un regard effaré…

Une lueur extraordinaire venait d’éclairer la case.

– Qu’est-ce que cela ? s’écria l’Écossais stupéfait.

La lueur était devenue éblouissante, et une épaisse fumée leur apprit bientôt qu’ils se trouvaient au centre d’un incendie.

– Mille malédictions ! hurla le comte en faisant un pas en arrière, faudra-t-il donc lâcher notre proie ?

Et comme il hésitait, un bruit effroyable se fit entendre de toutes parts, bruit terrible, confus, explicable, où les cris, les hurlements, les coups de feu retentissaient à la fois.

– Qu’est-ce que cela peut être ? demanda l’Écossais.

– Ce sont ces chiens de Peaux-Rouges, qui profitent de la nuit pour massacrer les nôtres.

– Ça, c’est possible ; alors, nous n’avons pas une minute à perdre.

– Que veux-tu donc faire ?

– Eh ! parbleu, ça n’est pas difficile ; il faut filer, et vite, si nous voulons éviter le sort de nos camarades.

– Sachons d’abord au juste ce qui se passe et courons à leur défense, s’il en est temps encore, répliqua le comte.

Et, s’élançant au dehors, ils coururent à leurs cases, en faisant un détour pour éviter la flamme qui envahissait la forêt.

Les cris et les coups de feu continuaient avec furie, mais le comte fit observer à l’Écossais que le combat se livrait loin des cases de leurs camarades, et qu’ils s’étaient sans doute trompés en supposant qu’on égorgeait ceux-ci.

– Allons du côté où l’on se bat, dit le comte.

L'Écossais fit la grimace à cette proposition.

– Vas-y si tu veux, répondit-il, quant à moi, je reste ici, j'ai mes raisons pour cela.

– Je comprends, une tendre sollicitude pour la Chienne.

– Juste.

– Eh bien ! reste donc, puisque tel est ton désir, et reviens me rejoindre au plus tôt.

Tandis que l'Écossais se livre à la recherche de son maillet, ainsi que l'a deviné le lecteur, suivons le comte et transportons-nous avec lui sur le lieu où se livrait le combat.

Dans une vaste clairière, sur laquelle l'incendie projetait une éblouissante lumière et mettait en relief les moindres détails de cette scène, une vingtaine d'hommes, nègres, Indiens et blancs, étaient étendus à terre, les uns blessés, les autres frappés mortellement.

La tribu entière formait un cercle immense et compact autour du champ de bataille, au milieu duquel un groupe d'hommes attirait particulièrement le regard.

L'un de ces hommes, les mains liées derrière le dos, était le planteur Harris, et les cinq ou six individus qui l'entouraient étaient les chefs de la tribu.

Le planteur et ses nègres avaient été vaincus, et l'on décidait en ce moment sur le sort du chef banc, c'est-à-dire sur le genre de mort qu'on allait lui faire subir.

Œil-Ardent voulait que son supplice commençât immédiatement, mais les autres chefs s'y opposaient et demandaient qu'on attendît, pour fêter la mort de cet ennemi de leur race, le retour de Fleur-des-Savanes, leur chef.

– Fleur-des-Savanes ne sera pas parmi nous avant trois jours, dit Œil-Ardent, auriez-vous la lâcheté de laisser vivre notre ennemi jusque-là ?

Une discussion très vive s'engagea sur ce point et devint bientôt si violente qu'on crut un instant qu'elle allait se terminer par les armes.

Œil-Ardent, habile et perfide, tira parti de cet incident pour en arriver à ses fins.

Il y avait longtemps qu'il couvait une haine mortelle contre sir Harris ; il n'en avait jamais parlé à aucun des hommes de la tribu,

mais il saisissait avec un empressement sauvage cette occasion qui s'offrait à lui, de se débarrasser de son ennemi.

– Eh bien ! dit-il, l'attitude hautaine et le geste menaçant, pouvez-vous donc tarder davantage à sacrifier un misérable blanc, quand sa vie est parmi nous un sujet de dispute, quand pour lui, cinq guerriers indiens, les plus braves de la tribu, ont failli s'entretuer ?

Cet argument produisit l'effet qu'en attendait le jeune homme, et la mort de sir Harris fut aussitôt résolue.

– Allons ! lui dit Œil-Ardent en se tournant de son côté, et en le toisant avec un regard de mépris, chante ton chant de mort, car, dans deux heures, ton supplice va commencer.

Le planteur ne répondit pas.

– Eh quoi ! reprit l'Indien, tu n'as donc pas le courage de dissimuler ta lâcheté ! la peur a donc glacé ton sang dans tes veines et collé ta langue à ton palais, que tu ne peux pas même entonner ton chant de mort !

– Chez nous, dans le pays où je suis né, répondit Harris d'une voix ferme, et en soutenant le regard de son ennemi, le courage consiste à mourir calme et impassible ; celui qui chanterait serait considéré comme un lâche qui cherche à cacher sa frayeur sous de ridicules bravades.

– Voudrais-tu dire que j'aurai peur le jour où je mourrai !…

– Qui sait ! répondit encore Harris.

La colère fit étinceler l'œil de l'Indien ; il saisit son casse-tête, et le brandissant sur la tête du planteur :

– Misérable ! s'écria-t-il.

Le planteur ne bougea pas, et son visage impassible ne laissa pas percer la plus légère émotion.

– Ce qu'il y a de certain, dit-il d'une voix calme, c'est qu'en tout pays l'homme qui frappe un ennemi sans défense est un lâche.

Œil-Ardent recula tout à coup, et domptant subitement sa fureur :

– Œil-Ardent est brave, dit-il.

Et il abaissa son arme.

Cependant, le bruit s'était bien vite répandu que dans deux

heures, c'est-à-dire aux premières lueurs du jour, le supplice du prisonnier allait commencer, et comme Harris avait fait naguère une guerre acharnée aux Indiens, qui avaient commencé par dévaster sa plantation et lui tuer quelques nègres ; comme il avait annoncé l'intention de ne cesser cette guerre que le jour où il les aurait détruits ou chassés de la contrée, tout le monde s'attendit à un raffinement de torture digne d'un pareil ennemi, et, bien avant l'heure, toute la tribu était réunie autour du poteau auquel il avait été attaché.

Les évadés de l'île du Diable, eux-mêmes, étaient venus assister à ce spectacle, et Lucienne et Michelette avaient fait comme eux, non pour contempler l'horrible exécution, mais pour chercher au milieu de la tribu un refuge contre les tentatives des deux misérables auxquels elles avaient si miraculeusement échappé.

L'heure arriva enfin !

On lia avec une grosse corde les deux poignets du prisonnier, et cette corde fut fixée vers le haut du poteau, de manière à lui tenir les bras élevés ; – puis, sur ses bras nus, on traça une vingtaine de petits points noirs, qui devaient servir de but aux flèches des Peaux-Rouges.

Le sort désigna Œil-Ardent pour tirer le premier.

Or, pendant que le jeune chef se félicitait d'avoir été choisi par le sort pour une semblable exécution, un colloque singulier s'élevait entre Mac-Bell et Précigny.

– Dis donc ! disait ce dernier, n'as-tu pas remarqué les traits du prisonnier ?

– Hein ?… quoi !… quel prisonnier ?… répondit l'Écossais.

Mac-Bell était un peu étourdi, il n'avait pas entendu, et le comte fut obligé de lui répéter deux fois la même question, tant il était profondément préoccupé.

– Eh ! je l'ai à peine vu, ton prisonnier, répondit-il brusquement.

Puis il reprit, en attachant sur le comte un air défiant :

– J'ai égaré plusieurs outils auxquels je tiens beaucoup, ajouta-t-il, entre autres un maillet ; tu ne l'as pas vu ?

– Eh ! que veux-tu que je fasse de ton maillet ?

– On ne sait pas…

– Et puis, il s'agit bien de cela… Tiens, regarde cette tête… est-

ce qu'il ne te semble pas l'avoir déjà vue quelque part ?

– Où donc ?

– Je ne sais…

– Eh bien ! alors, qu'est-ce que tu me chantes ?… D'ailleurs, qu'est-ce que cela me fait, à moi ! ce qu'il me faut, c'est mon maillet…

Comme on le voit, Mac-Bell y tenait, et c'est en vain que le comte cherchait à fixer son attention sur le planteur, sa pensée était toute ailleurs.

Cependant, Œil-Ardent, placé à la distance convenue, se préparait à envoyer une flèche dans le point qu'il avait marqué d'avance sur le bras du planteur.

Déjà il tendait son arc et visait le but. Chacun, vivement curieux, enveloppait la victime d'une profonde attention, quand tout à coup on entendit quelque chose passer en sifflant au-dessus des arbres.

Au même instant, on vit les bras du prisonnier retomber libres de toute entrave, et l'on s'aperçut que le lien avait été tranché par une petite hache, qui était restée fixée dans le poteau.

Œil-Ardent, cherchait déjà d'un regard courroucé quelle était la main qui avait lancé cette hache, quand une jeune Indienne, montée sur un magnifique cheval noir lancé à toute bride, vint s'arrêter net à dix pas du prisonnier.

– Fleur-des-Savanes ! murmura l'Indien, en laissant tomber son arc.

– Fleur-des-Savanes ! répétèrent les Indiens avec enthousiasme.

La jeune fille, dont les traits, d'une remarquable beauté, n'avaient pas été défigurés comme ceux de ses compagnes par l'opération du tatouage, porta lentement ses regards sur le prisonnier d'abord, puis sur toute la tribu réunie, et, élevant la voix :

– Qui donc, ici, dit-elle, a osé usurper mon pouvoir, et disposer en mon absence de la vie de cet homme ?…

Et, comme personne ne répondait :

– Apprenez donc, continua-t-elle d'un ton ému, que cet homme m'a recueillie un jour, presque mourante, et m'a soignée comme si la même mère nous eût portés dans son sein ! Aujourd'hui, en le rendant à la vie et à la liberté, je ne fais qu'acquitter une dette

sacrée !…

Et, s'adressant à Harris :

– Tu es libre, et tu peux t'éloigner et regagner ta demeure, ajouta-t-elle d'une voix légèrement altérée.

– Merci, Fleur-des-Savanes ! répondit le planteur en se levant, mais je n'acceptes la vie et la liberté qu'à une condition…

– Ah ! dit la jeune fille avec surprise ; et quelle est cette condition ?

– C'est que tu me permettras d'emmener avec moi les deux jeunes femmes que voici…

Et, en parlant de la sorte, il désignait du doigt Lucienne et Michelette, qui comprirent qu'il était question d'elles, en voyant les regards de l'Indienne et ceux du planteur se diriger de leur côté.

Mais le regard de Fleur-des-Savanes avait pris instantanément une expression sinistre, qui les glaça d'épouvante, sans qu'elles pussent s'en rendre compte.

Il y eut un long silence, pendant lequel l'Indienne semblait en proie à une lutte intérieure.

– Eh bien ! que décides-tu ? lui demanda Harris.

– Je ne sais… répondit l'Indienne.

– Tu hésites ?

– Elles et toi, c'est trop…

– Que veux-tu donc ?

– Tu demandes beaucoup…

– S'il te faut une rançon…

– Non ! mais je ne puis faire qu'une…

– Parle…

– Elles ou toi ! choisis…

– Oh ! qu'elles soient libres… et que l'on me retienne prisonnier !…

L'Indienne ne répondit pas, mais une singulière expression de surprise et de colère se peignit sur ses traits.

– Songe que si tu restes parmi nous, insista-t-elle, je ne puis plus te soustraire à la mort !…

– Que la volonté de Dieu soit faite ! répondit simplement Harris.

– Mais, tu connais donc ces jeunes femmes ?

– Que t'importe !

– Ah ! elles sont belles toutes deux ! dit la jeune Indienne avec une ironie sauvage.

Et elle reprit avec un éclair :

– Tu es bien décidé ?...

– J'attends...

– Ce sont ces femmes que tu veux sauver, n'est-ce pas ?...

– Et j'offre ma vie en échange de leur liberté...

– C'est bien !

Fleur-des-Savanes se tourna alors vers les deux jeunes femmes, et les enveloppant dans un regard fauve :

– Vous êtes libres toutes deux ! leur dit-elle dans un français, sinon très pur, au moins très intelligible.

– Nous ! s'écria Lucienne, frappée de surprise.

– Et c'est à sir Harris que vous devez votre liberté ! ajouta Fleur-des-Savanes en leur désignant le planteur.

Puis se rapprochant de ce dernier :

– Où faut-il les conduire ? lui demanda-t-elle d'une voix ferme.

– À ma plantation, reprit Harris.

– Ton désir va être satisfait.

Harris, se tournant alors vers Lucienne et Michelette :

– Non seulement la liberté vous est rendue, leur dit-il, mais vous trouverez à ma plantation deux personnes qui vous sont chères !

– Deux personnes ?... balbutia Michelette d'une voix émue.

– Maurice et Joseph ! compléta le planteur.

Or, pendant que ces mots s'échangeaient rapidement entre sir Harris et les deux femmes, Fleur-des-Savanes avait appelé l'un des cinq chefs indiens et lui avait, pendant quelques secondes, parlé à voix basse et avec une certaine animation.

Celui-ci portait le nom de Serpent-Agile, et il était justement

redouté pour sa ruse et sa férocité.

– Écoute ! lui dit Fleur-des-Savanes après s'être assurée que nul ne pouvait l'entendre, tu vas accompagner ces deux jeunes femmes…

– Bien ! répondit l'Indien.

– Seulement tu ne les conduiras pas à la plantation Harris.

– Je les conduirai où tu voudras…

Fleur-des-Savanes eut un sourire cruel.

– Tu connais l'île des Serpents ? dit-elle avec une expression sauvage.

– Oui, oui, je la connais, répondit l'Indien avec un léger frisson.

– Eh bien ! c'est là qu'il faut aller les déposer…

Et, comme son interlocuteur semblait la considérer avec surprise :

– Hésiterais-tu ? ajouta-t-elle en fronçant le sourcil.

L'indien fit un signe négatif.

– Je n'hésite pas, répondit-il avec calme, mais c'est une dangereuse mission que tu me donnes là, car on ne saurait faire trois pas sur cette île sans courir risque de fouler aux pieds un de ces reptiles ; toutefois, je t'en remercie et ne demande que des occasions de te prouver mon dévouement.

– Tu as compris, n'est-ce pas, qu'il faut leur laisser croire qu'on les conduit à la plantation du prisonnier ?

– À la plantation Harris, je l'ai compris, et je saurai endormir leur défiance…

– Bien ! bien ! va, maintenant, et emmène avec toi quelques guerriers de la tribu…

Un quart d'heure après, Michelette et Lucienne, montées sur deux chevaux, partaient avec le Serpent-Agile et quatre Indiens.

Harris les suivait du regard, attendri, et, quand il les eut vues disparaître, il poussa un profond soupir :

– Allons ! dit-il, ils seront tous heureux, et c'est à moi qu'ils le devront… Que pouvais-je demander de plus au ciel ?…

XLI

LE PRISONNIER

Harris était prisonnier… Fleur-des-Savanes l'avait confié à la garde de six Indiens… Puis, elle s'était ensuite éloignée, l'air pensif, et comme absorbée dans de douloureuses réflexions.

Elle avait gagné l'ombre épaisse et silencieuse, et marchait le front penché, depuis quelque temps déjà, sans réussir à ramener le calme dans son esprit.

– Veux-tu que je te dise quelle est la pensée qui t'occupe à cette heure ? dit tout à coup une voix derrière elle.

La jeune Indienne tourna vivement la tête et aperçut la figure grave et triste d'Œil-Ardent.

– Que t'importe ce que je pense ? lui dit-elle d'une voix brève, et de quel droit oses-tu pénétrer dans le secret de mon âme ?

– Oui, reprit Œil-Ardent, j'ai le droit de regarder dans ton cœur et d'y chercher la raison qui t'empêche de choisir un époux parmi les guerriers de la tribu, comme le veut notre loi et comme tu t'y es solennellement engagée.

– J'ai encore trois jours avant de faire ce choix.

– Et pourquoi le retardes-tu jusqu'au dernier moment ?

– C'est mon secret.

– Eh bien ! c'est ce secret que j'ai pénétré et que je vais te dire.

L'Indienne sourit dédaigneusement.

– Tu aimes le visage pâle ! reprit Œil-Ardent en se penchant à son oreille.

Fleur-des-Savanes tressaillit, et regardant fixement :

– Qui te le fait supposer ? balbutia-t-elle avec émotion.

– Je ne suppose pas, j'affirme ; et ce qui t'a trahie, c'est la violence de ton amour pour cet homme ; ce qui m'a éclairé, c'est à la fois l'ardeur de ma passion pour toi et l'énergie de ma haine

pour lui.

Il y eut un moment de silence pendant lequel tous deux marchèrent côte à côte, à travers la forêt, sans lever la tête, sans se regarder.

– Eh bien ! dit enfin Œil-Ardent à la jeune fille.

– Eh bien ! répondit celle-ci, dans trois jours tu connaîtras ma résolution, mais, jusque-là, je veux être libre, et j'exige que tu cesses de t'occuper de moi !…

Le jeune Indien eut un sourire équivoque.

– Œil-Ardent est patient ! répondit-il sur un ton singulier… il attendra.

Et lui jetant un regard dans lequel il y avait autant de colère que d'amour :

– Adieu ! dit-il d'une voix ferme.

Et, s'élançant d'un bond dans l'épaisseur des taillis, il disparut bientôt aux yeux de la jeune fille.

À quelques heures de là, comme les premières ombres de la nuit commençaient à tomber, Fleur-des-Savanes se dirigea vers la clairière où l'on gardait le prisonnier…

Ses traits portaient l'empreinte d'une profonde tristesse ; elle paraissait en proie à une vive émotion, et l'œil fixe, le sein haletant, elle semblait hésiter à prendre un parti.

Enfin elle s'approcha de six Indiens qui, groupés à quelques pas de sir Harris, veillaient sur lui, le casse-tête à la main.

– Éloignez-vous tous ! leur dit-elle, Fleur-des-Savanes veut parler au visage pâle.

Les six Indiens s'inclinèrent en signe de respect, et s'éloignèrent à une grande distance.

Une fois seule avec Harris, l'Indienne se replongea de nouveau dans la pensée qui l'absorbait et parut oublier la présence de celui-ci.

Mais Harris, étonné d'abord de cette visite à laquelle il ne s'attendait pas, et désireux de savoir à quel sentiment l'Indienne avait obéi en venant vers lui, rompit le premier le silence.

– Fleur-des-Savanes, lui dit-il d'un ton de doux reproche, est-ce que le passé s'est effacé de ta mémoire ?

– Je ne te comprends pas, répondit l'Indienne en relevant le front et en fixant sur lui deux regards où brillaient d'étranges lueurs.

– Tu me comprends, Fleur-des-Savanes, et tu te souviens.

Et, comme la jeune fille continuait de garder le silence, il poursuivit :

– Tu te souviens, dit-il, qu'un jour, blessée par la griffe d'un tigre, à la poursuite duquel tu t'étais aventurée seule, tu as été trouvée sur ma plantation, sanglante, inanimée, dans un état, enfin, qui inspirait les plus vives inquiétudes ; tu te souviens que tu as été recueillie, soignée avec autant de dévouement que si tu eusses été ma sœur…

– C'est vrai ! répondit l'Indienne pensive.

– Eh bien ! si le passé ne s'est pas effacé de ta mémoire… d'où vient qu'aujourd'hui tu me traites en ennemi et me gardes prisonnier ?

– Deux raisons m'ont déterminée à agir ainsi… répondit Fleur-des-Savanes à voix lente.

– Et ces raisons ?…

– Elles sont également puissantes.

– Et toutes deux te poussent à me faire mourir ?

Un sourire plissa les lèvres de la jeune fille.

– Oh ! tu ne mourras pas… dit-elle d'un accent profond.

– Cependant…

– Je ne veux pas que tu meures.

– Explique-toi, alors…

– Écoute, Harris, reprit Fleur-des-Savanes, si, après la mort de mon père, j'ai pu conserver sur ma tribu un pouvoir sans limites, bien supérieur à celui de tous les guerriers qui m'ont précédée, c'est que je possède une science qui me place au-dessus d'eux, et que j'ai le don de lire dans l'avenir les destinées de chacun ; or, j'ai consulté le ciel, j'ai cherché ta destinée, à toi, qui m'as sauvée et soignée un jour, et j'ai découvert qu'un grand danger te menace.

– Moi ! s'écria Harris.

– Oh ! ne raille pas ma science… et ne doute pas… j'ai lu dans les astres qu'un ennemi perfide et dangereux te guette dans

l'ombre, et que tu es menacé d'une mort violente et prochaine… C'est par reconnaissance pour le dévouement que tu m'accuses d'avoir oublié, que je t'ai gardé parmi nous et que je refuse de te rendre à la liberté… ici, du moins, je pourrai veiller sur toi et te prouver que l'ingratitude n'est pas dans mon cœur.

Le planteur enveloppa la jeune fille d'un regard attendri, et lui prit doucement les mains :

– Merci, lui dit-il, en remuant la tête avec une amère tristesse, mais c'est trop t'inquiéter d'une existence à laquelle je ne tiens plus depuis longtemps.

– Tu es jeune encore, cependant, repartit Fleur-des-Savanes, et tu n'as pas le droit de dédaigner la vie !…

– Qu'en sais-tu ?…

– Tu as été malheureux, peut-être ?

– Plus qu'il n'est permis à une créature de l'être…

– Je le crois, puisque tu le dis… mais le passé s'oublie… et l'avenir peut avoir des consolations dans lesquelles tu trouverais la paix…

Harris fit un signe négatif.

– Non, dit-il, c'est impossible… j'ai fermé depuis longtemps mon cœur comme une tombe !… et Dieu seul sait quels sentiments y dorment ensevelis pour toujours…

– Ah ! ne parle pas ainsi ! s'écria la jeune fille avec un élan spontané ; ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que j'ai remarqué ta tristesse et que je m'en suis sentie émue…

– Pauvre enfant !…

– Je voudrais te plaindre…

– À quoi bon ?…

– Connaître le secret d'un passé sous le poids duquel tu ploies.

– Ne me le demande pas.

– Ah ! tu as aimé, n'est-ce pas ?…

– Sans doute.

– Aimé une femme qui t'a trahi… trompé !…

Harris leva les yeux au ciel, et Fleur-des-Savanes sentit sa main tressaillir dans la sienne.

– Non, n’en crois rien, répondit-il avec force et d’une voix vibrante, j’ai été aimé par une femme qui n’a redouté ni la honte ni le mépris… une adorable et céleste créature, qui m’a voué sa vie tout entière, et que Dieu m’a enlevée, au moment où rien ne s’opposait plus à notre bonheur ; où j’aurais pu, à force de dévouement, d’amour et d’adoration, effacer le souvenir des chagrins que je lui avais causés… Ah !… que sa mémoire soit bénie, mon enfant… et puisse le ciel me réunir bientôt à elle !…

L’Indienne avait écouté… et, pendant qu’Harris parlait, bien des sentiments contraires, mais également profonds, étaient venus se refléter sur son visage…

Parfois sa poitrine se soulevait haletante, et un sourire plein d’amertume effleurait ses lèvres… Parfois, encore, une expression de tendre pitié se répandait sur ses traits, et une larme brillait au bord de ses longs cils bruns.

Mais, dès qu’il eut fini, elle retira la main que le prisonnier avait gardée jusque-là dans les siennes, et se penchant vers lui, par un mouvement plein de grâce et d’astuce félines :

– Et, depuis ?… dit-elle d’une voix qui tremblait, tu n’as jamais aimé, n’est-ce pas ?

– Jamais ! répondit Harris.

– Tu le jures ?

– Sur ma vie !…

– Eh bien ! tu mens, cependant ! s’écria la jeune fille avec impétuosité.

Harris la regarda, interdit.

– Et pourquoi te tromperais-je ? répondit-il avec calme.

– Tu mens ! te dis-je, reprit l’Indienne en fixant sur lui un regard enflammé, car celle que tu aimes, je viens de la voir… elle était là tout à l’heure, et je l’ai bien reconnue !…

– De qui veux-tu parler ? demanda le planteur avec un accent de franchise qui ébranla l’Indienne.

– Mais, répondit celle-ci, de l’une des deux jeunes femmes pour le salut desquelles tu n’as pas hésité de faire le sacrifice de ta vie.

– Et tu as cru !…

– Je le crois encore… Oh !… une surtout… celle que tu regardais !…

– Lucienne !

– Je le disais bien !…

– Mais c’est ma fille !…

– Comment ?

– Une enfant bien-aimée, que je n’ai pas revue depuis cinq ans… Tout mon cœur s’élançait vers elle, et, cependant, j’ai dû me contenir…

– Ainsi, ce n’est pas ta maîtresse ?

– Elle !…

– Tu le jures ?…

– Ah ! par le Dieu de mes pères ! s’écria Harris, par tout ce que j’ai de plus cher au monde, sur la vie de mon fils, pour lequel je donnerais tout mon sang, je le jure !…

À ces paroles, prononcées d’un ton ferme, Fleur-des-Savanes devint tout à coup affreusement pâle, et passa ses deux mains crispées sur son front.

– Oh !… qu’ai-je fait ! qu’ai-je fait ! s’écria-t-elle éperdue.

– Qu’y a-t-il donc ? demanda vivement Harris, qui sentit une vague terreur l’envahir.

– C’est affreux.

– Explique-toi.

– Non… je croyais que tu l’aimais…

– Eh bien ?

– J’ai souffert…

– Toi ?

– Ah ! tu ne comprends pas… Tout mon cœur s’est déchiré à cette pensée que tu l’aimais… j’ai haï cette femme de toute la haine dont mon âme est capable, et j’ai désiré sa mort !…

– Est-ce possible ?

– Ne me maudis pas…

– Mais, achève… balbutia Harris en proie à une horrible anxiété.

– Je n’ai rien écouté que mon délire… j’ai étouffé tout sentiment d’humanité pour obéir aux transports furieux, insensés, qui m’agitaient… J’ai feint de me rendre à ton désir, et au lieu de

les faire conduire à ton habitation…

– Parle ! parle ! Où sont-elles ?

– Elles sont, à cette heure, dans un lieu terrible, d'où jamais mortel n'est sorti vivant… où succomberaient les hommes les plus forts, les plus courageux… Elles sont dans île des Serpents !…

– Mon Dieu ! s'écria Harris, mais elles sont perdues !…

Et, s'élançant vers la jeune fille, aussi pâle, aussi atterrée que lui :

– Fleur-des-Savanes, lui dit-il, écoute ! je t'en supplie, prends pitié d'elles, de moi ! et, s'il est vrai que tu aies au cœur quelque affection pour moi, je t'en supplie, partons, partons sans perdre un instant pour cette île fatale, et peut-être arriverons-nous à temps pour les sauver !…

– Nous arriverons trop tard ! dit la jeune fille en secouant la tête ; mes Indiens ont douze heures d'avance sur nous… À l'heure où je te parle, elles sont déjà déposées dans l'île, et elles ne sauraient y faire dix pas sans être aussitôt enveloppées et dévorées par les terribles reptiles…

– Qui sait ! insista Harris, quelque hasard, un incident miraculeux aura peut-être empêché cet affreux malheur… Partons, partons vite ! n'hésitons pas davantage !…

– Que le dieu des Indiens nous protège ! répondit la jeune fille, nous allons prendre les chevaux les plus agiles et partir à l'instant.

Ils s'éloignèrent tous deux sur ces mots, et Fleur-des-Savanes se dirigea vers les Indiens, qui étaient groupés loin de là.

Or, à peine avaient-ils disparu, que deux têtes se dressèrent tout à coup du sein des broussailles, à quelques pas du lieu où venait de se passer cette scène.

C'étaient deux de nos forçats.

– Eh bien ! dit l'un deux, qu'en dis-tu ? avais-je deviné juste ?

– Monsieur le comte était né pour être limier, répondit l'autre ; impossible d'avoir un plus beau flair ; c'est bien lui, en effet, notre ami Blondel sous le nom d'Harris et sous le respectable travestissement d'un riche planteur.

– Et tu crois que je ne vais pas lui faire payer la vieille dette qu'il a contractée envers moi ?

– Monsieur le comte est trop ami de l'ordre pour se rendre

coupable d'une pareille négligence.

– Et j'espère bien que tu n'hésiteras pas à te joindre à moi, et à saisir cette occasion de régler avec lui tes propres comptes ?

– Oh ! moi, c'est différent, répondit l'Écossais, je n'ai pas de fiel ; nous avons lutté l'un et l'autre là-bas, dans la vieille Europe ; j'ai voulu lui faire du mal, il a eu le dessus et m'a rivé mon clou : c'était justice ; une question de chance, voilà tout ! Et, foi de Mac-Bell ! j'ai beau me tâter le pouls, je ne me sens plus la moindre haine contre lui.

Précigny fit un mouvement, et regarda l'Écossais pour s'assurer qu'il parlait sérieusement.

– Vraiment ! dit-il avec ironie, voilà des sentiments chrétiens, ou je ne m'y connais pas ! Malheureusement, je ne saurais les encourager.

– Que veux-tu dire ?

– Une chose fort simple : c'est que, si tu ne hais plus Blondel, moi, je le hais pour deux ; or, je veux sa mort, et je tiens à ton précieux concours…

– Désolé de te refuser, monsieur le comte, mais pour ces sortes d'opérations, il faut que je sois inspiré, et cette fois, ça me manque !

– Voyez-vous ça !

– C'est comme j'ai l'honneur de te le dire. D'ailleurs, Blondel m'a l'air d'un homme établi, il peut nous être utile dans ce pays où nous sommes exposés à n'éveiller que de faibles sympathies… et ma foi ! s'il veut me prendre à son service…

– C'est ton dernier mot ?

– Bon petit Blondel à moi, et si tu y touche !…

Le comte haussa les épaules :

– Eh bien ! c'est ce que nous verrons !

– C'est tout vu.

– Peut-être !

– Ah ! je serais curieux…

Précigny se prit à sourire.

– Voyons ! lui dit-il, sais-tu ce que c'est que la loi du Lynch ?

– Pas le moins du monde.

– Et la loi du talion ?

– Parfaitement.

– Eh bien ! cette loi est en honneur parmi les Indiens : œil pour œil, dent pour dent, voilà leur devise.

– Que m'importe !

– Attends donc ! Si tu persistes à me refuser le léger service que je te demande, j'irai trouver les chefs de la tribu ; je les conduirai à dix pas de ta case, je leur montrerai certain endroit dans la forêt, en les engageant à y fouiller pour voir ; et sais-tu ce qu'ils en tireront ?

– Des marrons d'Inde, répondit l'Écossais.

– Mieux que cela…

– Quoi donc ?

– Le corps de la Chienne, que tu as enterrée là, la nuit dernière, en déclarant le lendemain qu'elle avait pris la fuite, saisie du désir de revoir son pays…

L'Écossais tressaillit.

– Tu as vu cela ? lui dit-il avec un mauvais regard.

– Pauvre Chienne ! fit le comte, elle méritait un meilleur sort, et tu as été bien sévère à son égard…

– Mais, pourquoi ne m'as-tu rien dit de cela, depuis ce matin ? objecta Mac-Bell.

– Parce que je ne voulais pas renouveler tes douleurs…

– Enfin, que veux-tu ?

– Je veux que tu m'aides, et, si tu me refuses, aussi vrai que je suis le comte de Précigny, je te fais enterrer vif, à côté de la Chienne… ce sera toujours une consolation pour elle.

L'Écossais réprima un geste de rage.

– Tu me tiens ! dit-il avec colère, et j'en passerai par où tu voudras, mais prends garde, au moins !…

Un éclair sinistre acheva sa pensée.

– Bon ! bon ! l'avenir me regarde, répondit tranquillement le comte, nous tâcherons de ne pas nous laisser surprendre.

Comme ils en étaient là, ils furent interrompus par un galop de chevaux qui les força à se rejeter dans les broussailles.

C'étaient Blondel, auquel nous rendrons désormais son véritable nom, et Fleur-des-Savanes, qui partaient accompagnés de plusieurs Indiens.

Au bout de quelques instants, ils sortirent de la forêt et partirent ventre à terre à travers la campagne.

Deux heures s'écoulèrent ainsi, au milieu d'une course effrénée, sans rien rencontrer, sans rien voir, aussi loin que pouvaient porter leurs regards.

De temps à autre, seulement, on s'arrêtait, et un homme mettait pied à terre pour chercher les traces des Indiens qui avaient emmené les deux jeunes femmes ; ces traces, qu'ils retrouvaient partout, leur servaient de guide et leur indiquaient le chemin.

Malgré la rapidité de cette course, Blondel était dévoré d'impatience et d'angoisses en songeant à la mort horrible, presque certaine, qui, à cette heure, menaçait Michelette et Lucienne.

L'incertitude était cruelle, en effet, et, quand l'idée lui venait qu'il pouvait arriver trop tard, une sueur froide inondait son front, et tout son sang refluait vers son cœur.

Quant à Fleur-des-Savanes, elle était muette et sombre, et, courbée sur le col de sa monture, elle dévorait l'espace, qui semblait fuir devant elle au lieu de se rapprocher.

Tout à coup l'un des Indiens qui galopaient en avant fit entendre un cri et s'arrêta.

– Qu'est-ce ? lui demanda Fleur-des-Savanes.

– Le pas des chevaux, là-bas, devant nous, répondit l'Indien.

Tout le monde prêta l'oreille, et on reconnut, en effet, le bruit sec et sonore que produit sur la terre le sabot des chevaux.

– Ce sont eux, ajouta l'Indienne, je les reconnais.

– Mon Dieu ! murmura Blondel presque défaillant, seront-elles parmi eux ! les ont-ils laissées dans cette île ! Oh ! cette pensée me glace le cœur !

Les deux troupes, s'avançant rapidement l'une sur l'autre, ne tardèrent pas à se rejoindre.

Fleur-des-Savanes ne s'était pas trompée : c'étaient bien les Indiens qui avaient emmené Lucienne et Michelette.

D'un coup d'œil, Blondel put s'assurer que les deux jeunes femmes n'étaient pas là.

Cependant, la jeune fille s'était précipitée au-devant de Serpent-Agile et s'était empressée de le questionner.

Celui-ci répondit qu'il avait fidèlement exécuté les ordres qui lui avaient été donnés et que les deux jeunes femmes étaient depuis cinq ou six heures dans l'île des Serpents.

Blondel écoutait, haletant, hors de lui, cette réponse qu'il attendait avec une si horrible anxiété, et, quand il l'eut entendue, il se prit le front avec désespoir.

– Oh ! les malheureuses, les malheureuses ! s'écria-t-il, fou de douleur, mais on ne peut les laisser exposées à un pareil danger !… Partons !… qu'ils nous conduisent, sans perdre une seconde !…

– Il est trop tard ! fit observer un Indien.

– Obéissons ! interrompit la jeune fille.

Et sur ce simple mot, prononcé avec un geste impétueux et sur un ton qui n'admettait pas de réplique, toute la troupe, Blondel et Fleur-des-Savanes en tête, s'élança dans la direction de l'île des Serpents.

Les chevaux allaient avec la rapidité de l'éclair, et cependant il semblait à Blondel qu'on n'avançait pas.

– Nous n'arriverons jamais ! murmurait-il d'une voix brisée.

Fleur-des-Savanes n'osait lui adresser une parole d'espoir ; elle était trop convaincue de l'inutilité d'une tentative à laquelle elle n'avait consenti que par complaisance, et par pure compassion pour l'immense douleur de celui qu'elle aimait.

Elle aussi souffrait cruellement en songeant à l'irréparable malheur qu'elle avait causé, et à la haine qu'allait désormais éprouver pour elle l'homme dont sa violence avait brisé le cœur.

Enfin, à la clarté de la lune, on vit briller au loin les flots argentés d'un fleuve.

– C'est là ! dit un des Indiens.

On fut bientôt sur le rivage, et alors on se consulta sur ce qu'il y avait à faire.

Les Indiens furent d'avis de jeter d'abord de grands cris pour prévenir les jeunes femmes, cris auxquels elles ne manqueraient

pas de répondre, dans le cas où elles auraient échappé à la mort.

À un signal donné, une clameur immense s'éleva donc au milieu du silence de la nuit, et réveilla brusquement les séculaires échos de la forêt. On attendit.

L'île des Serpents était assez rapprochée pour que les cris des deux jeunes femmes parvinssent jusqu'aux Indiens… Mais on eut beau attendre, nulle voix ne se fit entendre, aucun cri ne répondit au signal.

Chacun pâlit.

– Qui sait ! fit Blondel, elles sont peut-être là, sur le bord, paralysées par la peur.

– Que veux-tu faire ? répondit Fleur-des-Savanes.

– Traverser le fleuve.

– Mais c'est défier la mort !

– Si tes compagnons hésitent, j'irai seul.

– Ah ! je ne te quitte pas ! s'écria la jeune fille, que l'on allume donc des torches, et que l'on éclaire le rivage !

Il y avait là plusieurs pirogues abandonnées ou entraînées par le courant, et échouées sur le bord ; Blondel, suivi de Fleur-des-Savanes et de quelques Indiens armés de torches, monta dans une des embarcations, et, quelques instants après, ils se trouvaient à dix pas de l'île des Serpents.

Alors, à la lueur rouge et éblouissante de ces torches, un étrange et effrayant spectacle frappa leurs regards.

Dans les herbes, le long des eaux, dans les plus hautes branches des arbres, on vit ramper, se tordre, se rouler en anneaux, se dresser debout, avec des sifflements de colère et des bruissements sinistres, des serpents de toute couleur, de toute forme, de toute dimension, depuis le serpent capelle, dont la morsure est foudroyante, jusqu'au boa constrictor, qui broie un bœuf ou un tigre dans ses anneaux monstrueux.

Subitement arrachés à leur sommeil, effrayés de cette lumière, dont l'éclat les frappait pour la première fois, furieux à l'aspect des hommes qui venaient les arracher au repos, tous ces hideux et effrayants reptiles se ruaient à travers l'espace, glissaient dans les herbes et s'enroulaient au tronc des arbres avec une rapidité prodigieuse, et en faisant briller à la fois l'éclat fantastique de leurs yeux et les taches jaunes, verdâtres, orange de leur peau

lustrée.

Mais on ne vit rien que cette population rampante, et on dut regagner l'autre bord, malgré les instances de Blondel, qui n'y consentit enfin qu'à la condition qu'on reviendrait le lendemain dans l'île, au milieu du jour, à l'heure où les reptiles dorment, accablés par la chaleur.

LXII

L'ÎLE DES SERPENTS

Lucienne et Michelette étaient parties du wigwam des Peaux-Rouges, convaincues qu'elles se rendaient à l'habitation du planteur Harris, et espérant, par quelques paroles qu'avait pu leur jeter celui-ci, qu'elles y trouveraient leurs maris. C'est donc avec bonheur qu'elles se mettaient en route pour un voyage dont l'issue paraissait devoir être la fin de leurs tortures.

Le trajet dura presque une demi-journée, et il était environ midi, lorsqu'ils s'arrêtèrent.

Ils se trouvaient alors au bord d'un fleuve magnifique, en face d'une île où, au milieu d'herbes, de plantes et d'arbustes touffus, s'élevaient des cactus gigantesques, des cocotiers, des bananiers, toute une végétation de l'aspect le plus frais, le plus gracieux et le plus pittoresque.

Michelette ne put retenir un cri d'admiration à la vue de tant de beautés.

– Oh ! le charmant paysage, dit-elle en joignant les mains, serait-ce là que se trouve l'habitation à laquelle nous nous rendons, où nous attendent à cette heure Maurice et Joseph ?

– Nous allons le savoir, répondit Lucienne.

Et, adressant quelques signes au chef de la troupe, elle s'informa si c'était là le but de leur voyage.

L'Indien comprit et lui répondit affirmativement ; puis, se tournant aussitôt vers les siens :

– C'est l'heure à laquelle les reptiles sont plongés dans un profond sommeil, ajouta-t-il, hâtons-nous d'en profiter pour déposer les deux femmes dans l'île ; il n'y a aucun danger en ce moment, pourvu que nous prenions garde de ne pas mettre le pied sur quelque serpent… Que chacun fasse donc promptement et avec précaution.

Plusieurs pirogues étaient sur le bord ; on en choisit une dans

laquelle on fit monter les deux jeunes femmes avec quatre Indiens ; et, quelques instants après, on abordait à la rive opposée.

C'était un spectacle à la fois touchant et terrible, que celui de ces deux pauvres femmes débarquant, avec les manifestations de la joie la plus vive, dans cette île funeste où la mort la plus horrible pouvait les surprendre à chaque pas. Le souvenir de toutes les souffrances qu'elles avaient endurées disparaissait comme par enchantement, à la pensée de se voir enfin réunies à ceux qu'elles avaient si souvent désespéré de jamais revoir. La gaîté renaissait en elles, et elles riaient avec le plus parfait abandon des précautions infinies avec lesquelles les Indiens foulaient le sol en marchant devant elles.

Au bout de cent pas à peine, ceux-ci s'arrêtèrent tout à coup, et, faisant comprendre aux jeunes femmes qu'il leur fallait promptement regagner la rive et rejoindre leurs compagnons, ils partirent rapidement, après leur avoir indiqué du doigt la direction qu'elles devaient prendre pour trouver l'habitation.

Chose étrange ! bien qu'elles fussent seules dans cette immensité silencieuse, dans ce désert de verdure où elles ne voyaient rien que les arbres et le ciel, Lucienne et Michelette n'éprouvèrent aucune frayeur, aucun soupçon.

La nature était si belle, si splendide, si épanouie autour d'elles ; l'air qui les inondait était si pur, si délicieusement parfumé des émanations des fleurs qui croissaient et foisonnaient de toutes parts, qu'elles sentaient, pour ainsi dire, le bonheur pénétrer en elles avec la lumière et les parfums qui les enveloppaient.

De temps à autre, cependant, une odeur singulière, fade et musquée, sortant de l'épaisseur des herbes, leur causait une impression pénible et excitait en même temps leur curiosité, car elles comprenaient qu'elle ne venait ni des fleurs ni des herbes qu'elles foulaient aux pieds.

Ces odeurs bizarres, inexplicables, étaient produites par les serpents qui pullulaient dans l'île, et l'intensité de la chaleur en doublait l'énergie en les dilatant.

Mais ce n'était là, pour Michelette et Lucienne, qu'un imperceptible détail, et elles ne s'arrêtèrent même pas à se demander quelle pouvait en être la cause ; elles avaient hâte de découvrir l'habitation qui leur avait été indiquée, et elles pressaient le pas en conséquence.

Cependant, un certain étonnement se fit bientôt jour à travers

leur confiance.

Il était une heure environ, lorsqu'elles avaient abordé, et, après deux heures de marche, elles s'arrêtaient, brisées de fatigue, sans avoir découvert aucune trace d'habitation, aucun sentier civilisé, aucun vestige humain, au milieu de cette végétation luxuriante, de ce splendide désert dont le silence solennel commençait à les épouvanter.

Les deux femmes échangèrent un regard où perçait un peu d'inquiétude.

– Lucienne, dit Michelette, laissant voir malgré elle la terreur qui l'agitait, comment se fait-il que nous n'ayons pas encore rencontré l'habitation, après avoir parcouru l'île dans tous les sens ?

– J'en suis aussi étonnée que toi, Michelette, répondit Lucienne, mais, comme il est impossible que l'on nous ait trompées, je dois croire que l'habitation est cachée par quelqu'une des roches qui s'élèvent çà et là. Remettons-nous donc en marche, et cherchons de nouveau, car bientôt la nuit va baisser… et que deviendrions-nous si la nuit nous surprenait ici !

Lucienne ne pouvait s'empêcher de frissonner à cette pensée qu'elle évoquait, et Michelette pâlit en jetant un regard sur cette vaste étendue au-dessus de laquelle planait un profond silence.

Mais, surmontant cet effroi passager, elle voulut reprendre sa route, quand tout à coup elle s'arrêta et prêta l'oreille.

À ce moment, il lui semblait qu'un bruissement étrange se faisait entendre de toutes parts, et que cette île, tout à l'heure morne et pétrifiée, s'animait soudain d'une vie mystérieuse.

D'où venaient ces bruits inexplicables ? quelle était la source de cette vie qui semblait s'éveiller subitement de tous les points à la fois ?

Michelette, tout en s'adressant cette question, tournait de tous côtés, autour d'elle, des yeux curieux, quand un spectacle hideux, inattendu, vint la glacer d'horreur et la fixer immobile à sa place.

À quelques pas d'elle, l'herbe ondulait mystérieusement, et, comme elle suivait presque fascinée, cet étrange mouvement auquel elle ne pouvait attribuer aucune cause naturelle, elle vit tout à coup se dresser devant elle un énorme serpent, le corps tout moucheté de taches orange, les yeux étincelants, tournant lentement la tête à droite et à gauche, et s'allongeant toujours

jusqu’à ce qu’il eût atteint une branche de bananier, autour de laquelle il s’enroula, dont il se fit un point d’appui pour s’élever de branche en branche jusqu’à la plus élevée ; une fois arrivé là, il s’y fixa en enroulant le haut de son corps et laissant pendre le reste, qui touchait presque terre.

C’était un boa constrictor de la plus grande espèce.

Lucienne, qui l’avait vu comme Michelette, s’était rapprochée de celle-ci, et toutes deux, serrées l’une contre l’autre, regardaient en tremblant le gigantesque reptile, quand quelque chose de lourd et de froid glissa rapidement sur leurs pieds ; et, comme elles allaient fuir, deux têtes flamboyantes se montrèrent à elles à travers les branches d’un cactus, deux têtes de serpents à sonnettes, qu’elles reconnurent tout de suite au bruissement de leurs queues.

Rien ne saurait rendre la terreur qui s’empara d’elles.

Lucienne voulut jeter un cri, mais sa voix s’éteignit dans sa gorge, et il lui sembla que son cœur cessait de battre ; et alors un spectacle inouï, horrible, sans équivalent dans aucun pays et sous aucune autre latitude, se présenta à leurs regards épouvantés.

Dans les arbres, sur les pierres, au tronc des arbres, au milieu des arbustes, partout où se portaient leurs regards, elles virent ramper, s’allonger, s’enrouler, bondir, des reptiles de toute espèce, de toute couleur, dont quelques-uns passaient auprès d’elles en faisant entendre des sifflements de colère, dont d’autres disparaissaient dans les hautes herbes qui ondulaient de toutes parts comme une mer sillonnée par mille courants.

– Michelette ! Michelette ! murmura enfin Lucienne d’une voix défaillante, mon cœur se glace dans ma poitrine ; c’en est fait, nous allons devenir leur proie…

Michelette voulut surmonter un moment la terreur sous laquelle elle succombait elle-même, et elle allait lui répondre et chercher à soutenir son courage, quand elle aperçut à peu de distance un groupe de reptiles qui, la tête élevée au-dessus des plantes, et léchant leurs lèvres hideuses de leur dard, s’avançaient vers elles avec des regards étincelants.

– Fuyons ! fuyons ! s’écria-t-elle en montrant à Lucienne les monstres qui venaient à elles la gueule béante et l’œil ardent.

Lucienne s’était appuyée mourante contre un cactus.

– Je ne puis… la peur a paralysé tous mes membres, et je sens

déjà que ma raison s'égare, murmura-t-elle éperdue.

– Je te traînerai, je te porterai s'il le faut ; viens, viens, ou nous sommes perdues !

– Eh ! ne sommes-nous pas vouées à une mort certaine ? murmura Lucienne. Qu'importe de lutter quelques heures de plus !… Oh ! cette mort est horrible… mon Dieu !

– Du courage !

– Je n'en ai plus.

– Songe à Maurice !

– Où est-il, à cette heure ?… Tout est bien fini, maintenant… Regarde donc !… J'ai peur… nul secours humain ne peut venir nous… nous sommes perdues, et Dieu lui-même pourrait à peine nous sauver !

– Oh ! ne blasphème pas, Lucienne !… Viens espérons et luttons jusqu'au dernier moment.

Michelette était aussi terrifiée que sa compagne, mais elle avait, plus qu'elle, de l'énergie et de la résolution.

Saisissant donc son amie à bras le corps, elle l'entraîna, en marchant droit devant elle, fermant de temps à autre les yeux pour ne pas voir les reptiles qui se dressaient par bandes sur son passage.

Elles arrivèrent ainsi à un rocher qui s'élevait à pic et offrait une muraille noire et lisse comme un immense fragment de marbre. Comme elles avaient franchi une pente très escarpée pour arriver à la plate-forme étroite qui s'étendait à la hase de ce rocher, elles se crurent, au moins pour quelque temps, à l'abri du danger, convaincues que les reptiles ne pourraient franchir cet obstacle.

Elles respirèrent donc et attendirent quelques moments.

Un voile transparent commençait à courir sous le ciel et ternissait l'éclat du jour. C'était l'approche de la nuit… mais c'était aussi un moment de répit… Qui sait ! peut-être les reptiles ne les poursuivraient-ils pas jusque dans cette retraite.

Hélas ! elles se trompaient encore, et cette espérance, toute vague qu'elle fût, devait leur échapper.

Bientôt, en effet, elles virent les monstres gravir, avec plus de facilité qu'elles-mêmes, le chemin abrupt et escarpé au sommet duquel elles croyaient avoir trouvé un refuge contre leurs hideux

et redoutables ennemis.

Puis, outre ceux qui les suivaient, elles aperçurent s'élever et ramper vers elles de petits serpents noirs qui dormaient tapis dans les anfractuosités de la roche, et qu'elles avaient éveillés brusquement.

Alors, à l'aspect des trente ou quarante reptiles qui les enveloppaient, en se rapprochant toujours, et dont quelques-uns touchaient presque déjà à la hauteur de leur visage, Michelette, l'énergique et courageuse Michelette, qui, jusque-là, avait soutenu son amie, comprit qu'il fallait renoncer à tout espoir, qu'elles étaient perdues sans ressource et que leur dernière heure était venue.

En face des vingt têtes qui se dressaient devant elle, elle se jeta, éperdue et livide, dans les bras de son amie :

– Lucienne, lui dit-elle en l'étreignant avec force, il faut mourir ! – cette fois, c'est un dernier adieu !…

Et elles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, chacune cachant sa tête dans le sein de sa compagne.

C'en était fait !… une dernière prière, un déchirant et suprême appel à Dieu, s'échappa de leurs lèvres, et elles s'agenouillèrent les mains jointes, les yeux au ciel, résignées à leur sort, et appelant la pitié du ciel sur ceux qu'elles allaient laisser derrière elles !…

Une minute s'écoula dans cette situation inouïe… une minute… un siècle !…

Elles attendaient la mort, immobiles et silencieuses, et déjà Lucienne sentait avec horreur une tête de serpent glisser, froide et lisse, sur son épaule, lorsqu'il leur sembla entendre des sons d'une harmonie bizarre, quelque chose comme une musique suave, pure, cristalline, qui semblait tomber du ciel et n'avait rien d'humain.

Demi-mortes de peur, elles firent d'abord peu d'attention à cette singulière mélodie, mais, au bout de quelques instants, ne sentant rien, quand elles s'attendaient à être enroulées par tous ces reptiles dont elles s'étaient vues menacées, elle se hasardèrent à lever la tête et à risquer un regard rapide alentour !…

Qui pourrait dire la surprise qui s'empara d'elles au tableau inattendu qui frappa leurs yeux ?

C'était comme un miracle !

Tous les serpents s'étaient éloignés et, groupés vers le même

point, les uns couchés, les autres la tête dressée, tous immobiles et comme subissant la puissance d'un charme mystérieux, semblaient écouter la bizarre mélodie qui venait frapper l'oreille des deux amies.

– Qu'est-ce que cela signifie ? murmura Lucienne à l'oreille de Michelette, d'où peuvent venir ces sons, et comment se fait-il qu'ils aient eu le pouvoir d'attirer loin de nous ces affreux reptiles ?

– Je ne sais, répondit Michelette sans oser élever la voix, mais évidemment c'est à l'influence de ces sons étranges que nous devons notre salut !

– Nous avons trouvé l'île inhabitée, reprit Lucienne, et cette innombrable quantité de reptiles nous prouve que non seulement nul être humain ne pourrait s'y fixer, mais n'oserait même la traverser ; qui sait donc si ce n'est pas là quelque monstre inconnu, et si nous ne sommes pas réservées à une mort plus horrible encore que celle à laquelle nous étions préparées.

Cependant, les sons se rapprochaient lentement, mais sensiblement, et les jeunes femmes, les regards fixés vers le point d'où ils partaient, attendaient avec une inexprimable angoisse l'apparition du monstre redoutable qui pouvait traverser sans danger cette population de reptiles.

– Lucienne ! dit tout à coup Michelette… regarde… là-bas… je le vois !

– Où donc ? demanda Lucienne en frissonnant.

– Vois les herbes qui ondulent… c'est lui, je viens de voir sa tête se dresser tout à l'heure, une tête noire, avec deux grands yeux étincelants.

Lucienne suivait d'un œil attentif l'ondulation des hautes herbes qui trahissait la marche du nouvel ennemi, assez terrible pour paralyser la férocité des centaines de reptiles qu'on voyait se dresser de toutes parts sur son passage.

– Ah ! je l'ai vu, s'écria tout à coup Michelette en détournant la tête.

Puis, comme si une pensée soudaine avait traversé son esprit, elle prit sa tête dans ses mains, et son regard devint ardent et fixe.

– Ô mon Dieu ! s'écria-t-elle avec un commencement de joie immense, à laquelle elle refusait de croire.

– Qu'y a-t-il ? fit Lucienne.

– Si c'était lui !…

– Qui donc ?…

Michelette se tut et regarda…

La tête noire était sortie des herbes et marchait droit vers les deux jeunes femmes.

– Mais, je ne me trompe pas ! murmura-t-elle tout à coup, les traits rayonnants, ce n'est pas une illusion… c'est bien lui ! lui !

Lucienne, un peu rassurée par les paroles de son amie, osa fixer à son tour celui qui venait à leur rencontre, et, après un moment d'hésitation :

– Oui, oui, s'écria-t-elle, tu as raison, c'est bien lui, c'est Yambo…

C'était bien le jeune nègre, en effet, et les deux amies s'aperçurent qu'il tenait sous ses lèvres une espèce de flûte de Pan, formée de fragments de jonc, et qu'à l'aide de cet instrument, il produisait les sons qui leur avaient causé une si profonde surprise, et qui évidemment avaient le don de charmer les serpents.

Michelette se rappela alors avoir souvent entendu dire, en Europe, que beaucoup de nègres possédaient ce secret ; et tout lui fut expliqué.

– Ah ! tu vois bien, dit-elle en saisissant les mains encore froides de Lucienne, Dieu nous protège encore et c'est lui qui l'envoie à notre secours !…

Yambo continuait de marcher lentement et avec précaution, et, de loin, il faisait des signes de tête aux deux jeunes femmes, qui le comprirent et commencèrent à espérer.

Au bout de cinq minutes, il était près d'elles.

– Yambo, lui dit Lucienne, comment se fait-il ?…

– Oh ! pas un mot, répondit vivement le jeune nègre, vous devant Yambo, vous derrière, bien près toutes deux, la tête levée, pas peur des serpents, et marchons tout droit !…

Puis, recommençant immédiatement à souffler dans sa flûte, qui rendait des sons d'une douceur infinie, il retourna sur ses pas, reprenant exactement le chemin par lequel il était venu.

Ainsi qu'il l'avait recommandé, Michelette marchait devant lui, Lucienne derrière, et toutes deux, comprenant qu'il s'agissait de

leur salut, domptaient la terreur que leur causait cette épaisse rangée de reptiles, dont les têtes se dressaient souvent à deux doigts de leur visage.

Après une heure de cette marche, ils arrivaient au rivage, où une pirogue était attachée.

– Maîtresses monter dans la barque, dit Yambo, en reprenant aussitôt sa flûte.

Les deux jeunes femmes coururent à la pirogue, et, deux secondes après, Yambo s'élançait près d'elles et d'un vigoureux coup de rame éloignait l'embarcation du bord.

Les reptiles les avaient suivis jusque sur la rive, mais il n'y avait pour ainsi dire plus rien à craindre, d'autant plus que Yambo était au moins aussi adroit marin qu'habile charmeur.

Alors, seulement, les deux amies respirèrent et osèrent se croire sauvées.

Leur premier mouvement, à toutes deux fut de se jeter à genoux au milieu de la barque, et de remercier Dieu du secours inespéré qu'il leur avait envoyé quand tout espoir de salut s'était éteint dans leur cœur.

Sauvées ! quand tout à l'heure plus de cent reptiles les enveloppaient, quand il semblait impossible qu'aucun être humain parvint jusqu'à elles, puisqu'on ne pouvait faire un pas dans cette île funeste sans y rencontrer un serpent dont la morsure donnait la mort !

Une fois les actions de grâces rendues à Dieu, toutes deux se précipitèrent d'un commun mouvement sur les mains de Yambo, qu'elles baisèrent avec transport.

– Ah ! tu es notre sauveur ! s'écria Lucienne, et nous ne te récompenserons jamais assez !

Le négrillon remua la tête avec une moue attendrie.

– Yambo, pas besoin de récompense, répondit-il ; lui, avoir fait son devoir, et c'est tout !

Puis, changeant de sujet de conversation, et sur leurs instances, il leur apprit comment il avait su le sort qui leur était réservé, et comment il avait pu venir à leur secours.

Parti de la plantation avec M. Harris, pour venir les délivrer toutes les deux des mains des Peaux-Rouges, il avait été légèrement blessé dans le combat où le planteur avait été fait

prisonnier, et, se trouvant dans un taillis, à quelques pas de Fleur-des-Savanes, au moment où celle-ci donnait l'ordre de les conduire dans l'île des Serpents, il avait pris le parti de suivre de loin la troupe qui les emmenait. Puis, une fois sûr que les Indiens, après les avoir déposées dans l'île, s'étaient éloignés pour ne plus revenir, il avait pris une pirogue et avait abordé sur cette terre fatale, mortelle pour qui ne possédait, comme lui, le secret de charmer et de paralyser les plus terribles reptiles.

Quant au reste, elles en avaient été témoins.

Durant ce temps, la pirogue descendait rapidement le fleuve, en côtoyant toujours la rive.

Pendant le trajet, les deux jeunes femmes accablaient Yambo de questions sur leurs maris, mais le nègre ne savait qu'une chose, c'est qu'ils étaient parvenus, après des fatigues inouïes, à l'habitation Harris, et qu'ils l'avaient quittée aussitôt pour aller à leur recherche ; à partir de là, il ne savait rien de plus.

La nuit était entièrement tombée, et les deux amies, à peine échappées à un péril dont la pensée les faisait frissonner encore, sentaient l'inquiétude pénétrer de nouveau dans leur cœur, quand Yambo les rassura en leur montrant les murailles banches d'une maison qu'éclairaient en ce moment les rayons de la lune.

– C'est là ! leur dit-il ; voilà l'habitation Harris.

– La demeure où ils ont été recueillis ?... où nous allons les retrouver, peut-être ?...

– Peut-être ! dit Yambo.

On aborda. Plusieurs esclaves vinrent à leur rencontre, et ayant reconnu Yambo, lui demandèrent des nouvelles de leur maître.

Celui-ci répondit qu'ils auraient tout le temps de causer ensuite, mais que le plus pressé, en ce moment, était de donner des vivres et une chambre à ses jeunes maîtresses.

Quatre négresses vinrent donc au-devant de celles-ci et les conduisirent dans une chambre où un repas délicat leur fut servi ; puis on les laissa seules.

Après avoir pris quelque nourriture, elles se couchèrent fort tristes car Maurice et Joseph n'étaient pas revenus et elles tremblaient pour eux.

En s'éveillant le lendemain, elles furent émerveillées du coup d'œil qui s'offrit à leurs regards, et qui changea, momentanément

du moins, l'allure de leurs pensées.

En face d'elles s'élevait une île charmante, verte et fraîche comme un nid d'oiseau, et, au milieu de cette île, un joli pavillon dont l'architecture leur rappelait les plus gracieuses villes d'Europe.

– Qu'est-ce que cette île ? demanda Michelette à une des négresses qui étaient accourues à leur réveil.

– L'île *Pauline*, répondit la négresse.

– Pauline !… murmura Lucienne étonnée. Et ce pavillon ? dit-elle.

– C'est le pavillon *Maurice*.

– Maurice et Pauline ! quel étrange rapprochement !

– Enfin, quel nom porte cette habitation ? reprit Michelette.

– On l'appelle le *Val-Noir*.

Les deux amies se regardèrent avec surprise.

Il y avait là un mystère, et elles se demandaient, avec un secret frémissement, chez quel hôte inconnu elles avaient été recueillies !

XLIII

RETOUR AU VAL-NOIR

Nous avons laissé Blondel atterré en apercevant les serpents qui s'enroulaient de toutes parts à la lueur des torches, tantôt courant et bondissant dans les herbes, tantôt se tordant autour des arbres, du haut desquels leurs yeux lançaient des éclairs.

En dépit de son courage, et malgré le désespoir qu'il éprouvait à la pensée de savoir Lucienne et Michelette au milieu de ces affreux reptiles, il avait reconnu, pourtant, l'impossibilité de pénétrer dans l'île à cette heure, en face des serpents irrités, et il consentit à attendre jusqu'au lendemain.

Mais, le lendemain, à midi, rien ne put l'empêcher de se rendre dans l'île ; et il y fut accompagné de quatre Indiens auxquels Fleur-des-Savanes donna ordre de le surveiller sans cesse, de le défendre, au besoin, au péril de leurs jours, et de l'empêcher, même par la violence, de s'exposer imprudemment pour sauver deux jeunes femmes qui, à coup sûr, étaient déjà devenues la proie des reptiles.

À midi donc, ils pénétraient dans l'île, qu'ils purent parcourir en tous sens, grâce au sommeil profond dans lequel les serpents étaient plongés à cette heure.

Après quatre heures de recherches et de fatigue, ils n'avaient rien trouvé, sinon un lambeau d'étoffe de vêtement de femme, ce qui faisait supposer qu'elles avaient succombé.

Blondel voulait continuer ses investigations, mais de légères ondulations dans les herbes, des bruits insensibles dans l'espace, avaient frappé les yeux et les oreilles des Indiens, qui lui firent remarquer ces symptômes en frissonnant et lui affirmèrent que, les serpents commençant à sortir de leur torpeur, ils allaient être attaqués et dévorés, sans nul doute, s'ils ne se hâtaient de quitter l'île.

Blondel se rendit enfin à leur avis, convaincu de l'inutilité de ses recherches et renonçant à l'espoir de jamais revoir les

malheureuses victimes.

Dès qu'ils eurent regagné le bord où les attendaient les autres Indiens, toute la troupe se prépara à monter à cheval et à partir au galop lorsque Fleur-des-Savanes fit signe à chacun de rester immobile, et s'adressant à l'un de ses hommes :

– J'entends des pas au loin, lui dit-elle, écoute !

L'indien se coucha à terre, colla son oreille contre le sol et prêta une oreille attentive.

– Eh bien ? demanda la jeune Indienne.

– Une troupe d'hommes s'avance de notre côté, répondit l'Indien.

– Sont-ils de notre tribu ?

– Non, ce ne sont pas des Indiens.

– Des ennemis, peut-être ?

Fleur-des-Savanes dressa le front, et s'adressant à toute sa troupe :

– Que chacun apprête ses armes de combat ! ajouta-t-elle.

Le bruit devint bientôt perceptible pour tout le monde ; on put distinguer, de loin, une troupe de cavaliers qui s'avançaient rapidement, et bientôt ils se trouvèrent assez rapprochés pour être reconnus. Blondel regardait comme les autres, et tout à coup un voile obscurcit ses yeux :

– Je ne me trompe pas s'écria-t-il, ce sont mes esclaves, c'est l'intendant de la plantation.

Puis, il ajouta d'une voix émue :

– Et, à côté de celui-ci, je vois deux jeunes gens que je ne connais pas… que je crois reconnaître, pourtant…

Il n'acheva pas… son cœur battait avec une violence désordonnée… ses regards restaient fixés sur la troupe avec une vive et poignante anxiété.

Enfin, ceux-ci arrivèrent, et Blondel s'élança ardemment au-devant des deux jeunes gens.

L'un d'eux, surtout, parut provoquer en lui un trouble extrême ; il s'approcha de lui incertain, hésitant, presque timide même, et se hasarda, après quelques secondes, à lui prendre la main.

– Maurice ! murmura-t-il d'une voix qui se fit douce comme

une prière.

Maurice resta un moment indécis avant de reconnaître Blondel dans le planteur Harris, mais, dès que la lumière se fut faite dans son esprit, un rayonnement subit éclaira son visage, et il se jeta dans ses bras.

– Mon père ! mon père ! s'écria-t-il avec une joie non équivoque.

Ils se tinrent longtemps embrassés, oubliant ceux qui les regardaient, faisant trêve un moment à leurs pénibles pensées, pour ne songer qu'au bonheur de se retrouver.

Toutefois, la situation était grave de part et d'autre, et Maurice fut le premier à revenir au sentiment de la réalité.

Passant donc tout à coup de l'attendrissement à la tristesse :

– Mon père, dit-il à Blondel, savez-vous ce que nous cherchons, Joseph et moi, de ce côté ?

– Je sais, répondit Blondel, que vous êtes à la recherche de Michelette et de Lucienne.

– Qui a pu vous dire ?…

Blondel eut un moment d'embarras, mais il reprit bien vite possession de lui-même :

– Je l'ai appris, répondit-il, à mon habitation, où j'ai trouvé les quelques lignes par lesquelles vous remerciez le planteur Harris de son hospitalité.

– Et vous ne les avez pas vues ? demanda le jeune homme en tremblant.

– Je ne les ai pas vues.

Maurice tressaillit, au ton dont cette réponse lui était faite, et il se prit à considérer Blondel avec plus d'attention encore.

Il avait peur… Pourquoi ?… Il eût été fort empêché de le dire.

– Mon père ! dit-il alors, sans quitter Blondel du regard, pour observer plus sûrement les sentiments qui venaient se refléter sur son visage, mon père, il y a un malheur, et vous cherchez à me le cacher ?

– De quel malheur voulez-vous parler ?

– Je ne sais.

– Et, dans quel but vous le cacherais-je, si je le connaissais ?

– Vous dites cela… et pourtant, tenez, je ne sais pourquoi… je ne puis vous croire.

– Quelle folie !

L'embarras de Blondel croissait de moment en moment, et il craignait que l'émotion qu'il éprouvait ne donnât à son fils le soupçon de la réalité !

– Une folie ! dites-vous ? reprit Maurice, peu après, eh bien !… vous qui m'aimez, vous qui savez que Lucienne est toute ma vie, expliquez-moi ce que vous faites ici, au lieu de nous attendre à votre habitation, et quelle serait la cause du trouble que vous laissez percer à chaque instant, si ce n'était l'inquiétude que vous inspire le sort de celles que nous cherchons ? Ah ! vous avez beau faire, tenez, vous vous êtes trahi, vous connaissez la vérité, j'en suis certain… Eh bien ! je vous en supplie, n'ajoutez pas à l'horrible doute qui nous tue tous deux, Joseph et moi, et dites-nous ce que sont devenues Lucienne et Michelette.

Blondel ne pouvait reculer ; le moment allait venir où il faudrait tout dire aux deux jeunes gens ; mais il ne pouvait se résoudre encore à jeter le désespoir dans leur âme, en leur découvrant l'épouvantable vérité.

Toutefois, après quelques nouvelles hésitations, il parut prendre enfin un parti.

– Eh bien ! dit-il avec force, vous l'avez deviné, c'est pour me mettre à la recherche de Michelette et de Lucienne que j'ai quitté la plantation ; c'est pour les arracher des mains de ces Indiens, qui les retenaient prisonnières, que je suis venu à leur secours avec une vingtaine de mes hommes.

– Elles sont donc parvenues à leur échapper ? demanda Joseph.

– C'est cela même ! se hâta de répondre Blondel.

Maurice était encore incrédule.

– Et pourtant, objecta-t-il avec une méfiance inquiète, d'où vient que vous les cherchiez d'un commun accord avec ces Indiens, qui sont leurs ennemis ?

Poussé dans ses derniers retranchements par la logique de Maurice, Blondel trouvait de plus en plus difficile d'éluder la vérité.

– Les Indiens sont ennemis de tous les blancs, répondit-il, et, après un combat dont l'issue m'a été fatale, ils allaient me faire

mourir moi-même dans les tourments, sans l'arrivée de leur reine, à laquelle, un jour, j'avais été assez heureux pour sauver la vie. Comme tous ceux de sa race, elle garde avec la même religion la mémoire de l'outrage et celle du bienfait. Elle m'a sauvé à son tour, et accordé la grâce de Lucienne et de Michelette… Mais les pauvres femmes avaient pris la fuite pendant le combat ; on avait perdu leurs traces, et, dans cette situation, Fleur-des-Savanes s'est jointe à moi pour diriger mes recherches à travers un pays où la mort les attend sous mille formes différentes… Mais, ainsi que je viens de le dire, murmura Blondel en finissant, nos investigations ont été vaines et nous ne savons de quel côté porter nos pas.

– Perdues ! perdues ! s'écrièrent en même temps Joseph et Maurice.

– Au milieu d'une contrée inconnue… dit le premier.

– Où mille dangers doivent les menacer ! ajouta le second.

– Oh ! que faire ?… que faire ?

Les deux infortunés, en proie à la plus poignante des tortures, pressaient leur front de leurs mains fiévreuses, et se demandaient avec effroi dans quel sens il fallait se diriger pour espérer les rencontrer.

Maurice dressa la tête, et s'adressant à Blondel :

– Voyons ! lui dit-il avec vivacité, il y a longtemps, n'est-ce pas, que vous avez quitté la plantation ?

– Vingt-quatre heures environ, répondit celui-ci.

– Et cette habitation est la seule qu'il y ait dans le pays, à une certaine distance du moins ?

– À quinze milles à la ronde, il n'y en a pas d'autres.

– Alors, qui sait si, depuis vingt-quatre heures, elles ne sont pas parvenues à la trouver ?

– Vous avez peut-être raison !

– Eh bien ! puisque nous n'avons aucun indice pour chercher ailleurs, rendons-nous à l'habitation !

– Soit ! dit Blondel, ce moyen est praticable, et, si nous ne les trouvons pas là, nous dirigerons nos recherches d'un autre côté.

Blondel, Maurice et Joseph décidèrent donc de prendre le chemin de la plantation ; et, une fois ce parti bien arrêté, le premier en fit part à Fleur-des-Savanes.

La physionomie mobile de l'Indienne prit, à cette nouvelle, une expression de profonde tristesse ; il s'agissait en effet d'une séparation à laquelle elle n'était pas préparée, et elle demeura quelque temps silencieuse, en proie à une émotion visible et à une lutte intérieure dont la violence se reflétait dans ses grands yeux noirs.

Enfin, elle parut faire un effort sur elle-même, et se tournant vers Blondel :

– Tu veux partir… dit-elle, retourner à la plantation… mais nous ne te laisserons pas t'éloigner sans escorte, et je veux t'accompagner jusqu'à ta demeure.

– C'est un soin inutile… objecta Blondel.

– Peut-être ! continua l'Indienne, vous pouvez rencontrer une troupe de guerriers de ma tribu, qui, vous voyant seuls tous trois, ne manqueraient pas de vous attaquer. Je tiens à te prouver que la reconnaissance n'est pas éteinte dans mon cœur, et je t'accompagnerai jusqu'à ce que tu sois parmi les tiens, et à l'abri de tout péril.

– Qu'il soit donc fait comme tu le désires ! répliqua Blondel, qui ne crut pas pouvoir sans danger repousser l'offre de la jeune femme.

Et, presque aussitôt, on prit les dispositions nécessaires pour le départ.

Mais Œil-Ardent, qui, durant toute cette scène, s'était tenu à l'écart, observant l'émotion de l'Indienne et les regards qu'elle jetait au visage pâle, s'avança vers elle et se penchant à son oreille :

– Fleur-des-Savanes ! lui dit-il, tu oublies que tu es notre chef, et que, s'il t'arrivait malheur, ce serait un grand deuil pour la tribu tout entière !… Crois-tu qu'il soit prudent d'aller t'asseoir sous le toit d'un ennemi que nous allions faire périr, et qui pourrait bien tirer de nous une cruelle vengeance en te mettant à mort ?

La jeune Indienne lança un regard sévère à celui qui lui parlait :

– Œil-Ardent, répondit-elle d'un ton impérieux et bref, tu oublies toi-même les liens de reconnaissance qui m'unissent à sir Harris, et les soins fraternels qu'il a eus pour moi !… Tes soupçons sont indignes de nous… et tu devrais rougir de te laisser aller à de

tels emportements…

Œil-Ardent frissonna ; la colère et la jalousie contractèrent son visage, et l'on put croire un instant que tous les sentiments qui bouillonnaient en lui allaient faire explosion ; mais, se domptant tout à coup avec une puissance de volonté dont un Indien seul était capable, il s'inclina, avec une humilité feinte, sous les éclairs qui s'échappaient de l'œil de Fleur-des-Savanes.

– J'ai mal parlé de celui qui a été ton hôte, dit-il du ton de la plus parfaite soumission ; c'est un cœur loyal qui mérite la confiance, et je veux lui donner une preuve de mon repentir en l'accompagnant jusqu'à sa demeure, et en prenant place comme toi dans sa maison.

Fleur-des-Savanes sourit avec ironie.

– Non, répliqua-t-elle, ta présence sous le toit de sir Harris serait une injure faite à sa loyauté, et je passerai seule le seuil de sa demeure… tu peux donc partir avec tous mes guerriers, et regagner la tribu, où je vous rejoindrai avant que la lune ait répandu sa lumière sur la forêt.

– Cependant… murmura le chef indien.

– J'ai dit, répliqua fièrement la jeune femme… et n'oublie pas que je veux être obéie !…

Œil-Ardent courba la tête, dompta encore une fois sa colère, sous un air de profonde soumission, et allant rejoindre la troupe des Indiens, couchés sur le sable à quelques pas de là, il leur donna l'ordre de monter à cheval et de partir avec lui vers le wigwam.

Un instant après, ils s'éloignaient au galop.

Mais, tout en dévorant l'espace, le jeune chef repassait avec un amer ressentiment tout ce qui venait d'arriver…

– J'ai éteint ma fureur devant elle ! disait-il en laissant un libre cours à ses sentiments désordonnés, mais elle couve au fond de mon cœur… et elle éclatera avec plus de force !… Malheur à lui, alors, car rien ne pourra plus me retenir !… Ah !… ce jour-là n'est pas loin, et celui qui a pris l'âme de Fleur-des-Savanes est bien près de sa dernière heure !…

Pendant que le jeune Indien exhalait ainsi sa colère, Blondel, Maurice, Joseph et Fleur-des-Savanes partaient à cheval dans une direction opposée qui devait les conduire à la plantation Harris…

Fleur-des-Savanes les devançait de quelques pas ; elle seule connaissait parfaitement le pays, et montée sur un excellent cheval, elle se laissait emporter par son galop, absorbée dans mille pensées contraires ; qui se disputaient son esprit et son cœur…

Tout en la suivant, Blondel songeait à la cruelle déception qu'allaient éprouver les deux jeunes gens, lorsqu'en arrivant à la plantation, ils n'y trouveraient ni Lucienne ni Michelette ; et il ne pouvait se représenter, sans être ému de pitié, le désespoir qui allait s'emparer d'eux, lorsqu'ils apprendraient enfin l'épouvantable vérité, la mort terrible qu'avaient trouvée les deux femmes dans l'Île des Serpents.

Bien qu'il ne pût se résoudre à leur faire une pareille révélation, cependant, il comprenait la nécessité de les y préparer, et, après une longue hésitation, il se décida à leur laisser pressentir quelque douloureuse nouvelle.

Il se rapprocha donc de Maurice, tout en marchant, et, ralentissant sa course :

– Maurice, lui dit-il, j'ai consenti à vous conduire à mon habitation, non dans l'espoir d'y trouver celles que nous cherchons, mais pour y prendre des forces et nous remettre aussitôt en route pour les retrouver.

– Qui vous fait craindre que nous ne les trouvions pas chez vous ? lui demanda Joseph avec inquiétude.

– Je ne sais… il est si difficile de se diriger à travers ce pays inculte et ravagé !…

– Vous redoutez quelque malheur ?

– Non, je crains seulement qu'elles se soient perdues…

– Ce serait déjà quelque chose d'horrible.

– Hélas ! murmura Maurice d'une voix sombre, qui sait si, à cette heure, elles ne succombent pas dans un coin de cette immense solitude, accablées par la soif et par la faim !

– J'espère qu'il n'en est rien, reprit Blondel, vivement ému de la douleur de Maurice à cette seule appréhension ; mais, après une si longue séparation, et dans un tel pays, il faut être préparé à tout.

Au bout de quelques heures on aperçut au loin les tuiles rouges de l'habitation.

– C'est là ? s'écria Maurice avec un mélange d'espoir et

d'anxiété qui brisa le cœur de son père.

– C'est là, répondit celui-ci en baissant la tête.

Joseph ne put réprimer sa joie à cette vue…

– Mon Dieu ! s'écria-t-il, si nous allions les retrouver, cependant… si elles nous attendaient là, calmes, heureuses, reposées des terreurs et des fatigues qu'elles ont dû éprouver, belles et rayonnantes de santé comme autrefois.

– Tais-toi, tais-toi ! murmura Maurice d'une voix tremblante, ne nous laissons pas aller à de pareils rêves ; il serait trop pénible de les voir s'évanouir et ne laisser à leur place qu'une épouvantable réalité. Moi aussi j'espérais tout à l'heure, mais, à mesure que nous approchons, mon cœur se serre, mes yeux se remplissent de larmes, et mon esprit, tout à coup assombri, n'entrevoit que de sinistres tableaux.

Joseph ne répliqua pas ; un changement s'opéra peu à peu dans sa physionomie, et il devint bientôt évident que lui aussi était en proie aux plus sombres pensées.

Blondel devina les transes, les angoisses, les secrètes terreurs dont ils étaient agités tous deux, mais il se garda bien de prononcer un seul mot pour détruire cette impression.

Ils entrevoyaient un coin de la vérité, et il trouvait prudent de les laisser goûter à cette coupe amère qu'ils allaient vider tout à l'heure jusqu'à la lie.

Bientôt on entra dans l'allée ombreuse qui conduisait au corps de logis principal.

Maurice s'arrêta tout à coup ; il était d'une pâleur mortelle, et ses traits, affreusement contractés, exprimaient avec énergie toutes les souffrances qui torturaient son cœur.

– Joseph, dit-il, en s'appuyant sur son bras et en tenant de l'autre les guides de son cheval, je n'ose aller plus avant, je crois que mon cœur va cesser de battre.

– Et moi, dit Joseph, je ne puis supporter plus longtemps cette incertitude, et je veux tout de suite connaître la vérité.

Et s'élançant ventre à terre, il arriva en un clin d'œil au seuil de la maison, s'élança à terre et y pénétra d'un seul bond.

Au même instant on entendit un cri aigu.

– Mon Dieu ! qu'a-t-il vu ? qu'a-t-il appris ? murmura Maurice, dont les lèvres blêmes tremblaient convulsivement.

– Rien que de profondément triste, à coup sûr, lui dit Blondel ; il faut donc te préparer au coup qui va te frapper, mon fils.

– Eh bien ! moi aussi, je veux savoir la vérité ! s'écria Maurice.

Et, comme Joseph, il s'élança vers la maison.

Blondel y arrivait en même temps que lui et tous deux pénétraient à la fois dans l'intérieur.

Alors, ils demeurèrent tous deux stupéfaits, pétrifiés de surprise à l'aspect de deux jeunes femmes vêtues de blanc, dans lesquelles ils reconnurent tout de suite Lucienne et Michelette, belles et gracieuses, comme Joseph se les était représentées tout à l'heure.

C'était bien elles !… et si Maurice eût pu en douter un instant, il en eût été bientôt convaincu, en voyant l'une des deux jeunes femmes s'élancer vers lui, l'étreindre avec frénésie dans ses bras et balbutier vingt fois son nom, au milieu des larmes et des sanglots arrachés par l'excès du bonheur.

Blondel aussi embrassa Lucienne et Michelette avec une profonde effusion, et peut-être n'était-il pas le moins ému, ni le moins heureux de ces cinq personnages, lui qui avait cru un malheur irréparable, qui avait tremblé à la pensée du désespoir où serait plongé Maurice en apprenant la vérité.

Au milieu de cette joie générale, il y avait quelqu'un qui semblait encore plus heureux que tous les autres, et qui exprimait son contentement d'une manière si réjouissante et si comique à la fois, qu'il attira bientôt les regards de son côté, et provoqua une gaîté bruyante parmi ceux qui pouvaient en être témoins.

C'était Yambo !…

On l'avait remercié… embrassé… caressé… On lui avait promis de l'aimer et de le choyer le reste de ses jours… et le bonheur de ses maîtres lui avait pour ainsi dire tourné l'esprit !… il allait à travers la chambre, exécutait des gambades et des grimaces impossibles, et ce n'est qu'à grand'peine que l'on parvint à le calmer…

Le soir, après un souper où la plus franche cordialité n'avait cessé de régner, Harris voulut montrer sa propriété à ses hôtes bien-aimés, et Lucienne et Maurice, Joseph et Michelette prirent les devants, accompagnés de M. Tom, tandis que Fleur-des-Savanes et Blondel les suivaient à quelque distance.

La jeune Indienne était à ce moment sous l'influence de

quelque préoccupation puissante, car, pendant quelques minutes, elle marcha à pas lents, le regard fixé au sol et le sein gonflé de soupirs…

Le spectacle des amours de Lucienne et de Maurice l'avait attendrie, et, plusieurs fois, une ombre avait passé sur son front pensif…

Enfin, elle leva les yeux sur Blondel, qui se tenait à côté d'elle, et lui montra les deux couples qui les devançaient.

– Harris, lui dit-elle d'un accent profond, le ciel vous a enfin réunis, et vous voilà maintenant hors de tout danger… C'est ce que mon cœur désirait, et j'ai acquitté la dette que j'avais contractée envers toi… dans un instant, je vais donc partir et rejoindre ma tribu…

– Déjà !… fit Blondel en tressaillant.

– Il le faut.

– Pourquoi ne pas rester quelques jours encore parmi nous ?

– C'est impossible.

– Je t'en prie !…

Fleur-des-Savanes parut hésiter un instant, puis, secouant tristement la tête :

– Non, dit-elle, je ne suis pas heureuse là-bas parmi les miens, mais ici je souffre cruellement et je ne puis pas même laisser voir ma souffrance.

Blondel comprit la pensée secrète qui se cachait sous ces paroles ; il prit doucement la main de la jeune femme, et l'attirant à lui :

– Fleur-des-Savanes, lui dit-il, est-ce donc que tu crains Œil-Ardent, que tu veux déjà nous quitter ?

– Moi ! fit la jeune femme en tressaillant.

– C'est lui que tu dois choisir pour époux.

– Jamais !

– Tu l'as promis, cependant.

– Oh ! je souffre ! je souffre !…

Blondel se pencha à son oreille :

– Si tu es malheureuse, lui dit-il avec douceur… que ne restes-tu ici ?…

– Je ne suis qu'une étrangère…

– Tu m'as rendu un service que je n'oublierai jamais…

– Dis-tu vrai ?…

– Harris ne sera jamais ingrat, il comprend ce qui se passe en ton cœur, et ne veux pas que tu sois malheureuse…

– Oh ! si j'en étais sûre…

– Resterais-tu ?…

– Je resterais…

Harris se tut…

Le bonheur semblait donc renaître dans cette habitation qui venait d'être si rudement éprouvée et chacun s'y livrait à l'espoir d'un avenir exempt d'inquiétudes.

Et pourtant cette apparence était trompeuse…

Le ciel splendide qui s'étoilait sur leurs fronts cachait de sinistres orages, et tandis qu'on se réunissait de ce côté, ailleurs il se tramait contre Blondel de sinistres complots, qui allaient recevoir leur exécution.

XLIV

LE COMPLOT

Après avoir quitté Fleur-des-Savanes, Œil-Ardent était rentré, en proie à une exaltation furieuse, fou de colère et de jalousie, et jurant de se venger de cet Harris, dont le souvenir seul allumait le sang dans ses veines.

Mais, quand il venait à songer à Fleur-des-Savanes et au ressentiment dont son cœur était capable, sa fureur s'arrêtait tout à coup, et une sorte de frisson courait sur sa peau.

Comment, en effet, se venger d'Harris sans éveiller la haine de la jeune Indienne ? Œil-Ardent était trop irrité pour prendre une détermination, et c'est avec une sombre préoccupation qu'il revint au wigwam des Indiens.

Les deux premières personnes qu'il rencontra dans la forêt furent Mac-Bell et Précigny, qui, frappés de l'expression farouche de sa physionomie, lui en demandèrent la cause, en feignant de lui témoigner le plus vif intérêt.

Œil-Ardent était trop jeune, et il souffrait trop en ce moment, pour dissimuler. D'ailleurs, il avait besoin de confier à quelqu'un ce secret qui l'étouffait, et c'est presque avec empressement qu'il accueillit les questions des deux forçats. Il leur apprit donc que Fleur-des-Savanes avait voulu suivre le planteur Harris jusqu'à son habitation, et que sa tristesse venait des dangers qu'il redoutait pour elle chez un visage pâle, dans lequel ils devaient voir un ennemi des plus dangereux, puisqu'ils venaient de le traiter comme tel.

– Alors, lui dit Précigny, tu n'éprouves pour la jeune et belle reine d'autre affection que celle dont sont animés pour elle tous les autres Indiens ?

Œil-Ardent fit un mouvement à cette question, et il fronça le sourcil.

– Sans doute ! répondit-il avec quelque embarras ; mais

pourquoi m'interroges-tu ?

– Pour savoir si nous pouvons parler à cœur ouvert devant toi.

– Mais à quel propos ?

– Je veux te parler d'Harris.

– Qu'a-t-il fait ?

– Ne t'est-il pas venu à la pensée que cet homme avait pu user de sorcellerie, et se rendre maître, ainsi, de l'âme de Fleur-des-Savanes ?

– Tu le connais donc ?

– Oh ! ce serait long à raconter… et quelque jour, je t'apprendrai son véritable nom et la singulière histoire de sa vie.

– Et tu crois, fit l'indien, que cet homme a usé de magie ?

– J'en suis sûr… Comment expliquer, sans cela, l'amour qu'il lui a inspiré ?

– Tu t'en es aperçu ?

– Pardieu !

– Elle l'aime, n'est-ce pas ?

– C'est-à-dire quelle en est toquée, répondit Mac-Bell, et je ne m'étonnerais nullement…

– Oui, elle l'aime ! elle l'aime au point de lui tout sacrifier ! interrompit Œil-Ardent avec un cri de rage.

– Quant à cela, le fait est certain ! il faudrait être aveugle pour ne pas le voir.

– Mais, que faire, alors ? murmura l'Indien en pressant son front dans ses deux mains.

– Il y a mille moyens de détruire l'influence d'un rival, insinua Précigny.

– Lesquels ? parle…

– Ça dépend des tempéraments ! et puis, je ne sais pas si tu serais d'humeur…

– Ah ! dis, dis toujours ! le cœur dévoré de rage et de douleur, et, quel que soit le moyen que tu m'indiques, je l'accepte d'avance…

– Eh bien ! conclut Précigny, viens tout à l'heure dans ma case, et nous y causerons tout à notre aise… Cela te va-t-il ?

– Soit ! répondit l'Indien. Auparavant, j'irai consulter celui qui entretient un commerce avec les esprits, et peut-être sa parole éclaircira-t-elle le trouble de mon esprit…

Et, sur ces mots, il s'éloigna, suivi à distance par un individu qui, caché derrière un rideau de lianes, avait entendu une partie de cet entretien.

Cet individu n'était autre que Lapostole. Le petit Parisien était curieux de sa nature, et, s'il écoutait aux portes, c'était moins pour connaître les secrets du jeune Indien que pour pénétrer les desseins de Mac-Bell et de Précigny.

L'Indien n'avait pas fait cent pas que Lapostole se découvrait à lui, au détour d'un sentier.

Or, il faut dire de suite que, depuis son séjour chez les Peaux-Rouges, Lapostole avait surtout conquis les bonnes grâces d'Œil-Ardent, qu'il amusait par ses vives reparties, son adresse et son agilité à nulle autre pareille. Le jeune *voyou* de la rue Mouffetard avait longtemps exercé sur les places publiques de la capitale, et il avait arraché plus d'un couvert d'argent et plus d'une timbale à la pointe du mât de cocagne de la barrière du Trône.

Ce fut donc avec un vif plaisir qu'Œil-Ardent l'aperçut ; et, malgré sa préoccupation, il le salua amicalement et lui prit la main.

– Bonjour, bonjour ! dit Lapostole, en secouant familièrement la main du chef indien, et où allons-nous comme cela, à cette heure et avec cette mine soucieuse ?

– Je me rends chez le manitou, répondit gravement l'Indien.

– Le manitou ! s'écria Lapostole, qu'est-ce que c'est que ça ? Est-ce que ça va sur l'eau ?

Œil-Ardent lui jeta un regard sévère.

– Parle avec plus de respect, lui dit-il, d'un saint personnage qui communique directement avec tous nos dieux.

Lapostole s'inclina comiquement.

– Bon ! bon ! répondit-il, c'est un saint homme, ça suffit ! on lui dira ! Mais d'où vient que je ne l'ai pas encore vu, depuis que j'habite ce pays ?

– Le manitou passe sa vie dans la solitude, et, depuis votre arrivée surtout, il n'est pas sorti de sa case.

– À cause donc ?

– Je l’ignore.

– Mais enfin, que fait-il ?

– Il se nourrit de racines, il vit dans la prière, et tous les guerriers devant lui s’inclinent, parce qu’il a les secrets de l’autre vie, et que, dans celle-ci, il fait vœu de chasteté !

Lapostole se gratta l’oreille sur ces derniers mots.

– Diable ! dit-il, c’est un bel emploi qui a de vilains côtés.

– Oui, approuva vivement l’Indien, celui-ci surtout a droit à nos respects, car avant d’arriver dans notre tribu, il a été cruellement martyrisé.

– Vraiment !

– On lui a fait aux reins quatre entailles si profondes, qu’elles traversent tout le corps ; il a l’épaule labourée par des caractères bizarres, et un cercle de meurtrissures entoure son pied, qu’il traîne avec difficulté !

Lapostole exécuta un mouvement de défiance à ces paroles.

– Tiens ! tiens ! tiens ! dit-il en réfléchissant tout haut, mais j’en ai connu comme cela pas mal, qui auraient pu présenter les mêmes signes à la crédulité des populations.

– De qui veux-tu parler ?

– De quelques camarades que j’ai laissés au pays.

– Ah ! celui-ci ne saurait être comparé à personne… Tout autre serait mort de pareilles blessures, mais il y a survécu, ce qui prouve que le dieu des Indiens veillait sur lui, et le destinait aux grandes choses qu’il accomplit parmi nous depuis un an que le hasard l’a conduit de ce côté.

Lapostole ne répondit pas tout de suite ; il réfléchissait.

Ce que venait de lui apprendre Œil-Ardent avait ouvert un vaste champ à son imagination, et éveillé en lui un vif sentiment de curiosité.

– Eh bien ! dit-il enfin, c’est pour dire, mais je ne serais pas fâché de voir le paroissien en question… Est-ce qu’il y aurait de l’indiscrétion à l’honorer d’une visite ?

– Tu veux le voir ?

– Histoire de rire et de s’amuser en société.

– Mais tu seras respectueux ?

– Comme une carpe.

– Suis-moi, alors, et rendons-nous chez le manitou.

Ils partirent ensemble.

Ils marchèrent ainsi quelque temps à travers la forêt, loin du centre où se trouvait campée la tribu, et s'arrêtèrent enfin à l'entrée d'une case à moitié enfouie sous une végétation prodigue.

Une fois là, Œil-Ardent indiqua la case à Lapostole.

– C'est là ! lui dit-il d'une voix émue ; es-tu toujours décidé à entrer ?

– Cette bêtise ! fit le petit Parisien.

– Réfléchis bien avant d'y pénétrer.

– Pourquoi donc ?

– Je te préviens que le manitou voit dans le cœur des hommes comme tu vois dans le ciel les astres de la nuit, et, si tu crains qu'il ne découvre ce qui se passe dans le tien…

– Moi ?… par exemple ! s'écria Lapostole avec une chaleureuse indignation, mais le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur !

– Alors, tu veux entrer ?

– Entrons ! entrons !

Œil-Ardent poussa la porte, qui s'ouvrit toute grande, et il franchit le seuil de la case, suivi de Lapostole.

Dans un coin de cette demeure, à laquelle toutes les plantes qui l'envahissaient donnaient un aspect très sombre, se tenait accroupi un homme que Lapostole trouva horriblement tatoué, et dont la figure lui parut ornée de dessins d'une richesse et d'une complication telles qu'on l'eût crue découpée à l'emporte-pièce.

Il marmottait rapidement des paroles incohérentes, les regards fixés sur une espèce de petite idole de pierre, et si profondément plongé dans ses méditations, qu'il n'entendit pas entrer les deux visiteurs, et n'aperçut même pas le flot de lumière qui pénétrait par la porte ouverte.

Cependant Lapostole crut remarquer que cette vive lumière le gênait et lui faisait cligner les yeux, ce qui lui inspira quelque défiance sur la ferveur et la sainteté du manitou.

Œil-Ardent s'approcha de lui et lui toucha l'épaule.

– Ami, lui dit-il alors d'une voix respectueuse, mais ferme, cesse un instant tes prières et écoute-moi !

Le saint homme releva la tête à cette invitation, et regarda quelques instants le chef indien, comme s'il eût eu de la peine à le reconnaître ; puis, quittant bientôt sa position, il se tourna tout à fait vers Œil-Ardent.

– Tu es venu vers moi pour me consulter, répondit-il, et je suis prêt à te satisfaire… Parle donc, et dis-moi ce que tu désires.

Lapostole, caché dans un coin de la case, observait tout, sans être vu, – du moins il le croyait, – et son regard vif et subtil suivait avec intérêt les moindres gestes de celui que l'on appelait le manitou…

À tort ou à raison, dès les premières paroles prononcées par le saint homme, il avait involontairement tressailli, et cette voix lui avait rappelé comme un vague et lointain souvenir.

– C'est singulier : se dit-il, voilà un Indien qui me fait l'effet de ne pas parler très purement sa langue…

Mais il avait contenu tout mouvement de surprise, et s'était repris à écouter.

– Ce que je veux ! répondit Œil-Ardent, est-il besoin que je te le dise, et ne le devines-tu pas, toi dont le regard pénètre jusqu'au cœur de ton semblable ?

Le saint homme considéra fixement le chef et lui dit :

– Tu penses toujours à Fleur-des-Savanes ?

– Toujours !

– Et tu oses douter de la promesse que je t'ai faite ?

– Oui, j'en doute ! car tu m'as promis qu'elle m'aimerait dès qu'elle aurait pris le philtre que tu m'as donné, et cependant son cœur est encore à un autre.

En parlant de la sorte, le jeune chef contracta ses sourcils avec une expression féroce, et, posant sa main sur l'épaule du saint personnage, que ses doigts crispés serrèrent avec force :

– Écoute ! lui dit-il, mon cœur est à bout de patience, et je ne veux plus attendre… Prends donc garde à toi, et si jamais tu avais l'audace de me tromper…

– Depuis quand Œil-Ardent se défie-t-il de moi ? répliqua tranquillement celui-ci.

– Depuis que j'aime ! repartit l'Indien.

– Crois-tu donc que ma puissance soit bornée ?

– Je le crains, du moins.

– Eh bien ! c'est cette défiance qui te sera fatale si tu n'y prends garde… Voyons, veux-tu redevenir calme ?

– Je ferai mon possible.

– Fleur-des-Savanes est à ce prix.

– Tu me le promets ?

– Je te le jure !

Œil-Ardent se tut, et, pendant quelques secondes, son saint interlocuteur garda le silence.

Enfin il releva le front, comme au sortir d'une longue méditation, et, arrêtant son œil profond sur lui :

– Il y a un homme qui empêche l'effet de mes philtres ! reprit-il d'une voix lente et grave.

– C'est vrai ! répliqua le jeune chef, et je le connais : c'est le planteur Harris.

– Il faut vaincre le pouvoir mystérieux de cet homme par un philtre plus puissant encore !

– Et tu as ce philtre ?

– Je l'ai.

– Ah ! donne ! donne !

Le manitou alla dans un coin de la case prendre une petite fiole, qu'il remit à Œil-Ardent, en la touchant avec autant de précautions que s'il se fût agi d'une relique.

Mais au moment où le jeune Indien étendait déjà la main, le pieux anachorète lui indiqua du doigt Lapostole, qui, immobile et muet, les considérait avec la plus profonde attention.

– Pourquoi, dit-il sévèrement, avoir introduit un visage pâle dans la case du manitou ? Ces hommes sont ennemis de nos dieux ; ils tournent nos usages en dérision et irritent le ciel par leur incrédulité… n'oublie jamais cela et sois plus prudent à l'avenir.

Œil-Ardent s'inclina en signe de respect et de soumission, et sortit en faisant un geste au Parisien, qui le suivit.

– Tu as entendu ? dit-il à celui-ci dès qu'ils eurent fait quelques

pas, tu as excité la colère du manitou ; garde-toi donc de jamais repasser le seuil de sa case, si tu ne veux attirer sur ta tête les plus grands malheurs qui puissent frapper une créature humaine !

– Suffit ! dit Lapostole, un homme averti en vaut deux, et je n'ai pas envie de m'exposer à sa vengeance ; d'ailleurs, il me fait l'effet d'un paroissien assez peu commode, et je n'ai pas envie de nouer des relations avec lui !

Œil-Ardent fit un geste d'approbation à ces paroles, et, s'enfonçant dans la forêt, il laissa le petit Parisien indécis, soucieux, et se creusant l'esprit à la recherche d'un souvenir.

– C'est égal, dit-il enfin en secouant la tête, il y a là quelque chose qui n'est pas clair, et, avant une heure, j'aurai éclairci ce mystère.

Cependant Œil-Ardent s'était dirigé vers les cases du village indien, et, quelques instants après, il entrait dans celle du comte de Précigny, où il trouvait celui-ci en compagnie de l'Écossais.

Dès qu'il l'aperçut, le comte alla à sa rencontre, et, lui offrant un siège, il le fit asseoir à ses côtés.

– Tu es venu, et je te remercie, dit Précigny, et maintenant que nous sommes seuls, nous pouvons causer à notre aise…

Le jeune Indien s'était assis.

– Tu aimes Fleur-des-Savanes, poursuivit aussitôt le comte, en appuyant avec force sur chaque mot qu'il prononçait ; tu éprouves pour la belle Indienne une de ces passions qui dévorent et consument le cœur qui les renferme, et qui le briseraient si elles n'étaient assouvies… Ai-je deviné ?

– C'est vrai ! répondit Œil-Ardent.

– Et tu veux la posséder ?

L'Indien eut un éclair et fit un signe de tête expressif.

– Eh bien ! continua Précigny, quand on aime une femme à ce point, il n'est rien au monde de comparable à la haine qu'on voue à un rival heureux, et tu abhorres, n'est-ce pas, le planteur Harris, autant que tu aimes Fleur-des-Savanes ?

– Oui, c'est cela… je le hais ! je le hais ! murmura sourdement le jeune chef.

– Dans cette situation, il y a une chose que je ne comprends pas…

– Laquelle ?

– C'est que tu ne l'expédies pas d'un coup de casse-tête.

– Tu me conseilles une lâcheté ?

– Qui veut la fin veut les moyens.

– Oh ! je ne ferai pas cela.

– Tu as des scrupules ?

– Non… mais pourquoi tuerais-je cet homme ? pour qu'il ne me dispute plus le cœur de Fleur-des-Savanes ?… En faisant cela, j'agirais comme un insensé, car Fleur-des-Savanes haïrait éternellement celui qui aurait assassiné le planteur.

– Au fait, tu as peut-être raison, approuva Précigny ; seulement, je ne sais ce que tu veux faire.

Œil-Ardent remua la tête avec fierté et résolution.

– Si je ne veux pas le tuer, c'est parce que je ne veux pas qu'elle le pleure toute sa vie.

– Et bien, soit ! répondit Précigny, mais ce que tu refuses de faire par un motif que j'apprécie, il ne nous est pas défendu, à nous, de le tenter.

– Que veux-tu faire ?

– Presque rien… Réponds seulement… veux-tu trouver dans ta tribu vingt hommes assez dévoués pour exécuter tes ordres, quels qu'ils soient ?

– Je n'ai qu'un mot à dire, un signe à faire.

– En ce cas, choisis dès à présent ces vingt hommes, dis-leur de se tenir prêts à partir avec nous demain matin.

– Où comptes-tu les emmener ?

– À l'habitation Harris… et, une fois là, j'ai un plan infaillible.

– Pas de sang, surtout !

– Pas une goutte ne sera répandue ; nous nous contenterons de nous emparer de sa personne, de l'emmener prisonnier et de l'entraîner assez loin pour qu'il ne revienne que dans bien longtemps, c'est-à-dire lorsque Fleur-des-Savanes aura enfin consenti à devenir ta femme.

– Si tu fais cela, mon amitié est à toi pour toujours ! s'écria Œil-Ardent avec transport.

– Ce sera fait ainsi que je te le dis ; tu peux compter sur nous.

– Et toi, dès que tu auras tenu ta promesse, tu peux demander à Œil-Ardent tout ce qu'il te plaira.

– Merci… Ainsi, désormais, nous aurons vingt Indiens à notre disposition, prêts à t'obéir en toute chose, à braver pour toi tous les dangers ?

– Ils iront partout, ils accompliront tout ce qu'on leur demandera, sans jamais réfléchir, sans reculer même en face de la mort.

– C'est bien !… Qu'il en soit ainsi, et je réponds du succès.

Or, pendant que ce complot se tramait de ce côté, Lapostole avait mis à exécution l'idée sous l'empire de laquelle nous l'avons laissé préoccupé et soucieux.

À peine le chef indien avait-il disparu dans l'épaisseur de la forêt, que, faisant un demi-tour sur lui-même, il s'était dirigé vers la case qu'il venait de quitter, et dans laquelle il avait laissé le manitou.

Une fois là, il s'approcha à pas de loup de la porte, et la poussant légèrement devant lui, il pénétra doucement à l'intérieur.

Le manitou était encore en prières, et se livrait à des manifestations pieuses qui, en tout autre moment, auraient provoqué l'hilarité du Parisien sceptique.

Mais il était revenu avec un but plus sérieux, et ne vouait pas se laisser détourner.

Il marcha donc tout droit au saint personnage, et lui touchant l'épaule, comme l'avait fait Œil-Ardent, il lui dit quelques mots à l'oreille.

Le manitou tressaillit et se retourna vivement.

– Ah ah ! fit Lapostole en souriant, il paraît que tu entends le français ?

– Moi ?… fit son interlocuteur un peu interdit.

– Ah ! dame ! poursuivit Lapostole, quoique l'on n'ait pas l'habitude d'entretenir des conversations suivies avec les esprits indiens, on a bien ses petits philtres tout de même, et, si tu le veux, je puis te donner un échantillon de mon savoir-faire.

– Qu'est-ce à dire ?…

– Tu doutes de ma puissance ?

– Mais je ne comprends pas…

– Eh bien ! tu vas comprendre.

Le manitou regardait Lapostole d'un air hébété, et se consultait avec anxiété sur l'attitude qu'il convenait de tenir en cette occurrence…

Lapostole poursuivit :

– Par l'effet de mon philtre, dit-il, le manitou va se métamorphoser subito en une espèce de pas grand'chose, qui a passé un certain temps à Toulon ; quant aux cicatrices de saint martyr dont son corps est couvert, elles deviennent tout simplement la marque du bourreau sur l'épaule, et aux reins les six dents de la herse qui ont traversé le corps d'un certain Faillard que tu as connu, mon vieux, et qui avait la vie dure ; à ce qu'il paraît.

Le manitou regarda tranquillement Lapostole, et secoua la tête avec étonnement :

– Faillard ! Toulon ! connais pas, dit-il d'un air stupide.

– Fi ! fi !… insista Lapostole d'un ton d'ironique reproche, est-ce qu'on repousse ainsi de vieux amis, parce qu'ils sont dans le malheur… Voyons… un bon mouvement, que diable ! et embrassons ce petit Parisien, qui ne voudrait pas faire de la peine à papa.

Et, comme le faux Indien hésitait encore, ne sachant à quel parti se résigner :

– Du reste… ajouta-t-il, je crois que le parti le plus sage est encore celui de la sincérité, car, si tu rechignes, je fais venir l'Écossais, une ancienne connaissance aussi… et qui se fera un véritable plaisir de raconter ton histoire à tes nouveaux amis…

Le manitou tressaillit à cette menace, et fit un geste suppliant.

– Tais-toi ! tais-toi !… s'écria-t-il, tremblant et effaré.

– Tu avoues donc ?…

– Il le faut bien.

– À la bonne heure… et j'aime mieux cela… d'autant que j'ai des renseignements importants à te demander.

– À moi ?

– Parbleu !

– Et sur quoi ?

– Une autre fois, tu me raconteras ton histoire, mais aujourd'hui il faut que je sache ce que c'est que le métier de manitou.

– Voudrais-tu me remplacer ?…

– Non… mais me faire nommer ton second… ton lieutenant… si la chose en vaut la peine… Voyons, que faut-il savoir ?… quelle ruse faut-il employer ?

Le manitou ou Faillard, car c'était lui, haussa les épaules et se prit à sourire.

– D'abord, dit-il, il faut être criblé de cicatrices qui vous donnent un petit air de martyr.

– Ça… c'est l'A B C… la cicatrice est facile à imiter… Après ?

– Ensuite… il faut vivre solitaire dans une case éloignée de toute habitation.

– On gagne à cela de ne pas fréquenter les Indiens, et c'est quelque chose… Poursuis !

– On est tenu de ne manger que des racines.

– Voilà qui devient désagréable.

– Faire vœu de chasteté.

– Mauvaise affaire !

Faillard partit d'un rire bruyant, qu'il comprima aussitôt, de peur d'être entendu.

– Seulement, continua-t-il, comme les philtres amoureux du manitou sont réputés infaillibles, il reçoit de nombreuses visites de jeunes filles et de jeunes femmes, toutes fort crédules, fort naïves, et tellement convaincues de sa sainteté, qu'elles n'oseraient rien lui refuser, quelle que soit… son indiscrétion.

– Ah ! ah ! s'écria Lapostole, ceci me raccommode un peu avec le métier ; il n'y a plus que les racines qui me chiffonnent.

– Bah ! les femmes qui viennent implorer le manitou savent qu'il est sensible à la bonne chère comme un autre, et les morceaux les plus délicats, les mets les plus estimés pleuvent dans sa case ; ainsi, il ne se passe pas de jour qu'on ne m'apporte des rôtis de boa, des lézards verts à l'huile de ricin et des queues de

serpents à sonnette braisées ; tout ce qu'il y a de plus exquis, enfin.

– Fichtre ! mais c'est une profession qui me convient parfaitement. Faillard, j'ai laissé en Europe, dans ma belle France, une réputation fort ébréchée, je ne puis me le dissimuler ; je suis donc décidé à rester ici, à vivre au milieu de ces forêts, simple manitou, plutôt que d'aller de nouveau tenter la fortune dans mon ingrate patrie… Faillard, consens à me tatouer et à faire de moi un apprenti, et je te jure de ne pas te dévoiler aux Peaux-Rouges, qui pourraient bien te dépouiller tout vif.

– Eh bien, soit ! dit Faillard, mais n'oublie pas les conseils de la prudence, observe tous tes mouvements et compte chacune de tes paroles…

Les deux amis causèrent longtemps ainsi, et les premières lueurs du jour passaient déjà à travers les solives mal jointes de la cabane, qu'ils étaient encore tous deux assis et causant du passé et de l'avenir.

XLV

LA CHASSE AU TIGRE

Réunis dans un des pavillons de la plantation, Harris, Joseph et Maurice causaient du passé avec Michelette et Lucienne, par une de ces splendides soirées dont celles de l'Europe ne semblent être que de pâles reflets.

Les deux jeunes femmes étaient encore un peu faibles des souffrances, des fatigues et des privations qu'elles avaient endurées ; les tortures physiques et morales qu'elles avaient subies avaient laissé sur leurs traits une vague empreinte de douleur et de tristesse ; mais on sentait que ces pénibles impressions allaient s'effaçant peu à peu, et déjà l'on voyait reparaître le calme et le bonheur sur leurs traits légèrement pâlis.

Cette expression de bonheur intime et profondément senti se remarquait surtout lorsque leurs regards s'arrêtaient sur ceux qu'elles avaient cru ne plus revoir, et auxquels elles comprenaient qu'elles étaient enfin réunies pour toujours, car tout danger semblait avoir disparu.

Ces mêmes sentiments se devinaient chez Maurice et chez Joseph, qui, encore sous l'impression des périls qu'ils avaient courus, se demandaient sans cesse s'ils n'étaient point sous l'empire d'un songe, si le calme et la sécurité dont ils jouissaient maintenant, au milieu du bien-être et du luxe, étaient bien réels, et n'allaient pas se dissiper tout à coup pour leur montrer de nouveau quelque abîme béant sous leurs pas.

N'oublions pas deux personnes qui assistaient à cette réunion, sans s'y mêler activement : l'un accroupi sur une natte, dans un coin de la pièce, l'autre debout à quelques pas de la table, couverte de fruits et de rafraîchissements, et guettant d'un œil attentif le moment où les deux amies auraient besoin de ses services.

Le premier de ces deux personnages était Fleur-des-Savanes. Le second était le petit nègre Yambo.

Lucienne venait de raconter pour la troisième fois tout ce qu'elles avaient souffert, elle et Michelette, dans l'île des Serpents, leurs terreurs, la mort imminente, horrible, qui les enveloppait de toutes parts, enfin leur salut miraculeux opéré par le petit négrillon.

– Jamais la Providence s'est-elle manifestée d'une façon plus évidente et plus inattendue ! ajouta la jeune femme en frissonnant encore de souvenir ; vous trembliez tous deux de nous laisser sous la protection du pauvre nègre, d'un enfant inoffensif et faible, et lui seul, cependant, a pu nous arracher à un danger en face duquel les hommes les plus habiles, les plus forts, seraient demeurés impuissants.

– Aussi suis-je prêt à prouver ma reconnaissance à Yambo en lui accordant tout ce qu'il voudra me demander, dit Maurice.

Et se tournant vers le nègre qui écoutait, attendri :

– Voyons, Yambo, lui dit-il, que veux-tu ? que souhaites-tu ? dis hardiment, et quel que soit ton désir, je me charge de le satisfaire.

– Je ne sais pas, répondit le nègre après un moment de réflexion.

– Cependant, il n'est pas homme au monde qui ne caresse son rêve et n'en désire la réalisation ; dis-nous donc quel est le tien.

– Moi ! s'écria Yambo, toujours servir vous, rester toujours avec jeunes maîtresses !

Et, en parlant ainsi, il saisit les mains de Lucienne et de Michelette et les baisa avec une tendre et respectueuse affection.

– Bien ! bien ! dit Joseph, je n'attendais pas moins de ton bon cœur… et ton vœu sera accompli !

En ce moment, la porte du pavillon s'ouvrit et un nègre s'avança vers Blondel, d'un air mystérieux et inquiet.

– Qu'as-tu donc, dit vivement ce dernier, et que signifie cette mine effarée ?

– Maître, les Indiens ! dit le nègre en étendant la main vers la campagne.

Blondel fronça le sourcil.

– Les Indiens !… répéta-t-il ; et que viennent-ils faire ? que nous veulent-ils à cette heure ?

Le nègre allait continuer, quand l'intendant parut tout à coup

et, à son tour, vint troubler le planteur.

Il avait l'air agité, et son regard troublé se porta, avant de parler, sur les convives de son maître.

– Eh bien ! monsieur Tom, dit Blondel, que vient donc de m'apprendre ce nègre ? et de quels Indiens veut-il parler ?

Maître Tom s'inclina, et se baissant vers le planteur :

– Monsieur Harris, dit-il à voix rapide et basse, ce serviteur a dit vrai, s'il a parlé des Indiens. Tout à l'heure, on en a aperçu quelques-uns rôdant autour de la plantation.

– Et que demandent-ils ?

– Ils étaient à une certaine distance.

– Vous en êtes sûr ?

– Parfaitement.

– Mais sont-ils armés ?

– On l'affirme.

Blondel réfléchit une seconde, puis secouant presque aussitôt la tête :

– Bah ! dit-il, c'est un caprice, une fantaisie qui a pu prendre à quelques guerriers de la tribu voisine de venir chasser jusqu'ici ; peut-être même sont-ils inquiets de leur reine, confiée à la loyauté des blancs. Il faut s'assurer de cela, monsieur Tom, et les introduire même près de nous, s'ils le demandent.

– Soit, répondit l'intendant, vous pouvez avoir raison, mais je me fie assez, sous ce rapport, à l'instinct des nègres ; ils flairent l'ennemi comme le chien le gibier, et tous s'accordent à dire que ce qu'ils ont vu et observé leur fait redouter quelque dangereux dessein.

Blondel fit un geste de défi.

– Ils n'oseraient nous attaquer, dit-il avec force ; ces hommes savent que la plantation est bien gardée, et que ses défenseurs sont trop nombreux et trop dévoués.

– Sans doute, monsieur Harris, mais, à tout hasard, j'ai donné des ordres pour qu'on redoublât de surveillance et de précaution.

– Et vous avez bien fait, en agissant de la sorte ; mais, je vous le répète, ils n'oseront rien tenter contre nous, surtout en ce moment, et tandis que Fleur-des-Savanes est sous mon toit et peut

me servir d'otage.

Bien que ces quelques mots eussent été échangés à voix basse, la jeune Indienne avait compris, à quelques regards jetés de son côté, qu'il s'agissait d'elle ; elle sortit un moment de sa rêverie, et demanda à Blondel ce qui se passait.

Ce dernier lui fit part aussitôt de ce qu'on venait de lui apprendre sur la présence des Peaux-Rouges autour de son habitation, et sur l'inquiétude qu'ils inspiraient aux nègres.

Fleur-des-Savanes remua la tête avec incrédulité, et se tournant vers l'intendant :

– Ne craignez rien, lui dit-elle, et recommandez à vos esclaves de se tenir tranquilles ; je veille sur vous et sur eux, et tant que je serai là ils n'ont rien à redouter.

Puis, ayant ainsi parlé, elle se replongea dans le silence méditatif qu'elle avait gardé jusque-là.

Cet incident avait changé le cours de la conversation, qui tomba bientôt sur les différents avantages qu'offraient à l'homme civilisé l'Europe et l'Amérique ; et, peu après, nul, dans la salle du souper, ne songeait aux Indiens.

Maurice accablait son père de questions ; il s'intéressait avidement à toutes choses, et il ne lui cacha pas que la vie lui semblait devoir être singulièrement monotone à la Guyane.

Blondel se prit à sourire à cette assertion.

– Monotone !… dit-il avec complaisance ; mon Dieu ! cela peut paraître ainsi à des hommes arrivant d'Europe, de France, où la vie active prend tous vos instants, absorbe toutes vos préoccupations, où vous ne donnez rien à la fantaisie, rien à l'aventure. Ici, au contraire, tout est distraction, tout est variété : le ciel, le sol, le jour, la nuit, le moindre déplacement, le moindre incident ; et puis il y a ici une chose, Maurice, une chose dont vous n'avez pas l'idée dans vos climats, et qui suffit à donner à notre existence un accent dont vous ne pouvez avoir l'équivalent là-bas.

– Qu'est-ce donc ? dit Joseph, curieux.

– La chasse !

– Vous chassez ?

– Souvent !

– Et que tuez-vous ?

Blondel releva le front.

– La chasse, dit-il sur un ton enthousiaste, mais, sous ces attitudes, c'est tout un poème, c'est tout un drame ! Sous votre ciel terne, et sans chaleur et sans soleil, vous n'avez affaire qu'à de timides animaux, tels que le lièvre, le renard, le cerf, qui se contentent de fuir devant vous et d'aller se cacher dans quelques broussailles épaisses ; tandis qu'ici, Maurice, sous ces climats torrides, dans nos forêts vierges et pour ainsi dire impénétrables, nous nous mesurons avec de véritables adversaires : avec des tigres et des lions, qui presque toujours vous attendent, vous bravent, vous attaquent même, et succombent rarement sans laisser derrière eux quelques victimes.

– Eh bien ! voilà une vilaine distraction, objecta Michelette.

– Et pourquoi donc ? repartit Maurice. Moi je comprends que pour un chasseur habile et hardi il y ait là un immense attrait, et j'avance que je serais curieux de prendre part à une lutte contre un lion.

– De fort loin, alors, dit Lucienne.

– De très loin si tu le veux, consentit Maurice.

Blondel souriait.

– Il ne se passe guère de semaines qu'il n'en vienne quelqu'un rôder autour de la plantation, dit-il aussitôt, et si vous voulez retarder votre départ de quelques jours…

Il achevait à peine ces mots, qu'un bruit se fit entendre au loin dans la campagne et vint l'interrompre pendant qu'il faisait tressaillir ceux qui l'entouraient.

C'était un bruit formidable, un rugissement profond et prolongé, auquel l'heure et le silence qui régnait alentour donnaient un accent lugubre.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Joseph interdit.

Les deux jeunes femmes avaient pâli, et leurs mains s'étaient cherchées.

– Oh ! je le sais, moi, dit Lucienne toute tremblante.

– Qu'est-ce donc ? demanda Maurice.

– Ce que vous venez d'entendre, répondit Michelette, aussi troublée que son amie, c'est le rugissement d'un tigre, et il me semble encore voir celui qui a failli dévorer notre pauvre Yambo. Quel souvenir ! ô mon Dieu !…

Il y eut un moment de silence embarrassé ; Blondel venait de se tourner vers Maurice, et leurs regards, également animés, s'étaient rencontrés.

– Eh bien, dit Blondel, voici l'occasion que vous demandiez, voulez-vous en profiter ?…

– Ah ! de grand cœur, répondit le jeune homme en se levant.

Mais, à ce mouvement, Lucienne avait poussé un cri, et s'était emparée de la main de son mari.

– Maurice !… s'écria-t-elle, Maurice, où veux-tu donc aller ?

– Mais, tu l'as entendu.

– Chasser ce tigre, la nuit, dans ce pays ; y penses-tu ?

– Mais quel danger crains-tu ? Nous allons à cette chasse en véritables amateurs, et l'expérience de mon père me protégera.

Blondel s'approcha de Lucienne, l'attira doucement sur son cœur, et la baisant au front avec une tendresse toute paternelle :

– Ne craignez rien pour lui, dit-il, si je redoutais quelque danger, je serais le premier à le dissuader de ce projet. Mais nous aurons avec nous vingt nègres dévoués, qui se feraient tous déchirer jusqu'au dernier avant de laisser l'animal arriver jusqu'à lui ; et puis, je serai là moi-même, jamais mon coup d'œil ne m'a trahi ; et soyez certaine, mon enfant, que je vous ramènerai votre mari !…

Michelette et Lucienne essayèrent bien encore quelques objections, mais Blondel leur ayant affirmé de nouveau qu'aucune précaution ne serait négligée pour mettre leurs maris à l'abri du danger, elles consentirent enfin à les laisser partir, et Blondel ordonna aussitôt qu'on se préparât pour la chasse au tigre.

Toute l'habitation fut aussitôt en mouvement, les préparatifs se firent rapidement sous les ordres de Tom, et, au bout de dix minutes, Blondel, Maurice et Joseph s'élançaient dans la campagne, accompagnés de nègres armés de carabines et de pistolets, et chacun tenant une torche à la main, ce qui donnait à cette cavalcade un caractère presque fantastique.

À peine venaient-ils de quitter la plantation qu'un second rugissement retentit au loin, et vint indiquer aux chasseurs, d'une manière certaine, la direction qu'ils devaient suivre pour atteindre la bête fauve.

Toute la troupe s'était donc dirigée en toute hâte de ce côté.

Ils galopaient, ventre à terre à travers la campagne silencieuse et déserte, et à les voir passer ainsi à la lueur des torches, dont la flamme, violemment agitée, jetait de sanglants reflets sur la peau noire des esclaves, on eût dit une bande de démons courant à quelque œuvre infernale.

Chose singulière, cependant, à mesure qu'ils avançaient, les rugissements, qui se renouvelaient d'instant en instant, paraissaient s'éloigner peu à peu, et fuir devant les chasseurs, dont le tigre semblait, par cette manœuvre, vouloir déjouer la tentative.

Blondel s'aperçut le premier de cette particularité.

– Voilà qui est bizarre, dit-il tout à coup à ses compagnons ; j'avais calculé, suivant l'éclat du rugissement, que nous devions être à dix minutes de l'animal ; or, voilà près de dix minutes que nous courons et le tigre est encore loin ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que nos chevaux ne donnent aucun des signes de frayeur par lesquels nous reconnaissons son approche.

Il s'arrêta et prêta l'oreille.

Au même instant, un nouveau rugissement retentit dans la plaine, mais à plus d'une demi-lieue de là, du côté d'une épaisse forêt qu'on ne pouvait apercevoir en ce moment, mais dont Blondel connaissait la position.

– Entendez-vous ? ajouta-t-il, en indiquant la direction, il est à cinq ou six cents pas de la forêt, et si nous l'y laissons pénétrer il nous échappe.

Pendant cette seconde de répit, la lune s'était tout à coup dégagée des nuages qui, jusque-là, avaient obscurci sa clarté, et Blondel, n'écoutant que son ardeur, s'élança du côté d'où était parti le cri de l'animal, refusant désormais le secours de la lumière des torches pour le voir et le viser.

Son cheval étant supérieur à celui de ses compagnons, il eut bientôt devancé toute la troupe, et en quelques minutes, il arrivait à deux cents pas de la lisière de la forêt.

C'était le moment attendu, il n'avait plus rien entendu depuis quelques minutes, et il allait s'élancer plus avant encore, lorsque son cheval s'abattit tout à coup sous lui comme s'il eut culbuté contre quelque obstacle et que lui-même, étourdi, roula sur le sol…

Ce fut un éclair. Blondel avait l'expérience des dangers de ces

sortes de chasse, et déjà il s'était dégagé et allait se relever, mais avant qu'il n'eût tiré de ses fontes ses deux pistolets tout armés, il fut assailli, renversé, garrotté et emporté dans l'épaisseur de la forêt sans pouvoir même soupçonner à quels ennemis il avait affaire.

Ceux-ci marchèrent pendant plus d'une demi-heure sans s'arrêter et sans même échanger une parole, muets et impassibles comme des bourreaux officiels, et rien, pendant ce trajet, ne vint éclairer les soupçons du prisonnier.

Enfin, ils s'arrêtèrent au milieu d'une espèce de carrefour naturel, éclairé par les rayons de la lune, et déposèrent leur fardeau sur un tertre de gazon.

Blondel put alors regarder autour de lui, et il ne lui fallut qu'un coup d'œil pour reconnaître dans les auteurs du guet-apens dont il était victime quatre individus qui lui étaient tous bien connus.

C'étaient Œil-Ardent, Maclou, Mac-Bell et Précigny.

Les deux derniers paraissaient surtout animés et presque soucieux.

– Es-tu sûr qu'on ne pourra pas suivre notre piste à travers la forêt ? demanda Précigny à l'Écossais.

– Impossible, répondit celui-ci, ou du moins ce sera difficile ; d'ailleurs, je leur ai mis le nez sur une autre piste, en relevant le cheval de notre prisonnier, qui, tout épouvanté de sa chute, s'est bien vite débarrassé de la corde qui l'avait fait tomber et est parti comme le vent à travers la campagne. Évidemment ce sont là les traces qu'ils vont suivre.

– En effet, approuva Précigny, c'est une bonne idée que tu as eue là, mais il s'agit maintenant de s'entendre avec notre homme et de ne pas perdre le fruit de notre expédition.

Et se tournant aussitôt vers l'Indien :

– Voyons ! lui dit-il, en lui montrant du doigt Blondel étendu à terre et garrotté, voilà ton rival, ton plus cruel ennemi, prononce sur son sort.

Œil-Ardent s'approcha de Blondel, et brandissant son casse-tête d'un air menaçant :

– Oui, dit-il d'un accent irrité, c'est là mon plus cruel ennemi, et, s'il ne veut pas renoncer à l'instant même à Fleur-des-Savanes, je le tuerai sans pitié.

Blondel se contenta de lui jeter un regard dédaigneux et ne répondit pas.

– Tu refuses ! tu l'aimes donc ? insista l'Indien avec colère.

– C'est mon secret.

– Ainsi, plutôt que de renoncer à elle, tu préfères la mort ?

– Je préfère la mort à une lâcheté.

– Eh bien ! soit ! dit le jeune chef, dans cinq minutes tu auras cessé de vivre.

Et faisant signe à ses complices de le suivre, il fit quelques pas à travers la clairière, laissant Maclou auprès du prisonnier, pour le garder et l'empêcher de tenter une fuite qu'ils avaient déjà rendue impossible en le garrottant.

Dès que le bruit de leurs pas sur les feuilles qui jonchaient la terre se fut éteint au loin, Blondel se retourna vers Maclou, et se prit à le considérer à la lueur de la lune, dont les rayons filtraient à travers les branches des arbres.

– Maclou ! lui dit-il d'une voix dans le ton de laquelle il y avait un reproche sans amertume, c'est bien toi, n'est-ce pas ? Je ne me suis pas trompé, je t'ai bien reconnu ?

– Oui ! oui ! c'est bien moi, répondit le carrier.

– Et tu fais cause commune avec mes ennemis ?

– Dame ! ils m'ont proposé d'être de la partie… et…

– Tu as accepté ?

– Comme tu dis. Seulement il y a bien une observation à faire.

– Laquelle ?

– C'est que j'ignorais qu'il s'agissait de toi.

– C'est déjà quelque chose… et cela te rend une partie de mon estime… mais ils vont revenir tout à l'heure… et ils vont me tuer.

– C'est probable.

– Et tu les aideras ?

– Dame !

Blondel fit un mouvement.

– Maclou !… lui dit-il, te souviens-tu de Toulon ?

– J'en ai encore mal aux pieds, répondit le carrier.

– Te rappelles-tu que c’est moi qui t’ai fait évader ?

– Je crois bien.

– Tu paraissais m’être dévoué alors.

– Mais je le suis toujours.

– Eh bien ! j’ai retrouvé mon fils, Maclou, tu le sais, et je ne voudrais pas mourir sans l’embrasser…

Maclou ne répondit pas… il était fort embarrassé… il hésitait à prendre un parti.

– Eh bien ? dit Blondel.

– Ah ! si tu me prends par les sentiments…

– Alors, tu veux bien ?

– Je ne dis pas non.

– Et dans cette situation que peux-tu faire ?

Maclou secoua la tête et se baissa vers Blondel.

Il avait décidément pris son parti, et passait du côté de son compagnon de chaîne.

– Ce que je peux faire, dit-il vivement et en jetant autour de lui un regard soupçonneux, comme s’il eût eu peur qu’on ne l’entendît, voilà ce que c’est… J’ai un couteau sur moi, je vais couper tes cordes pendant qu’ils délibèrent de te couper le cou, et nous allons jouer des guibolles. Une fois libre de tes membres, il nous sera facile de nous glisser dans l’épaisseur de la forêt, et, une fois là, je les défie bien de nous attraper : autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

– Alors, vite ! ton couteau ?

– Voilà !

Maclou avait tiré son couteau de sa poche et il allait trancher les cordes qui liaient Blondel, quand il entendit tout à coup quelque chose siffler à travers les arbres et se sentit frappé au front.

Il jeta un cri et tomba sur le sol, comme s’il eût été foudroyé. Il était mort.

Le pauvre diable n’avait pas vu qu’il était épié par Œil-Ardent, dont le casse-tête venait de lui briser le crâne.

À peine fut-il tombé à terre, que Précigny, exhortant l’Indien avec ardeur, désigna Blondel à sa colère.

– Tu le vois, lui dit-il vivement, tant qu'il vivra, tu as tout à redouter de lui ; plus d'hésitation, donc ! et débarrasse-toi sur-le-champ d'un ennemi aussi dangereux.

Œil-Ardent approuva du geste, et il approchait déjà du prisonnier quand un bruit se fit tout à coup dans le feuillage, et une femme parut aux regards stupéfaits des trois misérables !

C'était Fleur-des-Savanes.

Elle demeura quelque temps silencieuse, regardant tour à tour Blondel, l'Écossais et Précigny ; puis, se tournant impérieuse et fière vers le jeune chef indien :

– Tranche les liens de cet homme ! dit-elle d'une voix ferme, et rends-lui la liberté !

Œil-Ardent eut un mouvement plein de fièvre et de rage. Deux fois, il se pencha rugissant vers le prisonnier, comme s'il allait obéir, et deux fois il se releva terrible et menaçant, comme s'il voulait braver la jeune femme.

– Tu hésites ! dit Fleur-des-Savanes étonnée.

– Je refuse ! répondit l'Indien d'un air farouche.

– Tu méconnais mes ordres !

– Je n'obéirai qu'à une condition.

– Une condition quand je commande !

– Ah ! j'ai trop souffert, repartit Œil-Ardent avec impétuosité, et je ne veux plus souffrir !… Tous mes tourments viennent de cet homme, il faut qu'il meure, et il va mourir à l'instant si tu refuses de faire le serment que je vais te demander.

Fleur-des-Savanes comprit que la passion l'emportait en ce moment, dans l'âme de l'Indien, sur tout autre sentiment et qu'il était incapable de se rendre ni à un ordre ni à une prière.

– Parle donc, lui dit-elle d'un ton à la fois résigné et sinistre.

Le jeune chef éleva alors sa main vers la voûte du ciel :

– Fleur-des-Savanes, dit-il avec force, veux-tu jurer par le Grand-Esprit de m'accepter pour époux avant trois jours ?

– Est-ce là ce que tu veux de moi !…

– Fais ce serment et cet homme est libre !

– Et moi, intervint brusquement Blondel, en s'adressant à la jeune fille, je ne veux pas de la vie au prix d'un pareil sacrifice ; si

tu aimes Œil-Ardent, prends-le pour époux ; mais si tu n'éprouves pour lui qu'indifférence ou répulsion, refuse sans hésiter, et abandonne-moi à mon sort.

Fleur-des-Savanes tressaillit aux paroles de Blondel, resta quelques secondes muette et recueillie ; puis, se tournant vers Œil-Ardent, Précigny et Mac-Bell qui, les regards fixés sur elle, attendaient son arrêt avec des sentiments bien divers :

– Venez ! dit-elle, d'un ton résolu.

Et s'enfonçant dans l'épaisseur de la forêt, elle les entraîna sur ses pas jusqu'à une certaine distance où elle s'arrêta enfin.

Alors, appuyant son regard acéré sur Œil-Ardent :

– Tu viens de me demander un serment, lui dit-elle, droite et ferme, et, à mon tour, j'en exige un de toi.

– Je t'écoute, dit l'indien.

– D'abord, je consens à devenir ta femme.

Le visage du chef indien rayonna de joie tandis que l'expression d'un violent désappointement se faisait remarquer sur les traits du comte et de l'Écossais.

– Mais, moi aussi, reprit Fleur-des-Savanes, j'exige non seulement de toi, mais de ces deux hommes, un serment solennel.

– Lequel ?

– Celui de respecter la vie du planteur Harris, et de la défendre même, si elle était en péril.

– Ah ! je le jure ! s'écria Œil-Ardent.

– Et, vous ? demanda l'Indienne, en s'adressant à Mac-Bell et à Précigny.

Ceux-ci avaient échangé un regard ironique et haussé imperceptiblement les épaules.

– Nous le jurons aussi ! répondirent-ils en même temps.

– Quant à moi, reprit Fleur-des-Savanes d'une voix grave, je jure par les os de mes pères que celui d'entre vous qui trahira son serment mourra de la mort la plus horrible que puisse rêver une imagination humaine. Vous avez entendu, n'est-ce pas ?

– Parfaitement.

– Et vous acceptez ?

– Des deux mains !

– C'est bien, et maintenant il ne s'agit plus que de rendre la liberté au prisonnier.

Œil-Ardent s'élança vers Blondel et le débarrassa rapidement des cordes qui garrottaient ses membres.

– Elle a donc consenti à cette union ? lui demanda Blondel.

– Que t'importe ! répliqua Œil-Ardent, te voilà libre, regagne ta demeure et bénis le ciel de t'avoir arraché à la mort.

Et il le quitta sur ces mots pour aller rejoindre la jeune Indienne.

Mais celle-ci avait disparu.

– Où est-elle ? demanda-t-il aux deux forçats.

– Elle est retournée au wigwam, où elle t'attend ! répondit Précigny, après avoir jeté à Mac-Bell un regard d'intelligence.

L'Indien partit aussitôt et eut bientôt disparu à leurs yeux. C'était ce qu'attendaient les deux forçats.

– Quant à nous, dit le comte, il faut nous mettre, sans retard, à la chasse au Blondel ; nous avons juré, mais le Grand-Esprit ne nous engage à rien, nous autres ; nous n'épousons pas Fleur-des-Savanes, nous nous inquiétons peu de sa colère, et nous ne serons pas assez niais pour épargner l'ennemi que nous tenons à notre discrétion.

L'Écossais était désormais tout rallié à la cause de Précigny, et ayant approuvé la proposition de ce dernier, ils sortirent rapidement de la forêt et se mirent à marcher à grands pas dans la plaine.

XLVI

LE GUET-APENS

Blondel marchait lentement à travers la campagne ; mille pensées venaient l'assaillir en même temps, et parmi les images de Maurice, de Lucienne, de Michelette et de Joseph, qui passaient et se confondaient dans son esprit, une autre se retraçait fréquemment et revenait avec une ténacité dont il s'étonnait lui-même.

C'était l'image de Fleur-des-Savanes !

Blondel était sur une pente singulière.

L'arrivée de Maurice et de Lucienne, le spectacle de leurs charmantes amours avait ému son cœur, et lui avait communiqué une sensibilité inaccoutumée.

Aussi chaque fois que le souvenir de la jeune Indienne se représentait à sa pensée, chaque fois qu'il se rappelait son dévouement et la douce résignation de son amour, sentait-il de tout son être comme un élan involontaire vers cette nature sincère et franche. Il avait déjà fait bien du chemin sur cette voie, et il s'étonnait lui-même, par instant, de cette profonde indifférence de toutes choses qui l'avait si fort troublé à la mort de Pauline !

Blondel était jeune encore ; il avait bien souffert, et il croyait avoir bien des jours à vivre.

Tandis qu'il s'absorbait ainsi dans sa rêverie, Mac-Bell et Précigny le suivaient à une distance de deux cents pas environ, se courbant vers la terre, et mettant à profit toutes les inégalités de terrain pour échapper à ses regards, au cas où il se fût tourné vers eux.

– Pas le moindre ravin, pas le moindre bouquet de bois, dit à voix basse Mac-Bell à Précigny ; si cela dure longtemps, ça va devenir gênant !

– Nous ne pouvons pourtant pas le laisser rentrer dans sa plantation ! répondit Précigny.

– Ce n'est pas mon intention, mais je ne tiens pas non plus à l'aborder en face ; je connais le pèlerin, et ce ne sont pas deux hommes qui lui font peur.

– N'ai-je pas un pistolet chargé ?

– C'est quelque chose, mais si tu manques le bonhomme ?

– Bah ! nous sommes deux, armés de couteaux et de casse-tête, tandis qu'il est sans armes.

– Armé ou non, un homme brave et vigoureux comme Blondel est toujours dangereux.

– C'est possible ! Mais nous tenons une occasion unique de nous débarrasser de lui, nous n'aurons pas la lâcheté de la laisser échapper. Quant à moi, vois-tu ! je ne me consolerai de tout ce que j'ai perdu que le jour où cet homme-là sera sous terre. Quand je pense à ce que j'étais, au rôle que je devrais jouer à cette heure ; quand je songe que c'est lui qui a fait crouler ma fortune, qui, partout, m'a fait obstacle et a été l'éternelle entrave de ma vie ; quand je songe à cela, la rage me dévore le cœur, et la soif de la vengeance me monte à la gorge et me rend fou ! Il faut donc qu'il meure aujourd'hui, et avec lui, j'en suis sûr, j'enterrerai la mauvaise chance qui m'a toujours poursuivi depuis le jour où je l'ai rencontré sur mon chemin.

À ces paroles, prononcées avec une haine profonde, Mac-Bell se prit à sourire et haussa les épaules.

– Tout cela est bel et bon, répliqua-t-il, mais s'il faut en croire ce que dit Blondel de son côté, et ce que tu as toi-même avoué quelquefois, il paraîtrait que c'est toi qui as commencé les hostilités, et qu'il n'a fait que se défendre.

– Eh ! qu'importe ! interrompit le comte, avec une expression farouche, que ce soit lui ou moi, que les torts soient de son côté ou du mien, ce n'est pas moins ma mauvaise étoile qui l'a mis sur mon chemin, les événements l'ont assez prouvé depuis, et je veux en finir une bonne fois, pour voir… Mais attention ! le décor change, et voilà, je crois, l'occasion demandée.

Ils étaient arrivés à un endroit où un rocher, s'élevant tout à coup au milieu de la plaine, coupait brusquement la route en deux, et obligeait les voyageurs à faire un circuit.

Blondel commençait à le côtoyer en ce moment et Précigny l'indiqua à son compagnon.

– Voici le moment, dit-il vivement ; en filant par le flanc

opposé à celui qu'il a pris, nous allons nous trouver face à face avec lui et l'attaquer à l'improviste, au moment où, se croyant entièrement seul dans la plaine, il ne songera nullement à se tenir sur ses gardes.

– C'est une idée !

– Hâtons-nous de l'exécuter.

– Allons-y donc gaiement, conclut Mac-Bell, en tirant son couteau de sa ceinture, et je me trompe fort, ou l'honnête planteur aura de la chance, s'il rentre ce soir tranquillement dans sa famille.

Et tous deux, la tête courbée, haletants comme deux tigres à l'affût d'une proie, se mirent à marcher rapidement vers la roche, qu'ils ne tardèrent pas à atteindre.

Une fois là, n'ayant plus à se cacher, et entièrement libres de leurs mouvements, ils s'élancèrent au pas de course pour regagner l'avance que Blondel avait sur eux.

Parvenus à un point où le rocher finissait en pointe et s'avançait comme un cap dans la plaine, ils se tapirent dans un angle et attendirent, Mac-Bell, son couteau ouvert à la main, le comte, le doigt posé sur la détente de son pistolet tout armé.

Le moment était terrible.

Un silence profond planait alentour ; un paysage âpre et nu se déroulait au loin sous les rayons de la lune, et à quelques pas s'ouvrait un ravin abrupte, du fond duquel s'élevait le bruit de quelque torrent impétueux !

Un lieu bien choisi pour un crime ! Mac-Bell en passa sa langue sur ses lèvres.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi dans une attente sinistre, puis ils entendirent le bruit confus des pas dans les herbes.

– Le voilà ! murmura Précigny à voix basse.

– Donnons *d'autor ! et d'achar !* répondit l'Écossais, et étourdissons-le au premier coup, sinon, je ne réponds de rien.

– Sois tranquille, nous ne lui donnerons pas le temps de la réflexion.

Les pas se rapprochaient de plus en plus, et bientôt Blondel parut, dépassa la roche et marcha en avant sans voir les deux ennemis, auxquels il tournait le dos.

Alors le comte, faisant signe à l'Écossais de ne pas bouger, ajusta Blondel et lâcha la détente.

Celui-ci jeta un cri, fit un soubresaut, puis, se retournant brusquement, s'élança avec l'intrépidité irréfléchie de la bête fauve sur ses deux ennemis, qui venaient de quitter leur cachette et de se montrer à découvert.

– C'est étonnant, murmura le comte stupéfait, je l'ai pourtant touché, et je jurerai bien qu'il a ma balle dans le dos ou dans l'épaule.

– Raison de plus pour nous défier, dit vivement l'Écossais, en serrant énergiquement son couteau dans sa main ; le lion n'est jamais si dangereux que lorsqu'il est blessé, et Blondel en est un vrai. Allons ! ce n'est pas le moment de reculer ni de ménager nos coups, tombons dessus et frappons dur.

Le comte avait saisi son casse-tête, et tous deux s'élancèrent en même temps au-devant de Blondel, qui, en les voyant venir armés l'un et l'autre, s'arrêta tout à coup comme pour méditer son plan de défense.

– Oh ! tu as beau faire, maître Harris Blondel, lui cria Précigny, c'est aujourd'hui que tu vas payer à la fois toutes tes dettes.

Dans son ardeur de vengeance le comte avait devancé Mac-Bell de dix pas environ.

Blondel comprit l'avantage que lui donnait cette circonstance. Se précipitant avec la rapidité de la foudre sur son adversaire, qui était loin de s'attendre à cette attaque, il le lança au loin d'un coup de pied dans la poitrine, et, courant à lui, lui arracha des mains son casse-tête avant que celui-ci fût revenu de sa surprise et juste au moment où l'Écossais arrivait à son secours.

Mais en voyant Blondel se dresser menaçant à deux pas, Mac-Bell comprit que son couteau n'était plus une arme suffisante, et le saisissant de la main gauche, il prit son casse-tête dans la droite et attendit Blondel au lieu de l'attaquer.

Celui-ci ne se fit pas longtemps attendre ; malgré sa blessure, malgré le sang qui coulait abondamment de son épaule, il bondit furieux sur l'Écossais, et lui porta un coup de casse-tête si vigoureusement appliqué, qu'il brisa l'arme de son adversaire, et lui cassa le poignet du même coup.

Mac-Bell laissa échapper un cri de douleur ; mais, rendu furieux à son tour, et profitant de l'imprudence de Blondel qui, ne

lui voyant pas d'autre arme, ne prenait plus de précautions, il lui porta à la poitrine un coup de couteau dont la violence le fit chanceler, quoique grâce à un mouvement rapide, il eût glissé sur une côte.

C'était une lutte atroce, morne, silencieuse ; un combat à outrance, où l'on sentait la mort planer au-dessus des adversaires irrités et guetter sa proie…

Tout n'était pas fini cependant, et Blondel, quoique déjà grièvement blessé, avait encore bien de l'énergie, à laquelle la colère eût au besoin suppléé !

Il comprenait, toutefois, qu'il touchait à une heure suprême, et, bien qu'il eût toujours fait bon marché de sa vie, du moins, en ce moment, ne voulait-il pas mourir sans vengeance…

Promptement remis de cette secousse, il allait donc recommencer le combat, qui, grâce à l'avantage que lui donnait son casse-tête sur son ennemi, devait être infailliblement fatal à celui-ci, quand une seconde détonation se fit entendre, et presque instantanément on le vit ouvrir les bras et, lâchant son arme, chanceler un instant et tomber en arrière.

– Allons ! allons ! le pistolet à deux coups est une bonne chose, dit le comte, en montrant à Mac-Bell l'arme qu'il venait de décharger sur leur ennemi.

– Oui, et ce second coup est arrivé à propos, repartit l'Écossais ; mais nous n'avons pas le temps de bavarder, notre homme est nettoyé ; filons vite et n'attendons pas ses nègres qui sont à sa recherche ; les deux coups de feu ont dû être entendus ; ils vont les attirer de ce côté, et ils pourraient bien nous faire un mauvais parti.

Malgré cette invitation pressante, Précigny ne paraissait pas disposé à s'éloigner ; il venait de voir tomber l'homme qu'il avait le plus haï au monde, il voulait se convaincre qu'il l'avait bien tué.

L'Écossais ne pouvait lui refuser cette satisfaction.

– Un instant, un instant ! dit le comte, je ne fais pas les choses à la légère, et, avant de quitter la place, je tiens à m'assurer que mon homme est bien mort cette fois.

– Soit, mais dépêche-toi, consentit Mac-Bell en revenant sur ses pas.

Le comte s'approcha alors de Blondel et se pencha vers lui. Celui-ci était étendu sur le sol, baigné dans une mare de sang,

immobile et les traits livides ; mais il respirait avec force.

– Il y a mille à parier qu'il a son compte, et qu'il n'en reviendra pas, dit Précigny. Mais, en vertu de cet axiome qui nous dit que prudence est mère de sûreté, un dernier coup de casse-tête sur le crime nous rassurera contre toute velléité de résurrection. Qu'en dis-tu, toi qui es philosophe ?

– Je dis que tu as raison, répondit sentencieusement Mac-Bell ; et puis, comme dit c't'autre, si ça ne fait pas de bien, ça ne fera pas de mal.

Précigny saisit sur ces mots l'arme redoutable que venait de lâcher la main de Blondel, et la leva pour lui en asséner un coup qui devait achever l'œuvre commencée. C'en était fait cette fois, et Blondel allait mourir de la main du misérable qui avait si cruellement pesé sur sa vie. Mais en ce moment des cris bruyants se firent entendre, et l'on vit aussitôt déboucher sur un point de la plaine une vingtaine de cavaliers armés de torches, et qui accouraient dans la direction du rocher.

– Alerte ! alerte ! s'écria Mac-Bell, en arrachant l'arme des mains du comte, voilà nos écorcheurs : nous n'avons que le temps de décamper.

– Mais, dit le comte, en jetant un regard brûlant de rage sur son ennemi.

– Oh ! ce n'est plus du couteau ni du casse-tête, c'est des jambes qu'il faut jouer.

Et, entraînant de force le comte, ils s'élancèrent tous deux du côté de la forêt.

Cinq minutes après, Blondel était entouré de ses esclaves, en tête desquels se trouvaient Maurice, Joseph et Fleur-des-Savanes.

Rien ne saurait exprimer le désespoir de Maurice à l'aspect de son père étendu sur le sol, inanimé et livide.

Joseph aussi, et avec lui tous les esclaves, donnèrent des témoignages de la plus profonde douleur.

Fleur-des-Savanes, seule, n'avait ni jeté un cri, ni proféré une parole.

Elle était là, debout, près du cadavre sanglant, les bras posés en croix sur sa poitrine pour en comprimer les battements, les regards fixes et sombres attachés sur Blondel, mordant ses lèvres jusqu'au sang.

Elle ne voyait personne que le moribond ; elle assistait, insensible et sourde, à la douleur de ceux qui l'entouraient, et seulement, de temps à autre, une énergique expression de colère et de rage passait sur son front qui alors semblait s'illuminer d'éclairs.

Enfin, elle releva la tête, proféra quelques sons gutturaux mais inintelligibles, et écarta d'un geste presque impérieux les témoins de cette scène, et jusqu'à Maurice lui-même ; elle se pencha avidement vers le blessé, examina les deux plaies par lesquelles s'échappait le sang, et commença par l'étancher avec un soin filial ; puis, chargeant bientôt de cet office Maurice et Joseph, elle alla cueillir autour du rocher une certaine quantité d'herbes connues d'elle seule.

Elle broya ensuite ces herbes de manière à en exprimer le jus sur les plaies de Blondel ; fit, des herbes mêmes, des compresses qu'elle appliqua sur les blessures, et, quand ces opérations furent terminées, elle donna ordre à quatre nègres de le transporter sur leurs bras, en évitant la moindre secousse.

On se remit immédiatement en marche pour la plantation.

Maurice se tenait derrière le corps de son père, avec Joseph et Fleur-des-Savanes. Son cœur était serré, des larmes abondantes coulaient de ses yeux. Il demanda à la jeune indienne ce qu'elle pensait de l'état du blessé et quelle espérance il lui était permis de concevoir.

Fleur-des-Savanes lui fit comprendre que ses blessures étaient graves, que la vie de son père était en danger, mais qu'à force de soins on parviendrait peut-être à le sauver.

Puis, arrivée en vue de l'habitation, elle s'arrêta tout à coup, et manifesta l'intention de ne pas aller plus loin.

– Vous nous quittez ?… fit Maurice avec inquiétude.

– Il le faut !… répondit la jeune femme en fronçant le sourcil.

– Mais, mon père ?…

– Emmenez-le, procurez-lui le calme, le repos, le silence le plus absolu jusqu'à mon retour ; moi, je vais m'occuper de la vengeance.

– Où allez-vous ? dit Maurice étonné.

– À la recherche des meurtriers.

– Mais il est dangereux pour vous de traverser les solitudes,

seule et dans les ténèbres ; prenez au moins quelques-uns de ces nègres avec vous.

– Fleur-des-Savanes ne craint rien, fit-elle avec un sourire dédaigneux et hautain ; elle est la reine des Peaux-Rouges, et tous s'inclinent devant elle.

– Oui, mais il y a des visages pâles parmi les Peaux-Rouges, à cette heure, des hommes criminels frappés par la loi, chassés de leur pays et capables de tous les crimes.

– Je méprise de pareils ennemis ; le cœur de Fleur-des-Savanes ne s'est jamais ouvert à la crainte.

– Vous ne refuserez pas, au moins, de prendre des armes pour vous défendre au besoin.

– Des armes ! J'en ai une qui vaut toutes celles dont se servent les visages pâles et dont je me sers moi-même, aussi bien que le plus habile guerrier de ma tribu.

– Et quelle est cette arme ? demanda Maurice, qui en cherchait vainement une aux mains ou à la ceinture de l'Indienne.

– La voici ! répondit cette dernière en montrant une longue lanière enroulée et attachée, par une de ses extrémités, à la selle de son cheval.

– Qu'est-ce que cela ?

– Un *lasso*.

Et, piquant des deux, en faisant un dernier geste pour recommander Blondel, elle partit ventre à terre, et ne tarda pas à disparaître dans les ténèbres.

Alors, le cortège reprit lentement sa marche vers l'habitation, à laquelle on arriva au bout d'une demi-heure.

Michelette et Lucienne restèrent attérées en face du corps de Blondel rapporté dans cet état, et tous les esclaves de la plantation firent éclater un désespoir qui témoignait éloquemment de leur affection pour le maître, dont ils n'avaient jamais reçu que de bons traitements.

Tous se réunirent dans le jardin, en face du pavillon où il avait été transporté, et là ils attendirent, dans un profond et religieux silence, des nouvelles qu'on avait promis de leur faire connaître.

Blondel avait été déposé sur un lit, dans une vaste chambre, dont les fenêtres ouvertes laissaient pénétrer l'air pur du dehors.

Lucienne et Michelette, agenouillées au chevet de son lit, priaient pour lui, tandis que Maurice, les regards fixés sur ses traits, attendait avec une poignante anxiété un symptôme qui lui permît d'espérer.

L'attente fut longue et douloureuse pour tous ; cependant, au bout d'une heure d'immobilité complète, les traits commencèrent à perdre peu à peu cette lividité cadavérique qui épouvantait surtout Maurice ; la respiration devint plus libre, plus régulière, et enfin le blessé ouvrit les yeux.

Il parut chercher d'abord à comprendre le sens du tableau qui s'offrit à ses yeux : Lucienne et Michelette priant, Joseph et Maurice penchés à ses côtés et étudiant anxieusement ses traits, cinq ou six négresses groupées près de la fenêtre et tournant de son côté leurs grands yeux noirs tout empreints d'une profonde et naïve douleur, et un silence solennel planant sur cet étrange spectacle.

Il voulut parler, mais la parole mourut sur ses lèvres, et cherchant les regards de Maurice, il parut l'interroger et lui demander ce que tout cela voulait dire.

Maurice lui apprit, alors, ce qui s'était passé, depuis le départ pour la chasse, jusqu'au moment où on l'avait retrouvé assassiné au milieu de la plaine, non loin du rocher, et, à son tour il lui demanda s'il connaissait les misérables qui l'avaient frappé.

Blondel resta quelque temps sans faire un geste ni murmurer une parole, mais le front contracté, comme absorbé dans un effort de mémoire, et occupé sans doute à y chercher le souvenir de la scène qui s'était passée dans la plaine.

Maurice attendait avec angoisse le nom qu'il allait prononcer.

Mais l'expression de sa physionomie changea peu à peu ; des impressions d'une tout autre nature venaient évidemment de pénétrer son âme, et, levant son regard vers son fils qui se pencha vers lui pour ne rien perdre de ce qu'il allait dire :

– Fleur-des-Savanes ! murmura-t-il d'une voix éteinte.

Et, à la façon dont il prononça son nom, il était facile de voir qu'il interrogeait.

Maurice lui répondit que Fleur-des-Savanes, avec un admirable instinct, les avait guidés vers le rocher quand ils allaient s'égarer loin de là ; qu'elle avait posé sur ses blessures un appareil dont il semblait déjà éprouver un grand soulagement ; qu'enfin elle ne

l'avait quitté que pour courir à la découverte des meurtriers, et après avoir donné toutes les recommandations nécessaires pour le soigner jusqu'à son retour.

Tandis qu'il parlait, Blondel l'écoutait avec une attention dans laquelle perçait une joie intérieure, et, quand il eut tout dit, il sembla savourer encore ce qu'il venait d'entendre.

– Mais le nom de vos meurtriers ? insista Maurice ; dites-nous leurs noms, je vous en supplie ; vos esclaves veulent les connaître ; ils ont hâte de vous venger.

– Le nom ! le nom ! murmura Blondel, faisant un nouvel effort de mémoire pour trouver dans sa tête ébranlée le souvenir qu'on lui demandait.

Puis tout à coup, il poussa un cri aigu, son front s'éclaira, et ses mains se crispèrent :

– Leur nom !… dit-il, tu demandes leur nom !… Oui, je vais vous le dire… car il faut qu'ils soient exterminés, entendez-vous ?… Je le veux ! je le…

Il n'acheva pas ; une pâleur mortelle se répandit de nouveau sur ses traits, il ferma les yeux, retomba sans mouvement sur son lit et perdit connaissance.

Alors, Lucienne et Michelette s'empressèrent autour de lui et lui firent respirer des sels pour le rappeler à la vie.

– Eh ! pourquoi tant chercher ? s'écria alors Tom l'intendant. Et quels peuvent être ses meurtriers, si ce n'est ces maudits Indiens qu'il a si souvent châtiés, qui tremblaient à son seul aspect et qui se sont lâchement vengés, par un infâme guet-apens, de la terreur qu'il leur inspirait ?

– Oui ! vous avez raison, Tom, dit Maurice, les Indiens seuls ont pu commettre ce crime.

Cette parole courut aussitôt de bouche en bouche et parvint bientôt jusqu'aux nègres, avec la nouvelle que Harris, après avoir un instant repris connaissance, était maintenant plus mal que jamais.

Alors ce fut, parmi les esclaves, une explosion de colère et de menaces, explosion terrible, dans laquelle éclatait cet implacable besoin de vengeance qui rend parfois les hommes si redoutables.

– Mort aux Indiens ! mort aux Indiens ! fut le cri qui s'éleva bientôt jusqu'au bout de la plantation.

Tom, qui était sorti quelques instants, rentra vivement, les traits animés, l'œil enflammé, et s'adressant à Maurice :

– Monsieur Maurice, lui dit-il, entendez-vous les esclaves ?

– Je les entends et je partage leur fureur, leur indignation, répondit Maurice, mais que faire ?

– Ils veulent partir.

– Dans quel but ?

– Ils veulent marcher contre les Indiens ! ils veulent venger leur maître, en massacrant ses ennemis et en détruisant leurs wigwams !

Maurice regarda Tom en face.

– Croyez-vous, comme eux, que les Indiens soient réellement les meurtriers de mon père ? lui dit-il d'une voix ferme.

– Je n'en puis douter, répondit l'intendant.

– Eh bien ! s'il en est ainsi, qu'ils s'arment tous, qu'ils soient prêts à marcher dans dix minutes, et je me mets à leur tête avec Joseph et vous, Tom.

– Merci, monsieur Maurice, s'écria Tom avec enthousiasme, je n'attendais pas moins de votre courage, et je vous jure que, pour ma part, je vengerai cruellement mon maître. Malheur aux Peaux-Rouges qui tomberont sous ma main ! pas un ne trouvera de pitié chez moi !…

– Allez donc, monsieur Tom, dit Maurice, veillez vous-même aux armes et aux munitions, et, quand tout le monde sera prêt, venez me prévenir.

Tom sortit pour exécuter ses ordres.

Et un quart d'heure après, il revint annoncer que les esclaves n'attendaient plus que Maurice et Joseph, pour lesquels il avait fait préparer deux chevaux, avec des pistolets dans les fontes des selles.

Maurice et Joseph embrassèrent donc une dernière fois leurs jeunes femmes ; puis ils sortirent, montèrent à cheval et quittèrent l'habitation, à la tête de la petite troupe, à laquelle l'ardent désir de la vengeance communiquait un courage indomptable.

Cependant, disons au lecteur ce que devenaient les véritables meurtriers, tandis que Fleur-des-Savanes, d'un côté, et les esclaves de Blondel, de l'autre, songeaient à venger celui-ci et peut-être se

préparaient à de déplorables méprises.



XLVII

LE LASSO

Pendant que les esclaves de Blondel marchaient vers les Indiens, les véritables meurtriers prenaient la même direction à travers la forêt dans le but de s'esquiver.

– Mac-Bell ! dit tout à coup le comte en se tournant vers son compagnon, je ne sais pourquoi tu t'obstines à traverser le wigwam indien, tandis que la plus vulgaire prudence nous conseille, au contraire, de l'éviter avec autant de soin peut-être que l'habitation de Blondel.

– Quel danger vois-tu à cela ? repartit l'Écossais.

– Songe que Fleur-des-Savanes nous a fait jurer solennellement de respecter la vie de Blondel.

– Sans doute, mais Fleur-des-Savanes est en ce moment à l'habitation, nous n'avons donc rien à craindre d'elle ; et quant à ses sujets, outre qu'ils ignorent l'accident, ils s'en inquiéteraient fort peu s'ils l'apprenaient, et nous sauraient gré plutôt de les avoir débarrassés de celui qu'ils ont toujours considéré comme un ennemi.

– Je ne dis pas non, mais j'ai le pressentiment que nous faisons une folie, dont nous pourrions bien avoir à nous repentir, et je me demande pourquoi nous n'avons pas pris tout de suite du côté de la mer.

– Pourquoi ? pourquoi répondit l'Écossais avec humeur ; eh bien ! si tu veux que je te le dise, c'est que j'ai mes raisons pour cela.

– C'est possible ! mais si tu as tes raisons pour risquer ta peau, moi, j'en ai d'excellentes pour vouloir sauver la mienne.

Mac-Bell haussa les épaules.

– Eh ! qu'est-ce que tu en ferais, de ta peau, si tu n'as pas le sou en poche pour l'entretenir ?

– En aurons-nous davantage quand nous aurons traversé le wigwam ?

– Peut-être ! répondit Mac-Bell.

– Tu as donc découvert une mine d'or, par là ?

– Mieux que ça, je l'y ai laissée, la mine d'or.

– Pas possible !

– C'est cependant comme j'ai l'honneur de te le dire.

– Explique-toi !

– Te rappelles-tu qu'on a voulu me fouiller, sur le radeau ?

– Parfaitement.

– J'ai prouvé, alors, que je n'avais pas sur moi les trente mille francs que Lebuteux m'accusait de lui avoir soustraits.

– Victorieusement.

– Eh bien ! tout le monde n'y a vu que du feu.

– Comment cela ?

– Ces trente mille francs, je les avais sur moi…

– Où diable les avais-tu nichés ?

– Dans mon maillet !

– Parfait ! et ce maillet, tu l'as enfoui quelque part ?

– Oui, répondit Mac-Bell d'un air sombre, il a été enfoui, mais par la Chienne, et la misérable est morte sans me donner aucun renseignement à ce sujet.

– Voilà ce que j'appellerai une indélicatesse ; mais c'est ta faute, aussi, et tu as mis un peu de précipitation à l'envoyer rejoindre son ami Lebuteux.

– Toujours est-il que je ne veux pas m'éloigner sans avoir effectué des recherches approfondies, et peut-être qu'en fouillant notre case et le sol qui l'entoure…

Mac-Bell allait continuer, quand il s'arrêta et se tourna vers son ami :

– N'as-tu pas entendu ? lui dit-il à voix rapide et basse.

– En effet, répondit le comte.

– On parle près de nous.

– Je le crois.

– Écoutons.

En portant leurs regards vers le point d’où partaient les voix qu’ils venaient d’entendre, ils découvrirent une case à moitié enfouie sous d’épaisses couches de plantes grimpantes.

– Approchons, dit l’Écossais.

Ils marchèrent vers la case presque en rampant et avec des précautions infinies, glissant comme des reptiles, jusqu’à ce qu’ils eussent percé les murailles de lianes qui leur faisaient obstacle.

Alors, ils s’aperçurent avec surprise que, grâce à une ouverture pratiquée par le temps, ils pouvaient voir dans la case tout ce qui s’y faisait, et entendre tout ce qui s’y disait.

Ce qu’on y voyait, c’était un homme couché à terre, et la tête posée sur les genoux d’un autre homme, qui exécutait sur son visage une mystérieuse opération.

– Vois-tu, mon vieux Faillard, disait l’homme couché, c’est la Providence qui avait pronostiqué ta destinée en te tatouant les reins dans l’égout du bagne de Toulon, seulement, n’ayant pas autre chose sous la main, elle s’est servie d’une herse brutale, et c’est ce qui t’a valu ta réputation de martyr et de saint homme ; tu dois donc bénir le quart d’heure un peu dur que nous t’avons fait passer ce jour-là.

– Tu vois que je t’ai pardonné, puisque je te tatoue généreusement pour t’élever à ma hauteur, et faire de toi un manitou digne de me seconder et de partager la vénération dont on m’entoure.

– Faillard ! Faillard vivant ! murmura Mac-Bell, retenant sa respiration.

– Vivant, et manitou chez les Peaux-Rouges ! dit Précigny, voilà une destinée qu’il n’a jamais dû prévoir.

– Tais-toi, et écoutons Lapostole, dit l’Écossais.

– Va pour le manitou surnuméraire ! compléta le comte.

Et ils se mirent à écouter.

– Certes, reprit Lapostole, ta conduite est noble et digne, mais avoue pourtant qu’elle n’est pas aussi désintéressée que tu veux bien le dire, et les trente mille francs en question ont un peu pesé dans la balance.

– Les trente mille francs ! murmura Mac-Bell, dont les yeux s’ouvrirent démesurément à cette parole.

– Eh ! pourquoi le cacherais-je ? répondit Faillard ; j'avoue que le maillet a exercé sur moi quelque prestige.

– Le maillet ! plus de doute ! dit encore Mac-Bell, c'est lui qui me l'a volé… Ah ! malheur à lui !

Cependant Lapostole s'était emparé du précieux instrument, et le brandissant au-dessus de sa tête :

– Quand on pense, ajouta-t-il avec un fol élan de gaîté, que toutes les jouissances de la vie sont contenues là, dans ce misérable morceau de bois, et qu'avant peu nous pourrons nous donner quelque agrément !

En parlant ainsi, il lança en l'air le maillet, qui alla rouler à trois pas de l'ouverture à laquelle étaient collés le comte et l'Écossais.

Ce dernier ne prononça pas une parole, mais se précipitant, avec un mouvement de chat-tigre, sur l'objet tant convoité, il se mit à plat ventre, allongea la tête, puis le torse, puis les bras dans l'intérieur de la case, avec des précautions inouïes, avec une lenteur et une patience de nègre, et saisissant enfin le bienheureux maillet, il l'attira à lui, se retira avec la même dextérité, et, se relevant aussitôt :

– Maintenant, dit-il à Précigny, la fortune est avec nous, décampons !

Et ils disparurent bientôt tous les deux dans la profondeur de l'inextricable forêt.

Au bout d'une heure d'une marche pénible et sans cesse interrompue par les obstacles naturels qu'ils rencontraient à chaque pas, ils débouchèrent dans une plaine vaste, déserte et aride.

– Enfin, nous voilà riches et libres ! s'écria Mac-Bell.

– Oui, mais il faut songer à nous éloigner aussi vite que possible, et à dissimuler notre piste à ces damnés Peaux-Rouges, qui reconnaîtraient, je crois, le passage d'un oiseau dans l'espace.

Ils se mirent alors à marcher en avant, en ayant soin de revenir de temps à autre sur leurs pas, d'aller à droite, à gauche, de se livrer, en un mot, à toutes les ruses usitées chez les Indiens pour tromper leurs ennemis.

Ils avancèrent longtemps ainsi, et, vers le déclin du jour, ils se trouvèrent au bord d'une rivière dont le rivage opposé, plein

d'arbres et de plantes d'une verdure luxuriante, offrait le plus gracieux coup d'œil.

– Sais-tu nager ? demanda le comte à Mac-Bell.

– Comme un hareng, répondit ce dernier.

– Alors, nous sommes sauvés.

– Comment cela ?

– Nous traversons cette rivière ; nous abordons de l'autre côté, et, une fois là, nous sommes à l'abri de tout danger.

– Alors, traversons.

Ils se mirent nus jusqu'à la ceinture, se jetèrent à la nage et ne tardèrent pas à approcher du bord opposé.

– Nous y voilà bientôt, dit Mac-Bell à son compagnon, qui, moins robuste que lui, paraissait épuisé de fatigue.

– Il est temps, répondit celui-ci, les forces commencent à me manquer.

– Encore quelques brasses et nous mettons pied à terre.

Ils n'étaient plus, en effet, qu'à dix pas du rivage, et déjà le comte se sentait ranimé à la pensée qu'il allait enfin se reposer sur ce bord plein de verdure et d'ombrage quand il se rapprocha, effaré, de Mac-Bell.

– Qu'y a-t-il ? fit ce dernier.

– Regarde devant nous.

– Eh bien ?

– Tu ne vois pas un certain mouvement dans les herbes ?

– Mais ce sont des serpents ! s'écria l'Écossais.

– Alors, poussons plus loin !

Et ils nagèrent en longeant le rivage, mais, chaque fois qu'ils approchaient pour prendre pied, de nouvelles têtes s'élevaient en sifflant et les forçaient à reculer.

– Fichtre ! s'écria Mac-Bell, voilà un pays mal habité ! Nous ne pourrions jamais nous entendre avec ces paroissiens-là, il faut retourner en arrière.

– Je n'en puis plus, dit Précigny, soutiens-moi de temps à autre ou je coule au fond.

– Oh ! quant à cela, nous verrons, repartit Mac-Bell, j'ai déjà

mes habits, mon maillot, et, ma foi, chacun pour soi en ce monde !

Le comte était trop fatigué pour épuiser encore ses forces en paroles ; il continua de nager près de l'Écossais, et, après des efforts inouïs, ils atteignirent le rivage opposé.

– Dieu merci ! nous voilà sauvés ! s'écria Mac-Bell en se redressant tout à coup.

– Oui, sauvés, murmura le comte qui, à son tour, sauta à terre.

Mais, au même instant, un objet, dont ils ne purent préciser la nature, les enveloppa avec la rapidité de la foudre, et, les serrant l'un contre l'autre avec violence, comprima énergiquement tous leurs mouvements et les contint dans une immobilité absolue.

– Pristi ! qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Mac-Bell étourdi.

Il achevait à peine ces mots, qu'il entendit le bruit d'un cheval piétinant sur le sol, et aperçut devant lui un cavalier dans lequel il reconnut aussitôt Fleur-des-Savanes.

Elle tenait à la main le bout de la longue lanière qui les liait l'un à l'autre et les empêchait de se mouvoir.

L'Écossais comprit tout alors ; cette lanière était un lasso, arme terrible entre les mains qui savent la manier, et la jeune Indienne venait de leur donner un échantillon de son adresse.

– Nous sommes pincés, dit Mac-Bell, ou, pour mieux dire, nous sommes *lassés*.

– Je le vois bien, répondit Précigny en frappant du pied ; quel moyen de nous tirer de là ?

– Il n'y en a qu'un !

– Lequel ?

– Nous n'avons affaire qu'à une femme dont la main, assez habile pour lancer le lasso, sera trop faible pour nous résister si nous réunissons nos efforts pour le lui arracher des mains en fuyant rapidement dans une direction opposée à la sienne.

– Le crois-tu ?

– J'en suis sûr.

– Alors, fuyons ! et hâtons-nous pendant qu'elle est seule.

Et, prenant leur élan tous les deux à la fois, ils donnèrent au lasso une secousse qui devait ou le rompre ou l'enlever des mains de Fleur-des-Savanes.

Toutefois, à leur extrême surprise, celle-ci demeura inébranlable, et ils ne purent faire un pas, retenus eux-mêmes par le lien qu'ils voulaient rompre.

Alors l'Indienne se mit à rire, leur montra la selle de son cheval à laquelle le lasso était attaché, et, faisant caracoler l'animal, les envoya rouler à terre ; presque aussitôt elle se rapprocha, impérieuse et ironique, et leur fit comprendre qu'ils étaient à sa discrétion, et que, s'ils faisaient seulement mine de bouger, elle allait lancer son cheval ventre à terre et les emporter ainsi jusqu'au wigwam où ils arriveraient dans un triste état.

– Allons ! dit Mac-Bell, c'est passablement humiliant de rester ainsi couchés à plat ventre devant une femme ; mais elle nous tient, elle peut nous broyer sur le sol en moins de deux minutes si nous tentons de résister ; ce n'est pas le moment de faire sa tête !

– Sans doute ! mais quel est le sort qu'elle nous réserve ?

– Voilà ce qui m'inquiète !

– Et moi aussi ! Nous avons juré par le Grand-Esprit de respecter la vie de son Blondel, et ce n'est pas pour nous mettre dans du coton qu'elle s'est donné la peine de nous lasser.

Ils en étaient là de cette conversation quand ils furent interrompus par un bruit de voix qui s'éleva à quelque distance.

– Ce sont ces enragés de Peaux-Rouges ! dit Mac-Bell.

– Ils vont nous engager à entonner notre chant de mort !

– Merci ! je ne suis pas en voix !

Pendant ce rapide colloque, les nouveaux venus s'étaient rapprochés.

L'Écossais jeta un cri à leur aspect.

– Mais ce ne sont pas les Indiens ! dit-il avec un commencement d'espoir.

– Qu'est-ce donc ?

– Nos deux compagnons d'infortune, Faillard et Lapostole !

– C'est impossible !

– Regarde plutôt.

Le comte se tourna du côté que lui indiquait Mac-Bell et reconnut sans peine les deux anciens forçats.

Du reste, ils arrivaient sur le lieu de la scène, et à peine

Lapostole eut-il, de son côté, reconnu l'Écossais, qu'il courut à toutes jambes vers Fleur-des-Savanes.

– Ne les lâchez pas ! s'écria-t-il, ce sont des gredins ! des misérables !

Fleur-des-Savanes releva la tête aux cris de paon que poussait le jeune voyou, et le considérant d'un regard profond :

– Que t'ont-ils donc fait, à toi ? dit-elle d'une voix accentuée.

– Ce qu'ils m'ont fait ! repartit Lapostole avec indignation, mais ils se sont mis deux pour me voler une relique, un bijou de famille… et je veux qu'ils me le rendent !

Cependant Faillard s'était approché de Fleur-des-Savanes ; il échangea rapidement quelques paroles avec elle, après quoi celle-ci, détachant le lasso de la selle de son cheval, le remit entre ses mains, lui fit une dernière recommandation en montrant du doigt les deux prisonniers et partit au galop.

Elle venait d'entendre le bruit de la fusillade dans la direction de la forêt, et, supposant que le wigwam pouvait être attaqué par des ennemis, elle voulait se trouver sur le lieu du combat pour y prendre part à la tête des siens, s'il en était temps encore.

Dès qu'elle eut disparu, Mac-Bell se tourna vivement vers Lapostole.

– Enfin ! dit-il, comme s'il eût été soulagé d'un grand poids, nous voici seuls ; j'espère, mon vieux, que tu te souviendras de notre ancienne amitié et que tu vas nous débarrasser de ce damné licou.

Lapostole partit d'un joyeux éclat de rire.

– Ça, répondit-il, c'est une autre affaire, et je ne demande pas mieux que d'être agréable à d'anciens camarades… Mais ce licou dont tu parles ne m'appartient pas, et j'ai des principes qui m'obligent à respecter le bien d'autrui ; seulement, une chose dont je puis te débarrasser, c'est ce maillet que tu n'as pas eu honte de voler dans la case du vénérable manitou.

– Lapostole ! hurla l'Écossais en faisant un soubresaut furieux, n'y touche pas ou sinon…

Lapostole haussa les épaules.

– D'abord, dit-il d'un ton goguenard, en s'emparant tranquillement du maillet que Mac-Bell ne pouvait plus défendre, je te mets au défi de rompre ce lasso ; et puis, je dois te prévenir

que si tu n'es pas sage, si tu refuses de marcher devant nous, si tu fais mine de te révolter, voici une flèche avec laquelle je prendrai la liberté de te tatouer les reins ; or, il est bon que tu saches que ladite flèche a été trempée dans un poison des plus violents, un amour de poison, dont le premier effet sera de tordre tes nerfs et de ratatiner ton individu de telle sorte qu'en moins de dix minutes tu seras réduit à la dimension d'un caniche.

En parlant ainsi, Lapostole montrait à Mac-Bell une longue flèche indienne dont le fer avait une teinte verdâtre de l'aspect le moins rassurant.

L'argument était sans réplique. L'Écossais se contenta de lui montrer le poing ; il connaissait la vertu des poisons dans lesquels étaient trempées les flèches des Indiens, et il jugea prudent de ne pas faire l'épreuve de celle-ci.

– Allons ! conclut Lapostole, en route maintenant et tâchons de filer droit !

– Canaille ! grommela Mac-Bell, qui, malgré son dépit, fut obligé de s'exécuter.

Les deux captifs se levèrent et se mirent en marche, suivis et impitoyablement raillés par Faillard et Lapostole.

Malgré tout ce que cette situation avait de critique pour eux, Mac-Bell et Précigny ne purent bientôt s'empêcher de rire à l'aspect de Lapostole, qu'ils étaient à même d'examiner alors avec plus de sang-froid.

Le Parisien, dérangé au milieu de l'opération du tatouage, n'avait qu'un côté du visage défiguré, et sa tête était, en outre, ornée de trois plumes rouges, dont l'une se tenait toute droite sur son front, tandis que les deux autres penchaient à droite et à gauche, tristement dépouillées.

– C'est égal, dit Mac-Bell avec une ironie concentrée, il est fâcheux que nous ne soyons pas ici à la fête de Saint-Cloud, tu ferais de l'argent avec cette tête-là !

– C'est pourtant vrai ! riposta Lapostole, on a un certain chic, vu à distance, et c'est ce que j'appelle la dernière mode peau-rouge.

Et il ajouta, en se tournant vers Faillard :

– Sans compter qu'avant peu on sera manitou ! Une fois que j'aurai atteint ce grade, je connaîtrai toutes les douceurs de la vie et pratiquerai la chasteté à la façon de mon chef ! Et la bonne

chère ! et les serpents de toute espèce et à toute sauce ! je m'en priverai peut-être ! Dieu de Dieu ! quelle *volupeté !*

La marche dura plusieurs heures, pendant lesquelles l'intarissable Lapostole ne cessa de railler les deux prisonniers que pour s'extasier sur les charmes de la vie qu'il allait mener.

Enfin, on arriva au wigwam, où un spectacle véritablement désolé frappa leurs regards : la plupart des cases avaient été incendiées, et de nombreux blessés étaient étendus sur le sol, où gisaient quelques morts.

Dans un coin du tableau on voyait groupés les chefs de la tribu autour d'un blessé, dans lequel Lapostole reconnut tout de suite Œil-Ardent.

Le jeune Indien avait été mortellement blessé par Maurice, dans le combat qui avait eu lieu entre les Indiens et les hommes de la plantation Harris.

Fleur-des-Savanes se tenait à quelques pas du blessé, fixant sur lui un regard dont il eût été difficile de définir l'expression, et paraissait en proie à une profonde hésitation.

Quand elle vit arriver Lapostole et Faillard, avec les deux prisonniers, elle releva vivement le front, et leur fit signe d'approcher, ce qu'ils firent avec un respectueux empressement.

– Manitou, dit alors un chef à Faillard, voici Œil-Ardent, l'un des plus braves guerriers de la tribu, qui a été frappé par un de nos ennemis ; son âme est sur le point de nous quitter ; mais tu es un saint personnage, tu vas te mettre en communications avec le Grand-Esprit, comme tu l'as fait souvent déjà, et tu feras rentrer la vie et la santé dans le corps du grand guerrier.

Faillard regarda attentivement le blessé, et à l'aspect de sa face livide, de ses yeux éteints, il parut éprouver une vive inquiétude.

– Hésiterais-tu à lui rendre la vie ? dit un des chefs d'un ton de menace.

– Moi ! nullement, dit Faillard en faisant la grimace.

– N'es-tu pas tout-puissant ? ne nous as-tu pas affirmé cent fois que tu parlais au Grand-Esprit comme à nous-mêmes en ce moment, qu'il ne pouvait rien te refuser ? aurais-tu trompé notre bonne foi par un mensonge ? prends-y garde, au moins ; car si tu avais abusé de notre crédulité, nous pourrions en tirer une cruelle vengeance !

Faillard fit un signe négatif.

– Je ne vous ai dit que l'exacte vérité, répondit-il, et le Grand-Esprit a toujours l'oreille ouverte à ma parole ; rien ne serait plus facile que de vous en fournir la preuve immédiate en l'implorant pour Œil-Ardent, que vous verriez aussitôt se lever et sauter sur ses armes comme le plus robuste d'entre vous.

– Qui t'en empêche, alors ?

– Tenez, reprit Faillard, en désignant du doigt Lapostole, qui riait sous cape de son embarras, voici le jeune manitou blanc que j'ai accueilli comme un frère ; c'est lui qui va me remplacer aujourd'hui, et rappeler votre jeune chef du tombeau où il a déjà un pied à cette heure.

À cette insinuation, Lapostole exécuta un saut de carpe en arrière…

– Moi ! dit-il, interdit et troublé.

– Vous voyez, continua Faillard, en se tournant vers les chefs indiens, le voilà déjà possédé ; il vient d'entrer en relation avec le Grand-Esprit, dont le contact l'a fait bondir comme un lion ; il peut tout accomplir maintenant ; sa volonté ne connaît plus d'obstacle, et rappeler un homme à la vie est pour lui un jeu d'enfant.

Lapostole administra un grand coup de poing dans l'épigastre du manitou.

– Gredin ! murmura-t-il les dents serrées et les yeux injectés de fureur.

– Ah ! tu veux être manitou, dit Faillart à voix basse, alors fais ton métier, mon bonhomme !

– Eh ! comment diable veux-tu que je ressuscite un homme qui râle ?

– C'est difficile, et pourtant si tu n'y réussis pas, tu risques fort d'être rôti vivant.

Il achevait de parler, un chef s'approcha de Lapostole :

– Allons ! lui dit-il, fais ton devoir, et sauve Œil-Ardent.

Lapostole eut un geste énergique.

– Mais ce sont des idiots, ces Indiens ! s'écria-t-il hors de lui, et jamais…

Il allait poursuivre, quand tout à coup il se sentit touché à

l'épaule. C'était Fleur-des-Savanes qui venait de se pencher à son oreille.

– Crois-tu qu'il meure ? lui dit-elle à voix basse.

– J'en suis sûr, répondit Lapostole.

– Et peux-tu le sauver ?

– Je vais faire mon possible.

– Eh bien ! je te le défends.

– Comment !…

Il y eut un silence.

Le Parisien échangea un regard avec Fleur-des-Savanes, et comprit.

Du reste, se hâta-t-il d'ajouter, j'aime mieux cela, et ce sera plus facile ; donc, je le laisserai mourir ?…

– Soit ! dit Faillart qui écoutait ; mais fais au moins semblant de le guérir, et déclare-le en parfaite santé, quitte à expliquer sa mort plus tard.

Lapostole prit aussitôt un air grave, sombre, inspiré… Il leva les yeux vers le ciel, les baissa ensuite sur le moribond ; puis, s'approchant de celui-ci, il parut plongé tout à coup dans une profonde méditation.

– Le Grand-Esprit touche son âme en ce moment, dit Faillart, et tout à l'heure vous allez voir en lui les effets extraordinaires de l'inspiration.

– Comment diable faire pour jouer le rôle d'inspiré ? se demanda Lapostole à lui-même.

Puis, se frappant brusquement le front après un moment de réflexion :

– Je tiens mon affaire !… s'écria-t-il.

Et tout à coup, effectuant un bond en l'air, il retomba sur les deux mains et se mit à marcher, la tête en bas, autour du moribond, qui le regardait d'un air effaré comme s'il eût vu se dresser devant lui quelque apparition infernale.

– Je n'aurais pas trouvé celle-là, murmura Faillart stupéfait.

– Voilà ce que c'est que d'avoir appris quelque chose dans sa jeunesse, lui dit Lapostole en continuant ses exercices, on n'est jamais pris au dépourvu.

Les Indiens le regardaient avec admiration, et considéraient comme la preuve la plus manifeste de l'inspiration l'action bizarre et inouïe à laquelle il se livrait.

Après avoir fait ainsi cinq ou six tours, Lapostole exécuta un autre bond, et retomba sur ses pieds.

– Eh bien ! lui demanda alors un chef indien, que dis-tu maintenant de l'état du grand chef Œil-Ardent ?

Lapostole se pencha vers l'Indien, complètement immobile, et le palpa avec une conscience et un soin minutieux.

– Eh bien ! répondit Lapostole, le pouls est bon.

– Alors, tu réponds de lui ?

– J'en réponds !…

Puis, se penchant vers Faillart :

– Il est mort ! dit-il en clignant de l'œil

XLVIII

LE SUPPLICE

Le lendemain du jour où se passaient les scènes que nous venons de raconter, un conseil se tenait dans la forêt, entre les principaux chefs de la tribu, présidés par Fleur-des-Savanes.

À cette délibération, dont le but était de statuer sur le sort des deux prisonniers, Mac-Bell et Précigny, assistaient Faillart et Lapostole, auxquels les guerriers de la tribu reprochaient durement la mort du jeune chef Œil-Ardent, trépassé malgré les paroles si rassurantes du jeune manitou, et en dépit des admirables mystères accomplis par lui autour du moribond.

La position de Faillart et de Lapostole devenait fort critique, et déjà un vieux guerrier, considérant comme dérisoires les tours de gymnastique exécutés par le Parisien, parlait de l'attacher au poteau du supplice, quand Fleur-des-Savanes imposa silence à leur colère, et étendant la main vers celui que l'on menaçait :

– Qui ose parler du jeune manitou ? dit-elle d'une voix ferme, le Grand-Esprit est en lui et il a arraché Œil-Ardent à la mort, comme il en avait pris l'engagement ; mais le crime de celui que nous pleurons était de ceux qui ne trouvent pas grâce devant le Grand-Esprit ; il avait juré de respecter la vie de l'homme qui m'avait donné l'hospitalité, et il est mort pour avoir manqué à sa parole.

La jeune Indienne parla longtemps sur ce ton, et, malgré l'irritation qui régnait parmi ceux qui l'écoutaient, le profond respect que professait toute la tribu pour la jeune reine, rangea tout le monde à son avis, et conjura l'orage qui venait de gronder un instant sur la tête du Parisien.

– Des soins plus sérieux nous appellent en ce moment, reprit aussitôt Fleur-des-Savanes ; il est d'autres malheureux qui ont mérité votre colère, dont la trahison a causé le malheur qui vient de nous frapper, en attirant sur nous la vengeance des nègres de l'habitation Harris. Ceux-là, ajouta-t-elle, en désignant l'Écossais

et Précigny, debout et garrottés devant le conseil, ceux-là, je veux qu'ils soient frappés sans pitié ; ils ont trahi leur serment, ils ont attaqué mon hôte, après avoir juré de respecter ses jours, et le Grand-Esprit ordonne qu'ils meurent aujourd'hui même ; c'est pourquoi je vous ai réunis tous ici, et nous n'avons plus, en ce moment, qu'à délibérer sur le genre de supplice qu'ils doivent subir.

Les chefs indiens firent comprendre, par un signe muet et éloquent, qu'ils partageaient entièrement la manière de voir de leur reine et qu'ils étaient tout disposés à envoyer à la mort les deux visages pâles condamnés.

La délibération commença donc aussitôt, et dura à peine cinq minutes.

À la joie féroce qui étincelait dans le regard des guerriers, il était facile de voir qu'ils n'étaient pas mécontents du genre de mort qu'ils avaient résolu d'infliger aux coupables.

Ceux-ci avaient, de leur côté, parfaitement compris le sujet de la délibération, et ils en attendaient le résultat avec une anxiété qui se devine facilement.

Enfin, Fleur-des-Savanes prit la parole et fit connaître la décision qui avait été prise :

– Le conseil a décidé, dit-elle d'un ton plein d'autorité, et chacun doit désormais obéir sans répliquer : Les deux visages pâles vont donc être conduits à la mort, accompagnés par les deux manitous, et ceux-ci leur apprendront, chemin faisant, le genre de mort qui leur est réservé.

Puis, ayant appelé Lapostole, et lui ayant donné à voix basse toutes ses instructions concernant le supplice des deux condamnés, le jeune Parisien ordonna aux deux victimes de le suivre.

– Tout est donc fini ? demanda l'Écossais avec inquiétude.

– Rasés ! répondit laconiquement Lapostole.

– Ils viennent de décider de notre sort ! ajouta vivement le comte.

– Justement.

– Et nous sommes condamnés ?

– À mort.

– À mort ! s'écria Mac-Bell en faisant un violent effort pour

rompre ses liens.

– Là ! là ! mon vieux… voyons, pas de bêtises !… d'autant que ce que tu as de mieux à faite, c'est encore de prendre la chose en douceur…

– Et puis, compléta Faillart, nous n'avons pas de temps à perdre en bavardages, et n'oublions pas qu'on a l'œil sur nous !

On se mit en marche, les deux prisonniers en avant, escortés par une douzaine d'Indiens.

Au bout d'une heure, on était déjà loin de la forêt, et Mac-Bell faisait observer à Précigny qu'ils prenaient la direction qu'ils avaient suivie la veille.

Cette particularité commença à l'intriguer.

– Voyons, dit-il à Lapostole, tu peux bien nous dire où l'on nous conduit ?

– C'est une surprise que l'on te ménage, répondit celui-ci.

– Une surprise ! mais la meilleure, la seule que devrait nous faire un vieil ami serait de nous rendre la liberté !

– Oui, pour que tu te venges de la perte de ton maillet, en m'envoyant rejoindre la Chienne !

– Je te jure…

– Oh ! je connais ton caractère rageur, et quant à tes serments, tu viens de nous prouver le cas qu'on en doit faire.

– Lapostole, mon petit Lapostole, je t'assure…

– Ta mesure est prise, mon bonhomme, il n'y a pas à revenir là-dessus, ainsi, résigne-toi en bon chrétien !… Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce que la vie après tout ? une suite de déceptions sans fin. Les apparences sont souvent bien trompeuses ; on se dégoûte de tout, et moi-même, à peine élevé à la position de manitou, je me sens déjà fatigué de ma grandeur, tout me dégoûte et les boas les plus exquis, les serpents les plus musqués n'ont plus d'attrait pour mon palais blasé.

Pendant que le Parisien se laissait aller ainsi à son éloquence, les deux condamnés continuaient d'avancer, diversement impressionnés, et en proie à une vague inquiétude, dont ils eussent difficilement défini la nature.

– Voyons, dit enfin l'Écossais en se rapprochant de son gardien, si tu refuses de nous sauver, dis-nous au moins où tu nous

conduis.

– Tu tiens donc à le savoir ? répondit le manitou surnuméraire.

– Je t'en prie !

– Eh bien ! nous allons vous déposer dans une petite île ; oh ! mais là, un amour de petite île, comme tu n'en as jamais vu.

– Vous avez ordre de nous y déposer ?

– Sans doute.

– Rien que ça ?…

– Pas autre chose.

– Et vous nous y laisserez ?

– Intacts.

– Cette île est-elle habitée ?

– Beaucoup.

– Les habitants sont féroces probablement ?

– Mon Dieu ! cela dépend… le tout est de s'habituer à leur caractère.

– Ils sont nombreux ?

– Quelques milliers.

– Ce sont des Indiens ?

– Non.

– Des blancs, alors ?

– Pas davantage…

– C'est donc une énigme ! voyons, qu'est-ce que ces habitants ?

– De jolies petites bêtes, comme vous avez dû en voir au Jardin des Plantes !

– Que dis-tu ?

– La vérité.

– C'est donc à l'île des Serpents que tu nous conduis ?

– Précisément.

Il y eut un silence glacé… Précigny et son compagnon échangèrent un regard terrifié.

– Mais c'est épouvantable ! balbutia bientôt Mac-Bell.

– Tâchez de les apprivoiser, repartit Lapostole d'un ton

goguenard, j'ai connu des saltimbanques qui en avaient une demi-douzaine dans une couverture, et qui n'ont jamais eu à s'en plaindre… Le tout est de savoir les prendre !

Mac-Bell et Précigny n'avaient plus même la force de répliquer. Tristes, sombres, accablés, ils sentaient une sueur froide inonder leur front pâle.

C'était horrible, en effet, et jamais, sous les voûtes sinistres des bagnes qu'ils avaient habités, jamais pareil supplice ne s'était présenté à leur imagination épouvantée.

L'Écossais fut le premier à revenir au sentiment de la réalité. Il se rapprocha de Précigny :

– Écoute, lui dit-il tout bas, tu viens d'entendre ce qu'a dit Lapostole, c'est la mort, une mort certaine et horrible qui nous attend dans cette île ; or, mourir pour mourir, j'aime mieux autre chose.

– Moi aussi, répondit le comte, livide de terreur, mais on ne nous laisse pas le choix.

– Alors, c'est à nous à aviser.

– Quel est ton projet ?

– Faillart et Lapostole sont armés de pistolets, tandis que les Indiens ne possèdent que leurs flèches et leurs casse-tête.

– Après ?

– Feignons tous deux de tomber dans un découragement profond, de manière à inspirer à tout notre cortège une sécurité profonde ; puis à un signe que je te ferai, nous nous jetons brusquement, toi sur Lapostole, moi sur Faillart ; nous leur arrachons leurs armes, et grâce à nos pistolets, nous pouvons filer à reculons et, tenant les Peaux-Rouges à distance.

– Le plan me paraît bon, en effet, reprit le comte, sauf un point que je trouve insuffisant.

– Lequel ?

– Tu parles de désarmer simplement Faillart et Lapostole.

– Eh bien ?

– Eh bien ! moi, je trouve plus prudent de leur brûler la cervelle.

– Brûlons alors, répondit Mac-Bell, je n'y vois pas d'inconvénient.

– Et moi, j'y vois de grands avantages.

– Alors c'est décidé, n'est-ce pas ? Les pistolets sont à deux coups ; il nous en restera à chacun un pour intimider les Indiens et les tenir en respect.

– Et, au moins, nous n'aurons plus à redouter Lapostole et Faillart.

– Qui sait même ? peut-être pourrai-je encore lui reprendre mon maillet !

Le comte opina du bonnet, et, à partir de ce moment, ils commencèrent à jouer la comédie dont ils étaient convenus.

Prenant donc un air abattu et résigné, qui devait ôter toute défiance à leurs gardiens, ils s'avancèrent au milieu du plus profond silence, et n'échangèrent plus que quelques rares paroles avec ceux qui les escortaient.

Ces derniers remarquèrent ce changement et ils ne tardèrent pas à se relâcher de leur surveillance, ainsi que les deux condamnés l'avaient espéré.

Mais un seul homme ne parut pas bien convaincu de la sincérité de dette résignation apparente, c'était Lapostole, et il communiqua ses impressions à son ami :

– Faillart, lui dit-il, cette résignation n'est guère dans le caractère de l'Écossais, je doute fort qu'il prenne ainsi son parti, qu'en dis-tu ?

– Dame ! je dis que son courage et son audace sont vaincus, et qu'il y a bien de quoi !

– Possible ! mais ça m'étonne de sa part.

La chaleur commençait à devenir accablante ; le plus profond silence régnait dans la petite troupe, et Lapostole même paraissait ne plus songer aux prisonniers, lorsque ceux-ci, après avoir échangé un regard d'intelligence, se retournèrent tout d'un coup et s'élancèrent d'un bond sur Faillart et sur le Parisien.

Faillart, qui marchait sans défiance derrière le comte, fut facilement renversé par celui-ci, qui, lui arrachant son pistolet et l'armant en un clin d'œil, se mit à le viser au cœur et à bout portant.

C'en était fait peut-être du malheureux manitou, mais le Grand-Esprit le protégeait peut-être, car, au même instant, deux coups de feu successifs se firent entendre, et le comte lâchait

l’arme qu’il tenait à la main.

C’était Lapostole qui venait de décharger les deux coups de son pistolet.

Le premier était à l’adresse de Mac-Bell qu’il arrêtait dans son élan, en lui faisant une blessure à l’épaule.

Le second était pour Précigny, dont il brisait la main de laquelle il ajustait Faillart.

Ce ne fut que l’affaire d’une seconde, mais, le premier moment de surprise passé, cinq ou six Indiens se jetaient sur les deux prisonniers, leur liaient étroitement les mains derrière le dos et les forçaient à marcher devant eux en leur lardant les reins de quelques coups de flèche.

Lapostole avait été un peu ému par cet incident ; mais il se remit bientôt, et reprit en quelques secondes toute sa gaieté naturelle.

– Eh bien ! eh bien ! dit-il en s’adressant aux deux forçats, nous ne sommes donc pas gentils ! nous ne voulons donc pas goûter du serpent à sonnettes ! je vous trouve difficiles, vous autres ! Cette fois, cependant, il faut vous résigner, et je doute que vous en réchappiez, car voilà que nous arrivons à l’île promise, et vous pouvez l’apercevoir d’ici.

On arrivait, en effet, en face de île des Serpents, et les deux captifs reconnurent avec horreur la rive où, la veille, ils avaient vainement tenté d’aborder, repoussés de tous côtés par vingt reptiles, qui, s’élançant des herbes, allongeaient vers eux leurs têtes plates et leurs gueules démesurément ouvertes.

Une pirogue était là ; on donna ordre à Mac-Bell et à Précigny d’y prendre place.

Tous deux alors, oubliant leur orgueil, prièrent, supplièrent, presque à genoux, les Indiens de leur épargner cet horrible supplice ; mais ceux-ci, fidèles et implacables exécuteurs des volontés de leur reine, restèrent sourds à leur voix, et les forcèrent à s’embarquer.

Huit hommes montèrent dans la pirogue : les deux condamnés, Faillart, Lapostole et quatre Indiens, et l’on se mit en route.

Au bout de quelques instants, on abordait à l’île.

Précigny et l’Écossais la contemplaient avec un mélange d’horreur et de curiosité ; la peur faisait claquer leurs dents, et une

pâleur livide couvrait leurs traits défigurés.

– C’est étrange, balbutia Mac-Bell, en faisant quelques pas dans l’île, je ne vois rien, tandis qu’hier…

– Eh ! c’est qu’ils font dodo, dit Lapostole ; mais, en y regardant de plus près…

En parlant ainsi, il lui montra quelque chose de long qui pendait, droit et immobile, à trois pas de lui, et qu’il avait pris d’abord pour un tronc d’arbre bizarrement nuancé par la nature.

C’était un gigantesque python, splendidement tacheté de blanc, de noir et de jaune.

Mac-Bell et Précigny reculèrent brusquement à cet aspect.

– Prenez donc garde ! s’écria Lapostole, vous pourriez marcher sur la queue de l’un d’eux, et le reptile, qui est susceptible en diable, n’aime pas ce genre de plaisanterie.

Les deux prisonniers se rapprochèrent l’un de l’autre et n’osèrent plus faire un pas en arrière, ni en avant.

– Dans une heure ils vont s’éveiller, reprit Lapostole, et la première chose qu’ils font en ouvrant les yeux, c’est de chercher leur nourriture ; ces diables de reptiles ont toujours trente-six boyaux de vides, et comme ils doivent être dégoûtés de légumes et de verdure, n’ayant jamais que ça à se mettre sous la dent, vous pensez s’ils vont vous voir d’un bon œil.

L’Écossais se tordait les bras avec épouvante.

– Lapostole, murmura-t-il d’une voix défaillante, épargnez-moi, mon sang se glace dans mes veines, et j’ai besoin de force et de courage pour me défendre.

– Tu songes à te défendre, mon pauvre Mac-Bell ! mais tu ne sais donc pas ce que c’est que le boa ? Songe que lorsqu’il étreint un bœuf ou un cheval dans ses anneaux, il le broie plus facilement que tu ne ferais d’une noisette.

– Affreux ! affreux ! s’écria l’Écossais en saisissant son front entre ses mains.

– C’est un rêve, un épouvantable rêve ! balbutia à son tour Précigny.

– Hélas ! non, monsieur le comte, répliqua Lapostole, le rêve, c’est le boulevard de Gand, le tilbury, les femmes et les chevaux pur-sang ; la réalité, c’est l’île des Serpents et la lutte terrible, inouïe, sans exemple, peut-être, que vous allez avoir à soutenir

tout à l'heure contre mille ennemis, et dont l'issue ne peut être un instant douteuse, quelques prodiges que vous accomplissiez.

Comme il achevait de parler, Lapostole se sentit frapper sur l'épaule.

Il se retourna. C'était Faillart.

– Eh bien ! lui dit ce dernier, viens-tu ?

– Tu pars ?

– Il est temps.

Lapostole jeta un regard autour de lui.

– En effet, dit-il, j'entends un vague fourmillement autour de nous, et je vois çà et là quelques herbes trembler ; c'est un mauvais signe, il n'est que temps de filer, car je n'aime pas à jouer avec ces pèlerins-là !

Précigny ne disait rien, il promenait de toutes parts des regards effarés et semblait écrasé, anéanti sous le poids de son désespoir.

Effrayés par les symptômes précurseurs du réveil des reptiles, les Indiens s'étaient éloignés rapidement et Faillart les avait suivis.

Lapostole seul demeurait encore près des deux condamnés.

Mais la prudence exigeait impérieusement qu'il se retirât au plus tôt.

Et il allait s'éloigner aussi, quand il s'arrêta tout à coup et parut hésiter.

– C'est égal, se dit-il alors à lui-même, c'est une mort horrible, et il est cruel de laisser crever ainsi deux créatures humaines !… Voyons, il ne sera pas dit que je n'aurai rien fait pour adoucir l'horreur de leurs derniers moments.

Il revint vers l'Écossais qui le regardait sans rien comprendre au sentiment auquel il obéissait.

– Écoutez, dit alors Lapostole, je ne puis pas vous sauver, puisque vous êtes condamnés !… mais je puis vous offrir une chance de salut !…

– Dis-tu vrai ?… s'écrièrent en même temps les deux malheureux.

– On fait ce qu'on peut, repartit Lapostole, et en cette circonstance c'est beaucoup.

– Explique-toi !

– Et d'abord, non seulement je vais vous délier les mains, mais je veux vous faire cadeau de la seule arme qui puisse vous sauver peut-être d'une mort que tout le monde considère comme inévitable.

– Ton pistolet et ton casse-tête, n'est-ce pas ? demanda Précigny.

– Mes pistolets chargés et armés retarderaient votre mort d'une heure, peut-être, mais ne pourraient l'empêcher.

– Alors, quelle est donc cette arme si redoutable ?

Lapostole tira de sa poche une petite boîte en fer-blanc, l'ouvrit, et en montrant le contenu à l'Écossais :

– Tiens, lui dit-il.

– Des allumettes chimiques ! s'écria celui-ci, tu te moques de nous.

Le Parisien haussa les épaules.

– Prends toujours, dit-il, et quand le danger viendra, tu comprendras comment tu peux t'y soustraire à l'aide d'une allumette. Mais je ne veux pas attendre le réveil de ces messieurs, je coupe vos liens et je me sauve !

En un clin d'œil il trancha les cordes qui garrottaient les prisonniers et s'esquiva en courant de toute la vitesse de ses jambes.

Il rejoignit les Indiens, qui déjà l'attendaient dans la pirogue, et dix minutes après ils touchaient le bord opposé.

Alors, suivant les ordres qu'ils avaient reçus, les Indiens gagnèrent un monticule voisin, d'où le regard dominait l'île et toute la campagne environnante, et ils attendirent là, les yeux tournés vers le lieu où allait s'accomplir le terrible châtiment.

Une heure environ s'écoula dans un silence solennel, attente plus terrible que le drame même pour les malheureux condamnés. Puis, au bout de ce temps, un mouvement vague, insensible comme celui du flot qui moutonne avant de bondir dans l'espace, se manifesta sur tous les points de l'île en même temps.

C'étaient les serpents qui s'éveillaient !…

À cette vue, les deux condamnés se mirent à fuir dans tous les sens, à tourner à droite, à gauche, à précipiter leur course à travers tous les sentiers, pour s'arrêter bientôt brusquement, en exprimant par leurs gestes désordonnés la terreur folle à laquelle

ils étaient en proie.

Un spectacle inouï se préparait !

D'énormes et hideux reptiles élevaient déjà leurs têtes au-dessus des arbustes, ondulaient dans les grandes herbes avec une effrayante rapidité et s'avançaient en nombre vers la proie que leur jetait le destin, et qu'ils convoitaient tous avec une égale avidité famélique.

L'aspect de ces redoutables ennemis, dont le nombre grossissait sans cesse, qu'on voyait surgir de terre, sur tous les points à la fois, et former de toutes parts une muraille qui, se resserrant à chaque instant davantage, inexorable dans sa marche comme le Destin lui-même, ne devait plus bientôt laisser d'issue aux fugitifs ; cet aspect, disons-nous, était si saisissant que les Indiens eux-mêmes, indifférents et impassibles d'ordinaire, ne purent s'empêcher de frissonner et d'éprouver comme un mouvement de pitié pour les deux malheureux condamnés à une pareille mort.

Cependant, ceux-ci couraient, rampaient, bondissaient pour éviter l'étreinte des reptiles, et de temps à autre on entendait un cri de terreur ou de désespoir retentir dans l'air.

– Il faut que la peur les rende tout à fait fous, murmura Lapostole, sans quoi ils auraient déjà songé à se servir de l'arme que je leur ai laissée.

À ce moment, et comme ils allaient être atteints et enveloppés, Précigny et l'Écossais, tentant un effort suprême, s'élancèrent d'un commun mouvement vers un nouveau terrain plus découvert et plus sûr, sur lequel il n'y avait plus ni arbres ni végétation, et où les hautes herbes flétries et brûlées par un soleil torride penchaient seules, desséchées, sur le sol.

Une fois là, ils s'arrêtèrent, parurent se consulter et laisser approcher les reptiles sans chercher cette fois à les éviter par la fuite.

Les spectateurs de cette scène les suivaient avec un intérêt croissant, et cette manœuvre ne laissa pas que de les intriguer.

– Voilà qui est lugubre, dit Faillart, on dirait qu'ils renoncent à la lutte et se résignent à la mort.

Mais il se tut presque aussitôt.

Mac-Bell venait de se baisser vers le sol, et, pendant quelques secondes, on le vit procéder à un travail mystérieux, qu'à distance il était difficile d'apprécier.

Bientôt, cependant, une épaisse fumée s'éleva du sol sur lequel il était accroupi, et, peu après éclata une flamme éblouissante qui s'étendit à droite et à gauche avec une étonnante rapidité.

Un des chefs indiens poussa un cri de stupéfaction à cette vue.

– Un incendie ! s'écria-t-il en se tournant vers Faillart.

– En effet ! répondit ce dernier, et il faut avouer que le moyen n'est pas bête, car voici les reptiles qui se dispersent en sifflant de colère et de terreur ; c'est une véritable déroute !

Une scène étrange, magnifique d'horreur, eut lieu à ce moment ; les serpents, épouvantés, fuyaient de tous côtés en désordre, et quand la flamme qui les poursuivait comme une marée montante finit par les atteindre de ses morsures impitoyables, ils tournèrent contre eux-mêmes leur propre fureur, et on les vit s'attaquer et s'étreindre, oubliant l'incendie dans leur lutte ardente, et rouler, bondir, retomber et se tordre au milieu des flammes, où la plupart ne tardèrent pas à périr.

Ce fut un tableau unique et poignant !

Mac-Bell et Précigny marchaient sur les traces de l'incendie qui les précédait comme un dieu sauveur, détruisant leurs ennemis sur son passage ; et l'éblouissante clarté qu'il projetait sur eux leur donnait, quelque chose de fantastique qui ajoutait encore au caractère à la fois imposant et terrible de ce spectacle.

Les sifflements des milliers de serpents qui fuyaient, luttaient entre eux ou se tordaient dans les flammes, arrivaient jusqu'aux oreilles des témoins de cette scène et les glaçaient d'horreur.

Bientôt l'incendie, s'éloignant de plus en plus, laissa derrière lui un épais nuage de fumée ; sous lequel disparurent et les reptiles et les deux créatures humaines destinées à devenir leur proie !…

– Où sont-ils passés ? demanda Faillart, quand tout eut disparu. Crois-tu que les deux visages pâles aient pu échapper à la mort ? demanda un guerrier à Lapostole.

– Quant à ça, ce n'est guère probable, répondit l'apprenti manitou, et vous pouvez les considérer comme fumés.

– S'il en est ainsi, retournons au wigwam, et annonçons leur mort à Fleur-des-Savanes.

– Je suis certain d'avance que cette assurance lui sera particulièrement agréable.

Et, sur ces mots, toute la bande se remit en marche dans la direction de la forêt.

XLIX

UNE VENGEANCE DU COMTE DE PRÉCIGNY

Nous avons laissé Blondel gisant sur son lit de douleur, et dans un tel état de faiblesse et d'abattement, que tous ceux qui l'entouraient désespéraient de le voir revenir à la vie.

Cependant, quelques jours après, vers le matin, il rouvrit tout à coup les yeux, fit quelques gestes intelligibles, et laissa échapper des signes de surprise en apercevant, groupés aux pieds de son lit, Maurice, Michelette et Lucienne, dont les regards, tendrement fixés sur lui, paraissaient attendre avec une douloureuse anxiété les premiers symptômes de ce retour à la vie.

C'était une véritable résurrection, et elle s'opéra avec une rapidité qui attestait la merveilleuse constitution du malade.

Après avoir reconnu les personnes et les objets qui l'entouraient, le sentiment de la vie, qui affluait en lui, lui revint tout à fait ; il se plaignit d'une extrême faiblesse, et on crut devoir lui servir une nourriture légère. Quand il l'eut prise, il recouvra comme par enchantement une partie de ses forces et toute sa lucidité d'esprit lui revint.

Son premier mouvement fut de tendre la main à Maurice, mais une violente douleur à l'épaule lui rappela tout à coup la cause qui le retenait au lit, et Maurice lui rappela alors comment il avait été trouvé mourant au milieu de la plaine, la douleur et l'indignation qu'avaient ressenties ses esclaves à la nouvelle de ce guet-apens, et le combat auquel il avait donné lieu entre eux et les Indiens, que l'on croyait coupables de cet assassinat.

– Mes pauvres noirs ont agi avec plus de précipitation que de discernement, dit Blondel après avoir écouté ce récit, et leur dévouement les a portés à un acte de violence que je regrette au plus haut point, car les Indiens étaient innocents et les vrais coupables ont sans doute échappé au châtiment.

Il reprit au bout d'un instant, en portant ses regards dans toutes les directions de la chambre :

– Mais me suis-je donc trompé, ajouta-t-il aussitôt, et n'ai-je pas vu près de moi une autre personne au moment où l'on m'a transporté mourant à la plantation ?

– De qui voulez-vous parler, mon père ? demanda Maurice.

– Fleur-des-Savanes, répondit Blondel avec un grand embarras.

– Vous ne vous êtes pas trompé, seulement Fleur-des-Savanes, après nous avoir accompagnés jusqu'à l'entrée de l'habitation, nous a quittés subitement pour se mettre à la recherche des coupables, en jurant qu'elle ne s'arrêterait et ne prendrait de repos que lorsqu'elle se serait elle-même emparée d'eux.

– Ah ! elle les découvrira, j'en suis sûr ; mieux vaudrait pour eux avoir à leur poursuite une tigresse affamée que Fleur-des-Savanes altérée de vengeance.

– Quels sont donc ces hommes ? demanda Maurice.

– Deux hommes que tu connais, Mac-Bell et Précigny.

– Eux !

– Tu ne les a pas oubliés, n'est-ce pas ?

– Les misérables !

– Oh ! leur fin sera terrible !

– Mais ils doivent avoir pris les plus grandes précautions pour échapper, et je doute que Fleur-des-Savanes puisse retrouver leur trace et les atteindre.

– Et moi qui connais son adresse et son énergie, répliqua Blondel, je puis affirmer…

Il allait continuer quand il fut interrompu par l'entrée subite d'un individu dont l'étrange costume et la figure tatouée d'un seul côté excita d'abord la surprise, puis l'hilarité générale.

– Qui es-tu et qui t'a permis d'entrer ici ? lui demanda vivement Maurice.

– Qui je suis ! s'écria l'Indien en très bon français, hélas ! je suis le célèbre, l'illustre, le savant, l'infaillible et le redouté manitou Lapostole, adoré des Peaux-Rouges et particulièrement honoré de l'estime du Grand-Esprit !

– Lapostole ! s'écria Blondel en considérant curieusement le

nouveau venu dans lequel il reconnut enfin le Parisien, et comment te trouves-tu ici ?

– Ah ! ça, c'est toute une histoire, répondit celui à qui s'adressait cette question : j'ai été séduit par l'exemple de Faillart, j'ai pris la profession, le costume, les mœurs et le tatouage de manitou, et je n'aspire plus maintenant qu'à manger un simple beefteack en Europe, voire un modeste arlequin, arrosé d'un sou de petit bleu ; cela vaudrait toujours mieux que des mayonnaises de lézards verts et de caméléons. J'en ai assez, de ce régal !

– Tu as donc quitté les Indiens ?

– Les quitter !… ah bien oui ! ils ne veulent pas me lâcher ; ils n'ont plus confiance qu'en moi ; j'ai dégoté Faillart ; je suis leur médecin, leur sorcier, leur grand-prêtre, leur manitou, enfin ; ma présence leur est devenue indispensable ; ils me croient infaillible, et voilà pourquoi ils m'ont envoyé ici à la recherche de leur reine adorée, me promettant les mets les plus exquis, les récompenses les plus excentriques, si je parviens à la leur ramener ; seulement, ils m'ont déclaré en même temps que dans le cas où je ne la retrouverais pas, ils se verraient dans la pénible nécessité de me dépouiller vif et de faire un tambour avec ma peau. Un tambour ! qu'est-ce que c'est que cette idée-là, je vous le demande ?

– Comment ! dit Blondel, Fleur-des-Savanes n'est pas retournée parmi les siens ?

– Mais elle n'est donc pas ici ? dit Lapostole en palissant.

– On ne l'a pas revue.

– Depuis longtemps ?

– Depuis trois jours.

Lapostole faillit se trouver mal.

– Ah ! malheur ! murmura-t-il, ma peau ne tient plus qu'a un fil ; je suis destiné à devenir un tambour sacré… et je ferai plus de bruit après ma mort que de mon vivant. Voilà ce que j'appelle manquer totalement de chance…

Pendant que Lapostole s'abandonnait aux gestes du désespoir le plus sincère, Joseph pénétrait dans la chambre, et s'approchant de Maurice et des deux jeunes femmes :

– Le bâtiment est prêt, leur dit-il à voix rapide et basse.

– Le bâtiment ! demanda Blondel qui avait entendu, que veut-il dire ?

– Mais vous le savez, mon père, lui dit Maurice d'un ton ému, c'est le bâtiment qui doit nous conduire au port le plus prochain, d'où nous pourrons enfin regagner la France.

– Oui, oui, c'est vrai, je me rappelle, interrompit Blondel, eu portant la main à son front comme s'il eût eu un étourdissement subit.

Il y eut un moment de silence pénible, tout le monde était sous le coup d'une profonde et poignante préoccupation.

– Oh ! je comprends, reprit bientôt Blondel d'une voix altérée, vous devez repartir, retourner en France où vous attendent toutes les joies, tous les bonheurs ; il le faut, et je ne serai pas assez égoïste pour vous retenir.

– Mais qui vous empêche de venir avec nous ? vous savez bien pourtant que ce serait notre vœu le plus cher… lui dit Maurice.

– Non ! répondit Blondel d'une voix sombre, il n'y a plus de patrie pour moi, je suis attaché ici jusqu'à la mort.

– Oh ! nous nous reverrons, mon père, dit Maurice en lui pressant la main avec effusion.

– Tu as raison, ça ne peut être une séparation éternelle, dit Blondel, en attachant sur son fils un regard à la fois plein de douleur, d'espoir et de tendresse.

– Tous les deux ans, Joseph doit revenir visiter ses comptoirs, je l'accompagnerai.

– Tu me le promets ?

– Ah ! sur ma vie, je vous le jure, mon père, répondit Maurice.

– C'est bien, je te crois… et maintenant je puis te voir partir sans que mon cœur se brise. Va donc, et sois heureux, mon enfant ; soyez heureux tous les quatre, vous qui le méritez si bien, vous dont le cœur n'a jamais connu que d'innocentes émotions.

– Hélas ! nous voudrions demeurer quelques heures encore, dit Joseph, mais, vous le savez, la mer commande, et quelques minutes de retard nous renverraient à demain.

– Non, non ! je ne veux pas vous retenir ; allez, je me sens fort, désormais ; je vais me lever, et je serai presque aussitôt que vous sur le rivage.

– À bientôt, donc, mon père, dit Maurice en pressant encore la main de celui-ci.

Et ils sortirent tous quatre et gagnèrent le quai.

Quelques instants après ils étaient au bord de la mer, attendant Blondel, qui ne tarda pas à les rejoindre.

Alors ce furent des adieux déchirants entre le père et le fils ; ce fut une séparation profondément douloureuse du côté de Blondel surtout, qui restait seul, sans les douces compensations qu'allait trouver Maurice après l'avoir quitté.

Cette scène avait vivement ému Joseph et les deux jeunes femmes, qui, au moment de s'embarquer, se jetèrent, comme Maurice, dans les bras de Blondel et lui promirent qu'il reverrait Maurice et qu'elles-mêmes ne cesseraient de prier pour lui.

Enfin, tout le monde étant à bord, le bâtiment s'ébranla, quitta la plage et fendit les vagues, s'éloignant avec rapidité du rivage, où Blondel, debout et immobile, le regardait filer, répondant de temps à autre aux quatre signaux qu'on lui faisait à la fois du bord.

Bientôt, cependant, les signaux cessèrent ; Blondel regardait en vain dans l'espace, et, au bout d'une heure, il ne vit même plus le bâtiment qui venait de se fondre dans les vapeurs grises de l'horizon.

Alors il lui sembla qu'une nuit subite venait de l'envelopper, que sa vie s'éteignait peu à peu et que toutes ses facultés mouraient l'une après l'autre.

Après un long silence, il retourna ses yeux du point où ils étaient demeurés si longtemps fixés, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine :

– Hélas ! murmura-t-il, me voilà seul au monde ! Qui donc désormais m'aidera à supporter l'existence ? sur qui m'appuierai-je pour marcher dans le désert qui m'environne ? pour me guider au milieu des ténèbres qui tombent et s'épaississent autour de moi ?

– Moi ! murmura à son oreille une voix à la fois grave et douce.

Blondel se retourna et resta stupéfait à l'aspect de Fleur-des-Savanes qui le contemplait avec une tendresse presque maternelle.

– Toi ! toi ici ! s'écria-t-il avec une émotion dans laquelle se trahissait pour la première fois un sentiment qui commençait à le dominer à son insu.

– Tu es seul, malheureux, abandonné de tous ceux que tu aimes en ce monde, et tu ne m'attendais pas ? lui répondit

l'Indienne avec un mélange de tendresse et d'amertume.

– Tu as raison, je devais t'attendre et je suis un ingrat d'avoir pu douter un instant de ton dévouement, répliqua Blondel ; mais Lapostole, je veux dire le manitou, est venu tout à l'heure ici, envoyé par les tiens à ta recherche, et je craignais qu'il ne te fût arrivé quelque malheur.

– Non, répondit gravement Fleur-des-Savanes, j'avais une mission sacrée à remplir et je m'étais juré à moi-même de ne pas te revoir que je ne l'eusse accomplie.

– Une mission sacrée ?

– Je voulais punir les misérables qui t'ont assassiné, après m'avoir donné leur parole de respecter tes jours.

– Tu les connaissais donc ?

– Je les avais devinés.

– Mac-Bell et Précigny ?

– Oui, c'est ainsi qu'on les nomme.

– Tu as pu les atteindre ?

– Ah ! ils ne pouvaient m'échapper, car j'eusse sacrifié ma vie entière à ma vengeance plutôt que d'y renoncer.

– Et leur châtiment ?…

– A eu lieu ; il a été terrible !

– Ils sont morts ?

– Oui !

– Mais, comment ?

– Il y a vingt-quatre heures, dans l'île des Serpents, livrés aux reptiles qui les ont dévorés…

– C'est effroyable, en effet, murmura Blondel en tressaillant, et si peu dignes de pitié qu'ils puissent être, j'avoue que je ne puis songer sans frémir à une pareille mort !

– Ne les plains pas, ils avaient été impitoyables pour toi, ils avaient mérité ce châtiment. Si ces hommes vivaient, tes jours ne seraient jamais en sûreté !

Fleur-des-Savanes achevait à peine ces mots, lorsqu'un léger bruit se fit entendre du côté de l'habitation, et que Blondel en vit sortir Tom, son intendant, qui vint à lui d'un air agité.

– Qu'y a-t-il ? lui demanda vivement Blondel.

– Un officier et des soldats hollandais, répondit M. Tom ; ils viennent d'arriver avec deux hommes d'assez mauvaise mine, deux forçats, dit-on, évadés de l'île du Diable.

– Deux forçats ! fit Blondel en pâlissant légèrement.

Il se remit cependant, en songeant que personne ne pourrait le reconnaître sous les traits du planteur Harris, mais son émotion ne s'apaisa que peu à peu.

– Qu'ils viennent, dit-il à Tom d'une voix soucieuse.

Celui-ci se retira et revint bientôt suivi de l'officier et de quatre soldats hollandais, au milieu desquels marchaient deux hommes que Blondel reconnut tout de suite pour Mac-Bell et Précigny.

Fleur-des-Savanes poussa un cri de profonde stupeur à leur aspect et son cœur se serra comme à l'approche d'un danger inconnu.

– Veuillez nous excuser, monsieur Harris, dit alors l'officier en s'inclinant devant le planteur avec tous les signes du respect le plus sincère, mais voici deux criminels, deux forçats français, évadés de l'île du Diable, que nous avons arrêtés à un mille d'ici et qui ont demandé à être conduits chez vous, affirmant que nous y trouverions quelques-uns de leurs compagnons.

Fleur-des-Savanes sentit un frisson courir sur sa peau, et elle ne se lassait pas de contempler Précigny et l'Écossais.

– Vivants ! vivants ! murmurait-elle, et pourtant ils ont été déposés et laissés dans l'île des Serpents ! Quel pouvoir surnaturel a pu donc les sauver ?

Blondel avait répondu à l'officier hollandais qu'il n'avait pas à s'excuser pour être entré chez lui quand son devoir le lui commandait, et il l'avait prié de parcourir toute son habitation avec les deux hommes qui prétendaient y trouver des complices.

– Merci, monsieur Harris, répondit l'officier.

Puis, se tournant vers Mac-Bell et Précigny, qu'on avait attachés l'un à l'autre pour plus de sûreté :

– Voyons, leur dit-il brusquement, nous allons chercher ensemble les compagnons que vous avez dénoncés. M. Harris nous en donne l'autorisation, et nous pourrons ainsi…

– Oh ! il est inutile d'aller plus loin, interrompit le comte en haussant les épaules avec ironie.

– Pourquoi donc ?

– Mais parce que nous avons ici notre affaire sous la main.

– Que voulez-vous dire ?

– Parbleu je veux dire que je vous ai si peu trompé en vous annonçant la découverte de deux complices, qu'ils sont là sous les yeux…

– Où les voyez-vous ? demanda le Hollandais en jetant un regard autour de lui.

– D'abord en voilà un ! s'écria Précigny en montrant du doigt Lapostole.

– Ça ! répondit l'officier, mais c'est un Indien.

– Oui, un Indien de la rue Mouffetard !

– Comment ?

– Demandez-lui plutôt s'il ne s'appelle pas Lapostole et s'il n'a pas eu l'honneur de se rendre utile au gouvernement, à Toulon d'abord, puis à l'île du Diable ensuite, avec nous ?

L'officier regarda fixement Lapostole et attendit sa réplique. Ce dernier se contenta de sourire.

– Je pourrais dire et attester mes grands dieux que je suis manitou de père en fils, répondit-il, mais comme la vérité finirait toujours par se découvrir, je préfère aller au-devant et déclarer tout de suite que je suis Français, Parisien, né sur les bords enchantés et odoriférants de la Bièvre, et que Lapostole est le nom que m'a légué mon père en me recommandant de l'illustrer ; or, je me flatte qu'il a lieu d'être content… Vous pouvez donc m'emmener, et cela me procurera le plaisir de régler ultérieurement mon compte avec cette canaille de comte qui m'a dénoncé.

L'officier hollandais ouvrit de grands yeux.

– Car, reprit Lapostole, dont le regard se fixa avec une énergique expression sur le comte, il faut avouer, mon beau gentilhomme, que vous êtes une fière canaille, et que vous me récompensez singulièrement de vous avoir sauvé la vie ! Sans moi, sans les allumettes chimiques et le conseil que je vous ai octroyés dans l'île, vous seriez à cette heure dans le ventre de quelque reptile à sonnettes. Mais patience… mon tour viendra… et je vous en promets un qui ne sera pas piqué des insectes.

– Bon ! voilà que tu te fâches, dit l'Écossais en riant d'un gros

rire goguenard.

– Rira bien qui rira le dernier.

– C’est une menace ?

– Nous nous retrouverons à Cayenne !

– Je l’espère bien…

La querelle se serait peut-être envenimée, et, la violence des caractères aidant, il en serait peut-être résulté quelque rixe sanglante, si l’officier n’avait cru devoir intervenir.

Il imposa donc silence aux forçats, et s’adressant à Lapostole :

– Ainsi, lui dit-il, vous reconnaissez vous être évadé de l’île du Diable, où vous étiez retenu forçat ?

– Il faut bien le reconnaître, dit Lapostole.

– Puisqu’il en est ainsi, votre place est au milieu de mes hommes qui auront l’œil sur vous.

– Oh ! je n’ai pas envie de me donner de l’air !

Quand il l’eut vu aller prendre la place qu’il lui indiquait, l’officier se tourna vers le comte, qui continuait de sourire d’un air ironique.

– Vous avez annoncé deux complices, lui dit-il, et en voici un qui se livre lui-même… Mais quel peut-être le second ? je ne vois ici que des noirs, des esclaves attachés à l’habitation.

– Si vous ne voyez que ça, vous n’êtes pas malin, répondit l’Écossais.

– Qu’est-ce à dire ? fit l’officier.

– C’est-à-dire qu’en cherchant bien vous trouverez ici autre chose que des noirs, reprit Précigny.

Une pâleur livide se répandit peu à peu sur les traits de Blondel, et son cœur battit avec force dans sa poitrine.

Il comprenait qu’une scène terrible allait se passer, qu’il était à la merci du misérable qu’il avait devant lui, et, dans la cruelle extrémité où il se trouvait, il remercia Dieu du fond de son âme d’avoir éloigné son fils assez à temps pour qu’il ne fût pas témoin d’un pareil spectacle !

Quant à Fleur-des-Savanes, ses regards se portaient de tous côtés, comme ceux de l’officier.

– Mais regardez-le donc, poursuivit le comte en désignant du

doigt le malheureux ; sa pâleur et son trouble le trahissent trop hautement pour qu'il ose nier que le planteur Harris et le célèbre Blondel ne font qu'un seul et même personnage.

Un mouvement de stupéfaction se répandit parmi les spectateurs, et chacun tourna ses regards vers Blondel, dont le front s'était couvert d'une sueur froide.

– Cet homme ment impudemment ? lui demanda l'officier, que l'hésitation commençait à gagner.

– C'est un misérable imposteur, ajouta Fleur-des-Savanes, rouge de colère et d'indignation.

– Je suis un monstre, un misérable, tout ce qu'on voudra, répondit Précigny, mais Harris n'en est pas moins Blondel, et comme Blondel a quitté le service… de Toulon et trompé la confiance du gouvernement, je demande à ce qu'il nous soit rendu, vu qu'il nous est indispensable et que nous l'aimons comme un frère.

– Eh bien ! insista l'Officier en s'adressant à Blondel, vous ne répondez pas ?

– Réponds, réponds ! supplia Fleur-des-Savanes.

Blondel était haletant et effaré ; un combat affreux se livrait en lui, et il était près de défaillir. Mais cet homme était fort. Ce n'était pas la première fois que le malheur le frappait avec une impitoyable cruauté, et il eut le courage de regarder en face et d'accepter cette terrible situation.

– Oui ! je vais répondre, dit-il enfin, mais pour avouer que ce malheureux a dit la vérité en déclarant que j'ai été avec lui au bagne de Toulon !

– Vous ! s'écria l'officier au comble de la surprise.

– C'est ainsi ! répondit Blondel d'une voix triste et résignée.

En proie à une exprimable émotion, Fleur-des-Savanes, les traits bouleversés, le corps agité d'un tremblement convulsif, s'appuya contre un arbre pour ne pas tomber, et pressa ses deux mains sur ses lèvres pour comprimer les sanglots qui montaient de son cœur brisé.

Un instant après Blondel reprit :

– Toutefois, ajouta-t-il d'une voix plus ferme, il est faux que je me sois évadé de l'île du Diable… Ce misérable a menti en le disant, il n'a fait qu'obéir au sentiment de vengeance qui, il y a

deux jours, le poussait à m’assassiner.

– Quant à cela, je ne m’en défens pas, répondit Précigny, j’avoue même que je ne croyais pas avoir fait de si mauvaise besogne et que j’ai été surpris d’apprendre que ma victime était encore vivante. Mais il me restait une autre vengeance. Tout bien considéré, vu l’estime dont jouissait M. Harris dans le pays, je crois que le retour au bagne vaut encore mieux que la mort ; je ne puis donc que me féliciter de son rétablissement.

L’officier hollandais semblait en proie à une extrême anxiété.

– Monsieur Harris, dit-il à celui-ci ; vous reconnaissez donc vous être évadé du bagne de Toulon ?

– Je le reconnais, répondit Blondel.

– Alors, reprit l’officier, c’est avec peine, avec douleur, que j’accomplis un pareil office, mais mon devoir m’ordonne de vous emmener avec ces trois hommes et de vous remettre à Cayenne entre les mains du gouvernement français.

– Je suis prêt à vous suivre, dit Blondel.

Et il allait s’éloigner, quand le bruit d’un sanglot l’arrêta tout à coup. C’était Fleur-des-Savanes !

Accroupie au pied de l’arbre contre lequel elle s’était appuyée, elle pleurait et sanglotait, la tête plongée dans ses deux mains, le corps ployé sous une inconsolable douleur.

– Pauvre femme ! murmura Blondel.

Elle leva ses yeux à ces mots, et saisissant une de ses mains :

– Crois-tu donc que je puisse vivre loin de toi, quand le malheur t’accable ? s’écria-t-elle éplorée.

– Il le faut pourtant ! dit Blondel.

– Et qui te consolera ? qui soutiendra ton courage quand tu fléchiras sous le poids du désespoir ? Il n’y a plus que moi au monde pour remplir cette tâche, et je la réclame !

– Elle est bien dure !

– Elle sera plus douce à mon cœur que toutes les joies dont on pourrait m’entourer parmi les miens !

– Non non ! ne te condamne pas pour moi à une existence dont tu ne peux soupçonner l’horreur !

– Nul supplice, nul affront, nulle misère ne saurait égaler pour

moi la douleur de te savoir malheureux et de n’être pas là pour essuyer tes larmes.

– Eh bien ! qu’il soit donc fait selon ton désir ! dit Blondel en levant les yeux au ciel, et que Dieu bénisse ton pur dévouement !

Sur un ordre de l’officier hollandais, on se mit alors en marche, et, quelques instants après, une barque s’éloignait du bord, les emportant tous les cinq, et cinglait vers Cayenne.

L

LA MESSE DES FORÇATS

Il était huit heures du matin environ ; tous les magasins de Cayenne étaient fermés, et les rues presque désertes.

Il faisait un temps splendide : le ciel étendait au-dessus de la ville sa belle tenture bleue, frangée de nuages blancs, et toute la nature, calme et reposée, semblait avoir pris un air de fête.

C'était un dimanche.

Les cloches tintaient dans l'air, alègres et vives, conviant les fidèles à l'office divin, et, de temps à autre, on voyait passer quelques groupes qui se rendaient pieusement à l'église.

Bientôt la foule devint plus nombreuse, et, comme si un spectacle prévu avait été promis à sa curiosité, une espèce de haie se forma aux alentours de la basilique et sur la place principale.

Quelques minutes se passèrent ainsi, au milieu de l'attente générale, et, de l'une des rues adjacentes, déboucha tout à coup le plus étrange cortège que l'on pût voir.

C'était là, vraisemblablement, ce que l'on attendait, car chacun fit aussitôt silence et regarda.

Le cortège était celui des forçats de Cayenne, que l'on conduisait ainsi, chaque dimanche, à l'office.

Ils s'avancèrent en bon ordre, escortés de soldats et de gardes-chiourme, passant indifférents et mornes sous les regards des spectateurs.

Avant de les voir paraître, chacun avait pu, d'ailleurs, deviner que c'étaient bien eux qui s'avançaient.

Au seul bruit de leurs pas, on les eût facilement reconnus, car, par une bizarrerie dans laquelle on ne peut guère voir qu'un châtiment, une espèce de dégradation pareille à celle du boulet, on les obligeait à marcher, chaussés d'un sabot seulement.

Au nombre de ces malheureux il y avait quatre hommes, des

recrues nouvelles, qui venaient les derniers, et dont la physionomie, remarquable à divers titres, annonçait des natures énergiques, rudement éprouvées par les hasards et les adversités d'une vie pleine d'incidents. Ces quatre hommes étaient Précigny, Mac-Bell, Lapostole et Blondel.

Dernière et cruelle humiliation, la plus terrible de toutes, le malheureux Blondel s'était vu contraint de revêtir encore une fois l'ignoble livrée du bagne !

Mais c'est à peine si son cœur s'en était ému, si son esprit s'en était troublé.

Le malheur, sous quelque forme qu'il se présentât, ne pouvait plus l'ébranler désormais ; son âme était bronzée depuis longtemps déjà, et sur son front, qui se dressait fier, on ne lisait ni un sentiment de honte, ni un sentiment de révolte.

Blondel, d'ailleurs, était sûr de lui et fort de sa conscience, et il comptait encore sur la justice éclairée des hommes !

Et puis, une autre pensée avait contribué à le soutenir, et eût relevé son courage s'il avait eu quelque défaillance !

Derrière le cortège venait une femme, et l'étrangeté de son costume et de ses manières, la couleur de son teint, ses grands yeux noirs à la fois étonnés et attristés, tout la faisait remarquer et attirait l'attention sur elle, beaucoup plus encore que sur les forçats, qui ne présentaient rien de nouveau pour la plupart des curieux.

Cette femme était Fleur-des-Savanes !…

Elle avait suivi Blondel, comme naguère Michelette suivait Joseph, tout entière à son dévouement et à son amour, elle passait au milieu de la haie de curieux sans s'inquiéter des regards qui commentaient chacun de ses mouvements.

Cependant on était arrivé près du porche de l'église, sous lequel toute la bande s'empressa d'aller chercher un abri contre les rayons du soleil ; la jeune femme s'approcha alors de Blondel, et se penchant doucement à son oreille :

– Harris, lui dit-elle, j'ai fait ce que j'avais promis… j'ai vu le chef des visages pâles de ce pays, celui qu'ils appellent le Gouverneur, et il m'a écoutée avec bonté ; je lui ai fidèlement rapporté ce que tu m'as dit ; j'ai dit tout ce que tu as fait depuis le jour où tu es venu là-bas établir ta plantation ; le bien que tu as accompli et les bénédictions que tu as emportées avec toi. Cet

homme est un juste, Harris, car il a compris que tu n'étais pas un méchant homme comme tous ceux auxquels tu te trouves mêlé, et il m'a promis de t'accorder la liberté.

– Dis-tu vrai ? fit Blondel.

– Lui-même viendra te l'apprendre.

– Quand cela ?

– Aujourd'hui !…

Blondel contemplait la jeune Indienne avec un profond attendrissement ; il admirait la grandeur de ce dévouement, devant lequel tombaient tous les obstacles ; la puissance de cette énergie que rien n'avait pu décourager, qui avait fait réussir une pauvre femme ignorante de la langue et des usages européens, dans une entreprise où l'homme le plus habile eût échoué peut-être.

– Fleur-des-Savanes, lui dit-il d'un ton pénétré, et en serrant ses mains entre les siennes, s'il est vrai que tu aies réussi à me faire rendre justice, comment pourrai-je jamais reconnaître le service que tu m'auras rendu ?

– Ton cœur te le dira le jour où tu le consulteras, répondit la jeune fille d'une voix émue.

Blondel allait répondre, mais, à un signe du garde-chiourme, il fallut se séparer. Tous les forçats entrèrent dans l'église et Fleur-des-Savanes les y suivit.

Le service divin commença au milieu d'un profond silence.

Retirée dans un coin de l'église, l'Indienne se mit à regarder curieusement tous les objets qui ornaient le temple et l'autel : les tableaux, les statues, le tabernacle étincelant d'or ; puis les prêtres avec leurs étoles brodées de couleurs éclatantes, les enfants de chœur avec leurs surplis blancs et leurs soutanes rouges.

Ce spectacle que rendaient plus imposant le recueillement des assistants, les fleurs qui couvraient l'autel, l'encens dont les émanations remplissaient le temple, les chants qui retentissaient sous les voûtes sonores, le rite mystérieux qui s'accomplissait sous ses yeux, tout cela était pour elle un sujet de surprise et d'émotion.

Sans se rendre compte de l'impression à laquelle elle était en proie, Fleur-des-Savanes, immobile et grave, osait à peine respirer ; elle se sentait saisie d'une crainte superstitieuse qu'elle

ne pouvait s'expliquer et qui la pénétrait à son insu de vagues et ardentes aspirations.

Quand la voix puissante de l'orgue se fit entendre, tout son cœur vibra d'un saint frémissement et à plusieurs reprises, voyant les assistants baisser la tête et prier à ses côtés, elle s'agenouilla elle-même, courba le front et joignit les mains.

Le service finit au bout d'une heure.

Tous les fidèles s'écoulèrent peu à peu, et quand la foule eut disparu et que l'église fut presque déserte, sur un signal donné, les forçats se levèrent d'un même mouvement, reprirent l'ordre dans lequel ils étaient venus, et regagnèrent ainsi le vaste bâtiment où ils étaient enfermés.

Alors des groupes se formèrent à droite et à gauche, et tandis que Blondel, seul, à l'écart, s'était assis sur le rebord de son lit, dans l'immense dortoir, Précigny et l'Écossais se communiquaient à voix basse leurs impressions de la journée.

– Eh bien ? dit Mac-Bell en croisant ses bras sur sa poitrine, que penses-tu d'un paroissien comme ce Blondel ? en voilà un qui a la vie dure ! il faut qu'il ait l'âme chevillée dans le ventre.

Précigny fit un geste énergique.

– C'est égal, répondit-il en fronçant le sourcil, le dernier mot n'en est pas dit, je le jure ! Je me suis mis en tête que l'un de nous deux devait y passer, et quand je devrais sauter le pas après lui, je veux me donner la satisfaction de lui voir faire sa dernière grimace.

– Ce ne sera pas facile.

– Pourquoi ?

– Dame ! chat échaudé craint l'eau chaude, et le Blondel va se tenir sur ses gardes.

– Je n'en doute pas, mais ici, nous sommes chaque jour face à face, dormant et mangeant sous le même toit ; c'est bien le diable si, d'ici à deux ou trois mois, je ne trouve pas quelque moyen d'en finir.

– As-tu ton idée ?

– Pas encore, mais je sens que ça va venir.

Les deux amis en étaient là de leur conversation, lorsqu'un mouvement inaccoutumé se manifesta tout à coup dans la salle, et que l'ordre fut aussitôt donné à chaque forçat de se retirer à la

place qui lui était réglementairement assignée.

– Qu'est-ce qui va donc se passer ? fit Mac-Bell avec inquiétude.

– Nous le verrons bien… repartit Précigny.

Un homme venait d'entrer dans le dortoir, et, à l'accueil qu'on lui faisait, il était facile de deviner que c'était là un personnage important.

Ce personnage n'était autre, en effet, que le Gouverneur de Cayenne. – Il était accompagné du chef spécial de l'établissement du bagne.

– Ma visite a lieu de vous étonner, sans doute, disait le Gouverneur, tout en avançant au milieu des forçats découverts, mais je ne viens ici que pour accomplir un grand acte de justice et de réparation.

– Que se passe-t-il donc ? demanda le commissaire du bagne.

– Un fait très simple, en apparence.

– Parlez.

– Vous avez ici, n'est-ce pas, un forçat du nom de Blondel ?

– Oui, monsieur.

– Depuis peu de temps ?

– Quelques jours à peine.

– Et il a été repris sur le territoire hollandais ?

– En effet !

– Eh bien, c'est lui que je veux voir !

– Le voici.

Le commissaire désigna Blondel, qui n'avait pas bougé, et qui, plongé dans ses sombres rêveries, paraissait ne rien entendre de ce qui se passait à ses côtés.

Le Gouverneur s'approcha de lui, et lui toucha légèrement l'épaule.

– Blondel ! lui dit-il d'une voix ferme et grave.

Blondel se réveilla comme en sursaut, et fut tout surpris de voir près de lui le chef de la colonie.

– Monsieur le Gouverneur !… fit-il en s'inclinant.

– Moi-même, mon ami, répondit ce dernier ; on m'a parlé de

vous… on m’a donné, sur votre passé, les détails les plus circonstanciés, et votre malheur m’a intéressé… Je n’ai pas voulu laisser à d’autres le plaisir de vous apporter une bonne nouvelle.

– Est-ce possible ! s’écria Blondel, ému de tant de bonté.

– Vous êtes innocent, je le sais… C’est par suite d’une erreur, par le fait d’une atroce vengeance que vous avez été amené ici, et je veux faire cesser cette situation cruelle.

– Ah ! ne me trompez pas ! dit le malheureux Blondel.

– Demain vous pourrez sortir d’ici, pour n’y plus rentrer jamais !

Le Gouverneur éleva la voix alors, et, se tournant vers les forçats, qui s’étaient rapprochés peu à peu et formaient un cercle étroit alentour :

– Oui, poursuivait-il d’un ton plein de paternelle autorité, et je le déclare hautement devant tous, afin que cet exemple serve à chacun de guide et d’enseignement pour le jour où il sera rendu à la liberté : Voici un homme qui s’est évadé naguère du bagne de Toulon, j’aurais le droit de le retenir ici et ce ne serait que justice, mais cet homme a depuis longtemps racheté le passé par une conduite exemplaire et digne des plus sincères éloges, et je veux qu’il ne se repente pas aujourd’hui d’avoir cru à la bonté de Dieu et à la justice des hommes ! Rappelez-vous donc ce jour, vous tous qui m’entendez à cette heure ; n’oubliez pas qu’il y a toujours une réhabilitation possible pour l’homme de cœur, et que cette réhabilitation, c’est de vous-mêmes d’abord que vous devez l’obtenir !…

Blondel était profondément troublé ; il ne savait quelle contenance tenir, et à un moment même, il s’oublia jusqu’à s’emparer des mains du Gouverneur et les pressa sur ses lèvres.

– Ah ! le ciel m’est témoin ! s’écria-t-il avec élan, que jamais une pensée criminelle n’a traversé mon esprit ni trouvé place en mon cœur ; mais depuis de longues années déjà j’ai suspendu ma vie à l’honneur et à la probité, et si j’étais capable de jamais y manquer, vos paroles, monsieur le Gouverneur, suffiraient à me ramener dans la voix sacrée du devoir.

– C’est ainsi qu’il le faut, mon ami, répondit le magistrat, et puisse votre exemple gagner à la cause du bien les âmes qui n’ont été perverties que par la misère et les vices de l’éducation ! Demain donc, vous serez libre, Blondel, vous retournerez à

l'habitation où vous êtes attendu par tous ces pauvres esclaves dont vous étiez devenu le père, et je me féliciterai doublement, parce que j'aurai fait votre bonheur et le leur.

Sur ces mots, le Gouverneur sortit, laissant Blondel ému, les larmes aux yeux, l'âme ravie à la pensée de recouvrer la liberté, et de reprendre, encore une fois, la vie indépendante qu'il s'était créée dans sa plantation.

Cependant le cercle des forçats s'était rompu après le départ du Gouverneur, et chacun commentait la nouvelle qu'il avait apportée.

Généralement, il faut le reconnaître, chacun applaudissait à la mesure, Lapostole ne se montrait pas le moins satisfait de la bande.

Seuls, Mac-Bell et Précigny, les poings crispés, l'œil farouche, relégués dans un coin de la salle, s'abandonnaient au plus violent dépit.

– Ainsi, disait Précigny, il partira, il ira retrouver là-bas toutes les joies d'une vie libre et luxueuse, tandis que nous, rivés pour toujours à la honte et à la misère…

– Dame ! puisqu'il est vertueux, c't' homme, fit Mac-Bell.

– Eh bien, non ! non ! cela ne se peut pas, murmura Précigny d'une voix sourde et altérée par la colère.

– Et cependant, demain, il sort d'ici, la tête haute et presque honoré !

– Ah ! balbutia le comte entre ses dents, si j'avais un couteau sous la main ! dût-on me tuer ensuite, je jure qu'il ne sortirait pas vivant ! Mais rien ! pas un poignard ! pas un pistolet ! Oh !… ma vie ! ma vie pour un couteau !

Mac-Bell haussa les épaules.

– Bon ! voilà que tu divagues à présent ; d'ailleurs, ce n'est pas le moment, car on apporte le dîner, et il faut songer que c'est le dernier repas que nous allons faire ensemble.

– Et Satan ne m'enverra pas une inspiration ! murmura encore Précigny au dernier degré de la rage.

Cependant, comme on préparait les gamelles, les gobelets d'étain et les cruches d'eau pour le dîner, Blondel, sous l'empire d'une idée subite, quitta tout à coup la place qu'il occupait et se rapprocha de Précigny, qu'il prit un moment à l'écart.

Le comte était profondément intrigué de cette démarche, mais il se laissa faire, et parut même inviter, du geste, Blondel à parler.

– Monsieur le comte, dit alors ce dernier, nous avons été longtemps ennemis, mais à partir de cette heure je veux cesser d'être le vôtre ; la faveur que m'envoie la Providence m'a inspiré d'autres sentiments ; il me semble que cette faveur m'impose de nouveaux devoirs, et, quoique vous m'ayez fait bien du mal, quoique je vous doive tous les malheurs dont ma vie a été abreuvée, l'idée m'est venue de vous rendre service, en vous arrachant à la triste et honteuse existence que vous menez.

Précigny jeta à son interlocuteur un regard haineux, et ne répondit pas.

– En me retrouvant au bagne, poursuivit Blondel, en remettant le pied dans cet enfer maudit, mon parti a été tout de suite arrêté : ou en sortir pour n'y jamais rentrer, ou, après avoir tout tenté, me soustraire à la honte par la mort !

– Par la mort ! demanda le comte devenu très attentif, mais le moyen ?

– Un moyen aussi rapide qu'infaillible, monsieur le comte, un poison que je tenais en réserve, et qui peut vous donner la mort en moins d'une heure si, comme moi, vous préférez le trépas au déshonneur.

– Mais ce poison ! balbutia Précigny.

– Le voulez-vous ?

– Donnez ! donnez !

– Le voici.

Et Blondel lui remit une petite boulette noire, deux fois grosse comme une tête d'épingle, et dont le comte s'empara avec un mouvement fébrile.

– Oh ! merci ; merci, répondit-il en pressant ses mains ; vous ne savez pas le service que vous venez de me rendre… Quand partez-vous ?

– Demain.

– Bien ; d'ici là, nous nous reverrons… Séparons-nous seulement, et prenez garde que personne ne nous voie.

– Adieu alors, monsieur le comte.

– Adieu ! adieu !

Blondel le quitta sur ces mots pour rejoindre Fleur-des-Savanes, à qui l'on avait permis de pénétrer dans la salle, tandis que Précigny se hâtait d'aller vers l'Écossais.

– Eh bien, quoi de neuf ? lui demanda celui-ci ; tu as l'air tout rayonnant.

– Ah ! répondit le comte, c'est que je tiens mon idée.

– Tu as trouvé ?…

– Non, c'est lui-même, c'est Blondel qui s'est chargé de ce soin, et qui, de plus, m'a procuré le moyen de la mettre à exécution.

– Conte-moi donc ça.

– Non, non, pas de bavardages, c'est dangereux ici ; seulement, observe bien, et tu verras avant peu quelque incident original.

Pendant ce rapide colloque, Blondel causait avec la jeune Indienne.

– Fleur-des-Savanes, lui disait-il, tu m'as dit tout à l'heure de consulter mon cœur le jour où je voudrais reconnaître tout ce que tu as fait pour moi ; eh bien, le moment est venu, et c'est moi maintenant qui vais te prier de consulter le tien, et de me dire si tu veux faire le bonheur de toute ma vie en consentant à unir ta destinée à la mienne.

Cette déclaration subite, cette réalisation inattendue d'un bonheur longtemps rêvé comme une chimère impossible, saisirent si violemment le cœur de l'Indienne, qu'après un moment de silence et d'étourdissement, elle laissa échapper un soupir, balbutia quelques paroles inintelligibles, puis ferma les yeux et s'affaissa sur elle-même.

Elle s'était évanouie !

Blondel n'était pas préparé à un semblable effet, tout son sang se glaça à cette vue, et il poussa un cri en appelant au secours…

– À moi ! à moi !… s'écria-t-il, en recevant la jeune femme dans ses bras…

Cet évanouissement ne fut pas long ; Fleur-des-Savanes reprit ses sens presque aussitôt, mais violemment ébranlée par la commotion qu'elle venait d'éprouver, elle s'assit toute tremblante sur l'espèce de tollard où Blondel l'avait déposée.

– Ah ! de l'eau ! de l'eau ! fit ce dernier, aussi pâle que l'Indienne.

Et saisissant son gobelet qui, précisément, se trouva plein, il en fit boire le contenu à Fleur-des-Savanes.

Mais à peine celle-ci y eut-elle trempé ses lèvres, qu'elle repoussa le gobelet avec horreur, tandis qu'une pâleur livide se répandait sur ses traits…

Toutefois, cette impression dura peu, presque aussitôt elle porta ses deux mains à sa gorge en feu, et ses traits contractés, ses yeux étincelants exprimèrent le sentiment de la plus horrible souffrance.

– Ah ! s'écria-t-elle en tordant ses bras demi-nus, cette eau me brûle, j'étouffe, c'est la mort !… à moi !… Mon Dieu ! ne me laissez pas mourir ainsi !…

– Mille démons d'enfer !… murmura Précigny à l'oreille de Mac-Bell, le poison s'est trompé d'adresse… et il nous échappe encore !…

Il achevait à peine ces mots, qu'une sorte de rugissement se fit entendre.

C'était Blondel…

En jetant les yeux autour de lui, il avait aperçu Précigny parlant bas à Mac-Bell, et l'expression de ses traits fut pour lui une révélation.

Aussitôt, reprenant le gobelet qu'il avait déposé sur un meuble, il y jeta un regard rapide et en tira la boulette empoisonnée qu'il venait de donner au comte.

Alors, plus rapide que la pensée, il s'élança sur celui-ci, l'enleva de terre comme un enfant et le lança à dix pas, au pied d'une muraille, où le misérable demeura immobile, comme s'il eût été tué sur le coup.

Cependant, deux sœurs de l'hospice étaient accourues, appelées par le gardien de la salle, et avaient emmené Fleur-des-Savanes à l'infirmerie, où elles s'empressèrent de lui prodiguer tous leurs soins.

Un médecin ne tarda pas à venir, et, instruit de la cause du mal par Blondel qui avait lui-même suivi la jeune Indienne, il analysa d'abord la boulette qui lui fut remise, et après s'être rendu compte de la nature du poison, il se mit en devoir d'en combattre les effets.

Quelques instants après, il présentait à Fleur-des-Savanes une

potion composée à la hâte et dont il attendait de rapides effets.

– Ah ! vous la sauverez, docteur ? lui demanda Blondel avec angoisse.

– Peut-être ! répondit le docteur, le poison n'étant pas demeuré assez longtemps dans le liquide pour se dissoudre, et la malade n'en ayant absorbé qu'une faible partie, il y a lieu de concevoir quelque espoir… Toutefois, il faudra de grands ménagements… et demain seulement nous pourrons dire avec quelque certitude si son état n'est pas désespéré.

Blondel ne répondit pas ; il prit sa tête dans ses mains, et quelques larmes coulèrent le long de ses yeux.

Il croyait n'avoir plus rien à craindre de la vie, et toutes ses douleurs, toute sa haine emplissaient, comme autrefois, son cœur tout entier !

– Ah ! il le faut ! s'écria-t-il avec amertume ; tant qu'il vivra, quelque danger me menacera sans cesse !… Lui ou moi !… que notre sort s'accomplisse !… il faut que l'un de nous deux meure avant demain !

LI

LE FORÇAT VOLONTAIRE

Le lendemain du jour où ces faits se passaient à Cayenne, une scène d'un autre genre s'accomplissait à l'île Royale, située en face de l'île du Diable, qui a servi de théâtre aux événements des premiers chapitres de cette dernière partie de notre récit.

Il était sept heures du soir environ ; il avait fait une journée brumeuse et sombre, et les premières ombres du soir commençaient à envelopper l'île de leurs voiles épais…

L'île Royale est le lieu où sont généralement déposés, à leur arrivée de France, les forçats dont on ne connaît pas encore le caractère, et qu'il paraît prudent d'entourer d'une surveillance active. C'est là également que sont retenus ceux dont la conduite a inspiré quelques craintes, et qui semblent peu disposés à accepter le châtiment que la société leur impose.

Un grand bâtiment s'élève au milieu de l'île, qui rappelle dans ses principales dispositions les bagnes de Brest et de Toulon ; les forçats y sont placés sous la garde d'un détachement d'infanterie de marine, pour le service de l'extérieur, et de gardes-chiourme, pour ce qui touche à l'organisation intérieure.

Dans les grandes salles qui leur servent de dortoir, ils n'ont point le *tollard* dont nous avons souvent parlé dans le cours de ce récit, mais l'administration leur accorde un hamac, qui est un meuble mieux approprié aux exigences de ces climats exceptionnels.

Le matin, dès le lever du soleil, les forçats sont debout, et ils répondent à l'appel qui doit constater leur présence ; puis de six à onze heures, sous l'escorte d'une brigade de gardes-chiourme, ils se rendent aux travaux des digues, que le gouvernement colonial fait élever autour de l'île.

Du reste, point d'entraves !… Ils peuvent, pour ainsi dire, se croire libres ; la chaîne qu'ils traînaient avec eux a été rompue, et c'est déjà une sorte de réhabilitation.

Ce n'est pas la seule qu'on offre au repentir sincère.

Quoique le régime auquel ces hommes sont soumis soit dur encore, il l'est beaucoup moins qu'en France et pour ceux qui, de l'île Royale, parviennent à passer à Cayenne, ce qui s'obtient par une bonne conduite et des garanties de moralité relative ; il est un avenir assuré que l'autorité bienveillante leur réserve.

À Cayenne, il n'est pas rare de voir le forçat obtenir l'autorisation d'aller travailler chez le fermier ; et dès que ce premier pas est franchi, il peut insensiblement rentrer dans la société, dont ses crimes l'ont violemment séparé, et y trouver une place presque honorable.

À cette époque, vivait à l'île Royale un homme singulier, et qui avait, dans le principe, bien intrigué ceux qui avaient cherché à pénétrer le secret qu'il paraissait cacher avec un soin extrême.

Cet homme était jeune encore.

En dépit de ses cheveux blanchis avant l'âge, de sa barbe grisonnante, des nombreuses rides qui sillonnaient son front et creusaient ses joues, on devinait facilement qu'il avait à peine atteint l'âge mûr.

Peu après l'époque où les forçats furent transférés à Cayenne et installés à l'île Royale, un fait étrange s'était passé.

Le Gouverneur de la colonie était à ce moment fort occupé des soins à donner à la nouvelle organisation quand, un matin, on vint l'avertir qu'un homme désirait lui parler.

– Quel est cet homme ? demanda le Gouverneur.

– Je ne sais, lui fut-il répondu.

– Mais que veut-il ?

– Je l'ignore.

– Appartient-il à la colonie ?

– C'est la première fois qu'il se présente.

– Eh bien, dites-lui que mes instants sont comptés, et qu'il m'est impossible de le recevoir en ce moment.

On rapporta cette réponse à l'inconnu, qui insista avec tant de persistance pour être introduit, qu'après quelques nouveaux pourparlers il pénétrait enfin chez le Gouverneur.

Cet homme portait un costume grossier, mais propre, et bien que sa barbe poussât inculte, au premier coup d'œil on était

frappé d'un certain air de distinction et même d'élégance native.

Il salua le Gouverneur avec une aisance qui étonna ce dernier.

– Vous avez désiré me parler, monsieur, dit-il, et quoique je n'aie que peu de temps à moi, j'ai consenti à vous recevoir ; veuillez donc, je vous prie, m'expliquer en quelques mots l'objet de votre démarche, afin que je puisse juger immédiatement de la suite à donner à la demande que vous avez à m'adresser.

L'inconnu s'inclina.

– C'est une demande, en effet, répondit-il, et vous ferez beaucoup pour mon bonheur si vous voulez me l'accorder.

– De quoi s'agit-il ?

L'inconnu parut se recueillir un moment ; puis relevant le front et arrêtant son regard indécis sur son interlocuteur, pendant qu'une vive rougeur colorait ses joues :

– Monsieur le Gouverneur, reprit-il d'une voix mal assurée, vous allez bientôt recevoir ici des forçats que l'on envoie de France.

– En effet.

– Ils seront déposés, m'a-t-on dit, à l'île Royale.

– C'est vrai.

– Eh bien ! je désire qu'il me soit permis d'aller habiter sur cette île un coin de terre où je puisse mener la même existence qu'eux, et me soumettre aux mêmes travaux.

– Vous, monsieur ?

– Moi-même.

– Quelle est cette fantaisie ?

– Oh ! ce n'en est pas une.

– Qu'est-ce donc ?

– C'est un remords !…

– Que dites-vous ?

– La vérité !…

– Mais encore ?…

L'inconnu passa sa main sur son front où perlait une sueur froide, et baissa les yeux vers le parquet.

– Monsieur le Gouverneur, poursuivit-il d'un ton ferme, et qui

annonçait une résolution bien arrêtée, l'homme que vous voyez devant vous est un grand coupable.

– Est-ce possible ?…

– J'ai commis un crime odieux !…

– Mais c'est invraisemblable… le ciel ne permet pas qu'un crime reste impuni ?…

– J'ai pu cacher le mien à la justice des hommes, monsieur, mais Dieu m'avait vu, et c'est lui qui s'est chargé de mon châtiment. Depuis le jour où j'ai souillé mes mains du sang de mon semblable, je n'ai plus une heure de calme ou de repos, mes nuits se sont peuplées de fantômes, j'ai vécu dans une perpétuelle terreur, et j'ai traîné une vie misérable à laquelle je n'ai pas même eu le courage de mettre fin.

– C'est affreux !

– Horrible ! monsieur, c'est horrible. Vingt fois, ma conscience s'est révoltée en moi, et j'ai couru pour me dénoncer moi-même, espérant trouver dans la grandeur du châtiment un apaisement à ces remords qui me déchiraient, mais, chaque fois, je me suis arrêté à temps, et j'ai compris que cette issue même m'était fermée.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que j'ai une mère, monsieur, et que ma honte la tuerait !…

Le Gouverneur se tut et l'homme se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil.

– Ce que vous me dites là est tout un drame, reprit peu après le magistrat, mais je ne sais vraiment que faire.

– Ma demande est fort simple cependant.

– Sans doute.

– J'habiterai l'île Royale, loin de tous, sur un coin de terre où l'on pourra même ignorer ma présence ; je vivrai là, au milieu d'une solitude profonde, travaillant sans relâche, m'imposant les plus dures privations, tuant le corps peu à peu, pour finir par tuer l'esprit. En m'accordant cette autorisation, monsieur, vous aurez fait pour moi plus que si vous me donniez la vie, vous m'aurez réhabilité vis-à-vis de moi-même, si tant est que je puisse croire à la possibilité d'une réhabilitation.

Le Gouverneur parut encore se consulter ; il examina de

nouveau l'inconnu avec attention, le pressa de questions, auxquelles il fut répondu avec beaucoup de réserve ; puis enfin, sollicité lui-même par un accent sincère, touché peut-être au fond par ce remords, qui se présentait sous une forme si nouvelle, il finit par accorder l'autorisation demandée.

Dès le lendemain donc, l'inconnu se trouvait installé dans l'île Royale, avant même que les forçats n'en eussent pris possession.

L'endroit qu'il avait choisi était situé à l'extrémité de l'île, du côté qui regardait la mer.

Un paysage abrupte et tourmenté, dont on pourrait difficilement rendre l'aspect sauvage !

À droite et à gauche s'élevaient deux énormes rochers, dont la silhouette grise se détachait vigoureusement sur le fond du ciel ; devant, s'étendait un horizon de mer triste et sombre ; derrière enfin, à une distance de cinq cents pas, poussait une végétation malingre et souffreteuse, qui s'était tordue et atrophiée sous l'action violente des rafales.

À toute heure du jour ou de la nuit, le vent sifflait avec une âpre violence aux angles des deux rochers, qu'il semblait s'acharner à déraciner ; les vagues, incessamment poussées contre cette digue naturelle, bondissaient en mugissant, et venaient déferler jusque sur le front de ces géants de granit, pour ensuite s'éparpiller au loin en poussière d'écume.

C'était une plainte ou des grondements incessants, l'image d'une âme que le remords déchire, et à laquelle il ne laisse ni repos ni trêve !

À l'aide de branches d'arbres empruntées aux forêts voisines, de quelques quartiers de roche et d'un ciment fait de boue et de sable, l'inconnu parvint bien vite à se construire une misérable cabane.

Il apportait d'ailleurs à ce travail une ardeur et une activité qui prenaient leur source dans un sentiment que le lecteur devine.

Cet homme, que les plus mauvaises passions avaient poussé jusqu'au crime, trouvait dans cette distraction d'un travail manuel quelque soulagement aux remords dont il était assailli. Sa pensée tout entière s'absorbait dans ces soins qu'il donnait aux choses de la vie matérielle, et pendant qu'il édifiait cette pauvre et misérable cabane qui devait à peine le garantir contre les injures du temps et les violences des ouragans, il lui semblait que ses

remords lui laissaient un moment de répit, et il parvenait parfois à oublier le passé !

Oublier !…

C'est là le but incessamment poursuivi et rarement atteint par le criminel.

Il y a en lui une voix sévère qui, chaque matin, s'élève et le condamne.

Il peut se cacher dans les forêts les plus épaisses, se soustraire aux recherches les plus actives, défier la justice des hommes, mais il emporte avec lui, partout et en tous lieux le juge implacable que Dieu a donné à tout homme : et c'est sa conscience qui est chargée du châtiment.

Oublier !

Ah ! ils le voudraient tous !… mais le ciel ne l'a pas voulu, et malheur à qui a mis une fois le pied dans la voie du crime !

Souvent, notre forçat volontaire, après sa journée de fatigues, quand le corps brisé, il cherchait sur son lit de paille humide le repos dont il avait besoin, et que tous ses membres rompus réclamaient impérieusement, souvent, il lui arrivait de se relever en sursaut, et, dans la nuit sombre qui l'enveloppait, à travers les bruits lugubres du vent et des vagues, il croyait entrevoir un blanc fantôme et entendre les derniers râles d'un mourant.

Alors, il se levait effaré et suant, courait nu-tête et pieds nus sur la grève pour échapper à cette horrible apparition, à cette hallucination épouvantable ; mais, de quelque côté qu'il portât ses pas, toujours le fantôme était devant lui, toujours il entendait son hoquet sinistre et les sifflements suprêmes de sa poitrine !

Les premiers temps de son séjour dans l'île furent ainsi livrés aux plus affreuses tortures, et, plus d'une fois, il se consulta avec anxiété pour savoir s'il pourrait supporter cette existence.

Un moment même, il eut l'idée de fuir ; il pouvait croire que c'était à la solitude dans laquelle il vivait qu'il devait l'évocation de ces souvenirs, et il eut l'idée de rentrer dans le monde, et de recommencer la vie de plaisirs et de folies avec laquelle il avait si violemment rompu.

Pendant de longues années, on l'avait vu, à Paris, étalant un luxe princier et éblouissant tous les curieux de ses fantaisies d'oisif riche et titré. Il avait eu des chevaux pur-sang, des maîtresses renommées, de nobles amis ! Le grand monde et le demi-monde

lui avaient accordé ses entrées avec un égal empressement, et plus d'une jeune héritière avait soupiré en le voyant passer au bois sur son cheval anglais, ou dans son américaine, qu'il conduisait lui-même avec une adresse rare.

Quel rêve et quel souvenir !

Pourquoi ne se rejetterait-il pas dans ce tourbillon ? pourquoi ne redemanderait-il pas à cette vie d'exception la fin des tortures qu'il endurait sur cette terre déserte et désolée ?

Il hésita.

C'était un caractère pusillanime et indécis, et il frémit en songeant que la réalité pourrait venir le chercher et l'arracher brutalement à cette vie de mensonge.

Et puis, en dépit des terreurs qu'il éprouvait à l'île Royale, bien que ses jours fussent donnés à un travail sans précédent, et que ses nuits fussent troublées par des cauchemars implacables, cependant il puisait dans ces dures privations qu'il s'imposait, dans ces épouvantes qui le glaçaient, une âpre volupté, une étrange satisfaction qui le relevait à ses propres yeux et qui, par instant, lui laissait croire à la possibilité d'une réhabilitation.

C'étaient ses meilleurs jours.

Ces jours-là, son sommeil était plus calme, son cœur moins agité ; il lui semblait que le vent n'avait plus le même accent, que la mer avait d'autres murmures.

Il respirait.

À partir du jour où les forçats furent installés dans l'île, notre inconnu suivit avec une régularité minutieuse le régime qui leur était imposé.

Il se levait le matin, à la même heure, allait travailler aux digues, mais sans se mêler à eux, prenait les mêmes repas et la même nourriture, et ne rentrait le soir, dans sa hutte, qu'au moment où les forçats regagnaient le bâtiment qui leur était affecté.

Cette communauté d'occupations le jeta dans un ordre d'idées nouvelles, et communiqua à son esprit une sorte d'apaisement qu'il avait longtemps cherché en vain.

Le caractère de ses remords devint moins violent, ses hallucinations furent plus rares, et l'avenir se présenta à lui sous des couleurs moins effrayantes.

Une crainte le dominait encore, cependant, et c'est sous l'empire de cette appréhension qu'il avait pris la résolution de ne se mêler jamais aux forçats de l'île.

Parmi ces hommes, que la justice avait envoyés au bagne, il y en avait quelques-uns, il le croyait du moins, qu'il avait dû connaître à Paris… À aucun prix il n'eût voulu que son nom fût prononcé par eux ; cette honte, il la redoutait plus que toutes les autres, et il prenait toutes les précautions pour ne pas s'y exposer.

Au moment où nous trouvons ce singulier criminel établi dans l'île Royale, un fait venait de s'y passer qui l'avait fort troublé.

Le matin même, quelques forçats de Cayenne, échappés naguère de l'île du Diable, et repris sur le territoire de la Guyane hollandaise, avaient été transportés à l'île Royale, où la surveillance était plus active, et où une évasion était presque impossible.

L'inconnu avait interrogé un gardien sur ce fait, et le gardien, qu'aucune raison n'empêchait de dire la vérité, lui avait donné tous les renseignements qu'il désirait.

– Ainsi, dit l'inconnu, ils sont quatre ?

– C'est-à-dire, répondit le gardien, qu'ils ne sont en réalité que trois, car le dernier va être relâché demain ou après… par ordre du Gouverneur.

– Mais les trois autres ?…

– Oh ! ceux-là sont des gaillards que l'on va surveiller de près.

– Ce sont donc des forçats dangereux ?

– On le dit.

– Vous ne les connaissez pas ?

– Je n'en ai vu qu'un seul.

– Lequel ?…

Le gardien fit un geste important.

– Un personnage !… dit-il d'une voix discrète.

– Que voulez-vous dire ?

– Un homme qui a tenu un certain rang, un comte, je crois, et qui supporte difficilement le régime du bagne.

– Y a-t-il longtemps qu'il a été condamné ?

– Cinq ans à peu près.

L'inconnu frissonna.

– Ainsi vous prétendez qu'il est comte ? ajouta-t-il avec un geste ému.

– Et pour de vrai.

– Mais, son nom !… son nom !…

– De Précigny !…

L'inconnu fit un soubresaut, et son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, tandis que le gardien clignait de l'œil avec intelligence.

– Vous l'avez donc connu ?… dit-il à son interlocuteur.

– Moi ! dit ce dernier d'un ton effaré.

– Et où serait le mal ?

– Ainsi il va habiter l'île ?

– Pour longtemps…

– Et il travaillera aux digues ?

– Parbleu !…

L'inconnu baissa la tête et ne répondit pas ; et comme un appel s'était fait entendre à quelque distance, le gardien se hâta de s'éloigner, le laissant seul, livré à ses réflexions.

Tout le jour il resta assis, solitaire, sur le bord de la mer, le front dans les mains, le regard perdu dans les profondeurs de l'horizon, sans oser faire un pas autour de son habitation, et négligeant, pour la première fois, depuis qu'il était dans l'île, de se mêler aux travaux imposés aux forçats.

La nuit le trouva dans la même position, et ce ne fut que lorsque l'ombre eut tout envahi qu'il se décida enfin à rentrer dans sa cabane.

Mais un pli soucieux s'était creusé sur son front, la pâleur n'avait pas disparu de ses joues ; et son œil morne restait comme rivé au sol.

Contre son ordinaire, cette nuit-là, il ferma sa porte avec soin et se barricada à l'intérieur, et durant les premières heures, il demeura debout, allant et venant dans l'étroite cabane, prêtant l'oreille aux moindres bruits de l'extérieur et frémissant quand quelques-uns de ces bruits semblaient se rapprocher de son habitation.

Que se passait-il donc dans l'esprit de cet homme, et pourquoi ce nom du comte de Précigny, frappant tout à coup son oreille, avait-il produit sur lui l'effet que produisit autrefois, sur Robinson, la vue d'un pied d'homme sur son île déserte ?

Le lecteur l'apprendra bientôt, s'il ne l'a deviné déjà ; toujours est-il, qu'en ce moment, le malheureux était en proie à une sorte de terreur folle.

Deux heures se passèrent ainsi, et ce ne fut que lorsque ses jambes fatiguées ne purent plus le porter qu'avec peine, qu'il se décida enfin à se jeter sur son grabat.

Il avait besoin de repos, et jamais encore il ne s'était senti si brisé ; mais, malgré son ardent désir de sommeil et d'oubli, il n'était pas couché depuis cinq minutes, qu'il se relevait épouvanté et tendait une oreille effarée.

Était-ce une nouvelle hallucination ? était-ce le rêve d'un esprit surexcité ? il venait d'entendre frapper à la porte de sa cabane.

Il écouta.

Qui pouvait venir à une pareille heure ? quel service venait-on lui demander et quel était surtout ce visiteur nocturne ?…

Tous ses sens étaient glacés ; une minute s'écoula de la sorte, qui lui parut un siècle, et comme le bruit ne s'était pas renouvelé, il commençait déjà à respirer, quand trois coups bien distincts résonnèrent de nouveau.

Cette fois, il n'y avait plus à hésiter, le doute n'était plus permis il y avait bien là quelqu'un qui demandait à être introduit.

L'inconnu pressa sa poitrine de ses deux mains et se rapprocha de la porte.

– Qui est là ? demanda-t-il d'une voix défaillante.

– Ouvrez ! ouvrez ! répondit-on du dehors.

L'inconnu respira. Cette voix qui venait de parler était une voix de femme, et bien qu'il dût s'étonner à bon droit qu'il pût se rencontrer une femme dans l'île, il n'en sentit pas moins sa terreur s'apaiser.

Il se hâta d'allumer sa lampe, et courut à la porte qu'il ouvrit.

C'était bien une femme, et à son aspect il recula malgré lui et jeta un cri de surprise.

Elle était jeune, et, malgré l'étrangeté du costume qu'elle

portait, il était difficile de ne pas être frappé de la beauté de son visage et de la grâce de ses formes.

Mais la fatigue était écrite sur ses traits, et, à peine entrée dans la masure, elle se laissa tomber sur un banc et ferma les yeux près de défaillir.

L'inconnu se précipita pour la secourir…

Mais la jeune femme reprit presque aussitôt possession d'elle-même ; et passant la main sur son front comme pour rappeler ses souvenirs :

– Je me suis perdue, dit-elle d'une voix faible, j'ai marché depuis quelques heures à l'aventure, cherchant vainement une habitation.

– D'où venez-vous donc ?… demanda son hôte intrigué.

– De Cayenne…

– Et que comptez-vous faire ici ?

– Ce matin, on a amené dans cette île un homme auquel ma destinée est liée, et j'ai voulu le suivre.

– Mais vous êtes Indienne ?

– C'est vrai ; on m'appelle Fleur-des-Savanes.

– Et l'homme que vous avez suivi ne peut être connu de vous ?

– Il y a cependant bien des jours que je le connais ; il est noble, généreux, et c'est par une erreur cruelle qu'il a été arraché à l'amour de ses serviteurs.

– Et quel est son nom ?

– Harris.

– Un Anglais ?

– Non… il venait de France quand il est arrivé à la Guyane hollandaise…

L'inconnu commença un sourire d'incrédulité, et fit un geste qui voulait dire à la jeune femme qu'elle se trompait.

Celle-ci comprit sa pensée, et à son tour elle remua la tête en signe de protestation.

– Non, dit-elle, je ne me trompe pas… seulement, l'homme dont je parle n'a pas toujours porté le nom de Harris…

– Cela s'explique mieux.

– Dans le pays de ses pères on lui en donnait un autre.

– Et cet autre nom ?…

– C’est celui de Blondel !…

L’inconnu poussa un cri.

– Blondel !… exclama-t-il, Blondel !… dites-vous ?…

– Sans doute…

– Blondel et Précigny !… tous deux ici, à la fois !… c’est Dieu qui les a conduits pour ma perte… et mon châtiment… Ah !… que faire !… que faire !… je suis perdu sans espoir !…

LII

LA VEILLE

La veille, vers le déclin du jour, on remarquait à Cayenne un grand mouvement du côté du port : c'étaient les préparatifs qui se faisaient pour quelques condamnés que l'on devait transporter la nuit même à l'Île Royale.

Les forçats étaient déjà réunis, causant et se promenant par groupes en face du bâtiment qui devait les emmener, et tous paraissaient accepter, d'assez mauvaise grâce, ce changement de condition ; cette mesure allait mettre, entre eux et le chef-lieu de la colonie, un cordon sanitaire difficile à franchir, c'est-à-dire un bras de mer de douze à quinze kilomètres.

Mais, parmi tous ces hommes, il en était un surtout que ce changement semblait frapper plus cruellement et plonger dans un véritable désespoir ; cet homme, c'était celui que nous avons montré si fort dans le malheur, si énergique dans la lutte, si résigné après la défaite, subissant avec une sérénité stoïque la chute de ce terrible rocher de Sisyphe qui, vingt fois soulevé, vingt fois échappé de ses mains, venait de lui retomber sur les épaules lorsqu'il croyait en avoir fini pour toujours avec sa vie de honte et de misère où l'avait jeté l'infamie ; cet homme : c'était Blondel.

Retiré dans un coin, à l'écart, et très éloigné de ses compagnons, assis à terre et la tête plongée dans ses deux mains, immobile et comme pétrifié dans sa douleur, il n'entendait même pas les sarcasmes que lui jetaient quelques condamnés en passant près de lui.

Il fut enfin arraché aux pensées qui l'absorbaient par une main qui vint, en ce moment lui toucher l'épaule.

Blondel se retourna et reconnut Lapostole.

– Que me veux-tu ? lui demanda-t-il avec effort.

Lapostole fit un geste de compassion comique.

– Je veux te dire, répondit-il, que ça me fait de la peine de te voir accablé comme un enfant et exciter la pitié d'un tas de chenapans, qui, à eux tous, ne valent pas ton petit doigt.

Un amer sourire effleura les lèvres de Blondel, puis il secoua le front et plongeant son regard jusqu'au cœur de son interlocuteur :

– Lapostole, lui dit-il d'une voix presque grave, il y a longtemps que je t'ai distingué au milieu de cette bande d'assassins et de voleurs qui nous entourent ; toi seul conserves encore quelques sentiments humains dans le cœur, et tu peux comprendre mon désespoir, car tu l'as deviné, et je l'avoue sans honte, c'est un véritable désespoir que j'éprouve !

– Allons donc, répliqua Lapostole avec feu, n'es-tu pas toujours Blondel ? Ce moment de découragement passé, tu trouveras mille ressources dans ton esprit et je suis bien sûr que tu ne resteras pas longtemps là-bas.

– Je n'en sortirai pas, Lapostole.

– Pourquoi ça ?

– Ah ! c'est que tu ne sais pas tout ce que je souffre, vois-tu ; j'avais recouvré non seulement la liberté, non seulement le bien-être, la considération, la sympathie même de mes semblables, mais la plupart des qualités de cœur que j'avais perdues dans l'atmosphère impure des bagnes, et avec ces qualités, l'estime de moi-même, l'orgueil d'avoir dompté tous les mauvais instincts, je me trouvais de niveau avec tous ceux qui passaient pour honorables dans la société, j'étais heureux de me voir échappé pour toujours au crime, au hideux entourage dans lequel s'était passée ma vie, heureux de marcher libre sur la terre, de pouvoir serrer la main de l'honnête homme et de vivre avec lui d'égal à égal. Eh bien ! il a suffi d'un mot de ce misérable pour briser tout cela et me replonger dans cet enfer d'où j'avais pu sortir par un effort surhumain et où je vais mourir.

– Mourir !…

– Laisse-moi dire jusqu'au bout, Lapostole ; j'ai désormais au cœur un sentiment qui domine tout chez moi, même l'amour de la liberté : ce sentiment, c'est une soif de vengeance dont nulle comparaison ne saurait te donner une idée ; c'est une véritable souffrance, une douleur de toutes les minutes, de tous les instants et qui ne cessera que le jour où j'aurai tué de ma main celui dont la seule vue fait courir du feu dans mes veines ; comprends-tu maintenant ? Le cadavre du comte de Précigny et derrière lui

l'échafaud, voilà le tableau fatal, inévitable que je vois maintenant comme dénoûment à ma carrière, et c'est la cause de mon désespoir.

– Pour ce qui est de se débarrasser de cet animal de comte, j'avoue que je n'y vois pas d'obstacle, et je ne pense pas que ce soit une grande perte pour la société… Mais quant à se chagriner pour ça, je trouve que ce serait absurde… et mon opinion est qu'il vaut mieux songer aux moyens de filer de l'île où nous allons.

– Y songes-tu ?

– Je ne songe qu'à cela… Veux-tu être des nôtres ?

– Je ne veux que le tuer… lui ou moi, te dis-je… et c'est sous l'empire de cette pensée même que je me laisse conduire dans l'île, malgré la promesse que le Gouverneur m'a faite d'une mise en liberté prochaine.

– Alors, c'est bien arrêté ?

– Tu le verras !…

– Eh bien !… soit, mais je t'attends là-bas… et rira bien qui rira le dernier.

Cependant, une espèce de conciliabule se tenait entre une vingtaine de forçats, parmi lesquels se trouvaient Mac-Bell et le comte de Précigny.

– Croyez-moi, disait ce dernier à son farouche auditoire, Blondel a trop longtemps goûté de la liberté et de la vie d'honnête homme pour se résigner à rester parmi nous ; il regrette sa plantation, ses esclaves, le luxe et le bien-être dont il s'était entouré, et maintenant il nous méprise et se fera un mérite de nous trahir et de dénoncer toutes nos tentatives pour plaire à l'administration dont il espère obtenir sa grâce à nos dépens.

– Ça, c'est vrai qu'il n'a pas beaucoup l'air de vouloir fraterniser avec nous, dit un forçat.

– Je vous dis qu'il nous vendra tous, insista le comte avec force, et que c'est à cette intention qu'on l'emmène avec nous à l'île Royale.

– Il est certain qu'il y a quelque chose de louche là-dessous, approuva l'Écossais.

– À la vérité, insinua le comte, on a prétexté une formalité a remplir avant de le relâcher ; mais ce n'est pas à nous que l'on monte de pareils coups… et ce n'est pas pour le roi de Prusse

qu'on l'envoie ici.

– Sans doute !… sans doute !… dirent plusieurs voix.

– Ainsi, reprit le comte, vous voilà prévenus ; vous savez où est notre ennemi à tous ; c'est à vous à voir si nous devons le traiter comme un frère ou…

– Suffit ! nous ne tarderons pas à lui signer son congé définitif…

Comme ils achevaient de parler, Lapostole parut tout à coup au détour du quai, et chacun s'empressa de changer de conversation.

Mais le jeune Parisien était particulièrement fûté, et il vit bien vite ce dont il retournait.

– Connu !… murmura-t-il en clignant de l'œil, ce n'est pas à de vieux singes comme nous que l'on apprend à faire des grimaces ; mais ils n'ont affaire ni à un aveugle, ni à un manchot, et je me charge de faire leur partie…

Une heure plus tard, tous les préparatifs se trouvant enfin terminés, l'embarquement des condamnés commença aussitôt, et le bâtiment quitta le bord, faisant voile vers l'île Royale.

La traversée n'est pas longue, et la chaloupe, filant à l'aide de rames et de voiles, en moins de deux heures on abordait. Alors les forçats débarquèrent deux par deux dans cette île, où la plupart devaient finir leur vie, mais chacun espérait bien pouvoir s'évader en dépit de la surveillance attentive dont ils allaient être l'objet.

Le lendemain, d'ailleurs, commença pour eux une vie nouvelle, vie active, où le travail absorbait une partie de leur temps.

Dès le point du jour, en effet, tout le monde fut sur pied pour se rendre aux digues que l'on élevait sur plusieurs points de l'île.

Malgré la surveillance réglementaire, chaque forçat était cependant laissé libre de choisir à son gré ses compagnons de travail ; Lapostole eût pu, par conséquent, s'associer à Blondel, et il semblait que la prudence dût l'engager à le faire plutôt que de se mêler à ceux dans lesquels il pressentait déjà des ennemis.

Ce fut pourtant ce dernier parti qu'il prit, et il choisit, de préférence, ceux que Précigny avait endoctrinés la veille.

Cette témérité apparente avait un but.

D'abord mal accueilli, Lapostole commença à ramener quelques individus par son intarissable gaîté et la vivacité de ses reparties, puis il se mit à raconter en détail les preuves d'énergie

et de vigueur physique par lesquelles Blondel avait mérité le titre de roi du bagne, n'oubliant pas, dans ce récit, les traits qui attestaient la générosité de ses sentiments, la protection qu'il accordait toujours aux plus faibles contre les plus forts, le tout semé d'anecdotes plus ou moins divertissantes.

Il parvint de la sorte à intéresser en faveur de Blondel ceux que le comte lui avait rendu hostiles, et, quand il s'aperçut du revirement qui s'opérait en sa faveur, il aborda très franchement son plaidoyer, fit comprendre l'intérêt que Précigny avait à se défaire de l'homme qui n'avait fait que se venger en l'envoyant au bagne, et, en moins de deux heures, il amenait une révolution complète dans l'opinion et les sentiments des forçats.

Il va sans dire que Précigny et l'Écossais étaient occupés loin du groupe où Lapostole avait si efficacement travaillé à détruire le mal qu'ils avaient fait, et que ni l'un ni l'autre ne se doutèrent de ce qui se passait de ce côté.

Vers l'heure où le jour commençait à baisser, un coup de sifflet donna le signal du repos ; alors, chacun choisit à sa fantaisie le lieu où il lui plaisait de se retirer pour prendre son repos et faire sa sieste.

Blondel, toujours sombre et poursuivi de sinistres pressentiments, se dirigea vers une forêt, assez éloignée de tous les travailleurs, pour qu'il fût assuré qu'aucun d'eux ne serait tenté d'aller l'y rejoindre.

Au bout d'une heure de marche, il arrivait à la lisière de cette forêt, non loin de laquelle s'élevaient deux énormes rochers, plongeant leurs pieds de granit dans la mer et creusant entre eux un énorme précipice.

Une fois là, il chercha un endroit sombre et ombragé où il pût, non se reposer, mais se livrer en paix à ses pensées, quand il crut entendre, à quelques pas de lui, un bruit qui le fit s'arrêter et prêter l'oreille.

Ce bruit l'intrigua ; il n'y avait dans l'île aucun travailleur libre, du moins il le croyait, et il se demandait à quelle mystérieuse besogne s'acharnait ainsi ce condamné obstiné.

Il voulut en avoir le cœur net, et marcha aussitôt de ce côté ; mais à peine avait-il fait quelques centaines de pas qu'il se trouva en face d'un homme qui, les bras nus, le visage ruisselant de sueur, travaillait avec une ardeur telle, que Blondel put arriver près de lui sans en être aperçu et qu'il fut obligé de lui toucher

l’épaule pour lui faire savoir qu’il était là.

Celui-ci se retourna et Blondel aperçut un pauvre diable aux traits fatigués, à la barbe longue et inculte, et portant dans ses regards l’expression d’une sombre et secrète douleur.

Il en eut presque pitié.

Mais le singulier travailleur s’était pris à le considérer avec une profonde attention ; il passa à plusieurs reprises sa main sur son front, et poussa enfin un cri de stupéfaction et d’effroi.

– Blondel ! s’écria-t-il, reculant de quelques pas.

– Vous me connaissez ! dit ce dernier avec étonnement.

L’inconnu prit sa tête dans ses mains avec une sorte d’épouvante glacée.

– Oui, oui, je vous reconnais, répondit-il tristement ; mais je ne m’étonne pas que vous ne puissiez vous rappeler mes traits, quoique vous les ayez vus bien souvent, il y a cinq ans à peine ; le remords m’a tellement secoué durant ces dernières années qu’il doit avoir fait de moi un autre homme.

Cependant Blondel ne le quittait pas des yeux, et malgré la persistance de cet examen, aucune lumière ne se faisait dans son esprit.

– J’ai beau chercher dans mes souvenirs, dit-il enfin, je n’y trouve pas un visage qui me rappelle le vôtre.

L’inconnu remua tristement la tête, s’approcha de manière à lui présenter ses traits en plein jour, se frappant le front du doigt :

– Remontez à deux ans de là, lui dit-il d’un ton grave, transportez-vous loin d’ici, au centre même de Paris, et regardez-moi bien, Blondel ; enlevez par la pensée les rides qui plissent prématurément ce front, les sillons creusés sur ces joues, la neige de l’âge subitement tombée sur ces cheveux et sur cette barbe ; représentez-vous un jeune homme de vingt-cinq ans, gai, heureux, insouciant, habillé par le tailleur à la mode, traversant le boulevard des Italiens sur un arabe pur sang, peut-être alors pourrez-vous me reconnaître ?

L’œil de Blondel s’était allumé, la curiosité éveillait toute sa perspicacité, et pourtant, au bout de quelques minutes, il renouvela son geste négatif.

– J’ai beau chercher, répliqua-t-il encore une fois, je ne puis vous reconnaître.

Un rire strident s'échappa de la poitrine du malheureux.

– Ah ! le remords ! les insomnies ! les sombres et éternelles visions ! s'écria-t-il avec exaltation ; le fantôme sans cesse menaçant, vous apparaissant dans le silence des nuits, approchant de votre oreille ses lèvres blêmes et vous murmurant tout bas ce mot, ce mot fatal qui vous glace le cœur et vous fait passer dans les veines un frisson mortel : assassin ! Oh ! l'horrible et l'effroyable torture ! le remords, entendez-vous ? génie vengeur, qui chaque jour efface sur vos traits une lueur de jeunesse et la remplace chaque jour par quelque stigmate de décrépitude et de vieillesse, si bien qu'au bout de cinq années, il ne reste plus rien de l'homme et qu'on ne le reconnaît même pas lorsqu'il s'est nommé. Ah ! vous doutez, n'est-ce pas, Blondel ? et c'est tout au plus si vous me croirez, quand je vous dirai que cet homme que vous voyez à cette heure, ce misérable, ce forçat volontaire, n'est autre que le vicomte Maxime de Brescé.

Blondel ne put retenir un cri de surprise à cette révélation.

– Vous ! vous ! le vicomte de Brescé ! s'écria-t-il, en examinant celui-ci avec une nouvelle attention.

– Ah !... n'est-ce pas que tous s'y tromperaient aujourd'hui ? poursuivit Maxime ; n'est-ce pas que nul ne reconnaîtrait le brillant vicomte du boulevard des Italiens dans le rude et grossier bûcheron qui, depuis le matin jusqu'à la nuit, se livre à un travail vingt fois plus fatigant que celui auquel sont condamnés les forçats de l'île Royale ?

– Mais qu'avez-vous donc fait pour être ainsi frappé ? demanda Blondel interdit.

– Ce que j'ai fait !... mon ami... ce que j'ai fait !... balbutia le vicomte.

Et en parlant ainsi ses yeux s'injectaient de sang, et son visage se couvrait d'une pâleur livide.

– J'ai commis un crime qui a échappé à l'œil de la justice, mais non à celui de Dieu, et ce juge redoutable m'a envoyé le remords, et avec le remords l'inspiration de m'infliger moi-même le travail, la misère auxquels j'aurais été condamné par les hommes, si la vérité leur eût été connue.

– Ainsi, c'est de vous-même que vous avez renoncé à Paris, au monde, à la liberté, pour venir traîner ici cette pénible existence ?

– Et je bénis Dieu, tous les jours, de m'avoir suggéré cette

pensée, car c'est à elle que je dois de m'être réconcilié avec moi-même ; c'est grâce à cette existence que j'ai vu s'éloigner peu à peu les sinistres visions qui me causaient d'éternelles insomnies…

Maxime se retourna brusquement sur ces mots, et faisant un signe à Blondel :

– Éloignons-nous, lui dit-il alors ; je me suis laissé emporter par le travail, et j'oublie qu'il y a là une pauvre jeune femme qui est arrivée hier, dans l'île, brisée par la fatigue et la maladie, et à laquelle il faut un repos absolu pour se rétablir.

– Qu'est-ce à dire ? fit Blondel ; comment cela se peut-il faire ? les règlements s'opposent à ce qu'une seule femme mette le pied dans cette île.

– Je ne sais quelle ruse elle a employée pour tromper les gardiens, mais elle y est parvenue, soutenue dans cette entreprise par l'amour qu'elle porte à l'un des condamnés.

– Elle est jeune ?… demanda machinalement Blondel.

– Jeune et très belle, malgré le singulier costume qu'elle porte ; car c'est une Indienne.

– Une Indienne !…, son nom ? son nom ?…

– Elle m'a dit qu'elle s'appelait Fleur-des-Savanes.

– Et elle est ici ?

– Dans ma cabane.

– Depuis longtemps ?

– Depuis hier…

– Venez ! Venez !… Maxime… car vous ne savez pas encore quel lien m'attache à cette femme, et il faut que je la voie à l'instant même.

Maxime prit aussitôt les devants, et Blondel le suivit jusqu'à l'endroit que nous avons déjà décrit dans le chapitre précédent, et près des deux rochers au pied desquels le vicomte avait élevé sa misérable habitation.

Arrivés au seuil de cette cabane, les deux hommes s'arrêtèrent, et, Maxime ayant doucement poussé la porte, Blondel plongea son regard ardent à l'intérieur.

Sur un lit de feuilles sèches dormait une jeune femme, la tête gracieusement posée sur un de ses bras et noyée dans les flots de son abondante chevelure.

– Elle !… c'est bien elle !… fit Blondel, dès qu'il l'aperçut.

À ce cri, à cette voix, la jeune Indienne s'éveilla tout à coup, jeta ses regards effarés autour d'elle, et le reconnaissant sans peine :

– Harris !… dit-elle.

Et les traits rayonnants du bonheur, elle courut se jeter éperdue dans ses bras, et cacha sa tête échevelée sur sa poitrine…

Blondel remercia Maxime avec effusion pour les soins qu'il avait donnés à Fleur-des-Savanes, et lui confia son amour pour elle et son intention d'en faire sa femme ; mais bientôt, après ce moment de joie et d'expansion, une tristesse subite se répandit sur ses traits.

L'Indienne s'en aperçut et lui demanda la cause de ce changement.

– C'est qu'il faut que je te quitte pour quelques heures encore, lui dit Blondel.

– Quels soins t'appellent donc loin de moi ? demanda la jeune fille avec une vague inquiétude.

– Un serment à tenir… un misérable à châtier !…

– Ah ! tu vas t'exposer encore à de nouveaux dangers ! s'écria-t-elle en le couvrant d'un regard de feu.

– Non, non, ne crains rien pour moi, repartit Blondel, Dieu me protège maintenant, et tu peux attendre ici mon retour.

Malgré cette assurance, la jeune femme sentit une terreur mortelle s'emparer de tous ses sens, et elle prit vivement les mains de son interlocuteur :

– Harris, lui dit-elle avec l'accent ardent de la prière, Harris ! je t'en supplie, renonce à cette vengeance, sinon je ne te reverrai plus ; je le sens là, un froid mortel pénètre dans mon cœur ; c'est une éternelle séparation qui commence entre nous.

– Il le faut ! cependant, je l'ai juré… cet homme a méconnu les plus sacrés devoirs ; tant qu'il vivra, ma vie et la tienne seront menacées, et il faut qu'il meure !…

Il y eut une lutte entre les deux amants, lutte longue et désespérée de part et d'autre, mais quelques instants après, malgré les armes et les supplications de la jeune femme, en dépit de ses prières et de ses sombres pressentiments, Blondel quittait seul la forêt et se dirigeait vers le point où se trouvaient réunis ses

compagnons.

Il marchait rapidement, en proie à mille émotions, et appuyant de temps à autre la main sur le manche d'un couteau caché sous ses habits.

Voyons maintenant ce qui se passait du côté des forçats, pendant les deux heures qu'avait duré l'absence de Blondel.

Mac-Bell et Précigny qui travaillaient un peu à l'écart de leurs compagnons, causaient à voix basse de manière à n'être pas entendus de ceux-ci. Le sujet de leur entretien était toujours Blondel, car la mort de celui-ci était devenue l'idée fixe du comte, qui, ainsi que son ennemi, voulait la vengeance à tout prix, même au prix de sa tête.

Le point difficile était de faire tomber ce dernier dans un piège et d'éviter avec lui une lutte dont le résultat devait toujours être redoutable, et c'était là ce qu'ils débattaient entre eux.

Après avoir cherché, trouvé et rejeté successivement plusieurs combinaisons, le comte jeta enfin un cri de joie :

– J'ai trouvé ! dit-il-en se levant.

– Voyons ça, dit l'Écossais.

– Voilà ce que c'est : nous allons trouver un de nos gardiens ; nous lui faisons part des difficultés que nous rencontrons dans un travail qui nous est complètement étranger ; nous réclamons l'aide d'un homme dont l'adresse et l'incomparable vigueur nous seront d'un très grand secours ; cet homme, c'est Blondel : Le gardien n'a aucune raison de nous refuser ; Blondel, en supposant qu'il se défie, est trop courageux pour reculer, et nous le tenons.

– Mais comment ?

– Tu vois ces pieux que nous sommes chargés d'enfoncer dans l'étroit espace qui, de ce côté, sépare la digue du rivage ?

– Après ?

– Nous simulons, dès ce soir, avec des branches et du gazon, un faux terrain, solide en apparence, mais d'une superficie de trois pieds et s'avançant sur la rive.

– Je commence à comprendre.

– Nous arrivons demain, dès le matin, au travail, tous les trois ; chacun s'empare de son pieu, et Blondel, sur nos indications, s'avance sur le sol préparé par nous, comme on fait dans l'Inde pour la chasse aux éléphants. Il tombe à l'eau dans cet espace de

trois pieds ; nos deux pieux le fixent dans la vase, et l'on bâtit après la digue sur son corps. Que dis-tu de l'idée ?

– Je dis qu'elle me sourit, répondit Mac-Bell.

– Alors, préparons le piège, et nous irons parler au gardien.

Au bout d'une demi-heure, le sol factice était prêt, et Précigny allait s'entendre avec le gardien, qui souscrivait sans difficulté à la demande qui lui était adressée.

Rien ne semblait donc devoir s'opposer à l'exécution du crime combiné par le comte et l'Écossais ; mais ils avaient compté sans Lapostole, et ce dernier agissait, de son côté, avec une chance égale de réussir.

LIII

UNE RENCONTRE

Un incident, en apparence insignifiant, vint cependant changer momentanément le plan des deux ennemis de Blondel, et en retarder pour quelque temps l'exécution.

Le même soir, après avoir, au retour du travail, pris leur repas en commun, les forçats se formèrent en groupe, et assis ou debout aux angles de la grande salle qui leur servait de dortoir, ils causaient entre eux, les uns de leur passé, d'autres du présent, la plupart de l'avenir qui leur était réservé dans cette colonie naissante.

Précigny et l'Écossais s'étaient joints à quelques autres compagnons, venus comme eux de Cayenne, et l'un de ces hommes, reprenant les insinuations dont le comte avait cherché à les effrayer le matin même, insistait sur le danger qu'il y avait pour tous à garder au milieu d'eux Blondel, dont la présence était une menace continuelle de dénonciation.

– Il y a plus, ajouta cet homme avec un rire cynique, et, si ce que l'on m'a dit est vrai, nous pourrions bien avoir, d'ici à quelque temps, toute une nichée de Blondel.

– Pourquoi donc cela ? fit l'Écossais.

– Que t'a-t-on dit ? demanda Précigny.

– On m'a dit, continua le forçat, qu'il était arrivé, dans la nuit, une femme que nous avions déjà vue à Cayenne, et qui ne vient ici que pour rejoindre le Blondel.

– Fleur-des-Savanes ! s'écria Précigny.

– Elle a le droit de s'appeler ainsi.

– Mais en es-tu sûr ?

– Et où est-elle ?

Le forçat fit un mouvement d'épaules équivoque.

– C'est bien ce qu'il y a de plus significatif, continua-t-il, car

elle est descendue chez un particulier sur le compte duquel on dit bien des choses et qui mène ici une existence mystérieuse qu'on n'a pas encore pénétrée.

– Quel est cet homme ? demanda l'Écossais.

– Un forçat ? compléta le comte.

– On n'a jamais pu savoir : les uns disent que c'est un *cheval de retour*, les autres affirment que c'est un *fagot*, mais le plus fin n'y connaît rien. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il travaille comme nous, qu'il mange comme nous, mais qu'il est libre, et pourrait s'en aller demain, s'il le voulait.

– Et il reste ici ?

– Depuis cinq ans.

– Mais dans quel but ?

– Pardieu ! ça ne se demande pas, et il est évident qu'il n'est là que pour moucharder les autres.

Il y eut un silence dans le cercle des auditeurs ; et le comte, ayant échangé un regard avec l'Écossais, se rapprocha de son interlocuteur.

– Ainsi, lui dit-il, tu assures que Fleur-des-Savanes est chez cet homme ?

– J'en suis sûr.

– Et il habite loin d'ici ?

– Près des digues.

– Où nous étions ce matin ?

– Précisément !

– Eh bien ! je n'en demande pas davantage ; et ce que l'on n'a pu savoir jusqu'à présent, je vous promets que je l'apprendrai avant vingt-quatre heures.

La conversation en resta là, mais la nouvelle que l'on venait de donner au comte changea, ainsi que nous l'avons dit, le cours de ses idées, et, toute la nuit il songea à ce qu'il ferait le lendemain.

Le lendemain, à l'aube du jour, il fut sur pied, et, quand il se mit en route pour les digues, il laissa les autres forçats prendre les devants, afin de pouvoir causer plus facilement avec l'Écossais.

Ce dernier avait compris lui-même son idée, et il était resté en arrière.

– Mac-Bell, dit alors le comte, l’affaire que nous avions préparée pour Blondel sera remise jusqu’à demain.

– Je m’en doutais, répondit l’autre.

– Blondel aime l’Indienne, poursuivit Précigny, et, avant qu’il meure, je veux le faire passer par toutes les tortures qu’une créature humaine peut endurer. Fleur-des-Savanes mourra donc, et je veux qu’il apprenne, avant de mourir lui-même, que c’est moi qui l’ai tuée.

– Mais comment t’y prendras-tu ?

– J’ai mon idée.

– Ça me semble bien difficile.

– Ce soir je m’esquiverai après l’appel, et j’irai trouver Fleur-des-Savanes dans la cabane du mystérieux forçat dont on nous a parlé.

– Et si l’on venait à s’apercevoir de ton absence ?

– Eh bien ! j’en serai quitte pour quelques heures de poteau ; et, du moins, rien ne manquera à ma vengeance !

L’Écossais ne répondit pas… On approchait des digues, et il fallait se joindre aux travailleurs.

La journée se passa donc sans autre incident. Précigny et l’Écossais travaillèrent avec une ardeur inaccoutumée, et Lapostole parut se mêler plus activement que d’habitude aux groupes de forçats qui se formaient çà et là aux heures de repos.

Quant à Blondel, assis à l’écart, comme toujours, il méditait, lui aussi, son plan de vengeance, et son œil prenait une expression farouche, chaque fois qu’il se tournait vers le comte et vers Mac-Bell.

Le soir venu, et après l’appel, ainsi qu’il l’avait annoncé, Précigny trouva moyen de quitter le bâtiment où il devait passer la nuit, et, se glissant dans l’ombre, à travers la plaine, il se dirigea en toute hâte vers la cabane qu’on lui avait désignée, et dans laquelle il savait que se trouvait Fleur-des-Savanes.

La nuit était sombre, et une fois engagé dans le sentier qu’il suivait, il eût pu s’égarer facilement, s’il n’avait été guidé de loin par une lumière qui devait être celle de l’habitation qu’il cherchait.

En moins d’une demi-heure il approcha du seuil et s’arrêta.

Le comte éprouvait en ce moment une certaine appréhension… Avant d'arriver à Fleur-des-Savanes, il fallait s'adresser à l'homme qui l'avait recueillie, et il se demandait quel pouvait être cet homme.

Il s'arrêta donc, indécis, et à travers les interstices des planches mal jointes, il plongea son regard dans l'intérieur de la cabine.

Il y avait là deux personnes… et, comme on le lui avait annoncé, l'une des deux était bien Fleur-des-Savanes !…

Il frissonna, et un sourire passa sur ses lèvres…

Mais presque aussitôt un pli soucieux se creusa sur son front, et il se prit à examiner le second personnage avec une profonde attention.

D'abord les traits de cet homme n'éveillèrent en lui aucun souvenir.

Sous cette barbe inculte, sous ces cheveux blanchis, il ne retrouva aucune trace du passé !

Mais peu à peu, cependant, et à force d'examiner, une singulière émotion finit par se manifester en lui, et il sentit comme un voile se déchirer devant ses yeux.

– C'est impossible, murmura-t-il à voix basse et en comprimant son cœur qui battait avec violence, je rêve ou je deviens fou !

Et il se remit à son poste avec une ardeur fiévreuse et en balbutiant, à chaque instant, des paroles incohérentes…

Puis relevant tout à coup le front :

– C'est lui !… s'écria-t-il avec force, je ne me trompe pas !… c'est bien lui !… Ah ! maintenant, je ne redoute plus rien !… et Fleur-des-Savanes est à moi !

Et frappant avec autorité à la porte de la cabane :

– Ouvrez ! ouvrez ! ajouta-t-il d'un ton résolu, et ne craignez rien, c'est un ami qui vous arrive !…

La porte s'ouvrit alors, et Maxime, qui se trouvait sur le seuil, poussa un cri d'épouvante, et recula de deux pas en apercevant le comte de Précigny qui lui tendait ses deux mains amies :

– Vous !… vous !… dit Maxime, frappé de stupeur.

Précigny partit d'un éclat de rire.

– Diable ! répondit-il avec ironie, il paraît que l'absence change

les amis, et que la rencontre ne vous fait pas précisément autant de plaisir qu'à moi.

En parlant ainsi, le comte était entré dans la cabane, et avait jeté à Fleur-des-Savanes un regard qui avait glacé d'effroi la pauvre Indienne.

– Bon ! fit Précigny, mon entrée produit son effet, mais il n'y a pas lieu de se préoccuper de si peu, et le motif qui m'amène est trop grave pour que je m'arrête aux détails d'une pareille réception.

Sur ces mots, il s'assit sans façon devant Maxime qui, debout et troublé, cherchait à deviner le véritable but de sa visite.

Le comte s'aperçut de l'embarras de son attitude, et comprit en partie la cause de son hésitation.

– Oh ! ne vous torturez pas l'esprit, mon cher ami, lui dit-il avec enjouement, vous ne pouvez savoir ce qui m'amène, et vous chercheriez en vain le motif de ma démarche… je vous l'expliquerai tout à l'heure, et vous verrez que rien n'est plus simple ; mais apprenez-moi plutôt vous-même comment vous vous trouvez ici, sur cette île, libre au milieu des forçats avec lesquels vous pouvez être confondu ; quelle fatalité vous y a conduit et quel châtiment sévère vous y retient ?

À cette question, qui rejetait tout à coup le vicomte dans un passé dont il cherchait toujours à éloigner le souvenir, Maxime remua tristement la tête et osa soutenir le regard audacieusement cynique de son interlocuteur.

– Ce qui m'a conduit ici, répondit-il à voix lente, ce qui m'y retiendra jusqu'à ce que je meure, c'est un sentiment que je regrette de ne pas voir en vous, monsieur le comte.

– Et lequel ?

– Le remords !

– Vous vous repentez !… et de quoi donc ?

– De mes crimes…

– Vraiment !… eh bien, voilà, certes, qui est édifiant, et, sur ma parole, vous me touchez jusqu'au fond du cœur.

– Ah ! ne raillez pas, monsieur le comte.

– Fi donc !… et pourquoi me moquerai-je… seulement, je m'étonne que, voulant racheter un passé coupable, vous vous arrêtiez ainsi sur la pente du repentir, et que vous vous contentiez

d'un demi-châtiment.

– Que voulez-vous dire ?

– L'expiation est facile à celui qui peut choisir sa peine.

– Vous avez raison.

– Et il me semblerait plus logique de votre part de franchir résolument l'entrée du bagne, sur le seuil duquel vous vous êtes timidement arrêté, et, criminel comme les autres, de subir, tout entière, l'infamie qui les a frappés…

Maxime ne répondit pas ; il était évidemment ému, et il comprenait la justesse des observations de son interlocuteur.

– Au surplus, ajouta Précigny, qu'importe !… ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment, et je ne suis pas venu ici pour faire de la morale… d'ailleurs, je reconnais à cette résolution que vous avez prise, l'indécision ordinaire de votre caractère, et je ne vous la reprocherai pas trop, puisque cette indécision doit me servir.

– Comment cela ? fit Maxime.

Précigny commença un sourire, et se rapprocha de ce dernier.

– Ah ! c'est que vous ne savez peut-être pas, dit-il, que Blondel est à l'île Royal.

– Je le sais.

– Vous l'avez vu peut-être ?

– En effet.

Le comte posa un de ses poings serrés sur la table.

– Eh bien ! poursuivit-il, puisque vous l'avez vu, et que vous savez maintenant que je me trouve moi-même dans l'île, vous devez comprendre, n'est-ce pas ? quelle haine est en moi, et de quelle ardeur de vengeance je me sens animé.

– Que prétendez-vous ?

– Je prétends, Maxime, que vous me serviez dans cette vengeance !…

– Moi !…

– Refuseriez-vous ?

– C'est-à-dire que je refuse énergiquement.

Précigny releva le front, et considéra son interlocuteur en fronçant le sourcil.

– Qu'est-ce à dire ?… fit-il après un moment de silence.

– C'est-à-dire, répondit Maxime avec fermeté, que je ne veux pas prêter les mains à une pareille action.

– Même contre Blondel ?

– Pas plus contre lui que contre tout autre.

– Est-ce là votre dernier mot ?

– Je vous l'ai dit.

Le comte eut un sourire d'une ironie sanglante… et son regard plein de pitié enveloppa Maxime.

Il se rappelait, lui, quelle pusillanimité formait le fond du caractère du vicomte ; il n'avait pas oublié quelle indécision il y avait dans ce caractère, et il ne pouvait regarder comme sérieux le refus qu'il lui opposait.

– Soit ! répondit-il peu après, et vous agirez en cette circonstance absolument comme vous l'entendrez ; mais vous ne trouverez pas mauvais que, de mon côté, je ne prenne conseil que de mon intérêt.

– Que voulez-vous donc faire ?

– Une chose fort simple.

– Expliquez-vous.

– Eh bien ! je vous le déclare de la façon la plus formelle, et croyez que je le ferai comme je le dis, si vous refusez de m'aider dans la vengeance que j'ai résolue, je vous ferai connaître à tous mes compagnons d'infamie, et, avant un mois, on saura en France ce qu'est devenu le noble vicomte de Brescé.

Maxime pâlit à cette menace, et jeta un regard à Fleur-des-Savanes, comme s'il eût craint qu'elle n'eût entendu ce que l'on venait de dire… Mais la pauvre jeune femme était tout à la terreur que lui inspirait la vue de Précigny ; et elle ne comprenait rien au débat qui s'engageait entre les deux amis.

– Précigny, dit enfin Maxime, vous avez été mon ami, et vous ne ferez pas ce que vous dites.

– Je le jure !… s'écria le comte.

– Mais, c'est ma honte !

– Que m'importe ?

– C'est la mort de ma mère !

– Il ne tient qu'à vous de l'éviter.

– Ah ! vous êtes impitoyable !

– Non, je veux me venger.

– Vous voulez ma perte !

– Choisissez, Maxime, mais choisissez vite… Je suis absent du bagne depuis trop de temps, déjà ; le moindre retard, maintenant, peut donner l'éveil à mes gardiens, et, si j'étais découvert, il me faudrait remettre tous mes projets… Voyons, répondez !… le ferez-vous ?…

– Ne l'exigez pas, je vous en prie.

– Assez d'hésitation. Je vous l'ai dit : Fleur-des-Savanes doit mourir cette nuit, et demain ce sera le tour de Blondel.

– Quelque infâme machination.

– Tout est prêt pour demain. J'ai préparé aux digues, où il doit se rendre, une sorte de piège où il ne peut manquer de tomber ; je n'aurai plus à le redouter, et j'aurai eu soin de lui faire connaître avant le sort de l'Indienne.

– Précigny ! ce que vous faites est odieux.

– Agissez comme je vous l'ai dit, Maxime, et n'oubliez pas que si demain matin Fleur-des-Savanes existe, c'est vous qui remplacerez Blondel dans ma haine, et c'est de vous que je me vengerai !…

En parlant ainsi, Précigny gagna rapidement la porte, et, ayant salué le vicomte, il reprit en toute hâte le chemin par lequel il était venu.

Dès qu'il eut disparu, on eût dit qu'un poids énorme venait de tomber de dessus la poitrine de Fleur-des-Savanes et de celle de Maxime.

Ce dernier cependant était en proie aux plus terribles appréhensions, et chaque fois que sa pensée de la menace que lui avait faite le comte revenait à son esprit, il sentait un frisson glacé parcourir tous ses membres.

Fleur-des-Savanes s'aperçut bientôt de sa préoccupation, et quillant la place qu'elle occupait, elle marcha doucement jusqu'à lui et vint s'appuyer amicalement sur son épaule :

– Vous êtes triste, mon ami, lui dit-elle d'une voix inquiète et émue, ce sont donc les paroles de cet homme qui ont troublé votre

cœur ?

– Vous l'avez entendu ! fit vivement Maxime.

– Et j'ai compris qu'il vous menaçait.

– C'est vrai !…

– Ah ! cet homme est méchant !

– Vous le connaissez ?

– Je connais la haine qu'il porte à Harris.

– Et qu'il étend même jusqu'à vous.

Fleur-des-Savanes remua la tête et montra le ciel.

– Là-haut, le Grand-Esprit me protège, dit-elle avec un geste plein de foi.

– Sans doute, répondit Maxime ; mais Précigny ne craint pas le Grand-Esprit, lui ; et savez-vous ce qu'il venait me proposer ?

– Quoi donc ?

– De vous tuer cette nuit !

– Que dites-vous ?

– La vérité !…

– Il persiste dans sa vengeance ?

– Plus que jamais.

– Et vous avez refusé ?

– Vous l'avez vu ?

– Oui !… cela doit être ; vous êtes bon pour Harris, et il sera bon pour vous ; mais pourquoi êtes-vous ici, parmi ces hommes coupables ?

Un nuage passa à cette question sur le front de Maxime, et, reconduisant la jeune Indienne jusqu'au lit de fougères qu'il lui avait fait dans un coin de la cabane :

– Fleur-des-Savanes, lui dit-il d'un ton affectueux, l'intérêt que vous me portez m'est doux, et, quelque jour, je vous raconterai ma vie et le criminel emploi que j'ai fait des facultés que Dieu m'avait données. Aujourd'hui, songeons aux dangers dont Blondel est menacé, et tâchons de le protéger contre la haine de l'homme qui vient de sortir d'ici.

Or, pendant que le vicomte de Brescé causait ainsi avec la jeune Indienne, Précigny regagnait le bagne, où il pouvait

craindre que son absence eût été remarquée.

Tout en marchant, cependant, il réfléchissait à ce qui s’était passé entre lui et Maxime, et une sorte d’inquiétude vague revenait à chaque instant se présenter à son esprit.

Le vicomte n’avait pas paru bien effrayé par la menace qu’il lui avait faite, et il doutait qu’il lui donnât un concours énergique.

Par moments même, il pensait qu’il avait eu tort de lui faire part de ses projets, et il regrettait amèrement l’indiscrétion qu’il avait commise, en lui parlant de Blondel et du piège qu’il avait préparé.

Sous l’empire de ces diverses pensées, il ralentit le pas et s’arrêta bientôt tout à coup, et parut se consulter sur le parti qui lui restait à prendre. L’endroit où il venait de s’arrêter était désert, la nuit était noire, et il n’apercevait au loin que quelques lumières qui éclairaient les grandes salles du bagne où dormaient les forçats.

Il hésita.

Il était partagé entre son désir de rentrer dans sa prison et l’implacable ardeur de sa vengeance.

Devait-il laisser à un autre le soin de frapper celle que Blondel aimait, et dont la mort serait pour lui le coup le plus cruel qui l’eût atteint encore ?

Le combat qui se livrait en lui ne fut pas long, et, prenant enfin résolument son parti, il retourna sur ses pas, et se mit à courir dans la direction de la cabane de Maxime.

Toutefois, à peine avait-il fait cent pas, qu’il s’arrêta de nouveau. À tort ou à raison, il avait cru entendre un bruit inusité à quelque distance.

Mais, à ce moment, il était trop décidé pour se laisser détourner par aucun incident, et il se remit en marche avec une nouvelle ardeur. Quelques instants plus tard, il touchait le seuil de la masure de Maxime.

Comme la première fois, il colla son visage aux interstices de la cabane, et plongea son regard à l’intérieur.

Maxime était accroupi tandis que, dans le coin opposé, Fleur-des-Savanes reposait.

La fatigue l’avait vaincue, elle avait fermé les yeux, et elle dormait.

La cabane était lézardée en plusieurs endroits dans toute la hauteur et il était facile à Précigny de viser, tout à son aise, celle qu'il voulait atteindre.

Pendant quelques secondes, il resta dans son attitude d'observation, complètement absorbé par l'espoir d'une vengeance certaine. Puis, enfin, il tira de sa poche un pistolet qu'il arma, et dont il dirigea le canon sur la jeune Indienne endormie.

C'en était fait sans doute de la pauvre jeune fille, et le misérable allait accomplir son terrible projet... Mais Dieu veillait sur ses jours, et il ne permit pas la perpétration d'un pareil crime...

En effet, au moment où le comte venait de baisser son arme, et où son doigt pressait déjà la détente, il se sentit tout à coup appréhendé rudement au corps et terrassé avant même qu'il n'eût le temps de se défendre...

D'un bond il essaya bien de se relever, mais une main énergique l'étreignait à la gorge, et force lui fut de se tenir tranquille.

– Eh bien ! eh bien ! mes amours, dit alors une voix goguenarde, est-ce qu'on ne reconnaît plus les amis !...

– Qui êtes-vous ? grommela le comte.

– Regardez-moi bien...

– Lapostole !...

– À la bonne heure.

– Misérable !

– Des gros mots... allons donc !... du reste, voici ces messieurs qui m'accompagnent et qui sont chargés de vous mettre à la raison si vous avez l'air de vouloir broncher.

En prononçant ces mots, Lapostole désigna quelques gardes-chiourme debout derrière lui...

– Qu'est-ce à dire ? dit Précigny.

– C'est-à-dire, mon bien-aimé, répondit Lapostole, que j'ai deviné vos projets, et que je vous empêche de faire une sottise... Grâce à moi, vous n'en aurez que pour quelques heures de poteau, tandis que, si je vous avais laissé faire, vous auriez bien pu être raccourci.

Le comte ne répondit pas...

La rage soulevait son cœur, et un nuage de sang voilait ses yeux…

– Ah ! tu me le paieras, dit-il à Lapostole à voix ardente et basse.

– Si ça n’est pas trop cher, repartit ce dernier, on pourra voir à s’arranger.

– Tu railles !

– Une vieille habitude.

– Mais rira bien qui rira le dernier !

– C’est ainsi que je l’entends, mon bonhomme… Rumine tant que tu voudras, je n’y mets pas d’obstacle ; mais n’oublie pas que j’ai l’œil sur toi… et que si tu t’avises de toucher au Blondel je te réserve un chien de ma chienne… qui se portera bien !…

Cependant les gardes-chiourme s’étaient approchés et avaient passé les menottes à Précigny.

Il n’y avait aucune résistance à opposer ; toute lutte eût été inutile, et il se laissa faire avec une docilité qui étonna même les gardiens.

Une demi-heure après, il était réintégré au bagne et déposé, provisoirement, au cachot où il devait rester jusqu’au moment où, ainsi que le lui avait annoncé Lapostole, il serait conduit au poteau.

Nous dirons dans le prochain chapitre en quoi consiste cette punition plus humiliante que dure.

LIV

LE PIÈGE

Le lendemain matin, à l'heure où les condamnés commençaient à circuler dans les salles et dans la vaste cour où ils avaient la liberté de se promener, on pouvait remarquer une certaine agitation parmi les groupes qui se formaient de toutes parts.

Tout le monde causait à voix basse, et les regards se dirigeaient vers Précigny et Mac-Bell qui, selon leur habitude, se tenaient à l'écart, seuls, et n'adressant qu'un bonjour banal aux camarades qu'ils rencontraient sur leur passage.

Mac-Bell, le premier, s'aperçut qu'ils étaient l'objet de l'attention générale, et il fit part de son observation au comte, qui se mit à rire, avec une ironie méprisante, au nez de ceux qui l'examinaient.

– Vois-tu, monsieur le comte, dit l'Écossais, il ne faut pas tant rire, la chose n'est peut-être pas si gaie que ça.

– Que peuvent-ils me vouloir ?

– Je n'en sais rien, mais tout est grave avec des gens de ce caractère, et, ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'entendent pas la plaisanterie. Quand donc finiras-tu par comprendre que tu n'es pas au boulevard de Gand et qu'on ne répond pas ici par une épigramme, mais par un coup de couteau !

– Je méprise toutes ces brutes et je les domine par le dédain, répondit le comte avec hauteur.

– Ça, c'est vrai, tu leur imposes beaucoup, je n'en disconviens pas, et je ne me rends pas trop compte de cet effet-là. Peut-être s'étonnent-ils de voir un comte, né dans le luxe, habitué au plus grand monde, remarquable par ses manières et son intelligence, aussi corrompu, aussi cynique et aussi scélérat que le plus fort d'entre eux.

– Merci du compliment, maître Mac-Bell.

– Moi qui ne partage ni ton calme, ni ton dédain, je veux

savoir tout de suite à quoi m'en tenir sur toutes ces menées mystérieuses, et ça ne va pas être long.

Et arrêtant brusquement par le pan de sa veste le premier qui se trouva sous sa main :

– Allons, l'ancien, dit-il, avance à l'ordre, et explique-moi…

– Un instant ! un instant ! riposta celui qu'on interpellait de la sorte, on ne chiffonne pas ainsi le linge des camarades…

– Tiens, c'est Lapostole !

– Moi-même, qui te prie de ne pas détériorer les effets que le gouvernement a bien voulu me confier.

– Eh bien ! tant mieux, je ne suis pas fâché que tu me sois tombé sous la patte, attendu que je te soupçonne de mijoter quelque tour contre nous, et que tu dois savoir, mieux que personne, pourquoi tous ces marsouins-là nous dévisagent comme si nous avions gardé… leurs parents ensemble.

– Quelqu'un a eu l'audace de vous dévisager ! s'écria Lapostole avec une indignation comique.

– Fais donc le bon apôtre, Papavoine que tu es !

– Papa… quoi ?

– Allons, dépêche-toi de parler, sinon je te casse en deux.

– En deux ! ah ! bien non, je n'ai pas d'ambition, j'aime autant autre chose.

– Parleras-tu ! s'écria Mac-Bell, en levant son poing formidable.

– Tu demandes trop poliment pour qu'on te refuse. Tu dis donc que tu voudrais bien savoir…

– Pourquoi nous sommes l'objet de la curiosité générale.

Lapostole essaya un sourire plein de malice.

– D'abord, dit-il, je dois te dire que cette curiosité ne te concerne pas, comme tu as l'amour-propre de le supposer.

– Ah ! c'est donc moi qui suis en jeu, dit le comte, en s'approchant de Lapostole.

– Oui, monsieur le comte, c'est votre seigneurie.

– Et à quoi dois-je cette distinction ?

– Voilà ce que c'est : M. le comte, qui oublie toujours la petite modification que le sort a apportée dans son existence, s'est amusé

à rêvasser hier au soir au clair de lune et a omis de rentrer au bercail à l'heure exigée par le règlement.

– C'est vrai, et même il me semble que c'est toi qui m'as dénoncé…

Lapostole s'inclina grotesquement.

– L'intérêt que je porte à M. le comte… répondit-il, on s'enrhume facilement à prendre le serein à cette heure de nuit, et, comme il ne faut pas que cela se renouvelle, nos gardiens, fiers de posséder ici un gentilhomme, et jaloux de veiller sur sa chère santé, ont résolu de lui faire comprendre les dangers d'une promenade nocturne.

– Je n'y suis pas encore, achève donc.

– Alors, dit Lapostole, je cède la parole à maître Veaudoré, notre bien-aimé gardien que voici, et qui se fera un véritable plaisir de répondre à vos questions.

– Comprends-tu quelque chose à cela ? demanda le comte à Mac-Bell.

– Pas un mot.

– Interrogeons Veaudoré.

Il se tourna vers le gardien.

– Maître Veaudoré, vous plairait-il de me faire savoir…

Mais le gardien se tourna brusquement vers deux hommes qui portaient sur leurs épaules une espèce de poutre, qu'il leur ordonna de déposer et de planter au milieu de la cour.

Au bout de cinq minutes, l'opération était faite.

– Et maintenant, faites votre office, ajouta le gardien.

Les deux hommes s'avancèrent vers le comte, et avec une prestesse qui attestait une longue pratique dans ce genre d'opération, ils le mirent nu jusqu'à la ceinture, avant même qu'il eût le temps de comprendre ce qu'on lui voulait.

Puis ils l'enlevèrent de terre comme un enfant et le transportèrent jusqu'au poteau, où il fut lié solidement ; après quoi ils tirèrent de leurs larges poches deux cordes goudronnées.

– Ah çà ! que me veulent donc ces hommes ? s'écria le comte, revenant à peine de sa surprise.

Un violent coup de corde appliqué sur les reins lui apprit tout

de suite ce qu'on lui voulait.

Le comte jeta un cri de rage et fit un geste pour se ruer sur celui qui l'avait frappé.

Mais il se sentit serré par les liens qui l'attachaient au poteau et force lui fut de rester immobile.

D'ailleurs, les coups de corde commençaient à lui sillonner les reins et la poitrine, laissant chaque fois une trace bleuâtre sur sa peau, et, chaque fois, arrachant à la victime un cri de douleur et de colère…

Enfin le supplice cessa, et le comte, sanglant et déchiré, fut laissé au poteau, où le règlement voulait qu'il demeurât une heure.

Quand les gardiens se furent éloignés, Précigny fit un signe à Mac-Bell, qui vint aussitôt à lui.

– Ça a été un peu rude tout de même, dit l'Écossais, d'un ton qui était plus ironique qu'amical.

– Eh ! ce n'est pas là ce qui m'occupe, répondit le comte, j'aurais consenti à en recevoir le double, si l'exécution avait pu être reculée d'un jour.

– Pourquoi cela ?

– Tu ne devines pas ?

– Ma foi, non.

– Eh bien ! regarde là-bas.

– Où donc ?

– Au pied du cocotier.

L'Écossais se retourna :

– C'est Blondel, dit-il vivement.

– Oui, oui, Blondel ! comprends-tu ?

– Parfaitement.

– Voilà bientôt l'heure des travaux, et je ne serai pas là !

– Qu'importe ! si je puis te remplacer ?

– Qu'as-tu fait ?

– Ainsi que je te l'ai dit, j'ai demandé à notre surveillant de nous adjoindre Blondel, dont je lui ai vanté la force et l'adresse dans ce genre de travail.

– Et il a consenti.

– Tout de suite ; et maintenant que je suis seul, que tu ne peux plus travailler, raison de plus pour qu'on me fasse aider.

– Tu te rappelles notre plan, n'est-ce pas ?

– Ne crains pas que je l'oublie.

– Tu es sûr que notre piège n'a pas été éventé ?

– J'en suis certain, et d'ailleurs je m'en assurerai tout à l'heure.

– Ah ! c'est que, vois-tu, Mac-Bell, dit le comte avec un accent de haine inexprimable, le bonheur de la vengeance me fait tout oublier, et ils ont pu impunément me déchirer la poitrine et les épaules, je n'ai pas souffert ! et quant à la honte qu'ils ont cru m'infliger, ce sentiment ne m'a pas atteint un seul instant. Est-ce qu'on peut rougir devant de tels misérables ?

– Tu ne tarderas pas à apprendre qu'un accident est arrivé à Blondel.

– Bien ! bien ! je compte sur toi… À bientôt !

Mac-Bell s'éloigna, et comme l'heure de se rendre aux digues était arrivée, Précigny fut détaché de son poteau et conduit à son tollard, tandis que tous les forçats partaient pour aller travailler, chacun dans la partie de l'île qui lui était assignée.

En passant près de l'Écossais, Précigny lui jeta un dernier regard qu'il reporta ensuite sur Blondel.

Mac-Bell lui répondit par un geste non moins significatif ; puis ils partirent chacun de son côté.

Mais ces regards, quelqu'un les avait suivis et en avait compris la sinistre signification.

C'était Lapostole.

Il courut à Blondel :

– Voyons, lui dit-il aussitôt avec vivacité. Il ne s'agit pas ici de se faire manger en détail sans se mettre un petit peu en travers. Réponds-moi. Avec qui t'a-t-on accouplé pour aller aux digues ?

– Avec l'Écossais, répondit Blondel.

– Je m'en doutais.

– Qu'importe ?

– Défie-toi.

– De quoi veux-tu que je me méfie ?

– Enfin, tiens-toi sur tes gardes, je ne te dis que ça.

– Tu sais donc quelque chose ?

– Non ; mais j'ai un soupçon.

– Quel soupçon ?

– Un regard que j'ai surpris entre Mac-Bell et le comte.

– Qu'est-ce que ça prouve ?

– Rien de bon ; car c'était toi qu'ils désignaient, et d'un coup d'œil qui n'avait rien de caressant.

– Mais je ne crains pas l'Écossais.

– Non, s'il t'attaquait en face ; mais il te connaît trop bien pour ça et il emploiera la ruse.

– Soit, j'aurai l'œil sur lui. Est-ce là ce que tu demandes ?

– Dans ton intérêt.

– Merci.

Ils se séparèrent alors, et Blondel alla rejoindre l'Écossais, avec lequel il se dirigea vers la digue à laquelle celui-ci avait travaillé la veille en compagnie de Précigny.

Pendant quelque temps, ils marchèrent à côté l'un de l'autre sans se parler ; mais il était facile de voir à l'attitude de Mac-Bell qu'il n'était pas dans son assiette ordinaire et qu'il avait quelque confidence à faire à son compagnon.

Enfin, il parut faire un effort sur lui-même et prendre résolument son parti.

– Sais-tu à quoi je pense ? dit-il tout à coup en se tournant vers Blondel.

– Non, répondit laconiquement ce dernier.

– Eh bien, j'étais en train de me dire que si deux gaillards comme nous avaient eu l'idée de s'associer, au lieu de se faire bêtement la guerre, ils auraient pu accomplir bien des choses.

– Tu crois ?

– N'est-ce pas ton avis ?

– Peut-être.

– Pour moi, je suis sûr que nous roulerions voiture à l'heure qu'il est, et que nous mènerions une existence filée d'or et de soie.

– À moins, reprit Blondel, que nous n'ayons auparavant roulé vers la barrière Saint-Jacques et gravi les degrés de la guillotine.

– Allons donc ! il n'y a que les imbéciles qui passent la tête par là.

– Tu te trompes, Mac-Bell, les forts et les habiles s'y laissent prendre comme les autres.

– Eh bien ! c'est égal, et j'en suis pour ce que j'ai dit… Si tu voulais nous associer pour sortir d'ici et faire fortune, il serait temps encore.

– Non, Mac-Bell, non ; je ne suis pas l'homme qu'il te faut, je ne l'ai jamais été, et aujourd'hui moins que jamais ; ainsi, tu peux renoncer à ton projet, ou tenter tout seul la chance d'une évasion.

– Alors, c'est ton dernier mot.

– Comme tu dis.

Mac-Bell jeta à son compagnon un sinistre regard.

– Soit ! dit-il sur un ton singulier ; mais tu ne sais pas ce que tu refuses…

L'Écossais, qui connaissait la vigueur, l'audace et les ressources d'esprit de Blondel, n'eût pas mieux demandé que de trahir pour lui Précigny, afin de recommencer sa carrière de crimes avec un associé de cette trempe, et, si celui-ci eût accepté sa proposition, il était décidé à lui dévoiler le complot ourdi contre sa vie.

Mais, quand Blondel eut refusé, sa mort fut décidée dans l'esprit de l'Écossais, qui sentit aussitôt se réveiller toute la haine qu'il avait ressentie de tout temps contre ce rival.

Cependant, on était arrivé.

Le gardien qui, pendant quelque temps, les avait suivis de loin, les quitta bientôt, et alla lui-même surveiller une autre partie de la côte.

Les deux ennemis restèrent donc seuls, et Blondel, se rappelant alors la recommandation de Lapostole, se mit, tout en affectant la plus profonde insouciance, à observer attentivement tous les gestes et tous les mouvements de son compagnon.

Toutefois, il était loin d'avoir, à ce moment, toute sa liberté d'esprit. De temps en temps, une image revenait se présenter à sa pensée, et tout son cœur volait, ému, à sa rencontre.

C'était Fleur-des-Savanes !

Jamais encore son naïf et tendre dévouement ne s'était démenti… ; il était sûr de la trouver partout où un danger le menaçait ; et dans ses joies et dans les rudes épreuves qu'il avait à traverser, la pauvre Indienne était toujours là, près de lui, disposée à prendre sa part dans sa vie.

Une autre pensée venait encore l'assaillir par moments… et cette pensée imprégnait d'amertume et de fiel tous les autres sentiments dont son cœur était plein.

Précigny !…

Sa haine contre cet homme était si violente, si implacable, si irrésistible, qu'elle lui faisait tout oublier, jusqu'à son amour pour la jeune Indienne, jusqu'aux rêves de bonheur qu'il caressait parfois au plus profond de son âme, et qu'il était tout près, cependant, à sacrifier à l'aveugle désir de vengeance dont il était dévoré.

Ces deux sentiments, en l'absorbant tour à tour, endormaient de temps à autre sa défiance et ôtaient à son esprit quelque chose de sa sagacité habituelle.

– Allons ! lui dit tout à coup Mac-Bell, prenons nos pieux et mettons-nous à l'ouvrage, car c'est Veaudoré qui surveille les travaux ; il va passer dans une heure, et il n'est pas commode.

– Dis-moi ce qu'il faut faire, répondit Blondel en s'emparant du pieu que lui montrait l'Écossais, tandis que celui-ci en prenait un second, ayant soin de le choisir plus léger et plus pointu.

– Maintenant, continua Mac-Bell en désignant à Blondel un petit tertre couvert de gazon et de branches mortes, place-toi là, tandis que je vais descendre un peu plus bas, juste au niveau de l'eau, et je t'indiquerai de là ce que tu auras à faire.

Blondel fit deux pas vers le point que lui montrait l'Écossais, et s'arrêta un moment, jetant sur celui-ci un regard défiant.

Mais le visage de Mac-Bell était impassible, et puis, la position qu'il allait occuper laissait tout l'avantage à Blondel, qui le dominait d'une hauteur de deux pieds ; celui-ci demeura convaincu qu'il n'avait rien à craindre, quant à ce moment, et marcha en avant sans hésiter.

Mac-Bell attendait, les regards ardemment fixés sur lui.

Blondel approchait du but fatal, il n'en était plus qu'à deux pas.

– Enfin ! murmura l’Écossais en serrant dans ses mains nerveuses le pieu dont il voyait déjà la pointe de fer traverser la poitrine de son compagnon.

Tout à coup un cri aigu se fit entendre… Blondel venait de tomber à l’eau d’une hauteur de sept à huit pieds.

Aussitôt l’Écossais saisit le pieu dont il était armé et fit un mouvement pour s’élancer vers la digue.

Mais, au même instant, un vigoureux coup de bâton, appliqué sur les doigts, le forçait à lâcher prise, et il vit un homme passer devant lui comme un éclair, s’élancer d’un bond et disparaître dans les flots.

Plus de doute, c’était un ami de Blondel, un sauveur qui voulait l’arracher à la mort ; c’est ce que comprit l’Écossais ; et, ressaisissant son pieu, il bondit vers la digue.

Une fois là, il s’arrêta et regarda.

Deux corps se débattaient dans l’eau, paraissant et disparaissant tour à tour ; Blondel se montrant à la surface et remplacé tout à coup par son sauveur au moment où l’Écossais se disposait à le frapper de son pieu.

Enfin, les deux corps ayant reparu à la fois, Mac-Bell saisit l’occasion, se pencha en avant, visa sa victime et lança l’arme terrible de toute la vigueur de ses muscles.

Un soupir se fit entendre et les deux hommes disparurent ! Une longue traînée de sang teignait les eaux verdâtres.

– Mort !… murmura Mac-Bell, les regards attachés sur les flots. Mais l’autre ! l’autre ! quel est-il ?

Il attendit, anxieux et haletant, et, quelques secondes plus tard, il vit, à une faible distance, un corps flotter inerte, et, plus loin, une tête qui s’élançait au-dessus de l’eau, pleine de vie et d’ardeur.

– Lui !… encore lui !… s’écria Mac-Bell, frappé de stupeur en reconnaissant Blondel dans celui des deux hommes qui reparaissait vivant.

Revenu de sa surprise, et voyant ce dernier nager vers le bord, il reprit l’arme qui venait d’être si fatale à son sauveur inconnu et l’attendit.

Blondel changea alors de direction pour tenter d’aller aborder sur un autre point, mais, là encore, il retrouva l’Écossais…

Il voulut aller prendre pied plus loin, mais toujours son ennemi le suivait et l'attendait au bord, froid et implacable comme le destin.

– Misérable lâche !… s'écria Blondel, toi ou moi, il faut en finir !…

Et, sans hésiter cette fois, il nagea droit au rivage, le regard intrépidement fixé sur Mac-Bell, qui, dédaignant de lui répondre, se contentait de le menacer de son pieu…

La situation ne manquait pas que d'être critique, et Blondel ne pouvait espérer triompher sans armes d'un adversaire aussi résolu ; mais, au moment où, haletant, épuisé de fatigue, il allongeait le bras pour toucher la terre, l'Écossais leva le bras sur lui, et son fer allait l'atteindre, quand un bruissement, rapide comme le vol d'un oiseau, se fit entendre dans l'air, au-dessus de la tête des deux ennemis, et au même instant, Mac-Bell, jetant un cri de bête fauve, lâcha son arme, porta la main à son front, et tomba immobile sur le sol.

Sans chercher à s'expliquer l'espèce de miracle par lequel il se voyait sauvé d'une mort certaine, Blondel se hâta de sortir avant que l'Écossais ne reprît ses sens, et, une fois sur terre, il courut à lui pour savoir ce qui était arrivé.

Il vit alors que son ennemi avait une flèche plantée au milieu du front ; et comme il se retournait pour chercher qui avait pu la lancer, il aperçut, à cent pas de lui Fleur-des-Savanes qui descendait rapidement une petite éminence, tenant encore à la main l'arc qui venait de le sauver.

En quelques instants elle fut près de lui.

– Toi !… toi !… s'écria Blondel en la recevant dans ses bras.

– Oui !… je savais le danger que tu courais, répondit la jeune fille en se dégageant tout émue de cette étreinte, je savais le piège que t'avaient tendu cet homme et son compagnon habituel.

– Tu savais cela ! s'écria Blondel au comble de la surprise, et comment as-tu pu apprendre un pareil secret ?

– Par celui entre les mains duquel tu m'as trouvée hier dans la forêt.

– Maxime de Brescé ?

– C'est ainsi qu'il se nomme.

– Mais lui-même, qui a pu lui dire ?

– Le comte.

– Précigny ?

– Oui, le comte qui voulait le contraindre à me donner la mort et qui lui a raconté ce qu'il avait médité contre toi.

– Ainsi, celui qui s'est précipité à la mer pour me sauver ?…

– C'est le jeune homme de la forêt, qui, au lieu de se rendre aux conseils du comte, a tout de suite résolu de courir à ton secours.

– Et toi, toi ! Fleur-des-Savanes, j'ai encore retrouvé là ton inépuisable dévouement.

– J'avais suivi ce jeune homme, et au moment où ce misérable allait te frapper, ma flèche est partie, et jamais elle n'a manqué son but.

– Pauvre chère enfant ! dit Blondel, mais lui !… Maxime, où est-il ?

Il courut au rivage et aperçut le corps que les flots venaient de rejeter sur le bord.

– Mort ! dit-il avec tristesse, mort victime de sa générosité !

Fleur-des-Savanes s'agenouilla près du cadavre, débarrassa le visage des herbes qui le couvraient, et levant les yeux au ciel :

– Il est allé rejoindre les âmes de ses pères, dit-elle.

– Viens, viens, dit Blondel, ne restons pas plus longtemps ici ; il importe d'aller au plus vite faire connaître ce qui s'est passé !

– Je te suis, répondit Fleur-des-Savanes en se levant.

Et tous deux se mirent en marche, après avoir jeté un regard indifférent sur Mac-Bell, toujours étendu sur le sol, la face vers le ciel, le front traversé par la flèche qui l'avait tué aussi rapidement que la foudre, et conservant sur ses traits livides le sentiment de haine et de joie féroce qui les animait au moment où la mort était venue le saisir.

LV

DERNIER CRIME

Nous avons vu que le comte de Précigny, après avoir subi le double châtiment du poteau et de la flagellation, avait été conduit à l'infirmerie pour y être soigné. Il en avait grand besoin ; et cependant les traces sanglantes laissées par le fouet sur ses reins et sa poitrine le faisaient moins cruellement souffrir que le besoin de vengeance qui le dévorait.

Blondel ! tel était le nom, telle était la pensée qui l'absorbait au point de le rendre insensible à la douleur physique. Il ne pouvait plus penser qu'à cet ennemi ; il se transportait, par l'esprit, au bord de la mer où il devait travailler avec Mac-Bell ; il les accompagnait pas à pas, suivait tous les incidents qui précédaient le coup médité et arrangé la veille, puis assistait à la chute de Blondel, et à sa mort, ne regrettant qu'une chose, c'est-à-dire de ne pouvoir y prendre part.

Couché près d'une fenêtre d'où il pouvait apercevoir tout ce qui se passait au dehors, Précigny fut arraché à son sinistre rêve par une rumeur qui se faisait entendre du côté de la campagne. Il porta ses regards dans cette direction et vit, au milieu d'un groupe très animé, quelque chose d'informe qu'il reconnut bientôt pour un homme porté sur un brancard fait de branches d'arbres.

Au bout de quelques instants, trois ou quatre des forçats qui précédaient le corps que l'on transportait, entraient dans la cour sur laquelle donnait la fenêtre de Précigny, élevée du sol de sept à huit pieds seulement.

– Qu'est-ce que j'aperçois donc là-bas ? demanda-t-il à l'un de ces hommes.

– C'en est un qui n'aura plus ni faim ni soif, répondit son interlocuteur, espèce de bandit de six pieds de haut, maigre et noueux, la trogne enluminée, le front bas et la face bestiale.

– Que veux-tu dire, Goliath ? lui demanda le comte.

– Eh bien, quoi ! je veux dire qu'il va aller jaspiner avec les taupes.

– Mais de qui parles-tu ?

Goliath allait répondre quand les quatre hommes entrèrent dans la cour et vinrent déposer, sous la fenêtre même du comte, le corps qu'ils portaient sur leurs épaules.

Celui-ci se pencha avec avidité en dehors, et il ne put retenir un cri de surprise en reconnaissant l'Écossais, les traits contractés et couverts de la pâleur de la mort.

– Mac-Bell ! Mac-Bell ! s'écria-t-il.

– Oui, une blessure dont il ne reviendra pas, dit un de ceux qui venaient de porter le corps.

– Est-il donc mort ?

– Regarde la flèche qu'on lui a plantée dans le front ; elle lui a traversé le crâne et a pénétré dans le cerveau de toute la longueur du fer. Or, une pareille blessure est considérée comme très malsaine.

– Qui a pu lui envoyer cette flèche ?

– C'est facile à reconnaître à la façon dont elle est faite et à la disposition des plumes. Le coup vient d'un Indien, ou plutôt d'une Indienne, car c'est la main d'une femme qui lui a piqué ça au beau milieu du front.

– Une femme ! tu es sûr de ce que tu dis là ?

– Sans doute, puisqu'elle est venue avec nous.

– Fleur-des-Savanes, peut-être ?

– Précisément ! ah !... une belle créature, si elle voulait se mettre un peu de poudre de riz.

– Fleur-des-Savanes ! répéta le comte. Et il reprit peu après :

« Mais elle n'avait aucune raison d'en vouloir à Mac-Bell. Pourquoi l'a-t-elle tué ?

– Pour sauver Blondel, reprit Goliath ; l'Écossais voulait l'endiguer au fond de l'eau, à ce qu'elle dit du moins, mais ça, c'est son affaire ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a le coup d'œil juste et le poignet solide. Ce pauvre diable de Mac-Bell ! ajouta Goliath, il paraît que cette flèche lui a procuré une drôle de sensation, il a gardé la grimace qu'il a faite en la recevant, et elle n'est pas gracieuse.

– C’est l’effet de la surprise, compléta un autre ; il paraît qu’il n’avait pas été habitué à ces manières-là.

– Faut y être fait d’enfance, dit un troisième.

– Et encore ça étonne toujours.

Le comte écoutait ; sur ces derniers mots, il se leva et promena son regard sur ceux qui l’entouraient :

– Imbéciles ! s’écria-t-il, lâches et niais que vous êtes !… Que vous soyez sans cœur et sans entrailles, que vous voyiez assassiner froidement un des vôtres, et que sa mort, au lieu d’exciter votre pitié, ne soit pour vous qu’un sujet de grossières plaisanteries, je le comprends de gens abrutis dans le vice et dans le crime comme vous l’êtes tous ; mais que votre pensée n’aille pas au delà, que vous ne vous demandiez pas la raison secrète de cet assassinat, que vous ne puisiez pas dans votre intérêt personnel assez d’intelligence pour pouvoir comprendre que l’ennemi de l’un de nous est l’ennemi de tous, et pour vous mettre en garde contre lui, voilà ce que je ne comprends plus.

– Au fait, dit Goliath, c’est drôle tout de même ; car enfin que lui avait fait l’Écossais, à cette sauvagesse ?

– Comment aurait-elle pu lui en vouloir, reprit Précigny, elle ne le connaissait même pas.

– Alors, pourquoi l’aurait-elle tué ?

– Pour sauver Blondel, comme tu viens de le dire.

– Mais elle aime donc Blondel ?

– Imbécile ! tu ne devines donc rien ?

– Ma foi, non, je ne sais pas deviner.

– Observe et raisonne, et tu comprendras.

– Je ne demande pas mieux.

– D’abord, que signifie la présence de cette Indienne dans l’île Royale, dont l’abord est complètement interdit à son sexe ?

– Ça, c’est vrai.

– Autre chose : comment se fait-il que Blondel ait obtenu si facilement sa mise en liberté, et, surtout, comment se fait-il que, l’ayant obtenue, il ait été amené ici, parmi nous, sous un misérable et ridicule prétexte de formalité à remplir.

– Au fait, dit Goliath, voilà qui me paraît très louche.

– Ce n’est pas louche du tout, reprit le comte, il n’y a rien de plus clair et de plus facile à pénétrer.

– Voyons !

– C’est très simple ; on a besoin d’espions pour déjouer nos tentatives d’évasion, et on a accordé la liberté à Blondel, qui était tout aussi coupable que nous, à la condition que tout en feignant de rester notre camarade, il aurait l’œil sur nos actions, prendrait note de nos paroles et rapporterait fidèlement le tout à l’administration.

– Tiens ! tiens ! tiens ! ça pourrait bien être vrai, tout de même !

– Expliquez-vous donc autrement la présence de Blondel ici, de Blondel gracié, qu’on pouvait laisser à Cayenne.

– Le comte a raison ; ça n’est pas naturel, dit un forçat, court, trapu, ramassé sur lui-même comme un bouledogue, et auquel on avait donné le sobriquet de Léopard.

– Et au service qu’elle vient de rendre Blondel, à sa présence sur le lieu où se passait la scène entre lui et l’Écossais, ne voyez-vous pas tout de suite que cette Indienne est la complice de Blondel, et que tant qu’ils seront dans l’île tous les deux, nous aurons toujours sur nos talons deux êtres qui feront échouer toutes nos entreprises ?

– C’est juste, c’est parfaitement juste, s’écria Goliath.

– Nous avons là deux ennemis, s’écria le Léopard.

– Deux ennemis, approuva Précigny, qui nous trahiront tous, l’un après l’autre, si nous n’avons pas l’énergie d’en finir promptement avec eux.

– Si ce n’est que ça, dit Goliath, en baissant la voix d’un air sinistre, il suffit de deux ou trois hommes solides et résolus.

– Et ça peut se trouver, ajouta le Léopard.

– Vous voilà déjà deux, dit le comte, et je suis sûr que vous n’aurez pas de peine à en trouver deux autres.

– Je les connais déjà, dit Goliath.

– Alors que faut-il faire ? demanda le Léopard.

– Eh bien ! guetter le moment où nous pourrons nous trouver seuls avec Blondel, l’envelopper tous les quatre, lui glisser tout doucement six pouces de couteau dans les côtes, tandis que les trois autres lui serreront la gorge de manière à lui couper la

respiration.

Le comte haussa les épaules.

– On voit bien que vous ne connaissez pas Blondel, dit-il avec ironie, sans quoi vous sauriez qu'on n'en vient pas si facilement à bout, même à quatre, même quand parmi ces quatre se trouvent deux hommes tels que Goliath et le Léopard.

– Eh bien, quel parti faut-il prendre ?

Un sourire diabolique éclaira les traits livides du comte.

– Ce qu'il faut faire ? dit-il, il faut le tuer deux fois.

– Deux fois ! explique-toi, dit Goliath.

– Une fois, moralement, poursuivit le comte, et une autre fois pour tout de bon, ce qui sera facile, quand il sera abattu par la douleur.

Et comme les forçats le regardaient sans comprendre davantage.

– Vous savez qu'il aime cette Indienne ? continua Précigny avec force.

– On le dit, fit Goliath.

– Eh bien ! débarrassez-vous d'elle, d'abord ; vous voyez par l'exemple de l'Écossais que ce n'est pas un ennemi à dédaigner, et une fois cette femme mise à l'ombre, Blondel, désespéré, perdu de douleur, indifférent à tout, même à la vie, cessera d'être un ennemi redoutable.

– Au fait, l'idée est bonne ! s'écria le Léopard.

Et il ajouta, avec l'accent d'une profonde admiration :

– Ce que c'est pourtant que d'avoir vécu dans le grand monde ! Cette pensée-là ne serait pas venue à des brutes comme nous. Seulement, il faut savoir où niche l'Indienne.

– Elle demeure à l'entrée de la forêt, dans une petite case bâtie à la hâte, au pied d'un grand palmier qui domine tous les autres arbres et pourra facilement vous servir de guide.

– Je vois ça d'ici, répondit Goliath, mais ce qui ne semble pas aussi facile, c'est de sortir d'ici.

– Que ça ne t'inquiète pas, répondit le Léopard, je connais un amour d'égout qui est une véritable promenade pour les gens qui n'ont pas l'odorat très susceptible et qui ne craignent pas de

marcher à plat-ventre.

– Allons, va pour l'égout ! je ne suis pas plus dandy qu'un autre.

– Et pas de pitié ! dit Précigny, songez qu'à l'occasion elle n'en aurait pas plus pour vous, qu'elle n'en a eu pour Mac-Bell.

– On s'en souviendra.

Pendant ce temps, Blondel et Fleur-des-Savanes s'étaient rendus près du commissaire de l'administration, auquel ils avaient fait le récit détaillé de tout ce qui s'était passé aux digues, et un homme, envoyé sur les lieux pour justifier le piège qui s'était effondré sous les pas de Blondel, ainsi que le corps de Maxime de Brescé laissé sur la plage, en revenait avec des preuves attestant la véracité des faits qui venaient d'être racontés.

Le commissaire déclara donc Blondel et Fleur-des-Savanes innocents du meurtre de Mac-Bell, contre lequel ils n'avaient fait que se défendre, et les renvoya absous.

Mais il signifia à l'Indienne que sa présence dans l'île ne pouvait être tolérée, le règlement s'y opposant formellement, et il la prévint qu'elle serait renvoyée à Cayenne par la plus prochaine occasion, c'est-à-dire par le retour du premier bâtiment qui apporterait des vivres.

Il l'engagea jusque-là à chercher un gîte où elle pourrait loger, se trouvant lui-même dans l'impossibilité de lui en donner un dans l'intérieur du bagne, puis il la congédia.

Blondel l'accompagna jusqu'à la porte de l'établissement en la suppliant de ne pas sortir de la case de Maxime, et lui promettant d'aller la prendre le lendemain dès le matin, bien convaincu, d'après les paroles mêmes du commissaire, que, d'ici là, les formalités qui le retenaient encore au bagne seraient enfin levées.

Fleur-des-Savanes lui promit de l'attendre et partit après lui avoir recommandé à lui-même de se tenir sur ses gardes et de se défier des amis que la mort de Mac-Bell devait avoir irrités.

Une demi-heure après cette séparation, qui lui avait paru bien douloureuse, quoiqu'elle dût être de courte durée, l'Indienne arrivait à la case grossièrement élevée par Maxime et adossée au grand palmier de la forêt.

Pour se conformer à la promesse qu'elle avait faite à Blondel, elle demeura renfermée tout le jour, rêvant à sa prochaine réunion avec celui qui était devenu le but de toute sa vie, et parfois

s'étonnant des noirs pressentiments qui venaient tour à tour assombrir ses rêves, dont rien désormais ne semblait pouvoir empêcher l'accomplissement.

La nuit la surprit dans ces alternatives d'impressions diverses, tantôt douces et tantôt terribles, et elle s'endormit enfin le front illuminé des plus riantes pensées.

À cet instant même, trois individus, glissant et rampant sur le sol comme des reptiles, sortaient l'un après l'autre d'un égout qui débouchait dans les larges fossés dont le bagne était entouré, remontaient le côté opposé et s'avançaient dans la campagne en prenant la direction de la forêt.

Ils marchaient bon pas, et ne devaient pas être longtemps à atteindre leur but. D'ailleurs, les indications qui leur avaient été données étaient précises, et une demi-heure après ils aperçurent le grand palmier désigné par Précigny, et nos trois bandits se trouvèrent en face de la case de Maxime.

– Voilà le nid où repose l'oiseau, dit le Léopard à Goliath.

Et il ajouta à voix basse :

– Tiens ! prends mon couteau, la pointe en est effilée de fraîche date, et le coup portera mieux.

Goliath examina le couteau du Léopard, dont la pointe était, en effet, fine et aiguë, puis il se mit à ramper au pied de la case, cherchant une ouverture pour s'y introduire.

Il trouva la porte entr'ouverte.

Il entra.

Immobiles au dehors et l'oreille collée contre le treillage de lianes et diverses plantes qui formaient la case, les deux forçats écoutaient et attendaient, osant à peine échanger une parole ou un regard.

Tout à coup un soupir fut poussé à l'intérieur, mais si, faible, si léger, que c'est à peine s'ils l'entendirent.

Mais aussitôt Goliath sortit brusquement, jetant à droite à gauche des regards effarés.

– Eh bien ! est-ce fait ? lui dit le Léopard.

Goliath voulut parler, mais il ne put proférer une parole, on eût dit que sa langue était collée à son palais.

Seulement son couteau était rouge et ruisselant de sang.

– Bon ! dit le Léopard, la farce est jouée ! et nous n'avons plus rien à faire ici, partons !

Et, sans ajouter un mot, tous trois, après avoir soigneusement essuyé le couteau dans les grandes herbes qui leur montaient jusqu'aux genoux, reprirent à la hâte le chemin du bagne, où ils rentrèrent par la même voie qu'ils avaient prise pour en sortir sans avoir donné l'éveil à leurs gardiens endormis.

Le lendemain matin, au moment où tous les forçats, rangés en deux files, allaient partir pour le travail, le commissaire du bagne vint annoncer à Blondel que rien ne s'opposait plus à sa mise en liberté.

Celui-ci sortit aussitôt des rangs où il avait pris place, et, après avoir serré les mains de Lapostole, le seul qui lui eût témoigné un réel intérêt, il s'élança dehors et se mit à marcher vers la forêt.

– Qu'est-ce qu'il va trouver là ? demanda Précigny au Léopard.

– Un coup d'œil auquel il ne s'attend guère, répondit ce dernier.

Grâce à la rapidité de sa marche, Blondel arrivait au bout d'un quart d'heure à la case de Fleur-des-Savanes.

Il y pénétra d'un bond, étonné et presque inquiet de ne pas voir la jeune Indienne assise sur le seuil.

Mais à peine y eut-il mis le pied, qu'un cri terrible sortit de sa poitrine.

Fleur-des-Savanes était là, immobile, inanimée et baignée dans son sang !…

LVI

LE TROU AUX CRABES

Les forçats étaient aux digues. Il était dix heures environ ; un soleil de plomb tombait sur les escouades de travailleurs et sur toute la ligne les gardiens veillaient.

Une certaine émotion régnait de tous côtés, et de temps à autre quelques-uns de ces hommes se reposaient, et se communiquaient à voix basse leurs impressions réciproques.

On avait appris l'assassinat de la nuit, et cet acte, qui tranchait sur la vie ordinaire de la colonie, était commenté avec passion par chacun des forçats.

Précigny était au milieu des groupes les plus animés, et il leur expliquait les détails qu'ils ignoraient.

Chose étrange ! les explications que le comte s'évertuait à donner à ses compagnons étaient reçues, par la plupart d'entre eux, avec beaucoup de froideur, ou tout au moins avec une extrême réserve, et il s'étonnait lui-même de ne pas trouver plus de sympathie autour de lui.

Il y avait deux raisons à cela.

La première, c'est que Blondel était redouté de tous et que, en dépit des calomnies que l'on avait répandues sur son compte, il avait su éveiller, chez la plupart, une commisération, une pitié qui s'expliquait jusqu'à un certain point de la part de ces hommes, qui, mieux que d'autres, pouvaient comprendre les dures épreuves par lesquelles il avait passé.

La seconde raison, c'est que Lapostole n'était pas resté inactif.

Dès la première nouvelle de l'assassinat, et bien qu'il fût évident que Précigny n'avait pu participer au crime, il ne s'était pas trompé une seconde, et avait deviné quelle influence avait dirigé le poignard de l'assassin.

Sous l'empire de cette pensée, il était allé trouver Goliath, qu'il avait trouvé préoccupé et sombre, et encore sous la terrible

impression du meurtre qu'il avait commis.

– Goliath, dit Lapostole, il me semble que nous ne sommes pas dans notre assiette, aujourd'hui ?

Goliath leva sur son interlocuteur un regard hébété.

– Qui t'a dit cela ? répondit-il avec un frisson involontaire.

– Ça se voit.

– Et bien ! quand cela serait ?

– Oh ! cela est, et il n'est pas difficile de deviner pourquoi.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Lapostole haussa les épaules.

– Allons donc ! dit-il, il ne faut pas faire le malin avec nous autres. Cette nuit une femme a été trouvée assassinée dans l'île !…

– Après ?

– Je connais le meurtrier.

– Toi !

– Et celui-là, continua Lapostole, je le dénoncerai comme un misérable, parce que je suis l'ami de Blondel !

Goliath se redressa d'un bond.

– Tu ferais cela ! s'écria-t-il hors de lui.

– Comme je le dis… à moins que…

– À moins que ?…

– Choisis : ou tu seras raccourci, comme tu le mérites, ou tu m'aideras à venger Blondel.

– Mais comment ?

– Oh ! de la manière la plus simple !

– Explique-toi.

– Ce que j'en fais, vois-tu ? poursuivit Lapostole, c'est uniquement dans ton intérêt ; mais je suis résolu à pousser l'affaire jusqu'au bout, et, si tu bronches, c'est toi qui paieras les pots cassés.

– Enfin, de quoi s'agit-il ?

Lapostole s'entretint quelques minutes avec Goliath, et, peu après, tous les deux paraissant parfaitement d'accord, se mêlaient aux autres forçats.

Cependant l'heure avait marché et le moment du repos était venu. Le déjeuner avait été apporté du bagne, et les groupes nombreux et bruyants s'étaient immédiatement formés de toutes parts. Lapostole s'était mêlé à chacun d'eux.

Un moment même, il s'était trouvé en face de Précigny, qui l'avait regardé d'un air ironique.

Lapostole le salua avec une politesse exagérée.

– Mille grâces, monsieur le comte, lui dit-il, vous avez visé juste, cette fois, et Blondel est frappé au cœur ! mais, bast ! il a encore des amis, et rira bien qui rira le dernier !

– Qu'est-ce que cela signifie ? voulut dire Précigny.

– À bientôt, monsieur le comte, répondit Lapostole en s'inclinant jusqu'à terre.

Et il passa.

Le comte n'en avait pas entendu davantage, et il était allé s'asseoir à l'écart, ce qui lui arrivait fréquemment.

Lapostole, lui, avait rejoint ses compagnons.

Il avait son idée, et il comprenait que le moment était opportun.

Il reprit alors le thème qu'il avait déjà développé, et, avec cette chaleur communicative qui lui était naturelle, avec cette vivacité toute parisienne, dont il n'avait pu se dépouiller, il recommença à plaider la cause de Blondel.

Puis, après avoir à peu près gagné cette cause, par le récit des exploits et des actes de générosité de Blondel, il avait excité en sa faveur la sympathie des condamnés et soulevé, en même temps, leur indignation contre Précigny, en leur apprenant l'odieuse ingratitude dont celui-ci venait de se rendre coupable, en poussant trois de leurs compagnons, dont le crime allait rendre la captivité plus dure et plus cruelle pour tous.

Mais il ne devait pas en rester là, et Lapostole avait bien des arguments à sa disposition.

Profitant donc du sentiment qu'il avait fait naître entre eux, il eut l'adresse de retourner contre Précigny la défiance que celui-ci avait inspirée à ses compagnons contre Blondel.

L'entretien particulier de Précigny avec un gardien, entretien dont tous avaient été témoins à une certaine distance, était arrivé fort à propos pour fournir une preuve à ses accusations, et il avait

su tirer si adroitement parti de cet incident, qu'à l'instant même tout le monde fut convaincu des tentatives de trahison du comte.

Comprenant combien, avec de tels esprits et ayant affaire à un pareil adversaire, il était important d'user, sans retard, de l'avantage qu'il venait d'obtenir, Lapostole décida les forçats à condamner et à punir immédiatement celui dont la trahison leur était prouvée.

Pas une voix ne s'éleva en sa faveur, et au bout de dix minutes de délibération le genre de mort était arrêté.

À peine l'arrêt solennel venait-il d'être prononcé, que Précigny venait se mêler à ses juges.

Il était bien loin de se douter de ce qui l'attendait.

Sans que personne parût s'entendre pour cela, les forçats formèrent aussitôt un demi-cercle compact, au centre duquel se trouva le comte, et à un signe imperceptible de Lapostole, le cercle terrible se mit en marche, emportant avec lui le comte qui ne put croire d'abord qu'à une plaisanterie.

On marchait ainsi vers les deux rochers dont nous avons parlé et qui n'étaient situés qu'à une faible distance.

Au bout de quelques minutes, Précigny voulut tourner à gauche et prendre la direction du bagne ; mais le cercle se recourba pour lui barrer le passage, et la marche continua du côté du rocher qui dominait la mer à pic d'une grande hauteur.

Alors seulement le comte remarqua le silence solennel et l'air sombre de tous ces hommes qui l'entouraient, et un vague pressentiment s'empara de lui.

– Mais, fit-il, où allons-nous donc ainsi ?

Et comme il semblait faire une nouvelle tentative, le cercle l'enveloppa et le poussa en avant.

– Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il avec un mouvement d'effroi.

Il s'était arrêté un instant pour parler, mais la masse silencieuse, pareille à une muraille vivante, marchant toujours en avant, le poussa impitoyablement devant elle.

Quelques instants encore, et ils arrivaient au sommet de l'un des rochers qui s'avançait comme un promontoire sur les flots.

Il y avait là environ une profondeur de cinq cents pieds.

– Mais que me veut-on donc ? s'écria Précigny, pâle et tremblant de terreur.

Le cercle se rapprocha lentement, et fut bientôt si près du bord que le malheureux n'avait plus que tout juste la place nécessaire pour poser ses pieds.

Il eut comme le vertige.

– Voyons ! balbutia-t-il à demi mort de frayeur, parlerez-vous, enfin, et me direz-vous ce que vous me voulez ?

Lapostole s'approcha à ces mots, et montra au malheureux le gouffre béant à ses pieds.

– Ce que nous voulons, répondit-il d'un air ironique, mais avec fermeté, c'est que vous sautiez, monsieur le comte.

Et comme ce dernier jetait un regard épouvanté sur l'abîme :

– Ça, poursuivit Lapostole, c'est le *Trou aux Crabes*. Il y a cinq cents pieds environ, avant d'y arriver, mais une fois qu'on y est, on s'y trouve en bonne compagnie.

– Ah ! vous n'aurez pas tant de cruauté, s'écria Précigny, en passant ses deux mains glacées sur ses joues livides.

– Allons donc ! répondit Lapostole, est-ce que tu as eu pitié de Blondel, toi ? est-ce que tu as hésité à empoisonner l'Indienne ? est-ce que tu n'as pas lâchement poussé nos compagnons à l'assassiner cette nuit ?

– Par pitié !

– Saute !

– Grâce ! grâce !

– Saute ! saute !

Il y eut un mouvement : le cercle avait fait un pas, et le malheureux condamné à mort venait de glisser sur l'extrême pointe du promontoire et était tombé à genoux sur une anfractuosité.

Il se cramponna avec ses mains sanglantes aux aspérités du rocher, et supplia encore ses compagnons avec des larmes et des sanglots. C'était un spectacle poignant !

Mais c'était là le châtiment suprême, et il devait payer cette fois pour tous ses crimes passés !

Le poids de son corps l'entraînait peu à peu, ses pieds flottaient

dans le vide, les ongles de ses doigts se déchiraient, et ses forces s'usaient dans les efforts surhumains qu'il tentait.

Enfin, un cri terrible retentit : tous les forçats se penchèrent pour voir, et un corps tomba dans le vide et alla se briser à la base des deux rochers.

Toutefois, il n'était pas mort ; mais mieux eût valu pour lui qu'il eût cessé d'exister, car à peine se fut-il arrêté dans sa chute, les membres déchirés et la poitrine ouverte, qu'un singulier mouvement s'opéra à l'entour de son corps.

De toutes les fissures, de toutes les anfractuosités de l'un et de l'autre rochers, des crustacés voraces se précipitèrent à l'envi vers cette proie inattendue, et se mirent à la dévorer.

Une armée de crabes !

En moins d'une demi-heure, il ne resta plus un lambeau du comte de Précigny.

LVII

LA MORT DE FLEUR-DES-SAVANES

C’était le lendemain de la mort violente de Précigny.

Dans la case, naguère habitée par Maxime, plusieurs personnes étaient rassemblées autour d’un lit, sur lequel était étendue Fleur-des-Savanes.

La pauvre jeune femme avait été fort maltraitée par Goliath : elle avait dans la poitrine une large blessure, et la vie semblait à chaque instant vouloir l’abandonner, tant elle était faible et abattue.

À côté d’elle, Blondel se tenait debout, pâle, ému, les bras croisés, les yeux brûlés par les larmes.

Sa forte et robuste nature avait été vaincue par le spectacle douloureux qu’il avait devant lui, et il attendait, anxieux, troublé, en proie à mille tortures, la sentence que le médecin allait prononcer.

Le médecin était au chevet de la malade.

Il tenait une main de Fleur-des-Savanes dans les siennes, suivait les progrès du mal sur son visage déjà altéré, et, le front penché, l’attitude grave, il attendait, lui aussi, que les symptômes se dessinassent plus nets et plus significatifs.

À deux pas de ce groupe un homme était agenouillé, les mains jointes, devant un crucifix posé sur une table grossière, et, dans cette posture, il priait à voix base, appelant toutes les bénédictions du ciel sur la créature qui souffrait et qui, d’un moment à l’autre, pouvait être rappelée à Dieu.

Enfin, à l’extrémité de la pièce, un quatrième personnage, auquel nul ne prenait garde, mais qui faisait attention à tout, assis, en apparence indifférent, épiait chaque geste, écoutait chaque parole avec une attention des plus profondes.

C’était Lapostole.

Il avait obtenu l'autorisation de venir aider Blondel, et depuis le matin, il était là, offrant la seule chose qu'il pût offrir à l'homme qu'il aimait, c'est-à-dire sa bonne volonté et son dévouement.

Il y avait déjà une demi-heure que cette situation durait, et Fleur-des-Savanes n'avait pas bougé.

Son sein se soulevait avec effort, une sueur froide perlait sur son front, ses mains retombaient blanches et sans force le long du lit.

Elle était pâle comme une morte, et ne faisait plus aucun mouvement.

Chacun gardait le silence.

C'était un moment solennel !… tous comprenaient la gravité de ce qui allait se passer…

Une crise encore… et la pauvre Indienne était perdue ou sauvée !… Enfin, le médecin laissa échapper un geste, et Blondel, quittant brusquement sa place, accourut auprès de lui.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il à voix rapide et basse.

– Regardez ! reprit le médecin.

– Elle est encore dans le même état.

– Détrompez-vous !

– Que voyez-vous donc ?

– Tenez, ses joues se colorent imperceptiblement sous le tissu de la peau ; je sens une sorte de tressaillement qui annonce que le sang reprend sa circulation normale ; dans quelques minutes elle rouvrira les yeux.

– Mais alors, elle est sauvée !…

– Peut-être !

– Ah ! docteur ! docteur !

Blondel porta ses deux mains à sa bouche pour étouffer ses cris de joie et ses sanglots, et son regard se fit ardent et fixe, et son sang reflua en abondance vers son cœur.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Puis Fleur-des-Savanes ramena lentement un de ses bras, porta la main à son sein, puis à son front, et, poussant un profond soupir, qui ressemblait encore à une plainte, elle parut vouloir se

soulever, et ouvrit les yeux.

Blondel jeta un cri.

– Harris ! dit Fleur-des-Savanes d'une voix faible et en tendant vers lui sa main pâle et blanche.

Sa première pensée avait été pour Blondel ; son premier regard était allé droit à lui !

Blondel baisa avec ivresse la main qu'elle lui présentait.

– Ah ! elle est sauvée, docteur ? dit-il en se tournant vers ce dernier.

Celui-ci ne répondit pas tout de suite : il observait. Cela dura quelques instants encore ; puis, relevant la tête, un sourire de satisfaction courut sur ses lèvres.

– Il ne faut pas trop se réjouir, répondit-il à voix lente, la blessure était mortelle, et un accident pourrait encore retarder ou compromettre la guérison ; mais ayez bon espoir cependant ; ne la quittez pas, veillez sur elle et, ce soir, nous constaterons sans doute un mieux sensible.

Le médecin sortit sur ces mots, suivi, peu après, par le prêtre, et Blondel et Lapostole restèrent seuls auprès de l'Indienne.

La connaissance lui était revenue tout à fait, et, pendant une heure, elle put échanger quelques paroles avec celui qu'elle continuait d'appeler Harris.

– J'ai été habituée à vous nommer ainsi, dit-elle, comme pour se défendre de cette obstination, et je n'ai pu retenir votre autre nom. Pardonnez-moi donc, mon ami.

Blondel l'interrompit vivement du geste :

– Oh ! ne vous reprenez pas, dit-il en souriant, mon autre nom me rappelle une époque fatale que je ne demande qu'à oublier : époque de trouble et de haine, passé terrible et redoutable que j'ai vainement repoussé de mon esprit ! tandis qu'avec le nom d'Harris commence, pour moi, une ère nouvelle de calme et de paix, au milieu de laquelle j'ai goûté les rares bonheurs que Dieu m'a envoyés sur cette terre ! Oubliez donc aussi Blondel, Fleur-des-Savanes, car, pour vous, j'ai été et je veux rester toujours Harris !

Une heure après cet entretien, la jeune Indienne sentit peu à peu le sommeil la gagner, et, comme Blondel la pressait de ne pas combattre le sommeil qui devait réparer ses forces :

– À bientôt donc, répondit Fleur-des-Savanes en serrant

tendrement sa main, à bientôt, et puisse le réveil m'être aussi agréable !

Elle s'endormit, et, quelques minutes plus tard, on voyait sa respiration faible et régulière soulever doucement sa poitrine.

Blondel n'avait pas quitté le chevet du lit ; il la contemplait avec un saint attendrissement, et, à voir la satisfaction éclater dans tous ses traits, on eût dit qu'il avait oublié tout ce qu'il avait souffert.

En ce moment il sentit une main s'appuyer sur son épaule ; et il se retourna vivement.

C'était Lapostole.

Blondel lui fit un signe de tête amical pour le remercier du dévouement qu'il lui avait témoigné depuis quelques jours. Mais ce n'est pas là ce que voulait Lapostole, car il le pria de quitter un instant le lit de l'Indienne, et l'entraîna dans un coin de la chambre.

– Quel est ce mystère ? fit Blondel à voix basse.

– Nous pouvons causer à notre aise, répondit Lapostole, et j'ai à te parler.

– À moi !

– Un service que tu peux me rendre.

– Lequel ?

Lapostole prit un air sérieux.

– Dans quelques jours, dit-il, tu vas partir ?

– Sans doute.

– Pour longtemps ?

– Pour longtemps, je l'espère.

– C'est cela même : Tu vas t'éloigner, et moi, je resterai seul, au milieu d'un tas de brutes, dont la société me devient chaque jour plus insupportable.

– Que faire à cela ?

– Tu peux me sauver de cette situation.

– Comment ?

– Écoute, Blondel, il ne s'agit pas de dire des bêtises, et les moments sont précieux : j'ai trop mené cette vie au bout de

laquelle il n’y a rien que le déshonneur et le désespoir, donc, je veux, si c’est possible, rentrer dans une voie qui me permette de presser quelquefois la main d’un honnête homme.

– Voilà des bons sentiments.

– J’aurais dû toujours en avoir comme ça, mais, que veux-tu ? mieux vaut tard que jamais, et, s’il y a moyen, nous nous corrigerons.

– Mais quelle est ta pensée ?

– Sortir d’ici.

– Tu en as encore pour un an.

– Moins quelques jours.

– On ne te donnera pas ta liberté.

– Sans doute ! mais, avant de partir, va trouver le directeur, dis-lui l’ambition qui m’a pris de devenir honnête homme ; ajoute que tu consens à me prendre avec toi, à ta plantation, pour m’essayer, et que tu me renverras ici si je bronche, et j’ai bon espoir que ce discours produira son effet.

– Moi, j’en doute.

– Essaie toujours.

– Je ne demande pas mieux.

– Et si tu réussis, tu m’emmèneras ?

– Oui, Lapostole, oui, je t’emmènerai ; je suis heureux aujourd’hui, et je veux que tu le sois aussi. Dans une heure Fleur-des-Savanes reviendra à la vie et à la santé, le docteur l’a dit, et il me semble que cette perspective efface tout ce que j’ai souffert dans le passé.

Comme ils en étaient là, les deux hommes se prirent tout à coup à tressaillir.

À côté d’eux, ils venaient d’entendre un bruit singulier, quelque chose qui ressemblait à un râle.

Blondel se retourna effaré, et aperçut Fleur-des-Savanes, le visage coloré, la poitrine oppressée, tournant vers lui deux regards pleins de fièvre.

Blondel poussa un cri.

– Mon Dieu ! s’écria-t-il en courant à la jeune femme, mais que se passe-t-il donc ?

Fleur-des-Savanes remua tristement la tête.

– Harris ! répondit-elle d'un accent brisé, je me sens bien mal.

– Mais c'est impossible !

– Je vais mourir !

– Que dis-tu ?

– Oh ! je le sens, un feu violent brûle mes veines, ma tête s'embarrasse, je ne vois plus, mon Dieu ! J'espérais tant de bonheur encore, cependant !

Blondel bondit à ces paroles vers Lapostole.

– Mon ami, lui dit-il d'une voix ardente, vite, le médecin ! Ramène-le à l'instant, tu m'entends ? Va ! va ! ne perds pas une seconde.

Lapostole ne se le fit pas répéter, et pendant qu'il s'éloignait à toutes jambes, Blondel retournait, le cœur en proie aux plus horribles tortures, s'agenouiller auprès du lit de Fleur-des-Savanes.

Mais, hélas ! ni la science du médecin, ni les prières du prêtre, ni les larmes de Blondel, rien ne devait sauver les jours de la pauvre Indienne.

Elle avait été frappée par une main implacable et sûre. La lame avait pénétré fort avant dans la poitrine, la blessure était mortelle, et le mieux qu'elle avait éprouvé n'était qu'un leurre et une déception.

Dès que le médecin la vit, il ne se trompa point.

C'en était fait, elle était perdue, et il ne le cacha point à Blondel.

Ce dernier était dans un état de désespoir difficile à dépeindre. Sa raison était près de l'abandonner ; il allait et venait à travers la chambre, livide, les yeux hagards, mordant ses poings pour étouffer les sanglots qui montaient de sa poitrine.

Ce fut une scène déchirante !

Fleur-des-Savanes resta en possession d'elle-même jusqu'au dernier moment, le calme ne l'abandonna pas, elle ne quitta pas la main de Blondel, et quand le dernier soupir s'échappa de sa poitrine, sa main était encore dans celle du malheureux éperdu, et un sourire céleste éclairait sa physionomie.

Quant à Blondel, lorsque tout fut fini, et qu'il comprit qu'il restait cette fois seul au monde et pour toujours, il s'affaissa sur

lui-même, perdit connaissance, et roula inanimé sur le sol.

Il était évanoui !

LVIII

RETOUR À TOULON

Le ciel était pur, la mer étincelait sous les rayons d'un soleil qui ourlait d'une frange de diamants la pointe de chaque vague, et les bourgeois, attirés par ce beau temps, avaient quitté leurs demeures et inondaient le port de Toulon.

Dans cette cohue banale de promeneurs, on remarquait, surtout, un groupe de trois personnages qui, immobiles sur un point du port et les yeux fixés vers l'horizon, paraissaient attendre avec impatience et anxiété l'apparition d'une voile ; ils n'échangeaient entre eux que de rares paroles, absorbés qu'ils étaient tout entiers dans cette attente.

Ces trois personnages étaient M. et Mme Michaud et Paul Mercier, l'oncle de Lucienne.

Ils avaient reçu depuis huit jours une lettre de Maurice, dans laquelle celui-ci, après leur avoir fait le récit des aventures, des souffrances et des dangers qui avaient signalé leur passage à la Guyane, leur annonçait enfin leur prochaine arrivée à Toulon.

Tous trois attendaient donc ce retour avec une véritable angoisse, car pour tous trois, Maurice, Lucienne, Joseph et Michelette, représentaient une famille, la seule qu'ils eussent au monde.

– Vous verrez, monsieur Michaud, dit enfin Paul Mercier d'un ton découragé, que nous allons rentrer aujourd'hui comme tous ces jours derniers.

– Je le crains autant que toi, mon pauvre ami, répondit M. Michaud, non moins désespéré.

– Cette chère enfant, dit à son tour Mme Michaud, en pensant à Lucienne et à son admirable dévouement dans une circonstance solennelle de sa vie, je serais si heureuse de la revoir et de l'embrasser !

Enfin, une voile parut à l'horizon, et M. Michaud entendit dire

autour de lui :

– C'est le Saint-Laurent !

À ce mot, il tressaillit, car c'était sur le Saint-Laurent que ceux qu'il attendait devaient revenir.

– Vous avez entendu ? dit-il à sa femme et à Mercier.

– Oui, oui, ce sont eux, dit ce dernier vivement, tout ému.

Alors, chacun se passa tour à tour la longue vue que M. Michaud avait apportée, et chercha à distinguer quelque chose sur le navire que l'on apercevait au loin.

Mais on ne voyait rien qu'un groupe confus d'hommes et de femmes, entassés sur l'avant pour voir plus vite et de plus près cette terre de France si longtemps et si ardemment désirée et que leurs pieds allaient enfin fouler.

– Pourvu, dit M. Michaud en s'essuyant le front, qu'il ne leur soit pas arrivé quelque nouveau malheur.

– Quel malheur craindriez-vous ? lui demanda vivement Mercier.

– Eh ! que sais-je ?… une maladie qui les aurait forcés à relâcher en route ; ils ont été si cruellement éprouvés, les pauvres enfants ! et, depuis leur dernière lettre, bien des mois se sont écoulés sans que nous ayons reçu de leurs nouvelles !…

– En effet, répliqua Mme Michaud, et puis leur santé doit être bien altérée ; peut-être n'auront-ils pas pu supporter les fatigues de la mer, et il est bien à craindre que ce bâtiment ne nous les ramène pas encore !

Cependant le bâtiment s'était rapidement rapproché du port, et Mercier, la lunette toujours braquée sur le pont, cherchait dans la masse des passagers la figure de Lucienne ou de Maurice.

– Rien ! personne encore ! disait-il au moment où le Saint-Laurent entrait dans la rade, et, s'ils étaient là, ils seraient tous sur le pont, à coup sûr, les premiers en avant et nous cherchant du regard.

En ce moment, un homme vêtu de la longue robe et du bonnet persans s'approcha de M. Michaud ; il paraissait jeune encore, malgré la barbe blanche qui lui descendait sur la poitrine.

– Vous attendez des amis, une famille, peut-être ? lui demanda-t-il avec un accent particulier qui donnait une extrême douceur à sa parole.

– Oui, une famille, une famille très chère, lui répondit M. Michaud.

– Moi, dit le Persan, je n'attends, par le Saint-Laurent, qu'une cargaison d'objets et de meubles de toutes sortes pour mon installation dans ce pays. Malheureusement, je n'ai plus de famille à attendre ici-bas ; j'ai perdu là-bas tout ce que j'aimais, et voilà pourquoi j'ai quitté le pays de mes pères.

– Vous paraissez bien jeune encore pour vous trouver seul en ce monde ? lui demanda M. Michaud avec intérêt.

– Oh ! répondit le Persan en comprimant un soupir ; peu d'hommes, ici-bas, ont été aussi longuement, aussi cruellement éprouvés que je l'ai été.

– C'est dans la ville même que vous comptez vous fixer ? lui demanda Mercier.

– Non, monsieur ; je recherche le calme, la solitude ; j'irai demeurer en pleine campagne, dans un petit pavillon que je viens d'acheter à quelque distance d'un château que vous connaissez peut-être de nom, et qu'on appelle le Valnoir.

– Mais c'est à deux pas de ma bastide, dit vivement Michaud.

– En vérité ! s'écria le Persan, et vous vous nommez ?…

– Michaud, répondit ce dernier en s'inclinant.

Il y eut un moment de silence ; puis l'inconnu reprit :

– Écoutez, monsieur, dit-il, si ce bâtiment vous ramène ceux que vous aimez, comme je l'espère, avez-vous l'intention de vous rendre à votre bastide ?

– Sans doute.

– Alors nous serons voisins.

– En effet, et si quelquefois vous êtes disposé à quitter votre solitude, venez chez nous, monsieur ; la vue d'une famille heureuse est un spectacle qui fait oublier bien des chagrins, et pour ma part je me féliciterai de cette occasion de vous revoir.

– Je m'appelle Sidi-Addar, répondit le Persan en s'inclinant à son tour, et je vous remercie de votre offre dont j'essaierai de profiter, puisque vous le permettez !

Pendant cet entretien le bâtiment attendu était entré dans le port.

Alors les époux Michaud, Paul Mercier et le Persan Sidi lui-

même se rapprochèrent du navire et le couvèrent des yeux avec une anxiété bien naturelle chez les trois premiers, mais qui, chez le dernier, pouvait paraître bien exagérée, puisqu'il n'attendait que des meubles ou des marchandises par le Saint-Laurent.

Le navire venait de toucher le quai, et les Michaud, ne voyant encore paraître aucun des personnages si impatiemment attendus, désespéraient tout à fait de les voir, quand Sidi-Addar poussa tout à coup un cri ému.

– Les voici ! dit-il hors de lui.

– Qui donc ? demanda Paul Mercier.

L'inconnu se reprit aussitôt, et, regardant son interlocuteur eu souriant :

– Mes marchandises ! répondit-il en haussant les épaules ; je les aperçois là, sur le pont.

Au même instant deux exclamations partirent de la foule des passagers, puis un jeune homme et une jeune femme, s'élançant sur le quai, vinrent tomber dans les bras de M. et de Mme Michaud et ensuite dans ceux de Paul Mercier.

C'étaient Maurice et Lucienne.

– Et Joseph ? Michelette ? s'écria M. Michaud, après le premier moment d'effusion.

– Regardez ! répondit Maurice en montrant les deux jeunes époux qui, à leur tour, se débarrassaient de la cohue qui les enveloppait et accouraient vers les Michaud qui les accueillirent comme ils avaient fait pour Lucienne et Maurice.

– Et vite, vite, gagnons votre chère bastide, dit Michaud aux deux jeunes couples, nous avons tant de choses à vous dire.

– Allez ; moi, je vais veiller aux bagages, dit Mercier, et je vous rejoindrai bientôt.

Et ils partirent tous les six sans faire attention au pauvre Sidi-Addar, qui, les yeux voilés de larmes, les regardait s'éloigner et paraissait avoir tout à fait oublié ses meubles qui, tout à l'heure, l'absorbaient si complètement.

En nous reportant à trois ans de là, nous retrouvons nos sept personnages, les époux Michaud, Paul Mercier, Maurice, Joseph, Lucienne et Michelette, réunis dans la grande allée de la bastide, et, quelques pas d'eux, se roulant sans façon sur l'herbe, deux nouveaux acteurs que nous présentons à nos lecteurs pour la

première fois.

Ces deux personnages, qui répondent aux noms de Lucien et de Michelette, sont âgés de deux ans, l'un et l'autre ; le premier est le fils de Joseph, l'autre est la fille de Maurice.

Le jour touche à cette heure délicieuse où le soleil, en disparaissant, à l'horizon, ne jette plus sur la terre qu'une lumière calme et uniforme, sans ombre et sans teintes violentes, heure pleine de charme et de poésie où le cœur se replie sur lui-même et plonge avec extase dans l'abîme du passé.

Après un long silence, pendant lequel chacun s'était perdu dans sa rêverie, l'un des deux enfants, se relevant tout à coup, regarda vers la grille qui fermait l'allée :

– Et Sidi ? Sidi ? dit-il de sa petite voix impérieuse.

M. Michaud le regarda en souriant :

– En effet, dit-il en se tournant vers Maurice, notre cher Persan tarde bien aujourd'hui ; j'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux !

– Je l'espère aussi ! s'écria Maurice d'une voix altérée.

Et il se leva brusquement en tournant ses regards du côté de la grille. Mais, presque aussitôt, son visage prit une expression de satisfaction prononcée, et l'on vit s'avancer Sidi-Addar lui-même.

Ce dernier alla presser la main de chacun, s'empara des deux enfants qu'il prit sur chaque bras et qui, à l'envi, plongèrent leurs petites mains roses dans sa longue barbe blanche.

C'était un tableau charmant et attendrissant à la fois ; l'inconnu s'en donnait à cœur joie, et il était facile de voir combien il était aimé et des enfants et de leurs mères.

Enfin, après les avoir longuement embrassés, il alla s'asseoir entre Maurice et Lucienne, et l'on se mit à causer du passé.

C'était un dimanche, et ce jour-là, Sidi passait la journée entière au milieu de la famille Michaud ; il ne se retira donc guère avant minuit.

Ce fut, comme toujours, Maurice qui le reconduisit jusqu'à la grille.

Au moment de le quitter, le jeune homme lui pressa la main, et se penchant à son oreille :

– À demain, mon père ! dit-il avec effusion.

Blondel lui mit la main sur les lèvres :

– Tais-toi ! tais-toi ! répondit-il à voix basse ; même en pleine solitude, ne prononce jamais ce nom ! Pour toi, comme pour tous, que je sois toujours le Persan Sidi-Addar ! À ce prix seulement, il me sera permis d'être encore heureux, maintenant que Pauline et Fleur-des-Savanes m'ont quitté !

Et, en disant ces mots, il s'éloigna rapidement et disparut bientôt dans la campagne.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2012

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : EmmanuelleL, Jean-Marc, AlainC, PatriceC, Coolmicro.

1 Ce n’est pas de l’or, c’est du cuivre.